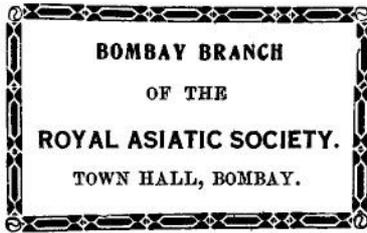


00080923



00080923



J. N. B. del. et sculp. 1753.

POLIBE écrivant son Histoire Romaine, & son Traité de la Castrametation, sur les Enseignemens que lui en donnent PALLAS et l'Histoire. Dans le Lointain se voit d'un Côté le Tibre et la Louve Romaine; & de l'autre les Appareils d'un Camp et une Armée faisant ses Evolutions. Audessus du Tout voltige l'Aigle Romaine.

HISTOIRE

DE

POLYBÈ,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la
Congrégation de Saint Maur;*

AVEC UN COMMENTAIRE

OU

UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,
ENRICHÉ DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,
*OÙ TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE,
soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées,
démonstrées, Et représentées en Figures.*

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous
ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis;
Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME PREMIER.



80923

A P A R I S,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Imprimeur-Libraire
du Roi en son Artillerie, rue Dauphine, à l'Image
Notre-Dame.

M. DCC. LIII.

GOD

930

PAI/HUS

80921



J. V. Schrey del. et fecit. 1753.

D É D I É . E
A
TRES-HAUT, TRES-PUISSANT,
ET TRES-SERENISSIME,
P R I N C E,
F R É D E R I C
Le G R A N D
ROI DE PRUSSE,
ELECTEUR DE BRANDEBOURG, &c. &c. &c.
*Philosophe, Guerrier, Législateur, Protecteur
des Sciences & des Arts, Pere de ses Peuples.*

Amsterdam 1753.

Par
Ses très-humbles, très-obéïssans, & très-
respectueux serviteurs,

Z. Châtelain & Fils.



AVERTISSEMENT

D E S

LIBRAIRES.



Accueil favorable que le Public a fait à l'Histoire de Polybe, accompagnée du sçavant Commentaire Militaire de feu Mr. le Chevalier de Folard, nous fait espérer le plus heureux succès pour cette nouvelle Edition. Il s'agit d'un Ouvrage des plus utiles & des plus agréables, qui renferme une Science très-vaste, & en même tems très-nécessaire à la conservation des États; puisque les plus florissans se sont souvent vûs sur le bord du précipice, pour avoir trop négligé pendant la Paix la Science Militaire, la Discipline des Troupes, & tout ce qui concerne la Guerre: Mr. de Folard en produit de fréquens exemples, qui méritent une attention très-particulière de la part des Souverains de tous les États, & de tout Citoyen qui aime véritablement sa Patrie, & qui s'intéresse à sa prospérité.

Nous n'avons rien négligé de tout ce qui pouvoit dépendre de nous pour réussir dans cette grande entreprise, & nous avons cru ne devoir rien épargner pour rendre cet important Ouvrage de plus en plus propre à plaire au Public, & à renouveler son attention en faveur d'une Edition surtout destinée à son utilité. Mais voici ce qui ne fortifie pas peu nos espérances, & nous a

II A V E R T I S S E M E N T

encouragés à l'entreprendre. Un Homme de Lettres, bon Ami de Mr. de Folard avec qui il a entretenu les plus étroites liaisons depuis l'an 1716, a bien voulu se charger du soin de cet Ouvrage, que nous avons cru ne pouvoir remettre, en de meilleures mains, puisqu'il prend un vif intérêt à la gloire de son Ami, qui lui avoit donné toute son estime & sa confiance. Une Lettre très-curieuse de ce Savant Officier que nous donnerons ici, fera la preuve de ce que nous avançons. Cet Ami a fait une étude particulière du Systême de Mr. de Folard, & des matières traitées dans son Ouvrage, dont il fait son occupation la plus agréable. Il est persuadé qu'il peut être aussi utile aux Gens de Lettres qu'à ceux qui suivent la Profession des Armes, pour qui il est surtout destiné. Ils y trouveront des recherches curieuses sur l'Antiquité, les Loix & les Coutumes des anciens Peuples, & de grands secours pour l'intelligence de l'Histoire, qu'on ne sçauroit écrire ni traduire d'après les Anciens sans une certaine connoissance de la Guerre, si nécessaire pour être entendu. Mr. de Folard en produit de fréquens exemples dont on est tout étonné. Il croit avoir de plus éprouvé la vérité de cette maxime si souvent répétée par l'Auteur, que sans avoir porté les armes, il est aisé d'acquérir une connoissance de la Guerre du moins médiocre, & se mettre en état de juger sainement de la conduite & des manœuvres des Généraux d'Armée, qui souvent doivent moins leurs succès à leur intelligence qu'à la fortune & à la valeur de leurs Troupes, ou à la malhabileté de ceux qu'ils ont en tête. Il en est de la Science Militaire comme de toutes les autres, elle s'acquiert par l'étude, & l'expérience la perfectionne. Une infinité de vieux Officiers, quoique très-braves, mais qui n'ont pour tout sçavoir qu'une certaine routine, se trouvent hors d'état de se conduire dans des occasions importantes, parce qu'ils n'ont jamais vû pratiquer certaines parties de la Guerre, dont l'étude & l'application auroient peu leur donner une connoissance suffisante. Tel qui a brillé dans des combats & des batailles rangées, ne s'étant
jamais

jamais trouvé dans une Place assiégée, sera fort embarrassé si on le charge de la défense d'une Ville importante, qu'il se verra obligé de rendre honteusement à l'Ennemi. Nous n'en avons vû que trop d'exemples. On a souvent taxé de lâcheté ou de trahison de très-honnêtes gens, à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'une grande ignorance dans cette partie de la guerre qui concerne l'attaque & la défense des Places, que notre Auteur a traité au long & d'une manière admirable, & il montre que la défense exige surtout les plus grands talens dans un Gouverneur de Place, pour mettre à profit ses avantages, & qui peut par le secours des Mines pousser fort loin la résistance, & laisser la patience du plus habile Général.

Il fait voir que les Officiers intelligens & braves peuvent acquérir de la gloire, même dans des bicoques où il ne paroît pas possible de tenir un moment. Il fait des observations très-curieuses & instructives sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censés en plein-champ. Il en donne quelques exemples qu'on ne peut lire sans admiration. Le Roi de Suède, *Charles XII.* lui fournit une défense de maison où il étoit lui-même en personne. Cette action lui paroît d'un brillant qui n'a guère d'exemples dans l'Histoire, & c'est la seule Tête couronnée à qui pareille aventure soit arrivée. Il s'agit de l'affaire de Bender qui a fait tant de bruit. *Charles XII.* entreprit, le 12 Février 1713, de se défendre avec très-peu de monde dans une maison de bois contre une Armée de Turcs & de Tartares qui l'attaquèrent avec du canon. Le Roi n'en sortit que lorsqu'on y eut mis le feu. Mr. de Folard regarde ce Héros comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu. Il le compare à *Alexandre le Grand*, ou pour mieux dire il le met au dessus de ce Conquérant. On peut voir dans notre Auteur l'éloge de ce Prince guerrier, qui dans un court espace de tems & une vie de peu de durée a parcouru & pratiqué d'une manière étonnante toutes les parties de la guerre.

Tom. V.
pag. 356.

IV AVERTISSEMENT

Tom. V.
P. 345. Voici encore deux faits bien curieux sur la même matière, l'un est la Relation de l'affaire de la *Boulme* ou de *Moscolini* en 1705 où il se trouva. Le Prince Eugène fit attaquer cette castille dont il avoit besoin pour assurer ses fourrages, par le Duc de Wirtemberg avec l'élite de son Armée & du canon. Il y entra sans pouvoir s'en rendre maître, & il fut obligé de se retirer avec grande perte, les François aiant été enfin secourus par leur Armée après une belle défense qui dura toute la nuit. L'autre exemple est une belle action de feu Mr. le Comte de Saxe, qui se trouva un soir investi en Pologne dans un grand Cabaret du Bourg nommé *Cracznik* avec 18. Officiers ou domestiques par un corps de 800. chevaux ou dragons des Confédérés. Il se défendit, quoique fort jeune alors & blessé à la cuisse, avec beaucoup d'habileté, & se sauva enfin avec sa petite troupe réduite à 14. hommes, se faisant jour l'épée à la main à travers les Polonois, qui ne pouvant le forcer avoient pris le parti de le bloquer pour le prendre au jour. Au reste Mr. de Folard estimoit particulièrement la valeur, l'intelligence, l'application, & les talens peu communs dans toutes les grandes parties de la guerre de Mr. le Comte de Saxe, qui étoit alors Maréchal de Camp dans les Troupes de France, & qui avoit eu pour Maître un des plus savans & des plus habiles Guerriers † de l'Europe. On voit qu'avant l'année 1726. il avoit prédit que ce Seigneur seroit très-capable de commander un jour avec distinction les Armées de France. L'événement a justifié depuis la prédiction d'une manière qui fait honneur au discernement de notre Auteur.

Une autre preuve qu'il savoit distinguer le rare mérite, c'est l'estime qu'il portoit dès avant le même tems à Mr. le Maréchal-Duc de Belleisle, qui s'est acquis tant de gloire dans les guerres de Bohême & de Provence. Dans la première il sauva l'honneur du Nom François, en ramenant de Prague

† Le Feld-Maréchal Comte de Schulembourg.

gue à Egra les restes de l'Armée de France par cette mémorable retraite qui étonna l'Europe. Ce Général aiant l'ennemi en tête, en queue & en flanc ; étoit embarrassé de 40. pièces de canon aux Armes de France , dont il ne perdit pas une seule. Il avoit outre cela à résister aux rigueurs d'un hiver affreux , qui fit périr une partie de cette Armée, soit en chemin , soit après son arrivée à Egra.

Dans la guerre de Provence Mr. le Maréchal-Duc de Belleisle donna de hautes preuves de sa capacité. Il conserva une belle Province avec un petit nombre de troupes contre une grande Armée, à qui la conquête en paroïsoit facile. Il chassa l'ennemi de la Provence, & il y rétablit l'abondance, lorsque la famine jettoit les habitans dans une extrême désolation , & ne permettoit pas de donner la subsistance aux troupes qui devoient la défendre. Mr. de Belleisle a montré avec éclat combien grandes sont les ressources qu'un habile Général trouve dans son courage & dans son esprit, lorsqu'il paroît prêt à succomber sous le poids des malheurs de la guerre. C'est surtout dans l'adversité qu'un Général se fait estimer des connoisseurs, & lorsqu'il fait servir à sa gloire ce qui auroit perdu un homme médiocre. La guerre défensive demande de plus grands talens sans contredit que l'offensive, & une petite Armée conduite par un homme habile viendra à bout d'une grande commandée par un Général du commun, au jugement de Mr. de Folard. Il le prouve par l'exemple de Mr. de Turenne, qui en 1674. avec une Armée de 25000. hommes en détruisit une de plus de 60000. Allemands qui menaçoient la France d'une entière désolation. On avoit résolu de brûler l'Alsace pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant. Mr. de Turenne ne fut point de cet avis ; il enleva aux Allemands leurs quartiers l'un après l'autre, & fit disparoître cette Armée qui avoit fait trembler les Ministres de Louis XIV. La défensive pour réussir doit se tourner en offensive, lorsqu'il se présente des occasions favorables qu'un habile homme fait toujours

jours faire naître dans les Pais difficiles & de hautes Montagnes ; cette sorte de guerre est la plus savante de toutes. Notre Auteur l'a traitée d'une manière profonde, aussi bien que les retraites d'Armées, sans que les Ecrivains militaires lui aient fourni les moindres secours sur ces matières importantes & délicates.

Rien n'est plus étonnant que de voir un homme tel que le Chevalier de Folard, si peu récompensé après tant de services importans, qui sembloient devoir l'élever aux plus hauts grades, surtout dans un Pais comme la France. Jamais on ne vit plus d'application au métier de la guerre, de courage plus élevé, de génie plus fécond en ressources, & plus de lumières, dont il étoit moins redevable à sa grande expérience qu'à l'étude de toutes les Sciences nécessaires à un Homme de guerre, & qui ne sont pas en petit nombre. Il étoit fort versé dans les Antiquités, les Mécaniques & la Politique. Une lecture immense de l'Histoire ancienne & moderne lui rendoit présens les faits dont il avoit besoin pour confirmer par des exemples les vérités qu'il vouloit établir. C'est la méthode qu'il a toujours suivie dans son Commentaire sur Polybe, où il se propose d'anéantir une infinité de préjugés reçus. Toujours soutenu des Grands-hommes de l'Antiquité, & de ceux que les derniers tems ont produit de plus illustres, il n'avance rien que la conduite de ces Héros anciens & modernes ne justifie & n'autorise. Avec une telle escorte, le bon sens & la raison triomphent sans peine des contradictions les plus opiniâtres, & la vérité toute lumineuse reste en possession de ses justes droits. Il en a trouvé un grand nombre en son chemin, qui entêtés des préjugés de la coutume, n'ont cessé de crier contre un homme qui s'écartoit des routes ordinaires, qui attaquoit les usages reçus, lorsqu'ils lui paroissoient contraires à la droite raison, & qu'il cherchoit à établir une nouvelle Tactique & un nouveau Systême Militaire, fondé sur des principes puisés dans les Anciens. Il les regarde comme nos Maîtres dans

tou-

toutes les parties de la guerre; & il montre que les Grands-hommes des derniers tems leur sont redevables de leurs plus glorieux succès. Si les Modernes l'emportent en diverses Sciences sur les Anciens, comme Mr. de Folard en convient de bonne foi, ils leur sont très-inférieurs dans celle de la guerre. La routine a prévalu jusqu'à présent sur l'évidence, & ce n'est qu'avec le tems qu'on peut espérer que la Science des Armes atteindra à la perfection, & qu'une Postérité plus reculée mettra à profit les travaux & les recherches d'un Génie supérieur, qui nous a frayé les plus belles routes, & les a rendu faciles. Il ne faut pour cela qu'un grand Prince, ou un Homme de grande autorité, qui ouvrira les yeux sur les avantages de la nouvelle méthode, & animera par des récompenses les gens de guerre à l'étude, dont ils ont encore plus de besoin que de l'expérience, comme on le montre dans tant d'endroits de cet Ouvrage. Celle-ci doit servir à perfectionner, & apprend à faire usage des Sciences acquises dans le repos & dans la paix.

Mr. de Folard voudroit que les Ministres d'Etat suivissent l'exemple de Sosibe, qui gouvernoit l'Egypte sous Ptolomée Philopator menacé de la guerre par Antiochus le Grand, qui étoit sur le point d'envahir ses Etats. Cet habile Ministre, dont on nous donne le portrait, mit en œuvre toutes les ruses de sa Politique pour tromper Antiochus, en négociant & en intriguant perpétuellement, & scût gagner du tems qu'il mit à profit pour sauver son Maître. Il ne se contenta pas d'attirer à son service un grand corps de Soldats étrangers & d'excellens Officiers, mais, ce qui étoit très-important, il mit la discipline Militaire des Egyptiens sur un meilleur pied, en introduisant parmi eux celle des Grecs, leur Tactique & leurs armes. Les Grecs avoient tout imité des Egyptiens, qui oublièrent sous les successeurs d'Alexandre le Grand tout ce qui regardoit la guerre. Les Grecs devinrent à leur tour leurs Maîtres. Enfin la guerre, retardée par des propositions de paix, s'alluma entre les deux Monarques; Antiochus remporta d'abord divers avantages, & fut

VIII A V E R T I S S E M E N T

fut enfin vaincu à la bataille de Raphies. Notre Auteur n'oublie pas les grands changemens que le Czar Pierre le Grand a eu l'habileté de faire dans ses Troupes, autrefois si méprisées, & aujourd'hui devenuës si redoutables. Il fait voir que par-tout où il y a des hommes, il est aisé de former de braves soldats, avec le secours d'une bonne discipline Militaire & des Officiers capables & appliqués, qu'on ne sauroit trop animer par les plus grandes recompenses.

Il est tems de parler des violentes persécutions que Mr. de Folard eut à essuyer. Elles étoient d'autant plus dangereuses que des personnes d'un rang distingué se déclarèrent ses ennemis, & résolurent sa perte. Si elles ne purent assouvir leur vengeance, elles réussirent du moins à le chagriner, & à empêcher qu'on lui rendît justice. Mr. de Folard avoit un grand fonds de probité; il aimoit la vérité par dessus toutes choses, & étoit incapable de la dissimuler, lorsque le Public avoit intérêt d'en être instruit. Il se faisoit un plaisir de remarquer les belles actions des Généraux, & même des Officiers particuliers; mais il n'étoit pas moins attentif à relever leurs fautes, persuadé que rien n'est plus instructif pour les gens de guerre. Cette liberté déplut à des hommes médiocres qui aspiraient à l'infailibilité. Ceux que des talens distingués élèvent au-dessus des autres, n'ont garde d'y prétendre; le vrai mérite est toujours modeste. Mr. de Turenne, le plus grand Général de son siècle, avouoit avec plaisir ses fautes, & en entretenoit souvent ses Officiers pour leur instruction.

Mr. de Folard est très-réservé dans ses éloges, qui ne s'écartent jamais du vrai. Il a, dit-il lui-même, de l'encens en petite quantité, & il veut le ménager. Il louë uniquement les vertus & les belles actions, surtout dans ceux à qui on n'a pas rendu justice. Nous en indiquerons deux exemples remarquables. L'un se trouve dans la belle Relation de la surprise de Crémone, où il montre que Mr. le Maréchal de Villeroi se conduisit en Général sage, & qu'on ne peut lui rien reprocher; mais que ses ordres furent très-mal exécutés, & il rend à cette

occasion la justice qui est due à grand nombre de braves gens. Dans l'autre il s'agit de l'escalade de Cette dans la guerre de 1701. qui fit beaucoup d'honneur à Mr. le Duc de Noailles, depuis Maréchal de France. „ Cette action, dit Mr. de Folard, fait „ beaucoup d'honneur à Mr. le Duc Noailles, brave, vigou- „ reux & hardi : je me ferai toujours un plaisir de le produire „ par-tout, autant par ses qualités militaires, que par son esprit „ & son goût pour les Belles-Lettres & pour les Beaux-Arts, & „ par l'estime de ceux qui les professent dans un tems où il sem- „ ble que l'ignorance veuille en triompher”. Voilà un bel élo- ge que la vérité seule a dicté, & tout fondé sur le mérite.

Tom. V.
Préf. p.
XIX.

Notre Auteur s'est attiré beaucoup d'ennemis par un endroit qui devoit le rendre fort estimable. Il est persuadé que rien n'est plus injuste & plus propre à dégoûter les braves gens du service, que de leur ôter l'honneur de certaines actions, & les priver en même tems des récompenses qui devoient en être le fruit. On garde le silence sur ceux qui les ont faites, & on les attribue à d'autres qui n'y ont eu aucune part. Mr. de Folard se croit obligé de dépouiller quelques Officiers de la gloire de certaines actions d'éclat, dont ils jouissoient tranquillement, & il est fort injuste de lui en faire un crime. Il a l'attention de ne leur faire aucun reproche ; il se contente de narrer simplement le fait ; ensuite il tâche de prouver par des témoignages qui lui paroissent irréprochables, qu'elles n'appartiennent point à ceux auxquels on les a attribuées, ou qui s'en sont dit les auteurs.

La journée d'Almanza en 1707. fut très glorieuse au Maréchal-Duc de Berwick, qui jugea à propos d'en faire honneur au Marquis d'Asfeld, qui n'y avoit contribué en rien, & ne dit mot du Marquis d'Avarey, qui par une belle manœuvre fit gagner la bataille. Ce secret historique divulgué ne plut point au Maréchal, & le Marquis d'Asfeld jetta les hauts cris, se voyant dépouillé d'une gloire dont il avoit joui pendant 22. ans, voulut obliger le Chevalier de Folard de se retracter. Il le refusa, étant bien assuré de la vérité du fait. Il écrivit au Marquis d'Avarey, dont la

X A V E R T I S S E M E N T

réponse confirma tout ce qu'il avoit avancé, & qui prouve que Mr. d'Asfeld n'avoit point tiré l'épée à Almanza. On distribua en peu de jours plus de 2000. copies de cette Lettre dans Paris & à la Cour, & Mr. de Folard eut soin d'en envoyer une à son Ami de Hollande, qui la montra à diverses personnes. Il nous apprend que dans la même année le Marquis de Goësbriand sauva Toulon par sa bonne conduite & sa bravoure, cependant on garda un profond silence sur cet important service. C'est le même Officier-Général qui défendit ensuite la ville d'Aire avec tant de gloire, & qu'il ne rendit aux Alliés qu'après en avoir reçu trois ordres consécutifs de la part du Roi. Il auroit soutenu un assaut général, & ses dispositions étoient faites pour cela ; mais on ne jugea pas à propos de lui faire tenir une quatrième Lettre, par laquelle Sa Majesté remettoit toutes choses à sa sagesse. La mode étoit passée qu'un Gouverneur soutenoit trois assauts au corps d'une Place, comme il y est obligé par les loix de la guerre ; & la conduite du Marquis de Goësbriand en est d'autant plus digne de remarque.

Voici une affaire bien plus sérieuse, que l'amour de la vérité & de la justice attira à Mr. de Folard. Il eut occasion de parler dans son Tome I. du fameux Combat de Denain, qui releva la France prête à succomber, & fit évanouir toutes les espérances des Alliés. Il nous apprend à ce sujet un secret fort important : c'est que le projet de cette grande action avoit été formé par un homme de Robe de beaucoup d'esprit, qui connoissoit parfaitement le País, ajoutant qu'il falloit être aussi grand Général que Mr. le Maréchal de Villars pour l'exécuter avec autant de gloire. Celui-ci, qui avoit toujours regardé l'affaire de Denain comme sa couronne, fut irrité qu'on eût l'audace d'y porter la moindre atteinte, & ne voulant céder à aucun autre la plus petite portion de l'honneur de cette journée, il exigea une satisfaction éclatante. Mr. de Folard cité à la Cour pour rendre compte de sa conduite, comparut devant le Ministre de la Guerre, avec cette noble hardiesse que la vérité inspire à un honnête-

te-homme, surtout lorsqu'il ne craint rien du ressentiment des Grands, & qu'il foule tout aux pieds, ambition & fortune. Il prouva ce qu'il avoit avancé sur la foi d'une Patente du Roi, qui avoit récompensé l'Auteur du Projet pour ce service rendu à l'Etat. Ainsi toute la réparation qui fut faite à Mr. le Maréchal, consista en une Lettre de politesse, dans laquelle Mr. de Folard l'assuroit qu'il n'avoit point eu la pensée de diminuer la gloire qui lui revenoit de la journée de Denain, qui avoit été le salut de la France; qu'il avoit donné à ses belles actions les plus grandes louanges dans son Polybe; & qu'il seroit toujours disposé à rendre à son mérite & à son habileté toute la justice qui leur étoit due. Il nous dit ensuite dans la Préface du Tome II. que tout le reproche qu'il avoit à se faire dans cette affaire de Denain, c'étoit de n'avoir pas dit le nom de l'Auteur de cette entreprise. Il l'avoit appris de Mr. Voisin, en ce tems-là Ministre de la guerre. Ce fut Mr. le Président le Fevre d'Orval, alors Conseiller au Parlement de Cambrai: son plan fut goûté à la Cour, & le Maréchal de Villars, habile & éclairé comme il étoit, en sentit toute l'importance. L'exécution de ce projet de guerre qui demandoit une grande conduite, couvrit de gloire le Général; mais celui qui en fait voir la possibilité par l'intelligence des lieux, que le premier ne sauroit observer par lui-même, ne mérite-t-il pas quelque portion de cette gloire, quoique moins brillante? Mr. de Folard ne le pense pas, & il ne pouvoit le souffrir. Il trouvoit juste que le nom de ce Magistrat passât à la postérité, & qu'il devint illustre dans l'Histoire. A la bonne heure qu'on érige des Autels, qu'on célèbre des Fêtes à l'honneur du Général, il y consent de bon cœur, pourvu que le succès soit moins l'ouvrage de la fortune, que de la capacité. Le vulgaire juge d'ordinaire des grands événemens par le bonheur qui les accompagne & ceux qui les produisent; & les gens habiles estiment sur-tout les moyens employés pour les conduire à une heureuse fin.

On lira avec grand plaisir les belles observations de notre ha-

XII A V E R T I S S E M E N T

bile Auteur sur le combat de Denain, où il se trouva. S'il relève les fautes des Alliés, il ne dissimule pas celles des François, & il fait voir qu'un Général médiocre les auroit facilement arrêtés au passage de l'Escaut & ensuite du Marais qu'ils devoient franchir, & que les troupes qui marchaient en diligence au secours du camp retranché, seroient arrivées à tems pour le défendre. Rien n'empêchoit les Alliés de continuer le siège de Landrecies; la perte de leurs Magasins pouvoit être réparée, & le Quesnoy regorgeoit de Munitions de guerre. On pouvoit faire entrer en France plusieurs gros détachemens, & empêcher le Maréchal de Villars de repasser l'Escaut pour s'y opposer. Il eut été lui-même très-embarrassé. Mais, dit Mr. de Folard, la tête tourna aux Alliés, qui ne laissèrent pas au Prince Eugène, qui l'avoit très-bonne, la liberté d'arrêter les progrès des François. On fait voir ensuite que ces derniers ne poussèrent pas leurs avantages autant qu'ils le pouvoient. Nous remarquerons une chose qui fait beaucoup d'honneur à Mr. de Folard: c'est

Tom. II.
Préf. p.
xx. qu'il louë la conduite & la bravoure du Maréchal de Montefquiou, qui attaqua Denain à la tête des troupes & l'emporta l'épée à la main. Ces louanges sont d'autant moins suspectes, que le Maréchal n'aimoit point cet Officier, qu'il a nourri son aversion pour lui très-chèrement jusqu'à la mort, sans manquer aucune occasion de lui en donner des marques, ni rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à lui nuire. La franchise de Mr. de Folard, qui désapprouvoit souvent les manœuvres des Généraux, déplaisoit au Maréchal. Il louë, il blâme toujours avec une équité scrupuleuse, & ses plus grands ennemis pouvoient y compter, lorsqu'ils faisoient une belle action.

Il se fait un plaisir de rendre justice aux ennemis de la France; nulle prévention n'influe sur ses jugemens; il admire la science militaire & les belles actions par tout où il les trouve. Il regarde Mr. de Vendôme comme un très-habile Général, qui réparoit en un moment les fautes qui lui échappoient quelquefois; mais dans le parallèle qu'il en fait avec Mr. le Prince Eugène de

Savoie, il paroît décider en faveur de celui-ci, quoique souvent battu par Mr. de Vendôme; il le met au dessus pour la discipline militaire, & ne fait pas difficulté de l'appeller *le Héros du Siècle*. Il rend bonne justice au Duc de Marlborough, illustre par ses victoires sur les François, & il se fait un plaisir de remarquer les belles actions qui l'ont rendu l'admiration de l'Europe, quoiqu'il ne le trouve pas plus exempt que les autres grands-hommes des foiblesses inséparables de l'humanité. Le Comte de Schulembourg, le Comte de Staremberg, & le Marquis de Santa Cruz, lui paroissent avoir sur-tout excellé dans la science de l'Infanterie, dont très peu d'Officiers connoissoient la force. Ces habiles Généraux étoient dans les mêmes principes, quoique leurs systêmes ne fussent pas entièrement les mêmes. La manière de Mr. de Folard de faire combattre la Cavalerie, toujours soutenue de l'Infanterie, n'est plus, dit-on, de mode; mais elle n'en est pas moins raisonnable. Les autorités dont il appuye son sentiment, sont des plus fortes, & il seroit difficile de leur en opposer de capables de les contrebalancer. L'Amiral de Coligny, Henri IV. Roi de France & très grand Capitaine, Gustave-Adolphe Roi de Suède, Mr. de Turenne, le grand Condé, & tant d'autres hommes dont la compagnie inspire la plus grande confiance à Mr. de Folard, puisque les petites Armées bien conduites les faisoient triompher des plus grandes. Ce n'est, selon lui, ni le nombre, ni la bravoure des troupes qui assurent la victoire, mais la manière de les faire combattre, & la science du Général.

Le Polybe avoit paru avant les deux dernières guerres, & Mr. de Folard n'ayant plus rien donné au Public, n'a pu nous faire connoître ce qu'il pensoit des événemens considérables que ces guerres ont produit. Il ne se seroit pas contenté de célébrer les actions du Maréchal-Duc de Belleisle & du Comte de Saxe qu'il estimoit particulièrement, & qui pensoient comme lui en bien de choses. Il auroit rendu justice avec la même équité aux Généraux étrangers, qu'il se contentoit d'admirer avec ses Amis, n'ayant plus la liberté d'écrire. Que n'eût-il pas dit du sage & ha-

bile Général Khevenhuler & de tant d'autres Généraux Allemans & Pruffiens qui se font signalés par tant de beaux faits d'Armes? Surtout que n'eût-il pas, dit du Roi de Prusse, ce Héros du Nord, célèbre par tant de victoires, dont il étoit moins redevable à la valeur de ses troupes, qu'à ses propres vertus militaires, à son intelligence, & à sa bonne conduite?

Il est tems de parler des grands succès de Mr. de Folard, & de la gloire qu'il a acquise par son Ouvrage, unique en son espèce, & le plus beau qui ait paru sur la Guerre. Tout ce qu'il y a en France de gens estimables pour les Sciences & distingués dans les Armes, soit parmi les Généraux, soit parmi les Officiers particuliers, ont applaudi à un homme né pour illustrer sa Nation, & lui montrer le véritable chemin de la gloire. Il nous apprend lui-même que les plus habiles Guerriers des autres Nations, Allemans, Anglois, Hollandois, avoient approuvé son Ouvrage, & qu'il avoit dans le Nord un grand nombre de Profélytes, qui mettoient en pratique une partie des choses utiles que son Livre renfermoit. Nous nous contenterons de citer deux témoignages bien glorieux pour Mr. de Folard; l'un est celui du Comte de Schulembourg, dont on trouve deux belles Lettres dans le premier & le cinquième Tomes de Polybe; l'autre est du Veldt Maréchal Comte de Starenberg, qui écrivit à notre Auteur qu'il pensoit comme lui sur les Principales parties de la Guerre & la véritable manière de faire combattre l'Infanterie; que s'il étoit capable d'écrire sur la Science Militaire, il ne suivroit point d'autres Principes que ceux qu'il établissoit dans son Commentaire sur Polybe; & que s'il avoit eu le bonheur de faire pendant sa vie quelque chose de louable, il le devoit à ces mêmes Principes, dont une longue expérience lui avoit appris à connoître la vérité. Mr. de Folard ne fit point imprimer cette Lettre; il se contenta de la communiquer à ses bons Amis, surtout à celui de Hollande, en qui il avoit une entière confiance.

Voici des suffrages bien précieux & propres à consoler un homme moins sensible à la perte de sa fortune, qu'à la gloire
d'avoir

d'avoir mérité l'approbation de plusieurs grands Princes, plus respectables encore par leurs lumières que par l'élevation de leur rang. En 1702. il eut l'honneur de présenter à Mgr. le Dauphin Duc de Bourgogne, le Projet de son Ouvrage sur la Guerre. Ce Prince éclairé le lut & le trouva beau, encourageant l'Auteur à exécuter son entreprise. Un tel Protecteur assuroit à Mr. de Folard des ressources que la mort de ce grand Prince fit évanouir avec les espérances de la France. Il s'en étoit fait connoître avantageusement pendant le Siège de Lille, par plusieurs beaux Projets qu'il présenta, ou qu'il exécuta lui-même avec autant d'habileté que de courage. Il ne tint pas à lui que cette importante Place ne fût secourüe, & Mr. le Duc de Vendôme y étoit résolu, mais la mesintelligence qui régnoit entre les deux Princes, & qui avoit déjà éclaté à l'affaire d'Oudenarde, mit obstacle à cette grande entreprise; dont on pouvoit espérer un heureux Succès. Les Armées furent en présence, mais les François se retirèrent sans tenter le secours, comme on s'y attendoit. Mr. de Folard composa une Relation de cette fameuse Campagne, & quoique tout dévoué à Mr. le Duc de Vendôme, il avoit si bien ménagé les choses, que les deux Princes à qui il présenta la Pièce, en furent très-satisfaits. Ce morceau, que nous connoissons par ses Lettres, doit se trouver parmi les Papiers qu'il a laissés à Mr. le Maréchal-Duc de Belleisle.

Nouv.
Découv.
sur la
Guerre.
Chap.
VIII.

En 1716. Mr. de Folard profita de la paix pour aller en Suède, où le Roi Charles XII. l'avoit fait appeller. Il y passa *incognito* avec le Comte de la Marck, Ambassadeur de France. Il y porta tous ses papiers sur la guerre, & ce qu'il avoit écrit sur Polybe, dans le dessein de finir son Commentaire sous les yeux du plus brave & du plus grand Capitaine de notre siècle. Ce Monarque fit un accueil extraordinaire à un Guerrier dont il reconnut bientôt le profond génie, le vaste savoir, & les rares talens. Il le consulta sur diverses parties de la guerre, & voulut surtout en apprendre ce qui regardoit les Sièges & les Mines. Mr. de Folard admiroit à son tour les vertus & les rares connoissances

Ibid. p.
90.

de

XVI. A V E R T I S S E M E N T

de ce Prince, & il en faisoit son profit. Il avoit pour lui une si haute estime, qu'il nous dit que quand il n'auroit mérité que l'approbation de cet illustre Héros, il se croiroit assez dédommagé de tous ses travaux. Il avoit presque achevé son Polybe, qu'il devoit faire imprimer en Hollande, & dédier au Roi de Suède. Enfin comblé des faveurs & des bienfaits du grand Charles XII. il partit, lui laissant un neveu agé de quinze ans, qu'il avoit élevé avec grand soin. Ce jeune-homme fut le Page favori du Roi, qu'il ne quittoit jamais; il étoit à son côté lorsque ce Monarque fut tué à Frédérikshal. C'est Mr. de Robert, Officier fort habile qui a servi depuis dans le Régiment de Picardie. Le retour de Mr. de Folard ne fut pas heureux. S'étant embarqué à Gottenbourg, il fit naufrage sur la côte de Jutland, & il eut de la peine à se sauver nud en chemise. Il perdit avec les présens du Roi, tous ses papiers, dont la perte lui fut très-sensible. Ce malheur ne le rebuta pas. En passant à la Haye il dit à son Ami qu'il alloit s'enfermer à Paris, & qu'il rétabliroit son Polybe, ou qu'il mourroit à la peine: il tint parole sans se rebuter d'un si grand travail. Après avoir perdu le Roi Charles XII. il lui restoit une ressource dans la protection du Duc d'Orléans, Régent de France, à qui il dédia ses *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Ce Prince qui aimoit les Sciences, & dont le génie supérieur s'étendoit à toutes, avoit connu en Italie Mr. de Folard, & distingué son rare mérite: il prenoit plaisir à s'entretenir avec lui sur tout ce qui regardoit la guerre. Il ne vécut pas assez longtems pour aider dans son entreprise, un homme qui avoit besoin de la faveur pour l'exécuter. Il en vint à bout malgré une infinité de traverses & d'obstacles qui ne servirent qu'à lui faire honneur.

A peine le Polybe eut-il paru que de tous côtés on rendit justice au profond savoir de l'Auteur. Mr. le Comte de Saxe son Ami le fit connoître à la Cour de Dresde, où il se trouvoit alors. Le Roi de Pologne Auguste II. qui entendoit parfaitement la guerre, fit assembler le magnifique Camp de Mulhberg, où il invita le feu Roi de Prusse. Là sous les yeux de ces deux Princes guer-

guerriers, on exécuta toutes les évolutions militaires dont il est parlé dans le Polybe, qu'ils avoient entre les mains. Le succès en fut très-grand, & Mr. le Comte de Saxe eut ordre de remercier Mr. de Folard de la part des deux Rois. Quel triomphe pour lui, & en même tems quelle humiliation pour ses envieux & ses ennemis, animés contre son Livre & contre sa personne!

Nous avons ajouté aux six volumes du Polybe un Supplément, qui en fait le Tome VII. dont nous allons parler en peu de mots. On a placé à la tête les *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, où l'on trouve l'Histoire du Polybe, & le précis du Système de Tactique de Mr. de Folard; & comme il les cite souvent dans son grand Ouvrage, nous avons cru qu'on seroit bien aisé de l'y trouver joint. Mais nous en avons retranché le *Traité de la Colonne*, qui est déjà à la tête du Tome I. avec des corrections importantes. Par exemple, il avoit mis d'abord un cinquième de Pertuisanes pour fraizer la Colonne, & il n'en a mis ensuite qu'un septième, pour contenter ceux qui le blâmoient de vouloir trop diminuer le feu de l'Infanterie.

On trouve ensuite une Lettre critique sur le Polybe. Elle est de Mr. Terfon, vieux Officier François au service des Etats, qui avoit trop de mérite lui-même, pour ne pas rendre justice à celui de Mr. de Folard, & à son habileté dans la Science de la guerre. Cette Pièce, qui est fort polie, avoit paru dans la *Bibliothèque Française*.

Voici un Ouvrage plus considérable, que plusieurs personnes de France nous ont priés de faire reparoître ici, quoique d'autres ne fussent pas de cet avis. Ce sont les *Sentimens d'un Homme de Guerre sur le Polybe de Mr. le Chevalier de Folard*, qui parurent successivement en quatre Lettres, qui ont été attribuées à un Officier Suisse, Major-général au service des Etats-Généraux. On voit qu'il ne pense pas en bien des choses comme l'Auteur François, surtout sur la Tactique & la Colonne qui en est la base. Il paroît que l'Auteur ne connoît pas assez bien la Colonne pour en parler. Il la compare à la Phalange des Grecs, dont elle étoit très-différente. La Colonne peut agir dans toutes sortes de

XVIII A V E R T I S S E M E N T

situations, au-lieu que la Phalange ne pouvoit agir que sur un terrain uni. D'ailleurs elle n'avoit d'autres armes que la Pique, dont la longueur l'embarassoit, au-lieu que la Colonne n'a qu'un septième de Pertuisanes, plus commodes & plus faciles à manier que la Pique. Le reste est armé de Fusils & de Bayonnettes. Il fait consister la principale force de l'Infanterie dans son feu; Mr. de Folard dans l'arme blanche, lorsque l'on peut joindre l'Ennemi sans obstacle. Il soutient qu'on réussira mieux en essuyant le premier feu, & en abordant l'Ennemi brusquement. Mr. de Folard est persuadé que cette méthode convient mieux aux François que toute autre & il assure qu'ils l'ont toujours suivie avec succès. L'Auteur Critique fait contre le nouveau Système plusieurs objections, qu'on a prévenues dans le Polybe, où l'on en trouve les réponses. Mr. de Folard a eu raison de s'en plaindre, mais avec grande politesse. Il n'a pas été plus content de le voir débiter gravement, comme de son propre fonds, des choses bonnes & utiles qui se trouvent bien mieux dans le Polybe, sans en faire honneur à celui qui y avoit pensé le premier. Tout ce qu'il dit de la Cavalerie, & sur la nécessité de la mêler avec l'Infanterie, pour la faire combattre avec avantage; tout cela appartient à Mr. de Folard. Permis à l'Officier Suisse de croire que c'est la Cavalerie qui gagne les batailles en plaine, & qu'il n'est pas possible à l'Infanterie de lui résister si elle est enveloppée. On voit le contraire dans le Polybe.

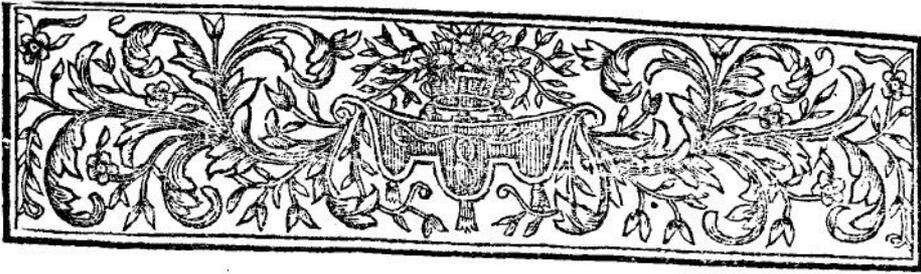
Enfin on voit ici la Réponse de Mr. de Folard aux deux Officiers Hollandois, telle qu'elle parut dans le Tome XVI. de la *Bibliothèque Française*. Cette Pièce est remplie de marques d'estime pour ces deux Messieurs & pour toute la Nation Hollandoise, dont il louë fort l'Infanterie & la Discipline Militaire. Lorsqu'il la donna il n'avoit encore vû que les deux premières Lettres des *Sentimens d'un Homme de Guerre*, mais il ne jugea pas devoir y répondre, & il ne voulut pas permettre à Mr. de Robert son neveu de le faire pour lui. Il crut ne devoir pas s'engager plus avant dans cette querelle, & que l'approbation des plus grands Guerriers de l'Eu-

l'Europe le dédommageoit assez de celle qu'il ne pouvoit obtenir d'un homme dont il avoit trop estimé les lumières.

Nous avons espéré d'enrichir ce Supplément de quelque Ouvrage posthume de Mr. de Folard sur la Guerre, surtout des Observations importantes dont le Tome VI. devoit être accompagné. Il nous apprend lui-même qu'elles étoient presque finies, lorsque des ordres supérieurs l'obligèrent de les supprimer. Il avoit promis de les envoyer en Hollande, avec les *Mémoires de sa Vie*, qui ne devoient paroître qu'après sa mort, avec quelques Pièces très-curieuses. Il oublia ses promesses, & légua l'année dernière tous ses Papiers à Mr. le Maréchal-Duc de Belleisle; & comme l'Ami de Mr. de Folard a l'honneur d'en être particulièrement connu, il lui écrivit pour tâcher d'en obtenir quelque chose pour nous. Voici partie de la Réponse de ce Seigneur, qui nous laisse peu d'espérance pour le présent.

„ Je partage plus que personne, Monsieur, votre affliction de
 „ la perte du Chevalier Folard, dont je connoissois de longue
 „ main tout le mérite & les talens. Il est vrai qu'il avoit projeté
 „ de retoucher & d'ajouter à son Polybe, mais je doute qu'il ait
 „ eu le tems de rien rédiger par écrit sur cet objet, & je n'ai pas
 „ encore eu celui de vérifier, si dans les papiers de toutes espèces,
 „ en plus grande partie informes & découfus qu'il m'a laissés, il
 „ s'y trouve rien qui y puisse être adapté; moyenant quoi je des-
 „ père de pouvoir contribuer, comme je le voudrois, à enri-
 „ chir la nouvelle Edition que je vois qu'on a commencé à met-
 „ tre sous presse, &c. &c. &c.

Outre les Ouvrages dont nous avons fait mention ci-dessus, on sait que Mr. de Folard avoit travaillé sur les *Commentaires de César*, & que ses matériaux étoient prêts depuis longtems pour une nouvelle Edition de cet Auteur. Il vouloit aussi nous donner la *Discipline Militaire* des Grecs & des Romains, & y joindre une *Discipline Militaire Moderne*, accommodée aux Mœurs & aux Usages de notre tems. Mr. de Folard mourut l'année dernière à Avignon sa Patrie, âgé de 80. ans.



L E T T R E
DE MONSIEUR LE
CHEVALIER DE FOLARD,
à Mr. D. S.

A Paris le 12. Janvier 1729.



A lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher Monsieur, est venue dans un tems fâcheux pour moi, où l'on n'a guère l'esprit libre. Elle n'a pas laissé de me faire beaucoup de plaisir, je vous assure. J'ai fini & commencé l'année dans cet état. Je ne vous souhaite pas une fin ni un commencement d'année pareil au mien. La Philosophie sert beaucoup, mais cela n'empêche pas que je ne croye que la douleur & les chagrins ne soient deux grands maux; m'en voilà pourtant délivré, il ne reste que l'avenir qui m'inquiète un peu, car les gens auxquels j'ai affaire ne sont pas peu redoutables. Les Héros aiment la vengeance de quelque nature qu'elle puisse être, du moins ceux qui ne sont pas arrivés au plus haut degré de l'Héroïsme; car ceux qui l'ont atteint; ne se laissent pas aveugler par leurs passions. Ces Héros sont rares, & ne sont pas de ce siècle-ci ni de l'autre; il faut remonter pour le moins deux siècles révolus, & même au-delà.

Pour vous tirer au-plutôt de peine, Monsieur, je vous apprendrai que j'ai été attaqué par deux misérables Auteurs crottés, l'un est celui de la misérable *Ecole de Mars*, dont l'Edition est encore toute entière chez le Libraire, & l'autre est l'Historien bas & flatteur de l'*Histoire Militaire de LOUIS LE GRAND*. Je me suis un peu moqué de ces deux Messieurs dans mon Livre. Vous me direz peut-être qu'ils n'en valaient guère la peine,

peine, & que j'aurois pu employer un peu mieux mon tems, aussi bien que contre ce vieux radoteur de Barras, si riche & si abondant en expressions de Comite ou de Forçats dans ses admirables Brochures. Je faisois un peu plus de cas des deux premiers, mais aujourd'hui j'en fais un beaucoup moindre. Quand je vous tiens ce langage, ce n'est pas sans de grandes raisons. Ces deux malhonnêtes gens ont usé de représailles. Ils n'ont pas cru devoir s'amuser à une Critique, ils ne se sont pas trouvés en état de la faire; ils s'y sont pris d'une autre façon, ils ont extrait de mon Livre tout ce qu'il leur a plu. D'user de bonne foi, ils n'eussent rien trouvé qui pût les satisfaire; ils ont suivi la belle méthode des Journalistes de Trévoux, aussi ont-ils eu besoin de leurs conseils, & ils les ont assez bien suivis; car je jurerois bien sans craindre de faire un parjure, que ces gens de bien ont attisé le feu, & ont laissé au Sr. Guignard, qui est le seul qui ait paru, à l'entretenir. Celui-ci aidé de l'autre a fait un Ouvrage manuscrit de plus de 300. pages, l'a présenté à Mrs. les Maréchaux de France sous le titre de *Dénonciation*, où mon Livre & ma personne ne sont pas épargnés, & de la manière du monde la plus indigne & la plus lâche. Vous ne sauriez vous imaginer qui a poussé ces gens-là à une si méchante action, jusques ici sans exemple dans des Gens de guerre, si on peut mettre en ce rang un Historien Militaire qui n'a jamais fait qu'une campagne en sa vie, & qui fut fait Brigadier en cette considération; & l'autre n'a jamais fait la guerre que dans un nouveau Régiment. Ces deux gens de bien m'accusent dans leur Pièce d'avoir calomnié toute la Terre, & la Nation même, & se sont servis de tous les actes de mauvaise foi & de toutes les ruses dont les Journalistes de Trévoux ignorans & malins se servent pour se divertir & se venger de ceux qu'ils n'aiment pas, ou qui les méprisent; & ceux-là sont toujours les plus honnêtes gens de la République des Lettres. Ces deux méchans Auteurs ont suivi cette route; & se sont fait comme un point d'honneur de se deshonorer. Ils ont assez bien réussi. Ils ont falsifié & corrompu tous les passages de mon Livre de la manière du monde la plus grossière & la plus maligne, s'imaginant qu'ils seroient crus comme Evangile, & que personne ne s'aviserait de chercher s'ils en ont usé de bonne foi. Cette belle Pièce fut présentée au Maréchal de Villeroi; mais comme il est vieux & infirme, elle fut renvoyée au Maréchal de Villars, qui est fâché contre moi pour avoir dit sur la foi d'une Patente du Roi, que le Président le Fevre d'Orval étoit l'auteur du Projet de Denain. Ce péché est irrémissible, malgré les éloges versés à pleines mains dans mon Livre. On opina d'abord à s'assurer de ma personne, mais cela parut trop violent; & l'on crut bien que si Mrs. les Maréchaux de France s'assembloient, on penseroit tout autrement, & qu'il faloit auparavant examiner si j'étois cou-

pable. Quoi qu'il en soit, je fus promptement averti, & bien que j'ignorasse une bonne partie des chefs d'accusation, je fus voir les personnes qui sont chargées des affaires de la Librairie, où je trouvai le Censeur de mon Livre qui avoit été appelé pour rendre compte de sa conduite. Après avoir vu la pièce, il dit qu'il n'y avoit pas un mot de vrai, & admira la hardiesse & la mauvaise foi de mes accusateurs, & leur malice effroyable. Il fut chez le Maréchal de Villeroy, auquel il fit voir les passages cités faussement, puisque c'étoient des éloges, & lui lut en même tems l'affaire de Crémone qui est au commencement de mon cinquième Tome. Ce Seigneur faillit à tomber de sa hauteur, & marqua sa satisfaction de la justice que je lui rendois. Je fus à la Cour porter mes plaintes. J'ai été servi comme on sert un innocent sous un Ministère tout plein de droiture, d'équité & de justice. Je n'en attendois pas moins de son Eminence, car sa vertu & ses grandes qualités sont un prodige dans un siècle si corrompu; & si Dieu nous fait la grace de nous conserver (si nous avons le malheur de la perdre) ceux qu'il a mis au timon des affaires pour le soulager, la France sera trop heureuse. Ils sont tous tels que nous devons les souhaiter, & surtout Mr d'Angervilliers. Tout le monde l'estime & le révere à un point que je ne saurois vous l'exprimer; car l'article qui me regarde a surpris une infinité de monde par des raisons que je vous dirai, & vous verrez le grand, & le beau de justice & de probité en lui, si je survis à l'auteur des tracasseries que l'on m'a faites. Le Sr. Guignard a été traité comme il le méritoit. Il voudroit être un âne, & un âne battu, & sûrement il vaudroit mieux qu'il ne vaut, & seroit infiniment moins méprisable qu'il n'est.

Mon Censeur a fait mon apologie, qui a été remise aux Ministres; je la ferai peut-être imprimer dans la Préface du Tome cinquième, qui paroîtra un mois plus tard qu'il n'auroit paru sans ces tracasseries. On veut qu'elles soient finies, c'est ce que je souhaite fort; ce n'est pas que je craigne ce Guignard, il est trop méprisable; mais ceux qui l'ont mis en œuvre, n'ont pas un petit crédit. L'innocence contre de telles gens n'est pas toujours un bouclier bien redoutable, & lorsque certaines personnes s'en mêlent, qui ne se font nul scrupule de calomnier, il y a toujours à craindre, & surtout lorsqu'on a le courage de leur résister, & de ne point les épargner lorsque l'occasion s'en présente. Il me paroît par votre Lettre que je n'ai pas, car j'ai éclipsé tous mes Papiers, non pas sans raison, que vous avez compris les Bonzes. Si j'avois écrit au Pais où vous êtes, vous pouvez bien vous imaginer que j'aurois étendu la chose d'une manière qui les auroit très-moûtifiés, car je sçai bien comment il les faut prendre. Ce n'est-là que le canevas Vous êtes trop pénétrant pour ne pas voir où cela me pourroit mener.

Venons

Venons à mon cher Mr. le Clerc que j'aime de toute mon ame , je vous prie de lui souhaiter une heureuse année de ma part. Il doit avoir reçu le quatrième Tome de Polybe, & le Supplément du *Dictionnaire de l'Écriture*. On me menace d'une Critique, & c'est un Docteur de Sorbonne qui me la prépare; sûrement il n'y trouvera pas son compte, car je ne vois pas qu'on puisse m'attaquer sur la Tactique des Juifs, qui est la même que celle des Peuples de l'Asie mêlée de celle des Egyptiens, qui combattoient par grands Corps séparés & tous Piquiers; aussi voit-on clairement que les Grecs ne sont pas les inventeurs de la Phalange, ni de rien : il est même certain que tous les Arts & toutes les Sciences ont passé de l'Orient en Occident. Je suis ravi de ce que vous me dites de mon quatrième Tome, on en pense de même ici. Je ne suis pas peu charmé de vous voir parler si bien de la Guerre. Vous verrez l'affaire de Crémone dans le commencement du cinquième Tome. Le sixième me fait trembler à cause de la profondeur des matières, je n'oublierai rien pour m'en bien tirer.

Je n'ai pas encore vu Mr. le Chevalier d'Harville (*), on m'a dit qu'il n'est pas à Paris; vous pouvez bien vous imaginer que je lui marquerais ma reconnoissance. Mr. le Chevalier (***) d'Ambre, votre compatriote, est toujours bien de vos amis & des miens, & nous parlons souvent de vous. J'ai encore une affaire ici avec Mr. d'Asfelt & quelque autre, qui prétend que je ne lui ai pas rendu toute la justice qu'il mérite à l'égard de la Bataille d'Almanza, dont j'attribuë la gloire après le Général à Mr. d'Avaray, dont on n'avoit fait nulle mention à la Cour, non plus que du Marquis de Goësbriand à l'affaire de Toulon. On lui a fait voir qu'il se plaignoit à tort qu'il n'avoit pas chargé à la seconde ligne où il se trouvoit, que j'avois dit vrai; & qu'à l'égard de certaines circonstances que je n'avois pas rapportées, j'avois eu mes raisons, quoique je ne les ignorasse pas. Il s'étoit formé une cabale pour me faire parler différemment que je n'ai fait, mais tout cela est tombé, & la vérité a fait tout évanouir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ceux qui n'ont rien fait, veulent s'attribuër faussement les actions d'autrui, s'en orner & s'en parer. Je le leur ai entièrement ôté, tout le monde m'en louë. Il est fâcheux d'enlever les ornemens de certaines gens qui leur ont servi vingt-deux ans de parure, & qui ont même aidé à leur fortune. J'en userai de même envers les autres lorsque j'en trouverai l'occasion. Vous me ferez beaucoup de plaisir de me ramasser les injustices & les filouteries des actions d'autrui pour les insérer dans mon Ouvrage. Il n'est pas qu'il n'y ait quelqu'un de vos Militaires qui ne soit en état de recourir à mon tribunal. Je me ferai un plaisir d'en user comme j'ai fait avec les nôtres, sans qu'il paroisse que cela

vienn

(*) Colonel du Regiment de Cambresis & Brigadier des Armées du Roi, qui avoit fait un voyage en Hollande.

(**) Depuis Mr. le Comte de Lautrec.

vienne d'eux, mais il faut être bien assuré des faits. Vous leur rendrez un grand service, & cela me fera honneur.

Je ne vous ai rien dit de Mr. Barbeyrac, le grand Ami de l'Inquisition. Je l'honore & l'estime infiniment. S'il m'aimoit autant que j'aime ses Ouvrages, je pourrois me vanter d'avoir un excellent Ami. Je prends la liberté de lui demander quelque part dans son cœur, faites en sorte qu'il me l'accorde. Je serois fort curieux de voir l'Extrait de mon *Commentaire* dont vous me parlez. Si l'on pouvoit y ajouter le mauvais tour qu'on m'a fait sans qu'il parût que cela vînt de moi, je vous en serois très-obligé, mon cher Monsieur. Je vous prie de ne pas dire que j'aye eu l'honneur de vous apprendre cette nouvelle. Il suffit que je vous assure que cela me feroit tort; car il y a des gens en crédit mêlés dans cette affaire, qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur; ils ne manqueroient pas de redoubler leurs persécutions. Comme vous voyez, mon cher, je ne suis pas sitôt prêt à voir changer ma mauvaise fortune; je dois m'attendre au contraire à mille Libelles difamatoires, mes ennemis n'en sont pas chiches, leur morale les y menant tout droit. Ils mettent tout en mouvement sans paroître ouvertement. Je vous embrasse très-tendrement, & je suis &c.



P R E F A C E
DU COMMENTATEUR.



N^{TRE} les défauts dont un Philosophe de nos jours accuse les Commentateurs, le plus ordinaire est, à l'entendre, qu'ils s'imaginent que leurs Auteurs méritent l'admiration de tous les hommes, & qu'ils se regardent aussi comme ne faisant qu'un avec eux, & dans cette

Malebr.
Rech. de
la Vérité.

vûe, ajoute-t'il, l'amour propre joue parfaitement son jeu. Je dois être d'autant plus en garde sur ce défaut, qu'il m'a été déjà reproché par des gens, il est vrai, de qui je n'aurois pas dû me défier, si l'on se rendoit justice à soi-même avant que de condamner les autres: car enfin *loripedem rectus derideat*; mais de quelque part que me viennent les avis, il est bon d'en profiter, soit pour me corriger de mes défauts, soit pour éviter d'y tomber; quoique je sache fort bien que ce que je dis de moi, est bien moins par vanité, que pour servir à ma justification. Quoiqu'il en soit, je déclare nettement que je ne prétens rien à la gloire de Polybe, je la lui laisse toute entière, & sans vouloir m'en attribuer la moindre parcelle: mon Commentaire n'est pas tant pour expliquer cet Auteur célèbre de l'antiquité, que pour tirer des faits qu'il raconte les principes de la science des armes qu'il possédoit à un degré si éminent, & pour mettre à la portée de tout le monde les réflexions qu'il nous donne lui-même sur ces faits. Polybe est plus pour le Commentaire, que le Commentaire n'est pour Polybe.

Je prie que le mot de Commentaire n'allarme personne. Ce n'est point ici un assemblage de notes triviales, surannées & pédantesques, prises ou maraudées par-ci par-là, & transférées de plusieurs Livres dans un seul, sans autre mérite que la translation; ce n'est rien de tout cela, je marche en habit de campagne dans mon stile: nul *airain de Corinthe*, nulle pompe, nul précieux ridicule, nulle décoration de Rhétorique de Collège, c'est un corps de science militaire; & bien que je me sois assez étendu sur chaque partie, il s'en faut bien que je l'aie épuisée. Et qui pourra trouver cette partie trop longue, lorsqu'il fera réflexion aux avantages qui en reviennent?

Préface
de l'Histoire
Romaine.

Quand nous avancerions que la guerre est la plus belle, la plus noble & la plus importante de toutes les sciences, & qu'elle renferme même celle des mœurs, nous n'avancerions rien que de véritable. Quoi de plus grand & de plus élevé, puisqu'elle est celle des Rois, des Princes,

des Grands du monde, & celle enfin des honnêtes gens? C'est cette étude qui doit faire leur principale occupation, puisque c'est là leur métier, & qu'ils n'en ont point d'autre à faire sans sortir de leur état.

Les Princes, qui ne s'y sont pas appliqués, le sentent dans l'occasion avec une douleur très-mortifiante, par la comparaison qu'ils font d'eux avec leurs Généraux qui l'ont étudiée. Domitien se trouva dans ce cas, au rapport de Tacite, qui dit qu'il haïssoit Agricola, à cause qu'il étoit plus grand Capitaine que lui, enrageant d'être surpassé par un sujet en la gloire des armes, qui à son avis devoit être l'appanage des Princes.

Il n'y a que l'étude de la guerre dans quelque état de fortune où l'on se trouve, qui puisse nous faire espérer de parvenir un jour au suprême commandement des armées. Quel est l'état qui égale un particulier à son Souverain, qui le rend dépositaire de toute sa puissance, de toute la gloire, & de toute la fortune des Etats, & qui fait un Conquérant d'un homme d'une naissance vile & abjecte, mais qui est d'une valeur extraordinaire? Qu'on lise l'Histoire pour s'en convaincre. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il se trouve autant de Princes qui ont éprouvé de plus grandes infortunes par leur ignorance dans les armes, & le mépris qu'ils en ont fait, que par leurs vices & leur lâcheté. Combien en voit-on dans l'Histoire qui ne sont grands & célèbres que par le mérite des autres? Mais il est très-rare de trouver des hommes dans une Cour corrompue & fainéante, qui ne soient pas eux-mêmes corrompus & fainéants, à l'exemple du Prince. Le malheur encore des Souverains, est qu'ils se trouvent incapables de faire un bon choix au milieu de cette foule de Courtisans efféminés & perdus, comme chez les Rois de Perse, qui couvrent toujours les vertus qui leur font ombrage.

Combien y en a-t-il qui sont tombés dans les plus grandes calamités par cela seul? Ils choisissent leurs flatteurs & leurs favoris, & laissent là les hommes capables de les bien servir & de les tirer d'embaras; leurs vertus leur sont suspectes, ou du moins un reproche secret de leurs vices ou de leur incapacité. Cela me fait souvenir d'un bon mot du Philosophe Antisthène, qui voyant que chez les Athéniens la multitude ignorante décidoit de la paix & de la guerre, & dispoit des emplois les plus difficiles suivant son caprice, leur demanda en se moquant, d'où venoit qu'ils ne s'avisent point d'ordonner par un de leurs Edits que les ânes fussent des chevaux, eux qui avoient le pouvoir de faire tout d'un coup, d'un sot un Général d'armée.

Pour revenir à mon Commentaire, car la digression n'est pas longue, on fera peut-être surpris que je ne suive pas toujours la route ordinaire des Commentateurs, dont la fonction est de bien développer les pensées de leur Auteur, & de bien expliquer les choses plutôt que les paroles, de l'admirer en tout comme l'objet de leur culte, & de s'enchaîner dans leur texte sans le quitter, sans le perdre un moment de vûe. Il s'en faut bien que je m'y enchaîne autant qu'on le pense, cela va même plus
lois

loin que je n'aurois crû : je ne crains pas que l'on m'accuse de méditer régulièrement sur une chose, & de ne point prendre le change. Un homme qui veut de la méthode & de la régularité par tout, ne la trouvera pas par tout dans cet Ouvrage. Je suis si peu contraint à l'égard de mon texte, que je l'abandonne le plus souvent, & quelquefois mon sujet; de sorte que mon Lecteur se trouve tout d'un coup transporté dans des lieux tout nouveaux, qui ne le divertissent pas moins que les autres, où il se retrouve en peu de tems pour voir de nouveaux objets, sans avoir le tems de s'ennuier ou de se plaindre.

Qu'est-ce donc que votre Commentaire, diront quelques-uns, si vous sortez des règles prescrites aux Commentateurs scrupuleusement liés à leur texte? Je ne saurois le définir, c'est à chaque Lecteur à prendre ce soin, s'il lui plaît: quelqu'un, plus heureux que je ne le suis, créera quelque nouveau terme qui fournisse une idée plus juste & plus étendue que celle d'un Commentaire, & qui puisse bien représenter les courses que je fais de tous les côtés sur mille sujets d'érudition & de recherches; tout roule presque sur les faits auxquels je m'attache principalement, combats, batailles, sièges, marches, mouvemens généraux de toute espèce, retraites, entreprises grandes & extraordinaires; enfin tout ce qui regarde la guerre: la science du Chef comme celle de tous ses membres, je l'embrasse & je la traite dans toutes ses parties, autant que j'en suis capable. Dès qu'un fait se présente, le Commentaire s'évanouit; celui-là délasse, plaît & amuse; on ne trouve pas moins de variété, d'ornement, d'érudition & d'instructions dans celui-ci, c'est-à-dire dans le dogme, tout en est plein, & c'est là le but où je vise.

Je ne pense pas que je me fusse jamais engagé à former un dessein sur un tel Système, si je n'en avois connu la nécessité. La science de la guerre, disent nos Auteurs militaires, est assez semblable à la Géométrie; elle est sèche & sauvage, peu susceptible des graces & des ornemens de l'éloquence & des parures de l'érudition; ces Messieurs décident bien vite, comme si Xénophon, comme tant d'autres Anciens ne faisoient pas voir le contraire; nos Auteurs modernes secs & arides, à la façon des abrégiateurs, reviendroient de leur erreur, & tiendroient un autre langage, s'ils s'étoient mis en tête de traiter la guerre d'une manière un peu moins vague, plus étendue, & sur de meilleurs principes qu'ils n'ont fait.

Montécuculi est un Abrégiateur, est-il sec? J'en laisse le jugement aux Experts. Je ne crois pas qu'on dise de mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, ce que disoient les Dames du *Menagiana* sur un sujet tout différent, qu'il y pleut de l'ennui à versé. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui, ne plaira peut-être pas moins, puisque je l'ai composé sur les mêmes principes que le premier. Il ne diffère que dans l'étendue des matières que je traite, que j'épuise & que je cou-

le à fond, hors quelques-unes, & j'ai eu des raisons de ne pas le faire. Je ne l'eusse jamais entrepris, si mes services à la guerre & une perpétuelle étude des sciences qui ont rapport à ma profession, n'alloient bien loin au-delà de ces années de calme & de repos dont nous jouissons, & qui semblent vouloir disparaître.

L'entreprise est grande, je n'en ferois disconvenir; on échoue en faisant des projets trop vastes & trop difficiles, je l'avoue: mais cela n'est pas toujours vrai. Si cette entreprise est au-dessus de mes forces & de mon savoir, c'est ce que je ne puis dire encore, du moins n'est-elle pas au-dessus de ma hardiesse: s'il y a plus que du hardi dans mon fait, ce qui peut bien être, je puis être heureux sans être plus habile que ceux qui sont moins entreprenans & moins ambitieux. S'il est décidé que je tomberai de bien haut, j'aime mieux illustrer ma chute, & échouer dans un grand dessein, que de me fauver dans un médiocre.

Quand on a par devers soi de longs services, des études, une violente passion pour la Guerre, qu'on a vû manœuvrer des Généraux habiles & expérimentés pendant le cours de deux grandes & cruelles guerres, que l'on a pratiqué soi-même, ou du moins que l'on a fourni des projets pour l'exécution de certaines entreprises qui ont eu un succès heureux, qu'on s'est perpétuellement appliqué à son métier sans aucun soin de sa fortune, & qu'on s'est acquis les connoissances nécessaires pour traiter tout ce que la science des armes a de plus grand & de plus élevé, on peut raisonnablement espérer de réussir dans une entreprise si vaste & si peu commune; puisqu'alors on n'a rien négligé de ce qui peut conduire au but que l'on s'est proposé. Malgré cela je ne dois pas croire y être arrivé: mais du moins me saura-t-on gré, si l'on n'est injuste, d'avoir tenté d'y atteindre.

Je le sens bien, j'aurois plus besoin qu'un autre d'entrer en justification avec mon Lecteur des fautes où je puis être tombé. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de n'en pas faire beaucoup dans un Ouvrage d'un détail aussi grand & aussi vaste que celui-ci. Malgré toute mon attention à éviter les méprises, je prévois assez que je me tromperai en bien des endroits, & sur certaines matières qui n'ont aucun rapport à mon métier, & sur lesquelles je ne suis pas si bien campé & si bien retranché que sur les autres. Mais à quoi me serviroit-il de crier, s'il y a bon quartier à mon Lecteur, qui n'en donne aucun, & de perdre mon tems en vaines excuses? Je l'ai dit dans ma Préface de mes *Nouvelles Découvertes*, je prévierois inutilement son jugement par des justifications ennuieuses, & encore plus inutiles; on prend trop de plaisir à relever les fautes d'un Ecrivain, pour croire qu'on s'excuse dans les miennes. Un Auteur n'a qu'à bien faire, dès qu'il s'est mis une fois en campagne, c'est au Public à juger de son savoir ou de son ignorance; il s'agit seulement de l'un ou de l'autre dans un homme de la profession que je suis.

L'on auroit très-grand tort d'exiger de moi autre chose que d'écrire en homme qui n'entreprend rien de trop téméraire, & qui croit posséder assez bien les matières dont il traite, & de les expliquer seulement d'une manière claire, simple, naturelle & sans bassesse. Il ne s'agit point ici de stile, & de marcher en grand appareil & avec pompe comme dans un triomphe de Rhétorique, mais des choses & des pensées; j'ai crû qu'il suffisoit de m'en tenir là, sans négliger pourtant ce qui appartient à l'éloquence militaire, qui ne souffre rien de bas ni de trop relevé; autant qu'il dépend de mes forces, j'imite certains arbres qui donnent des fleurs & des fruits tout ensemble. C'est assez que nous aions tant fait que d'y parvenir, & c'est encore ce que les gens de guerre, comme les autres qui veulent s'instruire, demandent & souhaitent le plus.

Qu'on ne s'imagine pas que j'imiterai certains Commentateurs qui se contentent de mettre de nouveaux mots, rarement de nouvelles choses, & souvent de celles qui ont été mille fois répétées par différens Auteurs. Il est facile de cultiver les terres qui ont été déjà défrichées & travaillées par d'autres. J'ai crû devoir les laisser à leurs premiers Maîtres, & qu'il me seroit plus glorieux de m'ouvrir des passages à travers les forêts les plus obscures, & où personne n'avoit encore pensé à pénétrer depuis tant de siècles, sans me croire pourtant plus habile & plus éclairé, mais plus hardi & plus patient que les autres, puisque personne n'ignore combien la recherche du vrai coûte de peines & de soins; dans les endroits où je le cherche inutilement parmi les ruines & les débris des tems antiques, je mets en usage mes conjectures; que s'il arrive que je me sois trompé en quelques-unes, on ne fauroit le trouver étrange, puisque je ne les donne que sur ce pied-là. Si des Savans illustres & de mes amis ne se sont pas trompés dans le jugement qu'ils en ont fait, j'ose espérer qu'il n'y en aura aucune de rebutée. Il est vrai que j'attaque en quelques endroits celles de quelques grands hommes qui ont traité comme moi l'antiquité militaire, & que je fais voir leurs erreurs; mais il faut que l'on considère que ces erreurs ont produit la vérité, & que celles où je puis être tombé, auront peut-être le même avantage, aiant approché en bien des choses difficiles au plus près de la vérité sans la reconnoître & sans l'aborder. Après tout il ne faut pas que le nom & le titre de Savant nous en imposent; l'on verra qu'ils ont, faute d'expérience, débité bien des choses fausses pour des vérités.

Je prévois assez, & selon toutes les apparences je ne me trompe point, qu'on trouvera cet Ouvrage un peu trop diffus. Il est assez ordinaire aux esprits précieus & dégoûtés, dit un Savant, de se plaindre de la prolixité des Auteurs; ce défaut dont je puis être accusé, & dont je m'accuse, me fait souvenir d'un beau passage de M. Arnaud, qui me paroît digne d'être copié. *Il est vrai*, dit cet homme célèbre, *qu'à*

L'égard de ceux qui ont beaucoup de pénétration d'esprit, & qui entendent à demi mot, j'aurois pu être bien plus court; mais on écrit pour toutes sortes de personnes, & il est juste que les plus forts s'accoutument à la portée des plus foibles, selon ce que Saint Augustin disoit à son peuple: Patiantur aquilæ dum pascantur columbæ. J'ai de plus ce défaut, (car ç'en est peut-être un) que j'ai trop d'attache à faire en sorte, autant que j'en suis capable, que ce que je crois vrai soit expliqué d'une manière qu'il soit bien facile de le bien comprendre, & d'en être persuadé; c'est cela seul, ce me semble, qui me fait être plus long que je ne voudrois.

Je n'ai pas d'autres raisons que celles que je viens d'alléguer pour justifier l'étendue que je donne à certaines questions. S'il se trouve des gens à qui elle déplaît, sans difficulté j'en entrevois un plus grand nombre qui m'en remerciera, parce que je ne dis rien d'inutile, ni rien de superflu, ou du moins tout porte coup. Après tout, qui est l'Ecrivain sur la terre qui puisse contenter tout le monde? J'offre ici un festin abondant, composé de toutes sortes de mets & de fruits tirés de mon cru en plus grande quantité que de celui des autres; il est libre à chacun des Conviés de choisir & de prendre ce qu'il trouvera de plus à son gré; tout est apprêté de ma main, & j'ai eu égard aux différens goûts.

Si j'avois passé une partie de ma jeunesse dans un Collège, & étudié sous la discipline d'un Pédagogue qui m'auroit instruit des règles de la Rhétorique, & appris à ne donner à mes pensées & à mes raisonnemens que la juste étendue qu'ils doivent avoir, j'aurois été peut-être plus court, je n'en disconviens pas; mais je ne saurois croire que je n'eusse pas ennuïé: il faut laisser un cours libre à l'humeur & à la nature, & ç'eût été forcer l'une & l'autre. Je ne saurois me contenir sous les enseignes de ces règles, je n'ai pu me contraindre dans cette sorte de discipline; déplaît-on moins sans ce défaut ou avec ce défaut, si l'on manque d'esprit?

Je crois que cette méthode pressée est admirable dans un Auteur de profession, qui doit avoir des vûes suivies, marcher ferré & uni comme une Colonne, sans digression, sans superfluités, sans citations & sans exemples, franchement c'est une très-grande servitude que cela, c'est se mettre à la chaîne. Me donné-je pour un Auteur tel que je dis? J'imite le mien, qui ne court pas à sec comme les autres. Marche-t-il plus ferré & dans une plus grande discipline de Rhétorique que je ne fais? Déplaît-il? Ennuie-t-il? Au lieu que la plupart des autres font un effet tout contraire sur l'esprit de leurs Lecteurs. Si c'est un mauvais modèle selon quelques Savans, ç'en est un bon selon d'autres plus Savans qu'eux, & plus grands Connoisseurs. Je m'en tiens à ceux-ci sans mépriser les autres, & plus encore à la nature qui m'y entraîne, comme elle entraînoit Michel de Montagne, & contre laquelle la Rhé-

torique, toutes ses règles & ses Professeurs vont se briser comme contre un roc.

On peut juger par ce que je viens de dire, que les libertés que je me donne, & les hardiesses que je prens ne sont pas petites, & je m'en fais gré. J'en avertis mes Lecteurs par avance, bien loin de chercher des raisons pour excuser mon libertinage.

La République des Lettres a ses libertins & ses amufans; déplaisent-ils? Sont-ils rebutés? Il s'en faut bien, ils sont au contraire très-recherchés; ils nous donnent des fruits & des fleurs en abondance pêle-mêle & sans ordre comme un trophée, & le tout ensemble compose une odeur très-douce & très-agréable. Rien ne plaît & ne réjouit tant que cela; c'est la règle que j'ai suivie, & le présent que je fais au Public, aux Gens de guerre, aux Savans, & à ceux même qui ne le sont pas, & qui ne lisent que pour délasser leur esprit. Le présent est fort peu de chose, mais enfin c'est le travail de plusieurs années.

Polybe fit un semblable présent à son siècle il y a deux mille ans, il en fut admiré comme nous l'admirons, & comme on l'admirera toujours. S'il n'est pas en entier, du moins ce qui nous reste de ce grand homme nous fait assez juger de l'excellence du tout. Il l'orne & le pare de nouveaux fruits & de fleurs toutes nouvelles, que je présente à mon siècle, & le tout rangé & varié de la même façon que mon Auteur a donné le sien. Car c'est de lui que je reçois l'ordre. Bien assuré que cette méthode, bizarre en apparence, attirera davantage l'attention & la curiosité de mes Lecteurs.

Souvent un beau desordre est un effet de l'art.

Je m'attache aux batailles, aux combats qu'il rapporte; je les éclaircis, je les mets dans un plus grand jour, j'en tire le précepte & la méthode, & j'accomode le tout à mon Système de Tactique, & à ma manière d'attaquer & de se défendre; j'y ajoute des Plans & des Figures des ordres de batailles pour un plus grand éclaircissement; j'appuie le tout d'observations & de remarques, lorsqu'il s'agit de quelque partie considérable de la guerre, que je traite toutes sur ces principes.

Il y en a certaines plus importantes que je subdivise en plusieurs autres, & chacune est expliquée & traitée séparément. Il s'en trouve quelques-unes dont aucun de nos Auteurs dogmatiques n'avoit parlé, soit par oubli, soit qu'ils ne crussent pas qu'on pût les réduire en principes & en méthode. Du moins devoient-ils nous faire voir qu'elles ne leur étoient pas inconnues. A l'égard des autres, à peine nous en donnent-ils une bonne idée. Enfin je me conduis de sorte que chaque Chapitre ou Paragraphe les représente par des côtés différens, selon les divers cas, le tems, les lieux, les occasions, le nombre, le plus ou le moins de force dans une armée que dans l'autre, les variations d'ordres, les dif-

férentes méthodes, & le caractère même des Généraux: car tout est de conséquence à la guerre. Il n'y a rien de petit, tout y est grand, ou tout le devient.

Dans les autres matières, disons plutôt dans toutes, je donne un libre essor à mes pensées sur toutes les choses dont mon Auteur parle, & dont l'imagination est sans cesse remuée, se tournant de tous les côtés & sur différens sujets.

Comme cet Ouvrage pourroit être lu par morceaux, ou servir à la guerre en guise de Dictionnaire de conduite militaire selon les cas qui peuvent survenir, qui ne sont pas tous les mêmes, il pourroit fort bien arriver qu'un avertissement, un précepte, une conduite à observer dans l'attaque ou dans la défense, qui ne seroient donnés qu'une fois, courroient risque de demeurer inconnus.

A la suite de chaque Chapitre du Texte viennent des Observations ou des Dissertations sur les événemens que l'Auteur rapporte, sans aucun autre ordre que ces événemens, & tout cela embrasse différentes matières: car elles ne regardent point toutes la guerre, quoique je la traite dans toutes ses parties. Dans ces sortes d'Ouvrages, le droit de paix & de guerre, la politique, & tout ce qui regarde le gouvernement des Peuples, dont l'Auteur parle, & leurs différentes méthodes d'attaquer & de se défendre; ne sont pas négligées. Je coule quelquefois légèrement sur certaines choses pour les reprendre & les approfondir, lorsque l'occasion s'en offre dans le cours de cet Ouvrage: car quoique mon Auteur possède tout dans un excellent degré, il n'a pas tout dit, & nous ne sommes pas toujours de son avis. *Bien que je place ce grand homme au-dessus de tous les Historiens Politiques & Militaires, quelque estime même que j'en fasse, je le crois si peu exempt de tout défaut, que j'en fais observer, que j'en relève même un assez bon nombre.*

A l'égard des batailles, des combats, des campemens & des mouvemens généraux des armées, changemens & variations d'ordres, des insultes de camps retranchés, des retraites de toute espèce, des surprises, des sièges, des passages de rivières & de grands fleuves, & autres grandes manœuvres savantes & profondes, & tout ce qui regarde la science du Général, je les traite avec toute l'exactitude & le soin possible, & autant qu'il dépend de mes forces & de mon intelligence, puisqu'aucun avant moi n'a fait paroître les siennes sur ces sortes de sujets, c'est-à-dire sur un Cours de science militaire; on ne l'a pas fait non plus à l'égard des faits que mon Auteur rapporte d'une manière claire & distincte, & que je réduis en principes & en Système; mais si ces faits n'étoient pas représentés & éclaircis par des Plans & des Figures dessinées avec la dernière régularité, & gravées par les plus habiles Maîtres, & que tout n'y sentît pas l'art & la méthode, je croirois n'avoir rien fait pour l'instruction des Gens de guerre, ni qui fût digne d'une si grande entreprise. Rien ne m'a semblé plus important que cela. C'étoit

la méthode des Anciens, comme on le voit dans Plutarque : on a coutume de dire, & l'on n'en a que trop de raison, que les Images sont les Livres des ignorans. Les Historiens, je me borne à ceux-ci qui se mêlent d'en enrichir leurs Ouvrages, devroient donc se faire une espèce de religion de n'en mettre que de véritables. S'apperçoit-on, dans presque tous les Livres qui en sont ornés, que ces Plans ou ces Figures soient vraies? La plupart de celles dont ces Auteurs nous régalerent, sont des rêveries tirées de leurs cerveaux, soit manque d'attention aux différens textes qu'ils consultent où ces faits sont marqués, soit faute d'un certain génie propre à ces sortes de découvertes, soit par défaut d'expérience ou par ignorance; il faut bien que tout ceci y entre, ou du moins une bonne partie. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'ils trompent par là les personnes les moins propres à se garantir de l'erreux; parce qu'ils n'examinent pas mieux les actions qu'ils lisent que l'Historien qui nous les raconte, aussi ignorant qu'eux à cet égard-là. Les Savans y sont trompés comme les autres, si ces Figures représentent des combats ou des batailles: car tous ne sont pas du métier pour en juger. Il s'en trouve pourtant qui sans en être s'apperçoivent fort bien de ces sottises, & n'ont garde de les regarder comme des pièces authentiques. Ceux-ci sont en fort petit nombre, mais les dupes sont en foule.

Les Estampes des batailles & des machines de guerre des Anciens dans la nouvelle Histoire Romaine, sont-elles bien sincères? Approchent-elles du vrai? J'avoue que l'Auteur ne les a pas tirées de sa tête, mais prises par-ci par-là dans plusieurs Ouvrages la plupart Italiens. Mais à quoi pense-t-on de nous donner gravement les imaginations ridicules de ces sortes de Savans? Reconnoit-on Polybe & Tite-Live lui-même dans l'Estampe que l'on donne là de la bataille de Cannes? Est-elle conforme au narré de ces deux Auteurs? Peut-on s'empêcher de rire, en voyant la cavalerie des deux ordres partagée à chaque aile sur quatre colonnes d'une profondeur immense? Jamais les Romains ni les Carthaginois, ni aucune nation du monde ne combattit ni ne se rangea de la sorte à la cavalerie, mais par escadrons. Lipse, il est vrai, & tous ceux qui le suivent en queue, ont suivi cette ridicule façon de ranger la cavalerie. De grace qu'on me fasse voir l'Auteur où ils l'ont puisée. Lipse sur cet article, & dans presque tout son *Poliorceticon*, est un Auteur dont on ne peut trop se défier. Hugo Gromaticus est l'original de toutes ces méprises. A-t-on pris garde à l'infanterie, qui faisoit le centre dans cette bataille? Je ne vois rien de plus plaisant que le grand chemin qu'on laisse entre les deux corps, comme pour épargner aux Romains la peine de se faire un passage au centre des Carthaginois.

A ces ordres de batailles que je donne selon la description que mon Auteur en fait, j'en oppose d'autres selon mon Système, dont je donne les Plans, & des exemples parallèles anciens & modernes.

Lorsque l'action s'est terminée dans une plaine, nous traitons des affaires des plaines; nous n'épuisons pas pourtant cette matière dans un seul endroit, parce que les cas sont différens, & les circonstances diverses: outre que la guerre ne fuit pas toujours les routes qu'on se propose, & par conséquent les méthodes doivent être différentes, quoique dans un terrain semblable; en un mot j'emploie différentes manières de me ranger, & je ne me borne pas à une seule dans le même pais: l'habileté consistant dans les variations d'ordres, ce qui est bien différent de la routine, qui ne reconnoît qu'un seul ordre & qu'une seule méthode. Doit-on être surpris après cela, si la portion du hazard ou de la fortune dans le partage de la gloire militaire est toujours la plus grande? Au lieu qu'en opposant à l'ennemi des dispositions diverses sans rien changer dans mes principes capitaux, sinon pour la distribution de chaque arme, il se trouve toujours nouveau, & dans une perpétuelle incertitude de ce qu'il fera, ne voyant rien dans ce qu'on veut faire à cause de la souplesse & de la vitesse de mes mouvemens, & c'est là en quoi consiste le grand & le profond de ma tactique. Ajoutez à ce que je viens de dire, que j'approfondis davantage la matière que je traite selon que l'Auteur me fournit l'occasion de reprendre les mêmes matières dont j'ai parlé ailleurs. Nous réfléchissons en même tems sur les fautes des deux partis, comme sur ce qu'ils ont pratiqué de bon & de remarquable.

Si l'affaire s'est passée dans un pais couvert, dans des lieux mêlés, coupés, difficiles, & où une armée ne combat que par parties détachées ou sur un petit front, je propose & je donne des dispositions différentes, & ainsi de toutes les autres affaires qui regardent les diverses situations des lieux, où les armées sont obligées de combattre; mais je ne m'écarte jamais de ma méthode, qui s'accommode à tout; en cela bien différente de celle que nous suivons.

Il est aisé de comprendre par le nombre des Volumes de cet Ouvrage, la grandeur des matières qu'il renferme, & combien il importe de l'ornier & de l'enrichir de Plans & de Figures; il y en aura près de 350, & l'on ne sauroit guères s'en dispenser: car sans ce secours il seroit très-difficile de bien comprendre les matières que je traite; mais on doit bien se garder de croire que je donne mes imaginations pour des réalités, comme font tant d'autres. Tout est prouvé, tout est réel à l'égard de l'antiquité militaire. Un Ami * de mérite que j'ai auprès de moi, & qui dessine parfaitement, s'est chargé de l'exécution des desseins, & a suivi mes idées avec toute la régularité & l'exactitude possible.

Je me suis trouvé trop resserré dans cette Préface pour être en état d'entrer dans un plus grand détail de cet Ouvrage. Je me borne seulement aux deux premiers Volumes: les matières des suivans sont en si grand nombre, que je ne pourrai guères me dispenser de les accompagner

* Le
Sieur
d'Albe-
ry.

gnier de Préfaces, où nous répondrons aux critiques si nous le jugeons à propos.

Comme mon *Traité de la Colonne* est la base de tout mon Corps de science militaire, & le fondement de tout mon *Système de guerre*, elle en fait aussi la tête. Elle n'est pas tout-à-fait telle qu'elle a été donnée dans les *Nouvelles Découvertes*, on la fortifie d'un grand nombre de preuves, qui achèveront de convaincre ceux que les premières ont ébranlés. J'y ai ajouté encore des *Figures*, des *exemples* & des *faits* remarquables Anciens & Modernes qu'on ignoroit, & que j'ignorois moi-même, qui ne laisseront pas que de surprendre & de désarmer, s'il est possible, ceux au goût desquels cette façon de combattre n'a pas été, plutôt par esprit de contradiction que par raison: car je les défie d'en alléguer aucune tant soit peu supportable, & qui puisse faire juger qu'ils entendent l'infanterie, & qu'ils connoissent sa force. En un mot il n'y a guères de Chapitre où je n'aie inséré quelque nouveau raisonnement, quelques nouvelles réflexions, & quelques nouvelles maximes que la vérité produit assez naturellement, & qui paroîtront, j'espère, en leur place. C'est l'avantage des *Systèmes fondés sur des vérités démontrées*, de conduire à un grand nombre d'autres: ce qui n'est pas un petit embarras à ceux auxquels ces vérités déplaisent, & qui les rejettent hardiment lorsqu'elles paroissent contraires à leurs préventions. Ne craignent-ils pas que la vénérable routine ne soit désertée, & qu'ils ne perdent tout leur credit? Leur crainte n'est point mal fondée, puisque cette routine menace ruine, & que j'en fappe les fondemens.

J'ai jugé d'autant plus nécessaire de répandre plus de preuves dans cet Ouvrage, que je suis venu dans un tems où des sentimens tels que les miens, tout raisonnables & démonstratifs qu'ils sont, ne peuvent manquer d'effaroucher certains esprits opiniâtrément attachés à la coutume: pour les habiles, ils me seront favorables: je parle ici des Officiers particuliers, savans dans l'infanterie, comme des Généraux les plus renommés de l'Europe, qui ont approuvé & reçu mon *Système*, & qui m'ont fait l'honneur de me le marquer dans les lettres qu'ils m'ont écrites.

Le nombre des entetés est toujours le plus grand, & il ne manquera pas de se soulever. Car le moi en que les routiniers puissent s'accommoder d'un *Système* qui les réduit dans l'absolue nécessité d'étudier & de s'appliquer à leur métier. Et pourquoi y seront-ils obligés? Le voici, c'est que mes principes étant à la portée de toutes sortes d'esprits, & pouvant s'apprendre comme ceux des autres sciences, il leur sera honteux de ne rien savoir de la guerre, pendant que ceux qui ne sont pas guerriers pourront par la lecture de mon Livre, en raisonner & en parler beaucoup plus sagement que ceux qui n'ont d'autre titre à produire que leur expérience: il faudra donc nécessairement qu'ils apprennent, de peur de trouver des gens de tous états qui les relèvent à chaque pas

qu'ils feront. Voilà ce que j'avois à dire de ce premier Tome : passons au second, où nous nous réduirons à une simple idée, sauf à dire quelque chose de plus dans une Préface.

L'attaque & la défense des places des Anciens en fera la matière, sans passer à d'autres que par diversion. Le siège de Lilybée, qui est un des plus célèbres; & peut-être le plus savant de l'antiquité, m'a servi comme de texte à expliquer, & j'ai formé là-dessus un Ouvrage régulier & très-considérable. J'ai rangé les matières, qui sont infinies, de la manière qui m'a semblé la plus commode & la plus méthodique. J'ai puisé, à peine le croira-t-on, d'un homme aussi peu savant que je le suis: car je sens bien que je ne le suis pas; j'ai puisé, dis-je, dans un fort grand nombre d'Auteurs: ceux qui sont plus savans que moi dans cette sorte de Litterature, n'en seront nullement surpris; mais ils le seront de ma patience bien plutôt que de mon esprit.

On y trouvera toutes les pratiques & les méthodes différentes des Anciens dans ces deux belles & savantes parties de la guerre, car ils y étoient plus habiles que nous ne le sommes; c'est de quoi peut-être nos habiles Ingénieurs ne conviendront pas. Ils suspendront, s'il leur plaît, leurs décisions jusqu'à nouvel ordre: car il faut que le Livre paroisse. Tout cela est enrichi de Figures, & d'une infinité d'exemples, de réflexions & de raisonnemens; j'y amène des preuves, je prévien les objections, j'appuie tout de témoignages; & lorsque ces sortes de flambeaux me manquent, j'ai recours aux conjectures, qui ne m'échappent pas au besoin, presque assuré qu'il n'y en aura aucune de rebutée.

Je ne pense pas qu'il y ait rien de plus amusant & de plus instructif qu'un Traité particulier sur une matière comme celle-ci, lorsqu'elle est neuve & que celui qui se met en tête de l'épuiser n'est pas dépourvu des connoissances nécessaires pour une telle entreprise: l'expérience de la guerre doit être jointe à ces connoissances pour pouvoir réussir. Sans cette expérience je ne crois point qu'un autre, plus savant que je ne le suis, s'en pût bien tirer. On trouvera ce Traité d'autant plus curieux & plus amusant, qu'il est presque tout parsemé & bigarré de Physique & d'expériences sur les ressorts de l'air & du feu, car je suis sur ce point-là d'un sentiment bien différent de ceux qui ont écrit sur cette matière.

Les machines de jet des Anciens m'en ont fourni l'occasion quant aux parties de l'air; car quant à celles du feu, la poudre qui a produit l'invention de nos diverses bouches à feu, & celle de nos mines, m'a conduit à des expériences & à des découvertes toutes nouvelles sur les parties qui composent les ressorts de la flâme considérée comme un fluide parfait.

Je hazarde mes conjectures sur leur nature & leur figure, car je n'ai que cela à donner, non plus que les autres, pour qu'ils puissent pro-

duire les effets que l'on voit ; sans que je croie pour cela , malgré mes expériences , que j'aie fort avancé dans la recherche de la vérité. Les expériences trompent , quoiqu'elles soient heureuses : car c'est souvent toute autre chose que ce que l'on s'imagine. Je suis du sentiment des Savans les plus raisonnables , qui tiennent que *le meilleur usage qu'on puisse faire de la Philosophie est de reconnoître qu'elle est une voie d'égarement & de visions*, qui ne sont pas toujours la marque d'un petit esprit.

Je donne les Figures de toutes les machines des Anciens que j'ai découvertes , & une infinité d'autres Estampes qui représentent leurs lignes de circonvallation & de contrevallation , leurs approches , leurs différentes méthodes dans la descente du fossé , leurs galeries souterraines , leurs tours , leurs forties , & les forces mouvantes de ces lourdes machines , &c. toutes ces matières sont dignes de l'attention des habiles gens , parce qu'elles sont toutes nouvelles.

On peut juger combien une semblable entreprise coûte de peines , de soins , de recherches & de dépenses , par les expériences que j'ai été obligé de faire , & qu'il m'a fallu souvent répéter. J'aurois pu pousser plus loin que je n'ai fait , & m'embarquer dans d'autres découvertes ; mais comment pouvoir en venir à bout ? Les facultés d'un Particulier ne suffisent pas , je me produis peu , & je n'importune personne. Ceux qui aiment cette sorte de Litterature d'antiquité militaire , qui est de toutes la plus agréable , en auront ici plus qu'ils n'en devoient attendre raisonnablement d'un homme de ma profession.

On n'entretient pas toujours le Lecteur de sièges , de combats & de batailles , de tems en tems on lui présente des objets plus tranquilles & plus doux. Tantôt c'est le caractère & l'éloge d'Hiéron , tantôt la vie d'Agathocles Tyran de Syracuse. Dans un endroit on fait voir de quels artifices les Romains se sont servis pour étendre leur domination sur tous les Etats du monde ; dans un autre quel a été leur esprit & leur conduite & l'adresse de leur politique militaire dans la seconde Punique ; ici les mœurs , le caractère & la politique des Carthaginois : là celle des Grecs & des différens peuples de l'Asie , &c. sans compter les digressions qui se rencontrent en assez grand nombre , & qui roulent presque toutes sur des sujets moins bruyans & moins terribles que ceux que la guerre a coutume de nous présenter.

Enfin , de peur que les exemples trop éloignés du tems où nous vivons , ne fissent pas assez d'impression , & que dans l'application des principes ils ne vinssent pas assez facilement à l'esprit , on en a ajouté d'autres plus récents , & tirés pour la plupart de nos dernières guerres. On doit bien s'attendre que nous n'épargnerons pas là-dessus nos réflexions ; nous avons saisi cette idée d'autant plus volontiers , qu'elle nous fournissoit l'occasion de témoigner publiquement l'estime que nous faisons des Généraux d'armée qui ont illustré leur siècle par leur valeur &

leur habileté. Quelquefois, à la vérité, nous difons librement ce que nous pensons de certaines entreprises qui ne nous paroissent pas avoir été conduites selon les règles de la guerre: nous jugeons avec la même liberté des autres qui ont été rejettées, ou négligées au moment de l'exécution par une prudence mal entendue, par faute de hardiesse, par de mauvais conseils; & d'autres enfin qui ont échoué bien moins par la faute du Général que par l'incapacité, la mauvaise volonté, la malice, ou la foiblesse de ceux qui en étoient chargés.

Mais la plupart de ceux-là sont morts, & à l'égard des autres qui vivent encore, ils sont assez raisonnables pour ne pas me savoir mauvais gré de la liberté que je prens. Je ne pense pas que qui que ce soit se croie infaillible. En tout cas je ne veux pas qu'on m'accuse d'être du nombre de ceux qui aiment mieux mentir ou déguiser un fait, que de s'exposer aux mauvais offices de ceux qui pourroient s'opposer à leur fortune, ou les perdre tout à fait. A ce prix là je ne briguerai jamais la faveur de personne, je suis content de mon sort tel qu'il puisse être, & quand celui de Bélifaire me seroit destiné, j'ai assez de courage & de Philosophie pour le supporter. La vérité a été de tout tems opprimée; mais jamais les ennemis de cette vérité n'ont pu ôter la gloire, ou du moins la consolation des persécutions auxquelles sont exposés ceux qui l'écrivent. Il est pourtant certain que cette gloire, que produit la vérité, est infiniment plus grande dans le Prince, ou dans ceux qui gouvernent, lorsqu'ils souffrent qu'on la dise & qu'on l'étale dans le plein jour.

Je serois bien marri d'employer le peu de talens que Dieu m'a donnés, & le peu de tems qui me reste à vivre, à déguiser la vérité par de basses flateries. Ce ne sont pas les fautes qui déshonorent un homme de guerre, c'est la lâcheté & les mauvaises actions. Je n'attaque personne à cet égard; & si j'en rapporte de bien mauvaises & de bien infames, je les tire des exemples éloignés. Quelque éteinte que soit, dit Tacite, la famille de ceux qui ont commis des lâchetés, il s'en trouve toujours quelques-uns qui par ressemblance s'intéressent à leur condamnation, & ne peuvent souffrir les défauts ou les mauvaises actions dont l'Historien les charge. Sur ce pied-là il faudroit jeter toutes les Histoires au feu.

Les Princes, les Grands du monde, ou les Généraux d'armées, dit quelque part un Historien judicieux, doivent s'imprimer fortement dans l'esprit que leur rang les exposant à la vue de tout le monde, tout ce qu'ils font de bon & de mauvais est toujours connu d'un fort grand nombre de personnes, & les derniers ont pour témoins leurs soldats & leurs Officiers, qui voient souvent fort clair. Un Historien est en droit de transmettre à la postérité leurs actions telles qu'il les trouve, ou telles qu'il les a vûes; le seul moien que les uns & les autres aient pour prévenir le blâme des siècles à venir, est de bien faire: le Monarque peut imposer silence à ses sujets tandis qu'il est en état de se faire crain-

dre,

dre, les autres le peuvent par leur crédit auprès du Monarque, ou de ses Ministres; mais ni le Monarque ni les Ministres ne viendront jamais à bout d'arrêter la plume des Etrangers, ou des Ecrivains déintéressés qui vivront après lui. Il vaut mieux imiter Trajan. Ce grand Capitaine tira un grand avantage des vices de Domitien: car il avoit su par sa propre expérience, dit M. de Tillemont, quelle misere c'est que de trembler sous un Tyran en danger d'éprouver sa cruauté. Il avoit vu combien les mechans Princes sont detestés de tout le monde, & de ceux-mêmes qui les rendent mechans Princes par leurs mauvais conseils & par leurs flateries; ainsi il voyoit dans ce qu'il avoit souhaité ou blâme étant particulier, ce qu'il avoit à faire ou à éviter étant Empereur. Ses bonnes qualités étoient d'autant plus agréables, qu'elles étoient opposées aux vices de Domitien: aussi n'avoit-il garde de trouver mauvais qu'on blâmât & Domitien & les autres mechans Princes; comme il en étoit si different, il ne s'intéressoit nullement à leur défense, sachant bien que tout ce qui se disoit contr'eux ne pouvoit retomber sur lui, & que même on n'aime pas assez les bons quand on ne hait pas les deréglemens des mechans. Quand on ne blâme point, dit Pline, un méchant Prince après sa mort, c'est que son successeur lui ressemble.

Tillemont,
Hist. des
Emp. Vie
de Trajan.

D'ailleurs bien des raisons semblent devoir me rassûrer contre la mauvaise humeur de ceux à qui certaines vérités peuvent déplaire, & auxquels la maxime de Tacite, citée plus haut, peut être appliquée. Les plus éclairés savent mieux que personne combien la science de la guerre est vaste & étendue, combien elle embrasse d'autres connoissances. Combien faut-il avoir de qualités de la nature, combien d'étude & d'expérience, pour être également habile dans toutes ses parties? Mais quand on n'auroit qu'à se féliciter sur les premières, quand on n'auroit rien à se reprocher sur les secondes, la vigilance ne s'endort-elle pas quelquefois? L'attention n'est-elle jamais détournée? Que l'on me nomme un Général de l'antiquité, un des plus renommés de nos Modernes, quelque parfaits qu'ils soient, auxquels on ne puisse rien reprocher?

D'ailleurs en prenant quelquefois la liberté de ne pas approuver certaines actions militaires, loin d'avoir eu intention de diminuer par là la gloire de leurs Auteurs, je n'ai prétendu que la rehausser: car si je les avois louées comme celles qui sont véritablement dignes de nos éloges, qu'auroit-on pensé, ou de mon discernement ou de ma sincérité? Au lieu qu'en rendant aux uns & aux autres la justice qui leur est dûe, le témoignage que je rends en faveur de celles, qui sont conformes aux règles de la guerre, devient croiable par celui que je porte contre celles qui lui sont contraires.

Si j'avois perverti la vérité pour ne pas déplaire aux uns, & pour flatter les autres, j'aurois fait plus de mal que de bien, & passé non seulement pour un flateur insigne, mais fourni encore des réflexions malignes

gnes à ceux qui ont été les témoins des événemens, & ressuscité ou rappelé des idées fâcheuses & désagréables à la honte de ceux dont j'aurois pallié ou couvert les défauts ou les mauvaises manœuvres, l'on y seroit revenu comme au premier jour. C'est en effet ce qu'a produit une Histoire imprimée depuis peu de tems; je n'en avois jamais tant appris de la conduite irrégulière d'un grand nombre qui y sont loués, que lorsque cette Histoire a paru dans le monde. Ce qui surprendra encore plus, c'est que la plupart de ceux qui se sont rendus dignes des plus grands éloges, y sont oubliés, ou loués très-sobrement. Témoin la belle & savante manœuvre de M. d'Avarey à la bataille d'Almanza. L'Auteur en fait-il la moindre mention? Et cependant la gloire de cette journée fut toute pour lui à la droite; notre gauche, qui plioit déjà, & dont la défaite étoit toute visible, ne dut-elle pas son salut à la droite déjà victorieuse, qui s'étoit repliée sur la gauche des ennemis? Cette belle action ne méritoit-elle pas qu'on en fit tout l'honneur à ce Général, qui s'acquitta par là un brillant qui éclata si fort, & qui fit tant de bruit par toute l'Europe?

Je dois donc m'attendre que les vérités historiques & rares, qui sont répandues par tout dans cet Ouvrage, ne m'attireront aucun blâme des gens raisonnables, puisque je ne dis rien qu'il ne soit très-permis de dire; il n'en fera pas ainsi de mes opinions, si contraires à celles des autres. Je dois me préparer à de grandes oppositions, parce que j'attaque les pratiques & les maximes universellement reçues & de longue prescription. Mais la vérité démontrée est-elle bien insultable? Dans quelques autres sciences, le *sophisme éblouissant* peut-être de quelque ressource pour se tirer d'affaire; mais dans celle de la guerre toute voie & toute issue lui est fermée, puisque semblable à la Géométrie elle emploie des figures & des démonstrations évidentes & indubitables.

J'avoue qu'il n'est rien qui effraie plus certaines gens qui ont déjà pris parti en matière d'opinions dans certains arts & certaines sciences, que de se mettre en pleine marche avec des sentimens peu communs & des principes tout nouveaux, si ces principes tendent au renversement de l'ancienne méthode, qu'ils ont intérêt de défendre, parce qu'elle favorise leur paresse, & les dispense de s'appliquer. En effet le moyen de rassembler tous les principes & toutes les règles d'une science immense & perdue parmi cet amas de ruines & de matériaux dispersés au loin & de toutes parts dans une foule d'Auteurs de l'antiquité la plus reculée. Les lire tous, les méditer tous pour tâcher de rétablir un Système qui ne nous est connu que par un petit nombre de parties détachées; quelle patience, quels soins, quelles dépenses pour un Particulier! Est-on bien assuré de vivre assez longtems pour réussir, & pour voir le bout d'une entreprise si difficile? Ne seroit-ce pas une nouvelle création pour celui qui s'y embarqueroit, plutôt qu'une recherche & une découverte de ce qui a été autrefois?

Mais quand on auroit assez de moiens, d'esprit inventif & de bonheur pour retrouver ce qui est perdu, pour aller même au-delà; si l'on n'est pas le Maître dans un Etat, si l'on n'est pas un Ministre qui gouverne, ou quelque Grand d'un Roiaume, ou d'une République, que d'obstacles ne trouve-t-on pas en son chemin? Il faudra tenir tête aux faux préjugés de la coutume, & à chaque pas que l'on fera, esluier les charges, & passer sur le corps d'une infinité de gens puissans & en crédit, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qui leur vient à la fantaisie, *parce qu'ils s'imaginent, dit un Auteur célèbre de nos jours, savoir toutes choses, & qu'ils ont de la peine à croire que les gens qui leur sont inférieurs aient plus de raison qu'eux: car ils souffrent bien qu'on leur apprenne quelques faits, ils ne souffrent pas volontiers qu'on les instruisse des vérités solides, & qu'il est nécessaire de savoir; ils s'emportent lorsqu'on les contredit & qu'on les détrompe.*

Maleb.
Rech. de
la Vérité.
Liv. IV.
ch. 9^e

Parce qu'on a de coutume de leur applaudir en toutes leurs imaginations, pour fausses & pour éloignées du sens commun qu'elles puissent être, & de railler ceux qui ne sont pas de leur sentiment, quoiqu'ils ne proposent & ne défendent que des vérités incontestables; c'est par cette conduite flateuse de ceux qui les approchent, qu'ils se confirment dans leurs erreurs & dans la fausse estime qu'ils ont d'eux-mêmes, & qu'ils se mettent enfin en possession de juger cavalierement de toutes choses.

La pensée d'Euripide me plaît beaucoup, que les paroles d'un Grand ou d'un homme en faveur ont plus de force que si elles étoient alléguées par un misérable; mais s'il raisonne faux, ce Grand, s'il décide gravement sur des choses qui passent son intelligence, croit-il de bonne foi en imposer à tous ceux qui l'écoutent, & qui lui applaudissent bassement aux dépens de la vérité?

C'est une témérité, selon ces Messieurs, de vouloir renverser tout l'ordre de la guerre de ma pure autorité, par une méthode dont aucun mortel, disent-ils, ne s'étoit encore avisé: comme s'ils avoient tout lû, tout vû & tout examiné, & qu'il ne fût pas permis de penser autrement qu'ils ne pensent sur ces loix & sur ces usages. Il s'en faut bien que nous soions de leur avis, & que nous nous soumettions à leurs sentimens, lorsqu'ils ne seront pas justes, & qu'ils n'iront pas à un plus grand bien.

Mais, disent-ils, tous ceux qui ont suivi ces règles, ces loix & ces maximes, s'en sont toujours bien trouvés. Qui leur a dit cela? Mais supposons que cela soit, car c'est une supposition, ne nous sera-t-il pas permis d'examiner si ceux qui ont suivi, & qui suivent encore l'ancienne méthode, ne se sont pas en effet trompés? Ils ont remporté de grandes victoires, je n'ai garde de le nier; mais cela conclut-il pour la vérité & la bonté de cette méthode? Puisque le vaincu & le vainqueur ont opposé également les mêmes principes, l'un pour attaquer, & l'autre

tre pour se défendre, ne faut-il pas que le plus fort ou le plus brave l'emporte sur l'autre? Qu'on fasse l'analyse des batailles de nos jours du plus grand éclat, du moins du plus grand nombre, mais qu'on la fasse en connoisseur, on verra sans surprise, que le hazard, le nombre ou la valeur plutôt que la science y ont eu la meilleure part.

Qu'ils ne se choquent donc pas si nous voions clair, si nous parlons comme nous voions, & si nous osons décider nettement & sans rien craindre sur ce que nous voions & sur ce que nous touchons. Qu'il nous soit permis de nous servir de nos connoissances, d'en faire l'usage qu'il nous plaît d'en faire, & d'apprendre aux autres ce que nous découvrons; il nous semble que ces sortes d'occupations sont fort innocentes, qu'ils ne nous condamnent pas si, sans avoir plus d'esprit qu'eux, nous exerçons ce que nous en avons sur des matières auxquelles ils ne se font pas appliqués, parce que leur attention est trop partagée, & qu'ils sont trop occupés de leurs plaisirs & de leur fortune.

Mais comme il n'y a personne d'infailible en ce monde, & qu'il se peut que nous nous soions mépris faute d'attention, nous prions nos Lecteurs d'y prendre bien garde, & d'examiner sans préoccupation si nous ne nous sommes point trompés & contredits quelque part, & de ne rien croire, comme dit Descartes, que ce que l'évidence oblige de croire.

Si l'on compare la manière dont je m'y suis pris pour découvrir tant de vérités perdues par l'ignorance des tems avec nos pratiques d'aujourd'hui, je ne croirai pas avoir rendu un petit service à ceux de notre profession & à la patrie, comme disoit Caton de ses *Ecrits militaires*. Un des plus profonds & des plus habiles Guerriers * de l'Europe, fameux par tant de belles actions qui embrassent presque toutes les parties de la guerre, m'a fait l'honneur de m'écrire depuis peu touchant mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & sur celui-ci....

„ J'aurois souhaité, me dit-il dans sa lettre écrite d'Hannover, que mes affaires m'eussent permis de m'en retourner par la France pour m'entretenir avec vous, Mr. Il est à souhaiter que votre Commentaire sur Polybe, & votre nouveau Système de discipline militaire & de tactique paroissent bientôt, comme vous le promettez. Je le répète encore, j'aurois souhaité tout au monde pour avoir aujourd'hui un tel Ouvrage. Tous les gens de guerre, & sur tout ceux qui ont assez de connoissance pour en profiter, ne sauroient assez vous en remercier.

Je n'ai pas eu d'autre dessein dans cet Ouvrage, que de mériter un tel remerciement: j'ose m'y attendre en quelque façon. C'est toute la récompense que je demande d'une science dont l'objet est si grand & si noble. Je n'ai eu d'autre dessein, dis-je, que de perfectionner cette science autant qu'il a dépendu de moi, & de découvrir nos erreurs, sans rien

* Le Comte de Schu-lembourg, Généraliss. des armées de terre de la République de Venise.

rien craindre, encore une fois, & sans trop me mettre en peine des plaintes de ceux qui sont les plus ardens à les soutenir.

Je conviens avec le Père Malebranche, qu'il n'y a rien de plus rare que de trouver des personnes capables de faire de nouveaux Systèmes dans les Sciences : cependant, dit-il, il n'est pas fort rare de trouver des gens qui s'en soient formés quelqu'un à leur fantaisie. Mais de grace de quoi s'agit-il ? D'un Système général de science militaire, dira-t-on, dont jusqu'ici personne ne s'étoit encore avisé, qui combat toutes les pratiques généralement suivies de tout ce qu'il y a de grands Capitaines depuis près de deux siècles ; cela est sérieux : mais je demande à ceux qui se scandalisent de ma conduite & de ma hardiesse, si depuis ce tems-là on n'a rien changé dans notre méthode, même dans les plus grandes parties de la guerre, & si l'on n'a pas abandonné certains usages pour en prendre de tout nouveaux ? L'on n'en disconvient pas peut-être : puisque chaque guerre a produit quelques nouveautés bonnes ou mauvaises, & particulièrement dans la tactique. Qu'on ne dise pas que ces altérations & ces changemens étoient de peu d'importance, & qu'elles ne consistoient que dans des moiens de perfection qui ne changeoient en rien le fond des choses, & qui ne tendoient qu'à les rendre plus exactes & plus sûres dans leurs opérations.

Nous savons parfaitement le contraire par les Auteurs militaires, & par les Historiens qui ont écrit depuis plus de deux siècles ; c'est là qu'on voit les méthodes différentes, les plans gravés, les ordres de batailles, & les diverses pratiques dans l'art de se ranger & de combattre : & ce qui prouve manifestement combien nous étions peu versés dans la tactique, & combien on en reconnoissoit le faux & l'absurde, c'est qu'on revenoit souvent aux mêmes usages qu'on avoit abandonnés ; on les quittoit ensuite pour d'autres qui ne valoient guères mieux.

Il n'y a guères plus d'un siècle & demi que la cavalerie combattoit sur un seul rang ; celui qui proposa cette méthode, dont la Noue se moque, n'étoit-il pas fou ? Et ceux qui la reçurent étoient-ils plus sages ? Il est pourtant certain qu'avant ce tems-là on combattoit par escadrons, on reprit ces escadrons, mais si gros & si profonds qu'on les auroit pris pour ceux des anciens Perses. On se souvint que les Grecs & les Romains les faisoient plus petits, parce que le propre de la cavalerie est l'action & la célérité de ses manœuvres, que les mouvemens graves ne conviennent pas à cette sorte d'arme, & que les flancs sont si foibles qu'il n'y a rien de plus aisé à une petite troupe que d'en battre une très-grosse, si celle-ci s'avise de laisser le front, & de s'abandonner subitement sur le flanc.

Henri IV. sentit bien ce défaut, il fit ses escadrons plus petits, & en diminua la profondeur ; & bien qu'ils fussent meilleurs, ils ne laissoient pas que d'être trop gros. Gustave-Adolphe, qui passe pour plus grand Maître que Henri IV. c'est beaucoup dire, changea tout dans la ca-

valerie & dans l'infanterie, & s'en trouva bien. Voilà l'époque des petits escadrons chez les Modernes, mais non pas celle des pelotons que Gustave inféroit parmi sa cavalerie; elle se trouve à la bataille de Pavie sous le règne de François I.

A l'égard de l'infanterie, elle étoit très-mal rangée. J'y remarque une infinité de changemens & d'ordres tous bizarres & tous mauvais; lorsqu'on s'avisa un peu tard, c'est-à-dire sous le même Gustave, de suivre la méthode Romaine sur deux lignes & une réserve, les bataillons en quinconce; le Prince Maurice l'avoit pratiquée avant ce grand Capitaine, mais avec moins de perfection. On remarquera pourtant que ces deux grands hommes combattirent toujours sur dix & sur douze de hauteur à leur infanterie; & bien qu'ils eussent deux tiers de Mousquetaires dans chaque corps, bien loin de s'amuser à tirailler sans s'aborder selon la ridicule méthode d'aujourd'hui, ils en venoient tout aussi-tôt aux mains sans autre cérémonie, & nous faisons tout le contraire dans la manière de nous ranger comme dans celle de combattre. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans une méthode si timide, c'est qu'une disposition quelque bonne qu'elle puisse être, est tout comme rien, puisqu'aucun des partis n'en vient aux prises; si les Henris, si les Gustaves, si les Turennes, si les Condés & les Luxembourgs levoient la tête hors de leurs tombeaux, ne se moqueroient-ils pas de nous?

Une méthode si bizarre dans la manière de ranger & de faire combattre nos bataillons, est tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais & de plus meurtrier: & l'on trouve étrange que je n'y applaudisse pas. Il faut donc se conduire en toutes choses non par la voie de l'examen, mais par celle de la coutume & de l'autorité. Si cet examen nous est interdit, où en sommes-nous? Sur cela j'ai à citer un passage de Montagne: *Qui voudra se defaire, dit-il, de ce violent préjugé de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues, qui n'ont d'autre appui que la barbe chenue & les rides de l'usage qui les accompagne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la raison, il sentira son jugement tout bouleversé, & remis pourtant à plus sûr état.*

Si je propose des loix & une méthode de combattre toute nouvelle, je ne les tire pas toutes de ma tête; elles ont été en vigueur autrefois: elles ne sont donc pas nouvelles, ce n'est donc qu'un retour aux anciennes, à quelque chose près.

Je ne cherche point à ruiner nos institutions les plus admirables, les plus belles, les plus sages & les plus utiles à l'Etat, aux peuples & aux troupes. Par exemple, on ne me verra pas proposer la suppression des Etapes, qui étoient une invention Romaine, & des Hôpitaux, comme on a fait, malgré les oppositions des gens sages. Franchement ce n'est point discerner ce qui vaut la peine d'être réformé d'avec ce qui n'en est pas digne. Les Princes les plus éclairés sont souvent surpris faute d'attention. C'est de ces sortes de changemens dangereux qui portent

sur la ruine des peuples & des troupes , dont on doit se plaindre , & revenir le plus promptement qu'il est possible aux anciens usages ; ce sont ceux-là qu'on doit conserver bien loin de les anéantir. Tout ce que je propose tend uniquement au bien de l'État & de la Milice. Il ne s'agit pas ici d'antiquité, ni de nouveauté, mais d'examiner si nos sentimens sont vrais & susceptibles de démonstration , & si ceux qui en suivent de tout contraires sont dans l'erreur ou dans leur bon sens. Si les coutumes reçues sont pernicieuses, dit un Auteur , il ne faut pas se récrier lorsqu'on le fait voir ; & si les opinions nouvelles sont droites & justes, faut-il s'opiniâtrer à conserver les premières pour rejeter les autres, qui sont une source de salut ?

On n'allégué pas seulement l'argument de la nouveauté & de la singularité ; mais on nous demande encore, si nous en savons plus, si nous avons plus d'esprit & de discernement que tant de grands Hommes, que tant d'habiles Ecrivains, Rois, Princes, Généraux d'armées, & tant d'autres qui ont traité de la science des armes, parmi lesquels les Anciens se sont distingués ; qu'on ne remarque rien dans ceux-ci de mes principes & de ma méthode, ni presque rien à cet égard de ce que j'ai traité dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes*, peut-être moins encore dans ce grand Ouvrage. Cependant, disent-ils, on doit regarder ces Auteurs tant anciens que modernes comme des gens qu'il faut croire, du moins ceux qui ont écrit depuis vingt-cinq à trente ans jusqu'à celui où nous vivons, & ces gens-là sont en très-grand nombre. J'en appelle à la raison, qui est le juge commun entre ces grands Hommes & tous les autres hommes. Ils savoient beaucoup en ce tems-là, mais ils ignoroient ce que nous savons en celui-ci. En tout cas nous imitons les grands Capitaines, contre lesquels le nombre n'est d'aucune considération. La vérité perdrait bientôt sa cause, si elle étoit décidée à la pluralité des voix.

D'ailleurs ce qui nous reste des Auteurs dogmatiques de l'antiquité, se réduit presque à quatre Abréviateurs, mais habiles & judicieux. A l'égard des autres, qui formeroient une juste Bibliothèque, outre qu'ils ne sont pas moins Abréviateurs, les preuves de leur peu de capacité se tirent manifestement de leurs Livres ; les meilleurs, car ils ne sont pas tous mauvais, ont presque tout tiré de Végèce. D'ailleurs, qui en a lû un peut se vanter de les avoir tous lûs ; en un mot ce sont des gens dont les derniers ne font que copier les premiers, au sile & à la bigarrure près. Le meilleur de tous, & dont je fais un très-grand cas, je l'admire même quoique très-abrégé, est sans doute Montécuculi, qu'il seroit à souhaiter que l'on lût & que l'on méditât plus qu'on ne fait.

Lorsqu'il s'agit de rejeter certains sentimens, il faut auparavant se mettre à l'esprit, que le discernement du vrai & du faux étant une chose fort difficile, on doit aller la bride un peu haute avant

que de décider, sur tout si l'on n'est pas plus éclairé sur l'un que sur l'autre. Lorsqu'on n'est pas habile, le meilleur & le plus prudent est de ne pas décider sur les opinions d'autrui sans donner des preuves, ou examiner les matières. Jusques ici beaucoup de *Décideurs* se sont présentés, mais aucun n'a donné des preuves. On n'a opposé que la nouveauté, & la prescription des usages communément reçus, tant les préjugés ont de force & de pouvoir. Le croira-t-on, que malgré la solidité de mes raisons appuyées sur des faits d'expérience les plus remarquables, enfin sur des démonstrations les plus sûres, on craint encore, au moins le gros des Officiers Généraux, comme les autres qui ne le sont pas, que la science du Général d'armée dans ses principales parties ne soit incertaine & peu sûre, & qu'il n'y ait pas trop à s'y fier. On le craint avec raison de la routine, mais on peut se fier à la science dont nous avons à traiter dans cet Ouvrage. Les principes de celles-ci sont certains, simples, & démontrés par la raison & par l'expérience.

Cette simplicité & cette évidence ne me laissent aucun lieu de douter, que le tems & la guerre feront peu à peu abandonner les principes mécaniques dont nous sommes si fort entetés : si quelqu'un qui ne le fera pas, sans avoir égard à l'Auteur de ces nouveautés, mais seulement aux vérités qu'il démontre, les met une fois en pratique; c'est là le vrai moien de la décision. Ne doutons pas un seul instant que cela n'arrive. Je ne suis pas même encore si vieux, que je ne puisse espérer de dire, sur la nouvelle de quelque victoire remportée par ma Colonne, que semblable à la pierre à aiguiser, *sans couper moi-même, je fers à faire couper.*

*Fungor vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exfors ipsa secandi.*

Je n'ose rien dire ici des secours que j'ai trouvés, pour tout ce qui ne regarde pas la Guerre, chez mes Voisins & mes bons Amis les Bénédictins. Ils ont eu trop de peine à me pardonner la justice que j'avois rendue à leur Congrégation dans mes *Nouvelles Découvertes*. Je me garderai bien désormais de me commettre avec leur modestie. Mais Dom Thuillier & Dom le Seur, son Camarade d'étude, dussent-ils gronder, je ne puis m'empêcher de reconnoître, qu'ils ont fait pour moi, je ne dis pas beaucoup: car ils ne me passeroient pas cette vérité, mais tout ce que je pouvois attendre & de leur amitié, & de leur zèle pour le progrès, l'avancement & la perfection des Sciences.

J'oubliois d'avertir qu'aux pages 194. & suivantes de ce volume, dans la Note, il m'est échappé de faire une censure des mots d'*intrépide* & d'*intrépidité*, qui, toutes réflexions faites, m'a paru, mais trop tard, un peu trop sévère. Je m'étois mis en tête que l'homme intrépide ap-

approchoit fort du téméraire, & que l'intrépidité marquoit quelque chose de plus que la hardiesse & l'assurance dans les plus grands périls. Et là dessus j'ai avancé qu'un grand Capitaine ne devoit pas être loué pour son intrépidité, ou être appelé intrépide, sans un correctif, qui fit connoître que cette qualité ne l'avoit point emporté au-delà des bornes d'une prudente & courageuse hardiesse. Mais aujourd'hui je pense que l'on peut se passer de cette précaution. J'ai consulté sur ce sujet les plus habiles, & je n'ai trouvé personne qui fût choqué de ces deux mots, quelque seuls qu'ils se rencontraient. Ainsi de peur de me singulariser, je veux bien passer l'éponge sur ma Note, & en faisant réparation d'honneur à M. de la Rochefoucault, je reconnois que l'intrépidité n'est rien autre chose qu'une hardiesse, une assurance, une force extraordinaire de l'ame, qui s'élève au-dessus des désordres & des émotions, que la vûe des plus grands périls pourroit exciter en elle. Les Manes de M. de Saint-Evremont me pardonneront aussi, s'il leur plaît, la petite contradiction que j'ai crû voir dans la différence que met cet Auteur entre la brutalité & l'intrépidité. Au reste on trouvera là même de quoi se dédommager du petit désagrément que l'on aura d'abord essué. Du moins cette critique trop poussée servira à quelque chose. Elle me justifiera de la folle témérité dont m'accusoient certaines gens, qui dans un Conseil de guerre, sur un sujet que j'avois proposé, & qui n'étoit que hardi, étoient d'avis que l'on m'étouffât entre deux matelats comme un furieux. On est bien éloigné de la témérité, quand dans l'idée d'intrépidité on croit entrevoir un excès dangereux.



V I E

D E P O L Y B E .

An de
Rome
DXLVIII.



OLYBE étoit de Mégalopolis , ville du Péloponèse dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son père se nommoit Lycortas , illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens , pendant qu'il la gouvernoit.

Il fut élevé , comme tous les enfans de sa nation , dans un grand respect pour la Divinité : pieux sentiment , où les Arcadiens mettoient leur principale gloire , & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie , qu'il est peu d'Auteurs profanes , qui aient pensé de Dieu plus noblement , & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Polyb.
T. II.
P. 1174.
edit.

Amstel.
Polyb.
L. IV.
T. I. P.
402.

Maccius.

Pour la Politique , il eut pour Maître Lycortas son père , grand homme d'Etat ; & pour la Guerre Philopœmen , un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces savantes leçons de gouvernement & de guerre , qu'il a mises lui-même en pratique , & qu'il a fait passer à la postérité.

Comme le père & le fils se trouvent presque toujours joints ensemble dans les affaires de l'Achaïe , il n'est guères possible de faire l'Histoire de l'un sans faire celle de l'autre. Nous avons pû d'autant moins nous en dispenser , qu'il a plû à un Auteur du siècle passé d'avancer , contre l'autorité des Historiens les plus dignes de foi ; que Polybe étoit un homme de néant , qui ne parloit de lui-même si souvent & si avantageusement dans son Histoire , que pour donner du relief à la bassesse de sa naissance , & du lustre à l'obscurité de sa vie. Quand les témoignages des Historiens nous manqueroient pour détromper ceux qu'une pensée si bizarre auroit pû jeter dans l'erreur , l'élévation de son esprit & la noblesse de ses sentimens justifieroient assez son origine. Mais on va voir par des faits , appuiés sur les autorités les plus respectables , quel rang tenoient son père & lui dans la République des Achéens , & de quel secours ils lui ont été dans les tems les plus fâcheux. Car le tems où ils gouvernoient l'un & l'autre , est l'époque à peu près du renversement de cette République. Ceci nous engage à donner au moins une légère idée des révolutions qui y sont arrivées , depuis son établissement jusqu'à la mort de Philopœmen , à qui Lycortas succéda.

Polyb.
T. II.
p. 173.

L'Achaïe , dont il est ici question , c'est le Péloponèse , c'est-à-dire tout ce païs de la Grèce , qui environné de trois mers , ne tient au continent que par l'Isthme de Corinthe. Tisamène fils d'Oreste en fut le premier Roi , & ses successeurs y régnèrent tranquillement jusques à Ogyges. Sous ses enfans , les Achéens indignés de se voir soumis en esclaves , non à des Rois , mais à des Maîtres , changèrent la forme de leur gouvernement. Ils formèrent une ligue , qui ne fut d'abord composée que de douze villes ; savoir , Patres , Dymes , Phares , Tritta , Léontium , Egire , Palléne , Egium , Bure , Ceraunie , Oléne , & Hélice.

Cette ligue subsista jusqu'après la mort d'Alexandre le Grand. Troublée sous ses

successors, elle se rétablit vers la cent vingt-quatrième Olympiade. Patres, Dymes, Olymp. Phares & Tritta se rejoignirent les premières : cinq ans après Egium chassa sa garnison, oxxiv. & se remit aussi en liberté ; Bure se défit de son Tyran ; Heas, Tyran de Carye, ibid. p. craignant le sort des autres, remit sa ville aux Achéens : de sorte qu'en vingt-cinq ans 179. ces douze villes se retrouvèrent au même état qu'elles étoient avant leur séparation. Aratus y joignit ensuite Sicyone sa patrie, Corinthe, Mégare. Il fut manier tous les es- p. 181. prits avant tant d'art & de prudence, que les Tyrans n'attendirent pas qu'il prit les armes contr'eux pour quitter leur domination, & associer leurs villes à la République naissante. Lyfiades céda Mégalopolis, Lyfimaque Argos, Xenon Hermione, Cléon- p. 183. nyme Phliatie. Enfin par le secours d'Antigonus & de Philippe, que cet habile Négociateur eut l'art de gagner aux Achéens, cette République se rendit maîtresse de tout le Péloponèse.

D'abord les assemblées se tiarent à Egium : dans la suite, selon que les conjonctures Tit. Liv. le demandoient, ou qu'il plaisoit au Capitaine Général, tantôt elles se faisoient à Si- Lib. cyone, tantôt à Argos, tantôt à Mégalopolis. C'est là que se déclaroient les guerres, xxxviii. que se conclusoient les Traités de paix ou d'alliance, que se prenoient toutes les résolutions, d'où l'on envoioit des Ambassadeurs, où l'on écoutoit ceux des autres Puissances. Le Capitaine Général y présidoit, assisté de dix autres personnes choisies, que l'on appelloit *Demiurgi*. La charge de Général ne duroit qu'un an, sauf à reprendre dans la suite celui qui l'avoit auparavant occupée, si l'on avoit été content de son administration. Lorsqu'Aratus fut empoisonné par ordre de Philippe, il étoit dans son dix-septième Généralat.

Le Gouvernement étoit fondé sur peu de loix. La première étoit que l'on ne tien- Polyb. droit d'Assemblée pour aucun Ambassadeur, qu'au paravant il n'eût montré les instruc- T. II. tions par écrit. La seconde, qu'aucune Ville de la République n'envoieroit de son P. 1185 chef & en particulier des Députés à aucune Puissance étrangère. Par la troisième, il Paulan. étoit défendu de recevoir des présens de quelque Roi que ce fût. La quatrième bor- in A- noit la durée du Conseil à trois jours, & ordonnoit que le Decret se fit au quatrième. chaic. La dernière portoit qu'aucune Ville n'admettroit personne dans la ligue, que toutes les Polyb. autres n'y eussent consenti. T. II. p. 1181.

Ce que fit cette République de plus important pour maintenir sa liberté, fut le Trai- An de té d'alliance qu'elle conclut avec Philippe de Macédoine. Ce Prince avoit brigué cet- Rome te confédération, pendant qu'Annibal étoit en Italie, prévoiant que de quelque côté oxxxvi. que tournât la victoire, il avoit tout à craindre du victorieux. Il ne se déclara pas d'abord, il attendit qu'un parti eût quelque avantage sur l'autre. La bataille de Tra- Justin. syméne n'eut pas été plutôt gagnée, qu'il envoia au vainqueur cette Ambassade fameu- Lib. se dont Tite-Live rapporte les aventures, & qui fut la cause de la guerre, que les Ro- XXIX. mains portèrent bientôt après dans la Macédoine. Philippe ne fut pas longtems sans suc- Tit. Liv. comber à sa mauvaise fortune. Pressé tout à la fois par Attalus Roi de Pergame, par Lib. Marcus Valerius & par les Dardaniens, & ne pouvant tenir tête en même tems à tant XXIII. d'ennemis, il fit sa paix avec les Romains, qui aiant Annibal sur les bras, ne furent pas An de fâchés de pouvoir différer la guerre de Macédoine, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé Rome celle qu'ils avoient à soutenir dans leur propre patrie. oxxlix.

Celle-ci finie, sous prétexte de secourir les Etoliens, Attalus & les Rhodiens, qui Justin. se plaignoient de Philippe, on reprit les armes contre ce Prince. Après sa défaite, Fla- Lib. minius pensa à détacher de lui la ligue des Achéens. Il n'étoit pas aisé d'y réussir. XXIX. Ce peuple étoit très-attaché au Roi de Macédoine, il en avoit reçu de grands secours An de en différentes occasions ; il avoit même, par une loi expresse, défendu que l'on propo- Rome sit rien dans le Conseil, qui fût contre l'alliance que la République avoit faite avec Phi- oLVII. lippe. Tit. Liv. Lib. XXXII.

lippe. Cependant une méchante harangue d'Aristéne, alors Général, l'emporta sur toutes ces considérations. Philippe fut abandonné, il n'y eut que Dymes, Mégalopolis & Argos qui tinrent bon pour lui. Effet surprenant du bonheur des Romains : sans cette foiblesse des Achéens, jamais peut-être ils n'eussent mis le pied dans la Macédoine.

Comment des Magistrats si clairvoians ne prévirent-ils pas, que les Romains ne leur pardonneroient jamais de s'être déclarés contre eux, & qu'ils leur feroient de leur alliance avec Philippe un crime, qu'ils n'expieroiént que par la perte de leur liberté? Ils ne virent leur faute que quand il ne fut plus tems de la réparer. En vain élevèrent-ils jusqu'aux nues le Consul, pour la liberté qu'il avoit rendue à la Grèce à Nemée en plein théâtre. En vain signalèrent-ils leur zèle pour les Romains contre Nabis Tyran de Lacédémone, contre Antiochus, contre les Étoliens & les Gallo-Grecs, ils s'aperçurent bientôt, qu'en faisant alliance avec les Romains, il ne leur restoit plus de leur ancienne liberté, qu'autant qu'ils en useroient pour étendre la puissance & la domination de ces impérieux Maîtres.

Sur des plaintes mal fondées de la part des Messéniens, Flaminius donna le tort aux Achéens, & fit de sanglans reproches à leur Capitaine Général d'avoir osé mettre le siège devant Messène sans son ordre. L'Isle de Zacynthe, qu'ils avoient achetée d'un homme à qui l'on n'en contestoit pas la propriété, ils furent obligés de la lâcher aux Romains sur une décision de Flaminius, laquelle condamnoit plus les Romains mêmes que les Achéens. Ce Consul compara le Péloponèse à une écaille, & ses peuples à la tortue qui y est enfermée; & là-dessus il prononça gravement, que comme la tortue n'est en sûreté, contre les insultes du dehors, qu'autant qu'elle ne s'étend pas au-delà de son écaille, de même il étoit dangereux pour les Achéens de posséder quelque chose hors du Péloponèse. Quel coup de foudre pour le brave Philopœmen!

Plut. in
Flami-
nio.

Tit. Liv.
Lib.
xxxiii.

Id. L.
xxxviii.

Ibid.

Il eut bien plus à souffrir dans la suite. Quand le même Consul rendit, au moins en apparence, la liberté à tous les peuples de la Grèce, il fut réglé que les Achéens auroient la garde de toutes les places maritimes de la Laconie. Les Lacédémoniens, malgré ce Traité, aiant insulté une bourgade de la côte, toutes les autres places, craignant pour elles-mêmes, envoièrent aux Achéens des Députés. Philopœmen, qui gouvernoit alors, fit assembler le Conseil, & il y fut conclu qu'on obligeroit les Spartiates à livrer tous ceux qui avoient eu part à l'infraction du Traité. On porte cet ordre aux Lacédémoniens: mais ceux-ci, loin d'obéir, députèrent à Fulvius, qui étoit à Céphalénie, pour le prier de venir dans le Péloponèse, & de prendre leur ville sous la protection du peuple Romain. A cette nouvelle les Achéens prennent les armes contre ces rebelles, & ne cessent pendant tout l'hiver de les harceler.

Ibid.

Pour mettre ordre à ces brouilleries, le Consul vient dans le Péloponèse, le Conseil par son ordre s'assemble à Elis, & il y est défendu aux deux partis de se faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils aient député à Rome, pour savoir les intentions & recevoir les ordres du Sénat. Diophanes & Lycortas y allèrent de la part des Achéens: celui-ci plein de zèle pour les intérêts de la République, & instruit par Philopœmen, demanda qu'il fût permis aux Achéens d'agir selon leurs loix, & d'user de la liberté que les Romains eux-mêmes leur avoient rendue: l'autre, lâche adulateur, se contenoit que les Romains fussent les Arbitres de la contestation. Le Sénat eut assez de peine à se déclarer. Il auroit bien voulu qu'il ne fût rien changé de ce qui avoit été réglé au sujet des Lacédémoniens; mais d'un autre côté il craignoit de choquer les Achéens qui étoient à Rome en grande considération. Le parti qu'il prit, fut de répondre d'une manière si équivoque, que les Achéens crurent avoir obtenu tout ce qu'ils souhaitoient, & que les Lacédémoniens ne leur crurent pas tout accordé.

Au retour des Députés, Philopœmen, interprétant l'oracle en sa faveur, se met à la tête de ses Achéens, & campé sur les frontières de la Laconie, il envoie demander à Sparte les auteurs du désordre qui étoit arrivé l'année précédente sur la côte, promettant que si l'on se soumettoit à cet ordre, la ville ne seroit pas inquiétée, & qu'il ne seroit rien fait aux coupables sans avoir entendu leur justification. Les Lacédémoniens se rendirent au camp, mais on ne leur tint pas parole. Le tumulte commença par les bannis de Lacédémone que Philopœmen avoit menés avec lui, & qu'il avoit envie de rétablir. Dix-sept des infrauteurs du Traité furent massacrés sans avoir été entendus, & soixante-trois des autres eurent à peine dit deux mots pour leur défense, que livrés à la multitude irritée, ils perdirent la vie dans les supplices. On ne fut pas plus fidèle à l'autre partie de la promesse. Après cette exécution, Philopœmen ordonna aux Lacédémoniens d'abattre les murailles de leur ville, d'en chasser toutes les troupes auxiliaires, de bannir tous les esclaves que les Tyrans avoient mis en liberté; & ce qui fut de plus déplorable, d'abolir les loix & les coutumes établies par Lycurgue, & d'élever leurs enfans à la manière des Achéens.

Nouvelles plaintes de la part des Lacédémoniens. Ils font venir Métellus, qui étoit alors dans la Macédoine. Ce Consul demande un Conseil aux Achéens, qui le lui furent, en vertu de la loi qui ne le permettoit que pour les Ambassadeurs qui auroient montré leurs instructions. Métellus retourne à Rome très-mécontent de ce refus, y mène Areus & Alcibiades, tous deux Lacédémoniens, tous deux très-ennemis des Achéens, & tous trois ensemble irritent le Sénat contre ces derniers. Sur le bruit qui en courut d'abord dans l'Achaïe, Lycortas, alors élu Général, assemble le Conseil, & l'on condamne à mort Areus & Alcibiades.

Peu de jours après, Appius arrive dans le Péloponèse, député par le Sénat pour apaiser les troubles, dont ce pais étoit agité. Dans le Conseil, Appius, qui avoit avec lui les deux accusateurs Lacédémoniens, se plaint de la part du Sénat, que les Achéens eussent mis à mort ceux que Philopœmen n'avoit fait venir de Lacédémone que pour les entendre dans leurs défenses, qu'ils eussent donné ordre de renverser les murailles de cette ville, & qu'ils eussent aboli les loix de Lycurgue.

Lycortas fut vivement touché de ces reproches. Il étoit plus difficile de répondre là qu'à Rome. Alors il n'avoit affaire qu'aux Lacédémoniens, au lieu qu'ici les Romains mêmes étoient ses accusateurs & ses Juges. Mais il ne se déconcerta point. Il répondit qu'il étoit surpris que l'on cherchât querelle aux Achéens sur la mort des Lacédémoniens, qui étoient venus pour se défendre; qu'en les faisant mourir, les Achéens n'avoient qu'exécuté le Traité d'alliance conclu avec les Romains, qui leur avoient confié la garde des places maritimes de la Laconie; que les Dieux mêmes avoient approuvé cette entreprise, puisqu'ils avoient voulu qu'elle eût un heureux succès; que d'ailleurs, quand il y auroit eu du crime, les Achéens n'en seroient pas coupables; que ce n'étoit pas eux qui avoient porté leurs mains sur les Lacédémoniens, mais les bannis de Lacédémone. A l'égard des murailles, qu'il étoit étonnant qu'on leur reprochât de les avoir détruites, comme si elles eussent été bâties par Lycurgue; qu'elles n'avoient été élevées que depuis peu d'années par les Tyrans pour renverser les loix & les établissemens de ce Législateur; que s'il revenoit au monde il seroit charmé de les voir abattues, & qu'à ces ruines il reconnoîtroit son ancienne Sparte; que les Lacédémoniens n'eussent pas dû attendre que les Achéens les démolissent, mais plutôt les raser eux-mêmes, comme la marque infame de leur servitude; que tant qu'ils n'en avoient point eues, ils avoient été libres, & quelquefois les maîtres de la Grèce, au lieu que depuis cent ans, attachés au dedans de leur enceinte comme avec des chaînes, ils avoient vécu dans l'esclavage; que c'étoit à tort que l'on accusoit les Achéens d'avoir aboli les loix de Lycurgue, qu'il y

avoit longtems que les Tyrans en avoient effacé toute mémoire ; que les Achéens avoient donné leurs propres loix aux Lacédémoniens , & que c'étoit pour ces derniers beaucoup d'honneur que d'être unis au reste du Péloponèse.

Puis prenant de nouvelles forces & s'adressant au Député : „ Je sai, dit-il, Appius ,
 „ que le discours que je tiens , n'est pas tant d'un Allié qui parle à des Alliés , que
 „ d'un esclave qui rend compte à son Maître. Car pourquoy , je vous prie , si en nous
 „ annonçant par un Héraut que nous étions libres , on a voulu sincèrement que nous
 „ le fussions , pourquoy pendant que je ne vous demande pas raison de ce que vous avez
 „ fait après la prise de Capoue , dois-je vous en rendre de la conduite que nous avons
 „ tenue à l'égard des Lacédémoniens , après l'avantage remporté sur eux ? Nous en a-
 „ vons fait mourir quelques-uns , soit : mais vous , n'avez-vous pas fait sauter la tête
 „ aux Sénateurs de Capoue ? Nous avons détruit des murailles , cela est vrai : mais
 „ vous en êtes-vous tenus là ? N'avez-vous pas encore ruiné la ville & le territoire ?
 „ Nous étions les maîtres , direz-vous , & les Achéens ne sont libres que par grace , &
 „ qu'autant qu'il nous plûit. Je le sens bien , Appius , & si l'on ne doit pas en être fâ-
 „ ché , je n'en suis pas fâché. Mais quelque différence qu'il y ait entre vous & nous ,
 „ au moins ne nous mettez pas en même rang nous qui sommes vos Alliés , & ceux qui
 „ sont autant vos ennemis que les nôtres : au moins ne traitez pas ceux-ci plus favora-
 „ blement que nous. En leur donnant nos loix , & en les admettant dans la ligue des
 „ Achéens , nous avons rendu leur condition égale à la nôtre : cela ne leur suffisoit-il
 „ pas ? Mais non : vaincus , ils ne se contentent pas de ce qui contenteroit des vain-
 „ queurs ; ennemis , ils prétendent plus que ne prétendroient des Alliés. Ils veulent a-
 „ néantir un Traité , qui gravé sur la pierre a été comme consacré à l'immortalité , &
 „ auquel nous nous sommes obligés par serment. Nous vous respectons , Romains , &
 „ si vous le voulez même , nous vous craignons ; mais nous respectons & craignons
 „ encore plus les Dieux immortels.

Tout le Conseil applaudit à ce discours , chacun s'écria que l'on ne pouvoit soute-
 nir plus majestueusement & avec plus de vigueur la dignité de premier Magistrat. Il
 n'y eut qu'Appius qui resta inflexible. „ Pendant que vous pouvez de bon gré , ré-
 „ pondit-il orgueilleusement , vous accommoder avec les Lacédémoniens , croiez-moi ,
 „ Achéens , accommodez-vous avec eux ; de peur que dans la suite vous ne soiez ob-
 „ ligés de le faire malgré vous. Cette hauteur faisoit d'effroi les Achéens , ils se bor-
 „ nèrent à demander qu'on n'exigeât rien d'eux contre la religion du serment , laissant
 en la disposition des Romains de faire des Lacédémoniens tout ce qu'ils jugeroient à
 propos.

Appius cassa la Sentence prononcée contre Areus & Alcibiades , & permit aux Spar-
 tiates de députer à Rome ; quoique ce fût une loi parmi les Achéens , qu'aucune ville
 ne députeroit de son chef & séparément du Conseil général de la République. Les A-
 chéens envoièrent aussi de leur côté des Ambassadeurs. Après de longues contestations ,
 le Sénat fit partir pour la Grèce Q. Marcius , qui tout en arrivant remit dans Sparte
 ceux que les Achéens en avoient exilés , déclara innocens tous ceux qu'ils avoient con-
 damnés , exempta les Lacédémoniens de toute contribution , leur permit de recourir à
 des tribunaux étrangers pour les causes capitales , & de relever leurs murailles.

Ici achève sa glorieuse carrière le fameux Philopœmen , le guerrier de son tems , &
 ce tems étoit très-fécond en Héros , qui eût le plus étudié son métier , & qui l'eût le
 mieux appris. Malade à Argos & âgé de soixante-dix ans , aiant ouï dire que Dinocrates
 avoit détaché Messène de la ligue des Achéens , & qu'il étoit sur le point de s'em-
 parer de Corone , poste considérable au-dessous de Messène sur le bord de la mer , il
 part pour se rendre à Mégalopolis , & y arrive le même jour. Il ne s'y arrête pas , il
 prend

Tit. Liv.
 Lib.

xxxix.

Paulan.

in A-
 chæic.

Tit. Liv.

Lib.

xxxix.

Plotarch.

in Philop.

prend quelques jeunes gens des plus qualifiés de la ville, tous bien montés, & parmi lesquels on ne peut raisonnablement douter que Polybe ne fût, & marche vers Messène.

A moitié chemin, il rencontre Dinoocrates, le charge & le met en fuite. Cinq cens chevaux des ennemis le surprennent dans un fond très-difficile. Il serre son petit escadron, se met à la queue, & s'avance plusieurs fois contre l'ennemi, pour donner à ses jeunes gens le tems de se sauver. Son cheval s'abbat, il tombe, & son cheval sur lui, peu s'en fallut qu'il n'en fût écrasé. Les ennemis accourent & l'entourent. Quand ils eurent reconnu que c'étoit Philopœmen, respectant ce grand homme, & se rappelant les services signalés qu'il leur avoit rendus, ils le relevèrent comme si ç'eût été leur Général, & le conduisirent à Messène à travers une foule innombrable de peuple qui s'étoit amassée pour le voir: mais à peine y fut-il arrivé, qu'on le descendit dans un lieu souterrain, que l'on couvroit d'une grosse pierre, & où le lendemain on lui envoya un poison. Il demanda à l'exécuteur, si Lycortas & ses cavaliers s'étoient retirés sains & saufs, & quand on lui eut dit qu'ils s'étoient sauvés: cela me fait plaisir, dit-il, & aussi-tôt il prit le poison, qui ne le tourmenta pas longtems; il étoit si épuisé, qu'il fut éteint en un moment.

An de Rome
DLXXI.

Sur la nouvelle de sa mort, on tint un grand Conseil à Mégalopolis, où l'on résolut de venger un attentat si horrible. Lycortas nommé Général, se jette dans la Messénie, & y met tout à feu & à sang. Messène ouvre ses portes. On brûle le corps de Philopœmen, & l'on porte ses cendres à Mégalopolis. C'étoit Polybe qui dans cette pompe triomphale portoit l'urne, il avoit alors environ vingt-deux ans.

Les Messéniens députèrent ensuite aux Achéens pour demander la paix, qui leur fut accordée par Lycortas à ces trois conditions, qu'ils livreroient tous ceux qui avoient eu part au démembrement de la ligue & à la mort de Philopœmen, que toutes les affaires seroient portées au Conseil des Achéens, & qu'ils recevroient garnison dans leur citadelle. Ces conditions acceptées, Lycortas entra dans Messène, & enjoignit à tous ceux qui étoient convaincus d'avoir conspiré contre Philopœmen, de se donner la mort à eux-mêmes.

Polyb.
T. II.

P. 1207.

La guerre de Messène terminée, les Romains furent un peu étonnés que ce fût à l'avantage des Achéens. Pendant qu'elle étoit le plus allumée, comme les Ambassadeurs de cette République leur avoient demandé du secours contre les Messéniens, ou du moins qu'ils ne permissent pas qu'on leur portât des vivres, ils avoient répondu, qu'ils ne vouloient point se mêler dans cette guerre, & qu'il leur importoit peu que Lacédémone, Corinthe ou Argos se séparassent de la ligue. Mais quand ils eurent appris que les Achéens avoient eu le dessus, ils changèrent de sentiment, & dirent aux mêmes Ambassadeurs, qu'ils avoient pris des mesures, pour empêcher que l'on ne portât des vivres & des munitions à Messène.

Polyb.
T. II.

P. 1204.

Idem

P. 1207.

Lycortas sans faire semblant de savoir la dernière réponse, profita habilement de la première, pour rejoindre Lacédémone à sa République. Le Conseil assemblé, il dit que puisque les principaux de cette ville souhaitoient rentrer dans la ligue, son avis étoit qu'on ne refusât pas leurs offres; qu'il voioit dans cette réunion de grands avantages, outre qu'il n'y avoit rien à craindre des anciens bannis; parce que l'on ne reprendroit que ceux, sur la fidélité desquels on pourroit compter.

Ces raisons eurent tout leur effet, malgré les oppositions de Diophanes, qui favorisoit le retour de tous les bannis en général, & Lacédémone rentra dans la ligue des Achéens. On députa ensuite Bippus d'Argos, pour informer le Sénat Romain de ce qui venoit de se passer, & les bannis envoièrent à Rome de leur part Cletis, pour défendre leur cause contre l'Ambassadeur des Achéens. Le Sénat, après les avoir entendus, écrivit par Cletis aux Achéens, pour les engager à rétablir tous les exilés; mais cette Ré-

Idem

P. 1210.

publique, avant que de se déterminer, crut qu'il étoit bon d'attendre le retour de son Ambassadeur.

Idem p.
1214.

Dans cet intervalle, Lycortas & Polybe furent chargés par la République d'aller, en qualité d'Ambassadeurs, remercier Ptolémée Roi d'Egypte des dix galères à cinquante rangs, dont il lui avoit fait présent, dans la vûe d'entrer dans son alliance. Le choix ne pouvoit guères tomber que sur eux deux, qui étoient très-connus du Prince; Lycortas, parce que personne n'avoit été plus porté que lui à renouveler l'alliance avec Ptolémée, & qu'elle s'étoit renouvelée sous son Généralat; Polybe, parce que, quoiqu'il fût alors trop jeune pour cette fonction, il avoit déjà été, quelques années auparavant, chercher en Egypte les armes & l'argent que Ptolémée avoit offert aux Achéens.

Idem p.
1216.

A leur retour, Hyperbate alors Général fit lecture, dans le Conseil, des lettres que le Sénat avoit écrites pour le rétablissement des exilés. Ce Général & Callicrates étoient du sentiment que l'on se soumit aveuglément aux ordres des Romains, & sans aucun égard pour les loix qui sembloient ne le pas permettre. Cette bassesse révolta Lycortas. Zélé Républiquain, il s'éleva avec force contre une soumission si peu digne d'un gouvernement libre: mais connoissant le caractère de ceux qui tâchoient de l'inspirer, il tourna son opposition de manière, qu'on ne pouvoit lui en faire une affaire auprès des Romains. Il insinua adroitement, que quand les Romains portoient compassion aux misérables, & qu'ils leur accordoient leurs demandes, ils ne faisoient que ce que l'on devoit attendre de leur justice & de leur équité, sur tout lorsqu'on ne leur demandoit rien que de raisonnable: mais que lorsqu'on leur montrait que ce que l'on avoit obtenu d'eux, ou ne pouvoit absolument se faire, ou devoit avoir des suites fâcheuses pour leurs Alliés, ils étoient trop justes pour vouloir qu'on obéît, malgré qu'on en eût, aux ordres qu'ils avoient donnés: qu'ainsi dans cette occasion, quand on leur auroit fait savoir que les Achéens ne pouvoient se rendre à leurs lettres, sans violer sermens, loix, traités, en un mot tout ce qu'ils avoient de plus sacré & de plus inviolable, ils se relâcheroient & ne trouveroient pas mauvais qu'on se défendît de leur accorder ce qu'ils souhaitoient.

Dans ce conflit de sentimens, on députa à Rome pour informer le Sénat de la modeste opposition que Lycortas avoit faite aux ordres qu'il en avoit reçûs. Mais par malheur on mit Callicrates au nombre des Ambassadeurs, & ce traître gagné & corrompu par les présens des bannis, parla dans le Sénat contre les Achéens plus vivement, que n'auroit pu faire leur ennemi le plus emporté. Non seulement il y déclama contre ceux qui n'avoient point été de son avis, il osa encore suggérer comment il falloit s'y prendre pour étendre & établir la puissance Romaine dans le Péloponèse. Le Sénat ne manqua pas de saisir cette occasion, pour rabaisser la prétendue fierté de cette République; il ne se contenta pas d'envoyer de nouveaux ordres en faveur des exilés, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens & aux Acarnaniens, pour les exciter à se joindre tous ensemble contre les Achéens, & pour comble de malheur le perfide Callicrates scût à son retour jeter dans le Péloponèse une si grande terreur des Romains, que la multitude, qui n'étoit pas instruite de ce qu'il avoit fait à Rome, crut ne pouvoir rien faire de mieux que de le choisir pour Capitaine Général.

Idem p.
1241.
An de
Rome
DLXXXVI

La guerre de Persée qui suivit de près cet événement, donna lieu à de nouveaux troubles. Aulus Hostilius, de la Thessalie, où il étoit en quartier d'hiver, envoya dans le Péloponèse C. Popilius & Cn. Octavius. Le bruit courut aussi-tôt dans le pais que ces deux Députés venoient pour faire le procès à Lycortas, à Polybe & à Archon, autre Magistrat, sur ce qui avoit été rapporté aux Romains que ces trois Achéens intriguient contre eux, & que si pour le présent ils paroissoient ne pas se remuer, ce n'étoit pas qu'ils n'eussent mauvaise volonté, mais qu'ils attendoient quelque incident qui leur

leur donnât occasion de la faire éclater. Les Députés n'osèrent cependant rien entreprendre contre ces trois Magistrats.

Du Péloponèse ils furent dans l'Étolie, & de là dans l'Acarnanie. Cette députation donna de l'inquiétude aux Achéens. Les principaux assemblés, on délibéra sur le parti que l'on devoit prendre entre Persée & les Romains. Lycortas soutint que le meilleur étoit de leur laisser vuider leurs démêlés, sans se déclarer ni pour l'un ni pour les autres. Mais cette neutralité ne plut pas au plus grand nombre. Il ne paroît pas non plus que ce fût le parti le plus avantageux. N'étoit-ce pas là l'occasion de secouer le joug des Romains, & de se venger des hauteurs qu'on avoit eu à souffrir de leur part? On avoit quitté Philippe si à regret, on se repentoit tant de l'avoir quitté. Pourquoi ne se pas remettre en liberté en se joignant à son successeur? On n'en fit rien, il fut résolu au contraire que l'on se rangeroit du côté des Romains. Archon, qui avoit été de cet avis, fut élu Capitaine Général, & Polybe Commandant de la cavalerie.

Sur ces entrefaites arrivent des Ambassadeurs de la part d'Attalus, pour demander que les Achéens rendissent à Eumènes son frère les honneurs qu'il avoit autrefois reçus de leur République. Ces honneurs étoient apparemment quelques statues qu'on lui avoit érigées, & qui pour quelques brouilleries avoient depuis été abattues. Il y eut dans le Conseil de grandes contestations sur ce point. Archon étoit bien du sentiment, qu'on les lui rendit, mais il ne dit qu'un mot pour l'appuyer; dans la crainte qu'ayant acheté fort cher sa dignité, l'on ne crût qu'il ne favorisoit Attalus, que pour en tirer quelque gratification. Dans le tumulte & la confusion, où il avoit laissé le Conseil en se retirant, Polybe se leva & fit un long discours qui fut fort applaudi.

Il montra que le Decret fait par les Achéens pour ôter les honneurs à Eumènes, souffroit explication: qu'il devoit s'entendre non de tous, mais seulement de ceux qui seroient contre les loix, & que la République ne pouvoit accorder sans se déshonorer: que c'étoient Sofigènes & Diopithes Rhodiens, qui pour des différens qui les regardoient personnellement, avoient, contre le Decret des Achéens, fait cette insulte à Eumènes: qu'en cela ils n'avoient pas seulement passé les bornes de leur pouvoir, mais blessé encore la bienfaisance & la justice; puisque si les Achéens avoient retranché les honneurs à Eumènes, ce n'étoit pas qu'ils lui voulussent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ses bienfaits ne lui en avoient mérité: que les Achéens devoient en cette occasion modérer les excès de ces deux Magistrats, sachant sur tout qu'Attalus ne seroit pas moins sensible à cette faveur que le Prince son frère. Sur ces raisons, on fit un Decret qui ordonnoit que l'on rétablît Eumènes dans tous ses honneurs, à moins qu'il n'y en eût de déshonorans pour la République, ou contre les loix. Idem p. 1245.

Sur le bruit que Persée se dispoisoit à entrer dans la Thessalie, Archon fit dresser un Decret qui portoit que la République leveroit une armée, pour aller dans la même Province au secours des Romains. Il eut commission de lever des troupes, & d'amasser les munitions nécessaires. On mit ensuite en délibération sur qui l'on jetteroit les yeux pour informer Quintus Marcius de la résolution que la République avoit prise, & on les jeta sur Polybe, en lui recommandant de prier le Consul de faire savoir quand il auroit besoin des soldats de l'Achaïe, de peur qu'ils n'arrivassent pas assez-tôt, & de prendre garde lui-même, si dans les villes où il passeroit, il y avoit des magasins tout prêts pour le passage des troupes. Polybe ne trouva pas les Romains dans la Thessalie, ils en étoient sortis, & campoient entre Azorium & Doliches. Il ne jugea pas à propos de passer alors jusqu'à eux; mais il eut part à tous les combats qui se donnèrent pour entrer dans la Macédoine.

Quand les Romains furent arrivés autour d'Héraclée, il crut que c'étoit le tems de

les joindre ; parce qu'alors le Consul avoit heureusement terminé la plus grande partie de son expédition. Il fut donc trouver Marcus, & lui montra le Decret par lequel ses Concitoyens s'engageoient à partager avec les Romains tous les travaux & tous les dangers de cette guerre. Il le fit ensuite souvenir de la promptitude & de la soumission avec laquelle les Achéens avoient toujours exécuté les ordres qui leur étoient venus de la part du Sénat Romain. Marcus remercia fort poliment les Achéens des offres obligantes qu'ils faisoient, ajoutant que pour le présent ils pouvoient s'épargner & les fatigues & les frais de cette guerre, parce que les Romains pouvoient la finir par leurs propres forces & sans le secours de leurs Alliés.

Ceux qui étoient collègues de Polybe dans cette Ambassade, retournèrent dans leur patrie ; pour lui il resta seul avec les Romains, & prit part à tout ce qui se passa dans la suite ; jusqu'à ce que Marcus aiant été informé qu'Appius Cento demandoit que les Achéens lui envoiasent cinq mille hommes dans l'Epire, il le renvoya pour avertir sa République de ne pas donner ces troupes à Appius, qui les demandoit sans aucune nécessité. Polybe arrivant à Sicyone, où le Conseil se tenoit, fut assez embarrassé. D'un côté il avoit des ordres de la part de Marcus qu'il ne pouvoit pas ne point faire connoître, & de l'autre il étoit dangeureux de refuser crument à Appius le secours qu'il avoit demandé. Pour se tirer d'intrigue, il se servit heureusement d'un Decret du Sénat, qui défendoit que l'on eût égard à ce que demanderoient par lettres les Commandans des armées, à moins qu'ils ne montrassent l'ordre du Sénat, ordre qu'Appius ne montrait pas. Par cet expédient Polybe épargna à sa nation une dépense de plus de cent mille écus ; mais aussi il ouvrit un beau champ à ceux qui auroient eu dessein d'indisposer Appius contre lui.

Id. p.
1268.

L'hiver de cette année n'étoit pas encore passé, qu'il arriva dans le Péloponèse une Ambassade solennelle de la part des deux Ptolémées Philométor & Evergètes, pour demander aux Achéens le secours qu'ils leur devoient comme Alliés des Rois d'Egypte. Les sentimens dans la place furent partagés. Callicrates, Diophanes & Hyperbatone ne trouvoient pas à propos que l'on accordât ce secours ; qu'en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas se mêler des affaires étrangères, mais sur tout dans les circonstances présentes, où il étoit important de ne pas diviser leurs forces, de peur de se mettre hors d'état de servir les Romains, qui ne tarderoient pas à donner une bataille générale à Persée, puisque Marcus avoit ses quartiers dans la Macédoine.

Là dessus on hésitoit, personne n'osant prendre ouvertement le parti des Ptolémées, de crainte d'encourir l'indignation des Romains. Alors Lycortas & Polybe prirent la parole, & dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcus pour lui offrir le secours des Achéens, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit pas besoin des forces des Alliés ; que l'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte ; que dans les conjonctures, où ces Princes se trouvoient, ce seroit une ingratitude extrême de ne leur pas prêter la main, après les bienfaits qu'on en avoit reçus, & que l'on ne pouvoit manquer à ce devoir, sans violer les Traités & les sermens, sur lesquels l'alliance étoit fondée. Déjà la multitude penchoit vers ce sentiment, lorsque Callicrates, prévoyant qu'il alloit avoir du dessous, congédia les Magistrats, sous prétexte que les loix ne permettoient pas qu'on délibérât sur de pareilles affaires dans un marché.

Id. p.
1270.

Quelque tems après, à Sicyone, où le Conseil étoit assemblé, on remit la chose sur le tapis. Là se rendirent non seulement les Magistrats ordinaires, mais encore tous ceux qui étoient âgés de plus de trente ans. Polybe y aiant répété qu'il savoit de Marcus même que le secours des Achéens lui étoit inutile, & aiant ajouté que quand même il seroit nécessaire aux Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République n'en don-

nât aussi aux Ptolémées, puisque ces Princes ne demandoient que mille piétons & deux cens chevaux; qu'une si petite diversion ne diminueroit pas beaucoup les forces, puisqu'elle étoit en état de mettre sur pied trente ou quarante mille hommes: Polybe, dis-je, aiant parlé de la sorte, le plus grand nombre fut d'avis que l'on envoiât du secours aux Rois d'Egypte contre Antiochus, avec qui ils étoient en guerre; & malgré les oppositions que fit Callicrates le troisiéme jour, où se devoit dresser le Decret, cet avis alloit l'emporter, lorsque ce Général fit entrer dans le théâtre un Courrier, comme envoyé par Marcius, avec des lettres, où le Consul exhortoit les Achéens de s'entremettre pour ménager la paix entre les Ptolémées & Antiochus, ce qui étoit justement le systéme que Callicrates avoit proposé dans le Conseil, & que Lycortas avoit combattu par des raisons sans réplique. Id. p. 1272.

Polybe alors voyant les deux Rois abandonnés, & n'osant contredire les lettres, qu'il croioit venir de Marcius, se démit entièrement du gouvernement des affaires. Je crains que les bons politiques ne pardonnent pas aisément ce dépit à Polybe. Il savoit de quoi Callicrates étoit capable; la mémoire de son Ambassade à Rome étoit encore toute récente, il ne falloit pas ce semble être fort pénétrant pour soupçonner que les lettres qu'il montrait étoient feintes. Avoit-il oublié, ce qu'il rapporte lui-même dans son premier Livre, que Mathos & Spendius avoient employé le même artifice, pour affermir les révoltés d'Afrique dans leur rébellion? D'ailleurs les secours que les Rois d'Egypte demandoient, faisoient une si petite distraction des forces de la République, qu'il n'étoit guères probable que les Romains s'en offensassent. En tout cas il semble qu'un Magistrat qui avoit jusqu'alors témoigné tant de fermeté, devoit plutôt s'exposer à tout leur ressentiment, que de laisser sa patrie entre les mains d'un traître, qui leur étoit entièrement dévoué.

Les Ambassadeurs des Ptolémées, frustrés de leurs espérances, montrèrent au Conseil des lettres de leurs Maîtres, par lesquelles ces deux Rois demandoient qu'on leur accordât du moins Lycortas & Polybe; ce qui selon toutes les apparences ne leur fut pas refusé. Callicrates loia de s'y opposer, fut sans doute ravi de se débarrasser de deux hommes, qu'il trouvoit toujours en son chemin, lorsqu'il vouloit trahir les intérêts & la liberté de sa République.

Après la défaite de Persée par Lucius Emilius, Callicrates s'avisa d'un autre stratagème pour achever de décrier auprès des Romains ceux qu'il n'avoit pû réduire à ses sentimens. Non content d'avoir éloigné les Achéens de toute liaison avec le Roi de Macédoine, dans le tems que joints avec ce Prince ils eussent pû tenir tête aux Romains, & fixer peut-être des bornes à leurs conquêtes, il eut l'audace, quand il vit ceux-ci maîtres de la Macédoine, de leur désérer nommément tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu du penchant à secourir Persée. Sur cette dénonciation, il fut conclu que l'on écrirait aux Achéens d'envoyer à Rome tous ceux qui étoient suspects d'avoir été favorables au Roi de Macédoine, & deux des dix Députés, qui étoient partis de Rome pour régler les affaires de ce Royaume, savoir C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus, Id. p. 1275.

lèrent dans l'Achaïe, tant dans la crainte que les Achéens ne refusassent de se soumettre aux lettres, qui leur avoient été écrites, & que Callicrates ne fût puni des calomnies qu'il avoit répandues contre les principaux de la République, que parce que dans les lettres, qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés. Mais il y avoit trop longtems que l'on avoit résolu à Rome de rabaisser la fierté de ces Républiquains. Quoique l'on n'eût aucune preuve contre eux, on en enleva mille, entre lesquels étoit Polybe, & que l'on mena à Rome, pour les distribuer ensuite dans différentes bourgades d'Italie. Pausan. in Achaïc. An de Rome DLXXXVI

Pendant le séjour que fit Polybe, avant la dispersion, dans cette Capitale du monde, soit

Polyb.
T. II.
P. 1455
& seq.

soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fit rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Fabius & de Publius, fils de Lucius Emilius Paulus, & adoptés par Publius Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux sur les matières qui y étoient traitées. Charmés tous deux de sa profonde capacité, ils obtinrent du Préteur qu'il ne sortiroit pas de Rome, & qu'il demeureroit auprès d'eux. Comme la bienfiance & la politesse demandoit que Polybe eût plus de déférence pour l'aîné que pour le plus jeune, celui-ci en conçut quelque chagrin, & cherchoit l'occasion de s'en ouvrir à celui qui le lui causoit.

Un jour qu'ils étoient sortis tous trois de la maison, que Fabius s'en alloit au Barreau, & Publius avec Polybe d'un autre côté, après avoir fait un peu de chemin, Publius en rougissant lui adressa ces paroles : D'où vient, Polybe, que mon frère & moi mangeant à même table, vous n'interrogez que lui, vous ne répondez qu'à lui ? Vous pensez apparemment de moi ce que j'apprens que mes Concitoyens en pensent, que je suis indolent, inappliqué, & que je n'ai rien de Romain dans mes inclinations. Mais ce qui leur donne de moi cette idée, c'est que je ne fréquente pas le Barreau. Et comment le fréquenterois-je ? On me dit perpétuellement que ce n'est pas un Avocat que l'on attend de la maison des Scipions, mais un Général d'armée, & je suis au désespoir de ne rien savoir de ce qu'un tel homme doit faire.

Polybe surpris qu'un jeune homme de dix-huit ans eût des sentimens si relevés ; gardez-vous bien, Scipion, répondit-il, de croire pour cela que je manque d'estime pour vous. Je n'ai ces égards pour votre frère, que parce qu'il est votre aîné, & si je ne fais attention qu'à ce qu'il me dit, c'est parce que je me persuade que vous pensez tous les deux de la même manière. Au reste ce que vous dites est digne d'admiration, qu'un caractère trop doux & trop tranquille ne sied pas à un homme, qui sort d'une si grande maison. Vous faites voir par là combien vos sentimens sont au dessus de ceux du vulgaire. Hé bien, je me livre entièrement à vous, & je vous offre de tout mon cœur mes services, pour vous rendre capable de mener une vie digne du grand nom que vous portez. A l'égard des sciences communes, vous n'avez besoin ni l'un ni l'autre de mon secours. Il aborde tous les jours de la Grèce ici un assez grand nombre de Maîtres de cette espèce. Mais pour ce que vous disiez tout-à-l'heure que vous étiez fâché de ne pas savoir, je crois, sans me flater, qu'il n'y a personne qui soit plus en état de vous l'apprendre que moi.

Polybe parloit encore, lorsque Scipion lui prenant les mains : ah ! Polybe, s'écria-t-il, que ne vois-je le jour, où libre de toute autre affaire, & vivant avec moi, vous ne vous étudiez qu'à me former l'esprit & le cœur. C'est alors que je me croirai digne de mes ancêtres. On ne peut exprimer le plaisir que fit à Polybe l'ardeur que ce jeune Patricien témoignoit pour marcher sur les traces de ses aïeux ; quoiqu'il craignît un peu que les grandes richesses, qui étoient dans cette illustre maison, jointes aux mauvais exemples de la jeunesse Romaine qui étoit alors fort dérangée, ne gâtassent un élève de si grande espérance.

Tel fut le commencement de la liaison qu'eut Polybe avec le destructeur de Carthage & de Numance : liaison si intime & si tendre, que jamais le jeune disciple ne le quittoit d'un moment, & qu'il préféreroit à toutes choses l'avantage de s'entretenir avec lui.

Aussi quelles leçons salutaires n'en reçut-il pas ? Ce grand Maître commença par lui inspirer une aversion extrême pour tous ces plaisirs dangereux, auxquels les jeunes Romains s'abandonnoient : & Scipion pendant cinq ans se tint tellement en garde contre les

appas de ces plaisirs, qu'il étoit regardé dans toute la ville comme un modèle de pudeur & de modération.

De là il fut aisé de le faire passer à la générosité, au noble désintéressement, au bel usage des richesses, toutes vertus qu'il porta au suprême degré. La riche succession qui lui étoit échûe par la mort d'Emilie, femme du grand Scipion, dont il étoit petit fils adoptif, il l'abandonna en entier à sa mère, qui, répudiée par L. Emilius, n'avoit pas de quoi soutenir la splendeur de son rang & de sa naissance. Sans attendre les termes accordés par les loix pour le paiement de ce que l'on devoit à titre de dot, il fit donner par un banquier tout d'un coup vingt-cinq mille écus aux deux filles du grand Scipion, qui leur en avoit laissé à sa mort cinquante mille, dont on ne leur avoit païé que la moitié. Tibérius Gracchus & Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, étonnés d'une libéralité, dont on n'avoit pas d'exemple à Rome, furent lui demander à lui-même, s'il étoit bien vrai qu'il eût donné ordre au banquier de leur remettre tout à la fois vingt-cinq mille écus; Scipion leur dit qu'il n'ignoroit pas quelle étoit l'indulgence des loix sur ces sortes de paiemens, qu'entre étrangers il étoit permis d'en profiter; mais qu'avec des amis & des parens, il falloit en user plus simplement & avec plus de grandeur d'ame. Ce fut dans le même esprit qu'il céda à Fabius son frère la part qu'il avoit dans la succession de leur père Lucius Emilius, & cette part étoit de plus de soixante mille écus.

Ce même frère ne pouvant satisfaire aux frais d'un spectacle de gladiateurs qu'il avoit donné au peuple à la mort d'Emilius, Scipion donna quinze mille écus pour en acquitter du moins la moitié. Après la mort d'Emilie sa mère, quoique ce qu'elle avoit de bien vint de sa pure libéralité, il ne laissa pas de l'abandonner tout à ses sœurs. Au camp devant Numance, Antiochus Roi de Syrie, lui ayant envoyé de magnifiques présens, il ne voulut pas les recevoir en secret, comme avoient coutume de faire les autres Commandans d'armée; il les reçut du haut de son Tribunal, & commanda au Questeur de les coucher sur les registres publics, promettant de les distribuer à tous ceux de la valeur desquels il auroit plus à se louer.

Pour ce qui regarde la religion de ce tems-là, il faut convenir, à l'honneur de Polybe, qu'avec lui, Scipion ne devint pas si dévot, que l'étoit, au moins en apparence, son aïeul le grand Scipion, qui passoit les nuits dans les Temples, & que l'on disoit avoir des communications intimes avec Jupiter. On peut assurer, sans crainte de juger témérairement, que notre Historien n'avoit nulle foi à ces Divinités qui avoient des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. Il cherchoit dans les règles de la prudence, de la politique & de la guerre, les raisons de tous les événemens, & soutenoit sans détours, que quiconque avoit recours pour cela aux Dieux ou à la fortune, n'avoit point assez d'esprit pour les découvrir, ou vouloit s'épargner la peine de les chercher. Les Divinités que Lycurgue & Scipion feignoient d'invoquer, & dont ils se vantoient d'être inspirés, étoient, selon lui, une invention ingénieuse, pour rendre plus souple & plus docile la multitude, à qui ces beaux dehors imposent & font aisément illusion. Il croioit en une providence qui dispose de tout, & conduit tout à ses fins; mais pour la fortune, à laquelle alors on rapportoit tout, il tranche le mot & dit, sans se contraindre, que c'est une chimère.

Comme rien n'est plus ordinaire aux Grands que de dédaigner ceux qui leur sont inférieurs, & de s'imaginer que tout leur est dû, & qu'ils ne doivent rien à personne; Polybe ne recommandoit rien tant à son disciple que la modestie, l'affabilité & la politesse, jusqu'à l'exhorter de ne jamais revenir de la place chez lui, qu'il ne se fût fait un ami.

Il ne s'appliquoit pas moins à lui former le corps que l'esprit. L'un est presque aussi nécessaire que l'autre à un homme destiné à conduire les armées. En vain faudroit-il toutes les règles & toutes les ruses de la guerre, si son corps, accoutumé à une vie molle & voluptueuse, se refuse à la peine & au travail, il ne fera jamais Capitaine que de nom. L'exercice que notre Historien croit le plus propre à endurcir le corps aux travaux, on s'attend bien que c'étoit la chasse. Mais chasser avec Polybe, c'étoit moins un divertissement qu'une étude : car il ne faut pas douter qu'il ne fit dans la campagne avec Scipion ce que Philopœmen faisoit avec lui.

„ Quand ce grand homme, dit Polybe lui-même dans Tite-Live, étoit en voiage,
 „ & qu'il rencontroit quelque passage difficile à franchir, il jettoit les yeux de tous
 „ les côtés pour bien reconnoître la nature du poste : puis s'il étoit seul, il se de-
 „ mandoit à lui-même; ou s'il étoit en compagnie, il demandoit à ceux qui étoient
 „ avec lui: si l'ennemi paroïssoit ici, & qu'il nous attaquât ou de front, ou par
 „ notre droite, ou par notre gauche, ou par nos derrières, que serions-nous? Le-
 „ quel vaudroit mieux ou se mettre en ordre de bataille, ou se rompre & ne prendre
 „ qu'un ordre de marche? Combien de troupes faudroit-il employer? De quelle sorte
 „ d'armes nous servirions nous? Où mettrions-nous les bagages & notre monde
 „ inutile au combat? Quelles ou combien de troupes seroit-il bon de détacher pour
 „ les garder? Seroit-il avantageux d'avancer, ou ne seroit-il pas mieux que nous
 „ fissions retraite? S'il falloit camper, où nous établirions-nous? Quel espace de ce
 „ terrain seroit-il à propos de retrancher? D'où tirerions-nous commodément l'eau,
 „ le bois, les fourages? Pour décamper, quel chemin seroit le plus sûr, & en quel
 „ ordre devrions-nous marcher? Quand on bat la campagne & que l'on chasse de
 „ cette manière, loin de perdre le tems, on revient chez soi plus savant, qu'on n'au-
 „ roit pû y devenir par de fatigantes lectures.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit ramasser toutes les instructions que donnoit Polybe à Scipion sur l'honnête homme, sur le bon Citoyen, sur l'homme d'Etat, sur l'homme de guerre, & qui sont répandues en différens endroits ou de son Histoire, ou des autres Historiens. Il suffit de remarquer que l'opinion constante étoit, que ce Romain n'avoit rien fait de bon, dont il n'eût l'obligation à Polybe, & qu'il ne faisoit de fautes que lorsqu'il agissoit sans le consulter.

Pausan.
in Arcad.

Polyb.
T. II.
P. 1307.

An de
Rome
dxc.

Scipion ne fut pas le seul à Rome, qui dut se savoir gré d'avoir suivi les avis de Polybe. C'est encore à ses conseils que Démétrius fut redevable du trône de Syrie, où jamais peut-être il ne seroit monté sans lui. Ce Prince avoit été envoyé à Rome parmi les otages qu'Antiochus son frère avoit été obligé de donner par le Traité de paix fait entre lui & les Romains sous le Consulat de Cn. Manlius. Après la mort d'Antiochus, il s'étoit présenté devant le Sénat pour prier qu'on le remit en liberté, & n'en avoit pû rien obtenir : non que ce qu'il demandoit fût injuste, car le Roïaume lui appartenoit de droit après la mort de son frère; mais parce que les Romains trouvoient leur compte à laisser le sceptre entre les mains du jeune pupille qu'Antiochus avoit fait son successeur.

Avant que de reparoître devant ces fiers Sénateurs, il fit appeller Polybe, & ils délibérèrent ensemble quelles mesures il y aurait à prendre en cette occasion. Celui-ci lui dit qu'il se gardât bien d'échouer deux fois au même écueil : qu'il n'attendît rien que de lui-même, & qu'il osât quelque chose digne d'un Roi. Démétrius, sans lui répondre, consulta Apollonius, un de ses Confidens, sur le même sujet, qui fut d'un avis contraire. Il retourna donc au Sénat; mais le refus qu'il en souffrit, lui ayant fait faire de nouvelles réflexions sur le conseil de Polybe, il s'en ouvrit à Diodore, qui l'avoit élevé, & qui connoissoit parfaitement l'état présent de la Syrie. Diodore l'affara que

rien n'étoit plus sensé & plus judicieux que ce conseil, & que dans les conjonctures présentes il n'auroit qu'à se montrer dans la Syrie, pour que tout le Roiaume se rangeât sous son obéissance.

Là dessus Démétrius fait revenir Polybe, & le prie de lui fournir des expédiens pour s'évader. Celui-ci donna cette commission à un de ses amis, nommé Menithylle, qui sur le champ s'étant transporté à Ostie, & y aiant trouvé un vaisseau Carthaginois prêt de mettre à la voile, le fréta comme pour lui-même. Le jour venu pour s'embarquer, & toutes les mesures prises, pour que cette fuite ne vint à la connoissance de personne, Polybe, qui quoique malade alors, étoit exactement informé de tout ce qui se passoit, aiant appris que Démétrius donnoit un grand repas, & craignant que ce jeune Prince qui aimoit la table, ne laissât échaper l'occasion, & ne rendît inutiles les précautions que l'on avoit eu soin de prendre, écrivit un petit billet, qu'il fit porter par un laquais à l'Echançon de Démétrius, avec ordre de recommander à cet Echançon de le faire lire au plutôt à son Maître. Ce billet portoit : *à force de différer, on court risque de se perdre, il vaut mieux exécuter. Osez quelque chose, hazardez, réussite ou non, tout plutôt que de vous manquer à vous-même : soyez sobre, défiez-vous, ce sont là les nerfs de la prudence.*

Démétrius vit d'abord à quelle fin & de quelle part cet avis lui venoit. Il fait semblant de se trouver mal, sort de la maison avec ceux qui étoient du complot, donne ses derniers ordres, court à Ostie, s'embarque & fait route si heureusement, qu'au sixième jour il étoit au détroit de Sicile. On ne fut à Rome qu'il étoit échappé que quatre jours après qu'il en fut parti. C'est ce même Démétrius, qui fit aux Juifs une guerre si cruelle du tems des Macchabées, & qui donna lieu au Traité d'alliance, que cette nation fit avec le peuple Romain.

Ce fut aussi apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passés pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la maison des Scipions ? C'étoit sous le Consulat de Publius Cornelius, bisaieul de celui qui avoit adopté son élève, que cette guerre avoit commencé ; c'étoit lui qui commandant à la bataille du Tesin y avoit été blessé dangereusement, blessure qui fut en partie cause de la perte de celle de Trébie, où il étoit encore, & qui fut donnée contre son avis. Cn. Scipion son frère, l'année suivante, avoit gagné en Espagne la bataille de Cissa, & pris prisonniers les deux Chefs des Carthaginois & des Espagnols, Hannon & Indibilis. Ces deux frères joints ensemble en Espagne, & rendant aux villes les otages qu'Annibal en avoit tirés pour les mettre en dépôt à Sagonte, avoient mis la plupart des peuples de ce Roiaume dans le parti des Romains. Publius Cornelius Scipion, aieul de notre Publius, étoit Tribun militaire à la bataille du Tesin, & y sauva la vie à son père. C'est encore lui qui à la bataille de Zama contraignit Annibal d'avouer qu'il étoit vaincu, & qu'il n'y avoit plus d'autre ressource pour les Carthaginois que de demander au plutôt la paix. L. Emilius Paulus, aieul naturel de Scipion Emilien, commandoit l'aile droite à la bataille de Cannes. Enfin il faudroit faire toute l'Histoire de la seconde guerre Punique, pour montrer toute la part qu'y eut la famille des Scipions.

Polybe ne pouvoit non plus rien ignorer de ce qui s'étoit fait de part & d'autre dans la guerre de Persée. Emilius Paulus, père de son disciple, en avoit eu tout l'honneur, & lui-même avoit été présent à tout. Il en est de même de toutes les affaires étrangères qui se passèrent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de

la première main, il ne pouvoit manquer d'être informé de tout ce qu'il arrivoit de plus mémorable. Et combien arriva-t'il d'événemens pendant dix-sept ans que dura son exil?

Polyb. T. II. P. 1325. Id. p. 1331. Cè tems parut bien long aux Achéens, aussi firent-ils tout leur possible pour l'abrèger. Il y eut de l'Achaïe plusieurs Ambassades pour demander le retour des exilés, mais sur tout celui de Polybe & d'un autre appelé Stratius, car il n'en restoit plus guères des autres. La première trouva le Sénat inexorable; on écouta plus favorablement la seconde: mais Aulus Posthumius, qui étoit alors Préteur, empêcha qu'elle n'eût tout le succès qu'on en espéroit. Voiant les sentimens partagés sur les exilés, que les uns vouloient qu'on les renvoiât, les autres qu'on les retint, & un troisiéme parti qu'on les absout de la trahison dont ils étoient accusés, sans leur accorder leur liberté; de ces trois bandes il n'en fit que deux: il fit passer d'un côté tous ceux qui avoient opiné pour le renvoi, & de l'autre tous ceux qui étoient du second & du troisiéme avis. De cette manière il se trouva que ceux qui favorisoient le retour des exilés étoient en plus petit nombre, que ceux qui leur étoient contraires. Quand les Achéens apprirent par leurs Députés qu'il ne s'en étoit presque rien fallu, qu'ils n'eussent obtenu la grace qu'ils avoient demandée, ils envoiérent une troisiéme Ambassade, qui n'eut d'autre réponse du Sénat, sinon que l'on ne changeroit rien de ce qui avoit été réglé.

Plutarch. in Cato- ne Cens. Pölybe, à ce dernier refus, pria Scipion de solliciter Caton en faveur des exilés. L'affaire portée de nouveau au Sénat, comme les sentimens ne pouvoient encore s'accorder, ce grave Sénateur se levant: *à nous voir*, dit-il, *disputer tout un jour pour savoir si quelques petits méchans vieillards de Grèce seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur país, ne croiroit-on pas que nous n'avons rien à faire?* Il ne fallut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de sa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoyer les exilés dans le Péloponèse. Polybe auroit encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur bannissement; mais avant que de présenter sa requête au Sénat, il crut devoir pressentir Caton. Il va donc le trouver, & lui communique son dessein. Caton lui dit en souriant: *vous n'imitex pas, Polybe, la sagesse d'Olysse; vous voulez rentrer dans l'ancre du Cyclope pour quelques méchantes bardes que vous y avez oubliées.*

Paufan. in A- chais. An de Rome DCI. An de Rome DCIV. Appian. in Libyco. Amm. Marc. L. XXIV. Plin. L. III. c. II. An de Rome DCVIII. Polyb. T. II. P. 1483. Les exilés retournèrent donc dans leur patrie, mais de mille qu'ils étoient venus il n'en restoit alors qu'environ trois cens. Notre Historien n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siège de Carthage. Après cette expédition, il eut la curiosité de connoître bien la Mer Atlantique, & Scipion lui fournit des vaisseaux pour en faire tout le tour. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponèse il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir les loix d'un Préfet, qui devoit y être envoyé de Rome tous les ans!

Si quelque chose fût capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopœmen, son Maître dans la science de la guerre. Un Romain s'étant mis en tête de faire abattre les statues qu'on avoit dressées à ce Héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuser devant le Proconsul Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avoit pû. Polybe, qui étoit présent, fut indigné d'un procédé si atroce. Il fit voir qu'à la vérité Philopœmen ne s'étoit pas quelquefois soumis d'abord aux ordres qui venoient de Rome, mais qu'il n'en avoit jamais défendu l'exécution, qu'en proposant simplement ce qu'il croioit plus propre à pacifier les différens: que l'on ne pouvoit douter de son attachement pour les

Romains, après les preuves qu'il en avoit données pendant la guerre qu'ils avoient avec Philippe & Antiochus; que quelque credit qu'il eût parmi les Grecs, tant par lui-même, que par les forces de sa République, jamais il ne s'étoit départi de l'alliance faite avec les Romains; qu'enfin il avoit eu part au Decret, par lequel les Achéens, avant que les Romains passassent dans la Grèce, s'étoient engagés à déclarer pour eux la guerre à Antiochus & aux Etoliens, quoiqu'alors tous les peuples de la Grèce ne leur fussent rien moins que favorables.

Ce discours fit impression sur les Députés, & confondit l'accusateur. Je ne le crois cependant que spécieux. Philopœmen étoit certainement très-oppoſé aux Romains. Il n'y a qu'à voir ce passage de Plutarque pour en être convaincu. „ Après que les Ro- Plutarch.
„ mains eurent défait Antiochus, dit cet Auteur dans M. Dacier, ils s'appliquèrent in Philop.
„ tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grèce, & avec toutes leurs forces Vide e-
„ ils tenoient déjà les Achéens comme envelopés. Ils avoient même un puissant parti tiam Po-
„ dans toutes les villes, par le moien des Orateurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils lyb. T. II.
„ avoient gagnés. De sorte que par la faveur & par la protection des Dieux, leur puis- P. 1440.
„ sance, qui alloit toujours croissant, étoit déjà parvenue au faſte de la grandeur, où
„ leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit
„ comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le
„ tems il cédoit en quelque chose, & se laissoit entraîner; & tantôt se roidissant il ré-
„ sistoit de toutes ses forces, & n'oubloit rien pour porter ceux qui avoient le plus
„ d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté. Un jour même qu'A-
„ ristène avoit dit en plein Conseil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient
„ s'opposer en rien aux Romains, ni se montrer ingrats envers eux: Philopœmen ne
„ dit rien d'abord, quoiqu'il supportât ce discours avec peine; mais enfin voiant qu'il
„ continuoit, & n'étant plus maître de sa colère, il lui dit tout haut: *Eh, mon ami,*
„ *pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs.*

Mais soit que les Députés ne fussent pas bien instruits de l'Histoire de Philopœmen, soit qu'ils fussent assez équitables pour reconnoître qu'il étoit naturel que Philopœmen fût contraire à l'ambition démesurée des Romains, soit enfin qu'ils voulussent gratifier Polybe, ou par égard pour son mérite, ou en considération de Scipion; ils décidèrent que l'on ne toucheroit point aux statues de Philopœmen, en quelques villes qu'elles se trouvaſſent. Polybe profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus & d'Achéé, & elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déjà été transportées du Péloponèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que Polybe avoit fait paroître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigèrent à lui-même une statue de marbre. Polyb.
T. II.
P. 1484.

Dans le même tems il donna une preuve de son désintéressement, qui lui fit autant d'honneur parmi ses Citoyens, que son Apologie de Philopœmen. Diœus, Général des Achéens, étoit un de ces furieux qui par l'insulte qu'ils avoient faite à Corinthe aux Députés Romains, avoient porté le coup mortel à leur République. Corinthe réduite en cendres, & tout le Péloponèse conquis, on pensa à punir les auteurs de l'insulte, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en vint à ceux de Diœus, qui après avoir égorgé sa femme, de peur qu'elle ne tombât en la puissance des Romains, s'étoit empoisonné lui-même, les dix Députés ordonnèrent au Questeur, qui les mettoit en Id. ibid.
vente, de laisser prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à sa bienſéance, sans rien exiger de lui & sans en rien recevoir. Mais non seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avoit appartenu à ce Général, & tous ceux qui suivirent son avis furent extrêmement loués. Cette action fit concevoir aux Députés une si grande estime pour Polybe, qu'en for- tant

tant de la Grèce, ils le prièrent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder leurs différends, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquitta d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice & de prudence, que, soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particuliers, il ne pouvoit s'élever dans l'Achaïe aucune contestation.

On ne peut s'imaginer avec quels applaudissemens le Code des loix, qu'il composa pour cela, fût reçu de toutes les villes du Péloponèse. Pour en marquer leur reconnoissance à la postérité, elles érigèrent à son Auteur plusieurs statues, une entr'autres dans Pausan. Alphée, dont l'inscription portoit, *Que Polybe avoit fait de longs voyages par terre & in Arcad. par mer, qu'il avoit été ami & allié des Romains, & qu'il avoit apaisé leur colère en faveur des Grecs.* Sur la base d'une autre élevée dans le vestibule d'un Temple d'Arcadie, on lisoit, *que la Grèce n'auroit pas fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe; mais qu'après ses fautes, il avoit été seul son libérateur.*

Après avoir ainsi établi l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siège de laquelle il étoit présent. Scipion mort, il reprit la route de son pays: (car quelle sûreté y avoit-il à Rome pour le Maître, après que le Disciple avoit été mis à mort par la faction des Gracques?) Et aiant joui là, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance & de l'amitié de ses chers Citoyens, il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Les ouvrages qu'il a composés, sont: la Vie de Philopœmen, un Livre sur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille, l'Histoire de la guerre de Numance, un Livre sur la situation des Hémeréniens, nation sous la Zone-Torride, & son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces ouvrages que le dernier, que Polybe appelle lui-même *Histoire Universelle*, parce qu'elle contenoit non seulement la seconde guerre Punique, mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

On y voioit donc, outre les affaires qu'eurent les Romains avec Annibal, les déclarations de guerre, les batailles, les sièges, les Traités de paix, les négociations, les Ambassades, & tous les événemens qui arrivèrent dans les guerres qu'eurent les Romains avec les Macédoniens, les Siciliens, les Ibériens, les Numides, les Achéens, les Gaulois, les Syriens, les Etoliens, les Gaulois d'Asie, les Candiots, les Dalmates, les Liguriens, les Illyriens, les Sardiens, les Celtibériens, les Corfès, les Bithyniens, les Cappadociens, les Asiatiques, les Egyptiens, & peut-être encore d'autres Puissances. Tous ces faits remplissoient trente-huit Livres; au-devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante-deux Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés, des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec les *Ambassades & les Exemples de vertus & de vices*, que l'Empereur Constantin Porphyrogénète; au dixième siècle, avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandeites politiques*, grande compilation, où l'on voioit rangé, sous certains titres, tout ce que les anciens Historiens avoient écrit sur certaines matières, & où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait en certains cas, où l'on se trouvoit soi-même, sans avoir la peine de lire ces Historiens. On ne peut disconvenir que ce dessein n'ait eu son utilité du tems de Porphyrogénète, mais il a été funeste à tous les siècles suivans. Dès qu'on eut pris l'habitude, & notre paresse nous y conduisit bientôt, de ne consulter que ces abrégés, on

regarda les Originaux comme inutiles , & l'on ne se donna plus la peine de les copier.

Quel dommage cependant qu'une Histoire comme celle de Polybe soit perdue ! Jamais Historien ne s'est plus étudié à se mettre au fait de ce qu'il devoit rapporter. Il ne pouvoit souffrir ces relations , qui après avoir passé de bouche en bouche , ne s'écrivoient que longtems après les événemens. Il n'écrivoit que ceux dont il avoit été témoin oculaire , ou qu'il avoit appris de ceux qui l'avoient été. Pour ne pas se tromper dans la description des lieux , chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque , d'un siège , d'une bataille ou d'une marche , il s'y étoit transporté lui-même , & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voyages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célèbre , que la vérité est à l'Histoire , ce que les yeux sont aux animaux ; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux , de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration inutile & infructueuse. On le voit selon les occasions blâmer ses amis sans ménagement ; & faire de grands éloges de ses ennemis. Quoiqu'il eût des obligations aux Romains , on ne s'apperçoit pas qu'il les flate beaucoup. Quelquefois à la vérité il se contente de raconter une action injuste , sans s'arrêter à en examiner l'injustice , comme par exemple l'invasion de la Sardaigne ; mais en récompense il expose souvent au grand jour toute la finesse & tout l'artifice de la politique Romaine. Et comment eût-il trahi la vérité en faveur des Romains , lui qui sacrifie à la vérité la réputation de son propre père ? On ne fait que par lui l'imprudence qu'eut Lycortas de renouveler un Traité d'alliance avec Ptolémée Epiphanés , sans faire distinction des différentes alliances dont on avoit déjà traité avec ce Prince.

Mais quelque vraie que fût cette Histoire , on peut dire que ce qu'il y a de moins à regretter , ce sont les faits. Car enfin l'on trouve , à quelque chose près , ces mêmes faits dans les autres Historiens ; & s'il manque dans ceux-ci quelques circonstances que le nôtre avoit sans doute plus développées , ce n'est peut-être pas une perte dont on ne doive pas se consoler. Mais quelles règles de politique ne fournissoit pas un homme , qui , naturellement porté au bien public , en avoit fait toute son étude , qui pendant tant d'années s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires , qui avoit gouverné lui-même , & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait ! Quelle foule d'instructions pour les personnes destinées à commander les armées , que le détail , où cet Historien entre , sur les actions militaires , détail non seulement historique , mais accompagné de réflexions solides sur ce que devoient faire ou éviter ceux qui étoient chargés de les conduire ! Les Géographes ont bien raison de partager avec les Politiques & les Généraux d'armées la douleur de cette perte. Si l'on doit juger de ce que nous n'avons pas par ce qui nous reste , les descriptions que Polybe faisoit des pais ou des villes qu'il avoit vûes , étoient des morceaux d'un prix inestimable , & qu'aucun Historien n'a remplacés. Pour les mœurs , outre les leçons qu'un Lecteur judicieux doit de lui-même tirer des faits & des exemples , il est peu d'endroits dans ce sage Historien , où l'on ne trouve de quoi s'aider à combattre le vice , & à acquérir les vertus qui forment l'honnête homme.

On lui reproche ses digressions , qui sont fréquentes , & souvent fort longues. Pour moi je les lui passe en faveur de l'utilité qu'il a eu en vûe qu'on en tirât. En effet sur quoi roulent-elles ces digressions ? Ici l'on examine comment une République s'est formée , & par quels moïens elle est parvenue au degré de puissance où on la voit. Là on traite des connoissances dont doit être pourvû tout homme qui est honoré du commandement des armées. Dans un autre endroit on recherche pourquoi les légions Romaines l'ont emporté sur la phalange des Macédoniens , qui avoit tou-

jours passé pour invincible. Ailleurs encore on parle des fanaux, & l'Auteur fournit du sien pour en perfectionner la méthode. Des digressions si instructives ne devoient pas donner prise à la mauvaise humeur des Critiques. On se plaint des réflexions que fait cet habile Historien, & il méritoit qu'on lui fût gré de nous en avoir épargné le tems & la peine.

Je voudrois bien qu'il eût aussi peu besoin de défenseur contre Denys d'Halicarnasse. Il ne s'agit pas d'une chose de peu de conséquence. C'est un défaut capital qu'on lui reproche, & en matière dont ce Critique est juge compétent, car il est Rhéteur; témoin ses harangues perpétuelles. De quoi s'agit-il donc? Denys d'Halicarnasse dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a pas de patience à l'épreuve d'une lecture de Polybe. Mais d'où vient cela? Il ne débite pas de choses fausses: il n'est pas contre-dit, dans ce qu'il raconte, par des Historiens plus graves & mieux informés: non, aussi ce n'est pas là ce qui choque notre Rhéteur. C'est qu'en écrivant Polybe n'entend rien à l'arrangement des mots. Ici Casaubon s'échauffe, & traite cette critique de dédain pédantesque, *putida morositas*. Pour moi je n'en perdrai pas un moment de ma tranquillité. Chacun juge selon son goût, selon l'éducation qu'il a reçue, selon le genre de stile auquel il s'est attaché. Denys aimoit dans les autres ce qu'il recherchoit lui-même, des périodes arrondies, nombreuses, cadencées. Il ne trouve pas ces sortes de gentilleses dans Polybe, il n'en peut soutenir la lecture. D'autres qui ne cherchent dans un Ecrivain que le bon, le solide, l'instructif, l'utile, en jugeront autrement.

En mon particulier je ne puis dissimuler que dix pages de cet Auteur me font plus de plaisir, malgré tout le rude & le raboteux de son stile, que toutes les harangues de son Censeur, quoique l'on ne puisse rien voir de plus fleuri & de plus châtié. En lisant le premier, je me représente un Guerrier le casque en tête, la cuirasse sur le corps, & tout couvert de cette noble poussière que l'on ramasse dans une tranchée ou sur un champ de bataille, qui rentrant le soir dans sa tente me conte naturellement & sans fard tout ce qu'il a vu & fait pendant la journée, & ce récit soutenu du stile militaire, toujours grand & noble par lui-même, me ravit & m'enchanté: au lieu qu'en lisant l'autre, il me semble que je respire la fumée de l'huile qu'il a brûlée en composant: il range ses mots le mieux du monde, mais j'entre dans tout le travail que lui ont coûté ces belles phrases; & quoiqu'il fasse pour chatouiller les oreilles, je ne puis l'écouter quelque tems sans bailler.

Denys d'Halicarnasse a d'autant plus de tort de blâmer certain désordre, qui paroît dans la diction de Polybe, qu'il savoit que les Arcadiens ne se piquoient ni de bien parler, ni de bien écrire. Ils cédoient volontiers cette gloire aux Athéniens. Il n'étoit pas honteux parmi cette nation d'ignorer ces arts qui polissent l'esprit. Uniquement attachés au solide, ils se mettoient peu en peine des agrémens du discours. Leur génie même ne les portoit pas à les rechercher. Il tenoit de la nature du país, il étoit froid, pesant, rude, sauvage. Et c'étoit pour tempérer sa dureté naturelle, qu'il étoit établi parmi ce peuple, que tous sans exception apprendroient la Musique. Dans les repas, dans les compagnies il falloit que chacun chantât sa chanson, rien n'étoit plus infamant que de s'en défendre. La Musique leur paroissoit même si nécessaire, que notre Historien parlant des Cynethéens, ne craint pas d'affûrer, que les excès, où ils étoient tombés, étoient venus de ce qu'ils avoient négligé cet art, dont les Anciens n'avoient ordonné que les Arcadiens fussent instruits dès leur enfance, que pour adoucir la rudesse & la férocité qu'ils apportoient en naissant.

Je ne doute pas que le grand usage du monde n'eût beaucoup humanisé Polybe, & que son commerce avec les plus polis de Rome ne lui eût donné du goût pour la dou-

ceur

ceur & la délicatesse du stile; il dit lui-même en quelque endroit que ces talens ne lui paroissent pas méprisables. Mais aiant remarqué dans les Historiens qui l'avoient précédé, comme dans Zenon & Antisthène, que pour s'être parés des ornemens de l'Histoire, ils n'avoient pas assez fait attention à l'essentiel, je veux dire à l'exactitude & à la vérité, il prit le contrepied de ces Ecrivains; l'exactitude & la vérité furent son unique objet, & il espéra qu'à la faveur de ce beau caractère & de l'étendue de son ouvrage, il obtiendrait aisément grace sur tout le reste. Mais Denys d'Halicarnasse est inflexible, il lui faut de l'arrangement, du nombre & de la cadence, sans quoi ce dédaigneux Critique ne peut soutenir la lecture d'un ouvrage, & Polybe, pour ne s'être pas amusé à ces bagatelles, est un Auteur pitoyable.

Pour ne point disputer, convenons que l'Histoire de Polybe n'est pas sans défauts. Je suis même intéressé à n'en prendre pas trop vivement la défense. Les négligences de son stile serviront à justifier, chez ceux qui l'ont lû dans sa langue originale, les modestes libertés que je me suis quelquefois données, pour le rendre supportable dans la nôtre. Mais ce qui lui manque est bien peu considérable, puisque dans l'antiquité, à l'exception de je ne sais quel Scylax Auteur obscur, & de Denys d'Halicarnasse, qui n'y reprend que ce qu'il auroit dû, pour son honneur, passer sous silence, il n'y a personne qui ne le cite avec éloge. Cicéron dit que c'est un Auteur excellent. Brutus, ce Lecteur délicat qui trouvoit à redire dans Cicéron même, en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. Tite-Live le traite d'Ecrivain non méprisable, façon latine de louer qui veut dire très-estimable. Selon Velleius Paterculus, c'est un homme d'un génie supérieur.

Cicero
Lib. III.
de Offic.
Plutarch.
in Bruto.
Tit. Liv.
L. XXX.

On n'a pas fait paroître pour lui moins d'estime dans ces derniers siècles. Je n'en veux pour témoin que le nombre des traductions qui en ont été données au public. Il a été traduit en Latin, en François, en Italien, en Allemand, en Anglois, & peut-être encore en d'autres langues.

Le premier qui le mit en Latin fut *Nicolo Perotti* de Saffo-Ferrato dans la Marche d'Ancone, & Archevêque de Siponte dans le Roiaume de Naples. Chargé de cette commission par Nicolas V. il s'en acquitta, comme on devoit l'attendre d'un homme, qui entreprenant de traduire pour la première fois un Auteur difficile, ne savoit que médiocrement la langue de son original, & ignoroit tout-à-fait ce qu'il lui importoit sur tout de ne pas ignorer, le métier de la guerre & les termes qui lui sont propres. C'étoit avec cela l'homme du monde qui s'embarrassât le moins de son texte. Sans mettre en ligne de compte les petites libertés qu'il prend contre la pensée de son Auteur; si Polybe & Tite-Live se rencontrent sur le même fait, & ils se rencontrent très-souvent, il laisse là sans façon Polybe, & copie Tite-Live tout du long. Malgré ces défauts, qui sont les plus grands que l'on puisse reprocher à un Traducteur, cette traduction de son tems parut si belle, que ses ennemis répandirent le bruit, qu'elle étoit d'un Auteur très-ancien, & que Perotti, comme le geai de la fable, se faisoit honneur d'un bien qui ne lui appartenoit pas. En effet la Latinité ne s'y ressent point du tout de la renaissance des Lettres. A peu de choses près, elle pourroit être avouée des siècles où l'on écrivoit le plus poliment. Et ce qui autorisoit la calomnie, c'est que le Traducteur ne s'y reconnoît presque nulle part, tant le stile en est aisé, libre & naturel. En un mot le *Nicolo Perotti* est en Latin; ce que *Nicolas Perot* est en François.

Un savant homme de nos jours, l'aîné d'une famille, où l'amour des Lettres & des Sciences joint à tous les talens imaginables pour les acquérir en un haut degré, a passé, sans dégénérer, du père & de la mère dans tous les enfans; a fait la comparaison de ces deux Perots. Je la donne ici telle que je la lui ai volée. Que ne puis-je faire la même

M. de
Folard;
Chanoine de
Nismes.
cho-

chose de tout le trésor littéraire qu'il renferme chez lui ; & qui n'en sortira jamais, s'il n'a des amis comme moi qui lui soient infidèles.

„ Nicolas Perot Archevêque de Siponte, & Nicolas Perot d'Ablancourt, ont eu
 „ entr'eux de très-grands rapports. D'abord il est singulier qu'ils aient porté l'un &
 „ l'autre le même nom & le même surnom, tous deux *Nicolas*, & tous deux *Perots*.
 „ Leurs aventures ont été assez différentes, mais leurs traductions en ont eu de toutes
 „ semblables : elles furent reçues avec les mêmes applaudissemens ; elles effacèrent toutes
 „ celles qui avoient été faites jusques là, celles de d'Ablancourt les Françoises ; & celle
 „ que l'Archevêque fit de Polybe, les Latines. Elles servirent de modèle à ceux qui
 „ traduisirent après eux. Vaugelas réforma son Quinte-Curce sur celles de d'Ablan-
 „ court, & Ange Politien se moula sur le Polybe de l'Archevêque pour traduire Hé-
 „ rodien. Mais voici des ressemblances essentielles. Dans l'un & dans l'autre une très-
 „ grande intelligence de la langue dans laquelle ils ont traduit, (ici pourtant d'Ablan-
 „ court a quelque avantage sur l'Archevêque,) un même caractère d'esprit, une même
 „ facilité pour écrire, un même talent, un même génie pour la traduction, & de là
 „ une même manière de traduire. Tout paroît original dans leurs traductions : ce qui
 „ seroit sans doute admirable, si en même tems le texte s'y trouvoit fidèlement re-
 „ présenté. Mais ils ont été peu fidèles l'un & l'autre, l'Archevêque pour n'avoir pas
 „ été assez habile, & d'Ablancourt pour avoir été trop hardi. Enfin ils n'ont sù ni
 „ l'un ni l'autre prendre l'air, la manière & le ton particulier de leurs Auteurs, moins
 „ encore d'Ablancourt que l'Archevêque. Il faut pardonner à ce dernier, qui a tra-
 „ duit un Auteur, dont l'excellence est moins dans la manière & dans le ton que dans
 „ les choses. Mais on ne sauroit pardonner à d'Ablancourt, qui en a traduit dont
 „ l'excellence consiste également dans les choses & dans la manière. On doit sans doute
 „ lui passer de n'avoir pas pris le ton de Tacite. Quoiqu'en puissent dire les Lipses
 „ & les Amelots, ce ton ne valoit pas la peine d'être conservé ; mais celui de Thu-
 „ cydide en valoit sans doute la peine, & il ne l'a pas conservé.

Après Perotti, qui n'a mis en Latin que les cinq premiers Livres, Wolfgangus Musculus traduisit les douze Livres suivans, ou plutôt les Fragmens qui nous restent de ces douze Livres. Il ne savoit assez ni la langue Gréque pour rendre exactement son Auteur, ni assez la Latine pour le rendre élégamment. Mais inférieur à Perotti pour la pureté, l'aisance & la légèreté du stile, il lui est supérieur de beaucoup en exactitude & en fidélité. Je ne dirai rien de Pompilius d'Amasée, de Jean Lascaris, de Juste Lipsé, de M. de Valois. Outre qu'ils n'ont traduit que quelque partie de Polybe, j'avoue de bonne foi que je n'ai pas lû leurs traductions en homme qui doit en porter son jugement. Je ne les ai consultés, que quand j'ai été arrêté ; & quand rien ne m'a fait peine, j'ai supposé qu'ils avoient été aussi heureux que moi.

Mais Casaubon a souvent attiré mes regards & mon attention. Je connoissois d'ailleurs le mérite de ce savant & laborieux Ecrivain. La célébrité de son nom m'inspiroit du respect pour tout ce qui étoit sorti de sa plume ; & ma curiosité étoit piquée par l'éloge que fait M. Huet de sa traduction de Polybe, qu'elle répond si exactement à l'original, que l'on doute en la lisant, si c'est Casaubon qui a traduit Polybe, ou Polybe qui a traduit Casaubon ; c'est-à-dire que l'on doute lequel des deux est le véritable Historien de la seconde guerre Punique. Voilà une incertitude bien honorable pour Casaubon. Mais n'est-elle pas un peu outrée ? Car ce n'est qu'en tremblant que j'ose ne pas approuver ce qui vient des grands hommes. Seroit-il bien de dire que le Cupidon de Praxitèles ressembloit tant au vrai Cupidon, qu'on doutoit en le voyant si Cupidon étoit la statue, ou si la statue étoit Cupidon ?

Parlons plus simplement. Casaubon possédoit la langue Gréque autant bien qu'on l'a
 peut-

peut-être possédée depuis qu'elle n'est plus en usage. Il lui est échappé des fautes, mais il étoit homme, & homme alors pénétré de la plus vive douleur par la perte qu'il avoit faite de sa mère, de sa fille, & de la plus grande partie de ses biens. Il avoit beaucoup étudié la manière ancienne de faire la guerre, & a relevé très-savamment sur ce point quantité de bévûes de l'Archevêque de Siponte. Mais pour bien concevoir & bien rendre tout ce qu'il y a de militaire dans Polybe, ce n'étoit pas assez d'étudier la guerre des Anciens. Il falloit un habile homme du métier. Le premier secours lui a manqué, & il ne dit nulle part qu'il se soit servi du second. A l'égard de son style, il est tout-à-fait conforme à celui de Polybe; & cette affectation, qui se sent d'un bout à l'autre de son ouvrage, devoit bien rassurer M. Huet contre son doute. Au reste la reconnaissance m'oblige de déclarer que je dois beaucoup à cet habile Traducteur. Sans lui pour l'intelligence du texte, & sans M. de Folard pour la connoissance du militaire, j'avois que dans bien des endroits j'aurois été très-embarrassé. Plus d'une fois je me suis trouvé dans des défilés dont je ne vois nulle issue, & où pour me conduire je n'avois pas trop de ces deux savans guides.

Je ne rendrai pas compte des traductions Italienne, Allemande & Angloise. Je n'entens l'Italien qu'imparfaitement, & point du tout les deux autres langues. Le Chanoine que j'ai déjà cité, juge équitable des ouvrages d'autrui, & impitoyable des siens propres, me mandoit il y a quelques années, que *les Italiens avoient une traduction de Polybe, de la façon du Domenichi, & dont ils faisoient beaucoup de cas; mais que le Domenichi étoit un vrai Perot, ou plutôt un vrai Du Ryer.* L'Angloise passe en Angleterre, à ce qu'on m'a écrit de Londres, pour n'avoir été faite que sur le Latin de Casaubon. Et pour l'Allemande, Casaubon dit lui-même que son Auteur étoit trop occupé de plus grandes affaires, pour avoir le loisir de donner à son ouvrage toute la perfection qu'il étoit capable de lui donner. Venons aux Françoises.

La première est d'un Lyonnais nommé Louis Maigret. Il y en a eu deux éditions. Celle de 1557. ne contenoit que les cinq premiers Livres de Polybe. Dans la seconde de l'année suivante, il ajouta les Fragmens des douze Livres suivans. On peut juger du style de cette traduction par le tems où elle a paru.

Que dirai-je de M. Du Ryer? Répéterai-je après les autres qu'il n'a travaillé que d'après Casaubon, & qu'outre les fautes de son Original, qu'il a fait passer dans la langue Françoisse, il est tombé dans une infinité de méprises qui lui sont propres? Il le faut dire en passant, pour faire sentir combien M. de Folard a eu raison de souhaiter que l'on traduisît de nouveau l'Auteur qu'il vouloit commenter. Mais je ferois conscience d'en dire du mal, & je ne saurois approuver le mal qu'on en a dit. Dans la pauvreté extrême, où cet Académicien vivoit, quelle attention voudroit-on qu'il eût pu apporter à son travail. Pour examiner, approfondir, comparer, polir, il faut être tranquille au moins sur les nécessités de la vie. Dès la Préface, en même tems que je fus touché de compassion, je conçus que l'ouvrage seroit plus de main que de tête. C'est, dit cet Auteur en parlant de sa traduction, *un présent que je fais au public, & il doit m'en savoir le même gré, que je lui saurois moi-même, s'il me donnoit comme je lui donne.* Il demandoit l'aumône, & le public, dont il imploroit la miséricorde, fut sourd à ses prières. Sans cela je ne doute presque pas que les qualités naturelles & acquises qu'il avoit pour écrire, ne lui eussent fait plus d'honneur. Mais quelque défectueuses que soient ses traductions, on ne peut contester sans ingratitude qu'elles n'aient été très-utiles. Là on a lu d'excellentes choses, qui sans M. Du Ryer eussent été, comme si jamais elles n'eussent été écrites. Laissons donc enfin cet Auteur en repos, & en faveur des services qu'il a rendus, passons-lui les fautes que son état lui rendoit presque inévitables.

J'aurois besoin, pour d'autres raisons, de demander pour moi la même indulgence:

Car je crains fort, malgré la peine que j'ai prise, d'un côté, que mon insuffisance ne m'ait souvent empêché de découvrir le vrai sens de mon Auteur; & de l'autre, que rebuté d'être perpétuellement asservi aux pensées d'autrui, je ne me sois quelquefois échappé de donner les miennes pour celles de Polybe. Je ne dirai cependant rien pour adoucir la critique. En cas que j'aie été téméraire, il est juste que je porte la peine de ma témérité. D'ailleurs il m'est avantageux de n'avoir que des Censeurs inexorables. S'ils sont amis & éclairés, plus leur sévérité sera grande, plus ils m'instruiront: s'ils ne sont que passionnés & satyriques, ils me fourniront l'occasion de les aimer malgré leurs mauvais traitemens, & je les aimerai, jusqu'à les plaindre, d'avoir succombé à une tentation si peu convenable à la profession des Lettres.

Fin de la Vie de Polybe.



T R A I T É
D E
LA COLONNE,
LA MANIÈRE
DE LA FORMER,
ET DE COMBATTRE
dans cet Ordre.

AVANT-PROPOS.



L est de la Colonne dans la manière de la former & de combattre dans cet ordre, comme de l'apparition des esprits. Tout le monde en parle, & personne n'en a vu. Il y a vingt-cinq ans qu'on ne savoit ce que c'étoit que Colonne, & depuis ce tems on en parle sans savoir trop bien ce que c'est.

On prétend que M. le Prince Eugène s'est rangé dans cet ordre, en certaines occasions où nous avons eu du pire, & nous dans d'autres où nos ennemis ont eu du dessous. On s'est imaginé que nous avions imité ce fameux Capitaine dans cette méthode qu'on lui attribue : il est toujours glorieux d'imiter les grands hommes.

Nous combattîmes, dit-on, par Colonnes à l'affaire de Dénain, & sur les mêmes principes que ce grand homme : mais cette manière de se ranger & de combattre, n'est pas celle que je traite ici. On ne sauroit appeller Colonne un nombre de bataillons disposés à la queue les uns des autres sur quatre ou cinq de hauteur, à une distance de vingt-cinq à trente pas, c'est une Colonne de marche plutôt qu'une Colonne dans le sens que je l'entens. Si l'on a combattu dans cet esprit à Dénain, ce que je ne voudrois pas assurer, quoiqu'il paroisse un plan gravé de ce combat, où l'infanterie est ordonnée de la sorte ; suppose que cela soit, & qu'il faille croire ceux qui me l'ont confirmé, plutôt que le Chef de l'armée, qui n'en convient point, on me permettra de dire que cette méthode ne me semble pas fort bonne : je la tiens au contraire sujette à une infinité de défauts, & par conséquent mauvaise, & dangereuse dans une affaire de ruse campagne, quoiqu'elle le soit moins dans une insulte de camp retranché.

J'aimerois mieux combattre sur plusieurs lignes à différentes reprises, selon la coutume ordinaire, parce que les corps entrent les uns dans les autres sans trouble & sans confusion dans des combats de cette nature, que de prendre celle qu'il nous a plu d'appeller Colonne. Je ne vois pas où est le merveilleux & le sensé de cette disposition.

Si l'on eût combattu selon ce principe dans une bataille rangée, & non dans une attaque d'un corps d'armée retranché, on en eût bientôt reconnu le foible. Tout ce que je puis dire, c'est que cette méthode me semble très-commode pour se faire battre en détail, les bataillons les uns après les autres, & à mesure que ceux qui sont derrière & à la queue succèdent aux autres qui les précèdent, & qui viennent d'être battus.

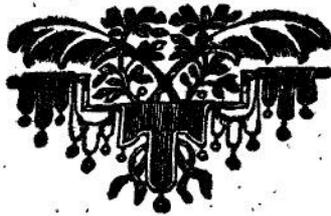
Le premier battu & en déroute, les fuiards se renversent sur le second qui le soutient, & ils y portent le trouble & la confusion : il me paroît que cela doit arriver, & arrive toujours. C'est tout comme si

AVANT-PROPOS.

On vouloit faire combattre en plusieurs corps séparés & éloignés les uns des autres, des gens qui pourroient vaincre étant joints ensemble.

Il y a vingt-cinq ans que je ne savois ce que c'étoit que Colonne; je n'en ai jamais oui parler, quoiqu'il y ait plus de trente-sept ans que je sers, que j'aie vu des victoires & des défaites, deux guerres très-longues, très-sanglantes & très-opiniâtrées, & que j'aie servi sous des Généraux de la première volée, & qui ne le cédoient à personne, ni en valeur, ni en intelligence, ni en actions éclatantes; cependant parmi tant de combats & de batailles, où je me suis trouvé, il n'a jamais été fait mention de Colonne que depuis la guerre de 1701. Ce n'est donc ni dans les uns ni dans les autres que j'ai appris la méthode de combattre par Colonnes. Parlons franchement, j'ai plus trouvé à profiter dans la lecture des Historiens de l'antiquité, que dans celle de nos Modernes. C'est là qu'il faut chercher l'instruction & la véritable science qui nous mène aux grandes actions. On a grande raison de les admirer; pour moi je les admire d'autant plus que je crois plus en expérience, & que j'avance plus dans mes études militaires.

Je dois donc presque tout à ces grands hommes; cependant ce n'est pas à eux que je dois la découverte de la Colonne, & la manière d'attaquer & de combattre dans cet ordre: je n'en suis redevable qu'à mes recherches & à mes réflexions.





T R A I T É
 D E
 LA C O L O N N E,
 LA M A N I E R E D E LA F O R M E R,
 & de combattre dans cet ordre.

CHAPITRE PREMIER.

Inconvéniens de notre Tactique. Quelques savans qu'aient été les anciens Capitaines, il est permis d'encherir sur eux.



L'Esprit de l'homme est fini & borné ; il ne sauroit voir ni connoître tout d'un coup l'étendue d'un art ou d'une science, & je ne pense pas que personne puisse se glorifier d'avoir porté les uns ou les autres au point de perfection où peuvent les conduire les tentatives de plusieurs qui concourent au même but : ceux qui viennent après changent, ajoutent, retranchent, & c'est par ces efforts successifs que les arts se sont perfectionnés.

Ce seroit beaucoup si les hommes régloient leur jugement sur les divers degrés de pro-

probabilité, sur lesquels ils embrassent certaines opinions ou certains usages de longue prescription. On ne doit, ce me semble, donner son approbation à certaines choses qu'à proportion des raisons qu'on a de les adopter; car d'adhérer à des opinions & à des pratiques, sur lesquelles on n'a d'autres marques de vérité que le privilège de la coutume, cela ne me semble pas raisonnable, la justice doit être égale par tout: il est également injuste de mépriser ce qui est estimable, parce qu'il est nouveau, & d'estimer ce qui est blâmable, parce qu'il est ancien: ceux qui en usent ainsi, sont coupables d'une grossière acception de personnes. Cependant on fait plus, car on récuse souvent ce qui git en faits, particulièrement dans les choses de la guerre.

Quelque habiles & éclairés que soient les anciens Capitaines, & quelques-uns parmi les Modernes; quelque profonds même qu'on nous les représente dans la science militaire, on ne peut pas dire qu'ils l'aient poussée jusqu'au degré de perfection où elle peut aller. Ceux, qui ont excellé dans quelqu'une de ses parties, ont paru très-superficiels dans une autre; car qui est l'homme de guerre qui puisse se vanter de les posséder toutes? La tactique est de toutes celle qu'on a le plus ignoré, & où l'on s'est le moins appliqué depuis les anciens Grecs & Romains: les principes s'en sont perdus, & personne n'a plus pensé à les rechercher. C'est cependant la chose du monde la plus aisée à trouver, pour peu de génie & d'application qu'on y apporte.

Il est étonnant que l'on ne se soit pas encore aperçu que notre tactique est imparfaite, foible, & fondée uniquement sur la routine, & sur certain usage duquel on ne s'écarte point. Notre manière de nous ranger & de combattre dans les actions générales de la guerre, est sujette à mille défauts; & à une foule d'inconvéniens très-dangereux, & très-difficiles à éviter, si l'on ne change dans la distribution des troupes, comme dans les corps & dans les armes. Je n'attaque point cette distribution, ce n'est pas ici le lieu de dire ce que l'on en pense: chacun sait que cette distribution consiste dans la séparation des deux armes qui composent une armée, c'est-à-dire de la cavalerie & de l'infanterie; l'une est partagée & jetée sur les ailes, & l'autre placée au centre chacune sur deux lignes, avec une réserve destinée pour les accidens inopinés. Les corps de la seconde ligne vis-à-vis les espaces de ceux de la première. C'est le système des Romains que nous suivons; système admirable pour des troupes excellemment dressées & disciplinées, qui vont au combat à deux différentes reprises, une ligne succédant à celle qui est rompue. Encore un coup, cet ordre est excellent pour des troupes exercées, intrépides, bien commandées, & pour un Général d'une valeur, d'une expérience & d'une capacité consommée. Il faut que tout cela se trouve dans un ordre si composé, qui, plus que tout autre, demande une prévoyance & une attention infinie: sans cela le succès dépend beaucoup plus de la fortune que de la raison.

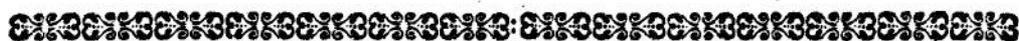
Or quoique ce système nous ait quelquefois réussi, il y auroit de la témérité à se flatter que nous serons toujours également heureux. On fait assez sur quel pied est notre discipline, quand même elle seroit observée dans toute la rigueur de nos loix militaires. On n'ignore pas non plus les principes sur lesquels roule communément toute la science de la guerre. Si après cela on fait attention à notre tactique, qu'on l'examine, & qu'on médite avec un esprit *dépréoccupé* des préjugés de la coutume, on la trouvera très-imparfaite: non seulement par ce que j'ai dit plus haut, mais encore par ce qui manque aux corps qui agissent dans les affaires générales de la guerre.

Nos bataillons ne sauroient ni attaquer ni se défendre indépendamment les uns des autres, parce qu'ils combattent sur si peu de hauteur, qu'ils peuvent aisément être percés & rompus, défaut essentiel contre les règles de la tactique. La véritable force d'un corps consiste dans son épaisseur, ou dans la hauteur de ses files, dans leur

leur union , dans leur pressément , & celui de ses rangs à la pointe de l'épée. Cette épaisseur rend les flancs aussi forts , ou presque aussi forts que le front. Par cette méthode le bataillon se trouve en état de résister , de rompre tout bataillon qui ne combattra pas sur ce principe , & de se mouvoir avec plus de facilité & de légèreté que les autres ; au lieu qu'un corps , qui combat sur un grand front & peu de hauteur , manœuvre difficilement , & ne peut éviter le flottement si ordinaire dans les corps rangés sur une trop grande étendue : à la guerre l'épaisseur des files remédie à tout , & augmente la force & la rapidité du choc. On doit regarder comme une maxime , que tout bataillon , qui attaque , rangé sur beaucoup de profondeur & peu de front , quoique plus foible , doit en surmonter un autre plus fort , rangé selon la méthode ordinaire , quoique celui-ci l'outrepasse à ses aîles. En combattant de cette manière , toute la force d'un bataillon est en lui-même , sans que sa défaite influë sur ceux qu'il a à côté.

Je crois pourtant que cela ne suffit pas , il faut quelque chose de plus solide , & qui nous assure davantage contre le grand nombre qui peut nous accabler & nous envelopper. Il est nécessaire d'appuyer & de couvrir les petits corps par de plus gros , capables d'agir par eux-mêmes , & d'empêcher la ruine d'une ligne en les partageant sur tout son front , particulièrement aux aîles & au centre. Quel est donc votre dessein , me dira-t-on ? Si ce n'est peut-être de changer tout l'ordre de notre tactique , & de faire voir par les défauts de notre méthode que les Anciens & nos pères après eux se sont trompés ? Je réponds à cela , que je ne prétens pas attaquer & renverser notre méthode dans la façon de nous ranger & de combattre ; mais quand l'on auroit ce renversement en vûë , le mal ne seroit pas si grand ; nos pères n'étoient pas infailibles , & il paroît qu'on ne les croioit pas tels il y a deux siècles , puisque chacun avoit sa méthode différente. Autre est celle de François I. autre celle de Henri III. autre celle de Henri IV. & la nôtre d'aujourd'hui est différente de celle du siècle de ce grand Capitaine. Qui peut avancer sans témérité , pour ne pas dire sans folie , que nous avons atteint la perfection ? Je crois au contraire , sauf le respect que je dois aux habiles de notre siècle , que nous en sommes fort éloignés ; il doit être permis de faire quelques pas en avant pour voir l'objet de plus près : tâchons d'y atteindre autant qu'il dépend de nos forces , puisque les intelligens conviennent que nous n'y sommes pas encore arrivés. Ceux-là sont bien plus à croire que cette foule de gens sans étude & sans application , qui s'en tiennent à ce que nos Maîtres nous ont enseigné , ou n'ont pas même été à leur école.

Ils ont donné telles règles , ces Maîtres , ils ont combattu sur tels principes que nous suivons depuis deux siècles ; s'il y a eu quelques changemens , ils sont de peu d'importance , soit dans les corps , soit dans les armes : d'accord ; mais ils ont pensé , ceux qui sont venus après , ont pensé aussi , & leurs successeurs ont eu le même droit ; pourquoi ne nous fera-t-il pas libre de penser à notre tour , & de faire usage de notre esprit , d'encherir sur eux , si nous croions qu'ils se sont trompés ? Il nous doit être permis , non seulement de le dire ; mais encore de faire voir par l'opposition de notre tactique à la leur , qu'il y a encore quelque chose à faire après eux , quoique nous reconnoissions qu'ils étoient de grands hommes , & qu'ils ont approché de la perfection. Tâchons nous-mêmes d'en approcher un peu plus. C'est beaucoup de nous mettre sur la route , il n'y a plus qu'à marcher.



C H A P I T R E I I.

De la Colonne, & de ses parties. Ce qu'on entend par cet ordre, & cette manière de combattre. Ses avantages sur le quarré à centre plein.

LA Colonne est un corps d'infanterie serré & *suppressé*, c'est-à-dire un corps rangé sur un quarré long, dont le front est beaucoup moindre que la hauteur, qui n'est pas moins redoutable par la pesanteur de son choc, que par la force avec laquelle il perce & résiste également par tout, & contre toutes sortes d'efforts. Les rangs & les files doivent être tellement serrées & condensées, que les soldats ne conservent qu'autant d'espace qu'il leur en faut pour marcher, & se servir de leurs armes.

Ce quarré long est formé de plusieurs bataillons à la queue les uns des autres, depuis un bataillon jusqu'à six, sur plus ou moins de files ou de rangs, selon la situation du país où l'on se trouve obligé d'agir & de combattre; car lorsqu'on peut former deux Colonnes au lieu d'une trop forte, & sur un trop grand front dans un défilé, il est toujours plus avantageux d'observer cette méthode pour éviter la confusion, & laisser un écoulement aux sections rompuës, ou faire place aux autres qui succèdent dans un combat trop long & trop opiniâtre.

Je ne range pas ma Colonne selon le front ordinaire d'un bataillon, qui étant à quatre ou cinq de hauteur, marche sur plus ou moins de front selon sa force ou sa foiblesse.

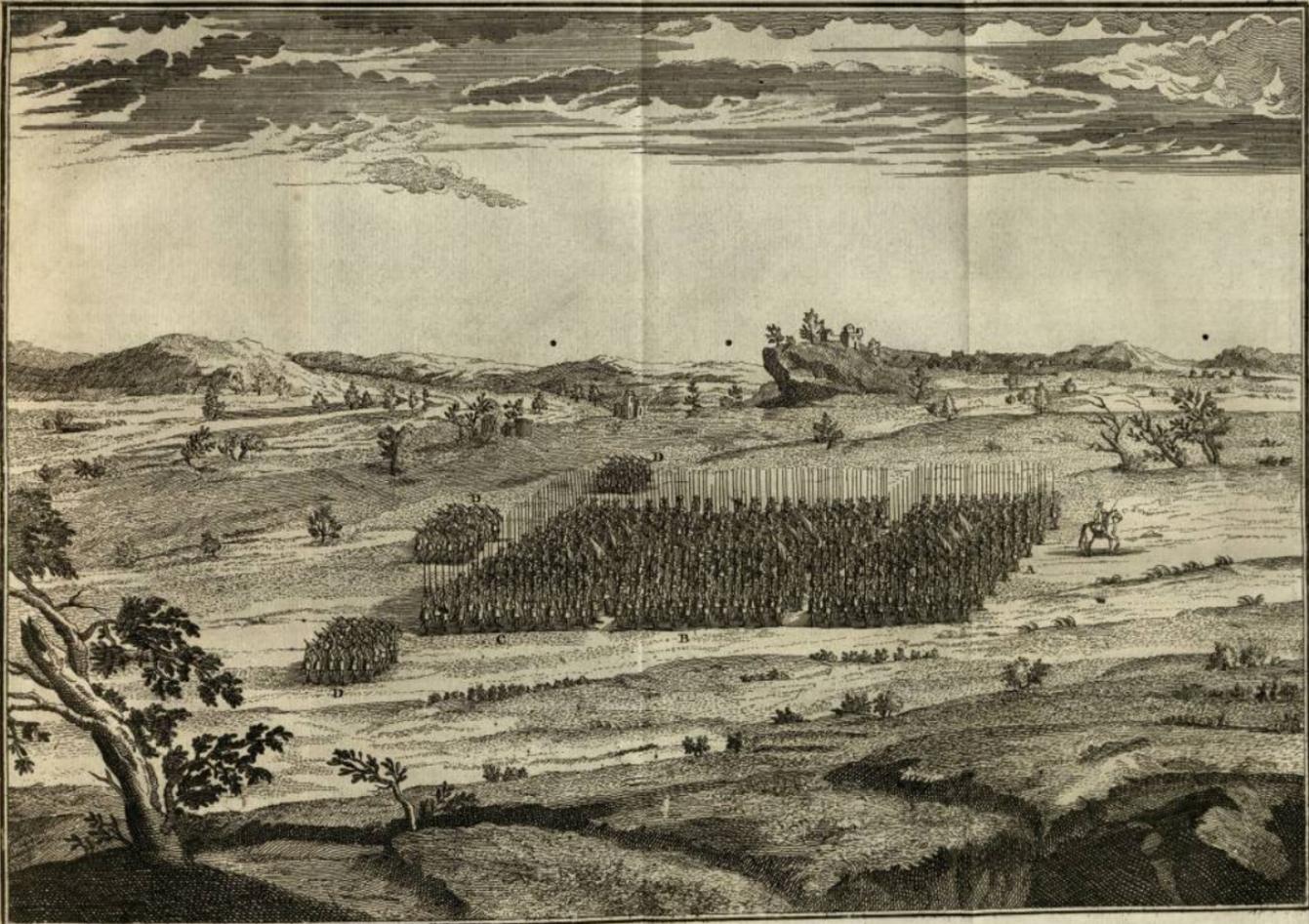
Je me fixe à vingt, vingt-quatre, ou tout au plus à trente files dans un terrain libre; mais dans un autre qui ne l'est pas, comme dans un país fourré & de défilés, elle peut se maintenir dans sa force depuis trente files ou trente-quatre même jusqu'à seize: car je crois défectueux tout nombre plus grand ou plus petit. Je n'observe pas le nombre pair, parce qu'il ne me semble pas fort nécessaire pour les évolutions qui lui sont propres.

La Colonne, étant composée de plusieurs bataillons, doit former plusieurs corps joints ensemble. J'appelle la première A, première section; la seconde B, seconde section; & la troisième C, troisième section. Elle peut être composée, comme je l'ai déjà dit, depuis un bataillon jusqu'à six, qui dans le combat ne laisseront aucun intervalle entr'eux. Il y aura six Capitaines, six Lieutenans, & six Sergens à la tête: le reste des Officiers & des Sergens sera reparti aux flancs, ou sur les aïles des rangs.

Je partage également les Officiers & les Sergens à la tête, à la queue & aux flancs de chaque section, & sur tout à celle de la queue C; afin que si la colonne venoit à être enveloppée, & attaquée de tous côtés, l'ennemi trouve une égale force & une égale résistance, supposé même que les deux premières sections vinssent à être battues.

J'appelle les aïles des rangs, ou les flancs *faces*, parce que par le terme de *flanc* on entend les côtés foibles d'un bataillon ou d'un escadron, au lieu qu'il n'y a rien de foible dans un corps comme la Colonne.

Les compagnies de grenadiers D, ne feront pas corps avec la Colonne. On doit les placer à la queue, ou à chacun des côtés de la dernière section, étant une maxime constante très-connue des Anciens, & qui ne l'est pas moins parmi les Modernes, qu'il faut toujours séparer un corps d'élite & de réputation, & le faire combattre, sans le mêler avec un autre qui vaut moins. Le premier choc de la Colonne contre lequel nos batail-



LA COLONNE SUR TROIS SECTIONS.

Bataillons minces ne sauroient résister, quand même leur épaisseur seroit triple, doit être le signal, soit pour faire partir les grenadiers après les suiards, soit pour les jeter dans les espaces d'entre les bataillons ou des escadrons, ou pour tout autre usage, selon qu'il plaira à ceux qui commandent d'en disposer; ces petits corps servent comme de support & de réserve à chaque Colonne: cette réserve se trouvant plus ou moins grosse selon le nombre des sections.

On me demandera peut-être pourquoi je ne mets pas plutôt les grenadiers à la tête de chaque section, que de les en séparer comme je fais. C'est que la tête de chaque section étant formée d'un rang d'Officiers & de Sergens, & d'un autre des meilleurs soldats du bataillon, chacune est assez forte pour soutenir & faire un bon effort, chaque tête se trouvant hérissée des espontons & des halebardes des Sergens, & le second alternativement mêlé de mes piques ou pertuisannes de longueur avec les baïonnettes au bout du fusil, & fraisée par tout des mêmes armes: ce qui doit sembler terrible à tout ennemi qui ne combat pas dans le même ordre, & qui n'est pas armé de la même sorte.

Quand le bon sens & les règles de la guerre ne nous feroient pas voir qu'il faut faire combattre séparément un corps qu'on distingue d'un autre qui vaut moins, l'expérience nous obligeroit à suivre cette méthode. La faute de Gorgidas, qui fut celui qui imagina, leva & disciplina le bataillon sacré des Thébains; cette faute, dis-je, me disposeroit à séparer dans le combat les grenadiers d'une Colonne. Gorgidas s'avisait de répandre & de mêler ces braves gens sur tout le front de la phalange, ils'en trouva mal. Pelopidas s'en étant aperçû, & ayant remarqué beaucoup moins d'ardeur & de courage dans ces troupes ainsi démembrées, qu'elles n'en avoient fait paroître à la journée de Tégyre, où elles avoient combattu sans être mêlées avec d'autres, *il ne les sépara pas*, dit Plutarque, *& ne les divisa plus; il s'en servoit toujours comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions*, le rangeant toujours sur une très-grande profondeur, *comme nous voions dans les courses de chariots, que plusieurs chevaux attelés à un char courent de plus grande vitesse que ceux que l'on vouffe seuls: non pas parce que partant tous ensemble, & faisant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalousie échauffent leur courage, & augmentent leur ardeur; il pensoit de même que les braves gens, se servant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles, & combattoient plus courageusement ensemble que séparés.* Là-dessus M. Dacier fait une remarque très-vraie & très-sensée, à laquelle les Experts dans le métier souscriront toujours: il est rare, dit-il, que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, sur tout si ce mauvais est plus fort en nombre.

On observera de composer les Colonnes en tout ou en partie, si elles sont fortes, des plus braves régimens de l'armée, sans aucun égard au rang des corps, mais à leur valeur seulement, & au mérite de ceux qui les commandent.

Je suppose les bataillons, qui composent la Colonne de 500. hommes, ou de 400. fusiliers, & 100. pertuisanniers, la compagnie des grenadiers, les Officiers & les Sergens non compris. Je la divise en deux manches, dont l'une s'appelle *Manche de la droite*, & l'autre *Manche de la gauche*. Je subdivise encore chaque manche de cinq en cinq files; j'appelle les trois de la droite *Divisions de droite*, les trois de la gauche *Divisions de gauche*. Les deux premières des aîles, *Divisions des aîles*; les deux suivantes, *première division de droite, seconde de gauche*; les deux dernières du centre, *troisième de droite, troisième de gauche*; ce qui fait trente files.

Cette division est absolument nécessaire, soit pour se remettre en ligne, soit dans le cours du combat, ou lorsqu'on veut partager la Colonne de la tête E à la queue F, pour en faire deux d'une seule, comme on voit dans la figure. Ce mouvement se fait lorsqu'une

qu'une Colonne aiant percé la ligne, elle veut tomber sur les flancs à droit & à gauche des bataillons ennemis : alors ce qui étoit face ou flanc devient front.

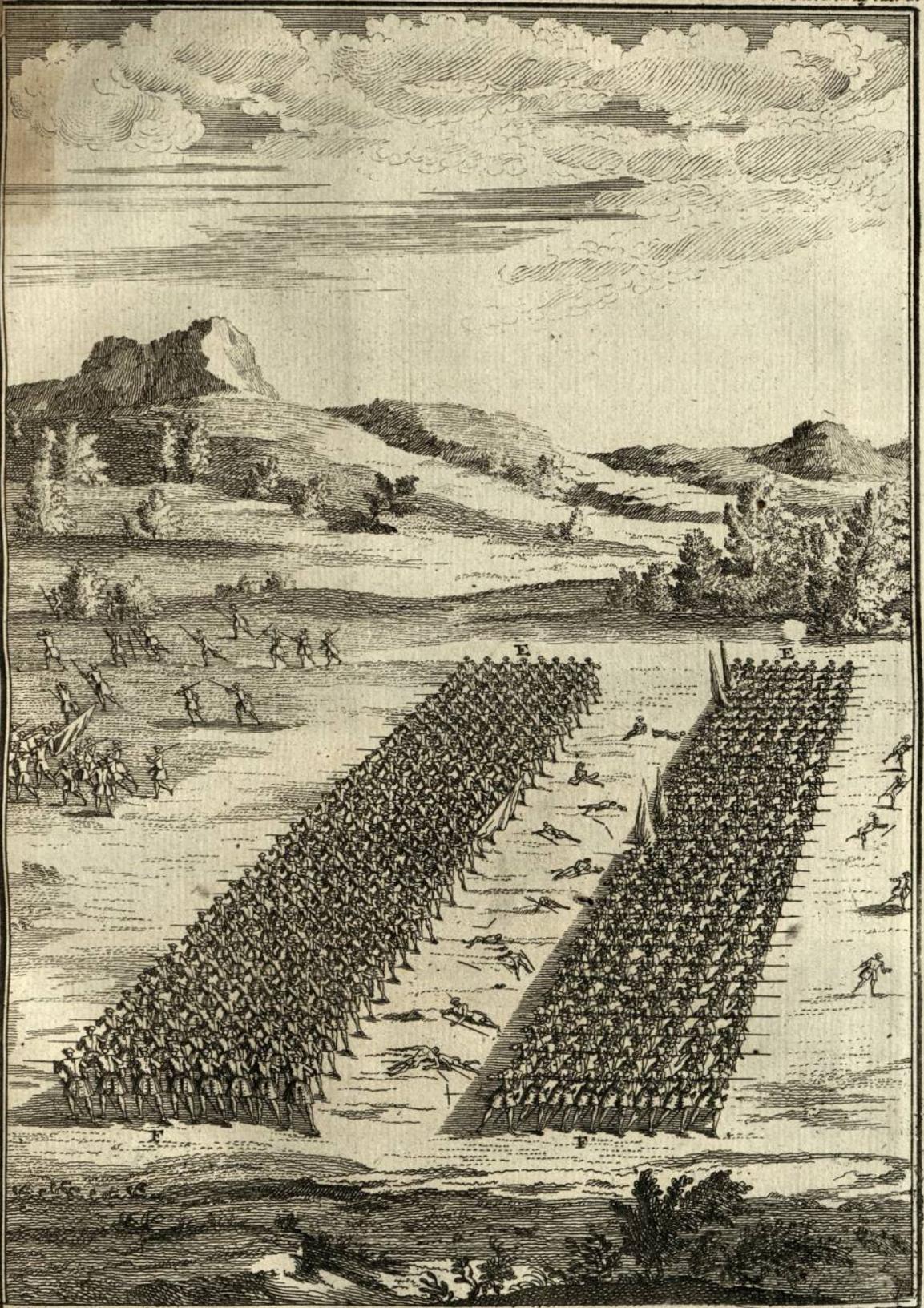
Ce que je dis ici des divisions de la Colonne, est bien à remarquer. Car outre ces subdivisions, on peut encore la faire tirer par divisions ou par pelotons de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. Ce feu est plus continu, plus régulier, plus sûr & moins embarrassé que de tirer par rangs ; c'est la méthode Hollandoise, dont je fais grand cas, à certains égards : mais il faut de l'exercice, brûler bien de la poudre ; on ne sauroit mieux faire, lorsqu'on voudra se réduire à se battre de loin.

Je dirai pourtant que le feu par divisions, ou pelotons de cinq files, soit qu'on tire par tête ou par faces, est moins propre à la Colonne qu'au bataillon autrement disposé ; d'ailleurs le feu est ce qu'il y a de moins à considérer dans la Colonne qui agit toute en action. Elle n'en a guères non plus à essuyer, puisque sa force consiste dans l'abord de l'ennemi, & dans la violence de son choc. La nation Françoisé n'est nullement propre à cette sorte de manœuvre, qui consiste dans un grand feu sans s'aborder : ceux qui la font combattre sur ce principe dans les actions de rase campagne, ne la connoissent pas, & s'ils sont battus ils méritent de l'être. Il faut laisser aux Hollandois, comme plus flegmatiques, leurs pelotons, & prendre toute manière de combattre qui nous porte à l'action & à joindre l'ennemi. J'approuve fort la division d'un corps par pelotons, mais c'est pour des cas différens de ceux de rase campagne.

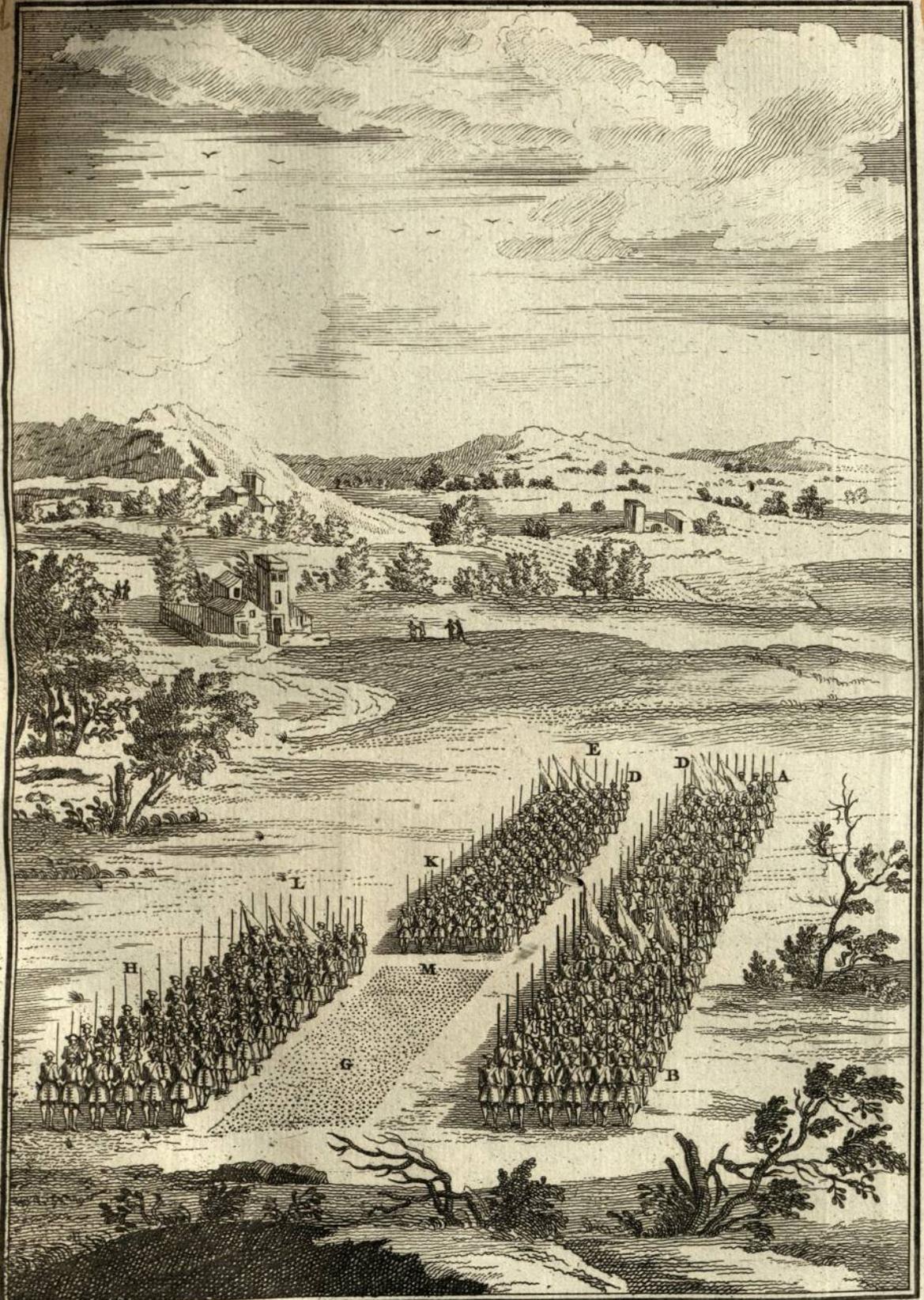
On fait aujourd'hui une fort grande estime du bataillon carré à centre vuide : car il y a plus d'un siècle que le plein s'est évanoui, quoique meilleur : cependant les Experts dans l'infanterie conviennent qu'il est très-défectueux par la foiblesse de ses angles. Il n'en est pas de même de la Colonne, ses angles n'ont aucune prise, & ses faces ou ses côtés sont si étendus qu'ils fournissent un feu qu'il n'est pas aisé d'aborder, & qui ne finit point, comme nous le ferons voir. On ne sauroit rien imaginer de plus simple dans la manière de la former, tout nombre lui est propre. On peut former une Colonne d'un seul bataillon sur vingt de hauteur : si l'on n'a pas davantage de troupes à opposer, le ralliement en est facile & aisé ; elle se rompt & se remet dans un instant, elle conduit à toutes sortes d'évolutions & de changemens : ce qu'on ne remarque pas dans le *Coin* ou le triangle des Grecs, & dans le bataillon carré.

Ajoutons à cela que la profondeur de notre Colonne, de G en D, dont on ne voit point le fond, surpasse de plus d'un tiers celle du carré parfait, que je suppose de 3000. hommes à centre plein. Je fais cette supposition au cas que l'on voulût embrasser ce carré hors d'usage, quoique meilleur, pour combattre ma Colonne. Je dis que ces deux sections, ou bataillons A B, feront plus d'effet par ses différens feux que le carré de six bataillons. Ce n'est pas là le seul avantage de ma Colonne. Je prétens que ses angles, pour y revenir encore, ne peuvent être émouffés ni enlevés, parce qu'ils n'offrent aucune prise, & l'on peut dire qu'ils n'en donnent point, à cause de la violence du feu des côtés, & d'un feu oblique, qui est de tous le plus dangereux. Encore un coup, ces angles ne sont pas davantage exposés que ceux de nos bataillons, qui sont des carrés longs : outre qu'on ne sauroit attaquer les côtés, ou que si on les attaque on ne peut le faire que par un ordre & des armes semblables.

Ce qu'il y a encore de plus à craindre, & de plus redoutable, est le mouvement des sections à droit & à gauche, comme on peut voir en E F ; car si par exemple la Colonne est attaquée, & que la section F, qui étoit au terrain ponctué G, faisant à droit se porte en F, l'ennemi, qui est prêt à l'aborder, ne pourra choquer que le côté H, c'est-à-dire le côté d'une section : car s'il attaque la face K, de la section E, il s'expose à deux différens feux de la tête L, flanquant K, & K réciproquement L. Cette

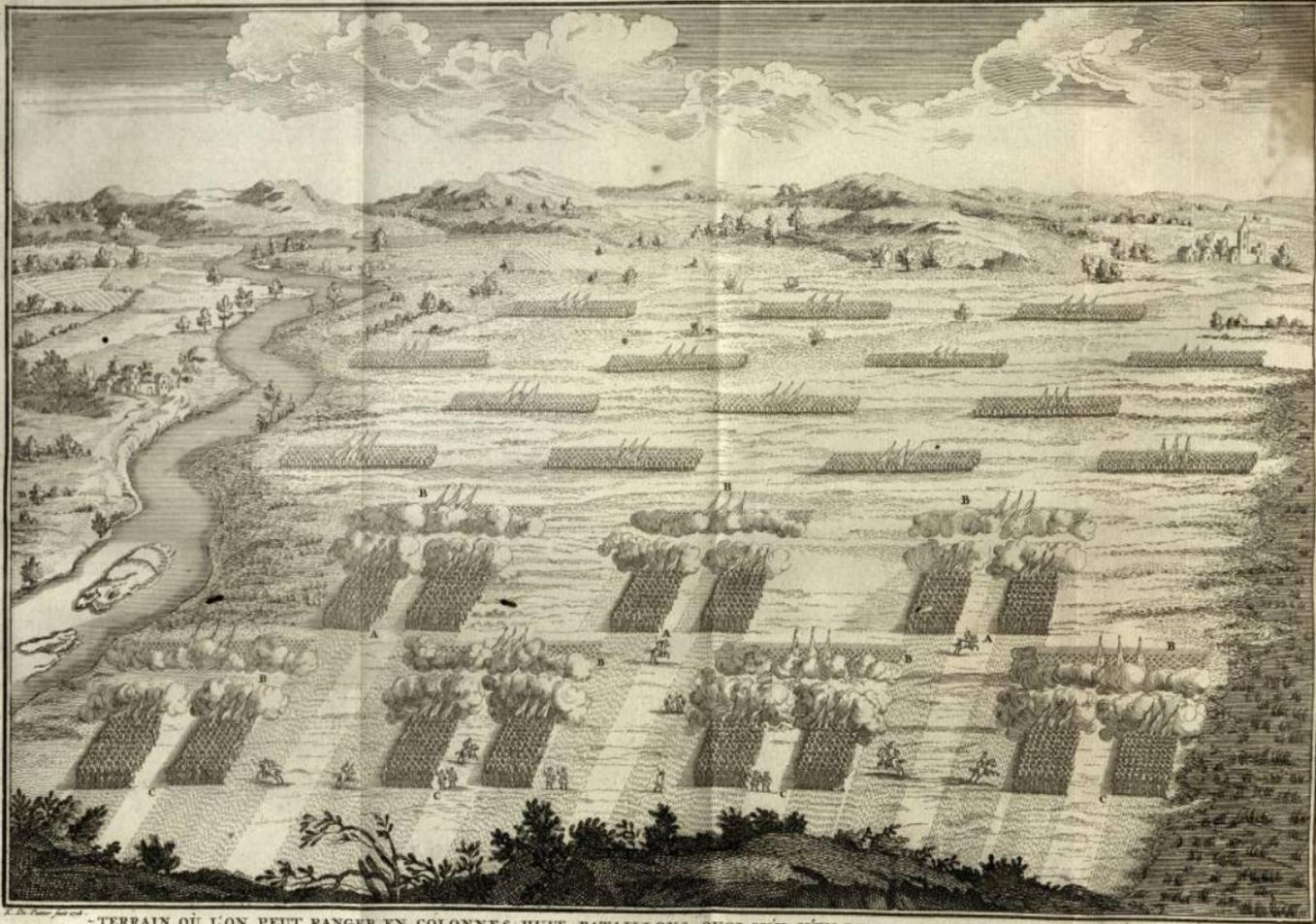


COLONNE COUPÉE DE TÊTE À QUEUE, POUR EN FORMER DEUX
D'UNE SEULE APRÈS AVOIR PERÇÉ.



J. de Botton fecit

MOUVEMENT DES SECTIONS DE LA COLONNE.



TERRAIN OÙ L'ON PEUT RANGER EN COLONNES HUIT BATAILLONS, QUOI QU'IL N'EN PUISSE CONTENIR QUE QUATRE DE FRONT.

attaque seroit d'autant plus dangereuse, que la section F peut donner de tête contre le corps qui attaqueroit, & qui lui prête le flanc.

Si l'ennemi tombe en même tems sur les deux faces de la gauche, il se trouve exposé aux mêmes difficultés & aux mêmes dangers, ne pouvant s'engager en G, sans effuier tout le feu de M, de la section E & de F. Voilà un avantage qui ne se trouve point dans le quarré, ni dans quelque évolution ou figure que ce soit.

Je veux que cette Colonne soit investie, envelopée, & choquée de tous côtés par un corps de trois ou quatre mille hommes rangés selon la méthode d'aujourd'hui; croit-on que cette Colonne unie & ferrée, & ne faisant qu'une seule masse bien ordonnée, restera immobile & sans action dans un terrain libre comme le quarré lorsqu'il est environné? Ce seroit lui refuser & lui dérober ses propriétés naturelles, qui consistent dans la force & la violence de son choc, dans la vitesse & la célérité de ses mouvemens, de ses changemens, & de ses différentes manœuvres en présence de l'ennemi, & pendant le cours même d'un combat, dans la simplicité de sa figure qui se rompt & se remet dans un instant sans peine & sans confusion. Joignez à cela qu'elle s'accommode à toute sorte de situations de terrain, dans les plaines comme dans les pais couverts, embarrassés & ravineux, montagneux & de défilés, & dans les insultes de postes & de camps retranchés. Elle combat avec les mêmes avantages par tout, & plus dans les lieux resserrés & de défilés que dans les autres. Car dans ceux qui peuvent à peine contenir deux ou trois bataillons de plus, ou dans des trouées, où quelquefois des armées entières sont obligées de se former sur un très-grand nombre de lignes, où à peine six ou sept bataillons peuvent combattre de front, on peut au moins leur opposer les quatorze Colonnes A, c'est-à-dire le double de bataillons aux sept de l'ennemi B, qui remplit l'ouverture de la trouée par plusieurs lignes redoublées; de sorte que ces vingt-six Colonnes rangées sur deux lignes, sont en état de culbuter & de battre un nombre triple de bataillons rangés sur plusieurs lignes; n'est-ce pas là une évidence palpable? Car quel est le bataillon qui pourra résister & soutenir contre le choc d'une Colonne, & à plus forte raison contre deux? Je ne prétens pas seulement que ces Colonnes attaquent les bataillons minces; mais ma méthode est que les Colonnes de la seconde ligne C, passent en même tems entre les intervalles des Colonnes de la première A, & tombent sur la seconde B.

Je ne m'arrête pas au reproche que l'on fait à la Colonne de donner prise sur elle, par l'excès de foiblesse des côtés qui deviennent plus longs & plus minces. Car que répondre à un tel reproche, sinon ce qu'Ajax répondit à Vénus: *Allez, la guerre n'est pas votre métier, mêlez-vous de la faire naître.* Peut-on en effet appeller excès de foiblesse & côtés longs & minces, un corps de 24. ou de 30. files de tête à queue sur 46. de profondeur? Si ce corps se trouve attaqué par une de ses faces, l'ennemi doit se résoudre à affronter & à pénétrer 24. rangs, c'est-à-dire un corps dont les files des faces sont de 24. de hauteur. Où est donc cet excès de foiblesse? Où sont ces côtés minces? Mais quelle est la nature des corps qui attaqueront cette Colonne tour à tour, & à différentes reprises? Ce ne peuvent être que des bataillons ordonnés, armés, & disposés selon la façon d'aujourd'hui, sur quatre ou cinq de hauteur. Ne seroit-ce pas une espèce de prodige en matière de lâcheté, si des files de 24. hommes se laissoient enfoncer & pénétrer par de files de cinq tout au plus?

Je suppose que ces bataillons en bon nombre, environnent & envelopent cette Colonne de toutes parts, ou plusieurs ensemble; combattant sur un tel principe, ils ne tiennent rien: car cinq hommes de file auront alors affaire à douze ou à quinze à

chaque face. Si c'est de la cavalerie qui charge & qui s'abandonne sur cette Colonne, on la chauffera à bout touchant. C'est là la première civilité, le premier compliment, & ce compliment fera un peu long & fort ennuyeux ; parce que le cavalier étant plus élevé, il fera aussi vu & salué des rangs de derrière, & passé encore par les pertuisannes, les hallebardes & les esponsions dont ma Colonne se trouve fraisée. Ajoutez encore les compagnies de grenadiers, qui peuvent s'introduire dans les espaces des escadrons, & les chauffer en flanc. Encore une fois, les uns comme les autres se trouveront-ils bien d'une telle réception ? Ne voilà-t-il pas une façon de combattre bien mauvaise & bien foible, puisqu'on ne peut autrement l'attaquer que par une autre semblable qui puisse en soutenir le choc & le heurt. Cette Colonne ainsi combattue, comme je l'ai dit, fera toujours chemin, pénétrera & passera sur le ventre de tout corps qui osera se présenter devant & lui couper retraite, ce que le carré ne fera jamais : j'entens ici le carré vuide, car le plein dont on se servoit il y a près de deux siècles avoit quelque convenance avec la Colonne.

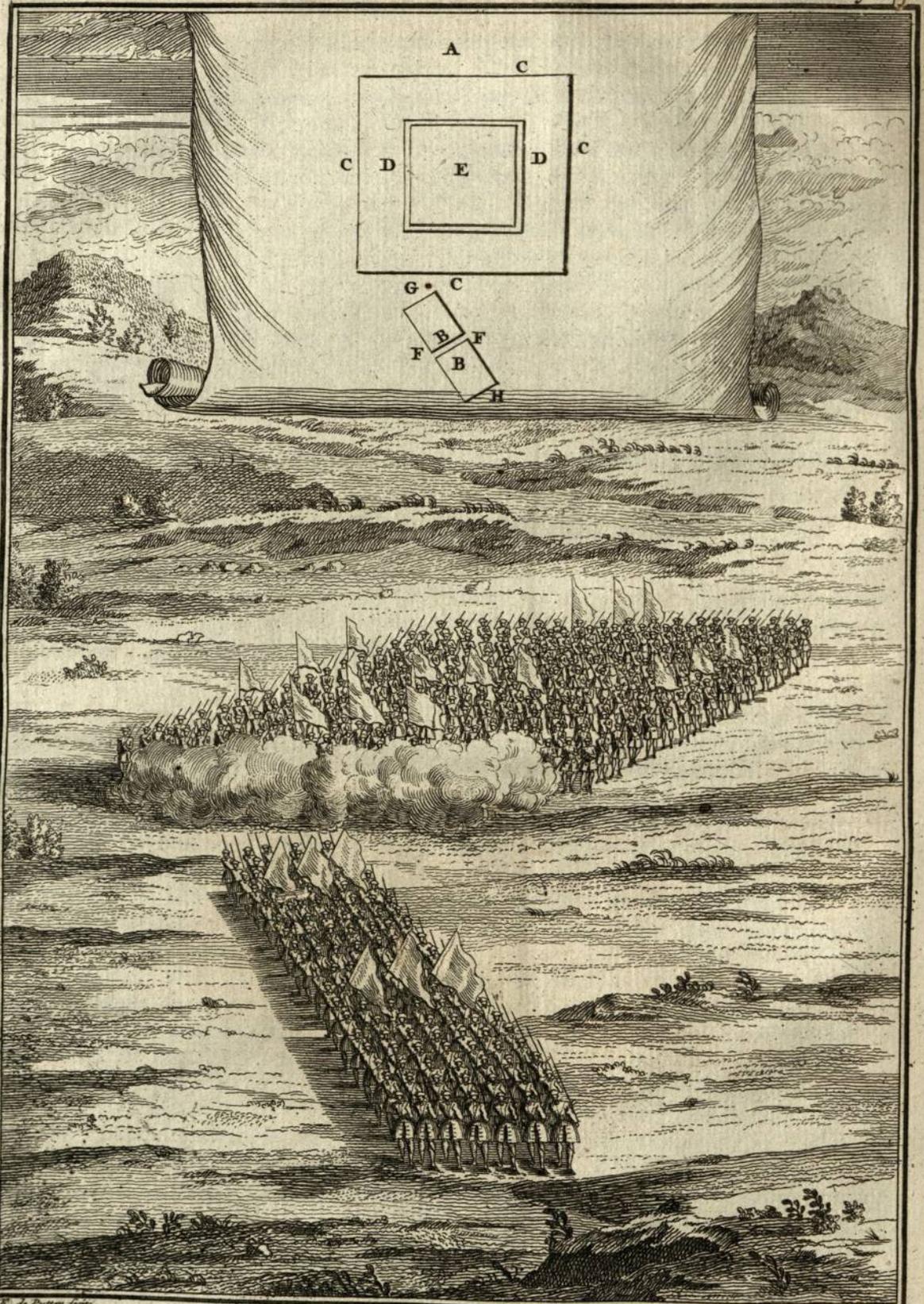


C H A P I T R E III

De l'ordre quadrangulaire opposé à la Colonne. Analyse de ces deux évolutions. Que le feu de la première est inférieur à celui de la seconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.

LE bataillon carré plein étant massif, car c'est sur celui-là que quelques Officiers ont commencé à ouvrir les yeux depuis mon Livre des *Nouvelles découvertes sur la Guerre* ; ce bataillon, dis-je, étant massif & épais, ne sauroit se mouvoir ni manœuvrer, (car il ne s'agit pas ici du carré vuide, qui est pis encore,) ses mouvemens sont lourds & graves, & tout d'une pièce ; tout terrain n'est pas propre à cette sorte d'évolution : il lui en faut, pour ainsi dire, un fait exprès, comme à la phalange, & lorsqu'on le rencontre il faut y rester, s'il plaît à l'ennemi de nous y combattre ; s'il faut marcher, on ne va pas longtems sans trouver des obstacles, qui ne permettent plus de suivre cet ordre : & s'il faut le changer pour en prendre un autre, il est dangereux de le faire l'ennemi sur les bras, soit qu'il vous suive ou qu'il vous harcèle. Si le carré est plein, il est propre pour le choc & pour enfoncer : mais les angles sont foibles, & le choc en est moins violent ; s'il est vuide, il est sujet à se rompre de lui-même, à se défordonner & à se confondre, pour peu qu'on soit obligé de doubler le pas, & l'on n'a pas besoin de l'ennemi pour faire cette œuvre, à moins qu'on en use comme fit Xénophon, ce que nous expliquerons.

Je suppose même qu'on soit favorisé du terrain, comment remédier à un inconvénient qui peut arriver, & qui arrive toujours lorsqu'on est attaqué ? Car si l'ennemi fait plus d'effort en un endroit qu'en l'autre, & qu'il s'y trouve plus de gens tués, ce n'est plus un carré, mais une confusion : la cavalerie survenant là-dessus, comme on manque de cette arme, qui seule peut lui résister, je veux dire de ma pique ou pertuisanne, je laisse à penser ce qui en peut arriver ; & si ce carré est à centre vuide, ce qui ne peut se faire que par un grand corps de troupes, je défie les plus habiles d'y apporter du remède. Car lorsque c'est à centre plein, il y en a, quoique difficile à appliquer, si ce corps est même rompu à un de ses angles il ne sauroit se



N. de Pustier fecit.

QUARRE PLEIN DE 3600. HOMMES. ATTAQUE PAR UNE COLONNE DE 1200.

se remettre. Je conclus de là que le quarré vuide & plein ne sont pas meilleurs l'un que l'autre ; & si nous n'avons rien de plus parfait , comme en effet nous n'avons pas autre chose , où en sommes-nous ?

Xénophon reconnut par une expérience de plusieurs mois de marche & d'attaque dans la fameuse retraite des dix mille , les défauts de l'ordre quadrangulaire vuide , quoiqu'il fût sur plus de seize de hauteur : aussi l'abandonna-t-il comme impraticable , il s'en tint au *plésion* , c'est-à-dire au quarré long ; difons mieux , il forma deux Colonnes à une certaine distance l'une de l'autre , & les bagages entre-deux , sans remplir & fermer les intervalles d'entre les deux Colonnes en tête & en queue des équipages. *L'armée*, dit l'Auteur , *continua sa marche à travers une plaine , suivie de Tjaphernés avec de fréquentes attaques. On reconnut alors qu'une armée sur quatre fronts est très-incommode, lorsqu'il faut faire retraite avec un ennemi sur les bras ; car les faces opposées à l'ennemi venant à se confondre, ou à cause d'un défilé, qui est trop étroit, ou à cause d'une montagne, ou lorsqu'il faut traverser un pont, on est étonné sans pouvoir avancer dans la presse, & l'armée est hors de combat. Au sortir de là les ailes venant à s'étendre, le milieu demeure vuide ; ce qui fait perdre courage aux soldats à la vue de l'ennemi : outre que chacun se pressant pour passer le premier dans les défilés, on lui donne beau jeu pour nous attaquer. Comme les Généraux Grecs eurent remarqué ce défaut, ils firent un corps de réserve de 600. hommes, en six compagnies, avec les Chefs de centaine, de cinquantaîne & de dixaine : quand les côtés venoient à se resserrer, ils demeuroident à la queue, ou filoient sur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras ; & lorsqu'ils commençoient à prendre du terrain à droit & à gauche, ils remplissoient & couvroient l'intervalle d'entre les côtés, c'est-à-dire d'entre les deux Colonnes, selon qu'il étoit plus grand ou plus petit. Ils ne se brouilloient point aussi avec le reste des troupes dans les défilés, mais passoient l'un après l'autre par compagnies ; & si l'on avoit besoin du secours en quelque endroit, ils y accouroient aussi-tôt. On voit clairement que ce corps de 600. hommes faisoit tantôt l'avant-garde ou l'arrière-garde, ou se partageoit selon le besoin, sans se joindre aux Colonnes des côtés pour former le quarré. Si l'ordre quadrangulaire est défectueux dans une retraite, à quoi peut-il être bon, puisqu'il n'a été inventé que pour cela ? L'on va démontrer qu'il est encore moins propre pour le combat.*

Imaginons-nous un quarré de 3000 ou de 3600 hommes ; je soutiens qu'il est plus foible & moins en état d'attaquer & de se défendre qu'une Colonne de mille. Cette proposition ne semble-t-elle pas paradoxé ? Elle ne l'est pourtant pas, c'est au contraire une vérité aussi certaine qu'une démonstration de mathématique. Supposons le quarré A, & la Colonne B. Si A est attaqué, je mets en fait qu'on essuiera moins de feu du quarré A, que de la Colonne B. La raison est, qu'il n'y a tout au plus que sept ou huit rangs de chacun des côtés C, qui puissent tirer, & dont on puisse faire usage pour les feux. Tous ces rangs qui remplissent l'espace D, contre le grand C, & le petit quarré E, sont en état de se servir de leurs armes, & de soutenir la force du choc, si l'on n'en excepte les angles ; mais il faut convenir en même tems que les 1296 hommes, qui remplissent le centre du quarré E, sont tout-à-fait inutiles dans le combat, sinon pour fortifier & servir comme d'appui contre l'effort & le heurt de la Colonne, les huit ou dix premiers rangs D, qui ferment & embrassent le quarré E, supposant toujours que les 3600. hommes forment un quarré plein & parfait, qui fait 60. files en tout sens.

Si l'on m'objecte que ce corps quadrangulaire fournit un feu égal à chacun de ses côtés, & que la Colonne B n'a que ses deux faces F pour feux, & que celui de G & de H est très peu de chose, j'en demeure d'accord ; mais on sçait que le propre

de la Colonne est dans l'action. Il ne s'agit pas de tirailler, mais d'en venir d'abord aux coups d'armes blanches, & de joindre l'ennemi, & alors le feu n'a plus lieu, & il n'y en a aucun à essuier : d'ailleurs à proportion du quarré plein de 3600 hommes, contre une Colonne de 1200, il faut qu'on avoue que le feu de ma Colonne est infiniment plus grand ; car cette Colonne n'attaque qu'un des côtés du quarré, les trois autres ne voient rien de ce qui se passe au côté attaqué ; on n'en a donc rien à craindre, & cependant les deux faces F de la Colonne voient tout le côté du quarré sur lequel elle tombe, & par là on ne peut disconvenir que le feu de ce corps ne soit supérieur à celui du côté attaqué.

Outre les avantages que j'ai allégués plus haut, il n'y a pas un seul homme d'inutile, soit pour le choc, soit pour le feu, soit pour la légèreté de ses mouvemens. Si la Colonne tombe de tout son poids sur un des angles du quarré, elle l'emportera & le fera sauter hors ; que si cet angle est enlevé, comme en effet il ne sçauroit résister contre le choc de cette espèce de bélier, elle le pénétrera, le mettra en désordre & en confusion ; que si ce quarré est à centre vuide, car nous ne pratiquons que celui-là, encore sur quatre ou cinq de hauteur, il ne tiendra pas un instant, & le mal est sans remède. Que si l'on m'allégué l'exemple quadrangulaire de toute notre infanterie, après que les Alliés eurent forcé nos lignes en Flandres en 1708, j'ai la réponse toute prête ; c'est que les ennemis le respectèrent, & n'eurent pas le courage de l'attaquer, & c'est en avoir bien peu que de ne l'avoir pas fait. Par mon principe, le foible, mais très-foible, battra le fort sans difficulté : car pour peu qu'on soit au fait de ma Colonne, cela se comprend assez.

Je demande si Crassus fit le trait d'un Général bien sensé dans la guerre contre les Parthes ; il leur alla au-devant dans une plaine rase & pelée, à la tête d'une armée formidable. Il avoit sept légions, 4000. chevaux, & autant d'infanterie légère. Que fait-il pour se faire battre ? Plutarque nous l'apprendra ; il nous donne l'ordre & la distribution de chaque arme de l'armée Romaine, & nous fait voir clairement l'ignorance de Crassus. L'Auteur semble pourtant admirer cette ordonnance, mais à deux pas de là il en fait voir l'absurde, sans y prendre garde : *Il fit un corps de bataille quarré, dit-il, qui faisoit face de tous côtés, & dont chacun des côtés présentoit douze cohortes. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être soutenue à propos par la cavalerie, & que tout ce corps en étant également reparable, chargeât avec plus de sûreté & d'audace.*

Un homme qui ne sera pas du métier, s'imaginera que cet ordre est la plus belle chose du monde, & c'est pourtant la plus grande ignorance qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un Général d'armée : car par cette disposition insensée, Crassus trouva le secret de rendre inutiles les deux tiers de son infanterie. En effet peu s'en falloit que cet ordre de bataille quadrangulaire ne fût à centre plein : quand même il eût été plus vaste, l'ennemi ne s'en fût pas moins moqué, & ne l'eût pas moins enveloppé & détruit par ses seuls archers à cheval, comme cela arriva : car carracolant & l'environnant de tous côtés, sans le joindre, il l'accabla d'un orage de flèches ; de sorte que ce quarré ridicule & immobile se trouva en butte aux traits redoutables des Parthes, sans pouvoir avancer ni reculer. C'est ainsi que cette armée, composée de l'élite des forces Romaines, fut totalement détruite & anéantie par un nombre d'archers infiniment inférieurs, c'est-à-dire par la moindre partie de l'armée des Parthes.

Si l'on m'objecte que les peuples de l'Asie & les Egyptiens, peut-être avant eux, ont souvent combattu par gros bataillons pleins & quadrangulaires à leur infanterie, séparés par intervalles de l'un à l'autre, comme cela se voit dans la bataille de Cyrus contre Crésus, & dans celle de Cunaxa entre Cyrus le jeune & Artaxerxès, qui se

rangea par corps quadrangulaires à droite de sa cavalerie. Cela ne conclut pourtant pas à l'avantage de cette façon de combattre ; ni Crésus, ni Artaxerxès ne forment point une autorité respectable. On voit dans l'ordre de bataille du premier contre Cyrus, quatre grands corps quarrés d'Egyptiens auxiliaires de dix mille piquiers chacun ; mais Cyrus, qui connut le foible de cette évolution, n'en tint aucun compte, il les attaqua & en vint à bout. Si ces gens-là eussent formé une phalange alignée à celle de Crésus, Cyrus se fût trouvé très-embarrassé, malgré l'excellence de son ordre de bataille, qui est au dessus de tout ce qu'on peut imaginer de profond dans la tactique.



C H A P I T R E IV.

Huit bataillons, rangés en Colonne, résisteront à une force quadruple, ils seront même en état de l'attaquer. Preuves de cette proposition.

QUOIQUE ce que je viens de dire dans le Chapitre précédent suffise de reste pour démontrer la foiblesse de l'ordre quarré, je n'en demeurerai pourtant pas là : il nous importe trop de le suivre & de le harceler sans cesse, parce qu'il y a un nombre d'Officiers d'infanterie qui le soutiennent de toutes leurs forces, ainsi que nos bataillons, selon la méthode dont nous les rangeons & les faisons combattre, ce qu'on ne peut faire qu'en opposant tous ces corps, grands ou petits, à mon principe des Colonnes ; je m'assure que si je ne renverse pas absolument le préjugé de la coutume, j'y porterai une telle secousse, que le plus grand nombre se convertira & reconnoitra son erreur.

Supposons une armée ou un très-grand corps de troupes battu, dissipé, & mis à la débandade. Supposons encore qu'il se trouve trois ou quatre mille hommes parmi ces fuyards qui ne soient pas d'humeur à se rendre, qu'ils se rallient, qu'ils s'ameutent, & que pour se retirer en gens de bien & plus sûrement, ils forment un gros bataillon quarré à centre vuide, que le victorieux soit à leurs trousses, voilà en peu de tems le pauvre bataillon quarré environné de toutes parts, voilà des gens fort mal à leur aise. S'ils marchent, c'est avec une extrême lenteur ; car s'ils vont au-delà du pas grave, ils rompent leur ordre, cela ne peut être autrement ; & si l'ennemi qui le suit & qui le harcèle s'en aperçoit, il ne manquera pas d'en profiter ; s'il ne le juge pas à propos, parce qu'un peu de halte remet tout dans un terrain favorable, il leur fera esluier une grêle de coups de fusils. Il est vrai qu'on leur répondra ; mais qu'est-ce qu'un feu de marche dans un quarré d'hommes ? Très-peu de chose : que faire ? que devenir, s'il n'y a pas moien de se retirer par un bon effort, puisque cette évolution n'est pas propre pour le choc. Il faut donc se rendre.

Je suppose que l'ennemi ignorant le défaut & la foiblesse infinie de ce corps rangé de la sorte, respecte sa figure parfaite, & n'ose l'aborder la baionette au bout du fusil, ou par le choc de sa cavalerie, qui peut beaucoup contre un corps d'infanterie dénué de la seule arme qui peut rendre ce choc inutile & sans effet ; si l'ennemi, dis-je, n'ose l'affronter, il ne le suivra pas longtems qu'il ne le voie bientôt obligé à des haltes incommodes & fréquentes, par la bizarrerie du terrain qui ne lui fera pas favorable ; ne faut-il pas songer alors à marcher d'une autre façon ? Quelle figure prendre pour s'empêcher d'être attaqué ? Il n'y a rien de meilleur, dira-t-on, que l'ordre quadrangulaire dans une retraite ; mais s'il faut l'abandonner par les obstacles que le pais offre, comment faire, puisque tout ce que nous sçavons ne vaut rien ?

Nous voilà décontenancés , quand le terrain s'ouvreroit en sortant d'un mauvais pas , il faut se réformer & se remettre : cela est-il bien aisé l'ennemi sur les bras , qui guette l'occasion de nous charger avec avantage ? Cela me semble bien délicat , & sur tout dans un païs où il faut réitérer plusieurs fois ces sortes de manœuvres. Voilà mes gens à bout.

Que fera un habile homme qui fera au fait de mon principe des Colonnes ? Il dira j'ai quatre mille hommes , avec des armes de longueur pour joindre aux courtes , partageons ce bataillon quarré en quatre corps & formons les quatre Colonnes A , B , C , D , de mille hommes chacune.

Cela fait , donnons 40 à 45 pas de distance de l'une à l'autre. N'est-il pas vrai que ces quatre Colonnes se trouvant d'une figure plus simple , & moins embarrassée pour la marche , & s'accommodant à toutes sortes de situations de terrain , se retireront au grand pas & sans confusion , se foutenant réciproquement les unes les autres , & par elle-mêmes ? Si marchant dans cet ordre , l'ennemi E les attaque toutes en F & même d'une attaque environnante , on n'a que faire de changer l'ordre ; & quand les distances qu'elles laissent entr'elles seroient plus grandes ou plus petites , il n'y a nul inconvénient à craindre. Les bataillons E , G , n'y trouveront pas leur compte , j'en ai assez fait voir la raison ; ils seront bientôt pénétrés , renversés & ouverts de toutes parts ; & s'il y avoit plusieurs lignes de cette force , ou plus étenduës , comme je suppose les deux E , G , elles ne résisteroient pas davantage.

Mais , dira quelqu'un , car ce quelqu'un s'est rencontré , si les lignes E , G , se rapprochent & s'enchâssent les unes dans les autres , & n'en forment plus qu'une , les bataillons d'une troisième se joignant derrière les autres , & doublant leur hauteur en manière de phalange , vos Colonnes tiendront-elles contre cette masse d'infanterie ? C'est ainsi que l'on reconnoît , sans y penser & sans le vouloir , la nécessité de combattre sur une grande profondeur , que l'on approche malgré soi de mon opinion , & que l'on convient avec moi que *notre manière de combattre est pleine de défauts très-essentiels* , puisqu'il faut renverser & changer tout l'ancien système pour parer contre le mien. Nous attendons ce changement du tems & de la guerre , l'un & l'autre justifieront mes principes.

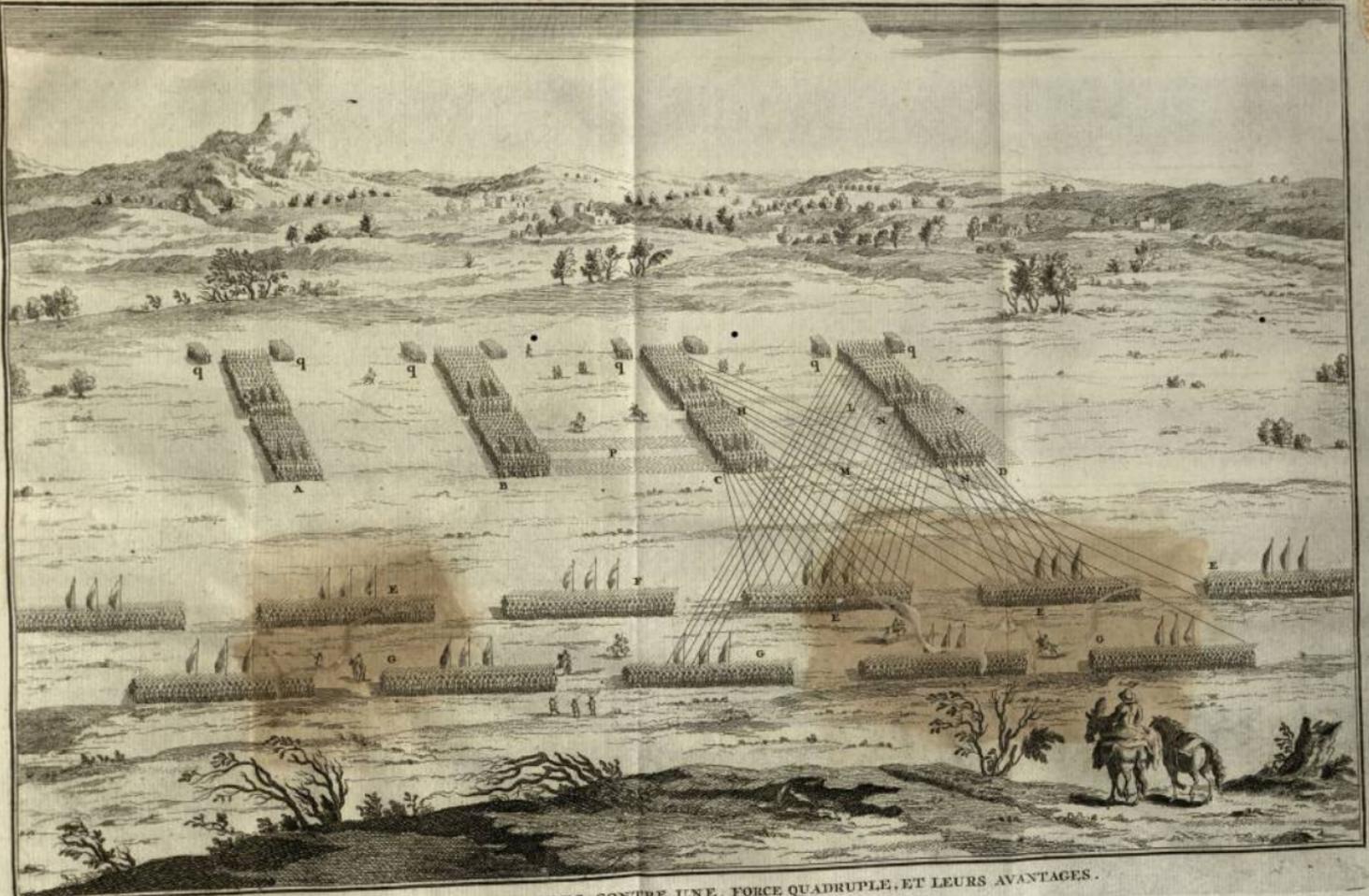
Une phalange coupée par corps est bonne à bien des égards , mais elle ne sçauroit jamais soutenir contre une ligne de Colonnes à la distance du front d'un bataillon l'une de l'autre.

Je vais plus loin en laissant la phalange , dont nous n'avons que faire ici. Si ces quatre Colonnes s'avancent sur le front E , qui se coupe la marche , non seulement elles perceront , mais je prétens encore que leur feu est du triple plus fort que celui de l'ennemi. On en sera surpris , la chose est cependant incontestable.

Considérons les différens feux de ces Colonnes ordonnées de la manière que je les range , & opposées aux lignes E , G . Le feu de E , (car il ne faut pas parler de celui de la ligne G , qui ne peut en fournir) est-il comparable au feu qui part des têtes & des côtés H , L , de mes Colonnes : feu d'autant plus terrible , plus meurtrier & plus dangereux , que les coups ou tirs sont obliques , croisés & ramassés comme en M ; de sorte que ce qui paroît & qui se présente entre les distances ou les vuides d'entre les Colonnes , ne sçauroit jamais soutenir le nombre & la violence de ces feux directs & obliques , qui ne finit point suivant ma méthode.

Je suppose que l'ennemi esuie toute cette bourasque de coups de fusils sans branler & sans perdre patience , je veux même que ces lignes de feu ne soient pas telles que je les représente , (car quoiqu'elles soient telles en effet , ce n'est ici qu'une supposition ,) & que les bataillons E , G , pour se garantir d'un tel orage , ou croiant l'éviter , abor-

dent



COMBAT DE QUATRE COLONNES CONTRE UNE FORCE QUADRUPLE. ET LEURS AVANTAGES.

dent les Colonnes, & que les corps opposés aux têtes de ces Colonnes se replient dessus, les accolent & les embrassent comme aux points N : ces bataillons, & ceux qui débordent à leurs aîles, seroient-ils bien à leur aîse entre les divers feux de ces Colonnes ? La partie deviendrait-elle bien égale entre des bataillons minces qui les attaquent, & des corps d'une profondeur si redoutable, & des armes de longueur dont l'ennemi se trouve dépourvû ? Comment cela se peut-il ? Je ne le vois pas.

Mais, dira-t-on, les corps de la seconde ligne G, ou d'une troisième, viendront au secours, se succéderont, & attaqueront à diverses reprises : ne croions pas cela : que feront des baïonnettes, qui en rencontreront d'autres mêlées alternativement, avec des pertuisannes de douze pieds & demi de long que l'ennemi n'a pas ; & qu'est-ce que des filles de cinq tout au plus contre d'autres de douze de chaque côté ? N'est-ce pas donner de la tête contre un roc ? D'ailleurs ce roc ne reste pas immobile comme le bataillon carré, c'est le roc de Polyphème qu'il lance d'une force de géant contre les vaisseaux d'Ulysse. Mais, dit-on, si les bataillons entrent & s'introduisent entre les distances de vos Colonnes, comme on voit en P, que deviendrez-vous ? Et qu'aurois-je à craindre ? Qui se chargera d'une telle manœuvre ? Qui aura la témérité d'entrer dans un tel coupe-gorge ? Ces bataillons ne trouveroient-ils pas à leurs flancs toutes les armes de longueur qui fraient nos Colonnes, & le feu des faces à leur front, sans mettre en ligne de compte les compagnies de grenadiers Q de chaque section, qui sont postées dans les espaces des Colonnes, & réservées pour les accidens inopinés : cette difficulté n'est pas d'un homme du métier, & qui raisonne selon les règles de la guerre.

Mon ordre de retraite des vingt-huit bataillons, & des douze escadrons enfermés & abandonnés dans le village de Bleinheim après l'infortune de Hoogstet, a produit toutes ces belles objections. On a encore prétendu que cette méthode de retraite étoit mauvaise, en ce que l'ennemi pouvoit se jeter entre les distances de mes trois grosses Colonnes ; mais comment n'a-t-on pas compris qu'outre les douze escadrons que j'avois introduits dans cet ordre de retraite, j'avois encore fermé l'entre-deux des Colonnes par toutes les compagnies de grenadiers des vingt-huit bataillons ? Il ne falloit cependant pour cela que des yeux, puisque la figure mettoit cela en évidence. Quand même je n'aurois pas rempli ces vuides, car je ne m'en fais pas une affaire, cet ordre n'en eût pas moins été bon par les raisons que j'ai alléguées plus haut ; mais ce n'est pas là la seule batterie dressée contre ma méthode.

On en a élevé trois ou quatre autres tout aussi mal servies, & aussi peu redoutables que la première. Ce qui m'a le plus surpris dans cette affaire-ci, & qui étonnera sans doute les fantassins éclairés, & même les plus médiocres, c'est qu'il s'est trouvé quelques personnes, qui sans rejeter absolument notre Colonne, ont prétendu en chérir dessus, & la perfectionner par tout ce qui peut l'affaiblir & la rendre de non usage, sans faire réflexion que les moïens de perfection qu'ils imaginent se trouvent combattus & ruinés dans notre Livre des *Nouvelles Découvertes sur la guerre*, comme dans celui-ci. Nous ferons encore une charge sur cette opinion, quoiqu'elle ne vaille guères la peine d'y user sa poudre, & qu'elle ne puisse pas tenir un seul moment la campagne en présence de l'ennemi ; mais comme nos Critiques sont des gens très-respectables par leur rang & par leur mérite à la guerre, & non pas d'impertinens Journalistes, que nous méprisons, il nous importe de les réfuter, parce qu'il n'est que trop ordinaire parmi les hommes de respecter les décisions des Grands du monde, & d'avoir toujours moins d'égard à ce qui est bon en soi qu'à ceux qui en jugent.

Ils conviennent véritablement que nous prouvons d'une manière invincible l'excellence de la Colonne, & que la force de l'infanterie, auparavant inconnue, se reconnoît

noît démonstrativement dans cette façon de combattre ; mais que les Modernes n'étant ni Grecs ni Romains, & par conséquent devant être moins bien disciplinés, ils croioient qu'il étoit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de dresser les soldats à former la Colonne telle que nous la proposons, & que cet exercice étant au-dessus de leur portée, il faudroit un tems infini pour les rendre capables de combattre & de se ranger de la sorte, & que n'y étant pas accoutumés ils s'y trouveroient toujours nouveaux dans une action générale, & ceux qui les commandent guères moins embarrassés. Qu'en attaquant sur un petit front, & sur une extrême profondeur un corps qui nous débordé infiniment à ses aîles, les soldats, qui ne raisonnent pas, se croiroient perdus, parce que, disent-ils, en guerre comme en amour les yeux sont les premiers vaincus ; que d'ailleurs ce petit front contre un grand est défectueux dans notre Colonne, qu'il n'y a pas de meilleur moien pour la perfectionner que de doubler les bataillons à la queue les uns des autres, sans rien diminuer de leur front & du nombre de leurs files, & que plusieurs corps rangés de la sorte, feront d'un plus grand effet que nos sections unies, serrées & condensées dans l'action. Que les soldats combattront alors sans rien changer de leur exercice ordinaire ; qu'il est besoin même, & plus avantageux, que les bataillons qui soutiennent & qui doublent en queue celui de la tête, ou ceux qui les précèdent, ne s'en approchent point trop, bien loin de ne former qu'une masse & un seul corps dans le combat, & qu'il faut qu'il y ait une distance, au moins de vingt pas, entre chacun de ces corps pour charger tour à tour & à différentes reprises, en les faisant succéder les uns aux autres sans confusion & sans peine, à la faveur des distances qu'ils laisseront entr'eux, qui donnent le tems à ceux qui sont repouffés de laisser le terrain libre aux corps qui n'auront pas combattu, & qu'en allant à la charge ainsi successivement, l'ennemi ne scauroit résister à tant de nouvelles attaques coup sur coup redoublées.

Je demande aux Experts si ces objections sont bien vigoureuses, & si ces moiens de correction & de perfection qu'ils proposent sont bien raisonnables, bien solides & bien dignes d'une dispute réglée : ils me répondront sans doute que non, & qu'ils ne méritent aucune réponse. Il faut pourtant y répondre, quoique nous soions très-convaincus que ceux qui les proposent n'ont rien entendu dans notre méthode, & qu'il paroisse évidemment par tout ce qu'ils disent qu'à l'égard de l'infanterie ils l'entendent infiniment moins que le commun des Officiers, & que quand on les écoute (je parle ici de la plupart) sans aucun égard à ce qu'ils font, & sans certaine préoccupation que l'éclat de leur rang & leur réputation même nous donne, on ne les regarde plus avec tout de respect dans leurs décisions.

Premièrement, tous ces raisonnemens & ces belles objections que nous avons prévûes sont notées d'absurdités dans les règles de la guerre dans cet ouvrage, par des raisons & des exemples, auxquelles il n'y a pas le mot à répondre : aussi n'ont-ils eu garde de les mettre sur tapis, & de les combattre ; ils ont eu assez d'esprit pour voir qu'il ne faisoit pas pour eux dans un poste si incommode : ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ils ont allégué pour preuve de leur discernement, la difficulté de l'évolution, cet aveuglement est à peine concevable : n'y auroit-il point ici de la passion plutôt que de l'ignorance ? Je le croirois assez. Car de quoi s'agit-il ? De pas autre chose que de doubler & quadrupler les files, & au-delà. Les soldats font-ils autre chose journellement dans leurs exercices & dans les marches ? N'est-ce pas à quoi ils font le plus exercés ? Y a-t-il quelque chose de plus dans la Colonne que cela ? Est-ce l'introduction de notre pique, ou pour mieux dire de notre pertuisanne ? Y a-t-il mille ans qu'on s'en servoit ? Qui est-ce des vieux Officiers qui ne l'ait pas vûe en vogue dans le tems que nous étions dans notre bon sens ? Faut-il de la magie

pour fraiser un bataillon ou une Colonne de ces armes? Ne le pratiquions-nous pas autrefois contre la cavalerie, ou contre l'infanterie? Qu'y a-t-il de si difficile dans cette évolution, plus simple mille fois que notre manière de combattre? Rien que de très-aisé, rien que de très-commun & de très-facile: en vérité nous avons honte de réfuter de pareilles chicanes, nous en aurons encore plus dans ce qui nous reste à reprendre dans nos adversaires, qui mettent leur tems à critiquer une méthode démontrée, qui devrait être un perpétuel sujet de méditation pour eux plutôt que de dispute.

A l'égard de la seconde objection, nous ne l'avons pas moins prévue & reconnuë pour fautive dans ce Traité que la première; de sorte que s'il falloit y revenir, nous nous verrions dans l'importune nécessité de répéter les mêmes raisons: c'est ce que nous n'avons garde de faire. Il nous suffit de les avertir, que puisque toute la force de l'infanterie se trouve uniquement dans la profondeur de ses files, & dans la jonction du corps que l'on attaque, qui ôte tout l'avantage du feu, si l'on sépare ces bataillons minces, qui ne combattent qu'à quatre de hauteur, c'est tout comme rien, & l'ennemi combattant selon la méthode ordinaire en intention d'en venir aux mains, se trouvera dans le même avantage que s'il n'avoit affaire qu'à un seul. En attaquant d'abord le bataillon de la tête, & supposant qu'il le rompe & qu'il suive sa pointe sans perdre de tems, il en fera de même de l'autre qui s'en trouve éloigné, & de celui-ci jusqu'au dernier; ce qui accélérera plutôt la défaite de ces corps ainsi disposés, c'est que les fuyars de ceux de la tête se renverseront sur les autres qui les soutiennent, qu'ils mettront en désordre avant que d'en être secourus. Par cette belle méthode, quatre bataillons peuvent fort bien sans miracle succomber sous l'effort d'un seul, & s'il triple ses files, ces bataillons minces se renverseront les uns sur les autres, & ne tiendront pas un instant. Voilà le véritable secret de se faire battre en détail.

Notre Colonne ne forme qu'un corps sur un front de vingt-quatre ou vingt-six files. Elle ne scauroit flotter ni se rompre à cause de son épaisseur. Ajoutez la légèreté de ses manœuvres, & l'avantage de se mouvoir de tous les sens. Un homme qui s'aviserait de nous faire voir le moindre de ces avantages dans ces bataillons séparés, & si ridiculement rangés les uns à la queue des autres, n'en viendrait jamais à bout.

Il s'en est trouvé qui n'ont pu s'accommoder de cette manière de Colonne, car on ne sait quel nom lui donner, sur quoi ils ont fait une réflexion des plus raffinées. Ne vaut-il pas mieux, ont-ils dit, joindre les bataillons les uns aux autres, sans imiter l'Auteur du nouveau Système, qui leur donne une de hauteur que de front? Ces bataillons ne composant ainsi qu'un seul corps, chacun sur quatre de file, formeront un carré long sur seize de profondeur. Belle & rare découverte! Nous demandons si c'est là une Colonne, & un corps facile à remuer, à se faire échapper aux différentes manœuvres de nos Colonnes, plus légères dans leurs mouvemens, & beaucoup plus fortes & plus vigoureuses dans le choc par la hauteur de leurs files. Pour peu que ces bataillons unis ensemble doublent le pas pour avancer & pour charger, ils ne scauroient éviter de flotter, ce qui est un des plus grands défauts de nos bataillons, & tout aussi dangereux que le mince de leurs files, si aisées à pénétrer. Si cette portion de phalange, (car je l'appelle ainsi,) est attaquée dans cet état de flottement, par une de nos Colonnes qui la prenne à une de ses ailes, ou à son flanc, ou à quelqu'un de ses angles par une attaque oblique, quelle confusion! quel désordre n'y verroit-on pas, s'il arrive qu'on pénètre en quelque endroit, comme cela est inévitable? Quels moïens de se rallier? Et si la cavalerie survient là-dessus, où en fera-t-on? Nous ne voyons pas la réponse à cette objection: d'ailleurs lorsqu'on se range de la sorte, il faut un plus grand nombre de bataillons pour former ces sortes de corps pesans, massifs & sans action, & très-propres à servir de but à toute la fureur de l'artillerie.

Ajoutez à tant de défauts, que cette masse se trouve dénuée des armes de longueur, que nos Critiques rejettent sans sçavoir pourquoi. En voilà assez, & trop contre une méthode de combattre si mal imaginée & si pitoiable. Passons à la dernière objection.

Ils ont publié qu'inférieur en nombre nous nous trouverons environnés & envelopés par l'étenduë & le nombre des corps que nos Colonnes rencontreront sur leur route. Nous nous étions imaginés avoir apporté d'assez bonnes raisons pour dissiper cette crainte; mais puisque l'on ne s'y est pas rendu, aions recours aux exemples.

Les cohortes Hollandoises, qui étoient au service de Vitellius, s'étant révoltées, demandèrent le passage à ceux de Bonne pour se retirer dans leur país, qui s'étoit soustrait de l'obéissance des Romains par les intrigues de Civilis, Chef des rebelles. Ceux de Bonne leur ayant refusé ce passage, ces cohortes prirent la résolution de se l'ouvrir l'épée à la main, quoiqu'en petit nombre, & les forces des Romains infiniment supérieures. Ceux-ci leur vont au-devant pour les combattre. *Leur dessein étoit de les enveloper*; dit Tacite; *mais pour avoir donné trop de front à leur ordre, & peu de hauteur, ils furent percés aisément: car les autres, qui étoient de vieux soldats, s'étant serrés les enfoncèrent, après avoir doublé les files de leurs bataillons; c'est-à-dire après s'être rangés sur vingt ou seize de profondeur.*

C H A P I T R E V.

L'analyse de l'Embolon ou le Cuneus des Anciens, & leur bataille quarré ont donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'est que le Cuneus. Ce qu'on pense de cette maniere de combattre.

Les premières idées qui me vinrent de la Colonne, furent une suite des réflexions & d'une étude d'examen que j'avois faites sur les défauts du *Cuneus*, & de l'ordre quadrangulaire, & sur les raisons qui obligeoient les Anciens de combattre sur tant de hauteur. Ces deux évolutions étoient connus des Grecs longtems avant que de l'être aux Romains, & l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que la première est toute Grèque, & la seconde Egyptienne. Ces réflexions me donnèrent une connoissance plus exacte de la nature du quarré, dont l'usage nous est assez connu; & bien que l'autre ne nous le soit pas, j'e tâchai de m'en instruire dans les Auteurs de l'antiquité, Historiens & dogmatiques qui en ont écrit. Cette connoissance me conduisit à la découverte de mon principe des Colonnes. Je communiquai mes nouvelles idées à deux Officiers Généraux de mes amis, en qui je reconnoissois une grande intelligence de l'infanterie. Je me flatois de les avoir eus le premier, & je m'en applaudissois. J'ai été longtems dans cette erreur: mais il est bon d'hésiter quelquefois à se croire le premier auteur d'une découverte; & venant après les Grecs & les Romains, il faut s'attendre à les rencontrer dans presque tout ce que l'on peut inventer de bon & de parfait sur la guerre.

Le *Cuneus* des Anciens ou l'*Embolon* est célèbre dans l'Histoire. J'ai hazardé mon sentiment sur l'origine de cette évolution, & j'ai dit que je la croiois Grèque, sans en avoir autre preuve, sinon que les Grecs étoient avant les Romains, & qu'ils étoient constamment plus habiles & plus profonds dans la tactique que ceux-ci, quand nous ignorions même que Tarquin prit presque tous les usages des premiers à l'égard de la guerre; je ne sçai où Denys d'Halicarnasse avoit trouvé que les Grecs n'ignoroient

pas que les Romains les eussent imités à l'égard de leur milice ; s'ils l'eussent sçu , Pyrrhus auroit-il pû l'ignorer ? Ce grand Capitaine en étoit si peu persuadé , qu'il marqua une extrême surprise lorsqu'il vit leur manière de camper , & sans doute celle de combattre ; il avoua qu'ils n'étoient pas si barbares qu'il avoit cru. Les Historiens Grecs qui ont écrit des guerres des Romains , nous font assez connoître que le *Coin* leur étoit inconnu ; il ne l'étoit pas des peuples de l'Asie , ce qui paroît assez dans mon Auteur. Ceux-ci le tenoient des Grecs , & des Capitaines successeurs d'Alexandre le Grand. Homère ni Hérodote ne font aucune mention de cette manière de combattre ; si elle a été connue des Juifs , ce n'a été que fort tard. Xénophon dans sa Cyropédie ne fait aucune mention de cette évolution chez les Perses. Si le *Coin* n'est pas un triangle , mais seulement un corps sur beaucoup de profondeur & peu de front , comme je panche fort à le croire , les Grecs n'ont que faire de se donner la gloire de l'invention : les peuples de l'Asie , & particulièrement les Juifs , le connoissoient avant eux. Il se trouveroit encore dans Homère , qui le représente assez bien.

Le rond d'hommes , ou l'évolution circulaire , qu'on attribue faussement aux Romains , étoit connue des Grecs longtems avant eux. Xénophon parle de cette évolution dans la retraite des dix mille , je ne l'approuve point , elle ne sert tout au plus que lorsqu'on ne peut ni avancer ni reculer. A l'égard de la tortue d'hommes , les Juifs l'ont pratiquée longtems avant les Grecs & les Romains : l'écriture Sainte en fait mention en plusieurs endroits , & cependant nous attribuons aux Romains tout ce que la science militaire a de plus fin & de plus profond. On verra dans le cours de cet ouvrage , que leurs découvertes en matière de guerre se réduisent à assez peu de choses , & qu'en ce genre ils n'ont presque rien de recommandable que la gloire d'avoir perfectionné ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Quoiqu'il en soit , je ne fais aucune difficulté d'accorder aux Grecs ce que je ne vois pas dans les autres , qui les ont précédés , & dont les Histoires sont plus anciennes : car du reste il m'importe peu de sçavoir , si l'invention de l'ordre triangulaire est due aux uns plutôt qu'aux autres : s'il est tel , il n'y a pas trop de quoi se récrier.

Il ne me seroit pas difficile de prouver par les Historiens de la première antiquité , que le terme de *Coin* ou d'*Embolon* a fait une très-grande illusion aux Auteurs tactiques qui ont écrit de la milice des Anciens , comme à nos Commentateurs modernes qui ont traité cette matière. Je m'étonne que Patritius y soit tombé comme les autres. Le *Coin* ne signifie pas toujours un triangle d'hommes , & peut-être ne l'est-il pas ; mais seulement un corps ou plusieurs , rangés sur beaucoup de hauteur & peu de front , & il paroît être tel dans mon Auteur comme dans Thucydide , Xénophon , Arrien , Plutarque & maints autres avant , & chez les Latins une foule , parmi lesquels je mets César , Tite-Live & Tacite , je me borne à celui-ci : car on me donneroit trop à courir s'il falloit citer les passages des Historiens dont je parle ; il me suffit de dire que le terme de *Cuneus* ne signifie pas toujours une figure triangulaire , mais une cohorte , *cohors*.

Tacite , dans sa Germanie , dit que les *Allemands se rangent en forme de coin* ; mais on voit bien que par ce terme il entend une cohorte , parce qu'il l'oppose à *Turma* , c'est-à-dire à l'escadron. D'Ablancourt ne s'y est pas mépris ; il a traduit ainsi , *les Allemands combattent par bataillons & par escadrons* ; mais cet homme célèbre ignoroit peut-être que ce mot *Cuneus* signifioit plusieurs corps d'infanterie , rangés sur beaucoup plus de profondeur que la cohorte n'en avoit ordinairement ; & lorsqu'on doubloit ou que l'on triploit les files , on se servoit du mot de *Cuneus*. A l'égard des Allemands , on sçait seulement qu'ils combattoient en phalange coupée comme les Gaulois , c'est-à-dire avec de petits intervalles ou des retraites entre les corps , &

presque toujours unis & ferrés comme les Grecs. Cela se voit par César dans la bataille contre Arioviste. Leur phalange se trouvoit quelquefois plus serrée & plus épaisse que celle des Grecs, & telle que la représente Homère au siège de Troie, s'il est vrai qu'il y en eût jamais un ; car lorsque ceux-ci doubloient ou triploient les files de quelque corps d'infanterie pesamment armée, l'on emploioit le terme d'*Embolon*, & l'on sçavoit tout aussi-tôt ce que cela vouloit dire. Denys d'Halicarnasse se sert souvent de ce mot dans son Histoire, quoique les Romains ne sçussent pas seulement si le triangle avoit jamais existé.

J'ai remarqué que les Grecs, qui ont écrit des guerres des Romains, se sont servis du terme d'*Embolon*, lorsque les Latins ont employé celui de *Cohors* dans le détail des mêmes actions ; Tite-Live, qui a copié Polybe presque par tout, a pris souvent l'*Embolon* pour un triangle, lorsque par ce mot l'Historien Grec entendoit une cohorte. Patritius n'y a pas moins été trompé, car il a donné une armée rangée par *Embolans* vuidés, ou en angles saillans & rentrans à l'infanterie. Elien, qui a sans doute tiré cet ordre de sa tête, l'a baptisé du nom de *Peplegmenon*, c'est-à-dire un ordre par lignes obliques de l'une à l'autre, ce qui me semble absurde ; si Elien a entendu des *Coins* vuidés ou pleins, comme il l'entend ainsi, Patritius a donné dans cette vision, J'ai lieu de m'en étonner. Dans quel Auteur de l'antiquité Elien & l'Empereur Léon ont-ils trouvé cet ordre de bataille ? Je suis bien sûr qu'ils ne l'ont pris d'aucun. Ils ont très-mal imaginé.

Tout ce que je viens de dire du *Coin* ou du *Rostrum* d'Elien, me rend plus hardi à croire qu'il n'a jamais existé : ceci n'est encore qu'une simple escarmouche, on va voir bientôt le combat en forme contre cet Auteur, & son *Coin* renversé & dissipé de telle sorte, que j'espère que les sçavans tacticiens n'en parleront plus que pour s'en moquer. Peut-il venir dans la tête d'un fantassin, qui fait quelque usage de sa raison & de son esprit, qu'une évolution fabriquée de la sorte, soit capable de pénétrer une phalange, ou tout autre corps que ce soit ? Je préférerois l'ordre quadrangulaire vuidé à une façon de combattre si folle. Il s'est pourtant trouvé des gens assez peureux pour le regarder comme très-redoutable. Il est certain que le terme d'*Embolon* a trompé Elien : là-dessus il a bâti cette opinion ridicule, qu'Epaminondas avoit combattu en forme de *Coin* ou d'*Embolon* à la bataille de Leuctres. Patritius l'a crû tout bonnement ; ce qui est manifestement faux par le témoignage même de Thucydide, que j'ai déjà cité sur cette bataille.

Cette manière de combattre a duré trop longtems chez les Grecs & chez les Latins même, pour croire qu'elle fût telle qu'Elien & l'Empereur Léon nous la représentent, & tant d'autres tactiques qui en ont été les échos. Ce sont des Auteurs de la moyenne antiquité, & par conséquent de très-moienne intelligence ; car les Historiens qui ont parlé de cette manière de combattre, & qui ont employé le terme d'*Embolon*, comme Thucydide, Xénophon & Plutarque, qui l'avoit tiré de ces deux premiers, ne parlent point d'une pointe si subtile ; ils comparent le choc de ce corps à celui d'un béliér qui frappe de sa tête contre ce qui lui est opposé.

Je n'ai remarqué qu'un seul endroit dans nos Historiens modernes, où il soit parlé du *Triangle*. Il y en a deux qui en font mention, mais le dernier pourroit bien avoir copié le premier. Celui-ci pourroit s'être servi de ce terme plutôt que de celui de bataillon carré, ou de carré long, pour donner du merveilleux à son Histoire. Je le soupçonne très-fort, car les Italiens n'en sont guères chiches. Cet Auteur cite l'action d'un Capitaine d'infanterie Vénitienne, qui forma un *Triangle* & combattit dans cet ordre. Il prétend que le *Triangle* étoit en ce tems-là une évolution fort en usage ; ce qui est constamment faux, car aucun Historien que je sçache depuis Justi-

nien n'en a parlé. Quoiqu'il en soit, l'exemple me semble assez remarquable pour avoir place ici, quoique je n'aime guères à parler de ce que je ne crois point.

En 1476, trente mille Spahis, dit l'Auteur, étant entrés dans le Frioul, y portèrent tous les maux & toutes les horreurs de la guerre, & battirent tout ce qui osa leur résister; mais ils ne pûrent jamais rompre un corps d'infanterie Vénitienne commandé par Carlo Montone, Capitaine très-intelligent dans les évolutions pratiquées dans ce siècle-là. Il forma de ses troupes un bataillon de figure triangulaire, fraisé de piquiers & de pertuisannes qui faisoient front de tous côtés, & qui rendirent inutiles tous les efforts de la cavalerie Ottomane, & se retirèrent bravement dans cet ordre jusques dans un poste où il fut impossible de les forcer.

Si ce corps d'infanterie, rangé de la sorte, avoit été triangulaire, & non pas un carré long, ou une Colonne parfaite, il étoit impossible qu'il résistât contre le choc des chevaux à ses angles trop émincés: d'ailleurs on ne peut pas dire qu'un triangle fasse front de tous côtés, si les angles n'en sont pas abattus, & qu'ils puissent au moins présenter dix hommes, & alors ce ne seroit pas un triangle, mais un éxagone très-irregulier. On ne peut pas dire qu'une épée fasse front à la pointe: outre que le triangle n'est nullement propre pour une retraite, & ne sçauroit marcher sans se rompre & sans se confondre, il ne seroit pas besoin de l'ennemi pour cela. Mettons cet exemple au nombre des imaginaires à l'égard de la figure de ce corps d'infanterie. Ne doutons pas un seul moment que cet Officier n'ait formé un ordre carré plein qui étoit alors en usage, ou un carré long: or si cette évolution est capable de résister à trente mille chevaux de la meilleure cavalerie Turque, que peut-on attendre d'une Colonne, qui est un corps plus parfait & d'une figure plus simple, & qui a toute la force du bataillon carré sans en avoir les défauts?

CHAPITRE VI.

Suite du Chapitre précédent. Que la Tête de Porc, dont les Auteurs de la moienne antiquité font mention, peut être le Cuneus des Grecs.

Sous l'Empire de Justinien le *Coin* changea de nom, on lui donna celui de *Tête de Porc*. Plusieurs Auteurs de ce tems-là nous apprennent cela, entr'autres Végèce, Ammien Marcellin & Agathias: celui-ci dans la bataille de Bucelin, Général François, qui mit en œuvre cette évolution au centre de son infanterie contre celle de Narfés, un des plus grands Capitaines de son tems. Le Père Daniel dans son Histoire de France, & dans celle de la Milice Françoisé, a pris tellement plaisir au détail de cette journée, qu'il l'accompagne d'un plan des deux ordres de bataille, qui sentent un peu la conjecture. Avec tout le respect dû à cet Historien célèbre, je ne crois pas que cette *Tête de Porc* fût ce qu'il nous représente: en rigueur c'étoit plutôt un triangle plein, époiné, moins ouvert que le droit, & formé par sections débordées, mais fort peu de l'une à l'autre; en faisant trop déborder ces sections, comme dans la figure A, on rend cette évolution très-foible, & sujette à de grands défauts: car les angles des sections B, passant trop au-delà de ceux des sections qui les précédent, se trouvent trop en prise aux files de la phalange, qui ne sont pas opposées à la tête A, laquelle trouve une force & une profondeur égale à ce qui se trouve à son passage.

& l'on peut dire qu'il n'y a que la tête A qui fasse effort, & qui s'ouvre un passage pour l'ouvrir aux autres B, qui prêtent toutes le flanc. Car bien loin d'éviter les angles, qui sont ce qu'il y a de plus foible, on a trouvé le secret d'en produire huit, & de rendre facile à enlever tout ce qui déborde, & qui avance au-delà des sections qui précèdent : ainsi cette masse se trouve sans force à ses côtés, & peu redoutable à son extrémité A, qui ne sçauoit être soutenüe, parce que le second corps qui lui sert d'appui se trouve en même tems attaqué à ses aïles & à ses flancs, comme les autres qui sont derrière; les ennemis pouvoient d'autant mieux les rompre, qu'en ce tems-là les François étoient très-mal armés, selon la coûtume de cette nation, qui n'avoit que la hache & l'épée, & aucune arme de jet, pas même des armes défensives; au lieu que les Romains avoient de tout cela, tant la coûtume avoit de force & de puissance sur cette nation, sans que leurs défaites, qui venoient toutes de la foiblesse de leurs armes, leur servissent de leçon : car les Gaulois de l'antiquité la plus reculée, comme les autres qui sont venus après eux sous le nom de François, ont toujours été battus pour n'avoir pas imité leurs ennemis dans la manière de s'armer. S'ils l'eussent fait, je ne sçai si on parleroit aujourd'hui de ces anciens Grecs & Romains, si admirés dans l'Histoire, & si renommés par la grandeur de leurs victoires, & par celle de leurs conquêtes.

Gustave-Adolphe, le plus grand Capitaine & le plus profond dans l'infanterie qu'on ait jamais vü depuis les Anciens, avoit cherché une évolution plus parfaite & plus propre à enfoncer que la ridicule *Tête de Porc*, qui ne fut jamais au monde telle qu'on nous la donne ici. La première idée de ce grand homme, fut la portion de Croix A, qu'il entrelassa entre les brigades de son infanterie, comme il paroît dans le plan de la bataille de Léipzig en 1631, où les Impériaux furent totalement défaits. Dans cette bataille le Roi de Suède inséra des *Coins* simples, ou pour mieux dire des Colonnes entre les brigades de son infanterie : la manche des piques A faisoit la première section, & les deux manches des Mousquetaires B, C, derrière celle des piquiers sur une même ligne. La section C étoit alignée entre les bataillons D de chaque brigade, les deux autres sections A, B, débordant sur tout le front de la ligne; ainsi chaque Colonne se trouvoit flanquée du feu des Mousquetaires, & soutenüe encore du centre des piques E, des bataillons D, des aïles des brigades, & les deux rentrans F, entre les corps D, & la Colonne, ne pouvoient être abordables, si l'on ne commençoit par embrasser la Colonne & tous les corps; ce qu'on ne pouvoit que par un ordre & des armes semblables. L'ordre de Lutzen fut une suite des réflexions que Gustave avoit faites à celle de Léipzig; c'est à cette manière de combattre, auparavant inconnüe, qu'il dut le succès de ses deux grandes journées.

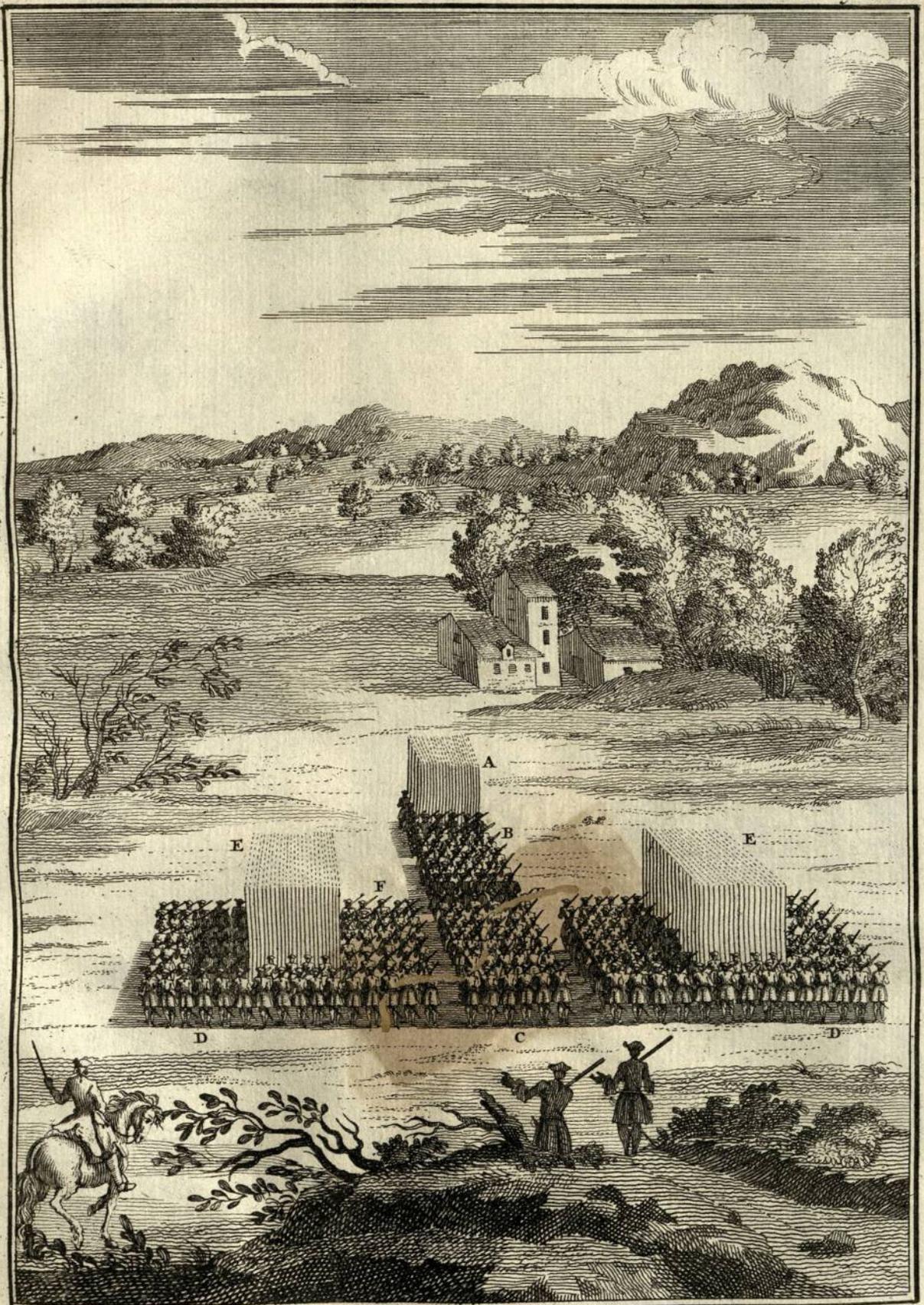
Cette sçavante méthode de Gustave ne fut pas après la mort de ce grand Roi, elle trouva des gens qui la pratiquèrent avec beaucoup de gloire. Les Suédois combattirent & vainquirent par Colonnes à la bataille d'Oldendorp en 1633. Cinq campagnes après les mêmes Suédois remportèrent une grande victoire à Witte-Weyr. Et en 1642. le Maréchal de Guébriand gagna celle de Hulst. On peut dire que dans celle ci comme dans la précédente, les deux Généraux se rangèrent sur une ligne de *Coins* simples, c'est-à-dire que les deux sections des Mousquetaires C flanquoient celles des Piquiers B.

Pour revenir à l'ordre de bataille de Léipzig, bien que j'aie dit que Gustave se rangea par Colonnes entre les brigades, je crois qu'en rigueur on ne peut pas le qualifier de ce nom, mais seulement de portions de croix, ou de *Coins* simples; parce que les bataillons D faisoient corps avec elles, & que tous ensemble agissoient du même branle & du même mouvement, sans s'en séparer. Cela les rendoit pesantes & difficiles à manier dans leurs différentes manœuvres, & leur ôtoit la force & l'impétuosité du choc.



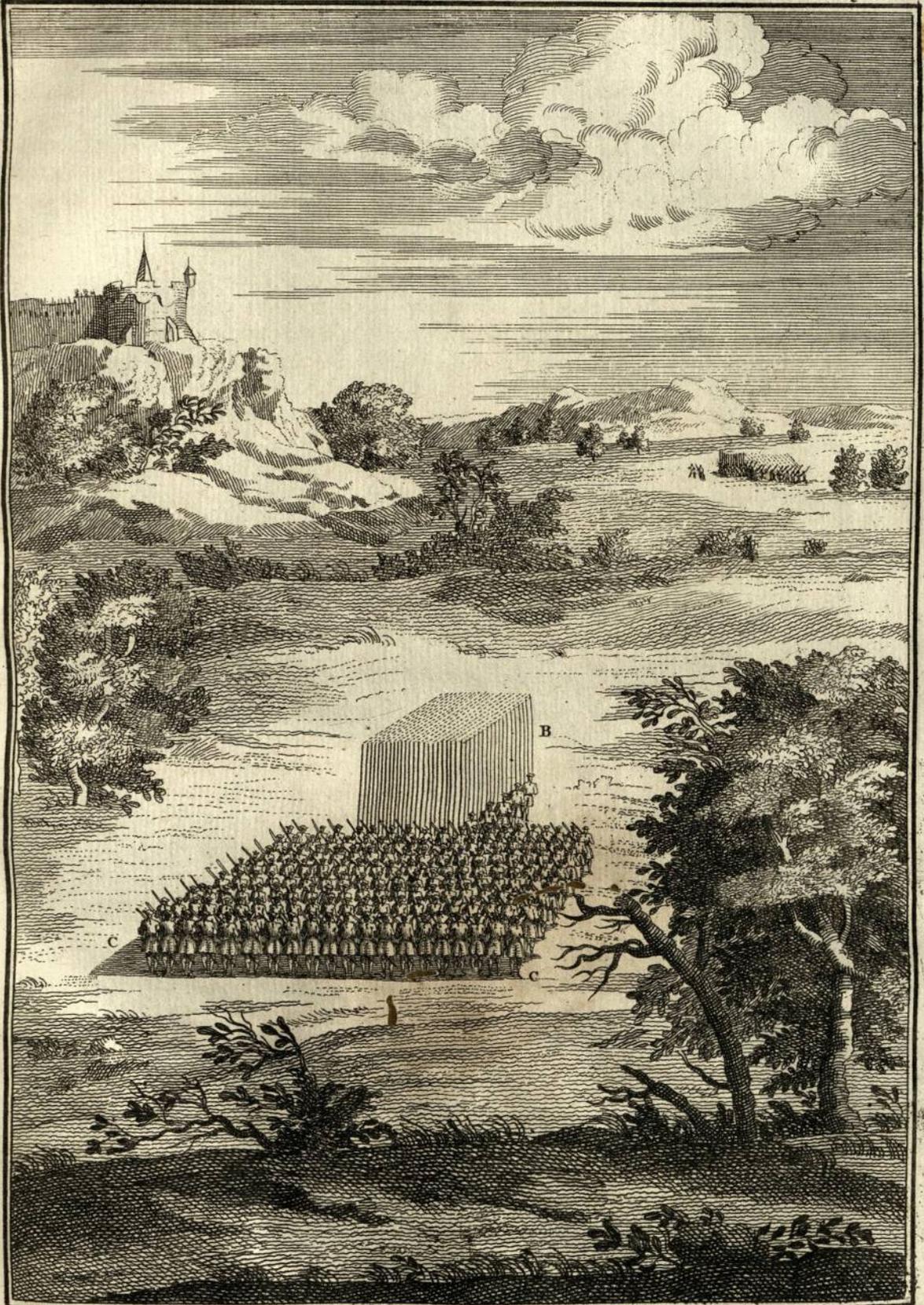
R. de Putter fecit.

LA TÊTE DE PORC.



R. De Potter fecit

COLONNE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE À LEIPZIG.



K. De Pistor fecit.

COIN DE GUSTAVE.

Le Roi, qui remarqua un défaut si essentiel, le corrigea à Lutzen, comme on le verra dans la description de cette bataille. Car outre la simplicité qu'on demande dans une évolution, il faut que non seulement elle agisse indépendamment des corps qui sont alignés avec elle, mais qu'elle soit encore d'une figure capable de faire & de soutenir un grand effort, glisser & s'écouler facilement par l'ouverture qu'elle s'est faite dans les corps ennemis, & que les armes, qui se sont ouvert un passage, soient suivies d'autres semblables, & de feux entremêlés avec elles. Il faut encore qu'une évolution soit capable de se mouvoir & d'agir de tous les sens, par conversion de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, & marcher de front comme par les côtés, & tout cela ne se rencontroit pas dans son espèce de *Coin*, à cause des inégalités de cette figure : ce qui dût lui paroître un très-grand défaut ; enfin il faut qu'on ait bien moins d'égard aux différens feux qu'on en peut tirer, qu'à la violence de son choc. Cette force & cette impétuosité ne gît pas dans l'étendue d'un bon front d'hommes : car cette étendue est un obstacle à la vitesse de son mouvement, mais à la profondeur de ses files, qui doivent être égales à la tête & à la queue ; ce qui ne se trouve pas dans le *Coin* imaginaire d'Elie, & dans la *Tête de Porc*, aussi chimérique que l'autre ; c'est-à-dire qu'une évolution ne peut être bonne si la hauteur n'est triple à son front, n'y ayant rien de plus dangereux que le flottement d'un corps soit d'infanterie, soit de cavalerie. Les Grecs, comme les Romains, le connoissoient bien, & ce sont toujours les plus habiles qui le remarquent. Cela se voit dans la bataille de Nemée ; car les Béotiens, qui fermoient l'aîle des Lacédémoniens, *sans se soucier de faire leurs files de seize à l'ordinaire*, dit Xénophon, *ils se rangèrent en bataille avec beaucoup de hauteur, pour empêcher les bataillons de flotter, quoiqu'ils dussent craindre d'être investis, puis marchèrent par l'aîle pour s'en défendre.*

Xenoph.
Hist.
Grec.
l. IV.

La grande profondeur d'un corps fut du goût de Gustave, & la Colonne lui parut préférable à tout autre corps autrement disposé. Il raisonna en sçavant Fantassin, & sur l'expérience. On va loin avec ce secours. Il pensa aux moïens de perfectionner sa méthode de Léipzig, & de la porter au point que rien ne lui pût résister ; il chercha ces moïens, & les trouva dans la Colonne, & la *Tête de Porc* fut comptée pour rien.

Je voudrois bien sçavoir où le Père Daniel a trouvé son *Caput Porcinum* tel qu'il nous le donne. Végèce & Agathias nous représentent cette évolution comme un triangle parfait, & ne nous disent pas qu'elle fût par sections débordées. La *Tête de Porc* est le *Cuneus*, & l'un & l'autre sont de ces termes métaphoriques, qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre. Je ne regarde Agathias que sur le pied d'un Historien, & Végèce loin d'être d'une autorité irréfragable, donne très-souvent à gauche. Le blâme-t-on à tort d'avoir confondu les réglemens & les coutumes des Anciens avec celles de son tems ? Ne doutons pas qu'il n'ait pris le *Caput Porcinum* ou le *Cuneus* des Anciens, pour un véritable triangle avec toutes ses pointes. Si ce triangle étoit si redoutable que ceux qui nous l'ont représenté le disent, il ne faut pas douter qu'Epaminondas & Polybe ne l'eussent préféré, l'un à la Colonne, & l'autre à la phalange doublée ou triplée. Thucydide, qui décrit les deux batailles de Leuctres & de Mantinée, où le premier se rangea en Colonne, se sert du terme d'*Embolon*, ainsi que mon Auteur dans le doublement ou triplement des files de sa phalange, & cependant on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un triangle, mais d'un corps sur une très-grande profondeur. Tout cela étoit très-aisé & très-simple dans la pratique, au lieu que le *Cuneus* ou la *Tête de Porc*, considérée comme un triangle, étoit une évolution qui demandoit du tems pour la former ; & comment se pouvoit-on ranger de la sorte avec les ennemis sur les bras ?

Si Frontin, qui étoit un sçavant homme de guerre, me disoit que le *Coin* étoit un

un

un triangle, je le croirois plutôt qu'Elïen, Végèce & tant d'autres. Il ne faut pas douter que le terme de *Cuneus* n'ait trompé ces Auteurs. Elïen ne dit-il pas qu'Epaminondas avoit combattu en ordre triangulaire à Leuctres : ce qui est manifestement faux, comme je le ferai voir en son lieu. Je parierois qu'Elïen n'avoit jamais servi; & s'il étoit vrai qu'il eût fait la guerre, il en raisonnoit très-mal.

Je ne laisserai pas la *Tête de Porc* que je ne la voie coupée, & séparée de son corps. Ammien Marcellin, qui est de ce tems-là, & qui en parle, me fournira le couteau. Bien loin de dire que ce fût un triangle, il fait voir au contraire que c'est un corps sur beaucoup de hauteur & peu de front. Dans la guerre de l'Empereur Constantius contre les Limigantes, qui étoient une race d'anciens esclaves, qui avoient chassé leurs maîtres * de leur país, sans avoir peut-être abusé de leurs femmes & de leurs filles, comme ceux des Scythes; ces esclaves aiant été attaqués & envelopés par l'armée Romaine, se ferrèrent en un gros bataillon, s'ouvrirent un passage à travers les légions, & pénétrèrent jusqu'à l'endroit où étoit l'Empereur, tant le choc de cette masse d'infanterie unie & ferrée étoit redoutable. *Les soldats*, dit Ammien, *appellent cela faire la tête de Porc*. Ce n'est donc pas un triangle, mais un corps rangé sur une extrême profondeur & peu de front. Ce passage d'Ammien méritoit une note : en voici une du Traducteur toute des plus burlesques qui servira à égaler cette matière, qui n'est que trop grave. Faire la tête de porc, & non pas de père, dit-il, quoiqu'il seroit peut-être aussi-bien : mais j'ai lu *caput porci*, & non pas *caput patris*, pour marquer une mine grogueuse, qui étoit une façon de parler proverbiale. Ne voilà-t-il pas une belle & sçavante définition de la *Tête de Porc*, ou du *Coin* ?

Consultons Isidore sur le *Cuneus*, & l'on verra s'il le considère comme une figure triangulaire; il s'en faut bien : il le définit comme un assemblage & une masse de gens de pied serrés & unis ensemble, & rangés en un seul corps. L'Éymologie de *Cuneus*, dit-il, vient de *Councilus*, à cause de l'union & de la jonction des soldats en un seul & même corps. Je ne sçai ce qu'il veut faire entendre par son *Nodus*, ce terme m'est nouveau en matière d'évolution, c'est sans doute un corps rangé sur beaucoup de hauteur & peu de front. Ce que l'on appelle *Nodus*, (un nœud) dit-il, est proprement un corps d'infanterie serré, condensé & uni ensemble, comme un escadron de gens à cheval; on l'appelle nœud par la difficulté qu'il y a de le rompre & d'en séparer les parties.

Il paroît certain que le *Caput Porcinum*, & l'*Embolon* ou le *Cuneus* étoient la même chose, & qu'ils signifioient un corps rangé sur beaucoup de hauteur & peu de front; quoique l'on ait répandu dans le public que les Anciens distinguoient le *Coin* de la *Tête de Porc*, & que celle-ci étoit un *Coin* tronqué. Les Auteurs * qui ont avancé ce fait, sont apparemment en état de le prouver. Ces deux façons de combattre sont la même chose, & les Grecs de la basse antiquité comme les Latins ont changé le nom sans changer la chose. On appelloit *Coin* ou *Tête de Porc* en termes militaires, ou *Nodus*, si l'on veut, tout ce qui servoit à ouvrir & à enfoncer dans un choc, ou pour mieux dire un corps qui attaquoit sur une profondeur peu commune; car si la *Tête de Porc*, du tems d'Agathias & de Végèce, avoit été une évolution nouvelle, les Historiens n'auroient pas manqué de nous l'apprendre pour la gloire de leur siècle. On dit qu'il y avoit des Auteurs tactiques du tems de Justinien, qu'un *coin* est un *coin*, & l'a été de tous les tems. J'en demeure d'accord, considéré comme une machine qui a la forme d'un triangle solide de bois ou de fer, & qui sert pour fendre; mais non pas comme un triangle solide de chair & d'os, dont l'extrémité a d'autant moins de force & de puissance dans son ébranlement & dans son choc, qu'il est plus aigu.

Nous pouvons baptiser de tel nom qu'il nous plaira toute figure qui sert à rompre.

* Les
Sarma-
tes.

Amm.
Marc.
l. XVII.

L'abbé
de Ma-
rolles.

Isidor.
IX. c. 3.

* Les
Journa-
listes de
Tré-
voux,
1724.

Démofthène eût pû auffi-bien appeller Phocion le *Coin* ou la *Tête de Porc* de fes discours, que la *Hache*. Or Phocion n'étoit pas une hache, mais métaphoriquement il faisoit l'effet d'une hache sur les discours de l'Orateur, parce qu'il les renverfoit par son éloquence. Le *Coin* militaire est un terme méthaphorique; comme je l'ai dit, qui nous donne l'idée d'un corps de troupes sur une grande profondeur & peu de front, & qui sert à ouvrir & à pénétrer tout ce qui s'oppose à son passage. La *Tête de Porc* nous fournit la même idée, parce que toute la force de cet animal est dans son groin. J'écarte ici tous les défauts du triangle d'Elie: car si nous les épluchions par le menu comme nous avons fait en gros, nous ne finirions pas si-tôt. Cette figure, pour y revenir, n'est tapable ni de résister à ses angles, ni de se mouvoir par conversions, marcher également & par ses côtés A, B, sans se désordonner & sans se confondre, & très-difficilement en avant, à cause de l'inégalité de ses files. Pour faire l'effet que ses admirateurs lui prêtent, il faudroit que ses files fussent toutes d'une égale hauteur, & il n'y en a pas une seule qui la soit. Patritius nous apprend très-joliment comme il faut former cette figure, tant il est versé dans l'art des évolutions militaires. *Il quale si può formare, dit-il, è maggiore, è minore di figura, & d'huomini, & più stretto, & più largo di terreno, ed è agevole à formarlo. Ponendo prima uno, è poi tre, è poi cinque, è poi sette, è poi sempre due più que di dietro, à que dinanzi, fino que vuole. Ma è bisogna, che il primo sia fortissimo, è simili à lui da ambi lati que di fuore.*

Patritius
Paralle.
milit.
part. 2. l.
14. p.
235.

Cette évolution est à mon sens tout ce qu'on peut imaginer de moins raisonnable. Je suis persuadé que le véritable *Coin* étoit perdu du tems d'Elie, ou qu'on l'exécutoit sans le sçavoir lorsqu'on combattoit sur une grande profondeur.

Quand on parle d'un corps d'infanterie de 80. de hauteur, qu'est-ce qu'on entend par là, sinon un corps dont les files sont de 80. soldats? Or je demande si l'on peut dire que le *Rostrum* ou le *Cuneus* d'Elie est d'autant de profondeur? Lorsqu'il n'y aura, par exemple, que la file C qui fait la pointe du bec qui sera de ce nombre, les deux D plus foibles, les deux suivantes E encore plus, & ainsi de l'une à l'autre toujours en diminuant, il se trouvera qu'il n'y aura que deux ou un seul homme à l'extrémité de chaque angle de la base F.

Xénophon, parlant des deux ordres de bataille de Leuctres, dit que les files des Lacédémoniens n'étoient que du tiers d'une escouade, ce qui ne montoit pas à plus de douze hommes de hauteur; au lieu, dit-il, que celles des Thébains étoient de cinquante pour mieux enfoncer la phalange, où le Roi étoit, comme le succès dépendant de sa défaite. Je demande maintenant, si par les 3000. hommes d'Epaminondas, rangés sur 50. de hauteur, je dois entendre un triangle; cela seroit absurde: car il est formel, par le passage que je viens de citer, que les files étoient de 50, & par conséquent les rangs de 40: voilà donc une Colonne parfaite sur plus de hauteur que de front; cependant Xénophon se sert du terme d'*Embolon*. On voit la même chose dans le combat de Tégyre, Pélolidas aiant rangé la compagnie des 300. en Colonne tout de même qu'à Leuctres, où il se trouva.

Xenoph.
Hist.
Grec. l.v.

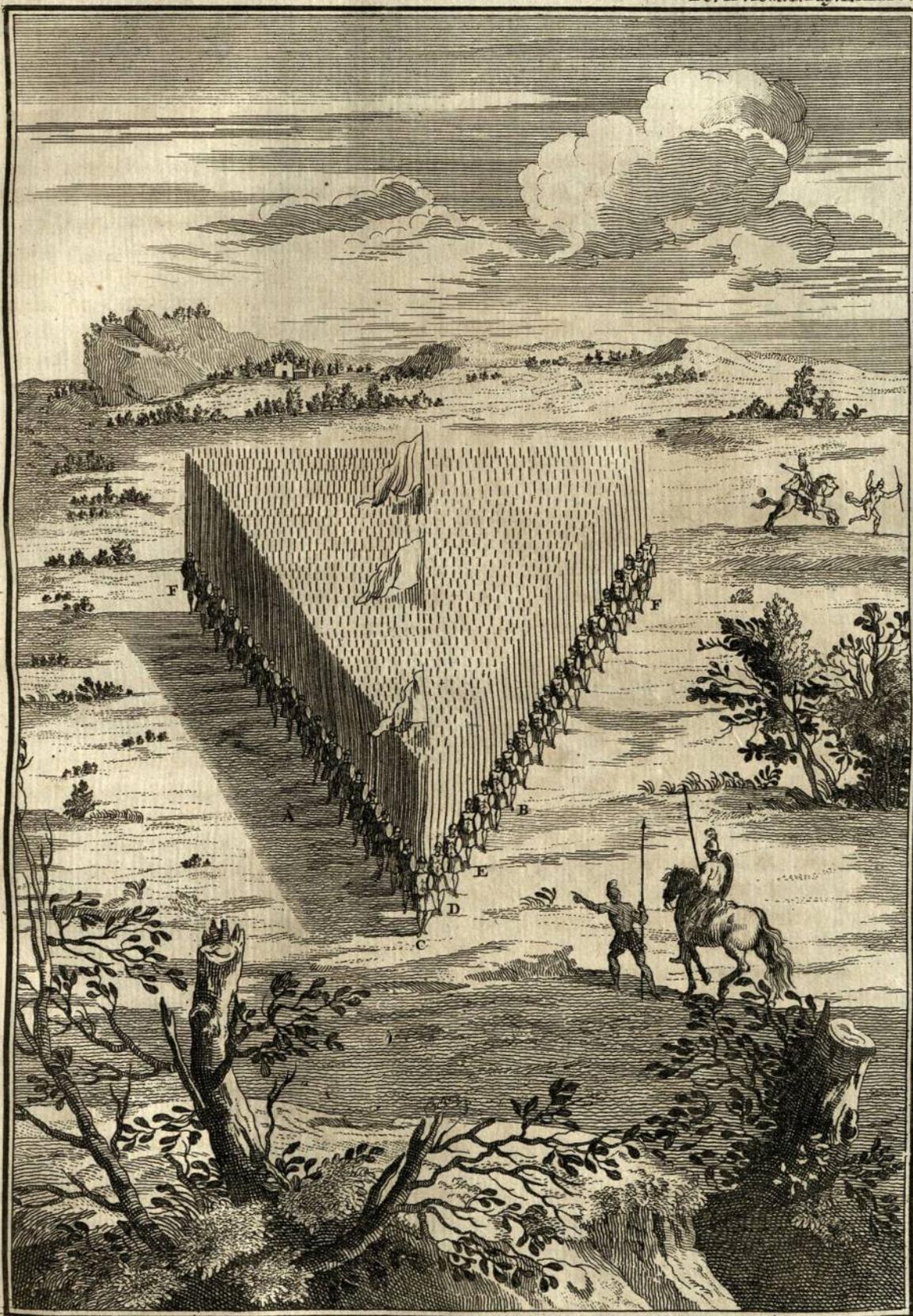
Denys d'Halicarnasse dans son sixième Livre, parlant de la bataille contre les Arunces, dit que les Romains s'étant rangés en forme de *Coin*, les enfoncèrent & les mirent en fuite. Je demande s'il est bien aisé de faire un mouvement & une évolution si difficile en présence de l'ennemi, pendant & dans les suites d'un combat? Au lieu qu'il ne faut que doubler, tripler les files, ou quadrupler pour former la Colonne, ce qui est une manœuvre d'un instant. Arrien rapporte un exemple d'Alexandre le Grand, où ceux qui prennent l'*Embolon* au pied de la lettre, croiroient bonnement qu'il le forma, sans qu'il y manquât un seul angle. Cet Auteur dit que Glaucias, Roi des Tau-

lantiens, aiant enfermé Alexandre dans un pas de montagnes très-dangereux, lorsqu'il étoit occupé au siège d'une ville, obligea ce Prince à quitter cette entreprise pour se tirer de ce défilé, où il s'étoit jetté comme dans une nasse. Il falloit qu'il le forçât dans ce poste: comme il ne pouvoit déplier sa phalange, il fit plusieurs mouvemens pour dérouter l'ennemi; mais comme il vit que rien ne branloit, il mit tout à coup sa phalange à six vingts hommes de hauteur, c'est-à-dire en Colonne. Il jetta deux-cens chevaux sur les côtés de cette masse redoutable, après avoir fait filer ses troupes dans cet ordre, parce qu'apparemment le défilé se resserroit. Arrien dit qu'après plusieurs manœuvres différentes, *il se forma en pointe*, & fondit sur l'ennemi, qu'il enfonça, & passa outre.

Un homme du métier comprendra aisément le fait de sa manœuvre, mais un autre ne s'en appercevra pas. L'Auteur veut dire sans doute qu'il fit une conversion, que le flanc de sa phalange, qui étoit moins étendu, devint tout à coup le front, & que marchant ainsi par son flanc, la cavalerie dûit suivre à la queue de cette masse épouvantable d'infanterie.

L'Auteur Grec se sert pourtant du terme d'*Embolon*, & cependant un corps de 1200 de profondeur, ou de plus, si le flanc est devenu le front, n'est pas un triangle. Un corps d'infanterie qui choque de pointe, ne signifie pas que ce corps soit rangé en pointe. Je me sers du terme de pointe ou de tête lorsque je veux parler du choc de ma Colonne, lorsqu'elle donne par cet endroit, & non par ses côtés.

Lorsqu'on dit qu'un Général couvrit la pointe d'une de ses ailes d'un bois, ou d'un ruisseau, cela ne veut pas dire que cette aile soit pointuë. La Colonne est un quarré long, ou un *plésion*, comme les Grecs l'appellent, qui choque de pointe. Un Historien, qui n'est pas du métier, prend souvent un mot métaphorique au sens littéral, comme je l'ai déjà dit, & Elien m'a bien la mine d'avoir pris son *Cuneus* ou son *Rostrum* pour un véritable triangle. Ce tacticien, & qui plus est l'Empereur Léon, ne se sont pas seulement contentés de faire combattre leur infanterie en ordre triangulaire, dont l'extrémité de l'angle est d'un seul cavalier, ce qui est ridicule. L'escadron Rhomboïde d'Elien ne lui cède pas: s'il l'a tiré de Frontin, je n'en fais pas pour cela plus d'estime; mais il est faux qu'il l'ait tiré de cet Auteur, & il est encore plus faux que j'en aie parlé sur ce pied-là dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Apparemment qu'Elien s'est imaginé qu'il en est d'un Rhombe, ou d'un *Coin* d'hommes, comme d'un *Coin* de fer, qui plus il est aigu, plus il est facile à enfoncer. Les Anciens sont nos maîtres dans les choses de la guerre, mais ils ne laissoient pas de s'égarer quelquefois: à plus forte raison les Grecs & les Romains de la moienne antiquité. Le siècle de Trajan fut le dernier de la grandeur & de la vertu Romaine. Ce grand Capitaine avoit de sçavans Officiers sous lui, comme Frontin, célèbre par ses ouvrages sur la guerre, autant que par ses actions: mais je n'ai pas lû ni ouï dire qu'Elien se distinguât par aucunes de ces qualités, quoiqu'il y ait d'excellentes choses dans sa tactique dont on peut tirer profit; mais comme il n'approfondit rien, il faut les méditer, & très-profondément, & cela n'appartient pas à tout le monde. Voilà l'affaire instruite sur le *Coin* comme sur le quarré, autant que j'en suis capable: le Lecteur fantassin portera là-dessus son jugement. Pour satisfaire ceux qui sont dans l'opinion que les Anciens faisoient le *Coin* de figure triangulaire, nous allons donner la manière dont ils le formoient, non la véritable, mais celle qui approche le plus du vrai. Ceci est conjecturé, ou, si l'on veut, purement de ma façon. Je laisse à chacun la liberté d'en penser ce qu'il lui plaira; mais je doute que l'on puisse par les règles de la tactique, faire autrement & plus simplement cette évolution.



K. De Putter fecit

LE TRIANGLE DELIEN.

C H A P I T R E VII.

Commandemens & manière dont on croit que les Anciens formoient le Coin; s'il est vrai qu'il fût de figure triangulaire.

Toutes les fois qu'on vouloit former le *Coin*, il n'étoit pas nécessaire de marquer les divisions. Chacune sçavoit ce qu'elle avoit à faire. La phalange étoit toujours d'un nombre pair de 4096. hommes à 16. de profondeur. Elle étoit composée des Oplites, qui étoient des soldats pesamment armés, tous piquiers; car les armés à la légère, comme archers, frondeurs & dardeurs, ne faisoient pas corps avec la phalange. Une armée Gréque étoit composée de quatre phalanges, qui faisoient 16384. piquiers.

Lorsqu'on vouloit former le *Coin*, il me paroît qu'on devoit diviser la phalange en plusieurs sections inégales, les unes plus fortes que les autres, ce qui suffisoit pour toujours. Chacune devoit être de quatre, de six ou de huit files plus forte que celle qui précédoit: c'est-à-dire que la première section étant par exemple de 22. files, la seconde devoit être de trente, la troisième de trente-huit, & ainsi des autres.

On observoit que ce fût un nombre pair, pour que les files de chaque section débordassent également aux aîles celle qui la précédoit. On ne formoit pas seulement le *Coin* d'une seule phalange, mais de toutes les quatre, selon les occurrences; alors ce *Coin* prenoit la figure d'un trapèze vuïdé, au lieu que celui dont je parle est plein.

La section la plus foible A, formoit la tête du *Coin* de 22. files à 16. de profondeur, ce qui faisoit le nombre de 352. hommes. La seconde section B, devoit être de 480. La troisième C, de 608. La quatrième D, de 736. La cinquième E, de 864; & la sixième F, de 4096. hommes, ou Oplites. On devoit augmenter ou diminuer les sections selon le terrain, ou le país où l'on marchoit. Passons aux commandemens.

A vous Phalange pour former le Coin.

Attention.

Que la division de droite ne bouge.

Demi tour à droit.

Marche.

A ce commandement, & tout d'un tems, chaque section partira de son terrain G. La seconde section H ira se poster à deux pas plus bas, & à côté du dernier rang de la première A, & fera halte.

La troisième K se mettra deux pas plus bas que la seconde H, & ainsi des autres: les mouvemens étant marqués par les lignes ponctuées L. Cela étant fait, voici le commandement pour former l'évolution:

A gauche formez le Coin.

Marche.

A ce commandement la seconde section H, marchant par son flanc, se mettra derrière la première A, la troisième K derrière la seconde, & ainsi des autres; observant

k ij

que

que les files des sections, à la queue les unes des autres, débordent également des deux côtés. Cela fait, on fera ce commandement.

Remettez-vous.

Le Coin se trouve alors rangé, comme on voit, dans la figure A.
On peut former cette évolution d'une autre manière, qui me paroît plus rapide dans son mouvement. Les divisions étant marquées, on fait marcher la section de la droite en avant, en même tems qu'on fera ce commandement aux autres,

A vous Divisions.

Attention.

*A droit, formez le Coin.
Marche.*

A ce commandement les divisions feront à droit, marchant par leur flanc sur la même ligne, & doubleront les unes derrière les autres. La première marchera toujours en avant, & d'un plus grand pas, pour laisser du terrain derrière elle; la seconde qui suit, aiant doublé à la queue de la première, fera à gauche, & suivra cette première, & ainsi des autres, qui aiant toutes doublé, feront halte pour se dresser & se mettre en ordre:

Voilà cette fameuse évolution, ou cet ordre de bataille dont il est tant parlé dans les Historiens de l'antiquité: supposé qu'elle formât un trapèze, je n'en vois point de plus légère & de plus prompte après la Colonne. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on peut se former ainsi en présence de l'ennemi; si les Grecs ont pratiqué cette évolution comme les Romains, elle valoit infiniment plus que le bataillon, & cet infiniment plus ne conclut pas que cette figure fût sans défauts.



C H A P I T R E VIII.

Raisons qui autorisent la Colonne, & les avantages de cette manière de combattre.

J'Ai démontré les inconvéniens & les défauts des corps qui composent notre infanterie dans la manière dont elle combat aujourd'hui. Je n'ai pas non plus épargné la méthode des Anciens dans ce que j'y trouve à reprendre, cela est nécessaire lorsqu'il s'agit d'établir & d'élever sur des principes tout nouveaux, & de combattre les vieux: car la vérité ne se fait jamais mieux sentir que par l'opposition des deux méthodes.

Pour peu qu'on examine notre Colonne avec attention, on reconnoitra sans peine qu'elle est fondée sur une étude méditée de l'infanterie. Mille raisons l'autorisent, & les avantages qu'on en peut tirer sont sans nombre.

La Colonne formée selon nos principes, est plus prompte & plus disposée à toutes sortes de manœuvres. Elle peut les faire en se conservant entière & par sections. Elle se rompt & se remue en un instant, se partage de tête à queue, & double selon les occur-



K. De Putter fecit.

MOUVEMENS POUR FORMER LE COIN.

occurrences, par des mouvemens rapides & subits dans l'Action même & les affaires les plus engagées.

Tout terrain lui est propre, elle défile & se forme par un seul commandement, sans que les mouvemens qu'elle fait puissent donner à l'ennemi le tems & l'occasion de la charger, tant est grande la promptitude de ses manœuvres: les corps qui la composent peuvent attaquer & se défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes; enfin la Colonne a plus d'action & plus de force dans le choc qu'aucune évolution qui ait été inventée. Elle a la solidité & l'impulsion de la phalange doublée dont parle Polybe, sans en avoir le foible; ses armes sont parfaites, comme nous le ferons voir en son lieu. Nous faisons consister cette perfection dans leur diversité en les entremêlant ensemble, afin que l'une se trouve soutenue par l'autre.

Il est moralement impossible qu'une Colonne puisse être jamais rompuë. Qui est le corps de cavalerie, quelque supérieur qu'il puisse être, qui ose fondre & s'abandonner sur une masse armée & ordonnée de la sorte, & pénétrer cette forêt d'espontons, de hallebardes, de pertuisannes & de baionnettes au bout du fusil, & soutenir encore un feu prodigieux, réglé & uniforme qui ne change point? La Colonne n'a rien de foible, elle peut faire tête de toutes parts, & se remettre aisément: c'est un fagot d'épines qu'on ne sçait par où prendre, & dont l'ébranlement; la solidité, la pesanteur & la force est si violente, qu'il n'y a rien qui puisse se refuser à son passage; rien qu'elle n'ouvre & qu'elle n'enfonce: d'ailleurs, comme je l'ai si souvent répété, tout terrain, toute situation lui est propre. Elle souffre toutes sortes de changemens, on la varie, on la change selon les différens cas, & sa force est en elle-même; ses mouvemens sont simples, légers & rapides. C'est là le seul ordre qui nous fasse connoître la force de l'infanterie; c'est enfin avec le secours de cet ordre que l'on peut faire de nouvelles découvertes dans la tactique, si on veut la tirer de ses véritables principes, & la traiter avec la simplicité nécessaire pour la mettre à la portée des plus simples: il y a pourtant plus d'art qu'on ne pense dans la manière de la former; mais l'étude & la connoissance de cet art sont une affaire de peu de jours aux esprits les plus communs, & cette connoissance nous mène, sans presque aucune étude, aux changemens & aux différentes variations des ordres de bataille, que les différentes situations de terrain & de pais régulent.

On peut juger, par ce que je viens de dire de la force de la Colonne, qu'elle ne sçauroit être attaquée que par une disposition & des armes semblables, je veux dire par des corps égaux, & qui combattent selon mon système. Car comment résister contre une masse d'infanterie dont on ne voit pas la profondeur, de quelque côté qu'on l'attaque? Supposant la Colonne de trois sections ou bataillons les uns derrière les autres, à la distance de trois pas, & sur 24. ou 30. files, les grenadiers séparés, il est certain que si l'on attaque cette Colonne par la tête, on se trouve avoir affaire à 30. rangs ou plus selon la force des corps. Je laisse à penser si c'est une chose bien aisée de résister, contre un corps disposé de la sorte, avec des bataillons sur cinq de profondeur, ou pour mieux dire sur quatre: car il est rare aujourd'hui que l'on combatte sur plus, tant on fait peu attention à ce qui fait la force de l'infanterie.

Si on l'attaque par ses flancs, ou par ses faces, il faut se résoudre à combattre un front bien plus étendu, & à percer 24. ou 30. rangs; mais ce qu'il y a de bien redoutable, c'est d'affronter un corps qui se trouve tout hérissé d'armes de longueur, & d'où il part un feu qui ne finit point, & défendu par les armes blanches qui le bordent, & contre lesquelles la cavalerie la plus intrépide ne sçauroit approcher. L'infanterie rangée selon la coutume d'aujourd'hui, résisteroit-elle contre un corps disposé de la sorte? Il n'y a point de bataillon qui ne s'y brisât, bien loin de l'ébranler & de le rompre: il disparoitroit même contre un feu si violent, & contre l'effort des pertuisannes, des

On sup-
posé le
bataillon
de 500.
fusiliers,
non
compris
les gre-
nadiers.

espontons des Officiers, & des hallebardes des Sergens, qui se trouvent plus près-à-près: ajoutez la profondeur de ses files; c'est cette épaisseur qui soutient les corps dans une union parfaite, & les empêche de flotter: car le flottement tant dans les escadrons que dans les bataillons, me paroît la chose du monde la plus dangereuse.

On peut regarder la Colonne comme un rempart mobile qui se défend par lui-même; mais pour lui donner plus de force dans son élancement ou dans son repos, il faut, comme je pense l'avoir dit, que les rangs & les files soient serrées & en bon ordre: car l'attaqué unie & condensée est celle qui rompt l'ennemi. Les Anciens la connoissoient mieux que nous. Comme leur maxime étoit d'en venir d'abord aux coups de main, ils avoient soin que les soldats des premiers rangs fussent les plus forts & les plus braves, parce que tout dépendoit des têtes. Ils voioient assez l'importance d'en empêcher la perte; car lorsque quelqu'un vient à tomber, il fait perdre la force du choc. Outre leurs grands boucliers, qui étoient la principale arme défensive, ils en avoient encore d'autres fort légers qui leur couvroient tout le corps, composés de bandes de fer sur le modèle de nos tassettes & de nos brassards, ou de cottes de maille; ce qui est encore moins embarrassant lorsqu'il faut agir & combattre. Cette arme défensive conviendroit fort à notre cavalerie: pourquoi lui donner des cuirasses d'un poids énorme, si en ne la voit presque jamais aux mains contre l'infanterie? Car le feu de la cavalerie est moins que rien, son avantage n'étant que dans son épée de bonne longueur.

Le soldat étant armé de la sorte, est à l'abri de l'arme à feu; il s'en mocque & en va plus volontiers aux mains; il ne trouve plus d'autre ressource pour se garantir du feu de l'ennemi, que de marcher droit à lui, & par là on lui enlève son avantage. Ce que je dis ici s'adresse autant à la cavalerie qu'à l'infanterie.

La Colonne nous met dans cette nécessité; car lorsqu'elle est ébranlée pour joindre & pour le choc, il faut qu'elle enfonce & qu'elle perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent qui passe, & qui emporte tout ce qui ose lui résister. Elle ne sauroit reculer, les rangs s'entre-poussant les uns les autres. La tête du corps qui fuit, & qui s'unit à l'autre dans le combat, soutient & arrête la queue de celle qui la précède. Les derniers pressent ceux qui sont devant, & sont cause qu'ils vont & chargent avec plus d'impétuosité, d'union & de violence. Si la première section est rompuë, les fuyards s'écoulent à droit & à gauche, & la seconde section fraîche & en bon ordre succède à celle qui vient d'être rompuë; c'est un autre ennemi qu'il faut combattre, & en porter tout le poids & la violence.

Les Colonnes qui sont entrelassées entre des lignes de bataillons, doivent partir de la ligne à vingt-cinq pas de l'ennemi, pour tomber brusquement dessus pendant que le reste fuit.

On m'objectera peut-être qu'un corps aussi épais & *suppressé* que la Colonne, se trouve terriblement exposé au feu du canon, qui peut emporter des rangs & des files entières, & causer de grands désordres; mais le canon n'est redoutable que contre les corps qui restent fixes, sans mouvement & action, comme nous l'avons vû assez souvent dans bien des affaires, où les deux partis se passaient réciproquement par les armes, sans que l'un ni l'autre pensât, ou pour mieux dire, osât en venir aux mains dans un terrain libre. Une canonade réciproque marque une grande fermeté dans les troupes qui l'essuient sans branler, mais trop de circonspection, d'incertitude ou de timidité dans le Général: car le secret pour s'en délivrer n'est pas la magie noire. Il n'y a qu'à joindre l'ennemi, on évite par ce moien la perte d'une infinité de braves gens; & le Général se garantit du blâme qui suit ordinairement ces sortes de manœuvres.

Mais indépendamment de ces raisons, nos bataillons ne courent-ils pas la même fortune? Je suppose qu'un boulet enfile & fracasse tout un rang, ou emporte une file,

les bataillons n'y sont-ils pas exposés plus que la Colonne, qui est beaucoup moins en prise? Outre qu'on ne forme la Colonne, & que les sections ne se joignent les unes à la queue des autres qu'au moment qu'on est prêt d'en venir aux mains avec l'ennemi: d'ailleurs la Colonne, qui gît toute en action, n'essuie qu'un feu de passage & d'un moment, parce que le propre de ce corps est de joindre l'ennemi; & si l'on n'en a pas envie, il est inutile de se former dans cet ordre. Elle souffre bien moins de feu, parce que son mouvement en avant est d'un cours plus vif & plus accéléré. Les bataillons marchent d'un pas lent & grave, parce qu'ils ne peuvent aller autrement sans flotter & sans se rompre, & par-là ils se trouvent plus longtems exposés aux différentes bouches à feu; ce qui fait perdre aux soldats cette ardeur que la vitesse & l'élanement allument dans leur cœur, & qui les étourdit dans le péril, que le pas grave leur fait connoître: en effet l'ardeur s'éteint par la réflexion que la lenteur des mouvemens nous donne le tems de faire dans les grands dangers.

Enfin pour dernière raison; comme il se trouve rarement des plaines assez larges & assez étendues pour qu'une grande armée (telles qu'on en voit aujourd'hui) puisse se déplier, & combattre en pleine bataille, il me paroît qu'on ne sçauroit mieux faire que d'entrelasser des Colonnes de deux ou de trois sections dans une ligne de bataillons. En effet je ne pense pas qu'il y ait rien de plus avantageux à un Général que de chercher les endroits resserrés, particulièrement lorsqu'il se trouve plus foible, & qu'il n'a pas un grand nombre de régimens sur la valeur desquels il puisse compter: car alors mettant ce qu'il a de bon à la tête de ses Colonnes, le reste va de soi-même, outre que ce mélange engendre l'émulation. Comme ce sont les têtes qui donnent & qui décident, tout dépend aüssi de leur choc, comme je l'ai dit plus haut. D'ailleurs dans ces lieux resserrés l'on se trouve à l'abri du désordre qui survient presque toujours, lorsqu'une armée combat sur un trop grand nombre de lignes: l'on voit assez souvent qu'au premier désavantage la première ligne étant enfoncée & poussée vivement, elle se renverse sur la seconde, & la met en confusion, accident qui se communique à toutes les autres sans qu'il soit possible d'y remédier, particulièrement pour un Général qui ne seroit pas des plus habiles, outre que le canon fait un désordre épouvantable dans ces lignes ainsi redoublées. L'ordre par Colonnes entrelassées dans une première ligne, n'est pas sujet à un si grand défaut, l'effort d'une ligne ainsi disposée est des plus violents & des plus furieux; l'on oppose un plus grand nombre de troupes à une ligne lorsque l'ennemi paroît sur une moindre; ainsi je la considère non seulement comme la ressource, infailible des foibles, mais encore comme le salut d'un Chef qui manque de cette intelligence, & du coup d'œil que l'ordre trop composé exige: la simplicité de ma tactique suppléant au défaut de l'autre.

Je m'apperçois d'une objection qu'on peut me faire, & dont personne ne s'est encore avisé, qui n'est pourtant qu'éblouissante sans être solide, & dont on pourroit fort bien se coeffer sans y prendre garde. On pourroit donc m'objecter, que si l'on recevoit mon Système de tactique, on verroit ce qu'on n'a pas encore vû dans le nôtre, c'est-à-dire une perte & un meurtre épouvantable dans les deux armées, à cause de l'extrême profondeur de mes corps, dont les uns sont sur huit de file, & les autres, véritablement en petit nombre, sur trente, sur quarante, & quelquefois sur quatre-vingt de file, en joignant les sections de chaque bataillon à la queue les unes des autres.

Un esprit peu attentif à l'examen d'une méthode, le pensera peut-être ainsi: nous pensons tout au contraire. Qu'est-ce que nos combats & nos batailles? Nous l'avons, ce me semble, assez bien expliqué: est-ce autre chose que des hommes rangés sans branler à une certaine distance les uns des autres, & sur deux lignes d'une grande étendue, à cause du peu de hauteur des bataillons qui se voient exposés plusieurs heures à un

un feu prodigieux & continuel de canon & de coups de fusils, d'autant plus meurtrier que les corps qui se passent ainsi réciproquement par les armes combattent sur un grand front, qui cause en peu de tems la perte d'une infinité de monde; car si tous les soldats étoient aussi-bien exercés à tirer que des Flibustiers, je pose en fait qu'en deux heures de tems la perte de tous termineroit la journée, ou du moins ceux qui seroient les meilleurs tireurs remporteroient la victoire, parce que la perte des autres les obligeroit à quitter partie. N'est-ce pas là à peu près la méthode infensée que nous suivons aujourd'hui dans tous nos combats? Car cette baïonnette si redoutable ne l'est qu'aux yeux, & je ne vois pas qu'on la mette jamais en usage, ou fort rarement, puisque la pratique de nos pères d'aller à l'ennemi & de le joindre nous est aujourd'hui interdite, & que nos Généraux ne la veulent point. Il nous suffit de combattre de loin, & sans aborder: c'est pourtant cet abord qui convient le mieux au caractère d'une nation active, violente & fougueuse comme la Françoisise, dont tout l'avantage consiste dans sa première ardeur; & dès qu'on prétend la retenir par une prudence mal entendue, & qu'on ne lui laisse pas son libre cours, c'est une vraie poltronnerie, c'est tromper les soldats & leur couper les bras & les jambes. Avons-nous fait autre chose pendant tout le cours de la dernière guerre?

Il n'en est pas ainsi de ma manière de combattre & de se ranger, je laisse là le feu, & je n'en tiens aucun compte. Je connois l'humeur & le caractère de la nation, & je la fais agir & combattre selon ce caractère, je ne la trompe point. Si je fournis des armes à nos ennemis par mes principes, comme on le prétend, j'en fournis de plus fortes à ma nation, parce que rien ne résiste à son impétuosité & à sa première ardeur, & que ma méthode lui convient beaucoup mieux qu'aux autres nations plus flegmatiques & moins ardentes, qui combattent pourtant avec plus d'avantage avec leurs bataillons minces contre les nôtres qui ne sont pas plus épais, parce qu'elles sont plus exercées à tirer que nous ne le sommes, & que nous négligeons d'en venir aux mains, qui est ce que nous avons de plus redoutable. Ce n'est pas peu que de leur enlever l'avantage qu'ils ont dans leur feu, & particulièrement les Hollandois, en suivant la méthode que je propose, & l'on va voir qu'on ne leur enlève pas seulement ce rempart, mais encore tous leurs avantages.

1°. Parce que je marche droit à eux pour les joindre & les aborder, & que leur feu ne dure qu'autant de tems qu'il m'en faut pour arriver sur ces tirailleurs par pelotons. Ils feront une décharge d'un peu loin, j'y consens; ils en feront une seconde, je l'accorde: mais n'en attendez pas une troisième, je serai sur eux, & leur feu n'a plus lieu dès l'instant même qu'on est sur eux; je perds donc beaucoup moins de monde que si j'essuiois leurs feux sans les joindre, & si je marchois à eux selon la coutume, & non selon la mienne.

2°. Parce que mes corps étant rangés sur une moindre étendue, & sur plus de hauteur, sont moins en prise au feu de l'ennemi, & ceux qui y seroient exposés en combattant selon la coutume ordinaire, s'en trouvent à l'abri, à cause que mes bataillons ont beaucoup moins de front & plus de hauteur; & quant à mes Colonnes, elles se trouvent beaucoup moins exposées, par la raison qu'elles combattent sur un très-petit front, & sur une très-grande profondeur.

3°. Parce que mes manœuvres sont plus dégagées, plus simples & plus promptes, que je suis aussi-tôt sur l'ennemi, & que j'ôte le flottement des corps, & ce flottement est la chose du monde la plus dangereuse, & qu'on ne sçauroit éviter dans ceux qui combattent sur trois ou quatre de file.

4°. Parce que me trouvant en très-peu d'espace sur l'ennemi, la pesanteur du choc de mes bataillons est telle que les autres ne sçauroient jamais y résister; & comme il suffit de

de percer en plusieurs endroits, & qu'on le peut par tout contre des bataillons minces, la journée est tout aussi-tôt terminée. Il y a donc moins de sang répandu, puisqu'il y a moins de feu de part & d'autre, que le combat est moins obstiné, & qu'il n'y a que les têtes de mes corps qui donnent, outre que les rangs qui suivent les trois ou quatre premiers de la tête ne servent que pour les pousser, & pour donner plus de poids & de force au choc de ceux qui les devancent, de sorte que ces rangs ne peuvent souffrir que du feu du canon; mais ce feu n'est qu'un feu de passage, qui cesse dès qu'on en est aux mains, au lieu qu'il est très-dangereux dans notre façon de combattre: Malplaquet en est une bonne preuve. D'ailleurs mes Colonnes rendent ce canon bien peu redoutable, parce que je mets le mien à la queue, qui tire sans cesse, & marche toujours en sûreté à couvert des sections. C'est une remarque que plusieurs Officiers d'artillerie très-expérimentés ont faite, car ils ne désirent rien tant dans les batailles que d'être en état de suivre les lignes, & de tirer au plus près lorsqu'ils se sentent bien soutenus: nous ne sçaurions mieux l'être, disent-ils, que par ces Colonnes.

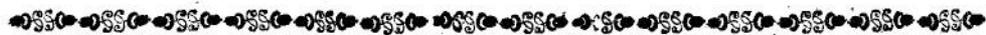
Supposons maintenant que les deux partis combattent selon mes principes, car il ne faut point douter qu'on n'y vienne un jour: ceux qui ne les approuvent pas ne les ont pas entendus, & leurs décisions ne sont pas article de foi, je soutiens qu'on perdra une infinité moins de monde.

1°. Parce que, comme je l'ai déjà dit, on esluiera moins de feu de part & d'autre, la raison est qu'il n'y aura que les têtes qui donneront & qui se trouveront exposées à l'arme blanche, & que la victoire dépendant uniquement de pénétrer & de percer quelque part, les Généraux y mettront toute leur attention.

2°. Parce que les Colonnes étant difficiles à découvrir à cause qu'elles sont engagées dans les lignes, ou qu'elles peuvent se former en marchant à l'ennemi, on sera toujours incertain de l'endroit où l'on veut faire le principal effort de l'attaque.

3°. Parce que le ralliement de celui qui est ouvert devient impossible ou très-difficile, à cause du partage des Colonnes qui se jettent à droit & à gauche sur les flancs des corps qui viennent d'être rompus, choc dont ils ne sçauraient se garantir, attaqués qu'ils sont en même tems de front par les bataillons d'entre les Colonnes; de sorte que n'y ayant plus de remède, la journée est finie en fort peu de tems: car c'est le tems qu'on emploie pour la victoire & le feu continué qui font périr tant de monde.

J'écarte une infinité de choses que je pourrois dire sur la Colonne; car, comme ces choses embrassent ma tactique dans toute son étendue, nous les traiterons selon l'occasion dans le cours de cet ouvrage, sans pourtant entrer dans le fond de cette tactique: les raisons que nous en avons sont plus importantes que l'on ne pense, on peut être employé; & lorsqu'on a perdu toute espérance de l'être, on ne perd pas celle de tout donner & de tout découvrir.



C H A P I T R E IX.

Autorités & exemples de la Colonne.

LA plupart des gens qui ne s'appliquent pas, sont si prévenus en faveur de l'usage, que tout ce qui lui est contraire les révolte & les blesse; les preuves, les raisons les plus fortes & les plus pressantes, les vérités les plus démontrées sont à peine

probables : donnez-leur des autorités, ils ne s'en paient point ; que faire avec de telles gens ? Il faut, dira-t-on, les satisfaire par quelque chose de plus fort. • Il leur faut des faits, des exemples de quelques grands hommes qui aient pratiqué ce qu'on propose ; nous les prendrons donc par cet endroit-là, puisque nous n'avancions rien par l'autre : encore Dieu veuille qu'ils ne les révoquent pas en doute ; en ce cas il n'est pas jour en plein midi, comme dit Horace.

Une autorité comme celle de César, seroit d'un grand poids dans le sujet que je traite : mais il me paroît que la Colonne lui fut inconnue, je n'en vois aucune trace dans ses Commentaires, aucun de ses Historiens n'en a parlé ; mais Scipion, qui ne lui étoit pas beaucoup inférieur, s'en servit avec avantage contre Annibal à Zama. Ce grand homme combattit sur une ligne de Colonnes parfaites à son infanterie. Polybe, qui nous en donne la description en homme de guerre, est celui de tous les Historiens qui nous l'explique avec plus de précision & de clarté.

Le Prince Louis-Guillaume de Nassau nous a donné un plan de ce fameux ordre de bataille dans un ouvrage de sa façon qui est assez rare, il ne me paroît pas que les raisonnemens qu'il fait sur cette bataille soient conformes aux vûes de Scipion, non plus que ceux de Polybe. Le Romain se forma dans cet ordre, bien moins dans le dessein de se garantir des éléphants, qu'Annibal avoit en grand nombre, que de trouver une disposition capable de résister avec une armée de vingt-deux à vingt-trois mille combattans, contre une autre de cinquante mille, rangée sur trois grosses lignes d'infanterie, ou sur trois phalanges : c'étoit fait de Scipion s'il eût combattu selon la coutume Romaine. Ce célèbre Chef d'armée n'est pas pourtant l'Auteur de cette façon de combattre par Colonnes. Régulus est le premier qui la pratiqua en Afrique contre Xantippe, qui fut victorieux par la bévûe du Consul Romain, comme Scipion par celle d'Annibal. Régulus perdit la bataille pour avoir trop resserré les espaces entre les Colonnes, comme Varron à Cannes, qui combattant sur les mêmes principes, tomba dans des fautes encore plus grossières par son ignorance & sa mauvaise conduite. Scipion corrigea son ordre de bataille, par ce qu'il remarqua de défectueux dans les deux autres.

Polyen rapporte un exemple des Colonnes, que je ne me souviens pas d'avoir lû dans aucun des Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit des guerres des Romains. Il est si digne de remarque, & si ancien, que j'en ai été tout surpris. Je le tire de Rome naissante, on ne peut guères remonter plus haut : il est digne de la curiosité des Lecteurs. Le voici tel que le sçavant Bénédictin Dom Lobineau l'a traduit du Grec de Polyen, cette traduction est encore manuscrite. Rapportons ce passage.

Polyen
Liv.
VIII.
ch. 25.

„ Romulus campa à dix stades de la ville de Fidène. La nuit il fit sortir ses trou-
 „ pes des retranchemens. En aiant pris la moitié, il la fit marcher de front, & aiant
 „ ordonné aux autres de marcher en Colonnes, il marqua en secret aux Chefs ce qu'ils
 „ avoient à faire. Pour lui, accompagné de quelques-uns des plus dispos, tous ar-
 „ més de haches, il se présenta aux murs, après avoir commandé au reste de ce corps
 „ d'armée de se tenir en embuscade près de là. Au point du jour il fit attaquer les
 „ portes à coups de hache. Les Fidenates troublés par la témérité de cette entreprise,
 „ ouvrirent les portes, & fondirent en désordre sur les ennemis. Les Romains lâché-
 „ rent le pied. Les Fidenates ne voiant que ceux qui leur faisoient face, sans apper-
 „ cevoir les autres qui étoient derrière, méprisèrent ce qu'ils voioient, & les poussé-
 „ rent vigoureusement, dans l'espérance de les exterminer. Quand ils se furent avan-
 „ cés plus loin, les Chefs qui conduisoient les Colonnes couvertes par la ligne du
 „ front, les firent approcher & s'asseoir à terre, afin que les ennemis ne les vissent
 „ point. Cela fait, ceux de la ligne du front prirent la fuite, & s'étant coulés der-
 „ rière les Colonnes, firent volte-face contre ceux qui les poursuivoient. Alors ces

„ Colonnes se levèrent , & ces soldats frais se jettèrent avec grand bruit sur les Fidenates harassés , qui furent attaqués en même tems par ceux qui avoient fait semblant de fuir. Les Fidenates poussés de toutes parts , furent mis en déroute , & la plupart tués , & leur ville fut prise.

Les Romains ne sont pas pourtant les premiers qui aient connu la Colonne , comme je pense l'avoir dit , c'est aux Grecs que l'on doit l'attribuer : c'étoit le grand prince d'Epaminondas. Il ne combattit jamais que dans cet ordre , & fut toujours victorieux : les batailles de Leuctres & de Mantinée , les plus fameuses de l'antiquité en fait d'intelligence , en offrent un bel exemple , comme je le dirai bientôt.

Lorsque Dion entra dans Syracuse , après avoir été chassé par ses Citoyens , au secours desquels il étoit venu , il marcha contre les troupes de Denys en Colonnes. *Il sépara*, dit Plutarque , *ses péssamment armés par petits corps , auxquels il donna plus de profondeur que de front , & les mit chacun sous différens Chefs , afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits , & paroître plus fort & plus redoutable.*

Arfaces , dans la guerre contre Antiochus Roi de Lydie , disposa son infanterie en forme de Coin , marcha droit jusqu'à la phalange , l'attaqua avec tant d'ardeur & de violence , & la pressa si vivement , que si Antiochus n'eût pas usé d'un stratagème qui lui réussit , en tombant sur les derrières des ennemis par les revers des montagnes ; sa perte étoit infaillible. *Ils combattoient serrés en forme de Coin*, dit mon Auteur , & le Coin n'étoit sûrement pas une manière de triangle , ni même un trapèze dans cette affaire , mais une phalange sur plusieurs sections les unes derrière les autres , c'est-à-dire une Colonne. Cela me semble d'autant plus vraisemblable , que ce combat , qui est très-remarquable dans Polybe , se donna dans un pas de montagnes très-resserré , où il importe d'occuper & de remplir tout le terrain , bien loin d'y présenter une pointe & de ne le remplir que vers la baze ; ce qui seroit absurde & très-dangereux , l'ennemi pouvant profiter du vuide & former un rentrant où le triangle se seroit trouvé emboîté & comme enchâssé. Tout cela me persuade , comme l'exemple d'Alexandre contre Glaucias , dont j'ai déjà fait mention , qu'on se seroit indifféremment du terme de Coin pour faire comprendre un corps sur beaucoup de hauteur & peu de front : car l'on sçait assez que les Anciens n'étoient pas fort opulens en termes militaires , témoin celui d'*Acies* dans Végèce & dans plusieurs autres Auteurs , qui a diverses significations ; c'est tantôt l'armée entière , tantôt un corps de troupes , ou un détachement de quelques cohortes , & souvent une ou deux , quelquefois une aîle ou un centre. Le mot de *Testudo* ne signifie pas toujours un corps d'infanterie serré , & combattant leurs boucliers sur leur tête en forme de toit , pour se garantir des coups d'en haut. Il signifioit souvent une cohorte ou plusieurs ensemble , ou une phalange , les rangs & les files serrées , bouclier contre bouclier. Le Père Daniel a crû que Narsès forma une tortue à Cassilin contre les François , les soldats combattant leurs boucliers sur leurs têtes. Il s'est trompé , Agathias veut dire que Narsès forma une phalange. A quoi bon une tortue contre des gens qui n'avoient aucune arme de jet ? Je trouve tant d'étymologies différentes du terme de *Cuneus* dans César , dans Tacite & dans Tite-Live même , qu'un homme qui n'est pas rompu & exercé dans le métier des armes s'y trouve souvent très-embarrassé. On ne sçauroit être trop en garde en traduisant les Auteurs Grecs & Latins. Il est donc très-probable , & si je l'ose dire , presque certain que le terme de *Coin* dans un défilé de montagnes , signifioit une Colonne plutôt qu'un triangle , ou un trapèze. Voilà bien des exemples de l'antiquité qui prouvent la Colonne , ce n'est pas cependant encore tout. J'en réserve deux considérables pour le Chapitre suivant , pour terminer celui-ci par un autre très-célèbre qui s'est passé de nos jours.

C'est ce-
lui qui a
défendu
Corfou
si glo-
rieuse-
ment.

Le Général Schoulembourg, un des plus sçavans hommes d'infanterie, & des plus expérimentés qui ait paru dans notre siècle, & dont les actions sont assez connus, se retirant par les plaines de Pologne avec un corps d'infanterie d'environ quatre à cinq mille hommes, se vit tout d'un coup attaqué dans sa marche par huit mille chevaux de cavalerie Suédoise, & l'intrépide Roi de Suède Charles XII. à la tête. Cet habile Chef Saxon, brave & expérimenté, ne se déconcerte point, & fait voir tout ce que peut un esprit éclairé, secondé d'un grand courage & de la confiance de ses troupes. Il se range en Colonne, se fraise de tout ce qu'il a d'armes de longueur, halebardes, pertuisannes & espontons, & se prépare à une vigoureuse résistance; il est bientôt joint, & dans l'instant attaqué: il soutient le choc de cette cavalerie avec tout l'ordre & la valeur possible. La cavalerie Suédoise est repoussée, le Roi ne se rebute pas; il étend ses escadrons & environne cette Colonne de toutes parts; elle fait face par tout: le combat recommence avec la même fureur, le Monarque s'abandonne sur cette Colonne, & la charge à différentes reprises. Il trouve un courage & une obstination égale à la sienne; il se lasse enfin de tant de charges inutiles & sans effet, & Schoulembourg continué sa marche jusqu'à un ruisseau, qu'il passe à la faveur de la nuit, & du feu d'un moulin où il avoit jetté quelque infanterie.



C H A P I T R E X.

Suite du même sujet. Batailles de Leuctres & de Mantinée.

IL me semble que Plutarque n'instruit pas assez son Lecteur dans le récit d'une bataille aussi mémorable que celle de Leuctres. Elle méritoit plus de soin & d'exactitude: car jamais un bon abrégiateur ne laisse échapper les circonstances d'un fait d'où naissent les grands événemens.

Hist.
Grec.
l. VII.

L'Auteur ne dit pas un seul mot de la cavalerie. S'il eût consulté Xénophon, il eût remarqué qu'il y en avoit dans les deux armées, & celle des Thébains contribua beaucoup à la victoire.

Pour redresser ce qui manque dans cet Auteur, j'ai suivi Xénophon, qui dit que Cléombrote forma une première ligne de sa cavalerie A, qu'il posta à la droite de sa phalange B, qui la soutenoit.

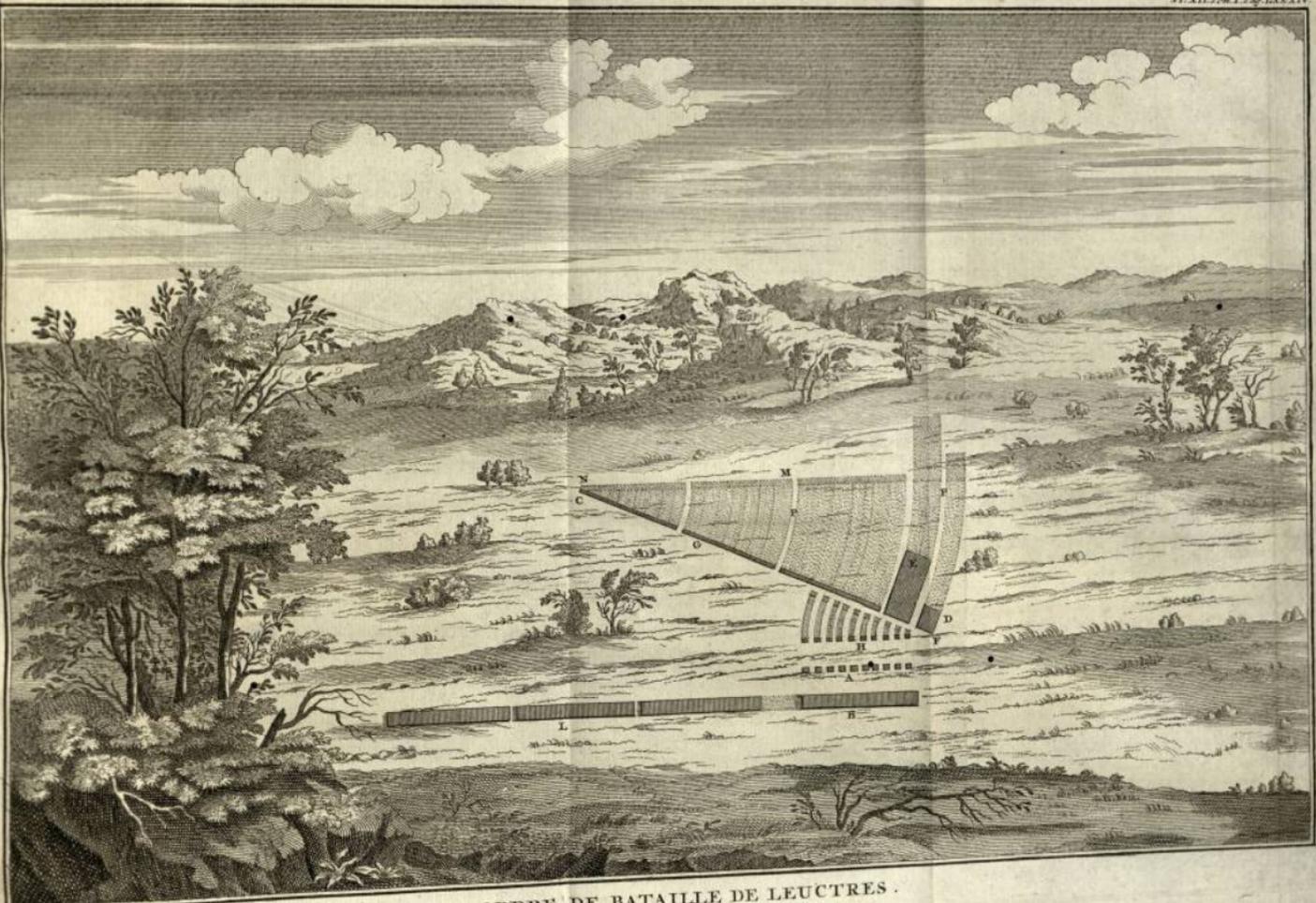
Diodore
dit qu'ils
avoient
7000.
hommes
d'infan-
terie, &
500. de
cavale-
rie.

Les Thébains étoient plus foibles de la moitié; mais comme ils étoient bien commandés & mieux ordonnés, ils marchèrent aux ennemis, qui les débordèrent extraordinairement à leur droite C.

Epaminondas le voioit assez; pour leur ôter cet avantage, il fit un trait d'un Capitaine fin & rusé.

Il se détermine d'attaquer par sa gauche D, il la fortifie de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite, ou de pésamment armés, qu'il rangea sur cinquante de profondeur, c'est-à-dire en Colonne E, que je conjecture de trois mille hommes. La Compagnie des trois cens (a) F. fermoit cette aîle. Le reste de son infanterie G, qui consistoit

(a) La Compagnie des trois cens.] Cette Compagnie, ou Troupe sacrée, comme la plupart des Auteurs l'appellent, étoit très-bien imaginée pour ces tems antiques. Quiconque la proposeroit dans celui-ci, se feroit moquer de lui, & passeroit pour très-visionnaire. Où trouver tant d'amis dans un siècle si corrompu? A moins qu'on ne les cherchât dans les troupes, car je ne pense pas qu'on en puisse trouver ailleurs que dans les armées; les armées font cet effet, c'est une très-grande rareté dans



ORDRE DE BATAILLE DE LEUCTRES .

en ses armés à la légère, & les troupes qui ne faisoient pas corps avec sa première phalange, s'étendoient sur une ligne fort mince, sur trois ou quatre de hauteur, parce qu'il comptoit en formant une oblique, d'éviter un engagement de ce côté-là. A l'égard de sa cavalerie H, il se régla sur la disposition de son ennemi.

Cléombrote forma sa phalange L, selon la coutume des Grecs; sa cavalerie, comme je l'ai déjà dit, étoit en première ligne à sa droite rangée par escadrons. C'est l'ordre & la distribution des troupes des deux armées dans une plaine rase & découverte.

Les Thébains parurent d'abord en bataille aux points M sur une ligne droite & parallèle à la phalange Lacédémonienne; ils s'ébranlent tout d'un coup, & pendant que l'extrémité de leur aîle droite ne bouge, tout le reste de la ligne marche par un demi quart de conversion par les lignes ponctuées P; c'est-à-dire que la ligne se meut autour de N, comme autour de son centre: de sorte que l'aîle droite se trouve fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Par ce mouvement les Thébains à leur gauche s'approchèrent toujours plus de la droite des Lacédémoniens; sur laquelle ils vouloient tomber. Cette disposition d'Epaminondas est la sixième de Végèce, qu'il appelle *In similitudinem veru*; c'est l'ordre oblique dont il fait plus de cas que d'aucun autre des sept qu'il nous donne dans son Livre. Les Anciens l'appelloient bataille de biais, c'est-à-dire qu'on mettoit tout ce qu'on avoit de troupes d'élite à l'aîle qui devoit attaquer, pendant qu'on refusoit tout le reste de la ligne à l'ennemi. Il paroît qu'Epaminondas le préféroit, à tous les autres, effectivement c'est le meilleur: la ligne oblique ou l'ordre de bataille oblique étant tout ce, qu'il y a de plus à craindre & de plus rusé dans la tactique; c'est la ressource des foibles, & sur tout lorsqu'on introduit des Colonnes dans l'aîle qui doit attaquer. Il y a plus d'art qu'on ne pense dans les manœuvres de l'oblique, j'en fais plus de cas que de la courbe, quoique belle & profonde, mais moins sûre que l'autre. Quoiqu'il en soit, bien que les Anciens connussent l'oblique comme la courbe, ils n'introduisirent jamais de Colonnes du côté où ils vouloient engager le combat, comme fait Epaminondas dans celui-ci. Feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans me parut surpris de cet ordre de bataille que j'eus l'honneur de lui présenter, les Experts n'en penseroient pas moins avantageusement que ce Prince habile & éclairé. Reprenons notre sujet.

La cavalerie en vint bientôt aux mains. Comme celle des Thébains étoit mieux montée, & plus expérimentée que celle de Lacédémone, (qui ne valut jamais rien,) celle-ci ne fut pas longtems sans être rompue & renversée sur son infanterie, qu'elle mit en confusion.

Les Thébains, après ces premiers succès, attaquent d'abord la droite de la phalange. Sur ces entrefaites la Compagnie des trois cens F, tourne subitement sur l'aîle, & la prend en flanc, pendant que la grosse Colonne choque de tête, enfonce tout ce qui lui résiste, passe outre, & retourne sur ce qui restoit encore en entier, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître.

Cette aîle totalement ruinée & en fuite, la cavalerie se met à ses trouffes, pendant que

dans les autres. Nous connoissons assez bien le monde, & nous y sommes assez rompus pour décider hardiment sur cet article: peut-être n'en trouveroit-on pas un si grand nombre, mais du moins on en trouveroit. Polyen dit dans ses usages de guerre, que Gorgidas fut le premier qui établit la Troupe sacrée. Elle étoit composée, dit-il,

d'hommes liés ensemble par l'amour le plus tendre au nombre de trois cens. La tendresse qu'ils avoient les uns pour les autres, faisoit qu'ils ne s'abandonnoient jamais, qu'ils ne prenoient point la fuite, & qu'ils étoient résolus de vaincre les ennemis, ou de mourir tous ensemble.

que l'infanterie victorieuse profitant de son premier avantage, gagne toujours vers la gauche. Cette gauche qui voit le désordre de sa droite, & l'ennemi qui s'avance toujours vers elle, croit tout perdu; elle plie & lâche le pied. La déroute de cette droite fut la cause de la perte de cette bataille, qui n'étoit pas encore perdue, si les Généraux n'eussent pas désespéré. Elle peut être comparée aux plus fameuses de l'antiquité. Jamais Lacédémone n'en éprouva de semblable, ni de plus honteuse. Le Roi Cléombrote y fut tué, & mille Lacédémoniens, c'étoit l'élite de Sparte: ceux qui fuirent n'en étoient que la lie, comme dans toutes les batailles ceux qui ne rendent aucun combat.

Epaminondas raisonna en grand Capitaine, & prévint bien ce qui pouvoit arriver par l'excellence de sa disposition, autant rusée que sçavante & profonde. Comme il étoit grand homme d'infanterie, qu'il en connoissoit la force avant qu'il la faisoit connoître à ses soldats, il vit bien que l'ennemi résisteroit vainement au choc, & à la pesanteur de cette formidable Colonne, & à celle des trois cens qu'il opposa à la phalange Lacédémonienne, qui n'étoit rangée que sur douze de hauteur. Cléombrote fit une faute d'en diminuer la profondeur pour en augmenter le front, sans aucune nécessité, puisqu'il étoit supérieur en nombre. Le grand nombre ne sert de rien contre un Général qui se refuse à une aîle, & donne à l'autre cet avantage de l'ordre oblique. Voilà une énorme bévûe dans Cléombrote: en voici une autre qui ne cède en rien à la première.

Il mit sa cavalerie en première ligne à sa droite, soutenuë par celle de sa phalange. Cela étoit encore dans les règles de la guerre, & de la milice, si l'on considère que la phalange étoit un corps uni & sans aucun intervalle, ni divisions entre les lignes. Il eût dû laisser des espaces entre les enseignes pour donner des issues, ou un écoulement à sa cavalerie en cas d'accident. Elle eût pû se remettre du désordre derrière son infanterie; pourquoi négliger cette précaution? On ne fait pas autrement quand on veut soutenir l'infanterie par la cavalerie, ou qu'on ne compte pas sur la valeur de celle-ci; après tout, cela n'eût servi de rien contre les Colonnes: car je ne vois aucun remède, sinon de combattre sur un ordre semblable.

Lorsque Cléombrote s'aperçut que les Thébains s'éloignoient à leur droite, & avançaient leur gauche, il eût dû doubler & tripler les files de sa phalange. Ce mouvement étoit simple, aisé & prompt: au lieu qu'il marcha par l'aîle à sa droite, c'est-à-dire qu'il la prolongea pour l'empêcher d'être débordée de ce côté-là, & par où l'ennemi s'étendoit, au lieu qu'il falloit opposer une masse égale en hauteur à l'infanterie Thébaine, & jeter en même tems sa cavalerie à la pointe de son aîle attaquée, & l'entrelasser de quelque infanterie, selon la méthode des Grecs. Il ne fit rien de ce qu'il auroit dû faire, il fut battu; qui peut disconvenir qu'il ne dût l'être?

Epaminondas se trouva si bien de cette disposition à la bataille de Leuctres, qu'il ne manqua pas de s'en souvenir à celle de Mantinée: il combattit dans cet esprit, & vainquit par cela seul. Il fut tué dans cette grande journée, & avec lui périt la gloire & l'espérance de Thèbes.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Mantinée.

L'Ordre de bataille d'Epaminondas à Mantinée, est sur les mêmes principes que celui de Leuctres, & lui acquit la réputation d'un des plus grands hommes d'infanterie, & d'un des plus sçavans Tacticiens de son siècle: car sans cette science, il ne faut pas espérer de grandes choses, à moins que le hazard ou la fortune ne soient par tout le maître.

L'ordre & la distribution des troupes dans cette bataille sont dignes de l'admiration des Experts, je ne vois rien de plus profond & de plus remarquable. Depuis Epaminondas nous n'avons aucun exemple d'un ordre semblable: c'est ici le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

Les observations que je vais faire sur cette célèbre journée, plairont d'autant plus, qu'aucun Commentateur, ni aucun homme de guerre, n'a fait attention à une ordonnance si belle & si profonde. J'ai lieu de m'en étonner, Xénophon l'ayant si bien & si clairement écrite, qu'il est presque impossible de n'en pas voir la solidité, pour peu d'expérience & d'intelligence que l'on ait de la guerre.

Xénophon, qui décrit cette fameuse action en homme sçavant & expérimenté, parle d'abord de la marche du Général Thébain. Il dit qu'il la fit dans l'ordre sur lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la distribution des troupes, un tems qu'on ne sçauroit trop ménager dans les grandes entreprises. Le tems perdu, ou mis à profit, est la pierre de touche du mérite ou de l'insuffisance d'un Chef d'armée.

Il n'alla pas droit & de front à l'ennemi; mais il parut en présence à la tête de son infanterie, sur une seule Colonne, comme en ordre de marche. Il rangea d'abord son armée sur une seule ligne sur les hauteurs qui bordaient la plaine, la cavalerie sur les ailes de sa phalange: il avoit eu la précaution de former la tête A, (qui eût dû faire sa droite en combattant selon la coutume ordinaire,) & doublant la hauteur de cette aile, pour la rendre plus solide & plus forte pour le choc, il parut ainsi de front & en bataille à la vue de l'armée Lacédémonienne, & fit halte sur les hauteurs dans cette disposition; ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper: mais quelle fut leur surprise lorsqu'ils s'aperçurent qu'il s'ébranloit; & qu'il venoit droit à eux contre leur attente? Une partie de sa cavalerie prit à droit, & se sépara de la phalange dans la plaine, & l'autre à gauche. On remarqua peu de tems après une autre mouvement dans l'infanterie, où l'on ne comprit rien d'abord; ce qui tint en suspens & dans l'incertitude, tant on craignoit l'adresse & l'esprit rusé de ce Général. Ce mouvement parut bientôt une phalange renversée par un demi-quart de conversion de B en A, par les traces C de toute sa ligne d'infanterie, tout d'un tems & d'un même mouvement, & marchant alors par la tête A, & non pas de front à l'ennemi, en tenant l'autre D reculée en ligne oblique, ou de biais, il tomba dessus, & *choqua de pointe comme une galère*, dit Xénophon, assuré que par la seule force & la pesanteur de son ordre, il enfonceroit l'ennemi, & l'ouvreroit à son centre pour le séparer de ses ailes. Mais comme il craignoit que les Athéniens, qui étoient à l'aile gauche, ne tombassent sur le côté E de cette furieuse Colonne, & qu'ils n'en interrompissent le cours & la violence, il posta sur une hauteur la cavalerie de sa gauche F, qu'il entrelassa de son

son infanterie légère G; & comme cette cavalerie faisoit front à celle d'Athènes H, & la tenoit en échec, il ne se passa rien de ce côté-là.

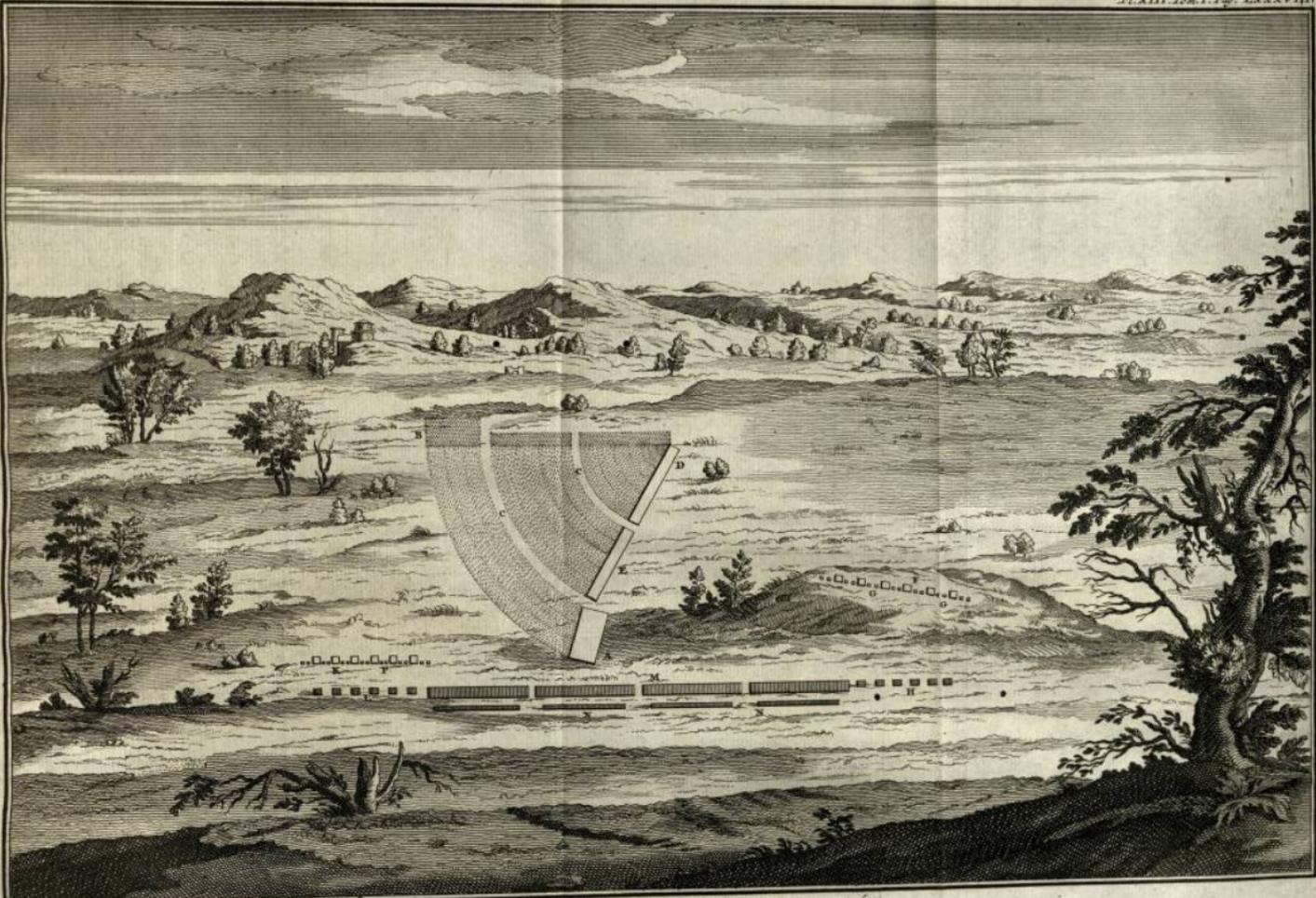
Il n'en arriva pas de même de celui de la cavalerie de la droite des Thébains K, elle attaqua celle de Lacédémone L, comme la moins vigoureuse, l'enfonça, l'enleva hors de son aîle, & la mit en fuite, quoique supérieure & les escadrons plus gros. La raison de cette défaite vint en partie de ce que les Généraux ennemis négligèrent d'entremêler leurs escadrons de leur infanterie légère N, qu'ils placèrent à la queue de la phalange M, ou à la queue, (car les Auteurs n'en disent rien,) où elle n'étoit nullement nécessaire.

Cette faute n'est pas la plus grossière où les ennemis tombèrent, il y en a bien d'autres à leur reprocher. Ils doublèrent leurs escadrons, non seulement en leur donnant trop de profondeur, mais en les faisant encore trop gros: car ils devoient être de cent vingt-huit maîtres, contre la coutume de ce tems-là; au lieu qu'Epaminondas combattit par petites troupes, qui se remuoient aussi légèrement que les autres étoient lourds & pesans; outre l'avantage que les petits escadrons avoient de se tourner avec facilité, ils se trouvoient encore épaulés & soutenus par les légèrement armés de l'infanterie Thébaine P.

Epaminondas pensa d'abord à attaquer l'infanterie de Sparte, sur la valeur & l'expérience de laquelle il comptoit fort peu, assuré que si la sienne étoit victorieuse, il auroit moins de peine à s'ouvrir une route à une victoire complète & décisive, parce qu'il s'attendoit de percer la phalange avec la tête de la Colonne A, & de se replier ensuite à droit & à gauche, pendant que le reste de son armée se tourneroit & tomberoit ensuite de front, & non de pointe, sur tout ce qui seroit encore en entier. Il prévint tout ce qui devoit arriver par ce qu'il vouloit faire, & tout arriva selon ce qu'il avoit prémédité: car après avoir enfoncé l'infanterie, & ouvert la ligne par la pesanteur & la profondeur de la Colonne A, qui n'étoit guères plus en prise à sa tête qu'à ses faces, il prit en flanc ce qui soutenoit encore.

Cette redoutable Colonne, composée de l'élite des Oplites, aiant donc pénétré tout au milieu de la phalange Lacédémonienne, on vit le plus grand désordre du monde, & la victoire naquit bientôt de ce désordre; car il n'y a rien de bon à attendre d'une armée rompue & partagée au centre. Epaminondas fut blessé dans cette grande action, & jetté par terre d'un coup de javelot, dont il mourut deux heures après. Il dit avant de mourir, qu'il ne laissoit aucune postérité, sinon deux filles, Leuctres & Mantinée, deux victoires célèbres, où la fortune n'eut aucune part. O le grand homme, disoit Agésilas, & j'ajoute: O le grand Capitaine, le plus honnête homme, & le plus sçavant Officier d'infanterie que la Grèce ait jamais produit! On peut lui appliquer ce bel éloge que Montécuculi fit de M. de Turenne, lorsqu'il apprit la mort de ce fameux Général: *quel dommage que la perte d'un tel homme qu'il faisoit honneur à la nature!*

Cette journée peut fournir une bonne leçon à ces Généraux d'armées, qui s'imaginent qu'il n'y a pas de meilleur moyen que d'engager aux aîles; ce qui me paroît une erreur, à laquelle il me semble qu'on ne fait guères d'attention. Une armée trouve des ressources infinies, lorsqu'elle est attaquée à une de ses aîles; mais lorsqu'elle est rompue à son centre, je n'y vois pas grand remède, parce qu'elle se trouve coupée & séparée de ses aîles, sans trop d'espérance d'en recevoir du secours. Ce qui m'étonne, c'est qu'il se trouve des gens qui croient qu'on ne sçauroit jamais perdre une bataille par le centre; il n'y a que trop d'exemples qui démontrent le contraire de cette opinion; le bon est que toutes les fois qu'on s'est avisé d'attaquer une armée par le centre, la victoire s'est toujours déclarée par cet endroit. Il me semble que ç'en est assez pour
faire



ORDRE DE BATAILLE DE MARTINÉE.

A. De Ponce fait.

faire révenir de semblables opinions. Ce n'est pas que je veuille rejeter la méthode d'attaquer aux aîles, mais je tiens qu'il est plus avantageux d'engager au centre. C'est par où Gustave-Adolphe, Roi de Suède, commença à la bataille de Lutzen; cette action, comparable aux plus fameuses de l'antiquité par l'ordre des deux armées, & par la réputation des deux Chefs les plus habiles & les plus célèbres de leur siècle, mérite d'avoir place ici.

Bataille de Lutzen.

LE grand Gustave avoit en tête des Capitaines très-habiles & très-expérimentés; qui ne lui cédoient que dans la ruse & dans l'invention à l'égard de la tactique & dans l'infanterie, dont il connoissoit mieux qu'eux le fin & la force; on s'imagineroit d'abord que je tombe en contradiction, en accordant à l'un les seules qualités qui caractérisent les grands Capitaines, lorsque je les refuse aux autres, après les avoir reconnus pour très-habiles & très-expérimentés. On peut voir que je ne refuse rien à ceux-ci, je leur applique seulement cette maxime de Polybe, qu'il faut qu'un homme de bien cède à un plus homme de bien, & qu'une vertu plie sous une autre qui la surmonte.

La bataille de Lutzen est une preuve de cette vérité, c'est dans cette action fameuse où Gustave fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus digne de l'admiration des Experts. Cet exemple est trop favorable à mon Systême des Colonnes, pour ne pas l'insérer ici dans ce qui fait à mon sujet: je le fais d'autant plus volontiers, qu'il est rare & peu connu. Mérian lui-même, plus exact & mieux informé qu'aucun Historien de son tems, & Secrétaire du premier Ministre de Gustave, a négligé les circonstances les plus intéressantes de cette fameuse action: le plan & les lettres des Officiers, & les Officiers eux-mêmes, s'il eût voulu les consulter, l'eussent mis en état d'entrer dans le détail de l'ordre & de la distribution des troupes des deux armées, & des suites d'une action si mémorable. Le plan de cette bataille, quoique fidèle & pris sur les lieux, ne peut être entendu que des gens du métier: car ce n'est pas ici la routine qui parle, c'est la science toute parfaite, & cette science n'est connue que d'un fort petit nombre de personnes.

J'ai ouï faire le récit de cette bataille à feu M. de Cadagne, un des plus sçavans Officiers Généraux d'infanterie de son tems; ce qui fait que je ne ferai pas tout-à-fait conforme à Mérian dans bien des circonstances: c'est un ouï-dire d'un ouï-dire, dira-t-on, j'y consens; mais les choses que l'on apprend des grands hommes par ouï-dire, ne sont pas moins dignes de passer à la postérité; quoiqu'aucun Auteur n'en ait parlé; & les Auteurs qui ne sont pas du métier sont de pauvres gens, s'ils ne consultent que leurs Livres dans les événemens qui se sont passés de leur tems.

Walstein, qui commandoit l'armée Impériale, bien informé que les Suédois s'avançoient du côté de Lutzen, décampe sur cette nouvelle, & tire droit de ce côté-là avec tout ce qu'il avoit de forces. Il les prévient dans ce poste, & se campe dans un terrain extrêmement avantageux, car il avoit pour champ de bataille une plaine d'assez grande étendue pour y ranger toutes ses troupes. Il avoit le ruisseau de Chufitz à sa gauche, & un petit bois au-delà qui laissoit un espace découvert capable de contenir une partie de sa cavalerie, qu'il appuya à ce bois, & rangea l'autre en deçà de ce ruisseau, qui étoit guéable & praticable par tout.

La cavalerie de la droite s'étendoit jusques vers Lutzen, qu'elle avoit en face; mais craignant que dans le combat les ennemis ne se fissent un passage par la ville pour tomber sur les flancs de cette droite, qui étoit tout proche, il y fit mettre le feu: cette

précaution & une brigade d'infanterie K, dont il fit un gros bataillon carré à la pointe de cette aîle, le mit en état de ne rien craindre de ce côté-là.

Ces deux aîles de cavalerie étoient sur deux lignes distribuées par gros escadrons de trois ou quatre cens chevaux, sur sept ou huit de profondeur, ce qu'on aura de la peine à croire d'un Général de l'habileté & de l'expérience de Wallstein. Voilà la disposition de ces deux aîles de l'armée de ce Capitaine, dont l'infanterie faisoit le centre. On ne trouvera rien dans cet ordre de fort extraordinaire & de fort profond, hors ces gros escadrons, dont on est bien revenu aujourd'hui : la distribution de l'infanterie est plus digne d'être remarquée.

Elle étoit composée de cinq brigades, & les brigades en ce tems-là étoient de deux régimens, qui faisoient quatre bataillons, c'est-à-dire plus de quatre mille hommes. Wallstein suivit la vieille mode à l'égard de ce tems-là, heureusement oubliée en celui-ci. Il fit quatre gros bataillons carrés A, de toute cette infanterie. Les angles d'un carré d'hommes sont très-foibles : pour remédier à cette foiblesse, il couvrit ou fortifia chacun de ces angles d'un gros peloton de cinquante Mousquetaires B, qui servoient comme de satellites à ces Jupiters immobiles : cela s'appelle corriger un défaut par un autre plus grand. Ces quatre masses de troupes, dont on eût pu faire un meilleur usage, étoient disposées dans l'ordre G, ce qui en termes de tactique moderne s'appelle la *Croix simple*. Les piques D étoient au centre des Mousquetaires ; c'étoit la méthode, & cette méthode a continué jusqu'à la suppression de cette arme : car rarement faisoit-on les bataillons.

Toute cette infanterie, & une partie de la gauche de la cavalerie, avoient en front deux fossés courbes qui bordoient un grand chemin, & qui partageoient & coupoient la plaine en deux ; ils commençoient un peu au-dessous de la ville, & s'alloient perdre à quelques deux cens pas du ruisseau. Wallstein borda ces deux fossés d'un bon feu de mousqueterie, dont les Suédois souffrirent beaucoup. Un peu en deçà de ces deux fossés, à la droite de l'infanterie, on dressa une batterie de plusieurs pièces auprès de quelques moulins à vent, à laquelle les ennemis répondoient par une autre.

Le Roi, peu accoutumé à suivre les routes déjà tracées, aiant examiné & réfléchi sur cette disposition, n'en fit pas autrement grand compte, quoiqu'elle semblât fort redoutable. Je crois qu'il avoit raison : l'analyse de l'ordonnance Suédoise va démontrer le foible de celle de Wallstein.

Les Suédois étoient très-inférieurs aux Impériaux, mais l'habileté de leur Général suppléa à ce qui manquoit du côté du nombre. Il se range sur deux lignes, la cavalerie E sur les aîles, & l'infanterie G au centre. Sa gauche F à Lutzen, & sa droite s'étendoit au-delà du ruisseau, appuyée à un petit bois. La cavalerie de cette droite, comme celle de la gauche, étoit distribuée par petits escadrons ; il ne pouvoit les faire trop gros, on peut bien se l'imaginer. Le grand nombre fait beaucoup dans les plaines, dira-t-on, & les petits escadrons comme les petits bataillons contre les gros ne tiennent guères, je le veux ; mais cela n'est pas toujours vrai, on en vit une bonne preuve dans cette bataille : car la victoire se déclara pour les petits escadrons de Gustave, qu'il eût la précaution d'entrelasser de gros pelotons H, de ses fantassins d'élite, pour se mettre de son côté ; un tel support valoit bien les gros qui en étoient dénués : c'étoit le grand principe de cet excellent Chef de guerre, & des Lieutenans qu'il forma de sa main. Passons à l'infanterie, car c'est en considération de cette arme que je donne cette bataille.

Cette infanterie faisoit le centre, distinguée par bataillons. Il y avoit huit brigades ; mais de peur que l'imagination de mes Lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les brigades Suédoises étoient plus petites que les Impériales, outre qu'elles étoient

toient très-affoiblies par les combats précédens. Il en mit quatre à sa première ligne, & autant à sa seconde. Entre les espaces de chacune, & à une petite distance hors de la ligne, le Roi plaça une Colonne de quinze à dix-huit cens hommes sur beaucoup de profondeur & peu de front, & un escadron L au centre de la seconde ligne. Les Colonnes étoient divisées en deux sections. Les piques M faisoient la tête de la première, & les deux manches des Mousquetaires N la seconde, avec un petit intervalle entr'elles : peut-être qu'il voulut laisser un passage libre aux blessés, à cause du feu des bataillons qui flanquoient ces Colonnes. C'est dans cet ordre, inconnu jusqu'alors, & oublié tout aussi-tôt après la mort de ce grand Capitaine, que l'armée Suédoise s'ébranle & marche aux ennemis.

On aborda les deux fossés qui séparaient les deux armées, & nonobstant une grêle de mousquetades que les ennemis faisoient pleuvoir à couvert de ces deux fossés, les Suédois les en délogent, taillent en pièces les plus paresseux, passent outre, & vont droit à la brigade Impériale, qui fait la tête de tout. C'étoit l'élite de cette armée : la Colonne du régiment jaune s'avance piques baissées, & s'élance dessus ; mais avec tant de force & de fureur, qu'elle enfonce & pénètre cette masse énorme d'infanterie, sans aucun respect de ses angles & de ses satellites B : tout est rompu, dissipé & passé par les piques.

Ce carré étant disparu, en voici un autre qui succède & qui se présente, avec cette gravité & cette pesanteur toute naturelle aux grands corps rangés de la sorte. Cette Colonne, animée & fière de ce premier avantage, va donner de tête sur ce second corps, qui lui fait essuyer la bourre au corps, une salvé de mousquetades ; mais comme le feu n'a plus lieu, qu'il s'éteint, & qu'il tombe lorsqu'on le joint & qu'on l'allonge à coups d'armes blanches ; & que le propre de la Colonne nous porte nécessairement à cette manière de combattre violente & impétueuse, on peut bien s'imaginer qu'un corps qui agit sur ce principe, va trop bon train, & trop brusquement au fait pour attendre & s'exposer aux décharges d'un feu réglé. Il fondit sur ces rangs de Mousquetaires. Les voilà réduits à la nécessité de jeter leurs mousquets, qui leur deviennent inutiles ; pour mettre l'épée à la main : foible ressource contre une tête de piquiers, quand ceux qui leur sont opposés au centre de leur carré ne peuvent se servir de leurs piques, ni les allonger au-delà des rangs des Mousquetaires, pas même les présenter. Il est aisé de comprendre que la partie n'étoit pas égale, & encore plus aisé de juger combien le bataillon carré est foible, & combien il est absurde de séparer ces armes, qui, selon les règles de la guerre & du bon sens, doivent être entremêlées avec les courtes, ou avec les feux.

Ces Mousquetaires sont enfoncés, renversés & culbutés du premier choc, & rejetés sur les rangs de leurs piquiers. On arrive jusqu'à eux, ils ne tiennent pas davantage contre ce torrent ; tout plie & tout s'enfuit à travers la plaine. Cette Colonne déterminée va donner sur la brigade qui joignoit la gauche de la cavalerie de la droite des Impériaux, elle trouve à qui parler ; le choc fut des plus violens, & si bien soutenu, que la Colonne jaune rebouche, elle revient encore à la charge, & la confusion commence à se faire sentir dans cette brigade Impériale. La cavalerie qui la soutenoit, s'apercevant de ce désordre, s'avance sur ces entrefaites, & la tire d'affaire à l'instant de sa déconfiture. Je hazarde ce terme un peu décrépité en considération de son énergie. Ce secours arrivé à propos, fit tourner la chance, & fuya cette brigade. Le régiment jaune très-affoibli de tant de charges, se retira un peu vite jusqu'au gros.

Peut-être me suis-je un peu trop arrêté aux actions de cette Colonne jaune, qui fit tant d'exploits à sa gauche. Je suis en cela Mérian, qui n'y a pas moins pris de plaisir que j'en ai pris moi-même. Il semble presque tout attribuer à la valeur de

ce régiment , & ce n'est point tant cela que l'ordre sur lequel il combattit ainsi que les autres rangés de la forte , qui firent tout l'honneur de cette journée , & qui passèrent sur le corps de tout ce qui osa leur tenir tête. La seconde ligne ne fut presque que spectatrice de ce premier combat , & ne fit que soutenir sans entrer en action ; mais son tour viendra , comme je le dirai bientôt. Tout fut poussé & battu , le canon pris & encloué tout aussi-tôt , le champ de bataille abandonné , & les ennemis chassés hors dans une confusion épouvantable.

On trouvera peut-être un peu étrange que je ne dise mot de la cavalerie & de ces gros escadrons , que la victoire abandonna , pour se tourner du côté des Suédois. Il est à propos d'en parler , de peur qu'on ne s'imagine que je ne fais pas grande estime de cette arme : j'en fais au contraire un très-grand cas , pourvu qu'elle soit en petit nombre dans les armées : car celle des Suédois , quoique très-inférieure à celle de Wallstein , ne laissa pas que d'en avoir raison.

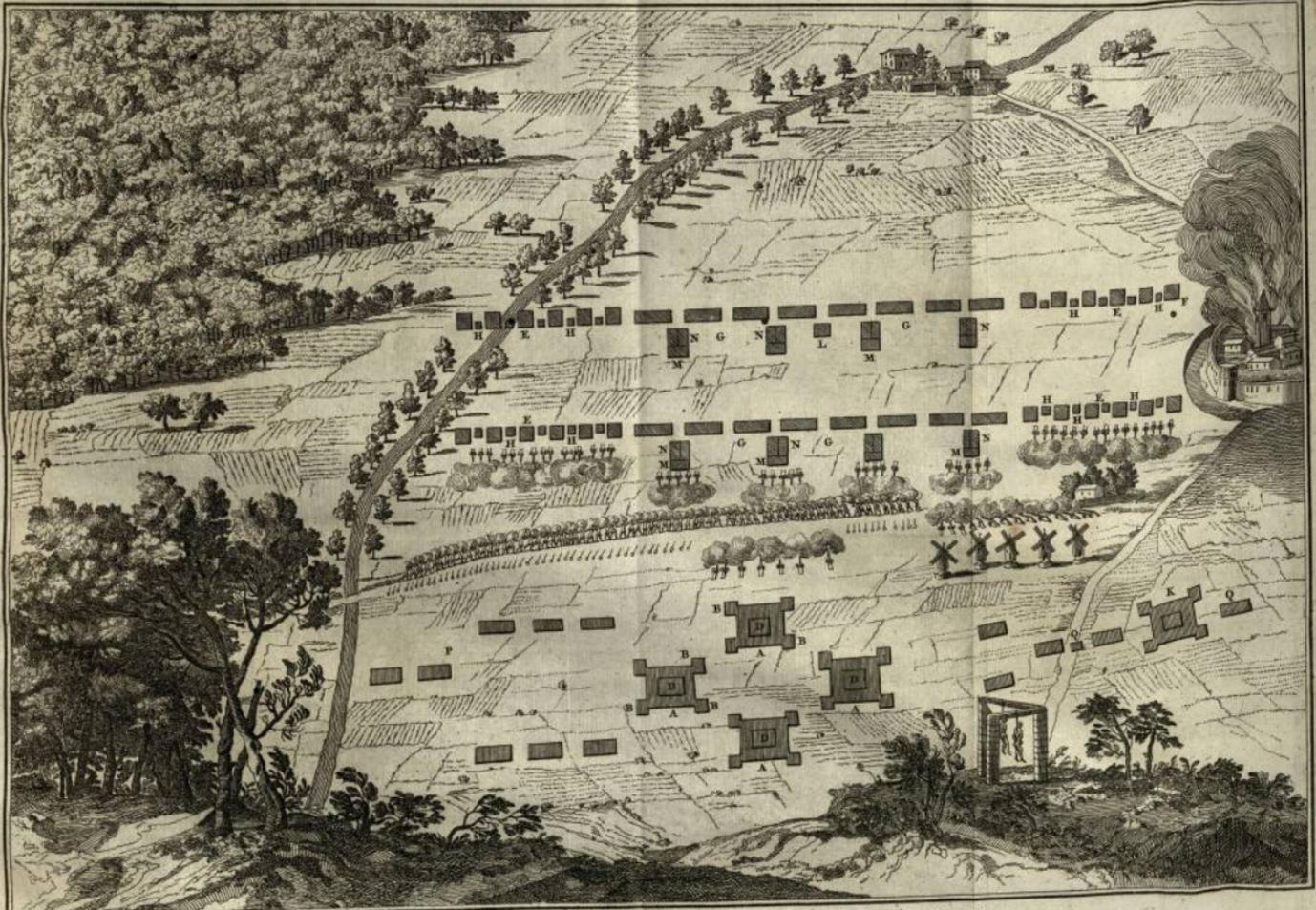
Personne n'ignore que le Monarque Suédois fut tué dans cette bataille , sans savoir trop bien comment , & sans qu'on sçût alors ce qu'il étoit devenu. On ignore sa mort tant que l'action dura , & ce fut un bonheur ; on combattit avec cette ardeur & cette confiance que les morts n'inspirent guères. Son ordre de bataille subsista toujours ; ses petits escadrons , opposés aux gros lourds & pèsans des Impériaux , osèrent bien affronter ceux-ci , s'abandonner dessus , tant une arme , soutenue par une autre , est ferme & audacieuse. Si les pelotons des Mousquetaires , entrelassés entre les intervalles des escadrons Suédois , ne se fussent jettés entre les distances de ceux des ennemis , la cavalerie Suédoise n'en eût pû soutenir le choc ; au moment qu'on en vint aux mains , ces pelotons se trouvant entre les flancs de ceux des Impériaux , les accablèrent d'un feu terrible de mousquetades qui les mirent en désordre : méthode que ce grand Roi n'oublia jamais dans tous les combats qu'il a donnés , pratiquée par les plus grands Capitaines anciens & modernes , & si peu connue aujourd'hui , qu'on trouve étrange que nous osions la proposer.

Pendant la chaleur du combat à cette gauche des Impériaux P , un corps de Croates qui débordoit la droite des Suédois , & qui passa au-delà du ruisseau , se détache de la ligne , fait un écart , & prend un assez grand détour le long d'un petit bois , qui en déroboit la vue , tombe inopinément sur les bagages de l'armée Suédoise , & sur quelques escadrons de la seconde ligne , qu'il envelopa & mit dans quelque désordre ; ce qui faillit à faire changer la face des affaires , si un brouillard épais qui s'éleva dans cet instant n'eût dérobé aux ennemis un avantage , qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le Duc de Weimar y étant accouru , fit charger ces Croates , qui furent poussés pour n'avoir pas été soutenus.

Le combat fut plus long & plus obstiné à la droite Q de la cavalerie Impériale , à cause d'une grosse brigade d'infanterie K en ordre carré , qui couvroit cette aîle. Le Duc de Weimar fit attaquer cette brigade par les troupes de la seconde ligne , en même tems que la cavalerie ; de sorte que tout l'effort tomba sur cette droite , à cause de cette brigade , & de quelques pelotons enchâssés parmi les escadrons. Elle soutint un assez long espace , & fut enfin rompuë , culbutée & chassée du champ de bataille.

Pendant ces désordres , Papenheim , qui accouroit en hâte au secours des siens , arrive avec huit régimens Impériaux. Ce secours inopiné relève les courages abattus , & ces soldats qui ne pensoient qu'à fuir se rallient d'eux-mêmes , & se remettent de leur désordre. Wallstein , enragé d'avoir si mal réussi contre une armée si inférieure à la sienne , les voit dans une disposition si favorable à son dessein , les range promptement en bataille , résolu de tenter encore une fois la fortune ; se flattant , non pas sans beaucoup de raison , qu'avec un secours aussi considérable que celui qui venoit d'ar-

river ,



ORDRE DE BATAILLE DES IMPÉRIAUX ET DES SUÉDOIS À LUTZEN.

river, joint encore à ce qui lui restoit de la défaite, il lui seroit aisé de passer sur le ventre d'une armée déjà fatiguée & diminuée du dernier combat. On remarque aux ennemis, ceux-ci qui voient de près tous ces mouvemens, les attendent en bonne posture & de bonne grace. On en vient aux mains, & cette plaine s'illustre par deux combats d'infanterie, où pour mieux dire par deux batailles rangées, les plus furieuses, les plus rudes & les plus obstinées qu'on ait vû depuis long-tems.

Les Suédois, plus foibles encore, qu'ils ne l'étoient auparavant, mais toujours plus forts par l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, ne se découragent point. Ils soutiennent le choc avec toute la fermeté possible, contre des forces si supérieures. Les Impériaux firent des efforts extraordinaires. Les Suédois commencent à perdre de leur terrain, les Impériaux qui s'en aperçoivent, redoublent de force & de vigueur, & les poussent jusqu'à une batterie enclouée dont ils se rendent les maîtres; cet avantage ne fut pas de longue durée. Les Suédois, peu accoutumés à ces sortes de mouvemens retrogrades, & presque accablés par le nombre de leurs ennemis, comprirent bien qu'à moins d'un effort extraordinaire, ce second combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier; ils se déterminent à cet effort de nécessité, ressource toujours salutaire dans les actions de campagne, où il périt plus de monde dans un terrain que l'on perd & que l'on cède, que dans celui que l'on maintient, que l'on conserve, & que l'on opiniâtre.

S'il faut ajouter foi à l'Officier Général dont j'ai déjà parlé, comme sans doute il mérite toute créance, les deux lignes de l'infanterie Suédoise se joignirent & s'enchaînèrent l'une dans l'autre par les intervalles des corps, & n'en formèrent plus qu'une, serrée & condensée comme une phalange, les huit Colonnes, poussées en avant, & débordant le front de la ligne. Cet ordre est le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les Anciens. Alors les soldats font ferme à cet endroit, & par je ne sçai quel instinct & quelle boutade, comme s'ils s'étoient donnés le mot, cette phalange s'ébranle toute entière, & tout d'un tems, se jette tête baissée sur l'ennemi, & le pousse avec d'autant plus de force & de violence, qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre. Les Impériaux sont enfoncés de toutes parts, de cette secousse tout cède, tout plie & tout s'enfuit; l'on vit alors une confusion terrible de combattans. Le victorieux, sans leur donner aucun relâche, les suit & les taille en pièces; & si la nuit ne fût survenue au milieu de tous ces désordres, les Généraux ennemis se fussent trouvés très-embarrassés de faire retraite. Ils la firent à la faveur des ténèbres, ou pour mieux dire ils partagèrent leur fuite par différentes routes: les Suédois ne pouvant les poursuivre, à cause de l'obscurité, restèrent maîtres du champ de bataille, de leurs bagages, de leurs canons, de leurs morts & de leurs blessés, dont la terre fut toute couverte.

Ce qu'on trouvera de bien surprenant dans cette bataille, j'ai lu ceci dans un Historien, c'est que les Impériaux s'en attribuèrent ridiculement la gloire, quoique leur défaite fût marquée de tous les maux & de tous les titres des vaincus. Non seulement les Suédois les renvoierent avec tous ces titres, mais ils ruinèrent encore les deux tiers de l'armée Impériale, dix à douze mille hommes restèrent sur le champ de bataille, les principaux Chefs furent presque tous tués, blessés, ou pris prisonniers. Quelle plus grande marque que de voir fuir Walstein jusqu'à Léipzig sans débriider, & de là à Leutmérick sans attendre le jour. Ce n'est pas encore assez, le victorieux marche à Léipzig, le prend, & plusieurs villes se rendent, pendant que les Impériaux consternés s'enfuient jusques dans la Bohême: malgré tout cela, on chante le *Te Deum* à Vienne, à Madrid & à Bruxelles, comme pour une bataille gagnée.

C H A P I T R E X I.

Commandemens pour former la Colonne, & la manière de combattre dans cet ordre.

Cette évolution n'est pas fort difficile, puisqu'il ne s'agit que de doubler, tripler, quadrupler & quintupler les files; c'est-à-dire les hauffer ou les baiffer selon la force & la foiblesse des corps. Il y a différentes méthodes toutes fort aisées & fort promptes. La plus simple est, ce me semble, de diviser le bataillon en autant de sections, & sur autant de files, ou de rangs de front, qu'on en veut mener à la charge: je suppose ici le bataillon de cinq cens cinquante fuseliers, les grenadiers compris, (qui est le nombre le plus parfait) sur cinq de hauteur, qui est la moindre qu'on puisse lui donner pour le choc.

Supposant l'armée en bataille à l'ordinaire sur deux lignes, & une réserve, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, les bataillons sur cinq de hauteur; la distribution & l'ordonnance des troupes, & le choix des corps qui doivent former les Colonnes sur le front de la première étant fait, on séparera les grenadiers de chacun de ces corps. On commencera par ce commandement.

A vous Bataillon.

Attention.

A droit par manches, triplex, vos files.

A ce commandement, premièrement la manche du centre du bataillon rentre dans celle de la droite; le premier rang derrière le premier, le second derrière le second, & ainsi des autres.

En même tems la manche de la gauche rentre dans les deux manches jointes ensemble, le premier rang derrière le premier de la manche du centre, le deuxième derrière le deuxième, & ainsi du reste; de sorte que chaque bataillon se trouve à quinze de hauteur, étant rare qu'il y ait des surnuméraires. Je suppose ici la Colonne sur trente files de front, que j'aurois infiniment mieux sur vingt-quatre de profondeur.

A ce même commandement les deux ou les trois compagnies de grenadiers, supposé que la Colonne soit de plus de deux bataillons, se porteront à la queue de la dernière section, chacune à cinq ou à six de hauteur.

Si l'on veut former deux Colonnes d'une seule, ou la couper en deux de tête à queue, on fait ce commandement.

A droit & à gauche, formez deux Colonnes.

Marche.

Halte.

Ce commandement se fait lorsqu'après avoir percé une ligne l'on cherche promptement à profiter de cet avantage pour tomber à droit & à gauche sur les flancs des bataillons qui sont à côté, & qui soutiennent encore contre ceux qui leur sont opposés, mais ce mouvement ne doit se faire que lorsque la première ligne tient ferme encore

aux endroits où il n'y a pas de Colonnes. Pour peu que le soldat soit dressé à cet exercice, il sçait assez ce qu'il a à faire en semblable occasion.

Lorsque la Colonne s'est ouvert un passage, & qu'elle a rompu le corps qui lui est opposé, on peut alors lâcher les grenadiers sur les derrières de l'ennemi, pendant que la Colonne qui s'est partagée en deux lui gagne le flanc. Si la seconde ligne ennemie s'avançoit au secours de la première, ou qu'on le craignît, on doit se conserver en Colonne sans la partager de tête à queue, mais lâcher une section ou deux sections de chaque Colonne, pendant que la troisième achevera la défaite de la première, & les bataillons qui combattent entre les Colonnes; pendant ce tems on fait avancer la seconde ligne, ce qu'on expliquera en différens endroits, & dans le cours de mon Commentaire, où l'on verra les différens mouvemens & les diverses manœuvres des Colonnes dans l'attaque comme dans la défense, entremêlées dans une ligne, ou formant seules une ou deux lignes de bataillons rangés de la sorte.

On doit regarder comme une maxime constante, que toute armée qui est percée & ouverte en plusieurs endroits sur tout le front de la ligne, & même à un seul, ne sçauroit trouver de remède contre les corps qui l'ont pénétrée, parce que les bataillons ou les escadrons qui sont à côté ne sçauroient leur donner du secours. Si l'on fait avancer la réserve, que peut-elle faire contre des Colonnes? Outre que celui qui veut soutenir son avantage fait avancer la sienne: si l'ennemi a recours à sa seconde ligne après la déroute de sa première, il ne gagne rien; il se trouve alors en tête deux bonnes lignes contre une seule. Ce raisonnement n'est pas difficile à comprendre, & on le comprendra encore mieux dans notre nouveau Système de tactique, dont il sera aisé de reconnoître la solidité dans nos Observations sur les batailles que notre Auteur rapporte: car après avoir donné le plan selon la description qu'il en fait, nous en ajoutons un second, que nous accommodons au tems, aux lieux, à la nature de nos armes, au génie de la nation, & aux principes de tactique que nous nous sommes formés; ainsi l'on pourra voir tout le jeu de nos Colonnes.

Lorsqu'une Colonne est attaquée, soit par sa tête ou par ses faces, ou que se trouvant environnée elle est obligée de faire front de tous côtés, ou par ses faces, & de tirer de pied ferme, quoiqu'il lui soit aisé de percer tout & d'aller son chemin, il me semble meilleur de le faire par rangs en commençant par le centre: les autres rangs faisant genoux à terre ainsi de rang en rang, ou de deux rangs en deux rangs jusqu'aux deux premiers de chaque aîle, supposé qu'on n'eût point à craindre une attaque brusque: car en ce cas ils doivent conserver leur feu. Comme il se peut trouver des maladroits qui pourroient tirer trop bas, & casser la tête à ceux qui sont devant eux genoux à terre, il faut qu'ils se baissent presque les nés contre terre.

Cette manière de tirer par deux rangs & par trois, n'est pas nouvelle pour les corps qui combattent sur beaucoup de hauteur: Montécuculi nous la propose dans ses Mémoires, c'est celle du carré solide, c'est-à-dire à centre plein. Il est très-difficile de soutenir longtems contre un feu si violent & si bien suivi. Il me reste une remarque à faire qui mérite attention, à l'égard de l'exercice d'un grand corps, ou de toute une armée, & des commandemens qu'on est obligé de faire dans des occasions, où la voix de Stentor seroit à peine entenduë.

Toutes les évolutions & les mouvemens, qui se pratiquent parmi le fracas des armes, ne sçauroient être commandées par la voix; on devoit les faire au son du tambour, pourvu que les évolutions fussent distinguées par les différens roulemens. Qu'on ne me parle pas de l'exercice au son du tambour tel qu'on le fait aujourd'hui, il est trop ridicule, puisque les évolutions ne sont pas distinguées. Je dis donc que dans une affaire générale, ou dans un combat, le bruit des autres tambours, celui

celui du canon, les décharges continuelles de l'infanterie, & les cris militaires, empêchent de distinguer les commandemens, qui ne sont pas les mêmes par tout, à cause des différens cas qui arrivent. Il me paroît qu'il feroit mieux d'introduire deux cors de chasse par régiment, dont les différens sons distingueroient les diverses évolutions & les manœuvres qu'il faudroit faire, & auxquelles il feroit bon d'accoutûmer les soldats à la manière des Anciens.

Cet instrument est de tous celui qui fait un plus beau bruit de guerre, & qui me semble digne d'être mis à autre usage qu'à servir à animer les chiens; les Romains ne se servoient que de ces sortes d'instrumens de musique militaire: je ne sçai où j'ai lû que les Suisses se sont servis autrefois de cors de chasse dans leurs armées, je ne me souviens pas si c'est sous le règne de François I. Cette recherche nous importe peu, il n'est pas besoin d'autorité pour une chose de cette nature; il suffit que ce qu'on propose soit bon en lui-même.

Lorsqu'on entrelasse des Colonnes dans une ligne, on doit les poster entre deux brigades, & les mettre aux endroits où l'on veut faire effort. C'est sur ces principes que je proposai le secours de Douay en 1710. l'infanterie par Colonnes de deux & de trois bataillons entre les intervalles des brigades de l'infanterie, la cavalerie la soutenant sur deux lignes, les escadrons entrelassés de pelotons, & de gros bataillons aux aîles sur dix de hauteur, & quelques autres répandus sur tout le front de la première ligne. Cet ordre n'étoit pas fait au hazard, on n'ignoroit rien de la disposition de l'ennemi, & du désavantage de leur poste, & ce fut là-dessus qu'on se régla.



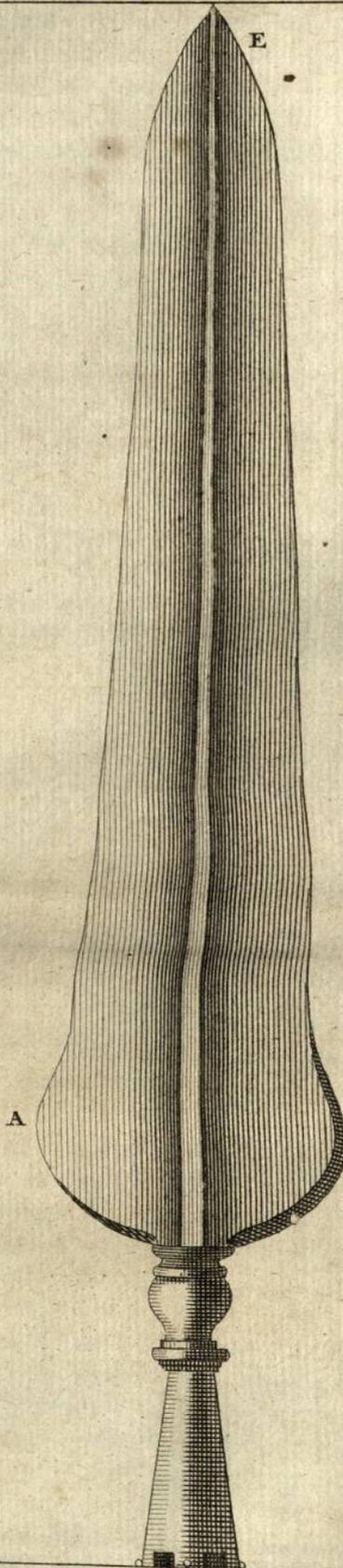
C H A P I T R E XII.

Des armes de l'infanterie. La pique en devoit être inséparable. Avantage & défaut de cette arme.

IL n'y a point d'Officier tant soit peu appliqué & versé dans l'infanterie, qui ne trouve, par l'examen de mon nouveau Systême, une objection importante à me faire. En effet, pour peu qu'on médite dessus, on reconnoît bien-tôt par les seules lumières du bon sens, & les règles mêmes de la guerre, que cette façon de combattre, toute simple & toute parfaite qu'elle paroît aux intelligens, est défectueuse à l'égard des armes. Je n'ai garde de ne pas convenir de cette vérité, je l'ai assez sentie; mais lorsqu'il s'agit d'un nouveau Systême qui renverse le vieux, & d'attaquer un usage de longue prescription, & qui ne s'accorde pas avec les principes dont on est préoccupé, il faut y aller comme à la sappe, & avec beaucoup de circonspection. On doit laisser le tems d'examiner & de réfléchir sur ce qu'on propose d'abord: la baze étant affermie, il n'est pas difficile de s'élever jusqu'au comble.

Le Lecteur éclairé voiant qu'on ne dit rien qui ne soit fondé sur beaucoup de connoissance de l'infanterie, sur des vérités démontrées, & sur des exemples éclatans, anciens & modernes, qui se présentent en foule, tâche d'approfondir de plus en plus si l'Auteur ne s'est point trompé; ce qui suffit pour nous conduire à la recherche de la vérité, & à reconnoître ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans ce principe, & ce qu'il faudroit y ajouter pour le porter au point de perfection où il peut aller.

Il n'est pas difficile de remarquer & de convenir qu'il faut des armes de longueur dans un corps comme la Colonne, comme dans tout autre: la pique se présente d'abord,



A. De Potter fecit.

LA PERTUISANNE DE L'AUTEUR.

malgré la prévention où l'on est ridiculement contre son rétablissement ; mais cette prévention cesse bien-tôt par l'examen de cette manière de combattre : on est alors convaincu qu'elle est nécessaire dans l'infanterie , & que les espartons & les hallebardes ne fussent pas pour fraiser entièrement un corps contre les efforts & le choc d'une cavalerie vigoureuse. On a honte, après tout ce que nous avons dit, & si souvent répété, d'avoir été si longtems dans l'erreur ; on revient au sentiment d'un de nos Maîtres, qui dit que *la pique est la reine des armes, & le soutien de toutes les autres. Il faut plusieurs sortes d'armes dans l'infanterie, afin qu'en quelque situation où l'on se trouve, l'on ait toujours des moïens pour attaquer & pour se défendre.* C'étoit la maxime des Romains, celle-ci n'a qu'une face ; je la tiens excellente. Les Experts dans l'infanterie, s'étonnent avec raison qu'on en ait détruit l'usage ; il est bien plus surprenant qu'on n'y foit pas revenu, par l'expérience de notre dernière guerre de 1701, & par ce qu'on auroit dû reconnoître de foible dans la manière de combattre de nos voisins, & de ce qu'il y a de fort & de redoutable dans la nation Françoisse : j'ai assez souvent répété ce que je dis ici ; mais peut-on assez le retracer dans les esprits ?

Je tiens donc la pique absolument nécessaire dans l'infanterie ; mais comme du tems qu'elle étoit en usage il y en avoit trop d'un quart, & même d'un tiers, un cinquième semble suffisant dans un bataillon : dans les corps qui composent ma Colonne, on mêlera les piquiers alternativement avec les fuseliers au premier rang de chaque section, & sur les deux premières files des aîles ; c'est-à-dire, que l'on mettra un piquier entre deux fuseliers.

Je trouve pourtant un changement considérable à faire dans cette arme ; ou pour mieux dire, il faut la changer presque en tout, dans son fer comme dans sa longueur. A proprement parler c'est une pertuisanne, & quelque chose au-delà que je propose, de onze pieds en tous sens. Le fer de deux pieds de long sur cinq pouces dans sa plus grande largeur à l'endroit A. Le bois couvert de quatre petites bandes de fer pour résister contre les coups de taille d'un acier excellent, le fer fortifié jusqu'à la pointe E d'une arête relevée d'environ une ligne & demi ; ce fer doit être d'un acier excellent & acéré. Cette arme me semble mille fois plus forte & plus avantageuse pour résister à un grand effort, & au choc de la cavalerie ; outre qu'elle n'est pas moins redoutable par la pointe que par le tranchant, elle se manie plus aisément & avec plus d'adresse & de dextérité : il n'est pas aisé d'en gagner le fort. La vûte de cette arme (dont les blessures sont terribles) donne de la terreur, un seul coup suffit pour mettre le cavalier & le cheval hors de combat. On ne regarde pas fixement un corps de troupes fraisé de ces sortes d'armes, jointes aux hallebardes, aux espartons, & aux baïonnettes au bout du fusil, particulièrement contre une nation comme la Françoisse, dont l'ardeur & l'abord est des plus redoutables. Je pourrois même faire voir que la hallebarde est très-défectueuse dans son fer comme dans sa longueur ; c'est ce que je démontre dans un Traité analytique des armes blanches.

Polybe attribue le défaut de la phalange & la cause de la défaite de ce corps à plusieurs raisons, dont il oublie la principale. Une de ces raisons est l'ordonnance Romaine, divisée par corps qui entroient les uns dans les autres. Les Généraux Romains sûrent l'attirer dans des lieux difficiles & raboteux, où ne pouvant conserver cette union, si nécessaire dans un corps de piquiers, & dans une arme uniforme, les Romains profitoient des vuides qu'elle laissoit, à cause de l'inégalité du terrain.

Je veux que cela ait contribué en partie à la défaite de la phalange ; mais ce n'étoit pas là son plus grand défaut, c'est, comme je l'ai dit ailleurs, la trop grande longueur de leurs *Sarisses*, ou de leurs piques. L'Auteur n'a pas remarqué qu'il n'y avoit guéres, que les piques du premier & du second rang dont on pût se servir dans la défense

& dans l'attaque, & que celles des autres rangs restoient comme immobiles & sans effet; elles se trouvoient toutes ramassées en faisceau entre l'intervalle de chaque file, sans qu'il fût presque possible aux piquiers du troisième rang, (car le reste ne servoit que d'appui) & même du second de voir ce qui se passoit hors du premier rang; ni de remuer leurs longues piques, qui se trouvoient comme enchaînées & emboîtées entre les files, sans pouvoir porter leurs coups à droit ou à gauche: ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de surmonter un obstacle redoutable en apparence, & au fond très-méprisable. En effet c'est le *Brutum fulmen* qu'un corps de semblables piquiers. (a) Il ne s'agissoit pour le rompre & le dissoudre, que de gagner le fort des piques des deux premiers rangs, le reste étoit peu de chose: car dès que les soldats Romains s'approchoient couverts de leurs grands boucliers, & armés de leurs épées courtes & tranchantes, plus avantageuses que les longues, non seulement contre des troupes qui combattent couvertes d'armes défensives, mais encore contre un corps de piquiers, les longues piques ne faisoient plus que les embarrasser. Un peu de bon sens suffit pour reconnoître le désavantage des armes longues, qui ne sont pas mêlées avec d'autres plus courtes, indépendamment du feu; il y a une infinité d'exemples qui démontrent cette grande vérité, & qui font voir qu'il faut des piques, ou des pertuisannes d'une longueur proportionnée dans l'infanterie: il n'en faut pas à la vérité un grand nombre; mais il en faut nécessairement.

Je ne vois pas qu'il soit fort extraordinaire qu'un bataillon rompe un corps de piquiers l'épée à la main. L'exemple de Carmignole, Général de Visconti Duc de Milan,

lan,

(a) Le Père Daniel prétend que le nom de Pique n'est pas fort ancien dans nos Histoires, & qu'il ne voit pas qu'on s'en servit avant le règne de Louis XI. quoique cette arme soit fort ancienne, & la mère comme la reine de toutes. Les anciens Gaulois, ni même ceux de la moienne antiquité, ne se sont jamais servis non seulement de cette arme; mais des autres d'une grandeur raisonnable, comme du *Pilum* des Romains. Ils n'avoient qu'un petit javelot qu'ils lançoient pour mettre ensuite l'épée à la main; & cette épée, dont Polybe se moque avec raison, étoit encore plus méprisable que le javelot. Le même Auteur dit que cette arme ressuscitée chez les Suisses, passa en France & chez les autres nations; à ce que je vois on commença à raisonner bien tard: après cela peut-on disconvenir que les Suisses sont infiniment plus sages que nous, & que nous n'en approcherons jamais? décision que je ne tire pas de la pique, qui est l'arme qui naît du sens commun. Quoiqu'il en soit, on connut, & non plutô, l'excellence de cette arme; on s'avisa de s'en servir à l'exemple de ces sages Républicains, & de ces hommes véritablement libres, qui terrassèrent le Duc de Bourgogne dans une grande bataille avec cette arme, dont ce grand Capitaine manquoit. Il les eût défaits, s'il eût pensé & combattu comme Carmignole contre la même nation, ou comme le Maréchal de Brissac. Quand nous sommes défaits & battus par le désavantage de nos armes contre d'autres plus avantageuses, il faut changer & prendre les bonnes. C'est ce que les Grecs ne firent jamais, non

plus que les anciens Gaulois contre les Romains.

Ces Gaulois, qui prirent depuis le nom de François, sans changer d'humeur & d'inclination, ne changèrent pas pour cela par l'expérience de leurs défaites, qui vinrent toutes du défaut de leurs armes. La bataille de Cassilin qu'ils donnèrent contre Narlez, Général de Justinien, & qu'ils perdirent, ne les rendit pas plus sages ni plus avisés. A la bataille de Courtraï contre les Flamans, qui fut une journée des plus furieuses & des plus opiniâtrées, ceux-ci durent leur victoire à leurs piquiers, & les François qui n'en avoient point furent battus.

La Nouë, célèbre Officier d'infanterie, & qui a excellemment écrit de la guerre, s'élève contre ceux qui rejettent l'usage de la pique; il la propose comme une arme excellente. Le Père Daniel cite cet Auteur dans son Livre de la Milice Française, & nous citons ce Jésuite avec plaisir par l'estime que nous faisons de son Livre. On avoit peine à trouver des soldats en ce tems-là qui voulassent être piquiers; & d'autant, dit la Nouë, que les soldats ne veulent plus porter de corcelets, (C'étoit l'armure défensive du piquier,) cet ordre aide-roit à les mettre en usage & en honneur, ce qui n'est pas si mal misé que l'on pense; mais il seroit bon de commencer par les Capitaines, qui ont les premiers rejeté l'usage de la pique. Ceux-là n'étoient pas les plus habiles du tems de la Nouë, je le reconnois par leur sentiment. On peut juger tout de même de ceux d'aujourd'hui, qui l'embrassent sans examen & sans réflexion, ni sans trop savoir pourquoi.

lan, en est une bonne preuve. Ce Capitaine brave & résolu, se trouvant engagé en rase campagne contre dix-huit mille Suisses, tous piquiers, s'en alla au-devant, quoiqu'il n'eût que six mille chevaux & quelque infanterie à lui opposer. Le choc fut rude, & Carmignole rompu & mis en fuite. Cet homme déterminé ne se découragea point, la honte lui servit d'aiguillon pour avoir sa revanche tout sur le champ. Il rallia sa cavalerie & revient à la charge; mais lorsqu'il se vit à une certaine distance de l'ennemi, il fait mettre pied à terre à ses gens-d'armes, qui étoient armés de toutes pièces, & fond sur l'ennemi ferré & en bon ordre. Il en vient aux mains, s'ouvre un passage à travers cette forêt de piques, en gagne le fort, & ces piques deviennent inutiles & sans effet à cause de leur trop grande longueur; les Suisses sont enfoncés, la tuerie fut d'autant plus affreuse, que les soldats des premiers rangs étant rompus, les autres dont les piques étoient à demi baissées, ne pouvoient les présenter à l'ennemi, qui les ferroit de trop près: ce qu'il y avoit de plus fâcheux & de plus triste, c'est que les rangs qui restoient encore en entier pressoient en reculant ceux qui étoient derrière, & ceux-ci par un courage mal entendu pouffoient les autres qui les précédoient: de sorte que le pressement réciproque des rangs & des files leur ôta le moien de mettre l'épée à la main, au lieu qu'ils eussent dû les lâcher. Le carnage fut tel, qu'il ne s'en est guères vû de pareil: de toute cette armée il ne resta que trois mille hommes, qui mirent armes bas; le reste fut étendu mort sur le champ de bataille. Cet exemple, qui est très-remarquable, est une preuve de l'ascendant que l'audace & l'habileté ont sur le nombre, & l'avantage d'une arme sur l'autre.

Cette action de Carmignole démontre évidemment la foiblesse d'un corps de piques, & prouve en même tems que la trop grande longueur d'une arme est un défaut très-essentiel, comme je le fais assez voir dans mon *Traité* manuscrit des armes blanches; c'est ce qui m'a fait préférer la pertuisanne à la pique.

J'ai lû dans les *Mémoires* de Villars, qui est un Auteur estimable, & qui écrit plutôt les actions du Maréchal de Brissac, un des plus grands Capitaines de son siècle, que l'Histoire de son tems; j'ai lû, dis-je, dans cet Auteur, un exemple d'intelligence militaire qui me surprend, & qui m'en donne une grande idée, pour ne pas dire qu'il la remplit entièrement. Je n'ai garde de laisser échaper un morceau de cette nature; je vais le donner tel que je l'ai lû.

„ Je ne veux à ce propos oublier de représenter ici une nouvelle sorte de combat que
 „ le Maréchal avoit inventée, pour s'en servir le jour de la bataille. Mais en premier
 „ lieu, *dit-il*, il faut sçavoir que *Santia* est situé en une grande campagne traversée
 „ de long en long, & jusqu'au-delà de la ville, d'un profond ruisseau, large de sept à
 „ huit pieds, duquel les ennemis avoient détourné l'eau. Le Maréchal donc, qui l'a-
 „ voit piéça fort curieusement reconnu, à la même intention qui se présenteoit lors,
 „ avoit délibéré de marcher avec l'armée tout le long de ce ruisseau, qu'il farciroit d'ar-
 „ quebuziers: & que d'autre côté il couvrirait l'armée par les flancs avec quarante cha-
 „ riots armés, chargés de vivres, chacun d'eux accompagnés de deux sacres & dix
 „ arquebuziers, qui sortiroient & se retireroient par les intervalles qu'il y auroit d'un
 „ chariot à l'autre. En tête d'un chacun bataillon, il y devoit avoir, au derrière des
 „ deux premiers rangs de piquiers; cent fort résolus soldats, aiant chacun un bouclier &
 „ une épée courte & large de quatre doigts, & bien affilée, avec commandement qu'en
 „ même tems que les bataillons s'entrechoqueroient avec les piquiers, de se courber par
 „ dessous les nôtres; & ainsi courbés, se jeter dans les jambes des ennemis, & leur
 „ tailler force jarrettières rouges, estimant que ce seroit une exécution & une forme
 „ nouvelle de combat, qui donneroit grand avantage aux nôtres & le contraire aux
 „ ennemis, lesquels étant investis ne pourroient laisser les piques à leur défense.

c TRAITE' DE LA COLONNE, &c.

Sur ce que j'ai dit plus haut du corps des piques, on comprendra aisément que l'invention de cet excellent Chef de guerre étoit très-bien imaginée, & d'un homme sçavant & profond dans l'infanterie, & qu'elle est aussi très-facile dans l'exécution, puisqu'il y en a même des exemples.

Ce que fit Fabien, Officier du régiment de Jacob, à la bataille de Ravenne, gagnée par Gaston de Foix, est une action des plus hardies dont on ait jamais ouï parler.

Cet Officier, *un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût en Europe*, dit le Père Daniel, *sauta au milieu des ennemis, & prenant par le travers une longue pique qu'il tenoit, la baissa avec tant de force (a) sur celles des piquiers Espagnols, au milieu desquels il étoit, qu'il donna le tems à ceux qui le suivoient de se jeter sur eux par cet espace*; c'est-à-dire que les piques se trouvant baissées, & les fers contre terre, les Espagnols ne pûrent les relever pour les présenter à ceux qui venoient après, qui les mirent sous les pieds, & se jettèrent sur les piquiers. C'est ce que l'Historien veut dire. C'eût été un miracle, si celui qui fit un coup si déterminé, n'y eût pas laissé la vie. Si les piques des Espagnols n'avoient pas été de la longueur ordinaire, ce brave Officier n'eût jamais pensé à une action si hardie.

Il y a certaine proportion dans les armes blanches qui en fait le fort ou le foible, particulièrement dans la pique. Je m'imagine qu'il n'y en a pas de plus parfaite & de plus avantageuse que celle que je propose. Il est certain qu'une arme qui passe douze pieds dans sa longueur ne vaut rien. Elle est sans force, sans action & fort embarrassante, elle pèse à la main par la raison du levier: ses coups étant moins vifs & moins redoublés, on gagne aisément le fort des premières: celles du second rang sont encore moins à craindre, & les autres presque immobiles; mes pertuisannes sont plus courtes, & par conséquent plus fortes & plus aisées à manier, & les coups plus assurés: il n'y a pas moiien d'y parer, ni de s'en garantir. Qu'on ait retranché cette arme par les conseils de la multitude, cela ne me surprend point, la baionette pouvoit faire illusion pour un tems: mais qu'on continué dans cette erreur, voilà ce que je trouve de fort étrange.

(a) Je ne crois pas qu'il soit besoin d'une force si extraordinaire pour faire ce que Fabien fit. Il ne faut que ne point ignorer ce que c'est que levier. Un enfant en feroit tout autant; l'extraordinaire se trouve seulement dans la hardiesse & dans

l'impétuosité de cet Officier. Le plus grand homme de l'Europe est sans doute un géant, & Fabien n'étoit pas un géant. L'Historien eût pu employer un autre terme qui donnât une idée un peu moins colossale.

Fin du Traité de la Colonne.



T A B L E

DES CHAPITRES

Du Traité de la Colonne.

- C**HAPITRE PREMIER. *Inconvéniens de notre tactique. Quelque sçavans qu'aient été les anciens Capitaines, il est permis d'encherir sur eux.* p. i.
- CHAP. II. *De la Colonne, & de ses parties. Ce qu'on entend par cet ordre, & cette manière de combattre: Ses avantages sur le quarré à centre plein.* p. liv.
- CHAP. III. *De l'ordre quadrangulaire opposé à la Colonne. Analyse de ces deux évolutions. Que le feu de la première est inférieur à celui de la seconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.* p. lviiij.
- CHAP. IV. *Huit bataillons, rangés en Colonne, résisteront à une force quadruple, ils seront même en état de l'attaquer. Preuves de cette proposition.* p. lxj.
- CHAP. V. *L'analyse de l'Embolon ou le Cuneus des Anciens, & leur bataillon quarré ont donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'est que le Cuneus. Ce qu'on pense de cette manière de combattre.* p. lxxvj.
- CHAP. VI. *Suite du Chapitre précédent. Que la Tête de Porc, dont les Auteurs de la moienne antiquité font mention, peut être le Cuneus des Grecs.* p. lxxix.
- CHAP. VII. *Commandemens & manière dont on croit que les Anciens formoient le Coin; s'il est vrai qu'il fût de figure triangulaire.* p. lxxxv.
- CHAP. VIII. *Raisons qui autorisent la Colonne, & les avantages de cette manière de combattre.* p. lxxxvj.
- CHAP. IX. *Autorités & exemples de la Colonne.* p. lxxxj.
- CHAP. X. *Suite du même sujet. Batailles de Leuctres & de Mantinée.* p. lxxxiv.
- OBSERVATIONS *sur la bataille de Mantinée.* p. lxxxvij.
- BATAILLE *de Lutzen.* p. lxxxix.
- CHAP. XI. *Commandemens pour former la Colonne, & la manière de combattre dans cet ordre.* p. xciv.
- CHAP. XII. *Des armes de l'infanterie. La pique en devoit être inséparable. Avantage & défaut de cette arme.* p. xcvj.

T A B L E DES CHAPITRES

ET

OBSERVATIONS

Contenus dans ce premier Tome.

C HAPITRE PREMIER. <i>Première expédition des Romains hors de l'Italie. Messine est surprise par les Campaniens, & Rhége par quatre mille Romains. Rome punit cette dernière trahison. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Prêtreur de Syracuse, implorent le secours des Romains, & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie que les Rhéginos. Défaite des Syracusains & des Carthaginois. Retraite de Hiéron,</i>	p. 6.
OBSERVATIONS sur les deux combats de Messine,	14.
§. I. <i>Raisons de la première guerre des Romains contre les Carthaginois;</i>	ibid.
§. II. <i>Combats de Messine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracusains. Soupçon sur la retraite de Hiéron Roi de Syracuse,</i>	17.
§. III. <i>Eloge de Hiéron,</i>	19.
§. IV. <i>Parallèle de la neutralité que firent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François avec celle de Hiéron. Il est plus avantageux de se déclarer que de demeurer neutre. Exemple des Siennois & de Leon X.</i>	21.
§. V. <i>Conduite que doit tenir dans une place assiégée un Commandant qui se voit dans certaines extrémités,</i>	24.
C HAP. II. <i>Matière des deux premiers Livres qui servent comme de préambule à l'Histoire de Polybe. Jugement que cet Historien porte de Philinus & de Fabius,</i>	30.
C HAP. III. <i>M. Octacilius & M. Valerius Consuls, font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siège d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal,</i>	33.
OBSERVATIONS sur le blocus d'Agrigente, & sur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaine & Carthaginoise,	37.
§. I. <i>Fautes à la guerre le plus souvent dangereuses, quelquefois salutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le siège d'Agrigente.</i>	ibid.
§. II. <i>Parallèle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Dénain. Imprudence des Alliés. Belle manœuvre du Maréchal de Villars.</i>	39.
§. III. <i>Problème militaire. Après l'affaire de Dénain les François poussèrent-ils leurs avantages aussi loin qu'ils pouvoient aller?</i>	44.
§. IV. <i>Embarras réciproque des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commise au siège de Tournai,</i>	46.
§. V. <i>Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrain que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains,</i>	50.
§. VI. <i>Annibal sort d'Agrigente & échape aux Vainqueurs. Exemples de pareilles ruses.</i>	ruses.

TABLE DES CHAPITRES,

<i>ruses. Courte digression sur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec ceux dont ils en ont reçu le projet,</i>	52.
§. VII. Blocus d'Agrigente. Il est plus prudent de bloquer que d'assiéger en forme les villes d'une grande étendue. Quand les lignes sont menacées, souvent le plus sûr est d'en sortir. Affaire de Turin en 1706.	57.
CHAP. IV. Les Romains se mettent en mer pour la première fois. Manière dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile,	62.
OBSERVATIONS sur la bataille navale de Milazzo entre le Consul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois;	68.
§. I. Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cause de sa défaite,	ibid.
§. II. Corbeau des Anciens. Pourquoi ainsi nommé. Qui en est l'inventeur,	71.
§. III. Description du Corbeau de Duillius,	73.
§. IV. Le Dauphin. Le Corbeau démolisseur. Le Loup. Le Corbeau à griffes.	74.
§. V. Corbeau à tenaille dont on se servoit pour accrocher & attirer le belier. Corbeau double pour en abaisser la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens,	75.
§. VI. Corbeaux à laqs courans, & à pinces. Tellenon,	78.
§. VII. Le Polyspaste & le Corbeau d'Archimède,	80.
CHAP. V. Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains,	84.
OBSERVATIONS sur les deux combats de Tyndaride,	88.
§. I. Fautes de part & d'autre,	ibid.
§. II. Après avoir été battu, une retraite honorable est quelque chose; mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité,	91.
OBSERVATIONS sur la bataille navale d'Ecnome,	94.
§. I. Que l'habileté du Général supplée au nombre & à la valeur,	ibid.
§. II. Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux,	96.
CHAP. VI. Les Romains passent en Afrique, assiègent Aspis, & désolent la campagne. Régulus reste seul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propose des conditions de paix, qui sont rejetées par le Sénat de Carthage,	101.
OBSERVATIONS sur la bataille d'Adis,	108.
§. I. Polybe trop concis dans l'abrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux quand on écrit l'Histoire,	ibid.
§. II. Inutilité d'une armée de secours quand elle reste dans l'inaction, quelque poste qu'elle occupe,	109.
§. III. Surprise du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille surprise dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choses, quand on le peut, que de se borner à une seule,	111.
§. IV. Parallèle de la bataille d'Adis & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard,	113.
§. V. Faute des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place assiégée que dans le dessein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Douay,	119.
§. VI. Entreprises des camps. Qualités nécessaires dans un Général pour ces sortes d'actions,	124.
§. VII. Se retrancher dans son camp, usage des Anciens que nous avons laissé pour un autre beaucoup moins avantageux,	125.
§. VIII.	

TABLE DES CHAPITRES;

§. VIII. Connoissances que doit avoir le Général. Le secret,	127.
§. IX. Précautions à prendre,	128.
§. X. Observations & précautions dans la marche & dans le combat,	130.
§. XI. Ordre de bataille.	131.
CHAP. VI. Xantippe arrive à Carthage, son sentiment sur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille se donne, & les Romains la perdent. Réflexions sur cet événement. Xantippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre,	134.
OBSERVATIONS sur la guerre du Consul Régulus contre Xantippe,	148.
§. I. Fortune inégale de Régulus. Caractère des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique,	ibid.
§. II. Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois,	150.
§. III. Bataille,	152.
§. IV. Réflexions sur les fautes des Romains,	154.
CHAP. VIII. Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut suivie. On les précipite leur génie entreprenant. Prise de Palerme,	159.
CHAP. IX. Autre tempête funeste aux Romains. Bataille de Palerme,	162.
CHAP. X. Les Romains lèvent une nouvelle armée navale, & concertent le siège de Lilybée. Situation de la Sicile. Siège de Lilybée. Trahison en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat sanglant aux machines,	166.
CHAP. XI. Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains. Incendie des Ouvrages. Bataille de Drépane,	173.
OBSERVATIONS sur la bataille navale de Drépane,	179.
CHAP. XII. Junius passe en Sicile. Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée. Ils évitent heureusement deux batailles. Perte entière de leurs vaisseaux. Junius entre dans Eryce, description de cette ville,	183.
OBSERVATIONS sur la défaite de la flotte des Romains sur la route d'Héracle,	188.
CHAP. XIII. Prise d'Eryce par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar assiège Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Lutarius. Bataille d'Eguse,	192.
OBSERVATIONS sur le rétablissement de la Marine des Romains,	200.
§. I. De quelle importance il est pour un Etat d'avoir une forte Marine. Moien dont les Athéniens se servirent pour en former une,	ibid.
§. II. Loi des Athéniens pour la construction d'une flotte, & correction de cette loi,	201.
§. III. Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puissance de Lacédémone. Cause de cette révolution,	203.
§. IV. Les Romains rétablissent leur Marine. Avantages qu'ils en tirèrent, & dont nous nous sommes privés en ne les imitant pas,	204.
OBSERVATIONS sur la bataille navale d'Eguse,	206.
§. I. Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon,	ibid.
§. II. Réflexions sur les fautes des Carthaginois,	208.
CHAPITRE XIV. Traité de paix entre Rome & Carthage. Réflexions sur cette guerre. Sort des deux Etats après la conclusion de la paix,	211.
OBSERVATIONS sur la guerre d'Eryce,	214.
§. I. Que la plupart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles sont grosses, & les armées de part & d'autre puissantes en appareil & en nombre d'hommes,	ibid.
§. II. Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'est un présent de la nature,	219.
§. III.	219.

TABLE DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS.

- §. III. *Qu'il ne faut pas attendre l'occasion de la guerre pour se former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'exercice de la chasse. Eloge de Machiavel,* 221.
- §. IV. *Le coup d'œil réduit en principes & en méthode,* 223.
- §. V. *Qu'une guerre de défensive ne peut être estimée, si l'offensive ne s'y trouve souvent mêlée,* 228.
- §. VI. *Quels étoient les desseins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les pays de montagnes & de défilés, où l'on ne peut donner que par une tête, sont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur,* 231.
- §. VII. *Que rien ne marque davantage l'insuffisance & le peu de hardiesse d'un Général d'armée, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent sans cesse dans les pays de montagnes difficiles & scabreuses,* 234.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Dissertations de M. le Chevalier de Folard; & je crois que le Public équitable verra avec plaisir les recherches & les découvertes qui y sont répandues sur la tactique des Anciens & sur la Science militaire, sans qu'il fasse un crime à l'Auteur de ces Commentaires de la vivacité & de la sincérité de son stile. A Paris ce 17 Février 1727. Signé, LANCELOT.

MARE TYRRHENUM live TUSCUM



MARE LIBYUM

MARE

SI-

CULUM

live SICILIA ANTIQUA. AFRICUM

SICILIA ANTIQUA.



HISTOIRE D E POLYBE.

LIVRE PREMIER.

PREFACE DE L'AUTEUR.



Si les Historiens qui ont paru avant nous avoient omis de faire l'éloge de l'Histoire, il seroit peut-être nécessaire de commencer par là, pour exciter tous les hommes à s'y appliquer. Car quoi de plus propre à notre instruction que la connoissance des choses passées? Mais comme la plupart d'entr'eux ont eu soin de nous dire & de nous répéter presque à chaque page, que pour apprendre à gouverner il n'y a pas de meilleure école, & que rien ne nous fortifie plus efficacement contre les vicissitudes de la fortune, que le souvenir

des malheurs où les autres font tombés, on me blâmeroit de revenir sur une matiere que tant d'autres ont si bien traitée. Cela me conviendrait d'autant moins, que la nouveauté des faits que je me propose de raconter fera plus que suffisante pour attirer tous les hommes, sans distinction, à la lecture de mon ouvrage. Il n'y en aura point de si stupide & de si grossier, qui ne soit bien aise de savoir par quels moïens & par quelle sorte de gouvernement il s'est pû faire, que les Romains en moins de cinquante-trois ans (a) soient devenus maîtres de presque toute la terre. Cet événement est sans exemple. D'un autre côté quelle passion si forte pour les spectacles, ou pour quelque sorte de science que ce soit, qui ne cède à celle de s'instruire de choses si curieuses & si intéressantes?

Pour faire voir combien mon projet est grand & nouveau, jugeons de la République Romaine par les États les plus célèbres qui l'ont précédée, dont les Histoires sont venues jusqu'à nous, & qui sont dignes de lui être comparés. Les Perses se font vû pendant quelque tems un Empire assez étendu; mais ils n'ont jamais entrepris d'en reculer les bornes au-delà de l'Asie, qu'ils n'aient couru risque d'en être dépouillés. Les Lacédémoniens eurent de longues guerres à soutenir pour avoir, sur la Grèce, l'autorité souveraine; mais à peine en furent-ils paisibles possesseurs pendant douze ans. Le Roïaume des Macédoniens ne s'étendoit que depuis les lieux voisins de la mer Adriatique jusqu'au Danube, c'est-à-dire, sur une très-petite partie de l'Europe; & quoiqu'après avoir détruit l'Empire des Perses, ils aient réduit l'Asie sous leur

(a) *Les Romains en moins de cinquante-trois ans.* Est-ce une chose bien surprenante qu'une République déjà puissante par la conquête de l'Italie, ait étendu les limites de son Empire dans un espace aussi long que celui de cinquante trois ans? Les Modernes qui régient leur admiration & leurs éloges à l'égard des Anciens sur le plus ou le moins de siècles d'antiquité, conviennent sur ce point avec notre Auteur, & prennent comme une vérité ce qui n'est dans le fond qu'une flatterie. Si Polybe eût laissé là les Romains & eût remonté quelques siècles plus haut, si les Modernes eussent descendu plus bas, ils eussent trouvé beaucoup de rabais & rendu à chacun la gloire qui lui appartient. Je voudrois bien demander au premier ce qu'il pensoit d'un Sésostris, d'un Cyrus, d'un Alexandre le Grand? Ces trois grands hommes n'ont-ils pas poussé plus loin leurs conquêtes en beaucoup moins de tems? Laissons les Sésostris, les Cyrus, les Alexandres, que mon Auteur écarte en faveur des Romains, est-ce que depuis eux le monde auroit si fort dégénéré en Conquéranrs? Rien n'a-t-il paru qui en approche? N'en connoissons-nous pas, qui venus plusieurs siècles après, ne sont pas moins dignes de notre admiration pour être plus proches de nous? Un Tamerlan ou Timur-beç, un Genghiscan valent bien les Romains, valent

bien un Alexandre. Celui-ci étoit Roi, & les autres de petits Souverains, & même quelque chose de moins. Il est pourtant vrai qu'ils ont porté plus loin leurs conquêtes que n'ont fait les Grecs & les Romains. L'Empire de Timur-beç a eu d'aussi foibles commencemens que celui de Rome; celui-ci n'est monté à sa puissance que très-lentement, & peu à peu, & l'autre presque tout d'un coup comme celui des Macédoniens. Timur-beç & Genghiscan ont conquis plus de pais qu'Alexandre le Grand, & donné un plus grand nombre de batailles très-sanglantes contre des peuples très-braves & très-aguerris; c'est ce qu'Alexandre & les Romains n'ont pas rencontré en Asie. Ils ont plus fait en dix ans que les Romains en cinquante-trois. Ceux-ci ont plus perdu de batailles qu'ils n'en ont gagné. Ils ont étendu leur empire par la vertu de plusieurs grands hommes, au lieu que les autres Conquéranrs n'ont eu besoin que de la leur pour faire de si grandes choses. La décadence de Carthage fit la grandeur de Rome, elle n'eut plus qu'un pas à faire pour s'étendre sur une partie de l'Europe & de l'Asie. Si elle alla si loin, ce fut plutôt un effet de sa puissance & de la désunion des Grecs, que de sa valeur.

leur obéissance : cependant, malgré la réputation où ils étoient d'être le plus puissant & le plus riche peuple du monde, une grande partie de la terre est échappée à leurs conquêtes. Jamais ils ne firent de projet ni sur la Sardaigne, ni sur la Sicile, ni sur l'Afrique. Ces nations belliqueuses qui sont au couchant de l'Europe leur étoient inconnues. Mais les Romains ne se bornèrent pas à quelques parties du monde, presque toute la terre fut soumise à leur domination (a), & leur puissance est venue à un point que nous admirons aujourd'hui, & au delà duquel il ne paroît pas qu'aucun peuple puisse jamais aller. C'est ce que l'on verra clairement par le récit que j'entreprends de faire, & qui mettra en évidence les avantages que les curieux peuvent tirer d'une exacte & fidèle Histoire.

Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantième Olympiade (b). Par rapport aux faits, nous la commencerons chez les Grecs par la guerre que Philippe fils de Démétrius & père de Persée fit avec les Achéens aux peuples de l'Étolie, & que l'on appelle la guerre Sociale : chez les Asiatiques, par celle qu'Antiochus & Ptolomé

mée

(a) Presque toute la terre fut soumise à leur domination.] Cette expression malgré son correctif, me semble un peu forte, & fort éloignée de la vérité. Il s'en falloit bien que les Romains n'eussent couru un si grand espace. Les bornes de leur Empire ne s'étendoient pas au-delà du mont Taurus, du tems de Polybe, ils ne possédoient de l'Afrique que le pais de la domination des Carthaginois, & les Provinces de l'Espagne les plus proches de la mer Méditerranée & des Colonnes d'Hercule. L'Égypte ne leur étoit pas soumise. A l'égard des Gaules, elles leur étoient inconnues, à la réserve de la partie méridionale de la Provence. Quelque tems après que notre Auteur eut donné son Histoire, de la Ligurie, dont ils étoient les maîtres, ils passèrent dans la Provence, & de là dans le Languedoc, où ils établirent quelques colonies pour s'assurer le chemin jusqu'en Espagne. Ils appellèrent cette nouvelle Province, leur Province, *Provincia nostra*, dont Narbonne qui lui donna son nom dans la suite, fut la Capitale, & dont le Roussillon faisoit partie. Tous les autres peuples à l'Occident, & au Nord de ces Provinces méridionales, n'ont été connus que longtems après Polybe, si ce n'est les Alpes maritimes, & quelque peu de la lisière des Alpes Cottiennes.

Denys d'Halicarnasse, qui écrivoit dans un tems qui n'étoit pas exempt de flaterie, pousse plus loin l'hyperbole : car il dit que Rome étoit maîtresse de toute la terre, & qu'elle n'avoit point d'autres bornes que l'Orient & l'Occident. Je lui passe l'Occident, quoiqu'il restât encore quelques peuples de l'Espagne vers les côtes de l'Océan qui n'étoient pas encore soumis aux Romains, & l'Angleterre, qui n'étoit pas entièrement domptée. L'Elbe & le Danube servoient de bornes du

côté du Nord, & l'Euphrate à l'Orient. Ce sont les frontières de l'Empire Romain du tems que Denys d'Halicarnasse donne son Histoire des Antiquités Romaines. On peut voir par ce que je viens de dire, qu'il s'en falloit bien qu'ils ne dominaient sur toute la terre. Mais d'où vient que nous élevons si haut la grandeur Romaine & la vaste étendue de leur domination, comme s'il n'y avoit rien eu au-delà de leur gloire & de leur puissance, lorsque sans remonter si haut & en descendant plusieurs siècles plus bas, on trouve l'Empire des Sarrasins ? A-t-on jamais lu une suite si longue & si suivie de victoires & de conquêtes ? Ils les poussèrent si loin, qu'à peine celles des Romains comprennent une partie de leur Empire.

(b) Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantième Olympiade.] Iphitus Roi d'Élide, & Licurgue Roi de Lacédémone, rétablirent les Jeux Olympiques institués par Hercule à l'honneur de Jupiter. Ces Jeux ne se célébroient que dans certaines occasions ; ces deux Rois établirent la coutume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville d'Olympie ; c'est ce qui donna le nom d'Olympiade aux quatre années révoluës. Je tire tout ceci de Tourneil, qui dit que cet intervalle prescrit & fixé par la Religion, parut le plus commode pour distinguer les tems.

Le premier qui s'en servit fut Timée sous Ptolomé Philadelphie. Jusques-là on marquoit d'ordinaire les événemens par les années des Archontes d'Athènes & des Rois de Lacédémone. Eratosthène, sous Ptolomé Evergète, imita Timée : mais de tous les Historiens Grecs, qui comptent de la sorte & qui nous restent, le plus ancien c'est Polybe.

mée Philopator se déclarèrent pour la Coëlofyrie : dans l'Italie & l'Afrique, par celle des Romains contre les Carthaginois, & que d'ordinaire on appelle la guerre d'Annibal. Tous ces événemens font la fuite de l'Histoire d'Aratus le Sicyonien. Avant cela les choses qui se passoient dans le monde n'avoient entr'elles nulle liaison ; chacun avoit ses raisons pour entreprendre & pour exécuter, qui lui étoient particulières. Chaque action étoit propre au lieu où elle s'étoit passée. Mais depuis tous les faits se sont réunis comme en un seul corps, les affaires de l'Italie & de l'Afrique n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Asie & de la Grèce, toutes se sont rapportées à une seule fin ; & c'est pour cela que nous avons fixé à ces tems-là le commencement de cette Histoire. Car ce ne fut qu'après s'être soumis les Carthaginois par la guerre dont nous parlions tout à l'heure, que les Romains, croiant s'être ouvert un chemin sûr à la conquête de l'Univers, osèrent porter leurs vûes plus loin, & faire passer leurs armées dans la Grèce & dans le reste de l'Asie.

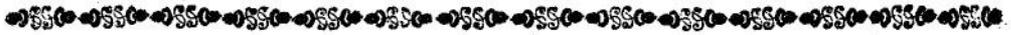
Si les Etats, qui se disputoient entr'eux l'Empire souverain, nous étoient bien connus, peut-être ne seroit-il pas nécessaire de commencer par montrer quel étoit leur projet & quelles forces ils avoient lorsqu'ils s'engagèrent dans une si grande entreprise. Mais parce que la plupart des Grecs ne savent quelle étoit la forme du gouvernement des Romains & des Carthaginois, ni ce qui s'est passé parmi ces peuples, nous avons cru qu'il étoit à propos de mettre sur ce sujet deux Livres à la tête de notre Histoire, afin qu'il n'y ait personne en la lisant qui soit en peine de savoir par quelle politique, quelle force & quels secours, les Romains ont formé des projets qui les ont rendus maîtres de la terre & de la mer. Après la lecture de ce que nous dirons par avance dans ces deux Livres, on verra que ce n'est pas sans raison qu'ils ont conçu le dessein de rendre leur empire universel, & que pour exécuter ce projet, ils ne pouvoient prendre des mesures plus justes. Car ce qui distingue mon ouvrage de tout autre, c'est le rapport qu'il aura avec cet événement qui fait l'admiration de nos jours. Comme la fortune a fait panacher presque toutes les affaires du monde d'un seul côté, & semble ne s'être proposé qu'un seul but : ainsi je ramasserai aux Lecteurs sous un seul point de vûe les moïens dont elle s'est servie pour l'exécution de ce dessein.

C'est là le principal motif qui m'a porté à écrire. Un autre a été, que je ne vois personne de nos jours qui eût entrepris une Histoire universelle. Cela m'auroit épargné bien des soins & bien de la peine. Il y a des Auteurs qui ont décrit quelques guerres particulières, on en voit qui ont ramassé quelques événemens arrivés en même-tems : mais il n'y a personne, au moins que je sache, qui assemblant tous les faits & les rangeant par ordre, se soit donné la peine de nous en faire voir le commencement, les motifs, la fin. Il m'a paru qu'il ne falloit pas lais-

fer dans l'oubli le plus beau & le plus utile ouvrage de la fortune. Quoique tous les jours elle invente quelque chose de nouveau, & qu'elle ne cesse d'exercer son pouvoir sur la vie des hommes, elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voions aujourd'hui. Or c'est ce que l'on n'apprend pas dans les Historiens particuliers. On seroit ridicule si après avoir parcouru les villes les plus célèbres l'une après l'autre, ou les avoir vues peintes séparément, on s'imaginoit pour cela connoître la forme de tout l'Univers & en comprendre la situation & l'arrangement. Il en est de ceux qui pour savoir une Histoire particulière se croient suffisamment instruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, se mettoient en tête qu'il ne leur reste plus rien à apprendre sur sa force & sur sa beauté. Qu'on joigne ensemble & qu'on assortisse les parties, qu'on en fasse un animal parfait soit pour le corps, soit pour l'ame, & qu'on le leur montre une seconde fois, ils reconnoîtront bientôt que la prétendue connoissance qu'ils en avoient d'abord, étoit bien plus un songe qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion distincte. De même l'Histoire particulière ne peut donner que de foibles lumières sur l'Histoire universelle. Pour prendre goût à cette étude & en faire profit, il faut joindre & approcher les événemens, il faut en distinguer les rapports & les différences.

Nous commencerons le premier Livre où finit l'Histoire de Timée, je veux dire par la première expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuvième Olympiade. Ainsi nous serons obligés de dire quand, comment & à quelle occasion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile. Car c'est dans ce pais qu'ils portèrent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire simplement le sujet pour lequel ils sortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cause sur cause, il ne nous en reste plus pour en faire le commencement & la base de notre Histoire. Pour le tems, il nous faudra prendre une époque connue, dont tout le monde convienne & qui se distingue par elle-même : ce qui n'empêchera pas que reprenant les choses d'un peu plus haut, nous ne rapportions du moins en abrégé tout ce qui s'est passé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même disputée, que tout ce que l'on raconte ensuite ne paroisse douteux & peu digne de foi; au lieu que lorsqu'elle est une fois bien établie, on se persuade aisément que tout le reste est certain.

HISTOIRE DE POLYBE,



CHAPITRE PREMIER.

Première expédition des Romains hors de l'Italie. Messine est surprise par les Campaniens & Rhege par quatre mille Romains. Rome punit cette dernière trahison. Les Campaniens ou Mameritins battus par Hiéron. Préteur de Syracuse, implorent le secours des Romains & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie, que les Rhégenois. Défaite des Syracusains & des Carthaginois. Rétraite de Hiéron.

Première expédition des Romains hors de l'Italie.

CE fut donc la dix-neuvième année après le combat naval donné près de la ville d'Ægospotame dans l'Hellespont, & la seizième avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les soins d'Antalcide, firent la paix avec les Perses, que Denys l'ancien après avoir vaincu les Grecs d'Italie sur les bords de l'Ellépore, fit le siège de Rhege, & que les Gaulois s'emparèrent de Rome, à l'exception du Capitole (a) : Ce fut dis-je cette année que les Romains aiant

(a) Les Gaulois s'emparèrent de Rome, à l'exception du Capitole.] Tite-Live donne souvent dans le merveilleux. C'est dommage. Sans cela son Histoire eût été beaucoup moins défectueuse. Il compose des victoires imaginaires par haine, par jalousie ou par esprit flateur, pour rehausser la gloire ou couvrir la honte de sa nation. Sa partialité éclate sur-tout dans la victoire qu'il fait remporter à Camille sur les Gaulois, dans le tems qu'on étoit à pefer l'or pour la rançon du Capitole que les Gaulois tenoient assiégé après s'être rendu maîtres de Rome. Notre Auteur ne dit pas un seul mot de cette prétendue victoire. Si Polybe en eût eu la moindre nouvelle, il en eût dit quelque chose, de peur de choquer les Romains par la suppression d'un fait de cette nature. Auroient-ils souffert, ces fiers Républicains, qu'il s'éloignât des autres Historiens, s'il y en eût eu quelqu'un qui en eût parlé ? ne lui auroient-ils pas reproché qu'il cherchoit à étouffer leur gloire & à mettre leur honte dans tout son jour ?

Mr. Dacier dans la préface de son Plutarque, prétend que Tite-Live n'a point imposé à la postérité sur cette victoire de Camille. Les preuves qu'il allégué contre l'opinion de Polybe ne me paroissent pas fondées. Il suffit, dit-il, que Plutarque a Tite-Live pour garant, notez que le premier a copié le second, d'ailleurs, continue-t-il, Polybe n'ayant écrit son Histoire qu'après l'Olympiade 157. près de 240. ans après cet exploit de Camille, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux

instruit que Tite-Live, qui avoit écrit la sienne avant la première année de l'Olympiade 189. c'est-à-dire 124. ou 125. ans après Polybe. Quoi ? cette antériorité de tems de Polybe sur Tite-Live doit être comptée pour rien ? Ce savant homme soupçonne que Polybe, ami de Scipion, avoit en vue d'éclipser la gloire de Camille, dont l'éclat pouvoit diminuer celle de son Héros. Ce soupçon est-il bien légitime ? De grace qu'on me fasse voir un seul Historien Latin qui ait relevé Polybe sur cela, au lieu que l'opinion de Tite-Live est combattue & repoussée par des Historiens anciens. Suetone & Justin lui sont formellement contraires. Dacier cite le premier & ne dit mot du second. Le bon est que Plutarque se dédit dans son traité de la fortune des Romains. Si ce que Polybe écrit, dit-il, touchant les Gaulois qui prirent Rome est vrai. Dacier fait bouclier de ce si. Il dit qu'il marque son doute : cela marque plutôt que ce fait de Camille étoit de l'invention de Tite-Live & qu'il n'en avoit aucun garant. D'ailleurs Plutarque vivoit dans un siècle inquiet & flateur, il n'osoit trop appuyer sur le sentiment de Polybe, de peur de déplaire aux Romains, outre que les ouvrages de Tite-Live étoient révérez parce qu'ils commencent à vieillir. Les fables les plus impertinentes & les plus fausses prennent à la longue la place de la vérité, & imposent aux esprits crédules. On croyoit alors à Rome ce qu'on ignoroit du tems de Polybe.

aient fait une trêve avec les Gaulois aux conditions qu'il plût à ceux-ci d'exiger, après avoir contre toute espérance regagné leur patrie & avoir un peu augmenté leurs forces, déclarèrent ensuite la guerre à leurs voisins. Vainqueurs de tous les Latins, ou par leur courage, ou par leur bonheur, ils portèrent la guerre chez les Tyrrhéniciens, de-là dans les Gaules & ensuite chez les Samnites, qui à l'Orient & au Septentrion confinent au pays des Latins. Quelque tems après, & un an avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grèce (a), furent défaits

L'Historien Romain est démenti par deux autres dignes de foi, Justin & Suetone; celui-ci dit que *Drusus emporta de la Gaule, où il commandoit en qualité de Propréteur, tout l'or qui avoit été donné autrefois aux Gaulois, qui assiégeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camille, comme la renommée le publie.* Cela est formel; cependant cette autorité ne paroît pas assez grave à Mr. Dacier pour tenir tête à celle de Tite-Live. Si ce passage n'est point d'un poids trébuchant, Justin le fera pancher tout à fait. Les Ambassadeurs Romains ayant traité les Etoliens avec beaucoup de hauteur, ceux-ci qui n'étoient pas autrement endurants, se moquèrent de leurs rodomontades. *Ne vous avisez pas de nous menacer, leur dirent-ils; est-ce qu'il y a quelqu'un sur la terre qui puisse ignorer que vous n'avez pu conserver votre ville de l'insulte des Gaulois? Les en avez-vous chassés les armes à la main, lorsqu'ils en furent les maîtres? Ce ne fut que par votre or que vous la rachetâtes.*

Je m'étonne, que parmi un si grand nombre de Savans anciens, & modernes, personne n'ait remarqué le ridicule répandu dans le récit que fait Tite-Live de cette affaire de Camille. Je ne vois rien de plus mal inventé. Camille marche au secours du Capitole; & entre dans Rome, dont les Gaulois sont les maîtres. Il campe dans l'enceinte de ses murs, comme dans une vaste campagne, sans aucune opposition de la part d'une grande armée qui y loge. Il laisse là son armée, monte au Capitole, lui en personne, au travers des ennemis. Il arrive dans le tems qu'on peçoit l'or. Il s'oppose à la capitulation, la rompt comme étant faite sans ses ordres, fait remporter cet or. Brennus Général des Gaulois se plaint & s'empporte contre Camille: ils en viennent aux paroles. Les deux Chefs se retirent, & le Romain tranquillement quoiqu'au milieu, & à la discrétion de ses ennemis. Ils en viennent aux armes. Il se donne un grand combat dans Rome même, où deux grandes armées se trouvent au large. Brennus, qui craint l'événement d'un second engagement se retire à la faveur des ténèbres. Le Général Romain, averti de sa retraite précipitée, comme s'il en étoit à cent lieues, se met à ses trousses. Il le joint & donne la bataille de Gabies. Tite-Live qui se défie de sa capacité dans le récit de l'ordre & des circonstances d'une ba-

taille qu'il imagine, faite par dessus, comme il a fait pour le premier combat, de peur de donner dans quelque travers, sans penser que tout ce qu'il nous a déjà débité est absurde & digne d'être moqué. Il nous apprend une des plus grandes victoires que les Romains aient jamais remportée, & nous laisse là sans la moindre circonstance; cependant la défaite des Gaulois est si grande, si entière & si prodigieuse, qu'il ne se sauroit d'un massacre si effroyable pas même un Gaulois pour en porter la nouvelle aux autres. En vérité c'est trop présumer de son éloquence, que de la croire capable de nous persuader de pareils contes.

(a) *Avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grèce, fussent défaits à Delphes.* Cette invasion des Gaulois est célèbre dans l'Histoire. Elle se fit l'an de Rome 474. Brennus à la tête d'une armée composée de Tectosages, de Troèmes & de Tolistoboges, tous Gaulois, & qui montoit à 150000. hommes d'infanterie & 20400. chevaux, partit de la Pannonie pour aller ravager la Grèce. Chemin faisant il se soumet l'Ionie & l'Illyrie, défit Sosthène Roi de Macédoine qui vouloit l'arrêter, & contraint les Macédoniens de se retirer dans les places fortes & de lui abandonner la campagne. Il prend ensuite la route de Delphes, dans le dessein d'en enlever tous les trésors. Il ne se faisoit aucun scrupule d'y porter la main, quoiqu'ils fussent consacrés à Apollon. *Les richesses, disoit-il en plaisantant, ne sont que pour nous autres pauvres mortels, les Dieux n'en ont que faire, accommodons-nous de ce dont ils ne sauroient faire aucun usage. Ils ne demandent que nos vœux & nos prières, & nullement notre or & notre argent, & les Prêtres du Temple notre argent plutôt que nos vœux & nos prières.* Après cette dévote harangue, il marche vers les Thermopyles: mais les Grecs y avoient posté un Corps de troupes de 23000. hommes de pied & de 3000. chevaux, commandés par Callipus Général des Athéniens; & pour arrêter les Gaulois au passage du Sperchio, ils avoient détaché mille soldats armés à la légère avec la plus grande partie de leur cavalerie, pour aller rompre les ponts que les Gaulois avoient construits sur cette rivière & se camper en face de Brennus. Mais ce rusé Capitaine trouva d'abord moyen de se tirer d'affaire. Dix mille hommes par son ordre cotoient la rivière jusqu'à un

faits à Delphes & se jettassent dans l'Asie, les Tarentins craignant que les Romains ne tirassent vengeance de l'insulte qu'ils avoient faite à leurs Ambassadeurs, appellèrent Pyrrhus (a) à leur secours. Les Romains s'étant soumis les Tyrrhéniens & les Samnites, & aiant gagné plusieurs victoires sur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils pensèrent alors à la conquête du reste de ce pais, qu'ils ne regardoient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre, au moins pour la plus grande partie. Exercés & aguerris par les combats qu'ils avoient soutenus contre les Samnites & les Gaulois, ils entreprirent Pyrrhus,

endroit où elle s'élargit & forme une espede de lac, la passent partie à gué, partie sur leurs boucliers, & font au détachement qui épouvanté se retire au camp des Thermopyles. Brennus avance de ce côté-là, les Grecs viennent à sa rencontre, la bataille se donne, & Brennus battu ne trouve de salut que dans une prompte retraite. Sept jours après il tente le passage du mont Oeta par un sentier étroit qui aboutissant aux ruines de Trachinés, conduisoit à un Temple de Minerve qu'il se promettoit de piller: mais la garnison de ce poste se défendit si bien qu'elle fit échouer l'entreprise. Le Gaulois ne se rebute pas, il tente une diversion. Il détache 40000. fantassins & 800. chevaux avec ordre d'aller ravager l'Étolie. Cet ordre s'exécute avec barbarie. Les Étoliens qui étoient aux Thermopyles volent au secours de leur patrie, & défont en effet au moins la moitié du détachement. Pendant ce tems-là Brennus, après avoir donné ordre à Acichorius d'attaquer de front les Grecs, quand après son passage il les attaqueroit en queue, passe dans la Grèce intérieure par un sentier que lui montrent les peuples Éniens, & aussitôt fond sur les Grecs; qui assaillis devant & derrière s'embarquent sur les vaisseaux des Athéniens au port de Lamiac, & laissent libre aux Gaulois le passage des Thermopyles. Delà Brennus marche à Delphes avec 65000. hommes d'infanterie. Il falloit brusquer l'attaque: mais dans le conseil de guerre quelques Officiers trop mous furent d'avis que l'on devoit donner aux troupes le loisir de se refaire, & malheureusement cet avis prévalut, de sorte que les Delphiens eurent tout le tems de se fortifier & de ramasser du secours. Les Gaulois se disposent à l'attaque de la ville: mais la garnison composée de 4000. hommes descend de la montagne au devant de l'ennemi. On en vient aux mains, & les Gaulois auroient apparemment eu le dessus, si le Ciel ne s'étoit mis du côté des Delphiens. Un orage terrible, au rapport de Pausanias, accompagné de foudres & d'éclairs, détacha du Parnasse de gros rochers, qui roulant sur les Gaulois jettèrent dans l'armée tant de désordre & de confusion, qu'ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La nuit suivante une nouvelle secousse du Parnasse acheva de les déconcerter. Ils se retirent, & dans la marche une terreur panique les

faïssant, ils se battent Gaulois contre Gaulois sans se reconnoître & font mordre la poussière à 10000. hommes. Dix mille autres périrent de faim & de misère. Les Étoliens qui se mirent à leurs trousses en tuèrent six mille. Brennus criblé de blessures se fait apporter du vin, s'enivre & meurt. Acichorius mis en sa place repasse le Sperchio, & arrivé dans la Dardanie il y est si maltraité, qu'à peine resta-t-il d'une armée si nombreuse un seul Gaulois, pour porter à ses compatriotes la triste nouvelle de leurs malheurs. Ainsi se termina la fameuse expédition dont parle ici notre Auteur. Ce récit est fort différent de ce qui se lit sur cette matière dans les Historiens modernes. J'en ai l'obligation aux PP. Bénédictins qui impriment une nouvelle Histoire du Languedoc, où l'on trouvera ce fait appuié & revêtu de toutes ses circonstances.

(a) Appellèrent Pyrrhus à leur secours.] Ce peuple se brouilla très-imprudemment & très-mal à propos avec les Romains; il viola le droit des gens à l'égard de leurs Ambassadeurs par un traitement injurieux & si sale, dit Florus, qu'il n'est pas même honnête à rapporter. Les Romains ne manquèrent pas d'en tirer raison: mais les Tarentins s'aperçurent bientôt que la partie n'étoit pas égale. Ils aimèrent mieux appeler un Prince étranger à leur secours que de faire la paix, & le tout à l'instigation d'une troupe de misérables Demagogues qui vouloient gouverner & qui mirent tout en combustion. Qu'arriva-t-il de tout ce manège? Après une guerre de deux ou trois années, après un nombre de batailles & de combats très-après & très opiniâtres, dont le vainqueur se trouvoit aussi mal que le vaincu; Pyrrhus se dégoûta de cette guerre selon sa coutume: il crut la Sicile plus aisée à conquérir, il y passa & laissa là les Tarentins en attendant que l'envie lui reprît d'y revenir & de se conserver l'entrée de l'Italie. Par-là les Tarentins se virent obligés de subir le joug de Rome un peu plutôt qu'ils n'eussent dû s'y attendre: c'est le sort des petits Etats qui veulent se mesurer avec de plus puissants qu'eux; ils deviennent tôt ou tard la proie du victorieux, ou de celui des deux dont ils ont imploré l'assistance.

rhuis, le chassèrent d'Italie, & défirent ensuite tous ceux qui avoient pris parti pour ce Prince.

Après avoir vaincu leurs ennemis & subjugué tous les peuples de l'Italie, aux Gaulois près, ils conçurent le dessein d'assiéger les Romains qui étoient alors dans Rhége.

Ces deux villes Messine & Rhége, toutes deux bâties sur le même détroit, eurent à peu près le même sort. Peu avant le tems dont nous venons de parler, les Campaniens qui étoient à la solde d'Agathoclès, charmés depuis longtems de la beauté & des autres avantages de Messine, eurent la perfidie de s'en saisir, sous le beau semblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoiens. Ils y entrèrent comme amis: mais ils n'y furent pas plutôt, qu'ils chassèrent les uns, massacrèrent les autres, prirent les femmes & les enfans de ces malheureux, selon que le hazard les fit alors tomber entre leurs mains, & partagèrent entre eux ce qu'il y avoit de richesses dans la ville & dans le pais.

Messine est surprié par les Campaniens.

Peu après, leur trahison trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie & les forces qu'avoient sur mer les Carthaginois, ayant jetté la crainte & l'épouvante parmi les Rhégeois, ils implorèrent la protection & le secours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille sous la conduite de Décius Campanus. Pendant quelque tems ils gardèrent fidèlement la ville: mais éblouis de ses agrémens & des richesses des citoiens, ils firent alliance avec eux, comme avoient fait les Campaniens avec les Messinois, chassèrent une partie des habitans, égorgèrent l'autre, & se rendirent maîtres de la ville.

& Rhége par 4000. Romains,

Les Romains furent très sensibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de remède sur le champ, occupés qu'ils étoient aux guerres dont nous avons parlé: mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le siège devant Rhége. La ville fut prise, on passa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres, qui prévoiant ce qui devoit leur arriver se défendirent avec furie. Le reste qui montoit à plus de 300. pris prisonnier & envoyé à Rome, y fut conduit sur le marché par les Préteurs, battu de verges & mis à mort: exemple de punition que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chès leurs alliés la bonne opinion de leur foi. On rendit aussi aux Rhégeois leur pais & leur ville. Pour les Mamertins, c'est-à-dire les peuples de la Campanie, qui s'étoient donné ce nom après avoir surpris Messine, tant qu'ils furent joints avec les Romains qui avoient envahi Rhége, non seulement ils demeurèrent tranquilles possesseurs de leur ville & de leur pais, mais ils inquiétèrent fort les Carthaginois & les Syracusains pour les terres voisines, & obligèrent une grande partie de la Sicile à leur paier tribut: mais ceux qui tenoient Rhége n'eurent pas été plutôt assiégés, que les choses changèrent de face. Car privés de leur secours, ils furent eux-mêmes repoussés & renfermés dans leur ville par les Syracusains pour les raisons que je vais dire.

Rome punit cette trahison.

Com-
mence-
ment
d'Hié-
ron.

La diffension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse & leurs troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Margane, élurent pour chefs Artémidore & Hiéron, qui dans la fuite les gouverna. Le dernier étoit alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & maître de ces gens qui ne cherchoient qu'à brouiller, il se conduisit avec tant de douceur & de grandeur d'ame, que les Syracusains, quoique mécontents de la liberté que s'étoient donné les soldats, ne laissèrent pas de le faire Préteur d'un consentement unanime. Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger que ce Préteur aspirait à quelque chose de plus qu'à cette charge. En effet voyant qu'à peine les troupes étoient sorties de la ville, que Syracuse étoit troublée par des esprits séditieux & amateurs de la nouveauté, & que Leptinés distingué par son crédit & sa probité avoit pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, dans le dessein d'avoir toujours dans la ville par cette alliance un homme sur lequel il pût compter, lorsqu'il seroit obligé de marcher à la tête des armées. Pour se défaire ensuite (a) des vétérans étrangers, esprits remuans & mal-

inten-

(a) Pour se défaire ensuite des vétérans étrangers.] De la corruption des mœurs au mépris des loix militaires, il n'y a qu'un pas à faire; & lorsque les châtimens ne suivent pas de près les fautes de cette nature, on passe bientôt à l'insolence qui s'accroît par l'impunité, d'où naît l'esprit de faction & de révolte. Cela va par degrés. Lorsqu'un corps de mutins s'est déclaré par quelque coup d'éclat, c'est un mal sans remède, non dans un peuple corrompu & factieux dont les intérêts sont divisés & qui ne va pas du même branle, mais dans une milice corrompue; & si on le remarque bien, le mal commence toujours par les Officiers dont la négligence, la débauche & le luxe font les plus grands maux d'un Etat. Les soldats qui voient de telles gens à leur tête les méprisent; la défobéissance est une suite de ce mépris, & les révoltes suivent la défobéissance. Le supplice de quelques-uns des plus mutins n'est d'aucun effet parmi un si grand nombre de coupables. Hiéron comprit bien aisément qu'il n'en seroit jamais le maître, qu'ils étoient trop bien unis, & que le châtiment des plus coupables ne manqueroit pas d'irriter le reste.

Il n'ignoroit pas que les soldats n'avoient aucun droit à l'élection des Magistrats, & qu'ayant été assez hardis pour s'arroger un pouvoir qui ne leur appartenoit pas, il n'y auroit rien dont ils ne fussent capables, si quelqu'autre aussi ambitieux que lui, s'avisait d'employer les mêmes moïens de corruption pour se faire élire & se mettre en sa place. Cela lui parut de telle importance & pour ses intérêts & pour ceux de la

République, qu'il résolut d'exterminer cette milice factieuse, dont la licence & l'esprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres & les porter à prêter l'oreille à de plus grands changemens. Il en vint à bout par son esprit & par son adresse: exemple qui eût dû servir de leçon aux Empereurs Romains pour les garantir des Cohortes Prétoriennes, lorsqu'ils s'aperçurent que la discipline militaire se relâchoit par la licence de Rome; au lieu qu'ils augmentèrent le mal pour en avoir négligé le remède, soit par la crainte de remuer les esprits par une trop grande sévérité, ou qu'en les rappelant à l'observation des loix militaires & à leur ancienne vertu, l'horreur de tant de crimes & leur tyrannie ne les portassent à se défaire de tels maîtres, pour en délivrer Rome & le genre humain. Il falloit à ces monstres des gens qui les imitassent dans leurs vices. C'eût été une espèce de miracle qu'un corps de troupes qui ne bougeoit d'une capitale, pût se conserver pur au milieu d'une cour dissolue. Ce corps devint en peu de tems le réceptacle & l'azile d'une foule de scélérats, de traîtres, de voleurs & d'assassins. Ils portèrent si loin leur audace qu'ils égorgérent leurs Empereurs pour en mettre d'autres en leur place, la plupart aussi lâches, aussi cruels & plus dissolus que leurs soldats. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'après la mort de Sévère, ceux qui l'avoient égorgé, mirent l'Empire à l'encan & firent crier du haut du rempart de leur camp que l'Empire Romain étoit à vendre au plus offrant, & il trouva un acheteur, qui fut ensuite traité comme les autres. Rien n'étoit plus aisé que de s'en débaïsser. On

cût

intentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins comme contre des Barbares qui occupoient Messine. Campé auprès de Centoripe, il range son armée en bataille le long du Cyamozore, tenant à l'écart la cavalerie & l'infanterie Syracusaine, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppose aux Mamertins que les soldats étrangers, les laisse tous tailler en pièces, & pendant le carnage il retourne tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville. L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvoit y causer des troubles & des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes à sa solde, & remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Barbares fiers de leurs premiers succès se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracusaines qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra la bataille dans la plaine de Mile sur le bord du Longanus. Une grande partie des ennemis resta sur la place, & les Chefs furent pris prisonniers. Retourné à Syracuse, il y fut déclaré Roi par tous les alliés.

La perte de cette bataille jointe à la prise de Rhége dérangerait entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent eux & leur citadelle. Les autres abandonnèrent la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur secours: grace, disoit-on, qu'ils ne pouvoient refuser à des gens qui étoient de même nation qu'eux. Les Romains hésitèrent longtems sur ce qu'ils répondroient. Cette demande leur parut d'abord tout à fait déraisonnable. Après avoir puni avec une extrême sévérité leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhégeois, ils ne pouvoient avec justice envoyer du secours aux Mamertins, qui s'étoient emparés par une semblable trahison non seulement de Messine; mais encore de Rhége; d'un autre côté il étoit à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs Provinces de l'Ibérie & de toutes les Isles des mers de Sardaigne & de Tyrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'envelopassent toute l'Italie & ne devinssent des voisins formidables, & l'on voioit clairement qu'ils subjugueroient bientôt cette Isle, si l'on ne secouroit les Mamertins. Messine leur étant abandonnée, ils ne tarderoient pas longtems à prendre Syracuse. Souverains, comme ils étoient, de presque tout le reste de la Sicile, cette expédition leur devoit être aisée. Les Romains prévoiant ce malheur & jugeant qu'il ne falloit pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie, furent longtems à délibérer.

Les Mamertins implorèrent & obtinrent le secours des Romains.

eût pu les dépaïser & les envoyer dans les armées, avec ordre aux Généraux de les exterminer.

Il y a quelques Empereurs Turcs qui ont cherché à détruire leurs Janissaires par un semblable secret que celui de Hiéron: s'ils n'ont pas réussi, ils ont dû s'en prendre à leur lâcheté; car pour

imiter le Roi de Syracuse il faut en avoir le courage & la prudence; ce n'est pas assez, on doit les mener soi-même à la guerre, les précipiter dans le piège, sans qu'il y paroisse & sans s'y laisser prendre.

rer. Le Sénat même partagé également entre le pour & le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple accablé par les guerres précédentes & fouhaitant avec ardeur de réparer ses pertes, poussé encore à cela tant par l'intérêt commun, que par les avantages dont les Préteurs flatoient chaque particulier, le peuple, dis-je, se déclare en faveur de cette entreprise & l'on en dressa un plébiscite. Appius Claudius, l'un des Consuls, fut choisi pour conduire le secours, & on le fit partir pour Messine. Les Mamertins aussitôt, partie par menaces, partie par surprise, chassèrent de la citadelle le Préteur qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellèrent Appius & lui ouvrirent les portes de la ville; & l'infortuné Préteur, soupçonné d'imprudence & de lâcheté, fut attaché à un gibet.

Défaite
des Syracusains
& des Carthaginois.

Les Carthaginois, pour reprendre Messine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, & placèrent leur infanterie du côté de Sénes. En même tems Hiéron profite de l'occasion qui se présentoit de chasser tout à fait de la Sicile les Barbares qui avoient envahi Messine, il fait alliance avec les Carthaginois, & aussitôt part de Syracuse pour les aller joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique & ferme encore le passage aux assiégés par cet endroit. Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverse hardiment le détroit pendant la nuit (a) & entre dans la ville. Mais la voiant pres-

(a) *Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverse hardiment le détroit pendant la nuit.* Ce passage des Romains en Sicile n'a rien de remarquable dans notre Auteur, que le bonheur de leur Général, qui traverse un détroit à la faveur des ténèbres & de la négligence du Général Carthaginois.

S'il faut s'en rapporter à Frontin, cette entreprise du Consul est bien plutôt le fruit de la sagesse & de l'habileté de ce Général que l'ouvrage de la fortune. Il dit que ne pouvant passer le détroit de Messine, occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entreprise & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement, que sur cette nouvelle les ennemis qui bloquoient Messine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Claudius revira de bord & passa sans danger. Ce stratagème me paroît très-vraisemblable. Il ôte par là ce qu'il y avoit d'imprudent dans cette entreprise, & relève la gloire des Romains, sans rien diminuer de l'imprudence de l'Amiral Carthaginois.

Quelques Auteurs prétendent qu'Appius passa ce détroit sur des radeaux, je ne sai sur quel fondement, à moins qu'ils n'aient pris *rates* pour un radeau. S'ils l'ont fait pour rendre cette action plus merveilleuse, ils ne pouvoient mieux choisir: mais ils n'ont pas pris garde que le merveilleux passe le romanesque. Ceux qui connois-

sent le détroit de Messine, & les dangers qu'il y a à éviter dans ce passage, conviendront qu'il est impossible que des radeaux puissent y naviguer. Supposant même que cela se puisse, c'eût été une grande folie à Claudius, de s'embarquer sur de tels bâtimens dans une conjoncture si délicate? il falloit épier le tems & l'occasion, & user d'une extrême diligence pour passer promptement le détroit & se dérober à la vigilance de l'armée ennemie; cela se pouvoit-il faire avec des bâtimens si endormis? outre que le trajet de Rhege à Messine est de plus de cinq lieuës? à peine eût-il pû le passer en vingt-quatre heures avec de tels bâtimens. Je laisse à penser ce qu'il en seroit arrivé.

Les Auteurs Latins, qui se sont servis du terme de *rates*, n'ont jamais prétendu que ce fussent de véritables radeaux: mais supposé qu'ils eussent pris le terme sur ce pied-là, ils ne se seroient pas moins trompés. Ils pourroient bien avoir pris cette imagination de Thucydide pour embellir cet endroit de la première guerre Punique: cet Auteur parlant douteusement des premiers habitans de la Sicile, dit que *ceux qu'on nomme proprement Siciliens sont passés d'Italie sur des radeaux dans un tems calme, ou de toute autre façon*. Cela peut se faire lorsqu'on n'a aucun ennemi à craindre & qu'on prend une toute autre route que celle de Claudius. On se souviendra de la guerre de Spartacus, qui employa vainement des radeaux pour le

pressée de tout côté, & faisant réflexion que ce siège pourroit bien ne lui pas faire d'honneur, les ennemis étant maîtres sur terre & sur mer; pour dégager les Mamertins, il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracusains: mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avoit envoyés. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hasarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracusains. Il met son armée en marche, il la range en bataille & trouve heureusement Hiéron disposé à se battre. Le combat fut long, Appius remporta la victoire, repoussa les ennemis jusques dans leurs retranchemens, & après avoir abandonné la dépouille des morts aux soldats, il reprit le chemin de Messine.

Hiéron soupçonnant quelque chose de sinistre de cette affaire, la nuit étant venuë, retourna promptement à Syracuse. Cette retraite rendit Appius plus hardi; il vit bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre & qu'il falloit attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux soldats de se tenir prêts, & dès la pointe du jour il va droit aux ennemis, en tuë un grand nombre, & contraint le reste de se sauver dans les villes circonvoisines: puis poussant sa fortune, il fait lever le siège,

Retraite
d'Hié-
ron.

il

le passer. Il se pourroit bien que le terme de *rades* signifiat un radeau plutôt qu'un vaisseau, au moins je l'ai vu en ce sens dans Florus. Mais ce même Auteur ne dit pas un mot du passage des Romains sur des radeaux. Un aussi habile abrégiateur que lui auroit-il laissé passer un fait de cette importance, s'il en eût été persuadé? Il ne l'ignoreoit peut-être pas: mais il le regardoit comme un conte populaire. Cependant l'on voit des Savans qui le débitent tout bonnement & comme véritable. On ne doit faire honneur à certains faits qu'en ces deux cas; l'un lorsqu'il n'y a rien de romanesque ou qui ne soit très-vraisemblable, & l'autre lorsqu'on veut s'en moquer & les tourner en ridicule: mais, dira-t-on, à quoi est-ce qu'Appius doit son nom de guerre de *Caudex*? L'Abbé de Vertot nous l'explique, mais d'une maniere dont on ne sauroit s'empêcher d'être un peu surpris. Il dit que ce Général fut le premier qui à la faveur de quelques radeaux fit passer des troupes dans la Sicile, ce qui lui fit donner le surnom de *Caudex*, comme aiant trouvé l'art de lier ensemble des planches pour en faire des vaisseaux de transport. Je voudrois bien savoir où cet habile Ecrivain a trouvé cela. S'il l'a trouvé, je n'aurois pas voulu le mettre en vogue. Ne diroit-on pas en lisant ce passage qu'Appius étoit longtems avant le déluge, & que personne avant ce Général ne s'étoit avisé de monter sur mer & de naviger sur d'autres bâtimens que sur des radeaux, & qu'on devoit à lui seul l'invention des vaisseaux de transport: mais ce n'est pas là où je trouve le plus à redire. L'Abbé de Vertot suit son Auteur. Il veut que les Romains aient passé en Sicile sur des radeaux; j'y consens: mais que ces radeaux, sur lesquels le Romain fit passer ses troupes fussent des radeaux deux lignes

plus haut, & des bâtimens de transport deux lignes plus bas, la contradiction me paroît manifeste. Comment cela se peut-il faire; & comment peut-on avancer qu'Appius soit l'inventeur des vaisseaux de charge? Il falloit que l'Auteur dont l'Abbé de Vertot a tiré cette belle découverte fût bien ignorant. Les Marchands se servoient-ils d'autres vaisseaux que de ceux de charge? Plusieurs siècles avant que les Romains fussent au monde, voioit-on d'autres bâtimens dans les ports de l'Italie? A deux pas d'ici Polybe va nous apprendre si Appius passa sur des radeaux. Les Romains n'avoient pour faire passer leurs troupes à Messine, dit-il, ni vaisseaux pontés, ni de transport, pas même une felouque: mais seulement des bâtimens à cinquante rames, & des galères à trois bancs, qu'ils avoient emprunté des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées lorsqu'ils traverserent le détroit. Cela n'est-il pas bien clair? Après cela qui ne riroit de cette traversée sur des radeaux & du nom de guerre d'Appius? Cette attribution ne vint jamais de la source dont on la tire. Le terme de *Caudex* ne signifie pas plus un assemblage grossier de plusieurs planches pour faire des barques ou des navires de transport, qu'un homme lourd & impoli, & ce surnom de *Caudex* pourroit bien être le véritable d'Appius, quoiqu'en dise Sénèque. Combien voit-on de gens qui paroissent avec de tels dehors, qui ont pourtant l'ame & le cœur très-élevés & des qualités éminentes ou pour la guerre ou pour toute autre chose. Encore une fois je ne saurois me persuader, qu'on se soit servi du surnom de *Caudex* qu'au sens que je lui donne.

il ravage les campagnes des Syracusains & de leurs alliés, sans que personne osât lui résister, & pour comble met enfin le siège devant Syracuse.

•••••

O B S E R V A T I O N S

Sur les deux combats de Messine.

§. I.

Raisons de la première guerre des Romains contre les Carthaginois.

SI nous examinons les motifs qui portèrent les Romains à passer en Sicile, le siège de Messine ne fut qu'un prétexte : mais le véritable sujet fut la conquête de cette Isle. Tous les Historiens s'accordent à dire que cette guerre fut injuste. Je n'en vois pas la raison. Il eût fallu pour la rendre telle, que Hiéron & les Carthaginois, & particulièrement ces derniers, eussent eû quelque droit sur la Sicile & sur les Marmertins. Ils n'en avoient point d'autre que celui de la bienséance. Sur ce principe on ne devoit les regarder qu'en qualité d'usurpateurs. Si les Romains n'eussent pas entrepris cette guerre, je doute qu'ils eussent pû se conserver la conquête de l'Italie, qu'ils eussent pû se conserver eux-mêmes. Quand je considère cette guerre, il me semble que leur passage en Sicile & le secours donné à ceux de Messine, est comme le premier pas qui devoit les conduire un jour à ce haut point de gloire & de grandeur où ils parvinrent dans la suite.

Une faute, qui semble d'abord de peu de conséquence, fut la cause éloignée de la ruine de Carthage & de la puissance des Romains ; car les fautes laissent des queues fort loin dans l'avenir. En effet si les Carthaginois eussent marqué un peu moins de négligence à bloquer Messine du côté de la mer avec leurs forces navales, Claudius échouoit dans son entreprise. La conquête de cette ville enlevoit aux Romains tout moyen de passer en Sicile. Ils n'avoient ni vaisseaux, ni matelots, ni aucune connoissance de la marine. Ils n'y eussent peut-être jamais pensé sans cette aventure. Les Carthaginois se seroient non seulement emparés de Messine ; mais ils se fussent encore rendus maîtres de toutes les villes sur lesquelles ils n'avoient pas encore osé entreprendre ; & par cette conquête, qui leur ouvroit celle de la Sicile, les Romains se trouvoient aussi peu en état de passer dans cette Isle & d'attaquer les Carthaginois, que de se défendre dans leur propre país, contre une puissance qui vraisemblablement n'en fût pas demeurée-là. La prise de Messine leur ouvroit un passage en Italie & les mettoit en situation de tout tenter.

Les Romains s'aperçurent bientôt du danger qui les menaçoit ; plusieurs raisons les déterminèrent à cette guerre. La justice de leur cause, leur propre salut, celui de leurs alliés & leurs intérêts particuliers, qui ne gâtent rien lorsqu'ils sont joints au reste ; on peut mettre encore en ligne de compte l'ambition démesurée des Carthaginois, laquelle mit Rome dans la nécessité d'éviter un mal par un autre qui n'est jamais si grand, lorsqu'on cherche à le prévenir ou à empêcher qu'il n'arrive jusqu'à nous.

Une guerre de précaution contre un danger qui semble ne menacer que de loin, mais dont les menaces doivent être suivies tôt ou tard des effets, est nécessaire & par conséquent juste. Elle n'est même juste qu'autant qu'elle est nécessaire. Or sa justice

& la nécessité ne sont pas seulement fondées sur la conservation présente d'un Etat : mais encore sur ce qu'on peut prévoir de l'avenir. C'est un mal qu'on prévient pour s'empêcher de tomber dans un plus grand.

S'il faut s'en rapporter au jugement d'une infinité d'Auteurs graves, il est permis de prendre les armes contre une puissance dont l'accroissement nous pourroit nuire, & c'est le conseil qu'on donnoit à Pyrrhus, qui vouloit, en très-mauvais politique, observer le traité de paix fait avec Démétrius, tant qu'il se trouveroit embarqué dans une guerre. Mais une guerre eût mené Pyrrhus bien loin, & eût mis Démétrius en état de se moquer bientôt d'un Roi des Epirotes. Pyrrhus succomba à la tentation comme tant d'autres qui y succombent, sans qu'on puisse y trouver à dire. Si l'on consulte Grotius, il vous dira qu'il demeure d'accord que lorsqu'on délibère si l'on fera la guerre, on peut mettre aussi cette grande puissance en considération, non comme une raison de justice, mais comme une raison d'intérêt, en sorte que si l'on a déjà un juste sujet de faire la guerre, cette seconde raison fait voir qu'outre la justice, il y a aussi de la prudence de l'entreprendre. Grotius entend par cette raison d'intérêt, une raison qui regarde notre salut ou notre liberté, & par là elle devient une raison de justice. Ceci se confirme puissamment par un passage que je vais citer. Comme je ne me souviens point du nom de l'Auteur, quelqu'un un peu mieux fourni de mémoire que je ne le suis, s'en souviendra. Il se pourroit bien que je l'eusse lû dans Grotius. Il y a une maxime conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholastiques, dit cet Auteur, qui porte que l'accroissement des Rois voisins est un sujet suffisant pour leur faire la guerre; car la liberté est une chose que les droits divins & humains nous permettent d'aimer si chèrement, que l'apprehension d'être privé d'un si grand bien, justifie tout ce que nous faisons pour le conserver.

La guerre de 1701. n'eut d'autre fondement que la trop grande puissance de la France; nos ennemis n'auroient-ils pas mieux fait d'alléguer cette raison fondée sur la maxime précédente, que tant d'autres dont ils remplirent leurs Manifestes? Il leur suffisoit de prendre pour texte de tous leurs écrits (si l'autorité des Peres n'étoit pas assez grave) ce passage de Thucydide. *Celui-là qui fait le moins de grace à ses ennemis & qui souffre moins leur agrandissement, est celui qui a le moins de sujet de se repentir & qui vit en plus grande assurance.*

Polybe ne se répand pas beaucoup en raisonnemens sur le principe de cette guerre des Romains; sinon qu'il la croit injuste. Je ne suis point de son avis. Rome n'étoit pas en droit de punir les Mamertins; leur crime étoit infame, je l'avoué: mais comme ce peuple n'étoit pas sujet des Romains, ce n'étoit pas non plus à ceux-ci de les châtier, comme ils firent ceux de Rhége pour une perfidie sur un même & semblable modèle. C'étoit aux Souverains & aux autres puissances de la Sicile de prendre la cause des opprimés, de faire la guerre aux Mamertins, de les chasser de Messine & de remettre cette ville à ses anciens habitans.

Si Hiéron & les Carthaginois eussent assiégé les Mamertins par le seul motif de punir leur perfidie & de rendre cette ville à ses légitimes maîtres, la guerre des Romains eût été contre toute sorte de justice: mais l'on peut voir que cette guerre n'étoit fondée sur aucune de ces raisons. Si les Carthaginois eussent agi dans cette affaire selon les loix de l'honnête, rien ne les empêchoit de les mettre en exécution. Les Mamertins leur avoient abandonné leur citadelle; quel plus beau prétexte de les chasser de la ville, & de s'en rendre les maîtres, que celui de venger leur infidélité & l'atrocité de leur crime? C'étoit perdre leur occasion & le droit de premier occupant, ils ne s'en avisèrent pas; ils entreprirent ensuite une guerre fondée seulement sur ce qu'ils avoient été chassés de la citadelle où ils n'avoient aucun droit, les habitans leur en avoient seu-

lement donné la garde, ils les en chassèrent lorsqu'ils s'aperçurent qu'on visoit à les soumettre & à se saisir de leur ville; quoi de plus juste que de se remettre en liberté & de secouer le joug de ces nouveaux maîtres? Que si les Mamertins n'avoient pas plus de droit sur Messine que les Carthaginois & les Romains; c'étoit donc au premier occupant qu'appartenoit la souveraineté de cette ville; car, comme dit Grotius, *elle se perd lorsque le sujet, où résidoit la souveraineté ou la propriété de la chose, cesse d'être.*

En rigueur le crime des Mamertins leur ôtoit tout droit de souveraineté, la ville étoit donc au premier qui s'en rendroit le maître, ou au premier à qui les usurpateurs la remettroient. Si ç'eussent été leurs enfans & que ceux qui avoient commis le crime n'eussent pas existé, la longue possession rendoit le droit légitime & la souveraineté à leurs successeurs, & ceux-ci comme les autres étoient en pouvoir de remettre leur ville & de se donner à qui bon leur sembleroit. Les femmes & les enfans des anciens habitans existoient encore, ils ne faisoient plus qu'un même peuple avec les usurpateurs, qui avoient eu des enfans de ces femmes; car il y avoit près de huit à neuf ans que cette affaire s'étoit passée, & je ne crois pas qu'il restât beaucoup de ces gens-là, la plupart aiant péri dans les guerres qu'ils avoient soutenues contre leurs voisins, & ceux qui restoient étoient les fils de ceux qui avoient été égorgés ou chassés de la ville.

Quand les Carthaginois ou Hiéron auroient eu pour principe de cette guerre le crime de ces malheureux, dont peu restoient en vie, ceux qui les attaquoient n'étoient pas en droit de le punir sur leurs enfans ou sur ceux qui n'y avoient eu aucune part. Que Dieu refuse sa miséricorde & la vie éternelle à des millions de personnes pour le péché de notre premier pere, ce n'est pas à nous de trouver à dire au droit suprême qu'a le Créateur de disposer comme il lui plaît de ces millions de personnes. *Il n'est pas permis aux hommes d'imiter Dieu, dit Grotius, outre que ce n'est pas la même chose; Dieu a droit sur notre vie sans la considération d'aucun crime, au lieu que les hommes n'ont ce droit qu'en conséquence de quelque noire action, & qui soit du fait particulier des personnes qu'ils punissent.*

Chacun doit être puni pour son propre crime, c'est la loi du Seigneur; c'est encore une de ses loix de ne point faire mourir les peres pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs peres. Les Patiens en avoient-ils d'autres? *Y a-t-il aucun Etat, dit Cicéron, qui pût souffrir que quelqu'un y établit cette loi de punir le fils ou le petit fils, si le pere ou l'ayeul avoient commis quelque crime?* Les Romains n'eussent jamais fait mourir les enfans des soldats de Rhége, si leurs peres n'eussent subsisté encore & n'eussent été les mêmes qui commirent le crime; on ne trouvera dans aucun Auteur qu'ils aient fait mourir les enfans & les femmes de ces scélérats. Dans le Droit Canonique, dit le célèbre M. le Clerc, il est porté que les péchés regardent ceux qui les commettent, & que la peine ne doit pas s'étendre plus loin que le délit. Ainsi tout ce que nous dit Polybe de la délicatesse & du scrupule de conscience du Sénat Romain à rejeter l'alliance des Mamertins, & à refuser leur ville & leur citadelle pour ôtage de leur foi, est une de ces choses dont on ne peut raisonnablement douter. Il y auroit lieu de s'étonner qu'ils eussent balancé tout de bon dans une affaire de cette nature. Ils étoient trop habiles & trop sages pour ne pas s'apercevoir de ce qui devoit résulter de cette alliance & des offres des Mamertins; non seulement la conquête de la Sicile en dépendoit; mais encore leur propre salut & celui de toute l'Italie; ce qui n'étoit que trop visible comme Polybe le fait assez voir. Ainsi deux puissantes raisons excitoient les Romains à passer en Sicile, l'ambition des Carthaginois & la liberté de l'Italie & leurs propres intérêts plus que tout le reste. Ainsi tout se trouvoit heureusement uni,

L'intérêt & la justice, car quand celle-ci auroit manqué, ils n'eussent pas moins tenté la conquête de cette Isle à tort ou à droit, quoique leurs adorateurs en disent, qui nous les représentent ornés & parés de toutes les vertus de ces tems antiques; je ne les leur refuse point: ils en auront tant qu'il leur plaira, je ne m'y oppose pas. Mais il ne faut pas non plus les croire irréprochables sur l'ambition & sur les vûes d'agrandissemens & de conquêtes. On fait qu'en ce cas la conscience ne leur faisoit pas plus d'obstacle qu'elle en faisoit aux Carthaginois. Ceux-ci alloient à l'injustice à visage découvert & sans feinte, les autres la couvroient du voile de l'équité & de la justice. A parler sincèrement, les Romains & les Carthaginois étoient également injustes & ambitieux. Je n'oublierai jamais ce que disoit Mithridate des premiers, que ce n'étoit pas à la mauvaise conduite des Rois qu'ils en vouloient, mais à leur puissance & à leur grandeur. Je reviens au sujet d'où cette digression m'a tiré.

On ne sauroit accuser les Romains d'avoir manqué dans les formalités qui ont été introduites dans une guerre solennelle. Ils s'engagèrent d'envoyer du secours à ceux de Messine comme à leurs alliés; il n'étoit pas besoin d'une dénonciation publique, quand même Appius Claudius n'eût pas fait ce qu'il fit pour fortifier son droit. Car après avoir passé le détroit & qu'il fut entré dans la ville: *Il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracusains, mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avoit envoiés. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hazarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracusains.*

Cette démarche des Romains est sans doute honnête & louable; quoiqu'elle ne fût pas autrement nécessaire, puisqu'il ne s'agissoit que de la cause de leurs alliés qu'ils étoient obligés de défendre par les conditions du traité: car quand cette guerre des Romains eût été injuste, elle eût tourné en une guerre juste & solennelle, lorsque les ennemis rejettèrent toute proposition de paix.

L'on peut juger par tout ce que je viens de dire que les principes de cette guerre n'eurent rien qui fût contraire au droit des gens; elle devint d'autant plus juste, qu'il n'y avoit aucun traité ni avec Hiéron ni avec les Carthaginois, qui empêchât les Romains de se mêler des affaires de la Sicile & de secourir leurs alliés. Si je me suis un peu trop étendu sur cette matière, c'est qu'elle m'a paru très-importante: elle sert à approfondir les causes d'une guerre si longue & si féconde en événemens extraordinaires, dont la fin fut la conquête de la Sicile & l'expulsion des Carthaginois de cette Isle, d'où nâquit la guerre d'Annibal, la destruction de Carthage, & l'Empire du monde aux Romains, puissance où ils ne furent jamais parvenus sans la guerre de Sicile. Je dis plus, jamais Annibal n'eût pensé à une si surprenante & si hardie entreprise que celle de passer en Italie & d'y porter la guerre, si la passion & la haine contre les Romains ne la lui eussent suggérée; plutôt que la grandeur de son courage & son expérience dans la science des armes.

§. II.

Combats de Messine. Fantaisies des Généraux Carthaginois & Syracusains. Soupçon sur la retraite de Hiéron Roi de Syracuse.

POlybe est fort succinct dans le récit qu'il nous donne des deux combats de Claudius contre les Carthaginois & les Syracusains. Il ne faut pas s'en étonner puisque ses deux premiers Livres, comme il le dit lui-même, ne sont qu'une introduction à sa grande Histoire.

Les Mamertins étoient réduits à l'extrémité à l'arrivée des Romains. Ceux-ci

l'augmentèrent, & cette extrémité tourna tout en bien. Dans un Général moins résolu que Claudius elle eût tourné tout en mal; il tira son salut de cette extrémité; il ne vit point d'autre parti à prendre que de risquer le tout pour le tout; c'étoit agir en habile homme contre un ennemi, qui fit assez connoître par la disposition de ses postes qu'il ne l'étoit pas trop. En effet il s'étoit partagé en deux corps ou en deux camps séparés; il est aisé de comprendre qu'ils étoient fort éloignés l'un de l'autre. Le Général Romain remarqua parfaitement cette faute. Il vit qu'il pouvoit entreprendre sur le camp de Hiéron, & le battre avant que les Carthaginois pensassent à le secourir. Il engage cette affaire très-promptement, de peur que l'ennemi ne se ravise, il marche aux Syracusains qui sortent de leurs retranchemens, l'action s'engage, les Romains sont victorieux & l'ennemi se sauve dans son camp comme dans un lieu d'asile. Les Carthaginois voient toute cette affaire en spectateurs paisibles & sans branler. Je serois fort embarrassé d'en donner la raison. Seroit-ce par un trop grand excès de prudence de leur Général? car cette vertu portée à l'excès est un très-grand vice dans un chef d'armée, pour ne pas dire une lâcheté; peut-être qu'il craignit qu'on n'en voulût à lui-même & que la démarche du Romain ne fût qu'un artifice pour faire diversion des forces de l'un & tomber sur l'autre. Hiéron, tout habile chef qu'il étoit, n'eût jamais dû sortir de ses retranchemens, lorsqu'il s'aperçut que toutes les forces des Romains & sans doute celles de la ville, lui alloient tomber sur le corps; il pouvoit soutenir longtems, & les Carthaginois eussent eu le loisir de le secourir & de tomber sur les derrières des Romains. Ceux-ci eurent d'autant meilleur marché des premiers, que l'action se passa en rase campagne, & que les uns étoient animés par la gloire & les autres par la nécessité qui est la plus forte de toutes les armes. Les Syracusains battus se retirèrent dans leur camp, où Claudius ne jugea pas à propos de les attaquer. J'en ignore les raisons. Où en étoit-il, si Hiéron eût regardé cette défaite comme un non-avenue, & qu'il fût resté dans son camp clos & couvert & sans quitter partie? Claudius s'en fût-il bien trouvé? N'étoit-ce pas à recommencer? Heureusement il abandonna son camp & tira droit à Syracuse nuitamment & à la sourdine, sans que ses alliés en eussent la moindre nouvelle. Quoiqu'il en soit, Hiéron fit sa retraite en homme sage & prudent, bien moins par faute de courage, que par indignation contre des gens dont il avoit embrassé la cause, & desquels il se voioit abandonné. Il leur rendit bien le change.

Sans doute qu'il ne fût pas fâché de cette disgrâce & que les Carthaginois échouassent dans cette entreprise, où il n'y avoit rien à gagner ni à profiter pour son païs: il étoit trop habile pour ne voir pas qu'il avoit plus à craindre de ceux-ci que des Romains, qui étoient bien plus honnêtes gens. La politique vouloit qu'il leur cédât pour diminuer la puissance des autres. Il voioit bien que si les Carthaginois se rendoient maîtres de Messine, ils ne manqueroient pas de lui chercher tôt ou tard chicane & de le chasser de Syracuse.

C'étoit aux Carthaginois de penser à ce qu'ils avoient à faire après cet échec & la retraite des Syracusains. Ils eussent mieux fait & plus prudemment de se retirer, de peur de les imiter par leur défaite. Ce premier parti étoit le meilleur. Ils choisirent le pire. Comme ils étoient vains & qu'ils ne connoissoient pas assez les Romains, ils s'imaginèrent qu'il leur seroit honteux d'abandonner leur poste, comme s'il ne l'étoit pas plus de s'exposer à un danger évident contre un ennemi victorieux & haut à la main. Ils voulurent tenter la fortune, & la fortune leur tourna le dos.

Claudius, qui les vit immobiles dans leur camp, n'eut garde de ne pas profiter de cette bévue. Il entreprend sur leur poste, le force sans peine & les met en fuite.

Voilà

Voilà le commencement de la première guerre Punique & la première époque de la grandeur Romaine.

La faute capitale des Carthaginois est d'avoir négligé de bloquer Messine du côté de la mer, & de faire avancer leur armée de ce côté-là. Ils ignorèrent même les préparatifs des Romains, quoiqu'ils se fissent à deux pas d'eux. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'ils osassent passer le détroit, & qu'ils eussent des vaisseaux en assez grand nombre pour cette entreprise, & assez d'expérience pour oser combattre sur mer, quand même ils auroient eu des vaisseaux. Sur ce fondement ils s'éloignent de la ville avec leur armée navale, comme pour avertir les Romains de saisir l'occasion de secourir leurs alliés; Claudius n'eut garde de ne pas profiter de cet avis; il passe le détroit à la faveur du tems & des ténèbres & cingle droit au port, où il entre.

Toutes les fois que je réfléchis sur la conduite & sur les allures de Hiéron, sur son esprit, sur sa prudence, aussi-bien que sur ses actions, je ne puis m'empêcher de revenir à ce que j'ai déjà dit, qu'il ne fut pas fâché du bonheur des Romains. Cette retraite précipitée me fait beaucoup soupçonner son fait. Qui fait s'il ne favorisa pas couvertement leur entreprise? Qui fait s'il ne s'entendoit pas avec eux? J'ai peine à balancer là-dessus. Cette paix si promptement faite à l'insû de ses alliés, donne lieu à quelque chose de plus fort qu'un simple doute. Quoiqu'il en soit il fit le trait d'un habile homme & d'un politique très-éclairé. Si j'avois été à sa place & que j'eusse eu de tels alliés que les Carthaginois, j'aurois mieux aimé me faire battre & me consoler d'un peu moins de réputation, que de risquer la perte de mon Roiaume en me battant bien. En effet si Hiéron eût défait les Romains, Messine n'eût-elle pas été le prix de cette victoire? Les Carthaginois ne s'y fussent-ils pas établis? Que devenoit alors Syracuse? Elle excitoit trop la cupidité de ceux-ci pour la laisser en repos, ils n'eussent pas manqué d'en chasser Hiéron; elle leur étoit trop nécessaire & trop importante pour le dessein qu'ils avoient de passer en Italie, dont ils méditoient depuis longtems la conquête. S'il en faut croire Florus, Hiéron étoit trop habile pour ne voir pas que sa puissance ne tenoit à rien avec des voisins si dangereux & si redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conserver son Roiaume que de les mettre aux prises avec les Romains, bien assuré que la guerre seroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques, égales sinon en vertus, du moins en puissance; qu'aucun des partis ne penseroit à l'opprimer tant qu'il seroit en guerre avec l'autre, que tant qu'il les ménageroit tous les deux, il se soutiendrait & se conserveroit leur amitié; que les aidant tous les deux dans leurs besoins ou dans leurs infortunes, il prolongeroit la guerre, sans en sentir le poids ni les calamités, & que le victorieux ne lui seroit pas moins redevable que le vaincu. Il ne fera pas hors de propos, puisque nous avons à parler de ce grand homme, de dire quelque chose de ses mœurs & de sa fortune.

§. III.

Eloge de Hiéron.

Hiéron nâquit à Syracuse. Son père étoit un homme d'une naissance illustre; il descendoit de Gélus qui avoit régné autrefois en Sicile; il n'en étoit pas de même du côté de sa mère, s'il faut s'en rapporter au témoignage de Justin, qui est un peu suspect de hablerie, son pere eut honte de le reconnoître pour son fils, de peur qu'une si grande disproportion ne deshonorât sa maison. Il s'étoit résolu de le faire exposer pour s'en défaire: mais certains prodiges le firent résoudre à le reconnoître & à le faire élever avec grand soin. Les Syracusains remarquèrent en lui tant de vertus

& de belles qualités, qu'ils le créèrent Magistrat, & ensuite Capitaine Général dans la guerre qu'ils eurent contre les Carthaginois. Il leur livra plusieurs combats, avec succès: un concours si heureux des vertus politiques & guerrières charma les Syracusains de façon, qu'ils l'élevèrent tout d'une voix à la Roiauté.

Pyrrhus Roi des Epirotes, lui donna de grandes marques de son estime & de son amitié, & lui procura de grands honneurs. Il étoit très bien fait de sa personne, d'une complexion forte & vigoureuse, agréable dans la conversation, d'une grande probité dans les affaires, n'ordonnant rien qui ne fût juste & raisonnable; enfin ne manquant en rien des vertus & des grandes qualités qui forment les Souverains, que la possession d'un Royaume. C'est l'éloge qu'en fait Justin.

Il se gouverna avec tant de prudence, d'esprit, d'adresse & de jugement, qu'il fut également estimé des Romains & des Carthaginois; il fit la paix avec les premiers sans rompre avec les seconds. Entre tous les hommes dont les Historiens parlent avec éloge, il n'y en a point qui aient acquis tant de gloire par leurs grandes qualités. Je vais dire une chose assez remarquable de ce Prince, c'est qu'il est peut-être le seul d'entre tous les Souverains & les Etats neutres, qui ait su se conserver l'amitié & la confiance des deux partis, dans une guerre qui se faisoit dans son voisinage & pour ainsi dire l'enveloppoit, & qui ne se sentit point des maux dont les Etats qui ne prennent aucun parti entre deux grandes Puissances, ne sont jamais exempts. S'ils ne sont pas la proie du vainqueur, ils trouvent au bout du compte que la guerre leur eût été moins ruineuse que la voie de la neutralité. Si elle n'est bien ménagée, on s'expose à la haine du vaincu & au mépris du vainqueur. La voie du milieu est toujours dangereuse & sans aucun profit: *Ea non media, sed periculosa, aut nulla via est.* Solon avoit raison de rejeter toute neutralité. Il disoit qu'il falloit se déclarer & embrasser le parti le plus juste, pour courre les mêmes périls.

Hiéron se gouverna si sagement pendant le cours d'une si longue guerre & avec tant de prudence, qu'il vécut dans une paix profonde. Il s'attira par cette conduite l'amour de ses peuples, & se vit également nécessaire aux deux partis, auxquels il rendit de grands services, sans qu'il parût qu'il panchât plutôt pour l'un que pour l'autre: il sembloit pourtant qu'il inclinoit un peu plus du côté des Romains, en qui il connoissoit plus de vertu & plus de franchise.

Les secours de vivres que ceux-ci reçurent de ce Prince pendant le siège de Lilibée n'étoient point de ces bienfaits que la crainte extorque, ils venoient de sa pure générosité, d'une pure grandeur d'ame. Il avoit assez de courage & de puissance, pour que les deux partis le ménageassent; s'il se fût déclaré pour l'un ou pour l'autre, ses forces étoient telles, qu'il eût pu faire pancher la balance. Dépouillé de tout intérêt & de toute crainte, il prévint les Romains dans leurs besoins pendant le cours de la première guerre Punique; dans la seconde il les secourut gratuitement de vivres & d'argent, dans le tems que leurs affaires touchoient aux derniers périls. Dans la guerre que Carthage soutint contre ses propres armées qui se soulevèrent, Hiéron les aida & leur envoya des secours considérables. Il n'en avoit rien à craindre en ce tems-là. Ils avoient été chassés de la Sicile, dont les Romains étoient devenus les maîtres. Cette action est d'un cœur magnanime. Il suffisoit qu'on fût malheureux & dans l'infortune, pour qu'il devançât vos besoins. Sa libéralité ne s'étendit pas seulement sur des peuples entiers & qui tomboient dans quelque disgrâce, mais encore sur les hommes illustres & les gens de lettres.

On peut voir dans cette idée qu'il est bien plus noble de faire une chose gratuitement, que de la faire par des vûes intéressées; & qu'ainsi plus l'on approche du don gratuit, & plus l'on approche du grand & du beau. Il resta toute sa vie dans une

exacte

exacte neutralité & constamment dans ses maximes, sans les perdre jamais de vûe, & c'est proprement ce qui caractérise son règne. Il ne s'est rien vû de plus admirable dans l'antiquité, ni rien de plus rare & de plus beau que la conduite de ce grand homme. Qu'il me soit permis de faire quelques remarques sur ce que je viens de dire; la chose est assez curieuse pour s'y étendre un peu.

Les Puissances, à qui l'on a recours aujourd'hui dans des conjonctures malheureuses, n'en usent pas ce me semble ainsi. Il suffit que la fortune nous tourne le dos, pour qu'elles nous le tournent elles-mêmes. Si nous avons recours à elles pour nous aider dans nos besoins les plus pressans, bien qu'il soit de leur intérêt d'empêcher que nous ne succombions, ce n'est pas là où elles visent, mais à se faire acheter bien cher & avec usure dans les traités que la nécessité extorque. Dans ce cas je ne vois point qu'on soit obligé à la reconnoissance. C'est réduire à la nature de l'usure, ce qui devoit en être entièrement dépouillé. Au lieu que lorsqu'une Puissance voisine en use généreusement à l'égard d'un voisin engagé dans une guerre fâcheuse, la reconnoissance n'a point de bornes. Il y a mille exemples qui font voir la vérité de cette maxime, que les bienfaits ne lient point les Puissances, quelques grands qu'ils puissent être. Elles s'aiment, sauf à se haïr dès qu'il leur conviendra. L'intérêt forme leurs nœuds, l'intérêt les rompt.

Une Puissance qui fait acheter son alliance & des secours par des conditions onéreuses ne peut raisonnablement se plaindre, si se trouvant dans la même situation au lieu d'être reconnoissant, on use de représailles. Quelle obligation a-t-on à un marchand qui nous vend sa marchandise à crédit, chèrement & sur gages?

Hieron en usa-t-il en marchand à l'égard des Romains & des Carthaginois? Aussi vécut-il dans le repos & dans une paix profonde au milieu des guerres qui agitèrent l'Italie, l'Afrique & l'Espagne. Comme il ne troubla jamais personne, personne n'osa jamais le troubler. C'eût été choquer les Romains & les Carthaginois. Hieron est peut-être le seul en fait de neutralité qui ait pû dire *bienheureux les pacifiques*.

§. IV.

Parallèle de la neutralité que firent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François avec celle de Hieron. Il est plus avantageux de se déclarer que de demeurer neutre. Exemple des Siennois & de Léon X.

Les Vénitiens suivirent des maximes bien différentes de celles du Roi de Syracuse dans la guerre de 1701. entre les Impériaux & les François. Ils voulurent se conserver neutres. Ils s'imaginèrent que les deux partis les ménageroient, dans la crainte qu'ils ne se tournassent du côté de celui pour lequel ils auroient le plus de penchant, & que cette crainte les feroit respecter. Qui sait, si parmi tant de gens graves, quelqu'un du Sénat, bien fourni de préceptes Historiques, ne s'avisâ pas de citer le Roi de Syracuse, sa conduite & sa politique, & de le proposer pour modèle dans une conjoncture toute semblable à celle où il s'étoit trouvé, & si tout cela ne fut pas mis en délibération; car dans les conduites, les conjonctures & les circonstances semblables, il en résulte nécessairement des conséquences semblables. La neutralité de Hieron lui acquit non seulement beaucoup de gloire: mais elle fut encore avantageuse à son païs & à lui-même; suivons les mêmes principes & les mêmes règles de politique & de conduite, sans l'imiter dans ses bienfaits & son désintéressement. Vous allez voir fondre, dans nos états de mer & de terre, tout l'or & tout l'argent des deux armées ennemies par la vente de nos denrées de toute espece, dont elles.

elles auront sans doute besoin. Ce conseil auroit été le plus beau du monde s'il se fût trouvé un Hiéron dans cette assemblée, avec les mêmes qualités de cœur & d'esprit, & le même pouvoir d'agir comme bon lui sembleroit, & selon les mœurs & l'esprit des deux nations qui étoient en guerre : mais il falloit là un Hiéron, & ces sortes de gens ne sont pas aisés à trouver, il est peut-être unique.

Si la neutralité des Vénitiens n'a pas été trop bien ménagée, & si elle n'a pas eu tout le succès qu'ils s'en étoient promis, on ne doit pas le trouver fort étrange ; c'est un point si difficile que ç'eût été une espèce de miracle, s'ils eussent réussi. L'Histoire nous fait assez voir, qu'il n'est rien de plus rare, qu'un Prince qui se maintient neutre & inviolable entre deux grandes Puissances. *Bienheureux les pacifiques*, cela est vrai, dit Bayle en parlant de neutralité, *quant à l'autre monde, mais dans celui-ci ils sont misérables. Ils veulent être marreau, cela fait que continuellement ils sont enclumes à droit & gauche.* Mais ce que je trouve de bien singulier, c'est la conduite des François ou la politique qu'ils observèrent à l'égard des Vénitiens ; il me paroît que l'on agit avec eux avec un peu trop de ménagement. On témoigna de la crainte, où il n'y avoit rien à redouter. On baissoit tous les jours d'un ton & les Vénitiens l'élevoient à mesure ; cela alla si loin dans les deux premières campagnes, que le Sénat se mit sur le pied de louer ou de faire paier le dommage que l'on faisoit dans nos marches & dans nos campemens. A ne rien dissimuler cela doit paroître presque incroyable. A ce désintéressement on joignoit quelquefois des dégats & des maraudes imaginaires, on faisoit des menaces à des gens qui avoient les armes à la main, qui étoient en pouvoir de se faire craindre, & de les obliger de se déclarer de gré ou de force ; nous usions de prières où il étoit besoin d'ordonner. Car quand même ils se seroient tournés contre nous, nous n'en eussions guères été plus mal, & ç'eût été même un avantage pour les François ; car en prenant poste, en nous établissant dans leur pays de terre ferme au delà de l'Adigé, nous eussions fait la guerre avec beaucoup plus d'avantage & de sûreté, puisque par là nous nous portions sur les passages par où les Impériaux entrèrent dans l'Italie, que nous étions en état d'insulter Vérone, ou de l'assiéger, de lâcher nos corsaires sur les Vénitiens, de manger leur pays & de conserver le nôtre, & que c'étoit le seul moien de renvoyer les Impériaux d'où ils étoient venus.

On reconnoît tous les jours, dit un Auteur, la solidité de certaines maximes du Général Bannier, qu'il ne faut point souffrir qu'un Prince neutre demeure armé, parce qu'on ne peut s'assurer de lui, & qu'il est toujours en état de prendre un parti selon le succès du vainqueur ; qu'on doit l'aller chercher chez lui pour le contraindre à se déclarer ; il dit cela à propos des Princes d'Allemagne, qu'il est important, dit-il, de traiter les armes à la main & de les réduire à la nécessité de s'accommoder à leur désavantage. Toutes ces maximes ne pourroient-elles pas se retorquer contre les Princes d'Italie, & particulièrement contre les Vénitiens, qui sont les plus puissans & les plus avantageusement postés de l'Italie ? Car pour les autres Puissances de ce pays, je ne crois pas que les François aient besoin de politique pour empêcher qu'elles ne leur nuisent.

Le Prince Eugène ne se fut pas plutôt avancé sur l'Adigé, qu'on s'aperçut qu'il ufoit d'une politique toute contraire, moins circonspecte & moins timide ; il fouragea les Vénitiens & les marauda avec toute la tranquillité possible, sans aucun ménagement. Il n'ignoroit pas qu'ils ne s'écarteroient jamais de la neutralité, quelque botte qu'on leur portât. Ils craignoient trop qu'en se déclarant ils ne devinssent la proie du victorieux, si le malheur vouloit qu'ils courussent la fortune du vaincu. Ils furent traités en gens dont on redoutoit peu la puissance. On n'acheta pas leurs marchandises, on les

les leur prit, & on les faisoit contribuer sous le nom de prêt, lors même qu'on pilloir leur país. Ces idées chimériques d'arbitres, de ménagement, de respect & de crainte s'évanouirent. A la venuë des Impériaux & sur la fin, le Grand-Prieur de France fit brûler & piller un village considérable aux portes de Vérone pour une bagatelle, & sans qu'ils le ressentissent. La douceur, les ménagemens, les égards ne font pas toujours de saison. Il est des peuples avec lesquels on doit agir avec quelque hauteur, Ils vous méprisent & vous tournent le dos, si vous les traitez autrement. Ils s'imaginent qu'on n'en useroit pas ainsi, si on ne les craignoit, ou si l'on n'étoit les plus foibles.

Bien loin d'en user comme nous avons fait, nous eussions dû imiter les Allemands; car ils ne furent pas plutôt les maîtres, qu'ils firent contribuer tous les Princes d'Italie. Pourquoy n'en avons-nous pas usé de même? Au lieu de remplir le país de notre or & de notre argent, nos troupes se fussent bien mieux trouvées, si à la manière des Impériaux, nous leur eussions donné de bons quartiers d'hyver chez des peuples qui nous étoient bien plus ennemis, que ceux contre lesquels nous étions en guerre. Pour revenir aux Vénitiens ils se trouvèrent au bout du compte également en proie aux deux partis, & également haïs ou aussi peu aimés du victorieux que du vaincu, C'est le destin inévitable des Puissances neutres; elles croient avoir fait un grand coup que de voir la guerre à leur voisinage, sur la fausse opinion qu'elles n'en sauroient éprouver les incommodités. La campagne est à peine ouverte que ces Etats se voient exposés à l'insulte des deux partis tout à la fois. Ils se font des ennemis sans se faire des amis, au lieu qu'en se déclarant chaudement pour l'un, ils ont des amis & des ennemis. Sort fâcheux & déplorable qu'on ne puisse avoir de repos chez soi, lorsqu'on croit l'avoir attrapé. On a beau tenir la balance dans le parfait équilibre, sans la faire pancher d'un côté plus que de l'autre, on ne le croira jamais, & chaque parti nous regardera comme ennemi couvert & par conséquent très-dangereux.

On a beau dire, il est cent fois meilleur de se déclarer pour un parti que de prendre la voie du milieu. Mal en prit aux Siennois de s'y être tenus. Dans certaine guerre, il en furent les dupes & se trouvèrent à la fin saccagés & pillés par les troupes des deux partis, sur quoi le Roi Alphonse dit plaisamment, qu'il étoit arrivé aux Siennois ce qui arrive à ceux qui logent au second étage d'une maison, qui sont également incommodés de la fumée de ceux d'en bas & de l'urine de ceux d'en haut.

Le Pape Léon X. imagina une neutralité d'une espèce toute singulière. Si elle est opposée à l'honnête, c'est de quoi je ne déciderai pas; je m'en rapporte aux Politiques rigides & aux Casuistes si l'on veut. J'ai cherché ce cas dans Grotius fort inutilement. J'ai été plus heureux dans Machiavel: je l'y ai trouvé, non comme pendable, mais seulement en qualité de bon toug qu'il approuve & auquel il applaudit. Tacite en parle encore dans la guerre de Vespasien contre Vitellius. Quoiqu'il en soit, ce Pape, voyant François I. & les Suisses engagés dans une guerre pour les affaires du Milanois, se résolut de ne prendre aucun parti, quoique chacun tâchât de le mettre de son côté. Le saint Pere avoit bien d'autres pensées: certains Politiques lui conseillèrent de rester neutre, ou pour mieux dire de feindre de l'être. Si vous prenez ce parti, lui dirent-ils, vous êtes en pouvoir de redonner la liberté à l'Italie, & vous secouez le joug des étrangers qui l'oppriment. Ils lui proposèrent là-dessus de se joindre aux Espagnols, de s'approcher des frontières du Milanois sous le prétexte de couvrir l'Etat de l'Eglise: mais en effet pour être au voisinage des deux armées, jusques à ce qu'elles en vissent aux mains. Ces gens-là s'imaginoient que la bataille seroit si sanglante entre deux nations si braves & si aguerries, que le vainqueur ne seroit gué-

res plus en état de se relever que le vaincu, & que ses troupes survenant là-dessus & à l'improviste, il acheveroit de ruiner le victorieux & le mettroit hors de l'Italie, & que par ce moyen sa Sainteté se rendroit le maître de la Lombardie & l'arbitre de l'Italie. Quelles visions ! Ces gens-là avoient pris ce conseil chez Tacite dans la guerre d'Othon & de Vitellius ; rapportons le passage, il en vaut la peine. Ceux du parti de Vespasien, avant que de se déclarer, *trouvèrent plus à propos d'attendre l'événement & de laisser battre les autres qui avoient les armes à la main, sachant bien que le vaincu & le vainqueur ne seroient jamais d'accord. D'ailleurs si les plus grands Capitaines s'étoient laissés corrompre à leur fortune, que devoit-on attendre d'Othon & de Vitellius, sinon que l'un seroit ruiné par sa défaite & l'autre par sa victoire.*

Voilà sur quoi ces Politiques fondèrent leurs rêveries & leurs folles imaginations. Peut-on se servir d'autres termes à l'égard de gens, qui se mettent en tête qu'ils pourront battre & chasser de l'Italie un Roi de France brave, aguerri & victorieux ? Cependant l'armée du saint Pere se repaît de ces agréables chimères de conquête & de gloire. L'événement les fit évanouir. L'armée du Pape, qui s'étoit approchée de la frontière eut à peine nouvelles que les François avoient battu & terrassé les Suisses, qu'elle prit l'épouvante & s'enfuit, comme se sentant la conscience chargée d'un mauvais dessein. Je trouve dans Thucydide un exemple de cette espèce de ruse que je ne saurois m'empêcher de rapporter. *Dans la guerre de ceux de Corcyre contre les Corinthiens, les Athéniens prirent parti pour les premiers : mais assez foiblement & pour empêcher seulement que cette République ne tombât au pouvoir de l'autre. Ils ne vouloient pas abandonner à leurs ennemis, dit Thucydide, une République puissante sur mer : mais vouloient laisser mordre les uns & les autres par une longue guerre pour triompher après du plus foible.*

Si quelqu'un m'accuse de m'être un peu trop étendu sur l'article de la neutralité & sur Hiéron lui-même, il ne fera pas beaucoup d'honneur à son discernement. Car sans épuiser la matière à l'égard de l'une, qui est très-importante, j'ai crû devoir m'y arrêter un peu pour l'instruction d'un grand nombre de personnes, & pour fournir des réflexions profitables à quelques autres qui en ont besoin ; & à l'égard de Hiéron il jouë un trop beau rôle pour n'en parler qu'en passant ; car bien qu'il n'ait eu aucune part dans les différends des deux Républiques, il n'est pourtant pas moins recommandable & moins glorieux par la paix dont il a sù jouir, que les Romains par la guerre. Il ne chercha jamais un grand théâtre : mais il sût convertir en un grand théâtre celui où il se trouvoit placé, quelque petit qu'il parût.

§. V.

Conduite que doit tenir dans une place assiégée un Commandant qui se voit dans certaines extrémités.

Polybe dit que Claudius se vit dans la nécessité d'attaquer les Carthaginois & les Syracusains qui assiégeoient Messine. Trois raisons l'y contraignoient, selon le même Auteur ; l'ardeur avec laquelle ces deux nations pouffoient le siège, la honte & le danger qu'il y avoit pour lui à les laisser plus longtems devant la ville, & les forces qu'avoient les ennemis sur terre & sur mer. Dans cette extrémité Claudius ne crut pas qu'il y eût pour lui d'autre parti à prendre que de sortir au devant des ennemis. Il sortit & fit fort sagement ; & si l'on me permet de faire une maxime, je dirai que tout grand corps qui se jette dans une place assiégée & qui s'y voit investi tout
aussi.

aussitôt, ne doit jamais attendre que l'on vienne à lui; il doit tirer sa résolution du présent par la considération de l'avenir, qui ne nous fournit que des idées tristes & désagréables: un coup d'éclat est l'unique remède qu'on puisse employer dans ces sortes de conjonctures.

Lorsqu'en se hâtant trop, il y a lieu de craindre que l'on ne tombe dans un état pire que celui où l'on est, on peut espérer de se tirer d'un mauvais pas par les secours qui peuvent nous arriver ou que nous attendons: mais lorsqu'il n'y a rien à espérer de ce côté-là, & qu'il n'y a plus de tems à perdre, il faut sauter par dessus toutes les considérations de périls & d'obstacles, quelques grands & insurmontables qu'ils nous paroissent. Dans les affaires extrêmes & pressantes on ne doit pas s'attacher à l'exactitude des règles de la prudence, il faut au contraire pousser la résolution au delà des bornes de la hardiesse. Une folle audace dans ces sortes de cas n'est pas une petite sagesse. Je ne veux pourtant pas inférer de là qu'il ne faille pas faire une différence entre le possible & l'impossible. En un mot (car on ne sauroit trop prêcher ceci) il faut donner tout à la fortune, se résoudre à tout ce qui en pourra arriver, lorsqu'il n'y a rien de mieux à faire & qu'on ne voit qu'un instant entre le mal & le pire.

Telle étoit la conjoncture où se trouvoit le Général Romain, telle aussi fut sa conduite. Belle leçon pour les gens de guerre & leçon bien rare dans la pratique! L'Histoire, si féconde en événemens parallèles, nous offre une infinité d'exemples de Généraux engagés dans ces sortes d'affaires: mais en voit-on beaucoup à qui la tête n'ait pas tourné, & qui n'aient bien vû le mal sans aucun autre remède que celui d'un quiétisme lâche & honteux? Ces sortes de gens se rencontrent à chaque pas que l'on fait. Mais au contraire il s'en trouve très-peu qui aient pensé comme Claudius. Les ames frappées à un coin si particulier sont d'une très-grande rareté, quoiqu'il s'en trouve par-ci par-là & de loin à loin. Ces sortes d'intelligences militaires voient de la facilité dans les desseins qui semblent insurmontables à la témérité la plus audacieuse, mais ignorante, & qui voit le mal, sans voir le moien de s'en tirer. C'est encore une très-grande rareté de trouver des hommes, qui après s'être déterminés à l'exécution d'une entreprise hardie & nécessaire, n'aient pas changé de résolution, & ne l'aient pas abandonnée par la grandeur des obstacles, ou par trop de considération des forces de l'ennemi, ou par les mauvais conseils de ceux qui ne sont pas responsables de la mauvaise conduite de leur Général.

Dans les entreprises nécessaires & indispensables on ne consulte point, on prend sa résolution de la chose même, après cela on avise aux moiens de l'exécution; car qui voudroit s'arrêter à tous les obstacles qui se présentent, ne feroit ni n'exécuteiroit jamais rien. C'est le défaut ordinaire des esprits trop fins, quelquefois aussi des esprits lourds & qui sont lents à se résoudre. Malheur à eux s'ils consultent leurs semblables.

Je suppose ici un homme qui n'est rien de tout cela; mais hardi & ferme. Quelle est la conduite qu'il doit tenir dans un dessein de cette nature? Ce qui lui importe le moins de savoir est sans doute le nombre des forces des ennemis, puisqu'il ne s'agit pas de demander combien ils sont, quelque foible que l'on soit, mais seulement où ils sont, la position de leurs postes, & les différentes routes qui peuvent nous y conduire. Il ne s'agit pas seulement qu'on nous les indique, car ce n'est rien voir que de voir par les yeux d'autrui. Il y a des choses, dit quelque part Tite-Live, sur lesquelles on ne peut prendre de résolution certaine, si on ne les examine soi-même, & si l'on ne se transporte sur les lieux pour voir de plus près ce qu'il y a à faire. Dans tous les combats, dit Tacite, il faut commencer à vaincre par les yeux. Quoique dans ces sortes d'entreprises le chemin pour aller à l'ennemi ne soit pas fort long, il

peut arriver qu'il le soit, si l'ennemi occupe deux camps avantageux qui ferment tous les passages, par où l'on peut recevoir des secours de vivres ou de troupes : car il y a des places d'une certaine situation que l'on bloque beaucoup plus de loin que de près, en se rendant maîtres de certains passages qui sont plus difficiles à forcer du côté de la campagne que de celui de la ville, lorsque la garnison est assez forte & assez vigoureuse pour entreprendre sur ceux qui nous bloquent, & pour nous ouvrir les passages.

Si un Général qui commande dans une place se trouve assez de forces & de courage pour oser tenter une telle entreprise, il doit reconnoître avec soin tout le país jusqu'à l'ennemi, afin que sur cette connoissance il puisse former sa marche, & marcher s'il se peut en bataille. Cela ne suffit pourtant pas, il y a bien d'autres mesures à prendre pour être assuré de son fait ; il doit être parfaitement informé de la situation des deux camps, & de l'éloignement de l'un à l'autre, s'ils peuvent se communiquer aisément & sans aucun obstacle ; & s'il est possible de tomber sur l'un des deux & couper chemin aux secours qui peuvent venir de l'autre, ou du moins lui donner jalousie & le tenir en échec.

Les Carthaginois & les Syracusains étoient postés en deux camps séparés des deux côtés de la ville ; c'est un cas particulier, tenons-nous-en là, puisqu'il ne s'agit pas d'un blocus dans toutes les formes, d'une ligne environnante ou de circonvallation ; mais seulement de deux armées retranchées, sans aucune des précautions nécessaires pour se communiquer & s'entrefecourir. Cette faute ne dût pas échapper à Claudius. Voilà déjà un obstacle de moins dans son entreprise, & un grand préjugé pour la victoire.

Il faut encore observer avec toute l'exaetitude possible la nature & la force des retranchemens, leur hauteur, la largeur & la profondeur du fossé, & les endroits qui nous semblent les plus insultables. Un Général ne peut voir cela & s'en instruire par lui-même : mais il n'est pas difficile de trouver des gens capables de s'en approcher, de les reconnoître & de lui en rendre un bon compte : sans parler de ce qu'il peut apprendre des transfuges ou des prisonniers que l'on fait, & par mille autres moïens dont nous parlerons dans le cours de cet ouvrage.

Sur ces connoissances un Chef éclairé dresse le plan de son entreprise le plus secrètement qu'il lui est possible, sans rien faire paroître de ce qu'il peut avoir en tête, & sans perdre aucun tems, car les hommes qui entendent la guerre, doivent non attendre, mais prévenir les conjonctures. Je ne parle pas ici de l'ordre du combat, de l'attaque d'un camp retranché & de la distribution de chaque arme, on verra toutes ces parties traitées dans l'attaque du camp retranché de Cléomène par Antigonus, où l'Auteur entre dans un plus grand détail & fournit par là plus de matière à mes réflexions. Je ne laisserai pas pourtant de faire ici quelques observations qui ne seront pas inutiles pour nous préparer à de plus grandes, lorsque l'occasion s'en présentera.

Un Général qui se trouve au fait du país, de sa marche & de tout ce que j'ai déjà dit, qui pèse les obstacles qu'il peut rencontrer dans ses desseins, comme ce qui peut l'aider à pousser au but, peut raisonnablement espérer de réussir. La témérité & l'imprudence peuvent être blâmables, si elles sont dépouillées de toute apparence de raison : mais pour peu qu'il y en ait, la nécessité de mettre en jeu tout ce qui n'est pas impossible, justifie le Général. S'il réussit, c'est un grand homme ; s'il échoue, il s'acquiert la réputation d'un homme véritablement courageux sans être téméraire, & ne perd rien de sa réputation, puisqu'il a tenté de se sauver par un coup extraordinaire, & qu'il frappe par nécessité plutôt que par imprudence. Ces sortes d'entreprises, comme toutes les autres qui nous paroissent hardies & nécessaires, & surtout lorsque
nous

nous sommes les plus foibles, ne s'exécutent jamais que la nuit, & sans doute que c'est l'heure la plus favorable; car les ténèbres d'une nuit obscure rendent les choses plus effroiables à celui qui est attaqué, & plus grandes qu'elles ne sont en effet. Mais parce qu'il est très-difficile de s'empêcher d'être découvert, il y a des mesures à prendre, qui ne sont pas connues de tout le monde.

Comme le succès des entreprises, qui ne souffrent aucune remise, dépend uniquement du secret & d'une résolution prompte & subite, je conseille au Général de garder l'un bien précieusement dans sa tête & de ne s'ouvrir à personne, qu'au moment de l'exécution; & à l'égard de l'autre, il ne sauroit se résoudre trop-tôt. Pour le premier chef, je ne vois pas que l'ennemi ait le tems d'éventer la mine; car outre qu'on est dans une ville fermée, où les espions ne sont pas si couverts ni si libres que dans une armée en campagne; on est si près de l'ennemi, qu'on est dessus avant qu'il ait le tems de se reconnoître, & d'apprendre qu'on est sorti.

A l'entrée de la nuit & les portes fermées, on commandera deux ou trois cens hommes d'infanterie qu'on assemblera sur la place, & auxquels on distribuera de la poudre autant que leurs fournimens en pourront contenir & des bales à proportion; pendant ce tems-là les Officiers & les Sergens mêmes se rendront chez le Général, & sans qu'il paroisse qu'il ait quelque autre dessein, que celui pour lequel il les fait assembler; il leur dira, qu'ayant reçu quelques avis qu'on remuoit dans l'un des deux camps ennemis (& ce doit être celui sur lequel il ne veut pas entreprendre) sans savoir trop bien ce que cela vouloit dire, il avoit jugé à propos d'user de quelques précautions pour se mettre à couvert de toute surprise; qu'il n'en voioit point d'autre que de partager leur détachement en quatre petits corps, qui s'iroient poster entre les deux camps pour couper la communication de l'un à l'autre, & arrêter tous ceux que l'on rencontreroit pour en apprendre quelques nouvelles, observant de s'approcher secrètement & sans bruit du camp, où l'on remueroit, sans tirer, & de poser des sentinelles doubles d'un corps à l'autre, qui puissent s'entrecommuniquer, sans autrement s'embarasser du bruit qu'ils entendraient à leurs épaules & d'attendre de nouveaux ordres, si on avoit à leur en donner.

Je poste ainsi ce corps entre les deux camps & vis-à-vis celui que je ne veux pas attaquer, pour le tenir en échec, & éluder les secours qu'il pourroit envoyer à celui sur lequel je veux entreprendre. Le sujet de ce détachement n'est pas tant pour empêcher le secours d'un camp à l'autre, que de s'avancer au plus près du camp, & de faire un grand feu au premier bruit de l'attaque de l'autre; ce feu retient dans leur camp ceux qui ne sont pas attaqués, les fait craindre pour eux-mêmes, & les tient irrésolus & en suspens sur ce qu'ils feront ou ne feront pas: cependant le tems se passe & l'occasion s'échappe: car comme l'obscurité les empêche de voir le nombre de ceux qui font feu sur eux, ils s'imaginent qu'il est beaucoup plus grand qu'il n'est en effet, & se forment mille chimères & mille sujets de crainte, que la nuit enfante & produit ordinairement.

Les choses en cet état & le détachement parti, on fera prendre les armes à tout ce qu'il y a de troupes dans la place, & pendant qu'on distribuera des munitions, & qu'on répandra du fumier sur les pont-levis de chacune des portes, pour éviter le bruit qu'on peut faire en marchant dessus, particulièrement la cavalerie; pendant tout ce tems-là, dis-je, le Général assemblera le conseil de guerre, non seulement les Officiers Généraux qu'il a à ses ordres, mais encore les Commandans des corps & les Majors de chacun en particulier. Le compliment qu'il doit faire à cette assemblée doit être court & résolu.

Je ne vous ai pas assemblés, leur doit-il dire, pour vous demander si j'exécuterai ou

abandonnerai une entreprise nécessaire & déjà résoluë. Toutes les raisons que vous pourriez m'alléguer au contraire seroient inutiles, il n'est point question du pour ou du contre, ni de raisonner sur tous les obstacles & les difficultés qui peuvent se rencontrer, quelques grandes qu'elles vous paroissent: mais il est question d'agir, & comme j'y suis résolu, je n'ai besoin d'autres conseils que de ceux qui pourront faciliter le succès de notre entreprise. Je ne pense pas que parmi un si grand nombre de braves gens qui sont ici assemblés, il puisse s'en trouver un seul qui pense autrement que moi dans une affaire, où il va de notre honneur & de notre salut tout ensemble. Je vais vous communiquer tout le plan de mon projet, & si quelqu'un a quelque chose de meilleur à dire dans ce que j'ai pensé pour l'exécution & pour en applanir les obstacles, il lui est permis de le proposer, & non seulement nous suivrons son avis; mais encore nous lui en ferons tout l'honneur. Je ne feints point de vous dire que l'entreprise est très-grande & de la plus hazardeuse exécution à bien des égards: mais elle ne l'est pas à beaucoup près, tant que l'extrémité où nous nous trouvons, & cette extrémité nous assure du succès. J'ai pris de si bonnes mesures, que nous devons tout espérer de notre courage & de notre conduite plutôt que de la fortune. C'est folie de compter sur notre salut, si nous ne le cherchons par l'apparence d'une plus grande folie. La prudence est une vertu; mais elle se tourne en imprudence & en lâcheté, lorsqu'elle s'oppose au parti d'une extrémité nécessaire.

Cette harangue militaire, diront peut-être quelques Critiques, est-elle à sa place dans un sujet purement dogmatique? Je leur répondrai que c'étoit la méthode des anciens dans toutes leurs entreprises, & de plusieurs grands Capitaines parmi les modernes. Si tels Généraux, que je m'imagine, avoient eu à bâtir sur ce fond, ils eussent beaucoup mieux fait de s'en servir & de faire à leur tête dans bien des entreprises importantes & très-aisées dans l'exécution, que de les abandonner misérablement à l'excessive prudence & aux conseils timides de certaines gens, qui ne sont pas moins épouvantés des obstacles imaginaires que des véritables, de ceux qui ne sont pas, que de ceux qui sont en effet. S'ils eussent employé une telle méthode, ils eussent fermé la bouche à tout esprit de contradiction; car il n'y a rien de plus efficace que ces sortes de complimens.

Le Général s'étant expliqué de la sorte, il réglera le poste de chacun des Officiers Généraux & le nombre des corps qui seront à leurs ordres, sans qu'il leur soit permis d'étendre plus loin leur pouvoir, & de se porter autre part qu'à l'endroit où ils doivent être. Cette méthode est très-bonne dans les affaires de nuit; je m'étonne qu'on la pratique si peu dans ces sortes d'actions. Il ne faut pas en être étonné, elles sont trop rares en ce tems-ci, ou pour mieux dire on n'en entend plus parler depuis près d'un siècle: car qui est-ce qui depuis ce tems-là se souviennent d'avoir vu des surprises d'armées à la faveur des ténèbres; mais ce qui n'est pas supportable, c'est que cette méthode n'est pas moins négligée dans les affaires générales & de plein jour.

Ce que je dis ici est d'une plus grande conséquence qu'on ne s'imagine. On se souviendra de ce que j'ai dit là-dessus dans mon Livre des *nouvelles découvertes sur la guerre*. Rapportons le passage pour épargner la peine à ceux qui ne l'ont pas lû de chercher ailleurs que dans cette pièce. Il servira d'une bonne leçon & à ceux qui cherchent à se signaler, & à ceux que des vûes peu héroïques portent à se ménager trop.

Il y a des Officiers Généraux si curieux & si zélés, qu'ils abandonnent leurs postes pour se faire voir aux endroits où ils sont le moins nécessaires, parce qu'on ne s'y bat pas encore, & qui accourent ailleurs avec un empressement extraordinaire, lorsqu'ils voient que l'orage est prêt à fondre où ils sont. Ils se multiplient, ils se trouvent

par tout sans être nulle part. Un Poëte Latin nous apprend cela parlant de toute autre chose.

*Quisquis ubique habitat,
Maxime, nusquam habitat.*

Apparemment que M. le Prince Eugène se souvint de ce distique à la bataille de Malplaquet ; il en tira le précepte : en effet on remarqua que cette méthode de fixer à chacun son poste, sans qu'il lui fût permis de s'en éloigner, retint quelques-uns de ces Messieurs qui se trouvoient de cette humeur, & qui sans cela seroient encore en vie. Cette politique de courir ailleurs que là où il faut être, est excellente pour faire parler de soi sans avoir rien fait & sans avoir couru aucun risque ; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'est fait voir par tout ; mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout, & qu'il s'est exposé aux plus grands dangers. Si les Généraux d'armée faisoient un bon choix, cette loi ne seroit pas nécessaire, je leur conseillerois d'écrire ces deux vers dans leurs tablettes pour s'en souvenir en tems & lieu.

Si le Prince Eugène & Milord Marlborough eussent prévu qu'en donnant cet ordre aux Officiers Généraux ils avanceroient nos affaires & hâteroient notre accommodement avec l'Angleterre, ils se fussent dispensés de le donner. Qui auroit jamais pu se l'imaginer ? Je vais découvrir ceci en peu de mots. Je l'ai appris d'un Officier des alliés, de distinction & digne de foi. Il dit donc que pendant que le combat étoit le plus échauffé à leur droite, où les affaires prenoient un assez mauvais train, un Général Anglois, à qui le distique de Martial ne pouvoit être appliqué sans quelque sorte d'injustice, laissa ses gens sous le couteau & galoppa à son Général pour lui apprendre l'état des choses, & se disposer à faire passer quelque renfort à cette droite. Milord lui fit sentir, avec quelque espèce d'indignation, qu'il auroit pu se dispenser d'être le porteur de cette nouvelle, & qu'il n'avoit que faire de l'apprendre au lieu où il ne devoit pas être. Ce reproche fut si sensible à cet Officier, qu'il jura de s'en venger. En effet dès qu'il fut arrivé en Angleterre il cabala contre son Général dans le Parlement dont il étoit membre, se jeta dans le parti de la Cour & donna une telle chaleur aux négociations de la paix avec la France, qu'il n'aida pas peu à l'accélérer. Ce secret historique m'eût peut-être échappé si je ne l'eusse inséré dans cette pièce ; je doute cependant qu'il y ait beaucoup de gens qui le sachent.

Nous devons admirer en cela la bizarrerie des événemens qui naissent quelquefois d'une bagatelle, & ne tiennent qu'à un filet. L'on voit dans l'Histoire que les plus funestes comme les plus heureux, sont liés à ces sortes de filets, qu'on ne croiroit pas capables de brider une mouche, & qui cependant étranglent les desseins les mieux concertés : tant il est véritable qu'il ne faut jamais choquer les gens d'esprit & de cœur, quelque petits qu'ils puissent être.



C H A P I T R E II.

Matière des deux premiers Livres qui servent comme de préambula à l'Histoire de Polybe. Jugement que cet Historien porte de Philinus & de Fabius.

Telle fut la première expédition des Romains hors de l'Italie, & les raisons pourquoi ils la firent alors. Rien, ce me semble, n'étoit plus propre à établir la première époque de notre Histoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laisser aucun doute sur ce qui a donné lieu à cet événement. Car, pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faite de grandeur où l'Empire Romain est parvenu, il étoit bon d'examiner de suite, comment & en quel tems les Romains, chassés presque de leur propre patrie, commencèrent à avoir de plus heureux succès; en quel tems encore & comment, l'Italie subjuguée, ils pensèrent à étendre leurs conquêtes au dehors. Qu'on ne soit donc pas surpris si dans la suite parlant des Etats qui ont fait le plus de bruit dans le monde, j'avance dans les tems plus reculés. C'est pour commencer aux choses qui font connoître pour quelles raisons, en quel tems & par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voions. Mais il est tems de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots de quoi traiteront les deux premiers Livres, qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains & la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Amilcar, Asdrubal & les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains passèrent dans l'Illyrie & dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule & le second Livre par la guerre appelée de Cléomène, laquelle se fit en ce tems-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres: notre dessein n'étant pas d'en écrire l'Histoire, mais seulement de les mettre en racourci sous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé nous ferons en sorte que les derniers événemens soient liés avec ceux qui commenceront notre Histoire. Cette liaison justifiera la pensée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres Historiens, & facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains &

des Carthaginois en Sicile. Car on auroit peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coutumes de ces deux Etats étoient alors fort simples, leurs richesses médiocres, & leurs forces égales, c'est par cette guerre plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particulière de ces deux Républiques.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre, c'est que Philinus & Fabius qui passent pour en avoir parlé le plus favorablement, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devoient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir, leurs mœurs, & la secte qu'ils professoient les met à couvert de ce soupçon. Mais il me semble (a) qu'il leur est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence & d'un courage qui ne se démentent jamais, & représente les Romains d'une

Juge-
ment
que por-
te Poly-
be de
Philinus
& de Fa-
bius.

(a) *Qu'il leur est arrivé ce qui arrive aux amans à l'égard de leurs maîtresses.* Notre Auteur entreprend ici Philinus & Fabius sur la liberté qu'ils se sont donnée d'ajouter beaucoup de choses de leur invention, & outre cela de mutiler, estropier & fracasser pour ainsi dire la symétrie & l'ordre des faits qu'ils rapportent. A ce que je vois les anciens avoient leurs *Limiers* à Rome comme nous avons les nôtres en Hollande, gens qui font métier de flater, de mentir & de faire triompher les vaincus.

L'Histoire de Louis XIV, de *Limiers* est bien autrement parsemée de faits moitié Roman, moitié Histoire, que celles de Philinus & de Fabius sur lesquels Polybe tire si fort. Il n'use pas mal sa poudre, nous n'userons pas beaucoup de la nôtre sur un Historien qui ne vaut pas le coup. Voyez, s'il vous plaît, quelle hardiesse! il fait assiéger Lessingue qui n'est qu'à une lieue d'Ostende, c'est-à-dire à deux pas de l'endroit où il écrivoit son Histoire. Il dit que l'armée des alliés contre la France en fit le siège, que la garnison se rendit sans aucune résistance & qu'elle fut faite prisonnière de guerre, selon la mode de ce tems-là; que le Maréchal de Villars retourna sur eux deux ou trois campagnes après: ce siège est de sa façon. Il ne fait pas que ce furent les François qui emportèrent ce poste d'insulte, que la garnison, qui étoit Angloise, fut faite prisonnière de guerre, & que l'Auteur de cet ouvrage en eut le gouvernement pour l'avoir fait prendre. [Si Mr. de *Limiers* a fait cette faute dans son *Histoire de Louis XIV*, il a eu soin de la corriger dans la seconde Edition.]

La bataille de Cassano du même Historien gazettier, dans le stile comme dans le faux, est en-

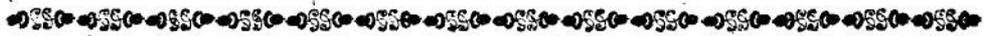
core de sa façon. Il est bon de l'avertir que le *Te Deum* que les Allemans firent chanter à Treville, & dont Larrey se moque dans l'Histoire de ce grand Roi, n'étoit pas sans doute pour remercier Dieu de leur victoire. Il fut chanté à autre intention, & uniquement pour lui rendre grâces de ce que la plus grande partie de nos forces, qui étoit à Rivalta, n'avoit pas marché à notre secours, & n'étoit pas tombée sur leurs derrières. Qui peut douter que les ennemis n'eussent passé sous le joug, pour parler à la façon des anciens, s'ils se fussent un peu plus obstinés; mais la bataille aiant été terminée en deux ou trois heures, le Grand-Prieur de France n'eut peut-être pas le tems de profiter d'une si belle occasion. N'est-ce pas un très-grand sujet de louer Dieu, de s'être retirés d'un pas si dangereux, & d'en avoir été quittes pour la perte du champ de bataille, pour des morts & des blessés, dont la terre étoit toute jonchée & de presque tous les Généraux. Si Philinus & Fabius estropient & mutilent les faits, du moins ils ne les suppriment point, lorsqu'ils ne sont pas à l'avantage de leurs Héros: mais notre homme n'en fait non plus mention que d'un non-venu. Ne pourrions-nous pas demander à ce grand Historien, où il a laissé l'attaque de la Cassine de Moscolini, où j'étois: action très-violente, très-meurtrière & où le Prince Eugène étoit en personne? nous fûmes forcés à la vérité, mais un cellier & un poulailler timent bon. Nous fûmes secourus après un combat qui dura toute la nuit, ou pour mieux dire nous ne le fûmes pas, les Impériaux s'en dégoûtèrent & nous laisserent-là, après avoir perdu plus de 1400. hommes.

d'une conduite toute opposée. Fabius au contraire donne toutes ces vertus aux Romains & les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance une pareille disposition n'auroit peut-être rien que d'estimable. Il est d'un honnête homme d'aimer ses amis & sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, & d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le métier d'Historien. On est alors obligé de louer ses ennemis, lorsque leurs actions sont vraiment louables; & de blâmer sans ménagement ses plus grands amis, lorsque leurs fautes le méritent. La vérité est à l'Histoire ce que les yeux sont aux animaux.

Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles, & si de l'Histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne doit à l'égard des uns & des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre, n'étant pas possible qu'une même personne visé toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot il faut qu'un Historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces maximes. Philinus, entrant en matière au commencement de son second Livre, dit que les Carthaginois & les Syracusains mirent le siège devant Messine, qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville qu'ils firent une sortie sur les Syracusains; qu'en aiant été repoussés avec perte ils rentrèrent dans Messine, que revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup de monde ou tué ou fait prisonnier. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le feu à son camp & s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore qu'il abandonna toutes les forteresses qui étoient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois: à l'entendre, ils quittèrent leur retranchement aussitôt après le combat, ils se dispersèrent dans les villes voisines, aucun n'osa se montrer au dehors. Les Chefs voyant les troupes saisies de fraieur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore les Romains poursuivant les Carthaginois ne se contentèrent pas de désoler la campagne, ils entreprirent encore d'assiéger Syracuse. Tout cela est à mon sens fort mal assorti & ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui selon cet Historien assiégeoient Messine, & remportoient des victoires, sont ceux-là même qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégés, qui tremblent de peur; & au contraire ceux qu'il nous dépeignoit comme vaincus & assiégés, il nous les fait voir ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le pais & assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contrariétés? Il faut de nécessité ou que ce qu'il avance d'abord, ou que ce qu'il dit des événemens qui ont suivi, soit faux. Or ces événemens sont vrais.

Il est sûr que les Carthaginois & les Syracusains ont déserté la campagne & que les Romains aussi-tôt ont mis le siège devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains & celles des Carthaginois, fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avoit assuré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même tems & vaincus & vainqueurs. Tel est le caractère de cet Historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, & l'on verra en son tems que Fabius n'est pas exempt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux Ecrivains, & par la jonction des faits tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont il est question.



C H A P I T R E III.

M. Octacilius & M. Valerius Consuls font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siège d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal.

DEs qu'on eut avis à Rome des succès d'Appius dans la Sicile, on créa Consuls M. Octacilius & M. Valerius, & on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistoit en quatre Légions, sans compter les secours que l'on tiroit ordinairement des alliés. Ces Légions chez les Romains se lèvent tous les ans & sont composées de quatre mille hommes d'infanterie & de trois cens chevaux. A l'arrivée des Consuls, plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains se rendirent à discrétion. La fraïeur des Siciliens jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, faisant concevoir à Hiéron que celles-ci auroient le dessus, il dépêcha aux Consuls des Ambassadeurs pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres, on craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaient tous les passages pour les vivres: crainte d'autant mieux fondée que les premières troupes qui avoient traversé le détroit, avoient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les Légions en sûreté, on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains sans rançon ce qu'il avoit fait sur eux de prisonniers, & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. Depuis ce tems Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoioit des secours, regna paisiblement à Syracuse, gouvernant en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'estime & l'amour de ses sujets. Jamais Prince ne s'est rendu plus recommandable, & n'a joui plus longtems des fruits de sa sagesse & de sa prudence.

Préparatifs des Carthaginois.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'étoit faite avec le Roi de Syracuse & le peuple se fit un plaisir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût nécessaire d'envoyer en Sicile toutes les troupes, deux Légions suffisoient : parce que Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'étoit plus à beaucoup près si pesant, & que par-là les armées auroient en abondance toute sorte de munitions. Les Carthaginois voiant que Hiéron leur avoit tourné le dos & que les Romains avoient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, ils pensèrent de leur côté à se mettre en état de leur tenir tête & de se maintenir dans cette Isle. Ils firent de grandes levées de soldats de-là la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, plus grandes encore dans l'Espagne & les envoièrent toutes en Sicile; & comme Agrigente (a) étoit la ville la plus forte & la plus importante de toutes celles qui leur appartenoient, ils y jettèrent tous leurs vivres & toutes leurs troupes, & en firent leur place de guerre.

Siège d'Agrigente.

Les Consuls qui avoient fait la paix avec Hiéron étant de retour à Rome, on leur donna pour successeurs dans cette guerre L. Posthumius & Q. Mamilius, qui aiant pénétré d'abord où tendoient les préparatifs que les Carthaginois avoient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit considérable, laissèrent là tout le reste, furent avec toute leur armée attaquer cette ville, & campèrent à huit stades (b) de la place & renfermèrent les Carthaginois dans ses murs. C'étoit alors

(a) Comme Agrigente étoit la ville la plus forte & la plus importante.] Agrigente ou Agragas ville de Sicile, aujourd'hui Gergenti, autrefois célèbre par ses richesses comme par sa force. Polybe en donne la description dans son IX. Livre. Diodore de Sicile en parle magnifiquement. Bayle dans son Dictionnaire renverse tout ce que Moreri en a dit. Nous en parlerons en son lieu.

(b) Campèrent à huit stades de la place.] Il y a eu anciennement deux stades, comme deux talens. On comptoit six cens pieds à chacun de ces stades, dans les lieux où il étoit en usage, comme on comptoit soixante mines à chaque talent.

L'un de ces deux stades étoit néanmoins plus petit que l'autre de deux cinquièmes, de sorte que les six cens pas du grand stade valoient mille pieds tels qu'on les employoit au petit stade.

Et tout de même l'un des deux talens étoit plus petit que l'autre de deux cinquièmes, de sorte que les soixante mines du grand talent valoient cent mines de celles dont on comptoit soixante au petit talent.

Le petit stade & le petit talent étoient le stade & le talent d'Athènes: c'étoient le stade & le talent les plus communs.

Le grand stade étoit le stade de Delphes & le grand talent étoit le talent d'Égine.

Le petit stade étoit de quatre cens pieds Romains, ou de quatre-vingt pas.

Ainsi, il y en avoit douze & demi au mille Romain.

Le grand stade étoit de cent trente-trois pas Romains deux tiers, & il y en avoit sept & demi au mille.

Ce système sur le stade est de M. de la Barre, qui en donnera les preuves dans ses notes sur Hérodote, dont-il se dispose à nous donner une nouvelle traduction.

En attendant que cet ouvrage paroisse, nous nous en tiendrons à la commune opinion, qui est que la longueur régulière du stade étoit de 125 pas, qui revient selon Pline à 625. pieds Romains. Nous ne sommes pourtant pas plus favorans sur cette mesure, si nous ne sommes bien assurés du pied Romain. Le célèbre Dom Bernard de Montfaucon dit, qu'on croit que le pied Romain d'aujourd'hui est le même que l'ancien pied Romain, dont la mesure se trouve au Capitole. Le pied Romain a un douzième moins que notre pied de Roi. L'ancien pied Romain, ou Italien, avoit selon Héron, deux seizièmes & demi moins que le pied de Roi ancien, qu'on appelloit aussi Philactérius. Si le pied Romain d'aujourd'hui est le même que l'ancien, il s'ensuit de là que l'ancien pied de Roi, dont parle Héron, étoit considérablement plus grand.

alors le tems de la moisson. Un jour que les soldats, qui prévoient que le siège ne se termineroit pas si-tôt, s'étoient débandés dans la campagne pour ramasser des grains, les Carthaginois les voient ainsi dispersés, fondirent sur ces fourageurs & les mirent aisément en fuite. Ensuite ils se partagèrent, les uns courant au camp pour le piller, les autres aux corps de garde pour les égorger. Ici comme en plusieurs autres rencontres, les Romains ne dûrent leur salut qu'à cette discipline excellente, qui ne se trouve chez aucun autre peuple. Accoutumés à voir puni de mort quiconque lâche le pied dans le combat ou abandonne son poste, ils soutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre; il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin envelopés, lorsqu'ils touchoient presque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut passée au fil de l'épée, le reste fut poursuivi avec perte jusques dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réservés dans les forties, & les Romains plus circonspects dans leurs fourages. Les premiers ne se présentant plus que pour de légères escarmouches, les Consuls partagèrent leur armée en deux corps, l'un fut posté devant le Temple d'Esculape, l'autre campa du côté de la ville qui regarde Héraclée, & on fortifia l'intervalle qui étoit des deux côtés entre la ville & les Légions. On tira du côté de la ville une ligne pour se défendre contre les forties, & une du côté de la campagne pour arrêter les irruptions du dehors, & couper le passage à tous les secours que l'on pourroit tenter. Des gardes avancées étoient distribuées sur tout le terrain qui restoit entre les lignes & le camp, & d'espace en espace on avoit pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étoient propres. Les alliés amassoient les vivres & les autres munitions, & les ap-

grand que le nôtre, puisqu'il avoit deux seizièmes & demi plus que le pied Italien, & que le nôtre n'a qu'un douzième au dessus.

Le passage de Pline ne nous met pas davantage au fait du stade, non plus que le pied de Héron du stade Grec; selon toutes les apparences, Polybe entend parler du stade des Grecs, quand il n'y auroit que fort peu de différence de l'un à l'autre, elle en mettroit une très-grande sur un grand nombre de stades.

Une armée qui planteroit aujourd'hui son camp à huit stades d'une place n'y trouveroit pas son compte, elle s'exposeroit à une grêle de feux de toute espee. Cependant cet espace qui se trouveroit trop petit par rapport à la violence de nos machines, doit paroître bien grand ici à bien des Savans, qui ne peuvent s'imaginer que les machines de jet des Anciens portassent si loin; mais l'expérience que j'en ai faite prouve manifestement, qu'elles devoient porter beaucoup plus loin qu'on ne se l' imagine : on peut voir dans l'Auteur de l'*Antiquité expliquée*, que la Ca-

tapulte portoit plus d'un mille Italique.

Je crois que les Anciens ne prenoient cet espace de huit stades dans leur circonvallation, que lorsque la place assiégée étoit abondamment fournie de machines. Joïèphe dans la description du siège de Jérusalem, dit que Tite prit son quartier avec une partie de son armée à deux stades de la ville, & que l'autre étoit campée du côté de la tour d'Hipicos à même distance de deux stades de la ville. La raison, pour laquelle Tite l'investit de si près, c'est que les assiégés étoient entièrement dépourvus de machines de jet. Il y en avoit quelques-unes qu'ils avoient prises peu de tems avant le siège sur les Romains; mais ils étoient si ignorans qu'ils ne purent jamais s'en servir. Comme je suis convaincu que les Balistes & les Catapultes portoiént beaucoup au delà de ce que la plupart disent, & que les Agrigentins en avoient un très-grand nombre, je ne trouve pas fort étrange que les Romains se fussent campés & fortifiés de deux lignes environnantes à huit stades de la ville.

apportoient à Erbesse, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faisoient venir, de sorte qu'ils ne manquoient de rien.

Premier
combat
d'Agri-
gente.

Les choses demeurèrent en même état pendant cinq mois ou environ. Rien de décisif de part ni d'autre ; tout se passoit en escarmouches. Cependant les Carthaginois souffroient beaucoup de la famine, à cause du grand monde qui s'étoit retiré dans Agrigente, car il y avoit au moins cinquante mille hommes. Annibal, qui les commandoit, ne sachant plus où donner de la tête, envoioit coup sur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville étoit réduite & demander du secours. On chargea sur des vaisseaux de nouvelles troupes & des éléphans, que l'on fit conduire en Sicile, & qui devoient aller joindre Hannon, autre Commandant des Carthaginois. Celui-ci assembla toutes ces forces dans Héraclée, fit dans Erbesse des pratiques qui lui en ouvrirent les portes, & priva par là les Légions des vivres & des autres secours qui leur venoient de cette ville: alors les Romains, assiégeans tout ensemble & assiégés, se trouvèrent dans une si grande disette de vivres & d'autres munitions, qu'ils mirent souvent en délibération s'ils ne leveroient pas le siège; & cela seroit arrivé, sans le zèle & l'industrie du Roi de Syracuse, qui fit passer dans leur camp un peu de tout ce qui leur étoit nécessaire. Hannon voiant d'un côté les Légions Romaines affoiblies par la peste & par la famine, & de l'autre ses troupes en état de combattre; après avoir donné ordre à la cavalerie Numide de prendre les devans, de s'approcher du camp des ennemis, d'escarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, & ensuite de reculer jusqu'à ce qu'il fût arrivé; Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ses éléphans, qui étoient au nombre de cinquante, & tout le reste de son armée. Les Numides, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, en étant venus aux mains avec une des Légions, la cavalerie Romaine ne manqua pas d'accourir sur eux. Ceux-ci se battent en retraite, comme il leur avoit été ordonné, en attendant que les autres troupes les eussent joints. Alors ils font volteface, environnent les ennemis; en jettent un grand nombre par terre, & poursuivent le reste jusques dans leur camp. Après cet exploit Hannon s'empara d'une colline appelée Torus qui dominoit sur l'armée Romaine, & qui en étoit éloignée de dix stades & s'y logea.

Second
combat
& retrai-
te d'An-
nibal.

Pendant deux mois il ne se fit chaque jour que de légères attaques qui ne décidoient rien. Cependant Annibal élevoit des fanaux & envoioit souvent à Hannon pour lui faire connoître l'extrême disette où il se trouvoit, & le nombre des soldats que la famine contraignoit de déserter. Sur cela Hannon prend le parti de hasarder une bataille. Les Romains pour les raisons que nous avons dites n'y étoient pas moins disposés. Les armées de part & d'autre s'avancent entre les deux camps, & le combat se donne. Il fut long, mais enfin les troupes à la solde des Carthaginois, qui se battoient à la première ligne, furent mises

en

en fuite , & tombant sur les éléphants & sur les rangs qui étoient derrière elles , jettèrent le trouble & la confusion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toutes parts. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille , quelques-uns se sauvèrent à Héraclée , la plupart des éléphants & tout le bagage demeurèrent aux Romains. La nuit venue , on étoit si content d'avoir vaincu & en même tems si fatigué , que l'on ne pensa presque point à se tenir sur ses gardes. Annibal ne se voyant plus de ressource , profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit il sortit d'Agrigente avec les troupes étrangères , combla les lignes de grosses nates & reconduisit son armée à la ville , sans que les Romains s'aperçussent de rien. A la pointe du jour ceux-ci ouvrant enfin les yeux , ne donnèrent d'abord que légèrement sur l'arrière-garde d'Annibal , mais peu après ils fondent tous aux portes ; n'y trouvant rien qui les arrête , ils se jettent dans la ville , la mettent au pillage , font quantité de prisonniers & un riche butin.



O B S E R V A T I O N S

Sur le blocus d'Agrigente , & sur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaines & Carthaginoises.

§. I.

Fautes à la guerre le plus souvent dangereuses , quelquefois salutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le siège d'Agrigente.

Toutes les fautes sont grandes & capitales à la guerre , il n'en fut jamais de petites. Un rien , la moindre inadvertance produit quelquefois de grands événemens , auxquels on n'auroit jamais pensé. Une petite faute en amène une grande , cela va toujours en augmentant & en empirant. Si l'on n'a pas l'esprit & la capacité de prévenir les conséquences qui naissent des moindres fautes , & d'y remédier , elles produiront une queue ou une chaîne d'autres fautes , dont on ne voit jamais le bout que par la ruine des errants.

Il arrive quelquefois le contraire. Les bêtises les plus grossières & les plus lourdes font naître des événemens extraordinaires , qui nous inspirent des desseins & des entreprises qui ne nous seroient jamais venues dans l'esprit , si nos fautes n'en avoient été la cause ou l'occasion. Ceux qui sont les témoins de notre conduite , voient après l'événement & avec surprise , que notre salut , notre gloire & nos conquêtes , dépendoient uniquement de ces fautes , qu'elles étoient la source de notre bonheur , & que nous nous fussions perdus , si nous n'avions pas vû le moment de l'être. Ces choses arrivent souvent aux hommes d'Etat , aux grands Généraux , aux hommes fermes & résolus , aux bons esprits , aux gens de grand cœur , & non aux fots & aux ignorans , qui

après avoir bronché aux premières démarches; ne se relèvent plus, à moins que le hazard ou la sottise des autres ne les tire d'embarras.

Les Romains qui donnèrent tout au hazard, tout à la fortune dans l'affaire de Messine, se voient dans une situation presque semblable devant Agrigente & dans un danger désespérant. Ils ont besoin de toutes leurs vertus pour s'en démêler. Le mal est d'autant plus triste & plus fâcheux, qu'il arrive plus tard, & après de grandes pertes & des travaux infinis: mais pour n'avoir pas désespéré, ils s'en tirent par cela seul; voiez je vous prie ce que c'est que leur étoile. La prise d'Erbesse, où ils avoient tous leurs magasins pour la subsistance de leurs troupes, leurs fut favorable. Quel malheur d'abord! quel bonheur après! Leur négligence à munir leur camp, lorsqu'ils en avoient le tems, fait changer de dessein à Hannon qui venoit de leur couper les vivres par la prise d'Erbesse. Ce Général, qui les tient enfermés entre les assiégés & lui, songe à les faire périr de faim & de misère. Le coup lui paroît certain, il l'étoit en effet: mais quel dût être l'étonnement de ce Général, lorsqu'il apprit que les assiégés n'étoient ni moins misérables ni moins pressés de la famine que les assiégeans!

S'il les eût attaqués sans marchander, sans leur donner le tems de se reconnoître, leur perte étoit inévitable & leurs précautions inutiles. On fait la guerre facilement, dit Tite-Live, contre des ennemis qui n'ont d'espérance que dans leurs postes. La prudence & les maximes de la guerre vouloient qu'il ne le fit point. On ne met pas les affaires en risque contre un ennemi qui va se ruiner, & surtout lorsqu'on ignore l'état fâcheux des assiégés; cependant cette prudence, ces mesures si justes & si bien concertées, qui eussent dû le rendre victorieux de ses ennemis, le perdent; & l'imprudence de ces mêmes ennemis, leur mauvaise conduite les sauve. Chose singulière! Les fautes de l'un rétablissent ses affaires, & la bonne conduite de l'autre perd les siennes.

Jamais les Romains ne se trouvèrent si embarrassés que dans cette entreprise d'Agrigente. On ne sauroit pourtant les accuser de s'y être embarqués témérairement & sans aucune espérance de réussir, après la prise d'Erbesse: mais seulement d'avoir négligé de munir leur camp & d'y transporter leurs préparatifs de guerre & de subsistance. Leur opiniâtreté & leur constance à ne point déborder de leur premier dessein, sont sans doute louables; il y alloit de leur honneur & de celui de la République d'y persévérer constamment, surtout dès l'entrée d'une guerre, dont les suites dépendent presque toujours des commencemens: *Inceptis eventus pares redduntur*, dit Tite-Live après mon Auteur.

Je ne vois rien de plus admirable que cette résolution de Posthumius: mais je trouve quelque chose de plus que de la constance & de la patience dans toute sa conduite. J'y remarque toutes les vertus qui forment les véritables guerriers. Le courage produit la patience & constamment il en est la source: mais il n'arrive pas toujours que ces deux vertus soient accompagnées de toutes les autres qui nous portent aux résolutions les plus extraordinaires, c'est-à-dire à celles que la témérité la plus audacieuse regarde comme impraticables. Le courage & la patience ne menent pas loin, si l'on manque de cette capacité qui s'observe dans les grands hommes. C'est cette capacité qui voit de loin les événemens, qui les prépare elle-même par un plan de conduite, & qui les mene à leur but par le moien des conséquences, qui naissent nécessairement de cette conduite, laquelle détermine celle de l'ennemi, & donne des espérances certaines du succès des entreprises. Il faut bien posséder la guerre pour aller ainsi de conséquence en conséquence, & par des routes si profondes & si fines au succès entier d'une campagne. Peu de gens sont capables de pénétrer ces sortes de mystères, & de juger des suites par les commencemens.

Pour bien juger des actions des hommes il n'y a qu'à les examiner dans leurs principes. Les Romains tiennent bon malgré l'extrémité où ils se trouvent, & les maux qui les accablent. Ils les supportent constamment. S'engage-t-on dans des partis si extrêmes, s'ils ne font l'objet d'un grand dessein, & s'il n'y a plus à perdre en l'abandonnant qu'en mettant tout en risque pour le suivre, ou si l'on n'est moralement sûr qu'il réussira en observant une telle conduite? Mais au travers de mille périls, & de misères sans nombre, il est de la prudence de préférer ce parti à tout autre, qui sauveroit à la vérité le Général Romain, mais non pas sa réputation & la gloire de sa patrie. Il aime mieux risquer le tout pour avoir le tout, & il fait bien dans ces sortes de conjonctures. Consultez ceux qui ne voient les maximes que d'un seul côté, qui n'en savent pas faire l'application, ils vous répondront qu'il fit fort mal & que cette résolution des Romains est folle & insensée, & cependant rien de plus sage & de plus raisonnable. Qu'en arrive-t-il? La prise d'Erbesse qui coupe les vivres aux Romains, fait que le Général Carthaginois change tout l'état de la guerre, & prend des mesures différentes de celles qu'il s'étoit résolu de suivre pour la délivrance de la place. L'occasion étoit belle, il s'en défaisoit. Les Romains étoient perdus, s'il ne les eût crus perdus. Sur cette opinion il néglige de les attaquer, avant qu'ils aient pris les précautions que l'événement d'Erbesse les oblige de prendre. Attente-t-on contre une armée qui court à sa ruine, & à qui il ne reste d'autre ressource pour l'éviter, que celle de la retraite & de tout abandonner?

Hannon ne voit rien au delà de la situation & des embarras du Général Romain; que la ressource que je viens de dire, ou qu'une résolution déterminée & furieuse de se perdre, lui & toute son armée. Il le croit en démençe s'il ne prend le seul parti qu'il s'imagine qu'il doit prendre, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait rien au delà de ce qu'il pense lui-même. C'est l'ordinaire des genies & des courages au dessous du médiocre & peu féconds en expédiens, de croire que tout ce qui est hors des bornes étroites de leur esprit, ne peut être conçu ni exécuté par aucun autre.

§. II.

*Parallèle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Denain. Imprudence des Alliés.
Belle manœuvre du Maréchal de Villars.*

Nous avons vû de nos jours par rapport à l'affaire d'Agrigente un fait presque semblable dans ses circonstances les plus capitales, & qui assure une gloire immortelle au Maréchal de Villars. On comprend bien que je veux parler de l'entreprise sur le camp de Denain, qui est l'ornement & la couronne de ce Général. Quand il n'auroit aucune autre action que celle-ci, il seroit immortalisé; il mériteroit de monter au rang & au grade des Capitaines les plus célèbres, & de ceux auprès desquels Syl-la se plaçoit.

La France ne touchoit-elle pas aux derniers périls sur la fin de la guerre de 1701? N'auroit-on pas juré que la prise de Landrécy alloit décider de sa ruine & de sa décadence? N'eût-on pas porté le même jugement de celle des Romains après l'infortune de Cannes? Comme si la Providence eût voulu faire voir au monde par leurs disgrâces & par les nôtres, que la vertu courageuse & constante dans les approches des maux les plus accablans, loin de tomber dans le désespoir, tire au contraire ses forces & une nouvelle vigueur de ses pertes & de ses blessures.

Per damna, per cades ab ipso

Ducit opes animumque ferro.

Nos ennemis l'éprouvèrent à l'affaire de Denain; elle est si remarquable, que j'ai regret de ne pouvoir l'insérer ici dans toute son étendue: je ne m'y arrêterai donc pas, mais seulement à certaines circonstances que nous accompagnerons de quelques remarques que l'instruction demande. Elles me paroissent si utiles, que j'espère que les gens du métier, comme les autres, m'en sauront quelque gré après les avoir lûes.

Les Alliés ouvrirent la campagne avec un appareil de guerre tout à fait extraordinaire: cela étoit fort prudent: on ne va pas fort loin sur le chemin d'une capitale, quelque aplani qu'il puisse être, si les préparatifs ne sont conformes à la grandeur de l'entreprise. Après la prise du Quesnoy, ils investirent Landrecy, (ils n'avoient que ce pas à faire pour pénétrer la France) qui étoit une affaire de peu de jours avec des forces si formidables. Les gens éclairés croioient même cette bicoque plus bicoque qu'elle n'étoit en effet, en faisant abstraction de ses remparts & de ses ouvrages.

Un dessein aussi grand que celui qu'ils avoient demandoit des mesures, des précautions prises de loin & une extrême défiance contre les entreprises hardies. D'un autre côté notre Général sentoît bien que l'extrême prudence, si à la mode dans nos armées en ce tems-là par les infortunes précédentes, étoit dangereuse dans la situation où il se trouvoit, & qu'un coup de nécessité pouvoit seul le tirer d'intrigue; mais les ennemis l'en dispensèrent pour avoir négligé cette maxime, que la prévoiance contre les accidens, qui se présentent naturellement à l'esprit, est le fondement des grandes entreprises. Villars profite de cette négligence, il pense à leur couper les vivres. L'idée de cette entreprise ne pouvoit venir que d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un grand sens, & qui ajoûtoit à tout cela une grande connoissance du pays. Cet homme muni d'une si grande pensée, ouvre cet avis à la Cour & le fortifie de tous les raisonnemens les plus propres, pour en faire sentir l'importance & la nécessité. La Cour l'approuve, & le Maréchal de Villars l'embrasse. Il étoit trop habile pour le rejeter. Le projet étoit grand, & l'exécution délicate, sujette à bien des obstacles & à de fâcheux inconveniens. Le Maréchal les surmonte tous par son adresse & par des mesures si secrètes, si rufées, si fines, si justes, & si bien concertées, que c'est un sujet d'admiration & un fond inépuisable d'instructions pour les gens de guerre.

Les Généraux ennemis ne se doutèrent jamais de ce qu'on leur préparoit. Ils avoient établi leurs magasins à Marchiennes environ à neuf lieues de leur siège. Les Romains firent une grande faute pour s'en être éloignés de cinq; mais comme nous devons les regarder comme nos maîtres, il faut que nos fautes soient toujours plus grandes de la moitié. Auroit-il plus coûté aux Alliés de transporter au Quesnoy ce qu'ils avoient à Marchiennes, & M. le Prince Eugène n'avoit-il pas raison de le vouloir & de presser Messieurs les Députés des Etats de se déterminer là-dessus? Cet avis leur parut trop précautionné, & ne sentoît pas assez le mépris de nos forces.

On se contente d'une ligne de communication de Marchiennes à Denain, on la fortifie avec beaucoup de négligence, & en embrassant pour cela plus de terrain qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes. On jette dans ce poste important un corps de dix-huit à vingt bataillons, quelques escadrons, & un Général d'une très-petite considération en matière de guerre. Cette ligne 2, de Marchiennes à Denain 3, & de là vers leur armée, fut baptisée du nom de *grand chemin de Paris* 4. Villars, qui voit

voit tant de négligence & de sécurité dans ces gens-là, coupe ce chemin avec son épée comme un nœud gordien. Il fait un mouvement par sa gauche, en donnant jalousie par sa droite avec tant de bonheur, d'intelligence, de secret & d'adresse pour cacher & escamoter sa marche, qu'il arrive sur l'Escaut, le passe sur un pont avec encore plus de bonheur, & enveloppe Denain. Après quelque incertitude de ce qu'il feroit par rapport à ses forces, qui n'étoient pas toutes arrivées, le Maréchal de Montesquiou aiant remarqué la foiblesse des retranchemens des ennemis 5. d'entre les deux lignes 2, & je ne sai quoi d'agité & de flotant dans leur contenance, le détermine à expédier promptement cette affaire. En effet le tems pressoit, Montesquiou avoit rangé quarante bataillons, non sur plusieurs lignes, selon la méthode ordinaire, lorsqu'on ne peut combattre sur un grand front, mais à la queue les uns des autres, à peu près en colonnes, s'ils n'eussent été sur quatre de profondeur, & trop éloignés les uns des autres pour avoir le poids & la force de mes colonnes, telles qu'on les voit en 6. Quoiqu'il en soit ce Maréchal aiant reçu ses ordres, se met à la tête de l'infanterie, marche droit aux retranchemens, les attaque d'insulte & les emporte sans presque aucune perte; les ennemis en foule cherchent leur retraite par leur pont qui se rompt, & tout ce qui reste en deçà est culbuté & précipité dans la rivière. Par cette action le chemin de Paris s'évanouit à la manière des éclairs qui éblouissent & se dissipent d'abord. Le Prince Eugène, qui étoit accouru au secours de ce poste à l'instant de la déroute, éprouva la vérité de cet aphorisme d'Euripide. *Les Dieux, dit-il, se jouent de la prévoyance des hommes, & trompent également leurs espérances & leurs craintes. Ils comptent court aux événemens que tout le monde attendoit, ouvrent des passages & des chemins inconnus, & font réussir des desseins en apparence impossibles.*

Mais, dira quelqu'un de ceux qui se sont trouvés à cette grande action, vous donnez un ordre d'attaque, à l'égard de l'infanterie, qui ne ressemble en rien à celui sur lequel le Maréchal de Villars combattit; je répondrai à cela que ce n'a jamais été mon dessein de donner cette disposition d'attaque, que nous reconnoissons pour très-défectueuse, mais une toute différente & selon le système que nous nous sommes formés.

De toutes les dispositions, celles qui regardent l'insulte de postes ou des camps retranchés doivent être unies, serrées & en masse, c'est-à-dire par colonnes à certaine distance les unes des autres, sur une très-grande profondeur & peu de front: car dans les cas où il s'agit d'un coup de main, ce seroit une très-grande sottise d'y user la poudre, en tirant on n'avance pas: il en est des insultes des camps comme des surprises, où tout consiste dans l'action & dans l'impétuosité de l'attaque. Je forme mes colonnes de deux bataillons chacune, ou de deux sections, chaque section de vingt-six à trente files, ou de vingt-quatre, si ces corps ne passent pas cinq cens hommes: les compagnies de grenadiers 7. dans les espaces d'entre les colonnes pour nétoier le parapet par un feu continu, pour occuper l'ennemi sur tout le front de l'attaque, & empêcher que ceux qui se trouvent opposés aux colonnes, ne puissent être secourus par les autres qui ont les compagnies de grenadiers en tête: car quand même l'ennemi seroit en état de se dégarnir en ces endroits pour courir à leur aide, ce seroit inutilement contre le poids, la force & l'impétuosité de mes colonnes, contre lesquelles des bataillons, rangés selon la coutume ordinaire, ne sauroient tenir un instant sans être rompus & mis en désordre. Il suffit qu'une colonne perce en un endroit pour donner passage à celles qu'elle a à ses flancs, qui ne sont pas moins redoutables que la tête: cela se sent assez sans avoir besoin d'autre explication que le plan que j'en donne; car ces grenadiers, introduits entre les espaces de mes colonnes, ne sont pas tant destinés pour la manœuvre, dont j'ai parlé plus haut, que pour monter sur le retranchement, élargir

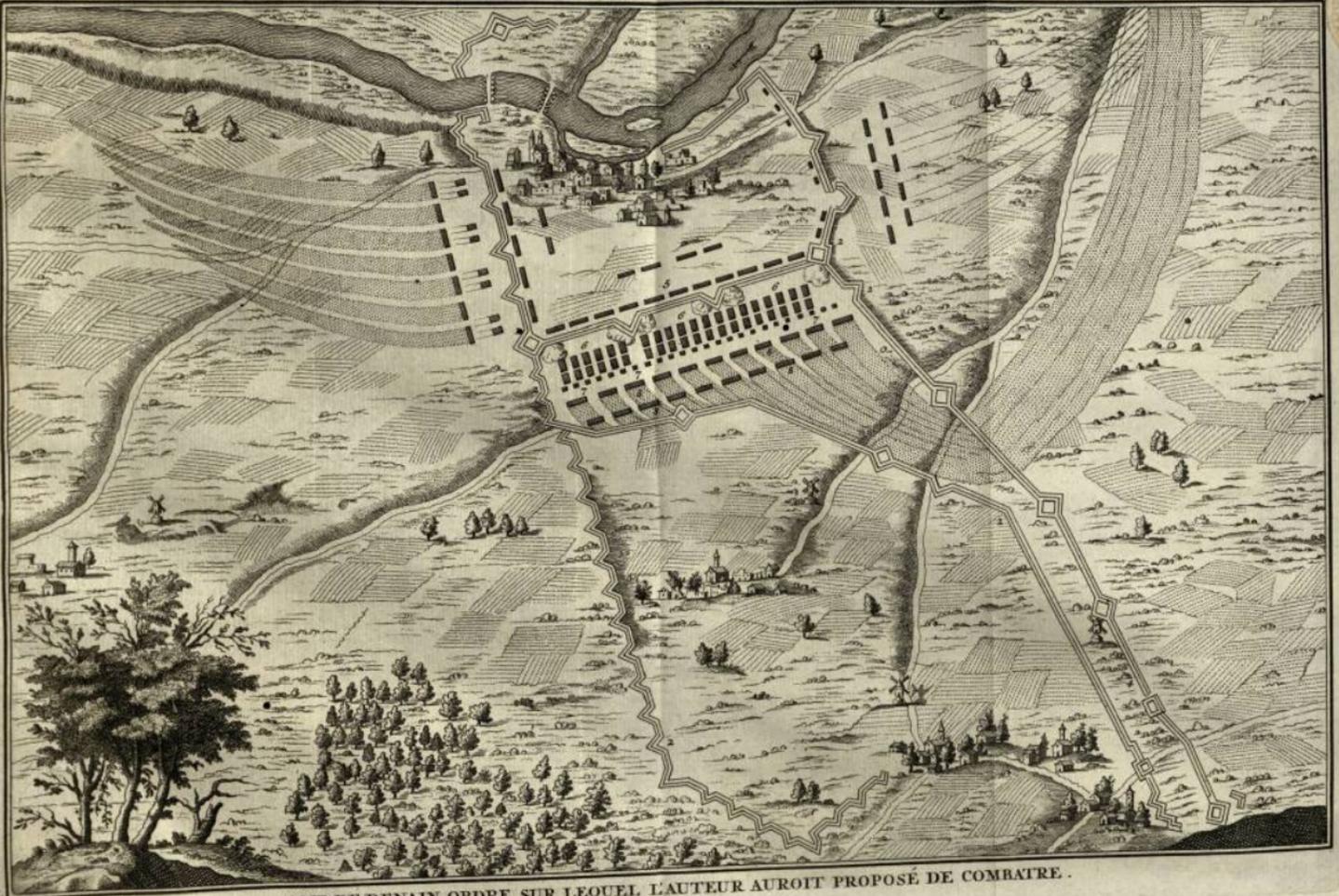
les endroits par où des colonnes auront pénétré, les rendre plus praticables, & donner passage à la cavalerie 8. qui les soutient. Car il suffit qu'une seule colonne ait percé dans le camp, pour être maîtresse du terrain & du parapet à droit & à gauche, où l'ennemi ne sauroit tenir, aiant tout le feu de cette colonne à ses flancs; ce qui facilite le passage des autres. Ces colonnes agissent avec d'autant plus d'impétuosité & de violence, que cette violence leur est toute naturelle, outre qu'elles sont soutenues de la cavalerie; & cet appui réciproque des deux armes relève le courage & l'espérance de toutes les deux: car pendant que l'une ouvre les bataillons qui osent lui résister, supposé qu'on puisse le croire possible, la cavalerie les disipe, épaulée des compagnies de grenadiers qui combattent avec elle.

Si le Général d'Albemarle avoit été plus habile qu'il ne le parut dans cette action célèbre, qui changea toute la face des affaires de l'Europe; ou que les troupes des Alliés eussent fait voir dans cette affaire que la cause de nos infortunes précédentes, venoit bien moins de nos fautes que de la grandeur de leur courage & de l'habileté de leurs chefs: si, dis-je, ces troupes eussent marqué un peu plus de vigueur, & Mirlord un peu plus de conduite dans sa défense, le Prince Eugène, qui accouroit à son secours avec une incroyable diligence, arrivoit à tems, & je ne sai ce qui en seroit arrivé; mais il étoit moralement impossible, quand même ceux de Denain auroient été en plus grand nombre, qu'ils fissent ferme contre des corps disposés selon sa méthode: au lieu qu'en observant celle qui nous est ordinaire, & en combattant par tout sur un front égal, l'égalité se trouve par tout, & la fortune en décide; car ce qui remporte la victoire, supposant une égale valeur dans les troupes, est l'excellence de l'ordre dans le combat sur celui de l'ennemi, dans ces cas l'habileté supplée toujours au nombre, & ce nombre ne fait rien contre une intelligence plus grande.

Ne pouvons-nous pas comparer Denain à Erbesse? Ces deux entreprises n'ont elles pas un très-grand rapport ensemble? Hannon coupe les vivres aux Romains par la surprise d'Erbesse, & le Maréchal de Villars aux Alliés contre la France par l'enlèvement du poste de Denain. Que font ceux-ci, après une infortune si triste & si terrassante? Rien moins que ce qu'ils étoient en pouvoir de faire, & ce que les intelligens dans le métier s'attendoient qu'ils feroient; car leur salut, comme leur gloire, & la conservation de leurs conquêtes, naissent de l'extrémité où ils se trouvoient. Combien d'expédiens ne s'offroient-ils pas pour rétorquer, contre l'antagoniste habile, le camouflet reçu de si près, si j'ose employer ce terme, pour se remettre dans leurs premiers avantages, & rendre inutile la plus belle & la plus fine manœuvre qui se soit vüe depuis longtems?

La levée de leur siège & leur retraite ne sont-elles pas des preuves démonstratives que la tête leur avoit tourné, ou que le Prince Eugène ne fut pas le maître dans une conjoncture si favorable à faire paroître son habileté, & la force de son courage & de son génie dans les affaires les plus embarrassantes & les plus hérissées d'obstacles en apparence insurmontables? Quelques jours de jeûne, de disette & de patience faisoient renâître la clarté parmi ces ténèbres & leur chemin de Paris si-tôt éclipé: tant il est vrai, pouvoit-on dire dans les deux armées, comme on le disoit dans celle des Vandales contre Belisaire, qu'il n'y a nul bien si grand que l'homme ne puisse espérer, ni si assuré qu'il ne puisse perdre. Et cela arrive toujours lorsqu'on pense plus à la victoire qu'aux précautions. Quelles pouvoient donc être ces ressources & ces expédiens? Etoit-ce l'abandon de leur siège, & de tirer ensuite droit à Arras? C'étoit l'opinion de bien des gens, mais qui n'en est pas mieux fondée. Ce parti, selon moi, valoit moins que rien, comme il me seroit aisé de le faire voir.

Que falloit-il donc qu'ils fissent? Supposons, ce qui ne se trouva pas, un peu de pré-



CAMP DE DENAIN, ORDRE SUR LEQUEL L'AUTEUR AUROIT PROPOSÉ DE COMBATTRE.

M. De Puffin, gravé.

présence d'esprit, d'habileté & d'expérience dans le Comte d'Albemarle. Il avoit, quoiqu'il en dise, des forces suffisantes pour empêcher le passage de l'Escaut, & donner le tems aux troupes les plus voisines d'accourir au secours. La chose étoit d'autant plus aisée, que la garnison de Valenciennes fit un contre-tems, & que nous ne fîmes pas de notre côté assez de diligence. Car, pour le dire en passant, on ne voit guères d'entreprises importantes qu'on puisse dire pures & nettes de tout défaut. On se vit enveloppé de mille difficultés & de mille obstacles auxquels on ne s'attendoit pas, pour n'avoir pas fait attention que dans les affaires d'une certaine nature, & où il s'agit du passage d'une rivière, on ne doit pas seulement renforcer & doubler l'attelage des haquets à pontons, mais encore les faire marcher à la tête de tout. On les attendit trois heures, & il étoit trois heures de jour lorsqu'ils arrivèrent.

Si le Comte d'Albemarle se fût précautionné sur l'Escaut, qu'il fût parti à la tête de sa cavalerie, & d'une partie de son infanterie, & qu'il se fût porté sur cette rivière; car il en avoit tout le tems, l'entreprise n'échouoit-elle pas? Nos gens aiant jeté leur pont, notre Cavalerie défila dessus; à peine fut-on arrivé au-delà, qu'on rencontra un marais qu'il fallut passer avec des difficultés infinies, d'où l'on se forma dans la plaine. C'est une chose surprenante que l'ennemi eût négligé d'empêcher le passage de l'Escaut, si aisé à défendre. Tout cela fait voir le bonheur attaché à l'étoile du Maréchal de Villars. Un autre moins heureux auroit échoué par le tems qu'on perdit à attendre les pontons. Cet autre moins heureux que ce Maréchal, ne nous sera pas difficile à trouver dans l'Histoire, & nous ne remonterons pas même fort haut dans les espaces des siècles, nous le touchons presque.

Les Espagnols aiant assiégé Saint Quentin, le Connétable marcha au secours de cette place à la tête d'un grand corps de troupes, dans l'intention d'y faire entrer quelque monde pour renforcer la garnison, par le moyen de dix à douze bateaux qu'il prétendoit jeter sur la rivière; mais bien loin de les faire marcher à la tête de sa petite armée, il les mit à la queue; ce fut la cause de sa perte: car ils furent si longtems à arriver, que l'ennemi eut le tems non seulement de rompre toutes ses mesures à l'égard du secours, mais de passer encore une chaussée à travers les marais, de le charger dans sa retraite, & de le battre totalement.

Pour revenir à notre sujet, d'où l'on ne s'égare jamais lorsqu'il s'agit de l'instruction, j'ai appris par des gens dignes de foi, & d'un Général des Alliés de grande réputation, qu'il y avoit dans leur armée tout au moins pour dix ou douze jours de subsistance. Cela ne suffisoit-il pas? Mons, Bruxelles leur eussent assez fourni de vivres pour attendre de plus grands secours des places de l'Escaut. Pendant ce tems-là ils pouvoient presser leur siège de Landrecy. Les munitions de guerre pouvoient-elles leur manquer pour cette entreprise? Le Quesnoy n'en étoit-il pas tout rempli? Ce que les François en ont trouvé est connu de tout le monde. En ménageant un peu moins leurs troupes & l'artillerie, Landrecy tomboit en fort peu de jours, & pendant ce tems-là leur armée d'observation se portoit sur l'Escaut, pour s'approcher de leurs vivres à leur droite. Le Maréchal de Villars auroit-il passé cette rivière pour les combattre? Et quand elle n'eût pas été un obstacle, la situation du pais ne le permettoit pas. Il étoit tellement coupé de ravines, de hauteurs, de ruisseaux, enfin tellement bizarre & parfumé de chicanes, qu'il eût été fort dangereux de s'y engager. Je laisse à penser si la cavalerie eût été là d'un fort grand usage. Qui empêchoit les Alliés de détacher la plus grande partie de la leur, tous leurs hussars & leurs grenadiers, & d'entrer en France? Toutes nos forces n'étoient-elles pas dans l'armée du Maréchal? Si ce grand corps eût tourné du côté de Paris, qu'elles troupes avions-nous pour lui faire tête? N'eût-on pas envoyé courriers sur courriers au Maréchal pour lui faire

tout abandonner, & n'eût-il pas été obligé de courir au plus pressé? Les Alliés ne voioient-ils pas que cette démarche hardie les menoit là? Ne falloit-il pas nécessairement que le Maréchal abandonnât tous les avantages que la belle action de Denain lui fournissoit? J'aurois parié mille contre un que cela arriveroit, je l'avois même mandé à la cour; l'événement s'en mocqua; mais l'événement ne prouve pas que j'aie mal raisonné; il prouve seulement que les Généraux Alliés ont mal raisonné dans le parti qu'ils prirent, & les Romains très-bien pensé dans celui qu'ils embrassèrent après la surprise d'Erbesse, avec des ressources infiniment moindres que celles de nos ennemis.

§. III.

Problème militaire. Après l'affaire de Denain les François pouffèrent-ils leurs avantages aussi loin qu'ils pouvoient aller?

LEs François épuifèrent-ils toutes les ressources qu'ils avoient pour faire repentir leurs ennemis de l'audacieux projet qu'ils avoient formé de pénétrer jusqu'à la capitale? Ne négligèrent-ils aucun des avantages d'une action qui leur fait tant d'honneur? Peut-on leur reprocher qu'ils firent le moins lorsqu'ils pouvoient le plus? Je ne déciderai pas sur un point de cette nature: les suites de Denain sont si avantageuses, si brillantes & si profondes, qu'il semble qu'on n'y puisse rien ajouter. Cependant comme les fautes des grands hommes, quelques légères qu'elles puissent être, peuvent nous être utiles, je croi qu'on nous pardonnera la liberté de les observer, & de dire ce que nous en pensons. Dieu est infailible; mais les hommes ne le sont pas, & les plus grands laissent toujours quelque queue de glose, quelque marque de l'imperfection humaine dans leur conduite. La providence le veut ainsi, pour leur faire sentir qu'ils sont hommes comme nous, quoiqu'au dessus de nous par leurs belles qualités. Après ce petit choc de morale, voions s'ils pouffèrent aussi loin leurs avantages qu'ils auroient pû, ou si nous ne nous trompons pas nous-mêmes dans ce que nous en pensons.

Déjà je veux prouver par les règles de la guerre, comme par celles de la prudence, qui est une de ces vertus qui entre dans toutes les autres, que le fait de Denain étoit infailible, l'Escaut une fois passé; supposant que l'on eût trouvé ce poste hors de toute insulte, tout hérissé d'obstacles, & que l'on eût enfin jugé à propos de ne pas l'attaquer, on n'avoit qu'à le masquer de toute l'armée par une ligne tirée de l'Escaut à l'Escaut, c'est-à-dire de l'inondation de Valenciennes à celle de Bouchain; cet espace étoit très-petit. Les ennemis auroient-ils bien eu la hardiesse de déboucher en notre présence? C'eût été folie: pendant ce tems-là nous nous rendions également les maîtres de Marchiennes, & de tous les postes où ils avoient établi leurs magasins. On peut voir par là que quand on n'auroit pas attaqué ce poste on n'eût pas moins fait ce que l'on fit, soit que les ennemis s'y maintinssent, ou qu'ils ne s'y maintinssent pas; on les réduisoit également à l'absurde. Rien ne prouve davantage le bon sens & la prudence du Prince Eugène, & le peu de jugement de ceux qui ne furent pas de son avis, qui étoit de faire transporter incessamment au Quesnoi ces prodigieux préparatifs de guerre. Denain fut pourtant pris, dans quelle heureuse situation ne se trouva-t-on pas? Il ne s'est jamais vu, on n'a jamais ouï parler d'une chose semblable. L'ennemi environné de rivières impraticables, les Alliés réduits à ne savoir où se tourner par la perte de leurs magasins; qui empêchoit de faire de plus grandes choses, & d'entreprendre sur toutes les conquêtes de ses ennemis? Il n'y avoit presque qu'à se présenter. Qui peut tenter plusieurs choses à la fois, doit n'en négliger aucune, courir à toutes, & mettre en œuvre l'escalade, le petard & tout ce que nous devons & pouvons imaginer lorsque la fortune nous rit.

Il y avoit si peu de monde à Douai qu'on l'eût infailliblement emporté d'insulte, & par escalade, & en attaquant en même tems toutes les portes. A peine y avoit-il du monde pour les garder. Il falloit bloquer la place dès le jour même, pour empêcher que rien n'y entrât, l'insulter deux heures avant le jour, & faire une infinité d'attaques fausses ou vraies; il s'en seroit trouvé quelqu'une qui auroit fait le coup; c'est ce qui arriva à l'escalade de Modène en 1707. Je puis en dire des nouvelles sûres, j'y étois. Il n'y avoit que deux bataillons, un dans la citadelle, & l'autre dans la ville: le Général Wallis nous accabla de tant de différentes attaques qu'il nous réduisit à rien: de sorte que nous fûmes emportés en deux endroits, car toutes les portes furent petardées en même tems. Il s'en falloit pourtant bien que cette place ne fût d'une aussi grande garde que Douai.

Mais supposons que Douai ne fût pas insultable, on ne sauroit me nier que les autres places ne le fussent. Il n'y avoit que deux bataillons à Lille, qu'on fit entrer dans la citadelle aussi-tôt après la nouvelle de Denain: il n'y avoit donc qu'à y courir & à s'y présenter. Tournai n'en avoit pas davantage, & l'on en usa comme à Lille: ajoutez qu'une partie des fossés de la ville étoient secs, aussi s'attendoit-on de nous y voir bientôt. Les bourgeois ne souhaitoient rien davantage. Il n'y avoit qu'un seul bataillon à Bethune, & un fossé sec du côté de la porte d'Arras, autant à Aire, cent hommes à Saint Venant; enfin toutes ces places étoient comme abandonnées.

Si l'on me dit que vingt mille hommes eussent à peine suffi pour l'insulte de toutes ces places tout en même tems, & que l'on se fût extrêmement affoibli au camp d'Anchin par une si grande diversion de ses forces, cette objection seroit peu digne d'un homme du métier s'il s'étoit trouvé sur les lieux; & quand même il en seroit à cent lieues, supposé qu'il fût au fait de la position des deux armées, la carte du pays ne le mettroit-elle pas dans la route des raisonnemens & des conséquences? Nous étions trop avantageusement postés pour rien craindre. Car quand même l'on auroit détaché la moitié de l'armée, & au-delà, jamais les ennemis n'eussent osé tenter ni entreprendre sur notre camp. Je me suis assez expliqué là-dessus. Si l'on me dit que je ne raisonne qu'après l'événement, je répondrai que cela n'est pas vrai; mais quand cela seroit vrai, on n'en peut pas conclure que je raisonne mal: c'est toujours autant de gagné pour notre instruction. Je pourrois pourtant prouver par les lettres des Généraux, que j'avois prévu d'un peu loin tous les avantages que l'on pouvoit tirer de cette entreprise.

Quand même on auroit détaché trente mille hommes de nos forces, on n'eût pas moins pris Marchiennes & nétoié tous les postes, pris les magasins de vivres & de munitions de guerre établis imprudemment sur la Scarpe, parce qu'ils se trouvoient sur nos derrières ou à notre flanc, & à deux pas de nous. Les François ne s'en rendirent-ils pas d'abord les maîtres? Marchiennes n'étoit pas un obstacle contre le dessein que je propoisois, & ce dessein ne demandoit aucun des préparatifs qui éloignent les entreprises importantes ou difficiles dans l'exécution: peut-être eût-on manqué de petards, dont la mode est passée, mais dont on ne doit être jamais dé garni dans les places frontières. On n'ignore pas que les échelles se trouvent partout; que si l'on ne vouloit pas se rendre maître de Lille & de Tournai, à cause des citadelles, tout au moins étoit-on assuré d'emporter d'insulte Douai, Bethune, Aire & Saint Venant, entièrement dégarnies.

Au reste tout ce que je dis ici ne tire pas à conséquence contre la capacité du Maréchal de Villars. Il ne craint point les délateurs de ce côté-là: il a donné des marques trop visibles de ce qu'il vaut; mais ni lui ni aucun Capitaine du monde n'en a donné d'infaillibilité. Il lui suffit qu'il soit marqué au coin des grands hommes, &

qu'il en ait eu un autre en tête, qui ne lui cédoit ni en habileté ni en intelligence. On ne doit pas être surpris s'il n'a pas jugé à propos de pousser plus loin les avantages qu'il sembloit pouvoir tirer du premier. Un retour de fortune ranime, il est vrai, les courages rebutés par ses infortunes précédentes; mais il n'efface pas d'abord de l'imagination les traces & le souvenir des malheurs passés. On se défie de cette fortune & de ses caprices. On craint perpétuellement, par la connoissance que l'on a de l'état de ses affaires, du tems & des lieux, que l'ennemi ne prenne une résolution déterminée, que nous prendrions nous-mêmes si nous étions en sa place; parce que nous pensons mieux que lui. On agit avec beaucoup moins de circonspection après un coup d'éclat & d'intelligence; mais il nous en reste encore assez pour ne point entreprendre ce que nous voudrions bien. Voilà ce qui nous tient encore flotants sur l'exécution des grandes entreprises, qui semblent devoir être une suite nécessaire de la première. Tout ceci peut être regardé comme une critique de fortune à l'égard d'un grand Capitaine, à qui elle présente les occasions. Je ne prétends pas dire que ce qu'a fait M. de Villars soit peu de chose en comparaison de ce qu'il auroit pu faire; puisque ce qu'il a fait est très-grand, & que je ne suis pas assuré qu'il eût pu entreprendre au-delà.

La lettre que le Maréchal me fit l'honneur de m'écrire sur ma proposition, comme celle du Comte son frere, qui mourut peu de jours après, me fit assez connoître qu'on raisonnoit sur ce que les ennemis pouvoient faire pour rompre les mesures que demandoit l'exécution de ce que je proposois. On crut que leur retraite seroit plus prompte qu'elle ne fut; mais je croi que cette retraite ne pouvoit être un obstacle à l'insulte des places de Bethune, d'Aire, Saint Venant & de Douai, comme il me semble l'avoir dit. Peut-être n'ai-je pas raisonné conséquemment dans ces réflexions sur Denain, & que je n'ai pas pris garde à cette maxime si connue, que la raison a diverses faces, & qu'elles ne se présentent pas toutes du même côté à diverses sortes d'esprits, & sur tout à ceux qui ne sont pas initiés au secret des affaires. On me pardonnera; je m'assure, la longueur de ces réflexions; car outre qu'elles appartiennent de droit à ce discours sur Agrigente, la matière m'a paru si neuve, si intéressante, & si pleine d'instructions, que j'ai cru ne devoir point me piquer de brièveté & de laconisme. Révenons.

§. IV.

Embarras réciproques des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commise au siège de Tournai.

Cette hardiesse de Posthumius de bloquer une ville qui renferme de si grandes forces dans ses murailles, si cependant ces forces étoient si grandes, car il pourroit fort bien se faire qu'il y eût faite au texte: cette hardiesse, dis-je, de bloquer une ville qui renferme une armée en dedans, pendant qu'on est soi-même bloqué en dehors, me paroît digne de son courage: car d'enfermer une place à couvert de bons retranchemens, lorsqu'on n'a rien à craindre en dehors; que les assiégés plus forts que ceux qui les bloquent, sont assez dépourvus de jugement & de hardiesse pour se laisser brider; qu'ils manquent à mettre en œuvre tout ce que la supériorité ou l'égalité peuvent nous inspirer de ferme & de résolu, & qu'ils ne pensent pas à rendre inutiles les précautions ordinaires d'une armée qui bloque un plus fort que soi; ces sortes d'exemples ne sont pas nouveaux, & il n'y a rien là de fort extraordinaire. Car comme

me on n'est pas étonné qu'un Gouverneur de place se défende longtems & glorieusement avec deux ou trois mille hommes, contre une armée formidable, on doit mille fois moins l'être si l'assiégeant plus foible que l'assiégé élève une nouvelle place autour de l'autre, & qu'il l'enchasse comme dans un étui. Ms se trouvent tous les deux en mêmes termes, avec cette différence, que celui qui s'est si bien précautionné contre les entreprises de ceux de la place, n'a rien à craindre de la disette, s'il n'est bloqué lui-même, comme il arriva aux Romains devant Agrigente.

Le Comte de Harcourt éprouva pareille aventure au siège de Turin, qu'il tourna en blocus en 1640. car pour avoir négligé de pourvoir son camp, il se vit à la veille de mourir de faim. Cet événement est un des plus extraordinaires qu'on ait vû depuis longtems. Le Prince Thomas s'étoit rendu maître de la ville, & ne l'étant pas de la citadelle, il se mit dans la tête de l'assiéger. M. de Harcourt vint au secours, & assiégea le Prince Thomas. Les Espagnols commandés par Leganés, accourent au secours de celui-ci. Les assiégés comme les assiégeans, se trouvent dans une égale disette: mais comme le Général Harcourt supporta les maux avec une constance qui n'a guère d'exemples depuis les Romains; il eut le même bonheur, la ville fut obligée de capituler faute de vivres, & Leganés de se retirer faute de conduite & de fermeté; car il faut lui rendre cette justice qu'il manqua de l'une, & qu'il ne manqua pas beaucoup de l'autre.

Voilà des fautes d'imprudence bien remarquables dans les deux exemples que je viens de citer. Ne sont-ce pas les mêmes que celles des Romains & des Carthaginois? Les premiers établissent leurs magasins à cinq lieues de leur siège, avec la plus grande sécurité du monde, comme si leurs ennemis n'avoient pas le sens commun. Ceux-ci remarquent cette faute; ils en profitent, leur enlèvent leur Denain & leur coupent les vivres. Le Général Harcourt, un des plus grands hommes de son siècle, tire ses vivres de Suze; c'est en être bien éloigné. Il avoit le tems de se précautionner contre la faim, & de bien munir son camp; il le néglige, Leganés arrive, qui le réduit à l'extrémité; mais il trouve à qui parler. Il trouve un autre Consul Romain, qui ne voit aucun milieu entre mourir de faim & soutenir son entreprise. Il fait voir son courage & sa patience, mais en même tems sa faute, que l'événement fait oublier & tourne à sa plus grande gloire; mais celle des Alliés contre nous est une de celles sur lesquelles le Sophiste le plus subtil ne sauroit chicaner le terrain. Il faut passer condamnation.

Hannon n'en est pas exempt non plus, mais son heure n'est pas venue; car il seroit injuste de le charger des iniquités du Sénat de Carthage, qui eut toujours le défaut de fournir le plus petitement qu'il pouvoit aux dépenses les plus capitales de la guerre. Un effort de finance l'épouvantoit; & lorsque la nécessité l'y obligeoit, ces supplémens arrivoient si tard, qu'ils devenoient inutiles; c'est ce qui contribua le plus à sa perte. Agrigente en est une assez bonne preuve, sans parler de la seconde guerre Punique. On munit si mal cette place qu'elle succomba par cela seul, & cela seul rompit les mesures de Hannon, & produisit enfin sa perte.

Qu'on fasse bien attention à ce que je vais dire. La plûpart des places les plus importantes ne se perdent ordinairement que par le défaut de subsistance. On se contente de les fournir pour trois ou quatre mois. Peu de vivres, encore moins de munitions de guerre, & beaucoup moins d'argent, sans songer qu'elles peuvent être bloquées, ou tenir fort longtems. Un Gouverneur qui n'est pas d'humeur à s'ennuyer, & qui veut faire son devoir, peut tenir plus de six mois; & souvent l'assiégeant rebuté voiant qu'il n'avance point, ou que l'ennemi l'inquiète au dehors, tourne son siège en blocus. *Ce n'est pas assez de fortifier les places, & de les munir seulement pour le tems qu'elles puissent*

sent résister à une attaque de vive force, dit un grand Ministre; mais il faut qu'elles soient au moins fournies pour un an, qui est un tems suffisant pour donner lieu de les secourir commodément.

Si le Cardinal de Richelieu ne nous avoit débité que des choses semblables dans son Testament politique, qui est un fort bon livre, de quelque part qu'il vienne, il ne nous auroit rien appris de fort rare & de fort nouveau; c'est la maxime universelle, qui ne peut être ou qui ne devoit être ignorée d'aucun de ce qui s'appelle animal intellectuel. Pourroit-on s'imaginer, si l'on ne le voioit tous les jours, que mille têtes sages manquent si souvent, & presque toujours dans la maxime du Cardinal? Certains animaux, les fourmis, les abeilles, & mille autres se munissent de vivres pour six mois contre les attaques de l'hiver, parce qu'ils sont assurés de trouver abondamment des vivres après ce terme expiré; mais si à l'imitation de ces têtes sages ils n'avoient fourni leurs magasins que pour trois mois seulement, leur perte ne seroit-elle pas assurée? On n'en seroit pas surpris, dira quelqu'un, ce sont des animaux. Quel nom donnerons-nous à ceux qui négligent de munir & d'approvisionner une place dont on craint le siège, ou un blocus? L'un ou l'autre peut arriver: si elle est très-forte, & que la garnison soit des plus nombreuses, on peut également pancher pour l'un comme pour l'autre. On n'est pas assuré non plus, si le Gouverneur habile & intelligent ne poussera pas plus loin la défense de sa place que le Ministre ne s'est imaginé. Les Carthaginois fournissent Agrigente pour cinq ou six mois; c'est tout ce qu'il en faut, disoient-ils peut-être, elle ne sauroit soutenir davantage contre une attaque de vive force, si elle n'est secouruë; & comme elle ne peut manquer de l'être, elle en a au-delà de ce qu'il en faut, & cependant elle ne l'est pas.

Carthage confie le dépôt d'Agrigente à Annibal. Il avoit assez de vivres s'il eût été attaqué, & peut-être au-delà. Car à en juger par sa misérable conduite, je doute qu'il eût fait une résistance telle qu'on auroit dû attendre de ses forces, s'il eût été assiégé dans les formes. Dès qu'il vit que les Romains prenoient une route toute contraire, & qu'il alloit périr par la faim, plus redoutable que la force de leurs armes, le seul parti qui lui restoit à prendre, sinon pour son salut, du moins pour sa gloire, & pour éloigner la prise de sa place, étoit les sorties, mais grandes & générales, & coup sur coup réitérés. La première avoit assez bien réussi, & elle eût peut-être décidé, s'il l'eût faite plus grosse, & eût poussé plus loin son avantage: si celle-ci avoit été suivie d'une plus forte, les Romains se fussent trouvés très-embarassés, & encore plus après l'arrivée de Hannon. C'est dans ces conjonctures qu'un Gouverneur doit prodiguer sa garnison, & l'on ne la prodigue jamais en vain; on gagne en perdant du monde, parce que l'on en a trop, & qu'ayant moins de gens à nourrir on ménage davantage ses vivres.

On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'Annibal se comporta très-mollement & très-lâchement dans cette affaire. Jamais homme, qui défend une place à la tête d'une garnison qu'on peut appeller une armée, ne manqua plus de résolution & de connoissance de la guerre.

Polybe nous représente les Romains dans une grande nécessité de toutes choses, & dans un si grand déluge de maux, qu'on voit bien qu'ils ne tenoient à rien entre périr & abandonner leur entreprise: ce dernier parti auroit certainement été celui qu'ils auroient pris, si Annibal eût pris celui dont j'ai parlé plus haut: par ce moien il gaignoit un grand mois. Ce terme le fauvoit, parce que les Romains étoient hors d'état d'y atteindre sans se perdre. Voilà certes une grande faute; car quand même le Consul eût pu pousser jusques-là, Annibal se garantissoit du reproche & du blâme d'ignorance & de peu de fermeté. Je pourrois citer un bon nombre d'exemples de pareilles condui-

tes : ceux qui sont arrivés de nos jours sont sans doute préférables aux autres plus éloignés. Celui du dernier siège de Tournai vient ici tout à propos.

De toutes les places de nos frontières de la Flandre, celle-ci pouvoit être placée au nombre des plus fortes & des plus importantes, & dont la conservation nous devoit être la plus chère. Le Maréchal de Villars, qui s'attendoit à être attaqué, renforça son armée aux dépens des garnisons. Celle de Tournai auroit pû être exceptée de la règle générale, parce qu'elle se trouvoit hors de la ligne. En retirant une partie de sa garnison & de ses vivres, n'étoit-ce point avertir l'ennemi, qui feignoit de vouloir venir à lui, d'investir cette importante place, & d'en faire le siège ? C'est ce qui arriva. Hautefort de Surville, Lieutenant Général, y commandoit ; c'étoit un fort brave homme. La défense de Lille, où il avoit brillé sous le Maréchal de Boufflers, étoit un préjugé favorable pour lui ; mais il fit voir en cette occasion qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un Général irréprochable également en tout, & qui réussisse aussi-bien en commandant, que sous les ordres d'un autre. La ville se rendit en fort peu de tems. Il n'y a pas de quoi s'en étonner : on fit trois attaques ; c'est trop pour une garnison si foible. Il fallut se rendre ; mais avant d'en venir là, il eût dû se prémunir de vivres un peu plus qu'il ne fit, & les faire entrer dans sa citadelle, où il eût pû tenir très-longtems. On l'avoit dé-garni, il est vrai, de ses vivres, mais il en eût trouvé chez le bourgeois de gré ou de force ; il prit un ton trop bas, & employa encore des gens pour cette recherche qui le trompèrent. Il se trouva, après être entré dans la citadelle, qu'il n'avoit que pour un mois de vivres. Il ne le donna que trop à connoître par une espèce de négociation qui ne fut nullement approuvée. Il fut donc réduit à soutenir dans sa citadelle avec plus de monde qu'il ne lui en falloit, pour faire durer ses vivres, & amuser l'ennemi pour le reste de la campagne. L'expédient étoit celui qu'Annibal eût dû prendre, & qu'il ne prit pas, faire de grandes sorties, perdre beaucoup de monde, & en faire beaucoup perdre aux assiégeans, qui commirent une très-grande imprudence en faisant le siège de cette forteresse : puisqu'ils savoient eux-mêmes, (& les assiégés ne l'avoient fait que trop connoître,) qu'il n'y avoit que pour un mois de vivres. Or s'il n'y en avoit que pour ce tems, ils devoient la tenir bloquée. Pouvoient-ils espérer de la prendre en moins de tems, puisqu'étant bien munie de vivres, elle eût pû tenir six mois de tranchée ? Je reprends maintenant la suite de mes réflexions.

Hannon avoit pris le bon parti. Les Romains ne pouvoient lui échaper. Il s'étoit si bien posté, & si bien précautionné dans son camp, qu'il n'avoit rien à craindre de l'audace désespérée d'un ennemi qui veut périr, lorsqu'il n'a plus que cela à faire ; mais la faim qui pressoit ceux de la ville, renversa toutes ses espérances. Il se vit dans la fâcheuse nécessité de sortir de son camp, & de courre les risques d'une bataille rangée, quoiqu'il eût pû prendre un autre parti, où le hazard eût eu beaucoup moins d'influence. L'on va voir, si je ne me trompe, qu'il prit le plus déraisonnable. Qui doute qu'il ne lui eût été plus avantageux d'attaquer & d'insulter les Romains dans leurs lignes ; leurs forces étant désunies & dispersées en plusieurs quartiers par une circonvallation, qui étoit d'autant plus difficile à garder qu'ils avoient la contrevallation à défendre contre les sorties & les attaques de ceux de la ville. Encore un coup le Général Carthaginois prit le pire des deux partis, en présentant la bataille aux Romains, c'est-à-dire qu'il leur fournit l'occasion de combattre à leur avantage, par la réunion de presque toutes leurs forces.

§. V.

Ordres de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrain que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains.

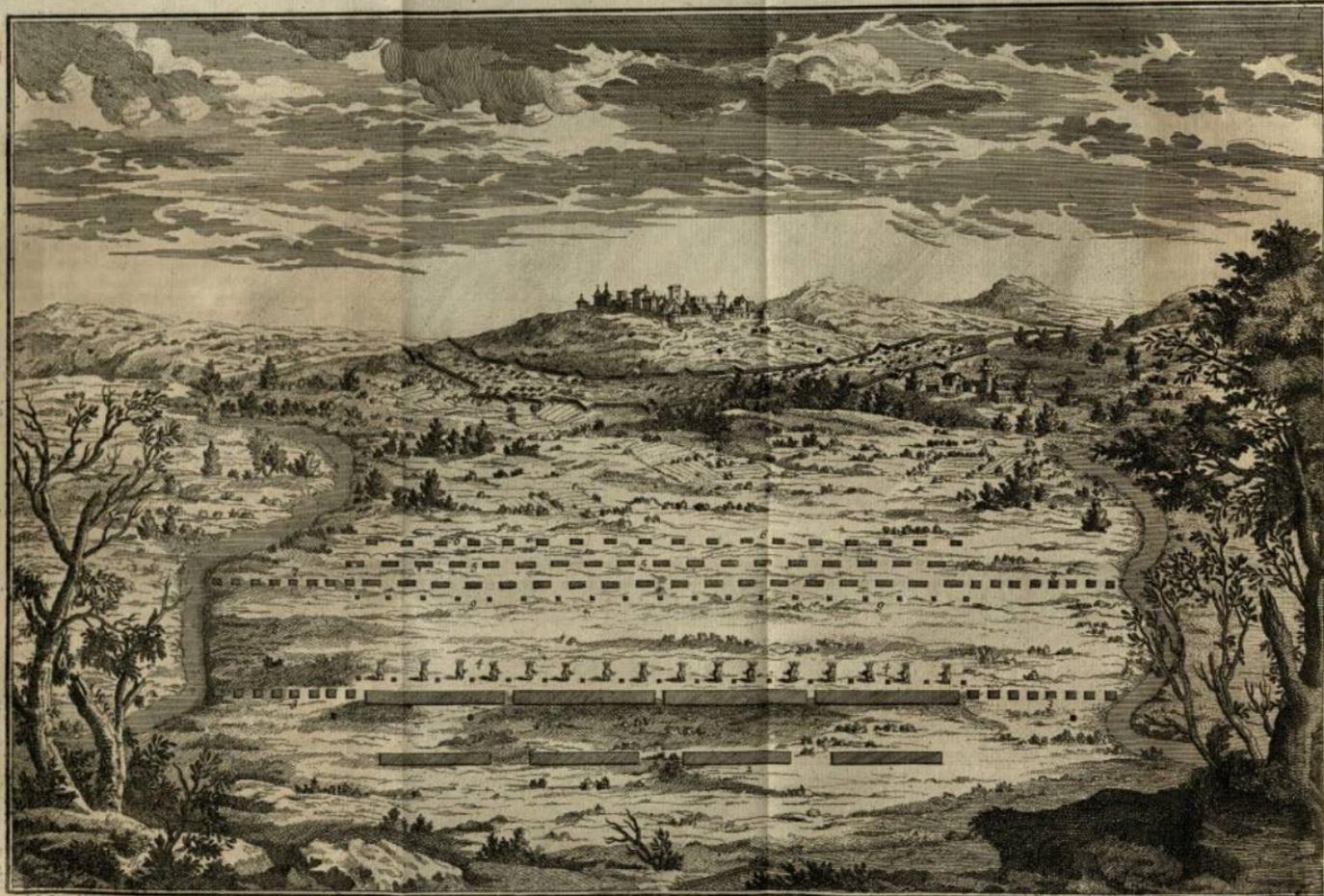
C E qui déterminâ Hannon à mettre tout en risque, fut le combat qui devança cette bataille. Comme il ne connoissoit pas les Romains, ni leur façon de combattre, il engagea un combat où il remporta quelque avantage, mais qui n'étoit guère capable d'effrayer des troupes braves & aguerries, & plus susceptibles de honte que de crainte. Cette maxime n'est pas toujours sûre; car le moindre avantage ou désavantage ne fait pas toujours l'effet auquel on s'attend. Il arrive souvent le contraire; celui qui est battu veut avoir sa revanche, & souvent le victorieux se trouve étonné d'une telle résolution. Je ne disconviens pas qu'entre deux armées peu aguerries, & dans un commencement de guerre, ces sortes d'escarmouches ne fassent quelque impression sur l'esprit des soldats, qui en sont les témoins; car quoiqu'elles ne décident rien, & soient fort inutiles, on juge souvent du gain ou de la perte d'une bataille sur ces sortes de riens, quand il ne s'agiroit que de la mort de deux ou trois hommes.

Notre Auteur passe très-légèrement sur les circonstances les plus capitales de cette bataille. Ce défaut d'exactitude, qui est le péché originel des Historiens Grecs & Latins, ne lui peut être imputé, puisqu'il dit lui-même que ses deux premiers livres ne sont qu'une introduction à sa grande Histoire: je dirai pourtant que quelque excessif qu'on veuille être en matière de brièveté, il y a des occasions où jamais un bon abrégiateur ne supprime des circonstances semblables à celles qui manquent ici; puisque trois ou quatre lignes de plus suffisoient de reste pour nous mettre au fait de ce qu'il nous importeroit très-fort de savoir. Il s'agit ici d'une grande bataille. Il eût dû nous apprendre quelle étoit la situation du pays où les deux armées combattirent, & ajouter l'ordre & la distribution des troupes des deux partis; nous y suppléons au risque de quelques conjectures, & sûrement elles seront bonnes.

Chaque nation suivit sa méthode dans l'art de se ranger. Les Carthaginois se formèrent sur deux lignes à leur infanterie 2, & la cavalerie sur les ailes 3, distribuée par escadrons & sur une seule ligne. Ces deux lignes d'infanterie composoient deux manières de phalanges, c'est-à-dire sans aucun intervalle entre les corps, ce qui ne me semble pas trop selon les règles de la bonne tactique. Ils ne se rangeoient pas toujours sur deux phalanges. Ils se mettoient quelquefois sur une seule. Les éléphants 4, se formoient sur une ligne à la tête de tout & sur tout le front de l'infanterie.

Polybe ne fait aucune mention des armés à la légère. Il y en avoit sans doute. C'étoient des escarmoucheurs qui combattoient avec des armes de jet, & qui disparoissoient, dès que les armées en venoient aux mains tant d'un côté que de l'autre. Ils les entremétoient quelquefois avec la cavalerie. C'étoit-là où devoit être leur véritable poste. Les Romains ne s'en apperçurent que tard. Voilà la disposition de l'armée Carthaginoise. Ce sont des conjectures il est vrai; mais très-probables, puisqu'elles sont fondées sur la tactique de ce peuple qui nous est très-bien connu.

La méthode des Romains dans l'art de se mettre en bataille, étoit très-différente de celle des autres nations, elle leur étoit toute particulière; c'est celle que nous suivons aujourd'hui: Ils combattoient sur deux lignes 5. & une réserve 6. & par petits corps séparés par des intervalles égaux à leur front. Ceux de la seconde étoient rangés vis-à-vis les espaces de ceux de la première. La troisième ou plutôt la réserve étoit



BLOCUS ET BATAILLE D'AGRIGENTE.

étoit composée des Triaires, vieux soldats d'une valeur éprouvée, mais qui étoient en trop petit nombre pour mériter le titre de ligne, quoiqu'ils fussent partagés par pelotons vis-à-vis les intervalles des corps de la seconde ligne, la cavalerie 7. 8. fermoit les aîles de l'infanterie, les armés à la légère 9. partagés par petites pelotes sur tout le front de la première ligne. Voilà en fort peu de mots l'ordonnance des Romains & des Carthaginois & sur laquelle ils combattirent auprès d'Agrigente. Mais ce n'est pas là ce qui nous embarrasse le plus, c'est de pouvoir déterminer la nature du païs, où les deux armées en vinrent aux mains. Car l'avantage de Hannon consistoit bien plus à forcer les Romains écartés & séparés en plusieurs quartiers que de les combattre réunis & tous ensemble. Il n'y a que la connoissance du terrain qui puisse disculper le Général Carthaginois de la faute dont on peut le soupçonner. Deux raisons me portent à croire que cette affaire se passa dans un païs, où les deux armées se trouvèrent resserrées à leurs aîles de telle sorte que le plus fort, tel que l'étoit Hannon, ne pouvoit se servir de l'avantage du nombre contre le foible, qui resserré de son côté se trouvoit sur un front tout semblable. Le foible hardi & entreprenant, qui se rencontre dans des cas semblables, en profite ordinairement. C'est une chose que les Chefs d'armées doivent bien remarquer à la guerre; car en y ajoutant une disposition rusée, que l'autre n'a pas, il faut qu'il l'emporte nécessairement sur son antagoniste.

Ces deux raisons naissent des suites du combat, & font voir manifestement que les deux Généraux combattirent dans une plaine d'une très-petite étendue, écoutons Polybe. *On fit avancer de part & d'autre les armées dans l'espace qui étoit entre les deux camps.* Il falloit donc que le champ de bataille ne permit pas de s'étendre sur un grand front. Voilà le sujet des deux phalanges de Hannon. On comprend bien que ce qu'il avoit de plus que le Romain devoit être en seconde ligne. Si je voulois donner à mon lecteur une idée d'une étendue bornée, je ne me servirois que de ces deux lignes; mais la seconde raison est bien d'une autre force & plus concluante: je la tire de la situation du païs qui existe encore.

Les Carthaginois avoient leur camp entre l'Agragas & le Nypsa, deux petites rivières, aiant Erbesse sur leurs derrières, & la partie de la circonvallation des Romains en front: c'étoit donc entre ces deux rivières que l'affaire se décida; Agrigente se trouvant justement dans la fourche & le confluent du Nypsa dans l'Agragas. Voilà, ce me semble, la difficulté levée, & le lecteur au fait.

Pour cette fois les Romains ne trouvèrent rien de redoutable dans les éléphants; ils n'en souffrirent pas grand mal. Ces animaux durent passer entre les intervalles des corps, qui les laissèrent aller, & tombèrent sur l'infanterie Carthaginoise. Je ne dirai pas ce que fit la cavalerie de part & d'autre, mon Auteur n'en dit mot: puisque Hannon fut battu, il falloit qu'il ne fût guère plus satisfait de son infanterie que de sa cavalerie.

Les Romains battirent tout & pillèrent tout. Ils eurent lieu de se réjouir d'une si grande victoire; & d'autant plus considérable, qu'elle les délieroit de leurs plus grandes infortunes, & de la faim plus formidable que les dangers les plus évidens de la guerre.

§. VI.

Annibal sort d'Agrigente & échape aux Vainqueurs. Exemples de pareilles ruses. Courte digression sur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec ceux dont ils en ont reçu le projet.

Comme la victoire augmente d'autant plus la sécurité & la négligence qu'elle est plus décisive, les Romains se relâchèrent beaucoup de leur première vigilance. Annibal, qui n'étoit sot qu'en matière de défense de place, fit voir qu'il étoit très-propre pour une retraite prompte & subite. Il ne douta point qu'il ne trouvât les Romains très-nonchalans. Il choisit justement & très-habilement ce tems de réjouissance. Sans doute que le combat ne finit que vers l'entrée de la nuit. Annibal attendit qu'elle eût répandu ses sombres voiles, comme disent les Poètes; il sort secrètement de sa place avec sa garnison, comble promptement les deux fossés de la circonvallation & de la contrevallation, & s'échape à l'insû du victorieux, qui n'eût jamais pensé que cela se pût faire. Sa diligence fut telle, que les Romains pûrent à à peine joindre son arrière-garde, qu'ils ne pressèrent point trop.

L'Histoire nous fournit quelques exemples de semblables ruses. Celle de la garnison de Platée est d'une conduite admirable, & bien que parsemée d'une infinité d'obstacles, les uns plus grands que les autres, elle les surmonta tous. Thucydide s'est beaucoup plû au récit de cette entreprise. Je veux citer le passage: si quelques-uns le trouvent trop long, je ne sai qu'y faire; mais je ne puis résister à la tentation, ni m'empêcher de dire qu'ils font d'un fort mauvais goût.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution, dit Thucydide, les assiégés sortirent pendant une nuit sans Lune & un grand orage, sous la conduite du devin Thénet & du Général Eupolpide, qui étoient les auteurs de l'entreprise. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchèrent de la muraille de la circonvallation sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit, outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchèrent un peu éloignés pour ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légères pour être plus agiles, & ils n'avoient de chaussures qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les posèrent dans l'espace qui étoit entre les tours, où ils savoient qu'il n'y avoit personne à cause de la pluie. A l'instant montèrent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse & le poignard, sous le commandement d'Armée, fils de Corebes, & marchèrent aussi-tôt vers les tours, six d'un côté & six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armés seulement de javelots, pour monter plus aisément, & l'on portoit après eux leurs boucliers, pour s'en servir dans la mêlée. Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une thuille, que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet, afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur & le borde, sans savoir ce que c'étoit, à cause de l'orage & de la nuit. D'ailleurs ceux qui étoient restés dans la ville, donnèrent l'alarme à même tems d'un autre côté pour faire diversion: si bien que l'ennemi, en suspens, n'osoit pas quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cens hommes, destiné pour les accidens inopinés, sortit de la circonvallation pour courir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thèbes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour confondre ce signal, en levèrent d'autres à même tems de divers endroits; car ils les tenoient tout prêts sur la muraille. Cependant les premiers qui étoient montés, s'étant saisis de deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient les échel-

les, & ayant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient suivis défendirent le passage, pour empêcher qu'on ne vint à eux : & posant des échelles du haut de la muraille contre les tours, firent monter des gens pour leur servir de renfort, & empêcher l'approche tant d'en haut que d'en bas à coups de traits. Pendant ce tems-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles, & d'abattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils redescendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé, qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres ; mais la-dessus arriva la troupe des trois cens avec des flambeaux : toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en étoit vu, on tiroit contre eux plus juste ; de sorte que les derniers passèrent le fossé sans être attaqués au passage : mais ce ne fut qu'avec peine, parce qu'il étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie ; si bien que le mauvais tems nuisoit autant au passage qu'il contribuoit au succès de l'entreprise. Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thèbes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie ; aussi virent-ils les assiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient sur le chemin d'Athènes.

Cette retraite des Platéens me semble d'autant plus digne d'admiration, que cette garnison ne se retire qu'après avoir fait tout ce qu'on peut attendre des plus braves hommes du monde, & de l'intelligence la plus consommée dans la défense des places ; car à qui est-ce que les assiégeans ont affaire ? A une poignée de gens, & cependant cette poignée de gens les réduit à l'absurde. Ils ne savent où se prendre, ni que devenir. Pour se sauver de la honte qui suit toujours une entreprise manquée, ils tournent leur siège en blocus par deux lignes environnantes d'un travail immense, contre un reste d'assiégés qui font au plus cinq cens hommes, qui se sauvent en partie à travers mille obstacles, & se moquent de leurs ennemis. Voilà ce qu'on ne sauroit trop admirer dans un Gouverneur. Ces sortes d'exemples sont d'une très-grande rareté dans l'Histoire, il faut qu'on l'avoue. Memnon nous en fournit pourtant un presque semblable dans ses circonstances à celui de Platée. On sait quel homme c'étoit que ce Memnon. C'étoit un Grec très-célébre, & Général des armées des Perses, un des plus grands Capitaines que la Grèce ait jamais produit. On en pensera tout ce qu'on voudra : mais si l'on jette un peu les yeux sur la conduite de ce grand homme, on conviendra tout comme moi, qu'Alexandre le Grand n'eût pas été fort loin dans ses conquêtes, s'il eût eu plus longtems un tel antagoniste en tête. Il mourut peu de tems après le siège d'Halicarnasse, qu'il défendit, & qui lui fut si glorieux. Ce Général après une défense très-longue & très-opiniâtée, se trouvant réduit à l'extrémité, par les travaux que les assiégeans avoient poussés jusques dans la ville, il ne crut pas qu'il fût digne de son courage de capituler. Il propose à Orontat & aux Officiers principaux de la garnison d'abandonner la place, & de mettre le feu à l'Arsenal & aux maisons les plus proches de la muraille ; on le fit, & en peu de tems le feu se répandit de tous côtés. Après avoir jetté un nombre suffisant de troupes dans la citadelle, Memnon se retira à la faveur de la nuit dans l'isle de Cos, emportant tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville. Puisque nous sommes sur ces sortes de retraites, n'oublions pas celle de Pompée.

Ce Capitaine s'étoit enfermé dans Brunduze avec vingt-cinq cohortes. Voilà bien du monde. N'auroit-on pas dit qu'il vouloit s'y ensevelir plutôt que de lâcher à son ennemi une place si importante ? Il ne fut pas longtems sans reconnoître son imprudence, & que la mer dont il se voioit le maître ne lui serviroit de rien contre un tel homme que César. Celui-ci, qu'il sembloit beaucoup mépriser, & qui lui apprit à

se mieux connoître, se résolut de le bloquer dans cette place : le plus difficile étoit de lui ôter toute ressource du côté de la mer ; il songe à boucher l'entrée du port par une jettée à l'endroit le moins profond, & de fermer le reste par une estacade. Pompée qui vit que l'ouvrage avançoit beaucoup, craignit le sort d'Alexia, & très-assurément cette aventure lui passa par la tête. Il commença à penser à sa retraite ; Mais pour s'empêcher d'être forcé, sur l'heure de son embarquement, il fit boucher, dit César, les portes de la ville, & les avenues des places & des carrefours, & pratiquer dans les rues de grandes coupures garnies de pieux par dedans, & de bâtons brûlés par le bout, & couvertes de claies avec un peu de terre pardessus. Il ferma aussi les avenues de grosses pièces de bois, en forme de palissades ; & lorsque tout fut fait, il embarqua sans bruit ses soldats, après avoir disposé quelques gens de trait le long des murs, avec ordre d'en partir au premier signal, & pour cet effet il leur laissa des chaloupes. L'affaire réussit comme il se l'étoit proposé ; il embarqua ses troupes, & mit tout aussi-tôt à la voile. Toutes les mesures qu'il prit pour cette retraite, font d'un homme sage & avisé, mais non pas tant qu'on diroit bien dans une guerre civile, où chacun prend le parti qu'il lui plaît, & en change sans honte ; car par ces précautions il étoit aisé de connoître le dessein qu'il avoit en tête, & ce fut un miracle que César n'en fut pas averti, & un autre que la mer ne lui fut pas contraire. Finissons par un autre exemple, & descendons jusqu'au tems où nous vivons, c'est-à-dire jusqu'à la guerre de 1701.

Le Comte de Thungen aiant assiégé Haguenau sur la fin de la campagne de 1705. Péri, Maréchal de Camp, défendoit cette place. Il ne fut pas longtems sans jurer contre la coutume établie pendant tout le cours de cette guerre, de laisser assiéger & prendre les places sans les secourir. Ce Général, après sept jours de tranchée ouverte, se vit bientôt réduit à l'extrémité : du moins il en sentit les approches, il demanda à capituler, & à sortir de la place avec tous les honneurs de la guerre. L'ennemi ne se trouvant pas d'humeur à lui accorder ses demandes, & le voulant prisonnier de guerre, aussi-bien que la garnison, & Péri ne s'accomodant pas de ces conditions, on recommença à tirer. Ce feu ne pouvoit pas durer long-tems ; la brèche devenant de plus en plus praticable, il étoit visible qu'il faudroit bientôt subir les conditions du vainqueur. Le Gouverneur ne savoit où donner de la tête, ni quel conseil prendre. Un Officier de la garnison, qui connoissoit parfaitement le país, se mit en tête de le tirer d'embaras par une voie extraordinaire, & il en vint à bout. J'ai un avis à vous proposer, lui dit-il, c'est à vous, Monsieur, à le prendre ou à le rejeter : mais dans l'extrémité où vous vous trouvez, je n'en vois aucun autre plus honnête. Nous sommes investis, mais non pas tellement bridés du côté des marais, qui interrompent la circonvallation, que vous ne puissiez vous sauver sûrement & sans péril avec toute votre garnison, en forçant la chaussée du côté de Saverne, tout chemin faisant : car outre qu'elle est mal gardée, il n'y a pas d'apparence que l'ennemi puisse se douter de rien. J'ai examiné toutes choses, il ne s'agit que de l'exécution, & dans cette affaire vous n'avez pas un moment à perdre pour vous sauver avec honneur, ou pour vous rendre avec honte, & ce n'est pas là votre intention.

Péri, ravi de trouver un homme qui lui ouvre un expédient capable de le délivrer des embarras où il se voit, l'écoute avec joie ; il le trouve plein de raison, & embrasse une occasion si favorable ; il renvoie l'Officier, & lui demande un secret inviolable ; il médite sur l'exécution de cette entreprise, & la trouve aisée ; il assemble sur le champ le Conseil de guerre, chose assez inutile, puisqu'il n'avoit nulle envie de proposer ce qu'il avoit intention de faire, soit qu'il fit cette démarche pour rendre son secret plus impénétrable, ou qu'il voulût donner une plus grande idée de son

courage & de sa résolution. Messieurs, leur dit-il à peu près, je vous ai appelés pour vous communiquer ce qui me passe dans l'esprit. Vous savez que nous n'avons rien négligé pour remplir nos devoirs par une résistance digne de gens de cœur: je suis content de vous comme vous devez l'être de ma conduite à cet égard. J'ai crû devoir capituler, dès que je me suis apperçû que j'étois ouvert au corps de ma place; j'ai proposé de me rendre à des conditions honorables pour votre honneur comme pour le mien, l'ennemi m'en offre de honteuses, & si peu supportables, que je ne saurois m'y livrer: il faut tous périr sur la brèche plutôt que de nous rendre avec deshonneur; c'est mon intention, & sans doute la vôtre: je ne vous ai assemblés que pour cela seul: prenez là dessus vos mesures, car je ne vois point d'autre chemin pour rendre l'ennemi raisonnable que celui de la brèche; il pensera plus de deux fois à ce qu'il aura à faire, lorsqu'il nous y verra tous portés.

Cette harangue n'eût surpris personne du tems de nos peres, parce que la plus grande résistance des assiégés se faisoit au corps de la place, & que l'usage d'y soutenir l'assaut, & même plusieurs, étoit une loi qu'on n'avoit garde d'enfreindre. On l'ignore aujourd'hui, de sorte que la harangue ne fut du goût de personne, & fut trouvée tout aussi singulière que celle de Vercingetorix à Alexia; il ne se trouva qu'un seul Officier de l'avis de Péri. On alléqua mille lieux communs militaires pour le dissuader d'un dessein apparemment téméraire, & mille raisons qui n'étoient point mal fondées, la garnison se trouvant trop foible pour un coup de cette nature. Péri tint bon, & congédia l'assemblée, hors le seul de la troupe qui venoit de lui applaudir, & auquel il fit part du dessein qu'il avoit de fortir de sa place, & de se sauver par une retraite secreete avec toute sa garnison. Celui-ci trouva l'entreprise infallible, & il fut chargé de l'arrière-garde. La nuit fut choisie pour l'exécution; la garnison se met sous les armes dans les différens quartiers de la ville, l'extrémité où l'on se trouvoit en fut le prétexte: & après avoir pris la précaution de laisser quelques tirailleurs du côté de la brèche, on sort secrètement & dans un grand silence, on enfile la chauffée du côté de Mariandol, où l'on ne trouva aucun obstacle, & l'on se retire à Saverne. Celui qui faisoit l'arrière-garde alla par un autre chemin, traversa la Montre, se jeta dans les bois, & se retira avec le même bonheur. Les alliégeans furent si mal informés de cette retraite, qu'il étoit grand jour qu'ils ne s'étoient pas apperçûs qu'ils tiroient leur poudre aux moineaux.

Cette ruse fit beaucoup d'honneur à Péri; mais on dit que selon la louable coutume des Généraux avisés, qui croiroient leur gloire imparfaite s'ils ne se l'attribuoient toute entière, il ne fit aucune mention de l'auteur & du conducteur de cette entreprise; ce qui me semble peu digne d'un homme de guerre & d'un véritable courage: mais qui ne fait que le plus grand nombre des Officiers d'armée est marqué à un coin si honteux? Combien d'exemples ne pourrais-je pas citer de ces sortes de filous de la gloire & des actions d'autrui? Combien d'Officiers se sont-ils plaints de ces sortes d'injustices? Combien en connoissons-nous qui se sont avancés par les actions d'autrui? De Sueil fit une très-belle action à la bataille de Castillon, un autre s'en orna. Mais combien y a-t-il de De Sueils? Nous avons passé par ces piques comme bien d'autres. On n'usoit guère de ces sortes de bassesses aux tems antiques. Ceux qui y sont sujets feroient fort bien de lire la vie de Sylla & d'Agricola, qui savoient si bien rendre justice à la valeur & aux services des Officiers habiles, qui les mettoient sur la route des grands desseins. Tacite fait mention honorable de celui-ci, dont il a écrit la vie; car il dit que s'il se faisoit redouter des ennemis, il ne se faisoit pas moins aimer des siens, se rendant témoin irréprochable de la valeur de chacun, & ne déroba jamais la gloire à personne. Cet éloge fait beaucoup d'honneur

à Agricola, mais le premier l'emporte sur le héros de Tacite. Plutarque nous apprend dans la vie de ce grand Capitaine, qu'après toutes ses victoires il fit graver sur les trophées qu'il érigea : *A Mars, à la Victoire & à Venus, pour marquer, dit l'Auteur, qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la fortune que par sa grande capacité, par sa force & par la valeur de ses troupes.* Mais voici quelque chose de plus fort. Car il dressa deux trophées, continue Plutarque, le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dressa dans l'endroit où Archélaus avoit commencé à plier, & à fuir jusques sur les bords du Molus; & l'autre sur le sommet de Thurium, que l'on avoit heureusement gagné en tournant les Barbares, & sur ces trophées il étoit marqué en lettres Grecques : *À LA VALEUR D'HOMOLOICHUS ET D'ANAXIDAMUS.* C'est qu'il dût uniquement à ces deux hommes la victoire qu'il remporta sur Archélaus. Ce qu'il y a de plus grand & de plus magnanime dans Sylla, c'est que ces deux personnages n'étoient pas Romains, mais Grecs de la ville de Chéronée, qui s'offrirent d'aller gagner la cime de Thurium avec un petit nombre de soldats d'élite.

M. de Barbesieux commandant à Marseille en 1535. n'étoit pas un Sylla. En voici la preuve.

Charles-Quint s'étant mis la conquête de la France en tête, entra dans la Provence, & s'avança jusque à Aix, où il perdit si bien son tems, qu'il nous donna celui de nous fortifier à Marseille, par où il eût dû commencer, & d'où il eût pû tirer tous ses vivres pour la subsistance de son armée. Les grains ne lui manquoient pas, mais il lui falloit des moulins pour les moudre: on eut la précaution de les ruiner tous, de sorte qu'il ne lui resta que celui d'Aubagne. François I. s'étoit avancé jusqu'à Avignon pour défendre le passage de la Durance, ou pour le combattre en deçà dans la plus belle plaine du monde. Ce moulin d'Aubagne inquiétoit le Roi. Il avoit écrit aux Marseillois de tenter de le détruire; mais l'entreprise parut impossible à M. de Barbesieux, qui manda plusieurs fois au Roi que ce poste étoit bien gardé, & à deux pas de l'armée Imperiale. Le Roi se désespéroit, parce qu'il voioit bien qu'en ruinant le moulin il coupoit la gorge à son ennemi.

Le Capitaine Montluc, plein de ressources & de lumières, d'un esprit vif & entreprenant, voiant qu'on regardoit cette entreprise comme folle & téméraire, s'informa si bien de l'endroit à des gens du lieu même, qu'elle ne lui parut que hardie, & ne dépendre que du secret & de la diligence. Il se résout de tenter l'aventure. Il la proposa à M. de Barbesieux, & lui promit d'en rendre bon compte. Le Commandant rit de cette fanfaronade, ne s'imaginant pas que cela fut possible, & qu'on pût y penser sans témérité & sans folie, outre qu'il y avoit quatre bonnes lieues de Marseille à Aubagne. Cependant Montluc l'entreprend, & ne demande que six vingt salades, quoiqu'il y eût beaucoup plus de monde dans le moulin, où les ennemis s'étoient fortifiés, & beaucoup plus encore dans la ville. Le détail que l'Auteur fait de cette entreprise est admirable, & écrit d'une manière noble, simple, amusante, & d'une très-grande instruction. Je ne le rapporterai pas, parce que cela n'est pas de notre sujet. Il suffit de dire que Montluc força le moulin, le détruisit, & se retira bravement, au grand étonnement de M. de Barbesieux, qui étoit de ces especes d'hommes qui ne croient jamais les autres capables de ce qu'ils ne sont pas capables de faire eux-mêmes, & qui n'ont pourtant pas honte de s'attribuer bassement les actions d'autrui.

Je pensois bien, dit ce savant Officier, que M. de Barbesieux, lorsque le Roi arriva à Marseille, me présentât à Sa Majesté, & lui dit comme j'avois fait l'entreprise, afin d'être connu de Sa Majesté. Mais tant s'en faut qu'il le fit, qu'au contraire il s'attribua tout l'honneur, disant que c'étoit lui qui avoit inventé la dite entreprise, &

nous l'avoit baillée à exécuter. *M. de Montpezat* se trouva fort malade, qui n'en put rien dire; de sorte que je demurai autant inconnu du Roi que jamais. Ce que je sus du Roi *Henry de Navarre*, qui m'a dit avoir lu les lettres que ledit sieur de *Barbesieux* avoit écrit au Roi, par lesquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladite entreprise. *M. de Lautrec* n'eût pas fait cela. Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. *M. de Tavares*, qui est en vie, peut témoigner de la vérité, & si est-ce que ces ruptures de moulins tant d'un côté que d'autre, même-ment de celui-là, mirent le camp de l'Empereur en si grand nécessité, qu'ils mangeoient le blé pilé à la Turque, & les raisins qu'ils mangeoient mirent leur camp en si grand désordre de maladie & mortalité, même-ment parmi les *Alle-mans*, que je pense qu'il n'en retourna jamais mille en leur pais.

§. VII.

Blocus d'Agrigente. Il est plus prudent de bloquer que d'assiéger en forme les villes d'une grande étendue. Quand les lignes sont menacées, souvent le plus sûr est d'en sortir. *Affaire de Turin en 1706.*

IL paroît assez que le dessein des Romains étoit d'assiéger *Agrigente* dans les formes. La perte de leurs machines, plus que toute autre chose, les détermina à un blocus, & ce blocus, sans qu'ils y prissent garde, fut la cause de leur salut & de la prise de la place, qui selon toutes les apparences leur échappoit. La garde de leurs travaux & de leurs machines eût fait une telle diversion de leurs forces, qu'il leur eût été morale-ment impossible de soutenir leur circonvallation & leurs travaux tout en même tems.

Les sièges des grandes villes sont très-difficiles & très-incertains, lorsqu'elles sont bien munies, que de puissantes garnisons & des Officiers habiles les défendent, & que les garnisons sentent une armée en campagne, qui n'est point empêchée par une autre, qui la tient en cervelle, & qui retorque sur ses mouvemens pour lui couper broche, comme parle *Brantome*. C'est ce que nous appellons aujourd'hui *Armée d'observation*: Méthode, pour le dire en passant, qui est selon mon sens, sujette à de fâcheux inconveniens. Quoiqu'on en dise, le pour & le contre combattent également des deux côtés, je tiendrois plutôt pour celui-ci que pour l'autre. Un Général habile, qui cherche à secourir la place, le peut plus aisément qu'on ne se l'imagine. Un mouvement fait à propos le met au dessus du vent, & démonte toutes les mesures de l'antagoniste. Témoin *Denain*. Ces sortes de manœuvres n'appartiennent pas à tout le monde, les imaginations communes ne vont pas si loin. Deux Généraux, également habiles & expérimentés, se joindront bientôt: si celui, qui veut secourir la place, ne trouve rien de plus subtil à faire, & que l'autre ne puisse l'éviter, la fortune du siège dépend de cette affaire: le hazard ne manque jamais d'y avoir la principale part, & souvent toute entière: si le dernier est battu, voilà son siège évanoui & sa réputation perdue. On manque son coup, c'est un grand mal, & l'on perd une bataille, ce qui est encore pis. J'aurois mille choses à dire là dessus; mais je les écarte avec regret, cela pourra venir ailleurs. Puisqu'il s'agit dans cette affaire d'une armée toute employée dans un siège, & renfermée dans une ligne environnante d'une très-grande étendue, & divisée en plusieurs quartiers; je crois que dans ces occasions un blocus est toujours plus prudent & plus assuré qu'un siège dans toutes les formes.

César n'eut garde d'assiéger *Alexia*, il se contenta de bloquer cette place par ces deux lignes si célèbres dans l'Histoire. Il ne fut pas si mal avisé que de fonder sa subsistance

sur les places voisines de son camp ; il le munit de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche ; ce qui devoit apprendre aux Généraux d'armée à ne pas compter sur les convois qu'ils reçoivent de tems en tems des villes les plus proches. Cela s'appelle vivre au jour la journée.

Nous tombâmes dans une faute toute semblable au siège d'Arras en 1640. sous le regne de Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu étoit assez bien informé que les Espagnols assembloient toutes leurs forces pour le secours d'une place si importante. On conseilla au Cardinal Infant de couper les vivres aux assiégeans. Rien n'étoit plus aisé. Richelieu y avoit très-mal pourvû. L'Infant devoit savoir que lorsqu'il s'agit d'une entreprise extrêmement importante, telle qu'étoit celle-là, qu'on fait d'ailleurs que l'ennemi n'oubliera aucun effort pour le secours de la place ; que l'on fait encore qu'il est maître de la campagne, & qu'on n'a d'armée à lui opposer que celle qui est enfermée dans ses lignes ; quand on fait, dis-je, tout cela, peut-on demeurer suspendu entre ce qu'on fera & ce qu'on ne fera pas ? Rien ne l'empêchoit de couper les vivres aux assiégeans, en se campant entre eux & les places d'où ils tiroient leurs convois. N'étoit-ce pas là le sentiment de tous les Généraux ? S'il eût pris ce parti, & qu'il n'eût pas perdu à délibérer le tems qu'il falloit employer à agir, il eût obligé les François à lever honteusement le siège. Il eut tout le tems de voir cela pendant qu'il fut campé auprès des lignes, au lieu qu'il les attaqua sans fruit à cause de leur force extraordinaire. Mais Richelieu étoit-il bien assuré que le Général d'Eglise ne verroit goutte dans cette foule d'avantages & d'occasions qui se présentoient pour ruiner & réduire à néant une entreprise de cette importance ? Ces avantages étoient frans. Un peu de réflexion suffisoit de reste pour les reconnoître, si le Général Espagnol en cette occasion eût été homme à en faire. Mais le Ministre François fut-il plus habile & plus clairvoiant ? J'en doute. Car pourquoi ne munit-il pas son camp de vivres & de munitions de guerre pour tout le tems du siège ? Dans les entreprises de cette conséquence, c'est peu lorsqu'on n'en a pas pour trois mois. Ce n'étoit pas là le pis qui nous pouvoit arriver en levant le siège de cette place ; il falloit se retirer, & la retraite ne pouvoit se faire qu'en passant sur le corps de l'armée Espagnole, beaucoup supérieure à la nôtre, & composé de tout ce que l'Espagne avoit de fort & de redoutable.

Si le Cardinal Infant pancha plutôt à insulter nos lignes qu'à nous couper les vivres, parti qu'il crut peu digne de son courage, ou qui passoit son intelligence ; si, dis-je, il rejetta celui-ci pour prendre l'autre, & s'il le prit tard, c'est qu'il s'imagina qu'il nous trouveroit foibles, abattus & atterrés des travaux du siège & de nos pertes. C'étoit mal raisonner, il n'est pas toujours sûr, il ne l'est même jamais de secourir une place lorsqu'elle est à l'extrémité, & que les assiégeans n'en peuvent plus, ou que le siège est fort avancé. Il l'est encore moins au commencement d'une guerre, & à la première grande entreprise. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui s'imaginent que le tems le plus propre est, lorsque les troupes sont affoiblies par la défense vigoureuse & opiniâtée des assiégés. Rien n'exerce davantage les troupes que les sièges, & sur tout ceux qui sont féconds en grandes sorties. Quand on attend ce tems-là au commencement d'une guerre, c'est exposer une armée déjà aguerrie contre une autre qui l'est encore plus. Le meilleur & le plus prudent à l'ouverture d'une guerre, est de débiter par quelque siège important qui aguerrisse les troupes de nouvelles levées, ou celles qui n'ont encore rien vû.

Dans le même siège, lorsque le Cardinal Infant se présenta devant nos lignes, on assembla le Conseil. La Meilleraie proposa de sortir des lignes, & d'aller au-devant des ennemis pour les combattre. On fut d'un avis contraire. *Leur armée, disoit-on, est au moins aussi forte que la nôtre. Pour aller à eux il faudroit lever tous les quartiers*

après

après cela il seroit facile de jeter du secours dans la place & de se retirer, sans que nous passions les combattre. Dans ce cas nous voilà dans la nécessité de lever le siège. Ces raisons étoient sages & prudentes, & conformes aux conjonctures. Ce que dit le Cardinal de Richelieu, qu'il n'avoit jamais lû dans l'Histoire qu'on fût sorti de ses lignes, après avoir demeuré si longtems à les faire, n'est pas encore une raison de n'en pas sortir. Cela dépend du tems & des conjonctures. Qui lui avoit dit qu'il n'y eût rien de tout cela dans l'Histoire? Les exemples de pareils faits y sont sans nombre. Celui d'Agrigente n'en est-il pas un? Si Richelieu eût été à l'école de Hannon, les François n'eussent-ils pas imité Posthumius, qui sortit de ses lignes pour se délivrer de l'extrémité où il se trouvoit?

Au dernier siège de Belgrade, le Prince Eugène se trouva dans le cas de sortir de ses lignes, il n'y manqua pas, & c'est à mon sens une des plus belles actions qu'il ait faites en sa vie: ce qu'il y a de singulier & de bien extraordinaire, c'est qu'il se soit trouvé des gens, qui aient trouvé à reprendre sur la conduite de ce grand Capitaine, qu'ils qualifioient d'imprudente & de téméraire. Je leur demanderois volontiers des preuves démonstratives de leur créance: sans doute qu'ils se verroient très-embarrassés s'ils étoient obligés de nous en donner quelqu'une; ce seroit les jeter dans un défilé très-embarrassant, & dans un guet-à-pens très-incommode.

Que dirons-nous du dernier siège de Turin? Ecarterions-nous un tel exemple qui s'est passé sous nos yeux? Nous n'avons garde, il fait trop bien à notre sujet & à notre propre instruction, à laquelle nous visons toujours. Je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail d'un événement si extraordinaire, il est trop connu dans le monde: on fera seulement quelques remarques sur certaines circonstances les plus capitales, & auxquelles personne n'a peut-être encore pensé. Aurions-nous dû sortir de nos lignes, ou n'en pas sortir? C'est une question qu'un homme du métier résoudra sans peine: qui peut douter que le premier parti ne fût le meilleur, lorsqu'on eut appris la nouvelle que les ennemis étoient passés en deçà du Pô? n'auroit-on pas dû aller à leur rencontre, sans délibérer, & au plus vite? Cela étoit dans les règles; mais eût été furieusement s'en écarter lorsqu'ils eurent traversé la Doire. Nous n'avions alors à défendre que le côté de la circonvallation, qui étoit au-delà de cette rivière, c'est-à-dire un front d'une très-petite étendue; & cependant ce côté-là ne se trouvoit-il pas absolument dénué de troupes? Il le fut à tel point, que la brigade de la Marine se vit dans la triste nécessité de border le retranchement sur deux de hauteur. On aura de la peine à croire, qu'on ait laissé si fort dégarni un poste d'une importance si capitale, dans le tems que les deux tiers de notre infanterie restent inutiles dans les autres plus éloignés où l'on n'en avoit que faire.

Le dessein de M. le Duc d'Orleans étoit de lever tous les quartiers, & de marcher droit aux ennemis, qui passoient le Pô à Veillane. C'étoit sans doute le meilleur & le plus honorable parti que l'on eût dû prendre, & digne du courage de ce Prince; il s'y étoit déterminé: mais le Maréchal de Marfin, quoiqu'il fût dans le fond un brave homme, avoit pris de bonnes mesures pour que ses sentimens prévalussent sur ceux de M. le Duc d'Orleans; il avoit mandé à la Cour qu'il étoit beaucoup plus avantageux d'attendre les ennemis dans nos lignes, que de leur aller au-devant. Il appuïa son opinion de raisons assez spécieuses, sans s'appercevoir que la grandeur de la circonvallation nous réduisoit à rien. La Cour lui envoya un ordre du Roi, qui bridoit de telle forte le pouvoir du Prince, qu'il ne pouvoit rien faire que selon le bon plaisir du Maréchal. Celui-ci tint cet ordre fort secret pour s'en servir en cas d'occasion. Elle ne pouvoit manquer de se présenter, puisque les ennemis accouroient au secours de la place. Le Maréchal produisit enfin cet ordre, qui fut en partie la cause de tous nos malheurs. Je

dis en partie, car il sembloit que la fortune voulût nous assurer la victoire sans sortir de nos lignes. En effet les ennemis, en passant la Doire pour attaquer la partie de la circonvallation qui étoit de l'autre côté de cette rivière, nous fournissoient la plus belle occasion du monde de les défaire; car par une manœuvre si peu sensée, ils nous mettoient en état de porter toutes nos forces de ce côté-là, sans rien craindre sur tout le reste de la circonvallation qui se trouvoit entre cette rivière & le Pô. Par là ils nous mettoient en état de les faire repentir de leur entreprise, puisqu'ils alloient tenter par l'endroit le plus difficile: quoiqu'on s'y fût moins précautionné à l'égard des retranchemens, il ne devenoit pas moins impraticable par les forces que nous pouvions leur opposer,

Rien n'empêchoit le Maréchal de Marfin de faire marcher vingt bataillons & autant d'escadrons de ce côté-là, & de tirer quinze autres bataillons de la hauteur des Capucins, où Albergotti étoit avec quarante qu'il avoit fait venir de son côté. Le Maréchal n'en avoit-il pas reçu ordre de M. le Duc d'Orléans? Il l'oublia, ou fit semblant de l'avoir oublié. Toute la nuit & jusqu'au lendemain, que les ennemis attaquèrent, le tems se passa en vaines contestations & en discours inutiles: les uns disant une chose, & les autres tout le contraire. Cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échappe; & pendant que les ennemis se forment de l'autre côté de la Doire, on n'y envoie aucunes troupes pour renforcer le peu qu'il y en avoit, sans penser que tout ce qui étoit en deçà étoit inutile: ces quarante bataillons, plantés comme des termes sur la hauteur des Capucins, & sous les ordres d'Albergotti, que font-ils là? Ne diroit-on pas qu'ils sont à cent lieues de la ligne en-delà de la Doire? Ils n'en sont pourtant qu'à deux pas. Je le demanderois volontiers à l'ombre du Maréchal de Marfin, elle me renverroit sans doute à celle d'Albergotti. Si je m'adressois à celle-ci, quelle bonne raison en pourrois-je espérer? Le fait répond pour elle.

Puisque nous en sommes là, donnons quelque chose du caractère militaire de cet Officier Général. Je ne dirai rien de son pays, chacun sait qu'il étoit Italien & d'une des meilleures Maisons de Florence. Il étoit venu fort jeune en France, & y apporta une grande inclination pour les armes. Il étoit d'une humeur sombre & mélancolique; grave, composé & retiré en lui-même; un air impérieux & pensif: allant à ses fins autant bien qu'homme de son pays; parlant peu, & donnant par là lieu de croire qu'il pensoit beaucoup; prévenu en faveur de ses sentimens jusqu'à dédaigner ceux d'autrui, quels qu'ils fussent. Circonspect au-delà des bornes, jamais il ne se croioit assez de troupes. Ce qu'il falloit éviter, il le prévoioit longtems avant qu'il arrivât, & pour n'y pas tomber il trouvoit dans son fond des précautions sans nombre. Cette fécondité est bonne, mais il faut la resserrer aux précautions nécessaires: sans cela elle étouffe le vrai courage, & produit bien des fautes. Je ne m'arrêterai pas sur toutes celles que l'on a reprochées à M. d'Albergotti, il en est peut-être dont on a eu tort de le charger. D'ailleurs j'honore ce qu'il avoit de bonnes qualités, & ce seroit outrer la censure que de nier qu'il en eût. Je me borne à l'affaire de Turin: on ne me fera pas un crime d'en penser & d'en dire ce que tout le monde en pense & en dit.

Que fait donc M. d'Albergotti sur la hauteur des Capucins? Il se plaint qu'il n'y est pas trop en sûreté, & qu'il n'a pas assez de quarante bataillons pour se défendre. Le Maréchal devoit-il avoir égard à ses terreurs & à ses craintes imaginaires? Pouvoit-il ignorer que l'ennemi n'avoit de ce côté-là qu'un corps de cinq à six mille hommes de milice du pays, de misérables païsans, & deux ou trois bataillons de troupes réglées, & le tout pour la mine. Albergotti le voioit bien, il se plaint pourtant qu'il n'a pas assez de vingt mille hommes; on les lui laisse pendant qu'on néglige tout le front de la circonvallation de l'autre côté de la Doire, où l'armée du secours paroît en bataille sans

aucune distraction de ses forces, ne pouvant même entreprendre sur nous que par ce seul endroit de la rivière dès qu'ils l'ont une fois passée.

Lorsqu'on vit que c'étoit tout de bon, & qu'on alloit être attaqué, on envoya à l'Albergotti; on lui demanda un secours de dix ou douze bataillons; il répond qu'il va être attaqué, qu'on s'y dispose: en effet cinq ou six mille païsans étonnés & tremblans de se voir si près de lui font des gens fort redoutables. On a beau lui repliquer que ce n'est pas à son poste que les ennemis en veulent, puisqu'ils en sont séparés par le Pô & par la Doire. Il ne veut rien écouter de tout cela. Cependant les ennemis attaquent toute cette partie de la circonvallation ainsi dégarnie, la pénètrent à la droite, où il n'y avoit presque personne, & l'emportent sans peine, bien moins par l'habileté de leurs Généraux que par la faute du Maréchal. Que peut-on penser de cette conduite? Que peut-on penser après cela des éloges qui furent faits de la conduite d'Albergotti devant & après cette action, qui nous fut si malheureuse, pendant qu'on ne dit mot & qu'on ne tient aucun compte de quelques Officiers Généraux très-estimables, qui pensèrent toujours bien, & qui furent très-bien leur devoir?

Tout ce que je viens de dire ici touchant d'Albergotti, ne touche en rien son honneur. Nous n'avons garde de lui disputer le courage, on fait qu'il n'en manqua jamais par tout où il a été besoin de le faire paroître; on lui rend volontiers cette justice; on ne lui refuse pas non plus son grand talent dans le détail des choses militaires, & plusieurs belles qualités très-estimables & très-louables; mais nous ne pouvons convenir qu'il eût celles qui composent le Général d'armée. Après l'affaire de Turin, sans parler des autres, ne sommes-nous pas bien fondés? Mais remarquez, s'il vous plaît, l'étoile de ce Général. Cette conduite, qui eût dû faire rabattre prodigieusement de l'idée qu'on avoit de son savoir, & de l'estime qu'on faisoit de lui, l'élève & lui produit une profusion d'éloges. Ne fut-il pas lui-même l'unique & principale cause d'une infortune si accablante? Qui peut en douter sans absurdité? Que fait ce Général après avoir joué le personnage de Spectateur immobile? Il décampe de son poste, & se retire à Pignerol, où les débris de notre armée s'étoient sauvés. Ornez & parez tant qu'il vous plaira cette retraite de toutes les fleurs de la Rhétorique, ce ne sera jamais qu'une marche très-accelerée. Ne falloit-il pas qu'il se retirât? Cependant on admira cette retraite, disoit-on, aux plus mémorables. Il falloit que ses panégyristes se connussent bien mal en retraites pour se récrier sur celle-ci; car on ne qualifie jamais de ce nom tout corps d'armée qui se retire sans combat & sans être suivi. Une retraite, proprement dite, est lorsqu'une armée ou un grand corps de troupes se trouve suivi, harcelé & attaqué à son arrière-garde, pris en flanc, en queue, ou en tête dans des païs difficiles & dangereux; ou lorsqu'on s'échape à toutes ces attaques par la ruse, par l'artifice & par des mouvemens bien concertés, qui donnent le change à l'ennemi, comme celle du Général Bannier, si célèbre dans l'Histoire: toutes les autres n'ont rien qui mérite qu'on en fasse la moindre mention. Tout ce qu'on peut dire de celle dont nous parlons, c'est qu'après la levée du siège, M. d'Albergotti se retira heureusement depuis la hauteur des Capucins jusqu'à Pignerol, sans aucune mauvaise rencontre.

C H A P I T R E IV.

Les Romains se mettent en mer pour la première fois. Manière dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeaux de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Sièges de quelques villes de Sicile.

LA nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le Sénat, & lui donna de plus grandes idées qu'il n'avoit eues jusqu'alors. C'étoit trop peu d'avoir sauvé les Mamertins, & de s'être enrichi dans cette guefre. On pensa tout de bon à chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile: rien ne parut plus aisé & plus propre à étendre beaucoup la domination Romaine. Toutes choses réussissoient assez à l'armée de terre. Les deux Consuls nouveaux L. Valerius & T. Octacilius, successeurs de ceux qui avoient pris Agrigente, faisoient dans la Sicile tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux. D'un autre côté comme les Carthaginois primoient sans contredit sur la mer, on n'osoit trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que depuis la conquête d'Agrigente beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avoient ouvert leurs portes; mais il y en avoit un plus grand nombre de maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avoit enlevées. On balança longtems entre les avantages & les inconvéniens de cette entreprise: mais enfin le dégât que faisoit souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sans que l'on pût s'en vanger sur l'Afrique, fixa les incertitudes, & il fut résolu que l'on se mettroit en mer aussi-bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel tems, de quelle manière, & pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Manière
dont ils
s'y pri-
rent.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galères à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. La chose ne fut pas peu embarrassante. Ils n'avoient pas alors d'ouvriers qui fussent la construction de ces bâtimens à cinq rangs, & personne dans l'Italie ne s'en étoit encore servi. Mais c'est où se fait mieux connoître l'esprit grand & hardi des Romains. Sans avoir de moiens propres, sans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, sans s'être jamais fait aucune

idée

idée de la mer (a), ils conçoivent ce projet pour la première fois, & l'exécutent avec tant de courage, que dès-lors ils osent attaquer les Carthaginois, à qui de tems immémorial on n'avoit contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises : lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avoient ni vaisseaux pontés, ni vaisseaux de transport, pas même une felouque, mais seulement des bâtimens à cinquante rames, & des galères à trois rangs, qu'ils avoient empruntés des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversèrent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, & un vaisseau ponté qui s'étoit présenté d'abord au combat, aiant échoué & étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent com-

(a) Sans s'être jamais fait aucune idée de la mer.] Notre Auteur se contredit furieusement dans ce passage ; qui voudroit le concilier avec lui-même, s'y trouveroit très-embarrassé. Ce qu'il dit dans ce premier Livre ; il l'oublie dans son troisième, où il rapporte des Traités très-anciens entre les Romains & les Carthaginois. Il y en a un pris de si haut qu'il fut fait peu après l'expulsion de Tarquin, c'est-à-dire sous les premiers Consuls près de 250. ans avant la première guerre Punique, & un autre en 402. où l'on voit manifestement que les Romains ne trafiquoient pas seulement sur mer, mais qu'ils avoient des Navires propres pour toute autre chose que pour le trafic & qu'ils se méloient même de piraterie, car Polybe spécifie dans le Traité les différentes espèces de bâtimens après avoir parlé de vaisseaux en général. Si ces vaisseaux n'eussent été que marchands, pourquoi cette distinction ? les Romains couroient donc les mers soit en bien soit en mal, quoique le métier de Corsaire, qui n'est pas autrement fort honnête en ce tems-ci, fut alors très-honorable, c'est Polybe & Thucydide qui nous l'apprenent.

Le passage de Pyrrhus en Italie ne produisit-il pas un Traité d'alliance entre Rome & Carthage, l'an 473. de Rome ? je renvoie mon lecteur à M. Huet, qui me soulage beaucoup dans cette affaire-ci ; j'ignoreis qu'il eût écrit sur la navigation des Anciens, ce qui ne m'est guère pardonnable. Il cite Tite-Live sur le Traité dont je viens de parler qui prétend que c'est le quatrième. A ces faits, ce poli & savant Ecrivain, avec lequel je ne pouvois éviter de me rencontrer, ajoute ; Il paroît par ce Traité que les Romains avoient alors négligé le soin de la mer. Car ils stipulent que les Carthaginois leur fournissent des vaisseaux dans le besoin & pour les voyages, & pour la guerre ; & au surplus les conditions des Traités précédens

sont renouvelées. Outre ces preuves que nous tirons de Polybe, contre lui-même, continuë-t-il, nous lisons que l'an de Rome 416. qui précéda la seconde guerre Punique de 74. ans, les Romains avoient ruiné le port des Antiates, & s'étant emparés de leur flotte, qui étoit de 22. Galères, entre lesquelles il s'en trouvoit six armées d'éperons, le Consul Maenius orna de ces éperons la Tribune aux harangues dans la place publique, brûla les navires dépourvus de cette défense, fit remonter les autres jusqu'à Rome, & les fit mettre dans le lieu destiné à la garde & à la fabrique des vaisseaux. Ce qui prouve invinciblement que dès ce tems-là les Romains s'appliquoient aux affaires de la marine. Nous lisons de plus, dit-il quelques lignes plus bas, que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaisseaux couverts & armés avant la guerre des Tarentins, c'est-à-dire environ 18. ans avant la première guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occasion à la guerre contre Tarente. Il dit ailleurs que ce Valérius, qui commandoit, exerçoit, selon le témoignage de Tite-Live, la charge de *Duumvir naval*, dont l'office étoit d'équiper, de réparer & d'entretenir les flottes. Ces charges de *Duumvirs* furent créées l'an de Rome 443. c'est à-dire environ 50. ans avant le tems où Polybe prétend que les Romains commencèrent à s'appliquer à la mer.

Il est donc constant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le tems de leurs Rois, premièrement pour le négoce, mais que les ennemis qui environnoient leur état dans l'Italie leur suscitèrent tant d'affaires, qu'ils furent contraints de se relâcher dans le soin de la marine jusqu'au tems de la première guerre Punique ; car alors ils la reprirent avec tant d'ardeur & un si prodigieux succès que tout ce qu'ils avoient fait auparavant, ne mérita pas en comparaison d'être compté pour rien. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre & expliquer Polybe.

comme de modèle pour construire toute leur flotte (a) : de sorte que sans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auroient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étoient occupés à la fabrique des vaisseaux, les autres amassoient des matelots & leur apprenoient à ramer. Ils les rangeoient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux étoit un Commandant. Ils s'accoutumoient à se renverser en arrière, & à se baisser en devant tous ensemble, à commencer & à finir à l'ordre. Les matelots exercés, & les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvèrent pendant quelque tems, & voguèrent le long de la côte d'Italie.

Faute du
Consul
& d'An-
nibal.

Cn. Cornelius qui commandoit la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on seroit en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui seroit nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la saisit trop légèrement, & s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui étoit à Palerme, fit partir le Sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, & envelopa dans le port celle du Consul. Le jour venu, tout l'équipage se sauva à terre : & Cornelius épouvanté, ne sachant que faire, se rendit aux ennemis; après quoi les Carthaginois retournèrent vers Annibal, menant avec eux, & l'escadre des Romains, & le Consul qui la commandoit. Peu de jours après, quoique cette aventure fit beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Aiant appris que les Romains rangeant la côte d'Italie approchoient, il voulut savoir par lui-même combien ils étoient, & dans quel ordre ils s'avançoient. Il prit cinquante vaisseaux; mais en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, & ce fut un miracle qu'il put se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains s'étant ensuite approchés de la Sicile, & y aiant appris l'ac-

(a) *Ils s'en servirent comme de modèle pour construire toute leur flotte.*] Voici un passage qui n'est pas tout à fait indigne d'être relevé. Les Romains passent le détroit, non pas seulement sur des bâtimens de cinquante rames, c'est-à-dire des galères de bas bord? Mais encore sur des trirèmes, qui étoient des vaisseaux ou galères de guerre qu'ils avoient empruntés de leurs voisins, & Polybe nous dit après cela, que si le vaisseau Carthaginois n'eût échoué sur la côte, & dont ils se saisirent, les Romains auroient été contraints d'abandonner leur entreprise : je ne comprends rien à cela. N'avoient-ils pas traversé le détroit avec des bâtimens propres pour la guerre? Mais, dira-

t-on ces galères ou vaisseaux, si on l'aime mieux, n'étoient pas pontés, & l'Auteur entend parler de ces sortes de bâtimens. Se moque-t-on? Quoi? ces bâtimens si extraordinairement élevés, pouvoient être autrement que pontés, qui peut douter qu'ils ne le fussent, & même à deux ponts? Qui empêchoit les Romains d'en construire sur le même modèle de ceux sur lesquels ils avoient passé le détroit? Polybe auroit ce me semble mieux fait de nous dire que celui qu'on prit se trouva d'un gabarit plus avantageux & plus propre pour les manœuvres légères; mais il ne pouvoit être différent des autres que dans la coupe qui dût leur paroître plus fine.

l'accident qui étoit arrivé à Cornelius, ils envoièrent à C. Duillius, qui commandoit l'armée de terre, & l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'étoit pas loin, ils se disposèrent à un combat naval. Mais comme leurs vaisseaux étoient mal construits, & d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra qu'il falloit se servir (a) de ce qui fut depuis ce tems-là appelé des corbeaux. Voici ce que c'étoit.

Une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamètre, étoit plantée sur la prouë du navire: au haut de la poutre étoit une poulie; & autour, une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur, sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé au milieu d'un trou oblong, qui embrassoit la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle sur sa longueur, on avoit attaché un garde-fou qui couvroit jusqu'aux genoux. Il y avoit au bout du mât une espèce de pilon de fer pointu, au haut duquel étoit un anneau, de sorte que toute cette machine paroissoit semblable à celles dont on se sert pour faire la farine. Dans cet anneau passoit une corde, avec laquelle, par le moien de la poulie qui étoit au haut de la poutre, on élevoit les corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchoient, & on les jettoit sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la prouë, tantôt sur les côtés selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochoient un navire, si les deux étoient joints par leurs côtés, les Romains sautoient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étoient joints que par la prouë, ils avançaient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendoient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portoit en devant; & les suivans pour parer les coups portés de côté, appuioient leurs boucliers sur le garde-fou. Après s'être ainsi préparé, on n'attendoit plus que le tems de combattre.

Aussi-tôt que Duillius eût appris l'échec que l'armée navale avoit reçu, laissant aux Tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte: & sur la nouvelle que les ennemis faisoient le dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer toute de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile: insultant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la prouë vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échaper. Leur Chef étoit cet Annibal, qui de nuit s'étoit furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montoit une galère à sept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. D'abord les Cartha-

Bataille
de Myle,

(a) De ce qui fut depuis appelé corbeau.] La description de ce corbeau, laquelle se trouve dans tous les manuscrits du Vatican, est fort différente de celle-ci. On en voit une traduction Latine dans le *Vegetius* de l'édition de Plantin.

Je m'étonne qu'on ait si peu réussi dans la découverte de cette machine. Le lecteur curieux peut en voir la figure & tout ce que j'ai pensé sur les différens corbeaux des anciens, dans les observations suivantes:

thaginois furent fort surpris de voir au haut des prouës de chaque vaisseau, un instrument de guerre auquel ils n'étoient pas accoutumés. Ils ne laissèrent cependant pas d'approcher de plus en plus, & leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur; mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrèrent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, & qu'ils se battirent sur leurs ponts; ce fut alors comme un combat sur terre, une partie des Carthaginois fut taillée en pièces, les autres effraïés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux & tout l'armement. La galère Capitainesse fut aussi prise, & Annibal au désespoir fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisoit voile dans le dessein d'attaquer les Romains; mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédés, ils se tinrent à l'écart & hors de la portée des corbeaux. Cependant à la faveur de la légèreté de leurs bâtimens, ils avancèrent les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moien sans courir aucun risque; mais ne pouvant, de quelques côtés qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantoit, ils se retirèrent avec perte de cinquante vaisseaux. (a) Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains. Ils se jettent dans la

(a) *Une journée si heureuse redouble le courage & l'ardeur des Romains.* Ceux qui ont souvent été battus, ou qui par la perte de quelque combat, ou le souvenir de leur dernière disgrâce, se sont imaginé que leurs ennemis ont plus d'adresse, d'habileté & d'expérience sur mer; ceux-là mêmes sentent redoubler leur courage, & prennent de nouvelles espérances, lorsqu'il leur arrive quelque bonheur: à plus forte raison lorsqu'ils remportent une victoire complète, aussi continuent-ils la guerre avec plus de courage & de fierté que ne sont les vainqueurs. Cela paroît encore plus dans ceux qui ont éprouvé tous les maux d'une guerre très-malheureuse, & dont ils croient ne pouvoir jamais se relever; un retour de fortune, un changement si inespéré produit des effets surprenans, & remet toute la machine du cœur auparavant démontée par la crainte de l'ennemi. Cela ne se remarque pas seulement dans les soldats, mais encore dans les peuples. La joie qu'ils ressentent d'un bonheur presque inattendu, les porte naturellement à fournir pour la continuation de la guerre des moïens qu'on croit taris. Une bataille perdue cause souvent la même révolution; lorsque les soldats & leurs Généraux ont combattu avec tout le courage & l'intrépidité possible. La bataille de Malplaquet quoique perdue, ne s'en faut que je ne dise en apparence, puisqu'on aban-

onna le champ de bataille sans aucune nécessité, & qu'une heure de répit nous donnoit la victoire que l'ennemi pensoit à nous céder. Cette bataille, dit-on, est un bel exemple de ce que je viens d'avancer. On ne vit jamais dans les peuples plus d'empressement & d'ardeur à fournir de quoi réparer la perte que l'on avoit faite dans cette célèbre journée.

Pour revenir aux Romains, cette victoire de Duïllius leur éleva si fort le cœur, & les remplit de tant d'espérance, que ce Général obtint des honneurs aussi nouveaux que le fut son triomphe, car il fut le premier qui triomphât après une victoire navale, spectacle qu'on n'avoit pas encore vu dans Rome. On fit plus, on lui érigea une colonne rostrale, ainsi appelée à cause des prouës de navires dont on ornoit ces colonnes, autre nouveauté dans l'architecture. On déterra un morceau de celle-ci vers la fin du XVI. siècle.

Le triomphe & la colonne ne parurent pas dignes d'une si grande victoire. On poussa plus loin la reconnaissance. Un triomphe ne dure qu'une journée, après cela l'on n'en parle plus, & l'on vouloit s'en souvenir tant qu'il y auroit des Duïllius de la race du premier. On fit un décret public, qui devoit passer à ses descendans, par lequel on lui accordoit l'honneur de se faire conduire à son logis aux flambeaux & au son des flutes,

toutes

la Sicile, font lever le siège de devant Egeste, qui étoit déjà réduite aux dernières extrémités, & prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Amilcar Chef de l'armée de terre des Carthaginois, aiant appris à Palerme, où il campoit, que dans l'armée ennemie les Romains & leurs alliés n'étoient pas d'accord, que l'on y disputoit qui des uns ou des autres auroient le premier rang dans les combats, & que les alliés campoient séparément entre Parope & Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levoient le camp, & en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage avec le reste des vaisseaux qui avoient échappé au dernier combat, & de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques Capitaines de galère des plus expérimentés. Peu de tems après aiant été enveloppé par les Romains dans je ne sai quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils pensèrent à envahir cette isle;) & y aiant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étoient sauvés, & puni d'une mort honteuse.

Petit Ex-
ploit &
mort
d'Amil-
car.

Dans la Sicile les Romains ne firent la campagne suivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus & C. Sulpicius, Consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allèrent à Palerme, où les Carthaginois étoient en quartier d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille; mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, & la prennent du premier assaut. La ville de Mutistrate, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siège, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avoit manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siège en forme, & ses murailles renversées. Ils s'emparèrent encore d'Enna & de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.

Siège de
quelques
villes.

O B-

toutes les fois qu'il souperoit en ville chez ses amis. Il y avoit de quoi entretenir tous les joueurs de flûtes de Rome, sans doute qu'il s'en munit abondamment. Il ne faut pas douter que ses descendans ne s'en munissent aussi, & qu'ils ne soupassent très-souvent en ville sans se faire beaucoup prier, pour ne pas perdre un privilège si honorable & si glorieux dans la famille. Il y a bien des Auteurs qui prétendent qu'il s'arrogea cette espèce de triomphe nocturne. Je renvoie le lecteur au Dictionnaire de Bayle, qui a épuisé

cette matiere. Il n'y a rien de plus beau dans les Princes, & de plus capable d'engendrer l'émulation & la reconnoissance, que de continuer les graces & les honneurs aux descendans de ceux qui leur ont rendu des services signalés. Les descendans de Themistocle, dit Plutarque, six cens ans après la mort de ce grand homme, conservoient encore à Magneste certains honneurs que le Roi de Perse Artaxerxès lui avoit accordés.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Milazzo entre le Consul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cause de sa défaite.

VOici la première bataille que les Romains gagnèrent sur mer. Le victorieux fut aussi le premier à qui ils accordèrent le triomphe naval, cette nouveauté dût plaire beaucoup à Rome. On lui érigea une colonne avec une inscription, c'est Florus qui nous apprend ceci : il a dit vrai, car vers la fin du seizième siècle on en déterra à Rome un morceau. Ces sortes de colonnes se nommoient *Rostratae*; elles étoient ornées de proues de navires, comme on voit dans la figure, lesquelles avançoient en dehors, rangées en quinconce. Duillius obtint encore d'autres honneurs en reconnaissance de cette victoire. Bien des Savans sur de bons témoignages prétendent qu'il en excroqua une bonne partie; c'est de quoi je ne déciderai pas.

Ce Duillius est le même, selon quelques Auteurs, qui se plaignit un jour à sa femme qu'elle ne l'avoit jamais averti d'un défaut qu'on venoit tout fraîchement de lui reprocher, c'étoit d'avoir l'haleine puante. Sa femme bien étonnée, lui répondit qu'elle croioit que tous les hommes lui ressembloient sur ce point. Ce seroit dommage que le nom de cette femme miraculeuse se fût perdu: S. Jérôme nous l'a conservé. Elle s'appelloit Cilia. Ces sortes de femmes sont rares dans l'antiquité. Nos tems sont plus heureux. Aujourd'hui même, *il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.*

Duillius fut donc le premier des Romains qui défit les Carthaginois sur un élément où ils passoient pour de très-grands maîtres. Cette bataille mérite quelques observations. Mais j'ai lieu de craindre que les marins ne soupçonnent mon fait à ces mots d'observations sur une bataille de mer. Que le pilote raisonne sur les vents, diront-ils, nous ne le trouvons pas étrange: cela est de son métier. Que le Bouvier parle de ses bœufs, & le Berger de son troupeau, on n'y trouve pas à dire. Il n'est pas non plus téonnant que le Guerrier s'entretienne de ses combats & des blessures qu'il a reçues, cela est dans l'ordre: on l'écoute & on le croit.

Basti al Nochiero ragionar de venti,

Al bisolco de ivori, & le sue piaghe

Contil guerrier, contil pastor gli armanti.

Mais qu'un homme qui n'est marin ni de fait ni de profession, se mêle de parler guerre de mer, cela est hors de sa compétence. Point du tout. Car pour ne rien dire ici de quelques voyages que j'ai faits sur cet élément, quoique je n'aie servi que sur terre, je n'ai pas laissé dans mes heures perduës que d'étudier ce qui pouvoit m'être nécessaire pour raisonner pertinemment sur un combat naval, sans néanmoins rien décider: d'ail-

leurs



COLONNE ROSTRAL
ERIGÉE À ROME
EN MÉMOIRE DE LA
VICTOIRE NAVALE
REMPORTÉE PAR CAIUS
JULIUS SUR LES
CARTHAGINOIS.

leurs il n'est pas besoin d'une théorie appuyée de l'expérience pour juger sagement d'une disposition navale : cette sorte d'examen est du ressort de la raison & du bon sens. Ajoutons que de toutes les batailles navales dont mon Auteur parle, il n'y en a pas une seule qui ne se soit donnée en tems de bonace où d'une mer peu courouffée, & avec des bâtimens à rames : ceux mêmes qui avoient le dessus du vent abattoient les voiles lorsqu'ils entroient en action. Les anciens n'étoient pas grands Clercs dans la marine. Un matelot de deux jours en fait plus aujourd'hui que le meilleur Pilote des anciens. Entrons donc dans l'examen de cette bataille.

Les Romains combattirent sur deux lignes. 2. C'étoit la méthode de ce tems-là, c'est la nôtre d'aujourd'hui. Comme ils s'étoient disposés à cette bataille, ils voguèrent en bon ordre aux ennemis. 3. Le Général Carthaginois ne s'attendoit pas de les rencontrer si-tôt en son chemin. Il n'en parut point étonné : il avoit pourtant grand sujet de l'être. On ne gagne rien à être surpris, & lorsque cela arrive il est très-difficile d'y apporter du remède. On en est réduit là sur mer tout comme sur terre. Il eût dû se mettre en panne à la vûe des Romains, pour attendre que le reste de sa flotte eût demuré ; mais il ne crut pas devoir l'attendre. Il vogua droit à Duillius avec ce qu'il avoit de vaisseaux ; il fit cette manœuvre avec tant de hâte & de précipitation, qu'il s'imagina qu'il n'avoit qu'à paroître pour dissiper cette armée.

Il se fonda sur l'expérience de ses troupes, accoutumées aux combats de mer : plus encore sur la sienne propre, qui ne paroît pas ici, & sur l'agilité de ses vaisseaux, qui n'étoit pas un petit avantage. Tout cela joint ensemble augmenta le mépris qu'il faisoit de ses ennemis, & la bonne opinion qu'il avoit de lui-même à tel point, qu'il crut que se feroit se rabaisser trop, que de se précautionner le moins du monde contre des gens qui n'avoient ni expérience des combats de mer, ni science des manœuvres, lorsqu'il se voit lui-même par sa conduite qu'il n'a ni l'une ni l'autre.

Leur Chef, dit l'Auteur, étoit cet Annibal, qui à la faveur des ténèbres s'étoit furtivement sauvé de la ville d'Agrigente à la tête de ses troupes. Cette retraite sourde, si bien conduite & si heureuse, l'avoit tellement enflé & rempli d'orgueil, qu'il crut que les précautions étoient inutiles dans cette bataille pour combattre avec sûreté ; ce qui arrive toujours aux Généraux ignorans & présomptueux, à qui les avantages précédens, quelques petits qu'ils soient, sont des amorces qui les mènent à leur perte.

• Lorsqu'on se conduit prudemment & selon les règles de la guerre, & que le succès ne répond pas à notre attenté, l'on a de quoi se consoler quand on n'a rien omis de ce qui pouvoit nous faire réussir. Si un Général mérite d'être puni des entreprises heureuses, mais folles, téméraires & sans nécessité, à plus forte raison celui qui hazarde inconsidérément une bataille avec une partie de ses forces, lorsqu'il dépend de lui de courre les risques avec le tout.

A la vûe des Romains Annibal eût pû former d'abord sa première ligne, & les attendre sans avancer dessus : par là il honnoit le tems à la seconde de se former derrière : si elle étoit trop éloignée, il pouvoit virer de bord & s'en approcher. En prenant ce parti, il combattoit Duillius à forces égales. Cette précaution lui vint si peu à l'esprit, qu'il n'attendit pas même que sa première ligne fût entièrement formée ; mais par un aveuglement, qui a peu d'exemples dans un combat de mer, où il est rare d'être surpris, il vogua étourdiment avec une partie de ses vaisseaux 2, pendant que l'autre 3, avoit à peine levé l'ancre. Notre Auteur, très-alerte à saisir les moindres fautes qui se commettent à la guerre, dit que les Carthaginois se gouvernèrent avec si peu de jugement, & avec tant de mépris de l'ennemi, qu'ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échapper.

On fait combien ce mépris est avantageux au soldat. Rien ne lui relève plus le

œur & l'audace, & ne redouble davantage ses espérances pour la victoire. Un Général, qui fait le leur inspirer par son éloquence, n'a pas lieu de s'en repentir; mais s'il s'en remplit lui-même la tête, il court risque de le faire tomber sur lui-même, parce qu'alors il est ennemi des précautions, & qu'il va trop vite dans les choses qui demandent beaucoup de prudence & de circonspection.

Annibal parut en présence des Romains 4, dans l'état que je viens de dire; il les tint à demi battus. Dès qu'il fut assez proche, il aperçut ces nouvelles machines, qu'on appelloit *corbeaux*, sur toutes les prouës des galères Romaines, il en parut fort étonné, ne sachant ce que ce pouvoit être.

Son étonnement ne doit pas nous surprendre. On remarque dans toutes les choses de la guerre, que ce qui n'a pas été auparavant pratiqué, quelque léger, & même quelque absurde & quelque puéril qu'il puisse être, ne manque jamais de causer de la surprise par sa nouveauté, & l'imagination l'augmente toujours. Si ce qu'on voit, & auquel on ne comprenoit rien, n'eût fait impression que sur l'esprit du Général, peut-être que l'on eût combattu avec le même courage & les mêmes espérances; mais la vue de ces machines fit encore un plus grand effet sur l'esprit de ses soldats: cela les jeta dans le doute & dans la crainte, & aussi-tot toutes ces belles idées de victoire & de butin s'évanouirent. Un rien produisit un si grand changement, puisqu'en effet c'étoit fort peu de chose que cette machine qui leur faisoit tant de peur.

Malgré tout ce que je viens de dire, les Carthaginois, remis peut-être de leur crainte, attaquent avec beaucoup de vigueur; mais comme toutes leurs forces n'avoient pas encore joint, & que les vaisseaux combattoient à mesure qu'ils arrivoient, on reconnoit bientôt ce que peut le bon ordre & les forces réunies contre une armée qui manque de l'un & de l'autre.

On ne méprise rien sans péril à la guerre. Il est bon d'user de précautions non seulement contre un ennemi foible & sans mérite; mais même après plusieurs victoires remportées sur lui, à plus forte raison dans le commencement d'une guerre, lorsqu'on n'a rien éprouvé qui puisse favoriser & appuyer notre opinion.

Annibal connoissoit le courage des Romains, il l'avoit éprouvé à Agrigente. Il avoit une haute idée du courage, de la confiance & de l'expérience de ses troupes, soit; mais cela suffit-il pour le succès des grandes entreprises, s'il négligeoit d'ailleurs le seul & unique avantage sans lequel tous les autres étoient inutiles? N'est-ce pas la faute du monde la plus étrange, d'avoir combattu avec la plus petite partie de ses forces lorsqu'il lui restoit encore assez de tems pour les mettre toutes en bataille? Lorsqu'il s'agit de tout il faut combattre avec le tout: cette faute rendoit les Romains supérieurs de la moitié, & les mettoit en état de le doubler & de l'enveloper à ses aîles, & de le terrasser avant que le reste de ses forces eût pu joindre; c'est ce qu'ils ne manquent pas de faire.

Que fait-on si le même mépris de l'ennemi qui échauffoit si fort les Carthaginois & leur Général, ne fut pas la principale cause de la victoire des Romains? Rien n'est plus capable de remuer la haine & l'aversion que l'on a pour ses ennemis, & d'animer les courages les plus assoupis, que le mépris que l'on en fait. On peut juger de l'effet que cela dû faire sur des hommes aussi fiers & aussi courageux qu'étoient les Romains.

Se trouvant supérieurs par le nombre de leurs vaisseaux, comme dans le reste, ils se font voir toujours de prouë, abordent l'ennemi & font tomber les corbeaux sur les galères Carthaginoises, qui tâchent inutilement de les esquiver. Annibal surpris de cette nouvelle façon de combattre, & de l'effet de ces machines, eût pu refuser l'abordage: cela lui étoit d'autant plus aisé, que ses galères étoient légères, & que celles des Romains étoient lourdes & pesantes. En se gouvernant de la sorte il donnoit le tems au

reste



BATAILLE NAVALE DE MILAZZO.

W. D. P. del. sculp.

reste de la flotte de venir au secours ; mais ce secours étant arrivé un peu trop tard pour rétablir le combat , servit du moins à favoriser sa retraite : s'il eût pu former une première ligne , il pouvoit s'empêcher d'être doublé , & pendant ce tems-là la seconde auroit eu le tems d'arriver , de se former derrière , & de donner tout en même tems ; mais venant par intervalles , les premières étoient en désordre , ou prises avant que les autres eussent le tems de les secourir. Ce qui sauva le reste de cette flotte , c'est que la plus grande partie de la seconde arriva en bon ordre.

L'expérience apprend alors aux Romains , qu'il n'y avoit pas de moïens plus sûrs & plus assurés , que de se joindre & d'en venir à l'abordage : & c'est , au jugement des plus habiles , le seul moïen qu'on puisse prendre dans les combats de mer pour être assuré de la victoire. Depuis que l'artillerie s'est introduite sur mer , on a presque oublié cette méthode des anciens , qui est pourtant la véritable , & qui convient le mieux à la nation Françoisë : aussi voions-nous que ceux qui s'en servent , ne manquent jamais de réussir.

Quand même les anciens Grecs & Romains auroient connu nos différentes bouches à feu , comme nos canons & nos fusils , & qu'ils s'en seroient servis sur mer comme sur terre , je suis persuadé qu'ils n'eussent jamais abandonné leur manière de combattre , qui est infiniment plus courageuse & plus sensée que celle que nous suivons aujourd'hui.

Quoique leurs machines de guerre , comme les balistes & les catapultes , dont l'usage étoit assez commun sur mer , fissent des effets surprenans , ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée , & ils en venoient tout aussitôt à l'abordage.

Si j'ose dire mon sentiment sur notre manière d'agir dans les combats de mer , il me semble que depuis l'invention de la poudre nous avons abandonné la bonne pour embrasser la mauvaise. Nos combats de mer , & particulièrement nos batailles , se décident à coups de canon : rarement en vient-on à la petite portée du fusil , & plus rarement aux mains. Je crois , Dieu me pardonne , que si l'on venoit à manquer de poudre de part & d'autre , on se retireroit chacun de son côté. L'on se crible pendant toute une journée , l'on se coule à fond si l'on peut ; & pour éviter le péril de l'abordage , l'on se précipite dans un plus grand : ce qui est la marque la plus évidente de la peur qui trouble le jugement.

S'il y avoit moins de danger dans un lieu que dans un autre , peut-être qu'on pourroit s'arrêter au plus sûr ; mais on peut voir que le péril qu'on court à joindre l'ennemi , est bien plus dans l'imagination que dans la chose même. Lorsqu'on n'est qu'un moment à terminer une bataille , l'on y perd bien moins de monde qu'en se canonnant pendant plusieurs heures , & particulièrement lorsqu'un ennemi se trouve surpris par la nouveauté du combat auquel il n'est pas accoutumé : méthode que nos Corsaires ont toujours suivie , & dont ils se sont toujours bien trouvés.

§. II.

Corbeau des Anciens. Pourquoi ainsi nommé. Qui en est l'inventeur.

IL y avoit tant de diverses sortes de corbeaux , ils étoient si différens entr'eux , soit dans leur construction , soit dans leur figure , ou dans leur usage , que je ne sais comment les Anciens n'ont pas inventé différens noms pour empêcher qu'on ne les confondît les uns avec les autres. Que diroit de nous la postérité , si au lieu des noms de pistolet , de fusil , de carabine , de canon , de mortier , nous nous contentions du ter-

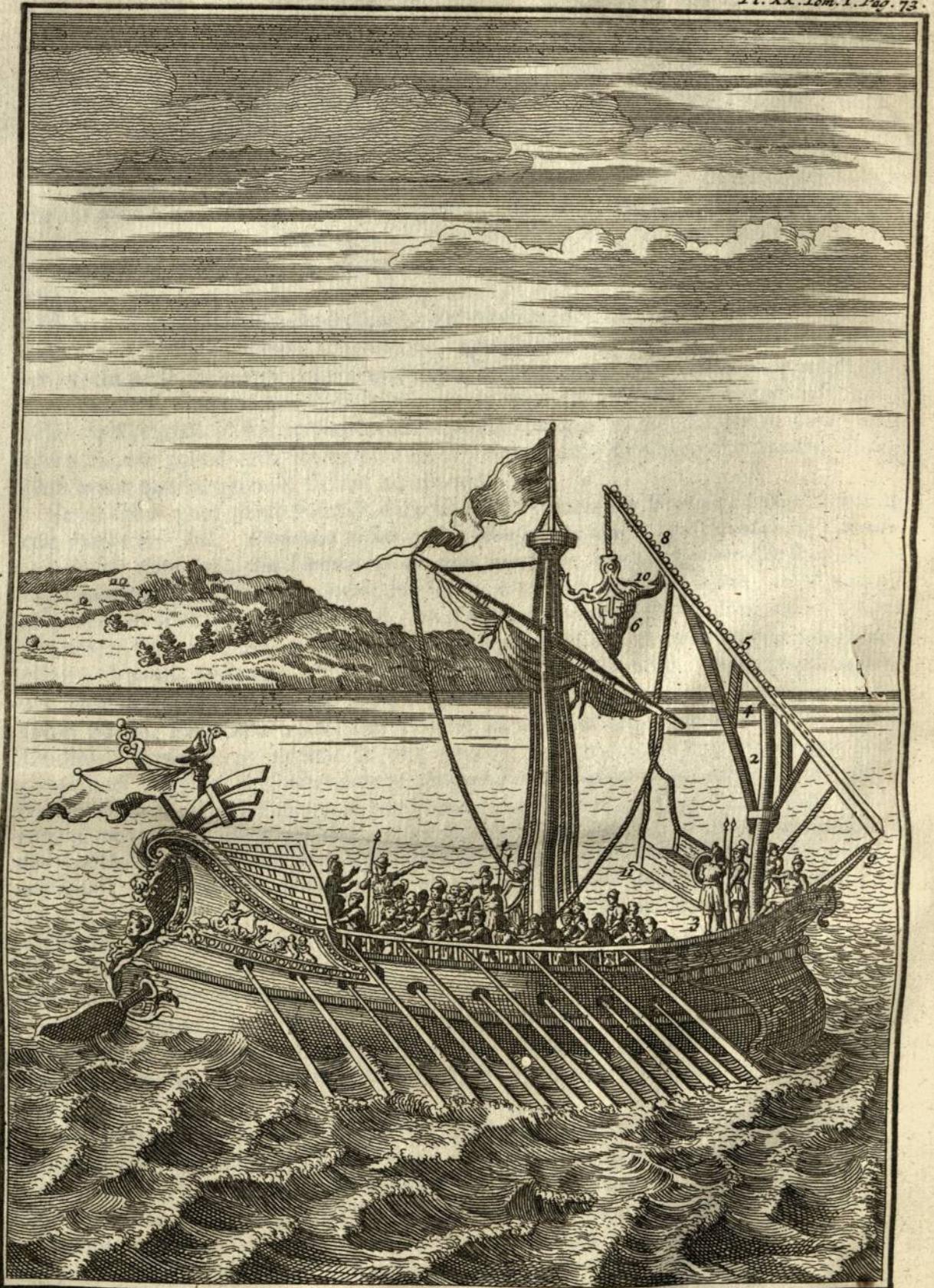
me vague d'arme à feu, ou de bouche à feu? On ne fait pas même bien précisément pourquoi cette machine de guerre a été appelée corbeau, car elle n'a nul rapport avec cet animal. Dans les autres machines on voit à peu près d'où vient que tel ou tel nom lui a été donné. Mais ici rien ne nous aide à trouver l'origine de cette dénomination. Il faut deviner. Mais ce n'est pas mon métier.

Il seroit bien difficile de remonter jusqu'à l'origine de cette machine considérée comme un guindage, ou une manière de gruë. Diades se donne tout l'honneur de l'invention, quoiqu'elle eût été trouvée longtems avant lui, & que l'usage en fût tout commun. Les Anciens ne manquoient pas de ces sortes de geais qui ne se font pas conscience de se parer des plumes du paon. On prétend même, & cela n'est que trop visible par le témoignage des Auteurs, qu'Archimède n'est pas l'inventeur du corbeau, mais un Architecte nommé Charistion, qui l'exécuta au siège de Samos; de sorte qu'Archimède se verroit entièrement dépossédé de toutes ces machines de guerre, qui l'ont rendu si fameux dans l'Histoire, car ce siège est antérieur d'environ 228. ans à celui de Syracuse. S'il en faut croire Quinte-Curse, ni Archimède ni Charistion n'ont aucune part à cette invention: les Tyriens mirent en usage cette machine longtems avant que ces gens-là fussent au monde.

Je ne sais à quoi pense Perrault dans ses savantes notes sur Vitruve, lorsqu'il avance que Polybe & *Jul. Frontinus* disent que le Consul Duillius, qui commandoit l'armée navale des Romains, fut l'inventeur de cette machine, quoique Quinte-Curse en attribue l'invention aux Tyriens, lorsque leur ville fut assiégée par Alexandre; car l'autorité de ce dernier Historien, continue-t-il, ne le doit pas emporter sur les deux autres. Premièrement Quinte-Curse ne dit pas que les Tyriens soient les inventeurs de cette machine: il paroît seulement qu'ils s'en servirent contre Alexandre, ou tout au plus qu'il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit été inventée. En second lieu, je voudrois bien savoir où M. Perrault a trouvé que Polybe ait attribué cette invention du corbeau à Duillius. Il n'y a pas un mot de cela dans cet Auteur; il dit simplement que *quelqu'un leur suggéra de s'aider dans ce combat d'une machine à laquelle on donna depuis le nom de corbeau.* Il n'explique pas Frontin plus heureusement. Cet Auteur ne fait aucune mention de cette machine, il dit seulement que Duillius voyant que les vaisseaux des Carthaginois étoient plus légers que les siens, fit faire des griffes de fer pour les accrocher; après quoi les soldats jetant un pont, & sautant dessus, en venoient à l'abordage. Voici ses termes: *Excogitavit manus ferreas.* Cela ne signifie pas un corbeau.

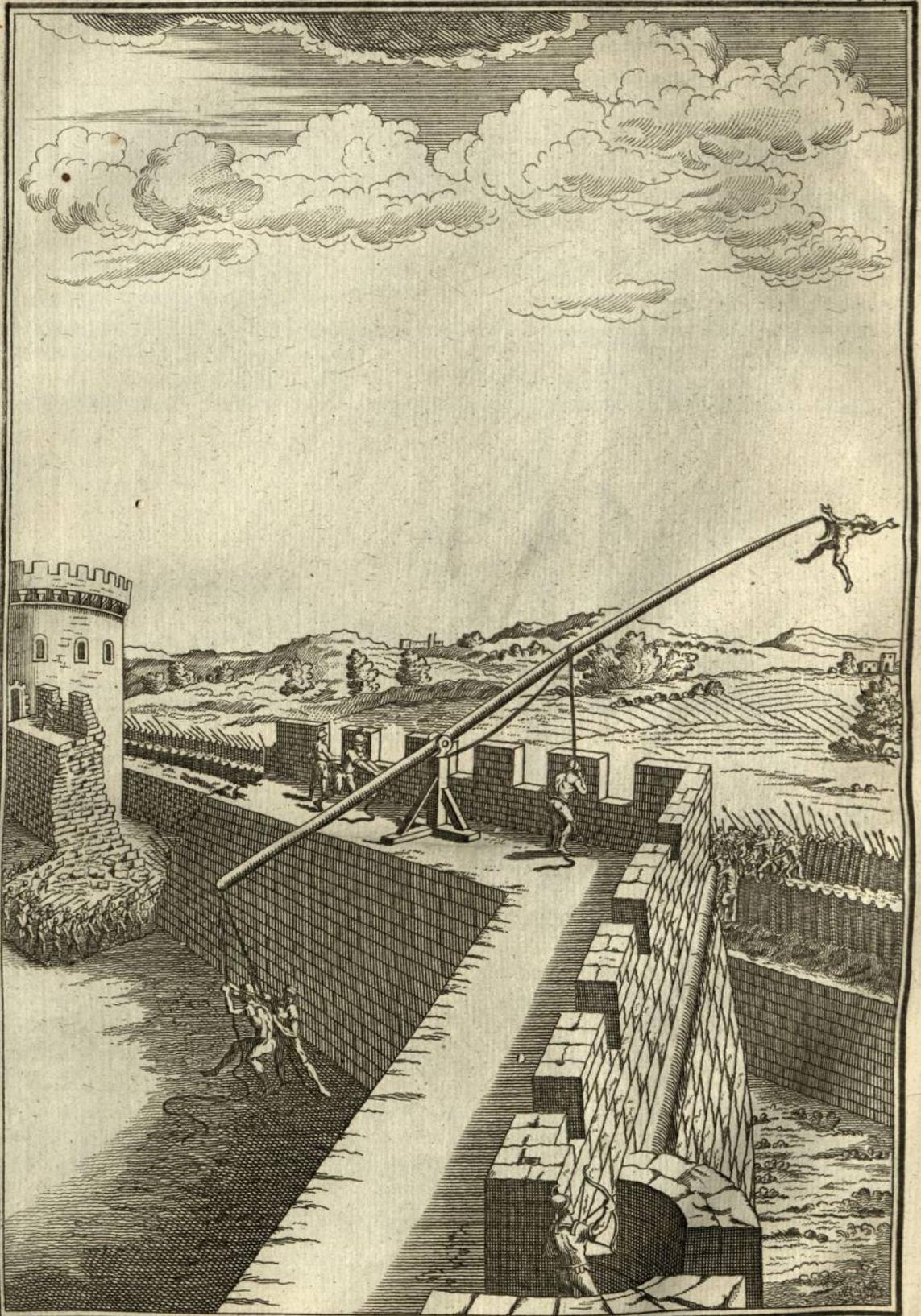
Diades, dont j'ai parlé plus haut, dit dans Vitruve, qu'il n'avoit pas crû devoir écrire du corbeau, parce qu'il avoit reconnu que cette machine n'avoit pas assez grand effet pour mériter qu'on en parlât. Il a raison, s'il entend parler de celui de Polybe: nous avons aujourd'hui des moïens plus simples & plus sûrs que cela pour accrocher les vaisseaux & les aborder. Cependant les deux grandes victoires que les Romains remportèrent sur mer contre les Carthaginois, ne sont dûes qu'à la vertu de cette machine.

Le corbeau d'Archimède étoit bien différent de celui du Romain. C'étoit un guindage qu'on tournoit en divers sens, qui accrochoit & enlevoit tout ce qu'il pouvoit saisir, au lieu que celui de Duillius est tout différent; il accroche & il amène, & n'enlève point. Je crois que le corbeau de Polybe étoit plus redoutable aux yeux que dans ses effets. Les Carthaginois ne sûrent pourtant s'en garantir; ce qui me fait un peu douter de la légèreté de leurs galères, ou de l'adresse de leurs matelots; à moins que la nouveauté de cette machine, & la vûe de cette charpente mystérieuse, ne les ait étonnés jusqu'à leur faire perdre les forces & le jugement. On va voir, par la description & par la figure de cette machine, qu'ils s'étonnoient d'assez peu de chose.



A. de Putter fecit.

CORBEAU DE DUILLIUS.



A. de Putter fecit.

CORBEAU A GRIFFES,

avec lequel on enlevait les hommes dans les assauts, ou dans les escalades.

§. III.

Description du Corbeau de Duillius.

LE corbeau étoit une machine assez semblable à la grue dont on se sert pour élever des fardeaux. Il y avoit un mât 2. ou un arbre qui s'élevoit sur le château de prouë 3. de la hauteur de quatre brasses. Ce mât avoit trois palmes de diamètre, qui servoit de poinçon par en haut 4. La longue pièce de bois, qu'on appelle le rancher dans les grues, & qui portoit le corbeau, ou le cone de fer, étoit posé sur le pivot de fer qui étoit au bout du poinçon. Le rancher tournoit aisément, & de tous les côtés, sur son pivot, assuré par le moien de la félette sur laquelle s'appuioient les liens. Au bout du rancher 5. il y avoit une poulie pour passer la corde 8. au bout de laquelle étoit suspendu le corbeau 6. *fort pointu*, dit l'Auteur; il n'étoit donc pas fait en manière de pilon, sa figure devoit donc être telle que je la représente, en cone ou pyramidale. Ce cone devoit être de fer fondu & très-pesant, afin que tombant de son propre poids, en lâchant la corde à l'endroit 9. il pût percer le pont de prouë; mais comme il eût pû sortir par le même trou qu'il avoit fait en entrant, il falloit qu'il y eût des crochets de fer mobiles 10. engagés par des charnières, afin que le corbeau aiant crevé le pont, les crochets ou pates de fer se pliaissent, se rouvrirent d'elles-mêmes; ou se prissent à tout ce qu'elles rencontroient. Il falloit, quoique l'Auteur ne le dise pas, que le bout du cable fût alongé d'une chaîne de fer. Dès qu'un vaisseau ainsi armé approchoit d'un autre à la portée de la machine, on lâchoit la corde pour la faire tomber du plus haut de la longue pièce de bois; dès que le corbeau étoit tombé, on abattoit le pont 11. au bout duquel il y avoit des griffes de fer pour accrocher le bordage.

Notre Auteur est fort clair dans l'explication de son pont ou échelle pontée, comme dans tout le reste. Il dit qu'il y avoit autour de l'arbre une échelle clouée de planches de quatre pieds huit ponces de largeur, sur six aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé d'un trou oblong qui embrassoit l'arbre. Ce trou étoit à l'extrémité du pont; ce qui donnoit le moien de le hauffer à la hauteur qu'il falloit. A l'autre extrémité du pont, & des deux côtés, étoient attachées les deux petites chaînes qui aboutissoient à une ancre de fer, semblable à celle d'un feu.

Voilà la description du fameux corbeau de Polybe, laquelle nos Commentateurs trouvent si obscure, qu'ils la prétendent incompréhensible. M. Perrault lui-même ne l'a pas comprise: car sans cela se plaindroit-il des ténèbres dont Polybe l'a enveloppée? Ce qui semble d'abord obscur, c'est l'endroit où il dit que *les soldats sautoient dans le vaisseau d'un bout à l'autre: s'ils n'étoient joints que par la prouë*, ils avançaient deux à deux à travers le corbeau. En effet ils ne pouvoient passer que deux à deux sur le pont lorsqu'on n'abordoit que par la poupe ou par la prouë, au lieu qu'en abordant par les côtés on entroit dans le vaisseau ennemi de tous côtés. Ce n'est pas là ce qu'on m'a fait voir de plus embarrassant, c'est cet *à travers le corbeau*: mais je ne vois rien là qui puisse arrêter le lecteur. Polybe entend par le corbeau, non seulement le cone ou le pilon, comme il l'appelle, mais encore tout ce qui compose la machine. Perrault prétend que le corbeau de Duillius étoit quelque chose de semblable à la grue: il a raison; mais s'il s'imagine, comme il semble le dire, que les soldats passaient par l'échelier pour entrer dans les vaisseaux ennemis, cela me semble absurde. Cette imagination de cet

Auteur me fait souvenir d'une manière d'abordage que les Maltois pratiquent quelquefois, il faut qu'il passe ici pour la singularité.

Lorsque les galères de Malte veulent aborder un vaisseau, une partie des soldats & des matelots, tous nus pieds, monte sur la grande vergue, sur laquelle ils se mettent tous à caïfourchons, les uns derrière les autres, si près-à-près qu'on diroit qu'ils y sont enfilés comme des grains de patenôtres. La galère s'avance alors à une certaine distance du vaisseau ennemi; on baisse alors la vergue, & l'on fait couler les hommes sur le pont, qui se répandent dessus comme un chapelet qui se défile. Si cela est véritable, je trouve l'invention très-hardie & très-gaillarde. Si le Commentateur de Vitruve a compris de la sorte le corbeau de Duillius, il est encore en usage.

§. IV.

Le Dauphin. Le Corbeau démolisseur. Le Loup. Le Corbeau à griffes.

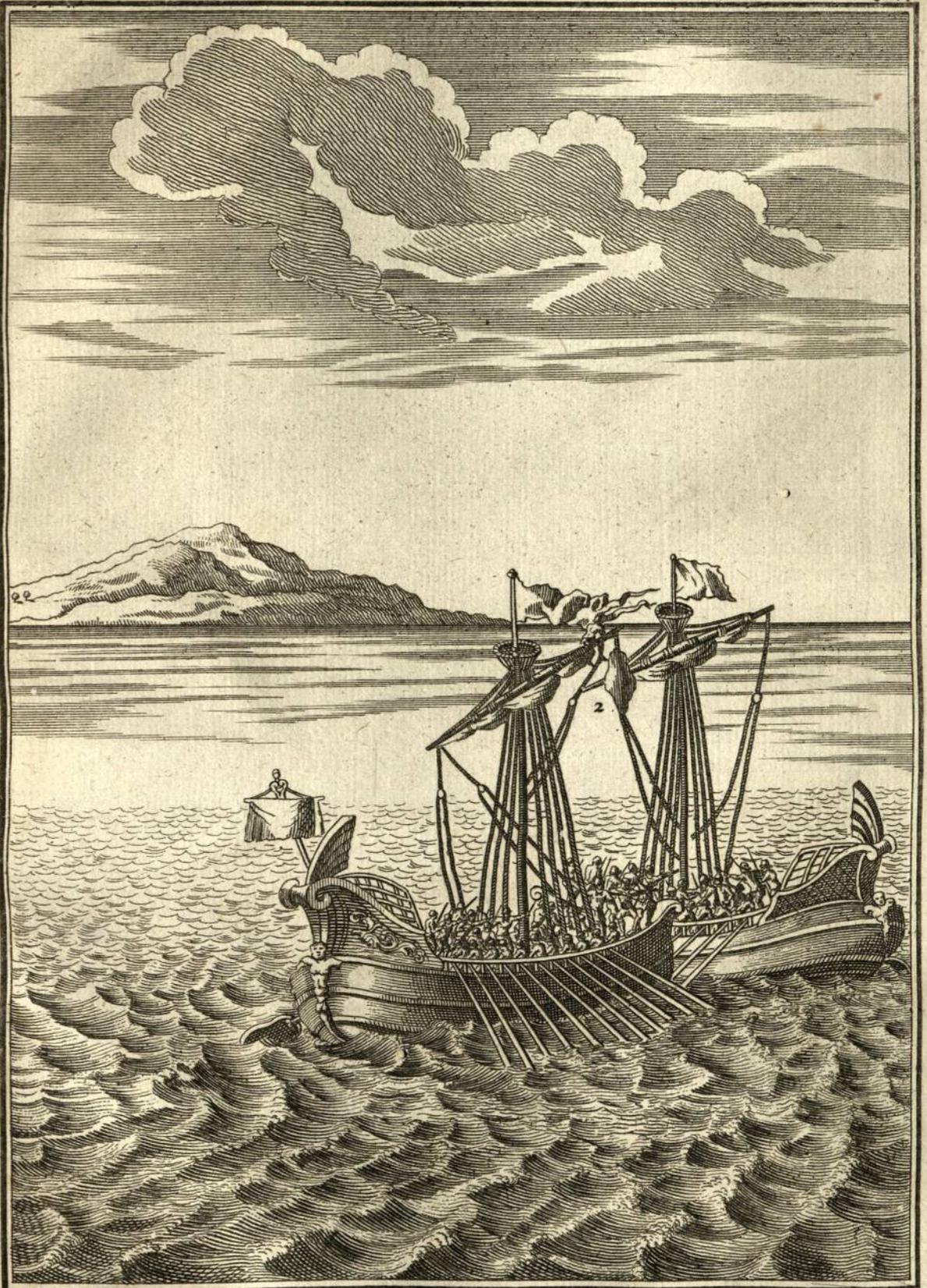
LA première de ces machines n'étoit autre chose qu'une masse de fer fondu 2, & suspenduë au bout des antennes des vaisseaux. Il falloit qu'elle fût d'un poids excessif pour produire l'effet que les Auteurs nous en disent. Elle étoit en usage chez les Grecs, selon Suidas & le Scoliaſte d'Aristophane; on l'appelloit Dauphin: peut-être qu'elle en avoit la forme; on le suspendoit à un des bouts des vergues, pour le laisser tomber sur les vaisseaux ennemis, qu'il perçoit depuis le pont jusqu'au fond de cale. Dans le fameux combat donné dans l'un des ports de Syracuse, les Atheniens aiant été battus, les Syracusains les poursuivirent jusques vers la terre, & furent empêchés de passer outre, dit Thucydide, par les antennes des navires qu'on baissa sur le passage, où pendoient des dauphins de plomb capables de les submerger, & deux galères qui s'emportèrent au-delà furent brisées.

Nos bombes suspenduës à des alonges aux extrémités, ou aux bouts-dehors des vergues, ne feroient-elles pas un plus grand désordre? Je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait pratiqué, quoique j'en aie souvent ouï parler.

Vitruve nous parle du *corbeau démolisseur* de Diades. On ne peut guères comprendre ce que c'est que cette machine; ne seroit-ce point celle dont parle Végèce, qu'il appelle tortuë, au dedans de laquelle il y avoit une ou deux pièces de bois arrondies & fort longues pour pouvoir atteindre de loin, & au bout desquelles il y avoit des crocs de fer 3. elles étoient suspenduës en équilibre comme les béliers, & on les pouſſoit contre les crenaux pour les accrocher & les tirer à bas, ou les pierres ébranlées par les beliers. On les appelloit de ce nom, dit l'Auteur, à raison de ce fer courbé ou grapin dont on se servoit à tirer à bas les pierres de la muraille.

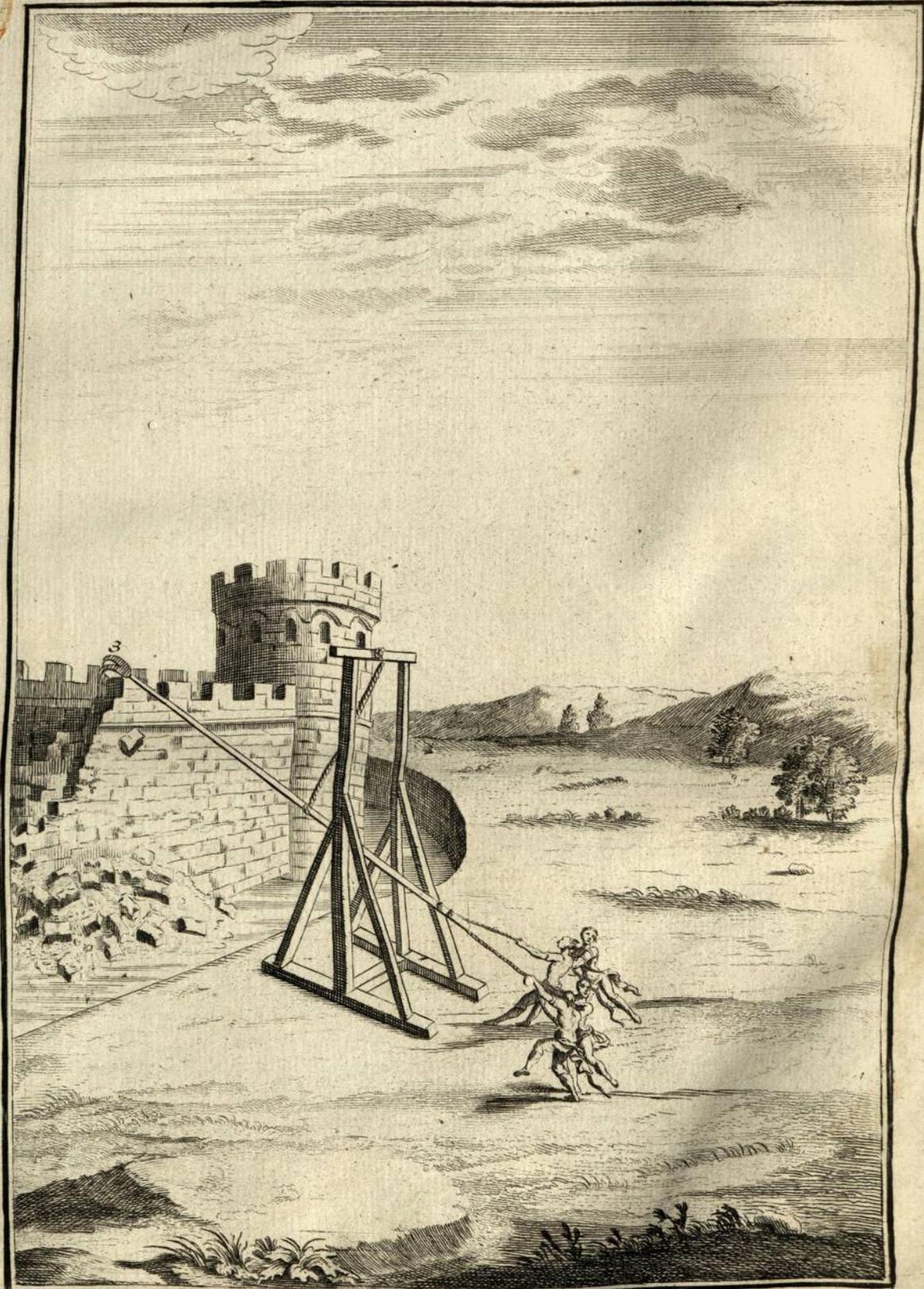
César fait mention de cette machine dans ses Commentaires. Il rapporte que les Gaulois assiégés dans Bourges, détournoient les crocs dont on tiroit à bas les débris de la muraille; & après les avoir accrochés, les enlevoient en haut avec des machines. C'est là sûrement le corbeau démolisseur de Diades dont parle Vitruve. Je ne pense pas qu'aucun Auteur l'ait nommé de la sorte. L'épithète va bien là: nous nous en formons d'abord l'idée, que cette machine sert à accrocher & à tirer les pierres d'une muraille à bas.

Quoique Vitruve nous dise de son expérience en fait de machines de guerre, j'ai de la peine à me laisser persuader sur cet article; un homme qui a vû & pratiqué, est beaucoup plus clair dans ses descriptions, que cet Architecte ne l'est dans ses écrits. Il n'auroit pas non plus toujours son recours à Athenés, qui n'est pas moins embarrassé. Si le premier avoit servi, comme il nous en avertit, il nous auroit appris quelque chose de



A. de Putter fecit.

LE DAUPHIN DES GRECS.



H. Pool Sculp.

CORBEAU DÉMOLISSEUR.



A. De Putter fecit.

CORBEAU À TENAILLE,
qui servoit à pincer les Beliers.

de les campagnes: on ne peut guères s'en empêcher quand on a vû les armées. Quoiqu'il en soit, en parlant de ce croc suspendu & branlant, il ne se sert pas du terme de corbeau. Végèce l'appelle Loup, & Isidore *Lupum harpagonem*: apparemment parce qu'il seroit à pincer & à accrocher: comme Vitruve appelle *Louve* une espèce de tenaille ou de ciseaux crochus en dedans & à ses extrémités, avec lesquels on faisoit les grosses pierres, qu'on élevoit & qu'on transportoit par le moien d'une gruë. L'usage de cette machine n'est pas perdu, & nous la connoissons à présent sous ce nom. Les Pécheurs appellent *Louve* une manière de filet suspendu au bout d'une longue perche, dont ils se servent à prendre des poissons. La machine dont parle Tacite dans la guerre de Civilis, étoit un véritable corbeau, puisqu'il a plû aux anciens de le nommer ainsi. L'endroit de son Histoire où il en fait mention, est remarquable. Les Romains furent attaqués d'insulte dans leur camp par l'armée de ce rebelle; ils se servirent de tous les artifices, que les Anciens ont inventés, pour la défense des villes les plus fortes & les mieux fournies. *Comme l'adresse & l'expérience étoit du côté des Romains, dit l'Auteur, ils oppoient de nouvelles inventions à celles des ennemis, & avoient fait une machine suspendue & branlante, qui se baissant les alloit prendre dehors, puis se tournant tout à coup les jettoit sur le rempart.* Bien des gens s'imagineront que ces sortes de machines étoient fort mystérieuses. Ce n'étoit rien moins que cela, comme on le peut voir dans la figure, que l'on comprend assez sans qu'il soit besoin d'explication. Vitruve le pense ainsi que moi; mais puisqu'il n'en donnoit pas la figure comme je fais, deux lignes eussent été d'un grand effet. *Pour ce qui est des guindages, comme Perrault les appelle fort bien, je n'ai pas, dit cêt Auteur, jugé qu'il fût nécessaire d'en écrire; parce que tout cela est fort aisé, & se fait ordinairement par les soldats mêmes.* S'il avoit sù que son Livre eût poussé si loin dans la postérité, il m'eût épargné la peine de cette recherche. Pour revenir au passage de Tacite, je trouve un peu étrange qu'il ait pû traiter, de *nouvelles inventions*, une machine aussi commune & aussi connue que celle dont il fait mention; apparemment qu'il ne se souvint pas alors qu'Archimède l'emploia au siège de Syracuse. Polybe ne le dit-il pas, & tous les autres après lui? Car après avoir parlé du désordre & des pertes que les Romains éprouvoient par les grandes machines d'Archimède, il dit ensuite: *sans parler des pertes que causoient les accrocs de fer qui enlevoient les hommes armés, les fracassoient & brisoient contre terre, ou les précipitoient dans la mer.*

§. V.

Corbeau à tenaille dont on se servoit pour accrocher & attirer le béliet. Corbeau double pour en baisser la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens.

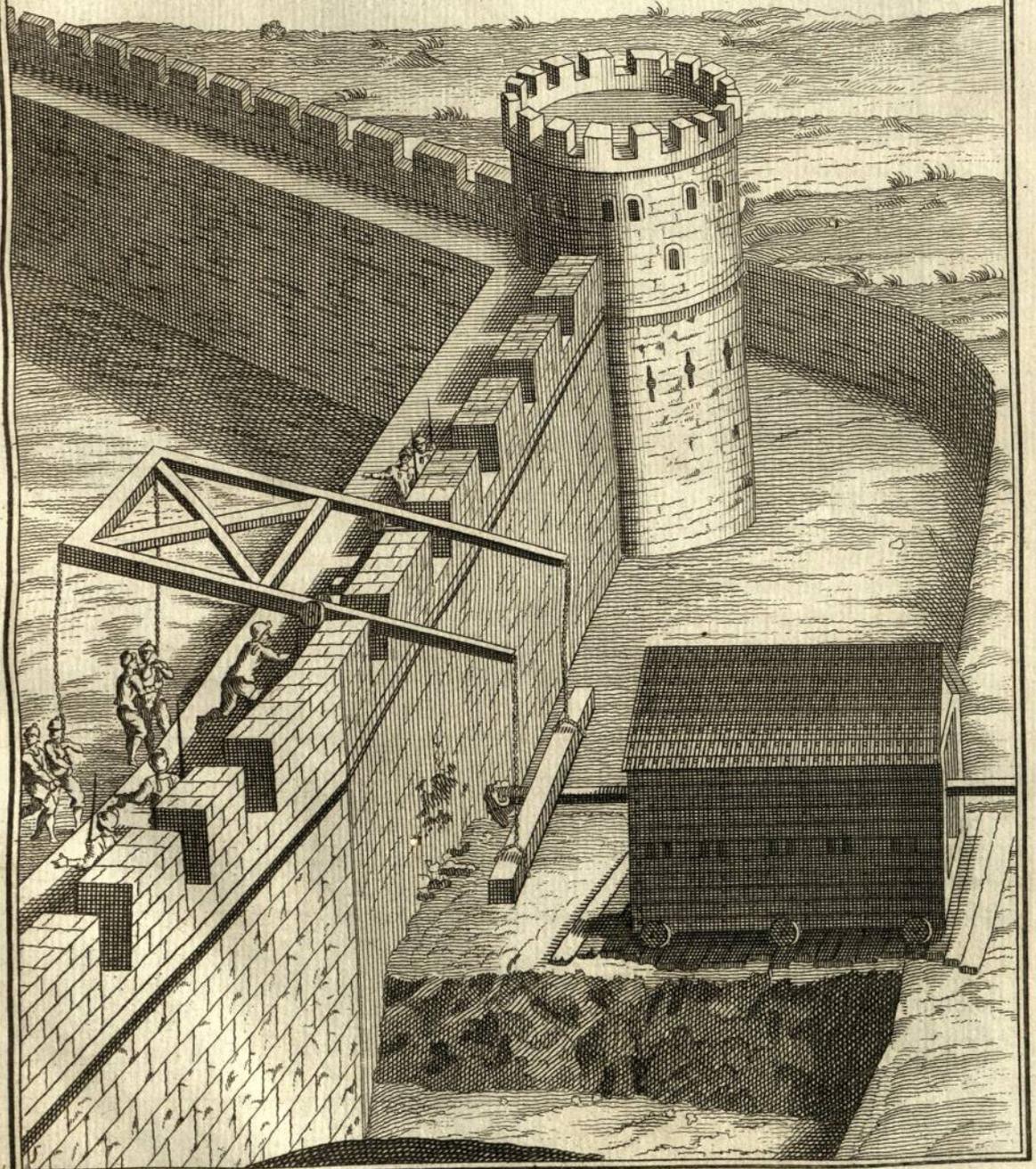
CE que Végèce appelle un loup ne l'étoit certainement pas, mais un véritable corbeau: je l'avance ici de ma pure autorité, c'étoit une espèce de ciseaux dentelés & recourbés en manière de tenaille ou de deux faucilles opposées l'une à l'autre. *In modum forficis, dit-il, quem lupum vocant.* Il lui donnera tel nom qu'il lui plaira, mais c'est un guindage qui saisit & qui enlève. Tout au moins eût-il dû y ajouter une épithète qui pût le différencier du loup démolisseur. Pourquoi ne pas l'appeller *loup à tenaille*, puisqu'il ne fut inventé que pour saisir, pincer, détourner & enlever le béliet en haut par la tête. Lipse prétend, après Tite-Live, qu'on détournait & qu'on enlevait le béliet à force de bras, après l'avoir pincé avec la machine. Cela ne se faisoit pas ainsi, mais par le moien du corbeau dont j'ai donné la figure.

Ces sortes de corbeaux, & même ceux de toute espèce, furent mis en œuvre au fameux siège de Byzance par l'Empereur Sévère. Il n'y a guères de siège régulier & de vive force qui soit plus mémorable dans l'Histoire, ni qui ait duré plus longtems. Dion dit que *la ville fut assiégée durant trois ans par les flots, s'il faut ainsi dire, de toute la terre, & qu'il y avoit un si grand nombre de machines, faites presque toutes par Prisque, bourgeois de Nicée, qui avoit un art tout particulier pour cela, qu'on n'avoit jamais rien vû de semblable.* On peut bien juger que les corbeaux furent mis en usage. Le même Dion rapporte que parmi les machines des assiégés il y avoit des corbeaux (*harpagones*,) à l'extrémité desquels étoient des griffes ou des agrafes de fer, qu'on lançoit & qu'on jettoit sur les assiégeans, qui s'accrochant à tout ce qui pouvoit donner prise, l'enlevoit d'une vitesse & d'une rapidité surprenante.

Le siège de Platée n'est pas moins célèbre par la grandeur des travaux & des machines dont on se servit dans l'attaque & dans la défense de cette place, & l'on peut dire qu'elle se défendit bien moins par la force, que par l'intelligence & la valeur des assiégés. Thucydide dit que les-assiégeans aiant ruiné *une grande partie du nouveau mur, par le moien des machines qu'ils planterent sur les plates-formes, ils dressèrent encore des batteries ailleurs; ce qui étonna fort les assiégés: mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup; ce qui ne se pouvoit faire que par le moien du corbeau ou du loup.* Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs branches en lacs courants, avec lesquels on faisoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.

Ils usôient de cet artifice, continue l'Auteur; ils attachoient par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à de longues pièces de bois, - lesquelles panchoient sur la muraille; & comme le bélier venoit à jouer, ils levoient cette poutre en l'air, & la laissoient tomber de travers sur la tête du bélier; ce qui le rendoit sans effet. Lipse met cette machine au nombre des corbeaux, il ne faut pas le chicaner là-dessus; puisque ces sortes de machines pouvoient être tournées à des usages différens, à amener, à enlever, à détourner, à rabattre: la simple inspection de celle-ci la fait aisément comprendre, sans qu'il soit besoin d'aucune autre explication. C'étoient deux corbeaux ou deux loups, enfourchés, & tournant sur leurs pivots, mis sur une même ligne à la distance de la longueur de la poutre suspendue à ses deux extrémités, par le moien de laquelle on rabattoit les coups du bélier en haussant & baissant les deux corbeaux. Il y a un si grand nombre d'exemples de cette machine dans les Historiens de l'antiquité, que ce seroit de l'érudition perdue que d'en rapporter davantage.

Je reviens au corbeau des Tyriens, duquel j'ai déjà parlé, & dont Perrault, de sa pure autorité, attribue l'invention au Consul Dujllius. Quinte-Curfe parle de ce corbeau, mais d'une manière si déguisée, si enveloppée, qu'il faut être devin pour la reconnoître. Citons le passage de cet Historien. *Corvos namque ad implicanda navigia, que muros subibant, validis asseribus corvos & ferreas manus illigaverant, ut cum tormento asseres premovissent, subito laxatis funibus injicerent.* Je défie qu'on trouve le moindre sens dans ce passage, quoiqu'on y rencontre le terme de *corbeau*. Si un de nos modernes avoit écrit aussi ténébreusement que cet ancien, je pense qu'on l'eût écorché. Je suis persuadé que Vaugelas passa de très-mauvais quarts d'heure à rendre cet endroit clair. Que pouvoit-il faire, sinon de nous donner galimatias pour galimatias? Voici sa traduction. *Car pour incommoder les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des grappins, des faux, des mains de fer & des solives, ou des poutres; puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalètes, & ajusté dessus au*



A. De Potter fecit.

CORBEAU DOUBLE POUR ROMPRE L'EFFORT DU BELIER.

lieu de flèches ces grosses pièces de bois, ils les décochoient tout à coup contre les ennemis.

Ce qu'il y a de bien surprenant dans tout ceci, c'est qu'aucun des Critiques, ni des Commentateurs, ne s'est apperçû que cet Historien ne dit ici que des mots qu'il n'entend pas lui-même. Qu'on remarque bien ceci. Il met les poutres, les faux, les mains de fer, les corbeaux, les grapins, tout cela péle-mêle ensemble, en manière de faisceaux d'armes. *Puis aiant bandé leurs machines, faites comme des arbalètes, ils les décochent tout à coup contre les ennemis.* Cela n'est-il pas bien admirable. Le bon Quinte-Curse ne savoit ce que c'étoit que toutes ces machines. Pourquoi donc se méloit-il d'en parler? Et Perrault n'auroit-il pas mieux fait de chercher quelque autre Auteur plus ancien que notre Rhéteur, qui parlât du corbeau des Tyriens? S'ilavoit pris cette peine, Diodore de Sicile lui en eût donné des nouvelles les plus claires qu'il eût pû désirer.

Les Tyriens, dit cet Auteur, aiant attaché des faux à l'extrémité des vergues de leurs galères, s'approchoient des béliers qui battoient en brèche; & lorsqu'ils se trouvoient à portée de ces machines pour pouvoir les atteindre, ils baissoient les antennes où ces faux étoient enmanchées, & coupoient les gros cables; au bout desquels les béliers étoient suspendus: de sorte qu'ils devenoient tout à fait inutiles & sans effet.

Voilà le corbeau dans toutes les formes, & avec toutes les qualités requises à cette machine; il est vrai que Diodore ne l'appelle pas de ce nom, mais le nom ne fait rien: car l'antenne fait le même effet que le long bois qu'on hausse, qu'on abaisse, & qui tourne sur son pivot. On pouvoit donc également, ou y suspendre le cone de Duillius, ou des griffes de fer pour enlever, ou y enmancher des faux pour trancher & couper les cables qui soutenoient les poutres bélières. Il y a pourtant cette différence, que le corbeau de Tyr me semble plus simple, outre qu'il se transporte où l'on veut, se trouvant attaché au mâit du vaisseau dont la corde lui sert de point d'appui, sans être sujet à aucun frottement: avantage que l'autre n'a point. On y pouvoit encore suspendre le Dauphin des Grecs; ce que l'on ne pouvoit faire à l'autre. Outre ce corbeau les Tyriens ne laissèrent pas d'employer celui dont Tacite fait mention dans la guerre de Civilis. Il le regarde comme nouveau, mais il a tort, les Tyriens s'en étoient servis. Diodore nous l'apprend deux lignes après ce que je viens de citer. Voici le passage: *Ils usèrent*, continuë-t-il, *de certaines machines*, (il entend les catapultes) avec lesquelles ils jetoient des plaques de fer enflammées, aux endroits où les assiégeans donnoient en foulé. Ils faisoient tomber en même tems des crocs & des mains de fer, avec lesquelles ils accrochoient & enlevoient les hommes postés sur les couvertures des tortuës bélières. Voilà donc les Romains dépossédés de l'invention du corbeau harpeneur. Je ne dirai pas, d'où Diodore a tiré le corbeau de Tyr. Arrien, qui a écrit son Histoire sur les mémoires de Ptolomée & d'Aristobule, deux Généraux d'Alexandre le Grand, & qui l'avoient accompagné dans toutes ses entreprises, ne dit pas un seul mot du corbeau de mer & de terre, dont ceux de Tyr se servirent dans la défense de leur ville.

Perrault étoit très-certainement un Auteur distingué, son Commentaire François sur Vitruve est digne de l'attention de ses lecteurs; mais comme il n'y a point d'ouvrage, quel qu'il puisse être, où l'on ne puisse trouver à redire, il me semble que celui-ci est bien stérile & bien vuide de certaines choses dont il étoit aisé de l'enrichir. Qu'auroit-il coûté, par exemple, d'y inferer mille curiosités Historiques sur le corbeau? L'Auteur n'auroit eu pour cela qu'à se rappeler ses lectures, ou à chercher ce que les Auteurs ont dit de cette machine. Il y en a tant d'autres que Polybe, que Frontin, & que

Quinte-Curse, qu'il auroit pû citer. Rien ne plaît, n'instruit & ne délassé davantage que cela. On n'auroit jamais fini s'il falloit les citer tous, ce seroit une vraie pedanterie; mais du moins on choisit les exemples les plus remarquables.

§. VI.

Corbeau à laqs courans, & à pinces. Tellenon.

J' Ai déjà apporté un exemple du corbeau à laqs courans dont ceux de Platée se servirent contre les efforts du bélier. Tite-Live nous en fournit un autre, qui fait assez connoître que ces lacets, pour saisir le bélier, étoient attachés à des corbeaux: car il paroît par ce que dit l'Auteur, que ceux qui défendoient Heraclée contre les Romains, manquoient de ces sortes de machines contre les béliers: en effet, dit-il, les Romains attaquoient bien moins la ville par la force de leurs armes, que par celle de l'art; tout au contraire des Etoliens, qui abandonnoient celui-ci & recouroient aux autres: car tandis qu'on battoit leurs murailles avec les béliers, ils négligeoient les moiens ordinaires pour les rendre inutiles, & en détourner les coups en les saisissant par des lacets à laqs courans. Ils se contentoient d'inquiéter les Romains, par les continuelles forties qu'ils faisoient sur leurs batteries pour tâcher d'y mettre le feu.

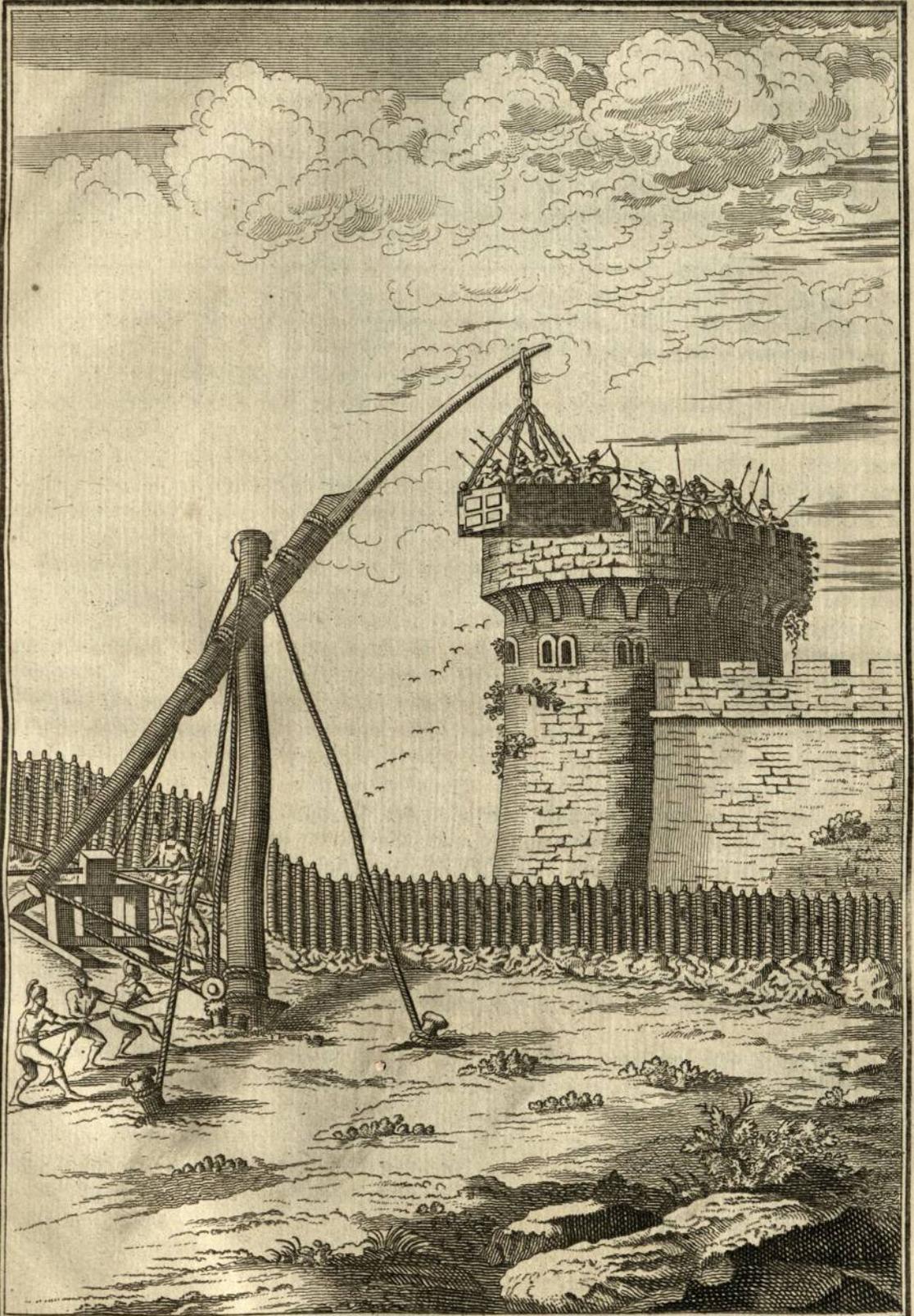
Le Consul Fulvius aiant assiégé Ambracie, la garnison n'eut garde de suivre l'exemple de celle d'Héraclée. Elle mit en œuvre tout ce que l'art, l'intelligence & la valeur ont de plus redoutable. C'est Tite-Live qui nous apprend ceci; toutes les machines dont on se servoit en ce tems-là dans l'attaque des places, parurent dans celle d'Ambracie.

Les Romains formèrent cinq attaques; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû dans aucun siège, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Quel appareil de machines ne falloit-il pas? Les murailles étoient très-fortes, les assiégeans élevèrent plusieurs batteries de béliers, qu'ils approchèrent des murs de la place: les assiégés les rendirent bientôt inutiles & sans effet par le moien de leurs corbeaux à bacule, au bout desquels ils suspendirent de grosses masses de plomb, ou de gros quartiers de pierre d'une énorme pesanteur, qu'ils élevoient & faisoient tomber ensuite sur les béliers; ce qui rompoit la force des coups, ou les détournoit à droit ou à gauche du point fixe auquel ils étoient suspendus.

Ils n'eurent pas moins à se défendre contre les corbeaux démolisseurs, avec lesquels les Romains arrachoit les pierres ébranlées par les béliers, & tiroient à bas les crenaux des murailles de la ville: à ceux-ci les assiégés en oppoioient d'autres; car outre leurs bacules, dont ils se servirent pour les rompre & les briser, ils mirent encore en usage les corbeaux à laqs courans & à pinces, avec lesquels ils enlevoient par dessus les murailles, ces grands crocs, ou pates d'ancres enmanchées de longs bois, & poussées contre les crenaux pour en arracher les pierres, & les amener à bas.

Le tellenon, sous la figure que Végèce nous le représente, est d'une grande rareté dans les sièges des anciens. Cette machine ne devoit pas être d'un grand effet puisqu'il se trouve si peu d'Auteurs qui en parlent. Stéwechius, dans son Commentaire sur Végèce, nous en donne la figure; mais il s'en faut bien qu'elle ne soit conforme à son texte. On ne peut s'empêcher de rire en voiant huit ou dix soldats, enfermés & suspendus dans un tonneau ou dans un cuvier de haut bord, & deux hommes seulement qui font mouvoir la machine, qui la haussent & qui l'abaissent sur une des tours des assiégés, sans qu'il paroisse que le matériau en tra-

vers



J. de Pétit fait.

CORBEAU A CAGE, OU LE TELLENNON,

dont les anciens se servoient pour transporter des hommes sur les deffences des villes assiegées.

vers tourne sur son point d'appui par le moien d'un pivot. Il falloit que la machine suspenduë fût quarrée, & semblable à nos caiffes où l'on met les Orangers à Paris ; il devoit y avoir une porte qu'on baiffoit, & qui servoit comme de pont pour passer sur la muraille. Dans le tellenon de Végèce, il paroît clairement que cette caisse étoit telle que je la représente. Il seroit superflu de donner une plus ample explication de cette machine, la figure que j'en donne suffit pour la rendre intelligible au premier coup d'œil. Cela ne m'empêchera pourtant pas de citer le passage de l'Auteur militaire, cela me semble nécessaire.

Le tellenon, dit-il, est composé d'un gros pieu planté en terre, qui sert de point d'appui à une longue pièce de bois mise en travers & en équilibre : de telle sorte qu'en baissant un bout l'autre s'élève. A l'une de ses extrémités, il y a une machine faite de planches, ou garnie d'un tissu d'ozier capable de contenir trois ou quatre hommes armés, qu'on élève & qu'on transporte sur la muraille.

La machine dont se servit Hérode, pour déloger un grand nombre de brigands qui désoloient le païs, & qui s'étoient retirés dans les cavernes & les crevasses de certains rochers & de montagnes inaccessibles, & pendantes en précipice : cette machine, dis-je, étoit très-simple : en rigueur elle ne devoit pas être mise au rang des corbeaux ; mais qui me dira qu'Hérode ne mit pas les gruës en jeu ? Personne : la description que Joseph en fait, est digne de la curiosité du lecteur.

Ces Cavernes, dit l'Auteur Juif dans la traduction d'Arnaud d'Andilly, étoient dans des montagnes affreuses & inaccessibles de toutes parts. On ne pouvoit y aborder que par des sentiers très-étroits & tortueux, & l'on voioit audevant un grand roc escarpé, qui alloit jusques dans le fond de la vallée, creusée en divers endroits par l'impétuosité des torrens. Un lieu si fort d'assiete étonna Hérode, & il ne savoit comment venir à bout de son entreprise. Enfin il lui vint en l'esprit un moien auquel nul autre n'avoit pensé. Il fit descendre jusqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres extrêmement forts, des soldats qui tuoient ceux qui s'y étoient retirés avec leurs familles, & mettoient le feu dans celles où l'on ne vouloit pas se rendre ; de sorte qu'il extermina cette race de voleurs par le fer, ou par le feu, ou par la fumée. Revenons à notre tellenon.

Nous n'avons garde de croire que cette machine ait été inventée pour guinder & jeter des hommes sur les tours ou les murailles des villes assiégées : à moins qu'on ne dise que le grand nombre de ces machines pouvoit être d'un grand effet, étant posées près à près, cela pourroit être ; mais comme il n'y en a point d'exemple dans aucun Historien ancien, petit ou grand, cela me fait croire que ce guindage ne fut inventé que pour reconnoître ce qui se faisoit sur les tours, ou dans l'intérieur des murailles des villes assiégées, & pour cela un homme suffisoit tout autant que quatre.

Cette manière de corbeau n'est pas si peu sentée, ni si mal imaginée, qu'elle ne puisse être de quelque usage dans nos sièges. J'ai lieu de m'étonner que les anciens, dont le génie inventif, en fait de machines de guerre, étoit infiniment au dessus du nôtre, ne se soient pas aperçus que ce long matériau tournant en tous sens, s'élevant & s'abaissant sur son point d'appui, pouvoit les mener plus loin que de transporter des hommes dans une espèce de cage. On fait qu'on manie très-aisément la grande vergue d'une galère, suspenduë & accolée au mât maître par ses racages, qui ne laissent aucun frottement, & facilitent le mouvement de la vergue : or cette vergue, qui est en deux pièces, égale, ou peut s'en faut, la longueur du bâtiment, qui a vingt-deux toises de long. Je m'étonne, encore une fois, que ces grands génies n'aient pas inventé une échelle planchée, ou une manière de pont à lambuque assez large, pour y faire passer deux hommes de front. Cette lambuque

que suspenduë eût été infiniment moins composée, & plus aisée à se mouvoir que celle de Marcellus au siège de Syracuse, dont Polybe nous donne la description. On eût pû même avancer plus avant ce matéreau suspendu par un contre-poids à son arrière. Mais, me dira quelqu'un, comment trouver une baze capable d'empêcher que le gros pieu, ou pour mieux dire l'arbre, au haut duquel cette longue antenne est suspenduë & accolée, ne vacille ou ne renverse? Je réponds qu'il ne vacillera point, s'il y a équilibre par tout; mais supposons qu'il y ait quelque chose à dire, car un rien est capable de produire cet effet; ce qui pourtant ne sauroit arriver, à cause du peu de hauteur de l'arbre, qui ne s'éleve tout au plus que de huit piets sur ses racinaux; n'est-il pas de plus appuié & retenu par de puissantes contre-fiches, comme l'arbre de nos gruës, arrêté encore par ses quatre côtés par autant de cables amarrés à deux haubans? Il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût s'ébranler ou se renverser. Je ne vois rien dans cette machine qui ne soit très-simple, & qu'on ne pût faire mouvoir par une puissance très-médiocre; supposant la longue pièce de bois suspenduë comme la vergue d'une galère avec ses mouffles à plusieurs rouës, pour l'élever ou pour l'abaisser selon les cas.

§. VII.

Le Polyspaste & le Corbeau d'Archimède.

JUSQUES ici nous avons traité des corbeaux de toute espèce, & de leurs divers usages, & particulièrement de ceux qui saisissent & qui enlèvent. Ceux-ci peuvent être considérés comme des petits modèles, ou des diminutifs des grands, c'est-à-dire de ces puissances capables de harponner, de guinder, & d'amener des hélépotes, des vaisseaux tout armés, en un mot des fardeaux & des masses effroiables. A ces sortes de prodiges mechaniques, Perrault demeure tout éperdu; il les regarde comme impossibles, parce qu'il ne peut comprendre par quelle puissance cela se faisoit: & il faut avouer qu'il y a bien des Perraults dans le monde, lesquels, faute d'intelligence pour les machines, ne voient goutte dans des choses qui sont bien moins prodiges que les tours de passe-passe d'un joueur de gobelets.

Les morts ne sentent rien; mais supposant qu'ils soient sensibles aux reproches des vivans, le génie de Perrault me permettra, s'il lui plaît, de lui dire que ce qu'il avance contre les machines d'Archimède, à l'occasion du polyspaste, me paroît avancé fort légèrement. Ce polyspaste ne fut jamais celui d'Archimède, c'est très-assûrement une imagination de Vitruve. On connoît parfaitement cet Auteur. On fait, à n'en point douter, qu'il n'a jamais vû ni connu le corbeau ni le polyspaste de ce célèbre Syracusain; tout cela est enveloppé depuis plus de deux mille ans dans les ténèbres de l'oubli. Toute la grace que l'on peut faire à Vitruve, c'est de ne faire que soupçonner, qu'en fait de machines de guerre ses connoissances étoient fort bornées. Et que dirons-nous de son Commentateur? Jugeons-en par ce qu'il débite sur le polyspaste, qu'il s'est faussement imaginé être le même que celui dont Plutarque parle: *On fait, dit-il, que ce que le polyspaste peut faire, est tout à fait éloigné des effets que Plutarque lui attribue. Cela fait voir, continuë-t-il, quelle opinion l'on peut avoir des autres miracles que cet Historien conte des machines d'Archimède; & ce seul exemple peut faire croire que ce qu'il en dit n'est fondé que sur les relations des Romains, lesquels étant peu versés dans les arts du tems de Marcellus, ainsi que Plutarque remarque lui-même, pouvoient avoir beaucoup exagéré des choses que leur ignorance leur faisoit paroître miraculeuses, & qu'ils avoient peut-être aussi intérêt de faire passer pour telles.* Il est surprenant que cet Auteur ait pû raisonner de la sorte. Prétend-il, avec tous ces beaux rai-

sonne-

sonnemens, qu'il pouffe encore plus loin, anéantir les témoignages, je ne dis pas seulement d'une multitude d'Historiens, grands & petits de l'antiquité la plus reculée, & de la moienne encore, mais des siècles les plus près de nous? A l'égard du corbeau, il seroit inutile de répéter qu'il étoit connu des Grecs longtems avant Archimède. Cette machine ne paroît pas seulement au siège de Samos, mais encore un peu avant celui de Rhodes par Démétrius *Poliorceus*. C'est Vitruve qui nous l'apprend: voici ses paroles dans Perrault. *On dit, rapporte l'Auteur, qu'il y avoit un Architecte Rhodien, nommé Diognetus, à qui la République faisoit tous les ans une pension fort honorable à cause de son mérite: un autre Architecte nommé Callias, étant venu d'Arado à Rhodes, & aiant demandé au peuple d'être entendu, proposa un modèle où étoit un rempart, sur lequel il avoit posé une machine, qui étoit ce guindage qui se tourne aisément, avec quoi il prit & enleva une hélépole qu'il avoit fait approcher de la muraille, & la transporta au dedans du rempart. Les Rhodiens voiant l'effet de ce modèle avec admiration, ôtèrent à Diognetus la pension qui lui avoit été donnée, & la donnèrent à Callias, qui ne la conserva pas longtems; car Démétrius aiant assiégé cette place, & fait avancer son effroyable hélépole, dont je parlerai en son lieu, les assiégés eurent recours à Callias pour les en délivrer. Celui-ci leur fit connoître, par de très-bonnes raisons, son impuissance à cet égard, & que l'hélépole de l'ennemi étoit à l'épreuve de sa machine par son énorme pesanteur. Il y avoit donc des corbeaux capables d'enlever une tour ambulante du second ordre? Mais supposons qu'elle fût plus légère que les galères qu'Archimède cramponnoit & enlevait si facilement, cela fait du moins voir que la machine de Callias ne différoit de celle du Syracusain, qu'en ce que celle de celui-ci enlevait de plus grandes masses. Écoutons Plutarque sur ce merveilleux corbeau.*

On voioit sur les murailles, dit-il, de grandes machines, qui avançant & abaissant tout d'un coup sur les galères de grosses poutres, d'où pendoient des antennes armées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant ensuite par la force des contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup, & les abîmoient; ou après les avoir enlevées par la prouë avec des mains de fer ou des becs de grûes, & les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeioient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs; & après les avoir fait pirouëter longtems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoiënt ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées & suspendues en l'air, tournoiant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersés par la violence du mouvement, & jetés fort loin comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, où les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

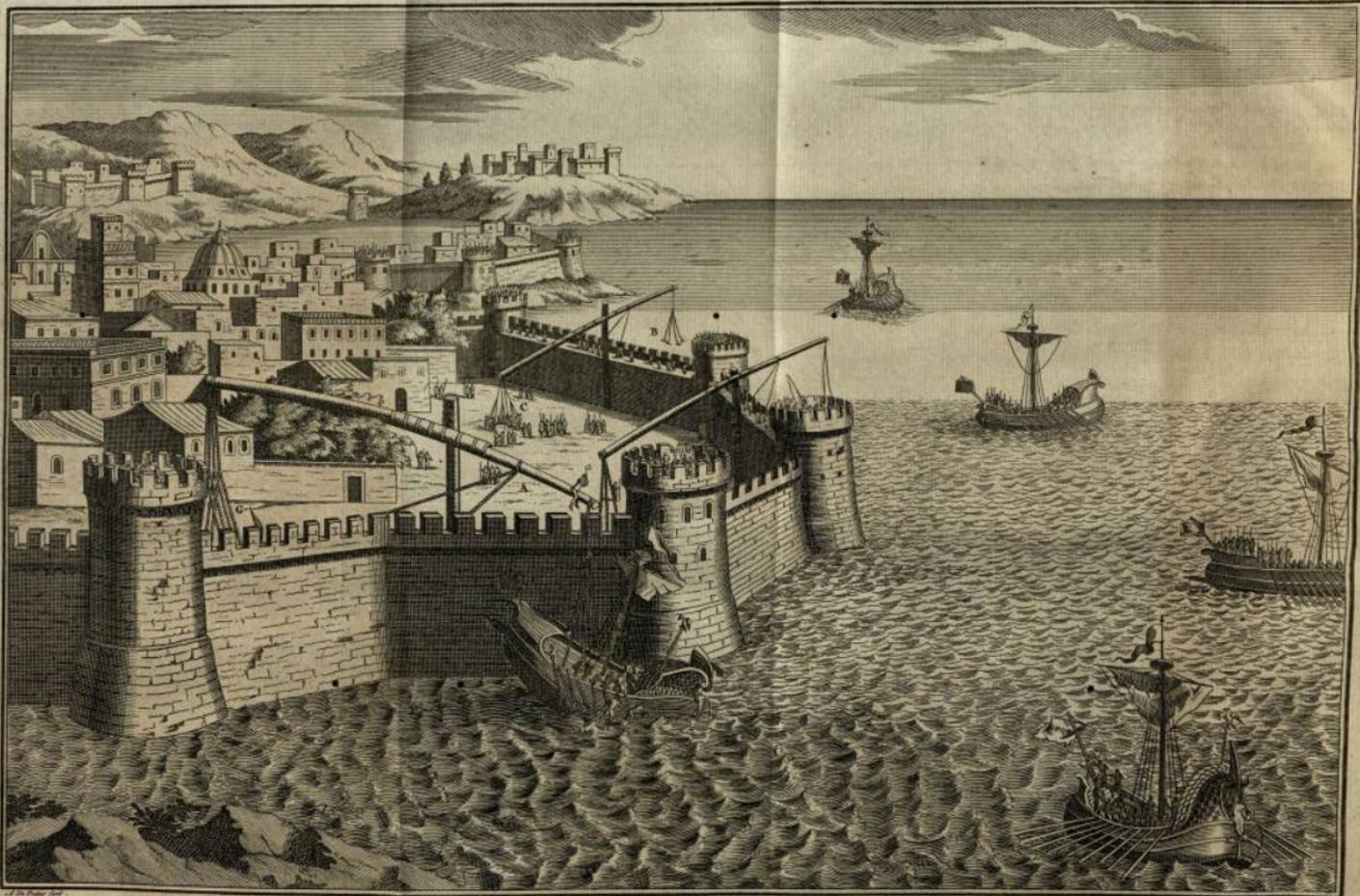
Passons au corbeau de Polybe, qui auroit dû prendre le devant; mais nous avons nos raisons pour le mettre après. Il dit donc que Marcellus aiant fait avancer ses vaisseaux près des murailles de la ville, Archimède faisoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui, qui comme un pilote, conduisoit le bec de la machine, aiant saisi la prouë d'un vaisseau, abaissoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dressé le vaisseau sur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un treuil, ou d'une poulie, il falloit que quelques vaisseaux tombassent sur les côtés, que quelques autres fissent la culbute, & que la plupart tombant de haut sur la prouë, fussent submergés & remplis d'eau & de confusion.

Si ces furieux corbeaux n'eussent paru dans le monde qu'au siège de Syracuse, & que nous ne fussions pas que les Grecs s'en étoient servis longtems avant Archimède, comme je l'ai déjà prouvé, on ne nous seroit peut-être pas une affaire de douter un peu des effets prodigieux de ces sortes de machines; mais ces faits sont trop bien attestés,

testés, & trop souvent répétés dans les Historiens Grecs & Latins. On ne pourroit sans absurdité ne pas y ajouter foi. Un fait doit être cru, lorsque non seulement il est possible, mais qu'il est encore attesté sans discontinuation, ou par les Auteurs contemporains, ou par ceux qui ont écrit peu de tems après. D'ailleurs ils parlent du corbeau comme d'une machine existante, très-commune dans la défense des places: cela est du moins constant à l'égard des petits corbeaux, & particulièrement de ceux dont on se servoit pour accrocher & enlever les hommes armés, & les transporter par-dessus les murailles de la ville assiégée. On peut juger par la figure que j'ai donnée de cette machine, qu'il n'y avoit rien de plus simple & de moins composé, les soldats eux-mêmes les fabriquoient & les exécutoient dans les assauts; mais à l'égard des grandes, c'est autre chose, quoique je sois très-convaincu, qu'à quelque chose près, elles ne différoient en rien des petites, sinon par leur grosseur. On ne peut pas dire que Polybe soit l'original d'une infinité d'Auteurs qui ont écrit du corbeau d'Archimède, il y en avoit bien d'autres qui en avoient parlé avant & après lui. Les Romains manquoient-ils d'Historiens & de gens capables d'écrire des affaires de leur pays? Il faut bien se garder de le croire, rien de moins rare que ces sortes de gens. Il y avoit bien peu de Généraux qui ne composassent les mémoires de leur vie, & l'Histoire des guerres où ils s'étoient trouvés. Cette coutume fut continuée bien longtems après la ruine de la République. César & Auguste après lui firent plus que des mémoires, ils avoient écrit le journal de leur vie.

Ce qui rend l'Histoire de mon Auteur plus recommandable, à l'égard des guerres des Romains, c'est qu'il écrivit à Rome même ce qui regardoit les Romains, non pas seulement sur le témoignage de leurs Auteurs, mais encore sur ce qu'il apprenoit des Officiers & des Généraux qui avoient été témoins des événemens qu'il raconte, & qui s'étoient trouvés au siège de Syracuse. Il étoit si bien informé, qu'il ose bien relever Fabius & l'accuser de mensonge en bien des endroits de son Histoire. Je ne vois rien de plus aisé que de distinguer le vrai du faux, lorsqu'on écrit une Histoire de son tems. Il est d'autant plus croiable, qu'il étoit lui-même grand politique & grand guerrier, ou pour mieux dire, un de nos maîtres dans la science militaire.

Comme on ne voit rien dans ce grand Auteur qui puisse aider à nos conjectures, pour la découverte du corbeau & du principe agissant de cette machine, & que tout ce qu'il nous en apprend roule uniquement sur ses effets, on peut bien juger que cela ne nous mène à rien; mais malgré le silence de Polybe, je ne croi pas cette machine un mystère impénétrable. Un peu d'esprit inventif, quelques recherches, une médiocre mesure de mécanique, tout cela aidé de certains termes qui ont échappé aux anciens Historiens & Machinistes, peut nous conduire à la découverte, sinon du vrai corbeau d'Archimède, du moins à celle d'une puissance capable de produire de très-grands effets, sans nous écarter de cette simplicité que l'on remarque dans les plus belles machines de l'antiquité. Il ne faut pour cela qu'avoir recours à l'étendue de la puissance du levier, qu'on peut augmenter & pousser par la jonction d'une autre, ou de plusieurs autres puissances. Ce n'est pas certes sans raison qu'Archimède demandoit un point pour enlever toute la terre. Ceux qui sont profonds dans l'étude des forces mouvantes, ne prendront pas en titre de gasconade mécanique ce que nous dit ici ce grand homme: ils en voient assez la possibilité, quoiqu'à l'égard du point, & de la matière dont la machine devoit être construite pour suspendre & enlever la terre, nous ne soions pas gens à le prendre au mot, & à lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire pour cela; il est pourtant très-vrai qu'on peut multiplier les forces à l'infini; mais le tems qu'il faudroit pour la remuer approcheroit fort de cet infini. Enlever des vaisseaux tout armés, & de plus grosses masses, si l'on veut, n'est pas



CORBEAU D'ARCHIMEDE SELON POLYBE ET PLUTARQUE, QUI SERVOIT A HARPONNER ET A ENLEVER LES VAISSEAUX.

ce qui me paroît de plus merveilleux. Je n'en suis nullement étonné, le surprenant & le prodigieux est la vitesse, la célérité & la promptitude avec laquelle il enlevait ces lourdes masses, les faisoit pirouêter suspendues en l'air, & les brisoit contre les murs de la ville par des secousses très-violentes.

Il paroît, par le passage de Plutarque, que le corbeau d'Archimède étoit une manière de gruë ou de gruau, composé de plusieurs autres puissances que celles qu'on y applique aujourd'hui; ce qui ne pouvoit être autrement, s'il étoit semblable à cette machine. L'Auteur auroit dû savoir que le rancher, tournant sur son arbre qui lui sert de poinçon, ne fait point la bacule ou la balance, & ne peut être incliné de tous les sens; car si cela eût été, le treuil, le tympan & les poulies n'eussent jamais pû être appliquées à une balance. Polybe dit formellement, que le corbeau d'Archimède étoit composé d'une balance & d'un levier; ce qui me paroît plus vraisemblable, & plus capable de produire les effets dont il parle, & d'agir d'un mouvement plus subit & plus accéléré. C'étoit sans doute une poutre, ou un mât prodigieusement long & de plusieurs pièces, c'est-à-dire fait de plusieurs mâts joints ensemble, pour le rendre plus fort & moins flexible, renforcé encore au milieu par de fortes femées, le tout rassuré avec des cercles de fer & d'une lieure de cordes, de distance en distance, comme le mât d'un vaisseau composé de plusieurs autres mâts. Cette furieuse poutre devoit être encore allongée d'une autre à peu près d'égale force.

Ce levier énorme, & de la première espèce, devoit être suspendu à un grand arbre, assemblé sur sa sole, avec sa fourchette, son échellier, ses moises, enfin à peu près semblable à un gruau; il devoit être appliqué & colé contre l'intérieur de la muraille de la ville, arrêté & assuré par de forts liens, ou des anneaux de fer, où l'on passoit des cordages qui embrassoient l'arbre, au bout duquel le corbeau étoit suspendu. Les Anciens ne terrassoient point les murailles comme nous les terrassons aujourd'hui; cette méthode leur étoit inconnue, peut-être à cause de la grandeur & de la hauteur de leurs machines de guerre; qu'ils n'eussent pû mettre en batterie sur le terre-plein, sans les exposer en bute à celles des assiégés, qui les eussent démontées & brûlées en très-peu de tems. Ils ne mettoient que les petites machines faciles à transporter.

Ce levier énorme ainsi suspendu à un gros câble, ou à une chaîne, & accolé contre son arbre, pouvoit produire des effets d'autant plus grands, que la puissance ou la ligne de direction se trouvoit plus éloignée de son point fixe, ou du centre du mouvement, en ajoutant encore d'autres puissances A, qui tirent de haut en bas par la ligne de direction.

A l'extrémité il y avoit plusieurs grapins ou pates d'ancre B, suspendues à des chaînes qu'on jettoit sur les vaisseaux lorsqu'ils approchoient à portée. Plusieurs hommes abaissoient cette bacule par le moyen de deux cordes en trelingage C; & dès qu'on s'apercevoit que les griffes de fer s'étoient cramponnées, on faisoit un signal, & tout aussitôt on baissoit une des extrémités de la bacule, pendant que l'autre se relevoit & enlevait le vaisseau à une certaine hauteur, qu'on laissoit ensuite tomber dans la mer, en coupant le gros câble qui tenoit le vaisseau suspendu.



C H A P I T R E V.

*Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecno-
me. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, &
victoire des Romains.*

L'Année suivante Régulus aborde à Tyndaride, & y aiant apperçu la flotte des Carthaginois qui passoit sans ordre, il part le premier avec dix vaisseaux, & donne ordre aux autres de le suivre. Les Carthaginois voyant les ennemis les uns monter sur leurs vaisseaux, les autres en pleine mer, & l'avantgarde fort éloignée de ceux qui la suivoient, ils se tournent vers eux, les envelopent, & coulent à fond tous leurs bâtimens, à l'exception de celui du Consul, qui courut lui-même grand risque; mais comme il étoit mieux fourni de rameurs, & léger, il se tira heureusement de ce danger. Les autres vaisseaux des Romains arrivent peu de tems après, ils s'assemblent & se rangent de front, ils chargent les ennemis, prennent dix vaisseaux, & en coulent huit à fond. Le reste se retira dans les Isles de Lipari. Les deux partis se faisant honneur de la victoire, on pensa plus que jamais de part & d'autre à se faire des armées navales, & à se disputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions, qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

Bataille
d'Ecno-
me.

L'été suivant on se met en mer. (a) Les Romains mouillent à Messine avec trois cens trente vaisseaux pontés: de là laissant la Sicile à leur

(a) *Les Romains mouillent à Messine avec trois cens trente vaisseaux.* Ceux qui n'ont aucune connoissance de la marine des Anciens, s'imaginent, assez fausement, que leurs bâtimens de guerre à plusieurs rangs de rames n'étoient pas comparables aux nôtres de haut bord, & qu'une flotte comme celle dont parle Polybe de trois cens trente vaisseaux, n'étoit pas aussi considérable en appareil & en dépense, que nos armées navales de quatre-vingt vaisseaux de ligne.

Je conviens que notre armement coûte infiniment davantage, si l'on met l'artillerie en ligne de compte. Mais il ne s'agit point ici de cela. Il n'est question que du corps du vaisseau. Il est hors de doute que ceux des Anciens à plusieurs rangs de rames, depuis le trirème jusqu'au quinquerème, & si l'on veut, jusqu'au dixième rang de rames, devoient contenir beaucoup plus de

monde & de combattans que les nôtres du premier rang. Je ne crois pas que les vaisseaux dont parle Polybe fussent autre chose que des biremes. *Toute cette armée*, dit-il, *parlant des Romains, étoit composée de cent quarante mille hommes d'équipage, chaque vaisseau portant trois cens rameurs & six vingt soldats, c'est assez pour me faire comprendre que c'étoient des biremes; car de s'imaginer qu'il n'y eût qu'un seul homme à chaque rame, cela me paroît impossible. A peine cinq hommes suffisoient-ils à chaque banc de nos galères, & cependant ces sortes de bâtimens ne portent que cinq cens hommes d'équipage. Quelle puissance que celle de ces deux peuples! Cent quarante mille hommes de mer d'un côté, & plus de cent cinquante mille de l'autre! Ne diroit-on pas que l'Historien a romanisé, si tous les Historiens ne convenoient sur ce point? Ce qu'il*

leur droite, & doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre étoit aux environs. Pour les Carthaginois, ils allèrent prendre terre à Lilybée avec trois cens cinquante vaisseaux pontés. De Lilybée ils furent à Heraclée de Minos. Le but des premiers étoit de passer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, & de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, sachant qu'il étoit aisé d'entrer dans l'Afrique, & de la subjuguier, ne craignoient rien tant que cette diversion, & vouloient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vûes opposées annonçoient un combat prochain, les Romains se tinrent prêts, & à accepter le combat, si on le leur présentoit, & à faire irruption dans le pais ennemi, si l'on n'y mettoit pas obstacle. Ils choisirent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avoit de meilleur, & divisent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avoit deux noms: la première s'appelloit la première légion, & la première flotte, & ainsi des autres. Il n'y avoit que la quatrième qui n'en eut pas. On l'appelloit les Triaires, comme on a coûtume de les appeller dans les armées de terre. Toute cette armée navale étoit composée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cens rameurs & six vingt soldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent aussi tous leurs soins à se disposer à un combat naval. Si l'on considère le nombre de vaisseaux qu'ils avoient, il falloit qu'ils fussent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre seulement parler d'un si grand nombre d'hommes & de vaisseaux, sans être frappé, & de l'importance de l'affaire qui se va décider, & de la puissance de ces deux Républiques?

Les Romains faisant réflexion qu'ils devoient voguer obliquement, & que la force des ennemis consistoit dans la légèreté de leurs vaisseaux, songèrent à prendre une ordonnance qui fût sûre, & qu'on eût peine

Ordonnance
des Romains.

peine

y a de bien surprenant, c'est le peu de tems qu'ils employèrent à un si grand armement. L'Auteur dit qu'ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées sur mer que quand ils se trouverent dans le plus haut point de leur grandeur & de leur opulence. J'aurois souhaité qu'il nous en eût donné les raisons. Il les remet à un autre endroit, il faut que cela soit perdu.

Plusieurs siècles après, & vers la décadence de leurs affaires, on voit sous l'empire d'Honorius un Heraclien, Comte d'Afrique, qui se mit en tête de détrôner son Empereur; un rebelle, en un mot, qui part de ce pais-là avec une flotte de sept cens voiles, ou plutôt, dit Tillemont, de trois mille sept cens vaisseaux de toute espece. Orose la met un peu au rabais, car il ne l'a fait monter qu'à trois mille deux cens navires, c'est

toujours plus que Xerxès n'en avoit, puisqu'Herodote la borne à 1207. de combat. Supposons que ceux d'Heraclien fussent plus petits, & que ce nombre de vaisseaux soit confondu avec ceux de transport, il y auroit au moins une moitié de combat. Cela n'est-il pas surprenant? Il y eut une bataille à Otilicoli, dans l'Ombrie, dit Orose, où cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, sûrement on ne tua pas tout, & la peste fut si grande qu'Heraclien fut réduit à un seul vaisseau sur lequel il porta la nouvelle en Afrique. Charles VI. Roi de France, en 1386. voulant porter la guerre en Angleterre, dressa une flotte de douze ou de treize cens voiles; mais la jalousie du Duc de Berri, oncle du Roi, renverra une si grande entreprise avec toute la malice & la lâcheté dont cette passion est capable.

peine à rompre. Pour cela les deux vaisseaux à six rangs que montoient les deux Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La première flotte faisoit une ligne, & la seconde l'autre: les bâtimens de chaque ligne s'écartant, & élargissant l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournant la prouë en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, de la troisième on forma une troisième ligne qui fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis: en sorte que l'ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Cette troisième flotte remorquoit les vaisseaux de charge. Enfin la quatrième flotte où les Triaires venoient après, tellement rangés, qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit: de cette manière, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide, mais fort dans son tour, propre à l'action, & difficile à rompre.

Ordon-
nance
des Car-
thagini-
nois.

Pendant ce tems-là les Chefs des Carthaginois exhortèrent leurs soldats, leur faisant entendre en deux mots qu'en gagnant la bataille ils n'auroient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étoient vaincus, ç'en étoit fait de leur propre patrie & de leurs familles: ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'exécutèrent en gens persuadés de ce qu'on venoit de leur dire. Leurs Chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée Romaine, partagent leur armée en trois corps, & en font trois simples lignes. Ils étendent l'aile droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, & tournent les prouës vers eux. L'aile gauche, composée d'un quatrième corps de troupes, étoit rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce Général qui avoit eu du dessous au siège d'Agrigente, commandoit l'aile droite, & avoit avec soi les vaisseaux & les galères les plus propres par leur légèreté pour envelopper les ennemis. Le Chef de l'aile gauche étoit cet Amilcar, qui avoit déjà commandé à Tyndaride.

Choc &
victoire
des Ro-
mains.

Celui-ci aiant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagème pendant la bataille. Comme les Carthaginois étoient rangés sur une simple ligne, & que les Romains commençoient par l'attaque du centre; alors pour désunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, & les Romains le poursuivent. La première & la seconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignoient de la troisième, qui remorquoit les vaisseaux, & de la quatrième, où étoient les Triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors du vaisseau d'Amilcar s'élève un signal, & aussitôt toute l'armée des Carthaginois fond en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient tantôt à approcher, tantôt à reculer; mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher

les

Les vaisseaux ennemis, la présence des Généraux qui combattoient à leur tête, & sous les yeux desquels ils brûloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui au commencement de la bataille commandoit l'aile droite à quelque distance du reste de l'armée, vient tomber sur les vaisseaux des Triaires, & y jette le trouble & la confusion. Les Carthaginois qui étoient proche de la terre, quittent aussi leur poste, se rangent de front opposant leurs prouës, & fondent sur les vaisseaux qui remorquoient, ceux-ci lâchent aussi-tôt les cordes, & en viennent aux mains: de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties, qui faisoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais parce que selon le premier arrangement les parties étoient d'égales forces, l'avantage fut aussi égal, comme il arrive d'ordinaire lorsqu'entre deux partis les forces de l'un ne cèdent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avoit pris. Régulus vient au secours des Triaires & des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la seconde flotte qui n'avoient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec la flotte de Hannon, les Triaires qui se rendoient déjà reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaqués devant & derrière, embarrassés & envelopés par le nouveau secours, plièrent & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & apperçoit la troisième flotte aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sûreté, ils se joignent Régulus & lui, pour courir la tirer du danger où elle étoit, car elle soutenoit une espèce de siège, & elle auroit peu résisté, si les Carthaginois par la crainte d'être accrochés, & de mettre l'épée à la main, ne se fussent contentés de la resserrer contre la terre. Les Consuls arrivent, entourent les Carthaginois, & leur enlèvent cinquante vaisseaux & leur équipage. Quelques-uns aiant viré vers la terre, trouvèrent leur salut dans la fuite. Ainsi finit ce combat en particulier. Mais l'avantage de toute la bataille fut entièrement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaisseaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de leurs ennemis, & ceux-ci en perdirent soixante-quatre.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de Tynaride.

§. I.

Faites de part & d'autre.

VOici un Général qui commet dès l'entrée une lourde faute, qui se trouve tout aulli-tôt suivie d'un échec très-mortifiant. Les Anciens appelloient ces sortes de débuts, *Errare à limine*. On peut bien s'imaginer qu'un Général qui fait un pas très-dangereux dès le seuil de la porte, ne sauroit aller fort loin sans boiter tout bas. Cela arrive dans presque toutes les affaires du monde, de petite ou de grande importance: je dis presque, car dans celles de la guerre, qui que ce soit ne reconnoît un tel partage. Tout est grand, rien de médiocre. Il n'y a point de milieu dans les fautes, il n'en fut jamais de petites. Elles naissent les unes des autres, elles vont toujours croissant si prodigieusement vite, que si le remède ne suit avec la même rapidité, on ne peut éviter sa ruine. Le Général Romain y couroit à grands pas, & sa faute devenoit irréparable, s'il eût eu en tete un ennemi plus habile & moins négligent à poursuivre ses avantages.

Polybe nous apprend la source & l'origine de la disgrâce du Consul; il l'attribue à la trop grande opinion qu'il avoit du courage & de la hardiesse de ses troupes, beaucoup plus encore à sa présomption, & au mépris qu'il faisoit de son ennemi. Il nous fait encore remarquer que celui-ci ne pensoit pas moins désavantageusement de son antagoniste, & que le mépris de l'un n'étoit pas moins bien fondé que celui de l'autre.

Nous ignorerions encore le nom du Général qui commandoit l'armée Carthaginoise, si l'Auteur ne nous l'avoit appris dans la bataille d'Ecnome, qui suivit de si près les deux combats de Tynaride. On y voit que le *Chef de l'aile gauche étoit ce même Amilcar, qui avoit déjà commandé au combat donné à Tynaride*. Il n'arrive que trop souvent à notre Auteur de tomber dans un défaut d'exactitude, qui mérite quelque reproche, & auquel les Anciens étoient peu sujets: c'est qu'il n'écarte pas seulement le nom des Officiers Généraux qui ont commandé à une aile ou à un centre, ou qui ont eu part à la gloire ou à la honte d'un combat: mais encore le nom du Chef sous les ordres duquel ils avoient combattu. Une action si remarquable étoit-elle si peu de chose, que nous dûssions ignorer qui étoit l'Amiral de la flotte Carthaginoise? Qui auroit jamais pensé de le trouver en tout autre endroit que là où il devoit être, pendant que l'Historien n'oublie pas le nom du Vice-Amiral, qu'il ne nous importe guères de savoir, & qui n'arriva qu'après l'affaire finie?

Il se passe ici deux combats aussi peu décisifs l'un que l'autre, mais, qui ne laissent pas d'être très-considérables. L'Auteur n'en passe aucune des circonstances nécessaires, & il les accompagne même de quelques remarques pour l'instruction des gens de guerre.

J'admire Régulus, auquel il prend une boutade qui omeroit fort ces sortes de Romains, où les Héros sont les plus grandes folies, mais qu'on ne sauroit trop blâmer dans

ans un Général d'armée : quand même cette hardiesse inconfidérée auroit eu un succès aussi heureux, qu'il fut triste & honteux pour lui.

Il faut avouer qu'un Général qui a des forces suffisantes pour combattre son ennemi, & qui s'avance sur lui avec la moindre partie par un trop grand désir de vaincre, commet une imprudence très-grande. C'est celle du Général Carthaginois; mais celle du Romain est-elle moins grande? Ne fait-il pas voir ici & en Afrique, où nous le verrons bien tôt, qu'il étoit un de ces hommes qui s'imaginent que le courage seul suffit pour remplir le devoir d'un Général. A peine est-il informé que l'ennemi paroît, que son impatience le transporte. Il donne ordre aux troupes de s'embarquer, & de lever l'ancre; & sans penser à ce qu'il va faire, il sort du port avec dix vaisseaux qu'il avoit en état de combattre, tant il étoit mal instruit & peu sur ses gardes. Il se hâte donc de sortir: trop de circonspection eût fait manquer l'occasion; elle étoit belle, s'il n'eût combattu l'ennemi à forces si inégales; il vogue à lui plein de mépris, comme à une victoire assurée; il l'attaque sans hésiter, & se trouve avoir affaire à une ligne toute formée. Les Carthaginois qui le débordent à ses aîles, le doublent & l'envelopent promptement. Le Consul se sauve à peine avec son vaisseau, après en avoir perdu neuf pour acte de ses diligences. Un homme qui sort d'un combat en si petite compagnie, doit être bien honteux.

La défaite d'Annibal par Duillius ne vint que d'une faute presque semblable. Elle eût dû servir de leçon à Regulus pour l'empêcher d'y tomber, il mérite d'en servir aux autres. Voilà ce qui arrive aux Généraux téméraires & imprudens, qui songent plus à la victoire qu'aux précautions de se l'assurer.

Désespéré & confus d'un tel début de campagne, dont il étoit lui seul coupable, & réfléchissant d'ailleurs que les suites de cette affaire pouvoient devenir fâcheuses, quoique la perte ne fût pas fort grande, il songe à réparer sa faute par une résolution digne de son courage, & qui étoit peut-être un effet de l'extrémité où il se trouvoit. Il n'y avoit pas un instant à perdre, il falloit sortir du port, & attaquer avant que les forces d'Amilcar se fussent réunies. Se voyant en état d'agir, il débouche & se met au large. Le Consul étoit brave & résolu, il étoit d'ailleurs assuré du courage & de la bonne volonté de ses troupes: prévoyant ce que l'ennemi pouvoit faire, il vit bien de quelle conséquence il étoit de l'attaquer, séparé comme il étoit du reste de son armée. En effet s'il eût tardé davantage, il étoit à craindre qu'Amilcar ne se ravîsât, tout au moins après la jonction de son Vice-Amiral, & qu'il ne vint le brûler, ou l'enfermer dans le port, ou le combattre avec un très-grand avantage à mesure qu'il en sortoit. On peut voir par ces réflexions, que Regulus mit à profit sa disgrâce, & que si la témérité le porta d'abord trop-tôt aux ennemis, un courage éclairé lui fit ensuite saisir le moment précis, où il pouvoit réparer son honneur.

Pour peu que le Consul eût tardé à se déterminer, Amilcar avoit le tems de rassembler toute sa flotte, & de profiter de la plus belle occasion du monde de terminer cette affaire. Il l'eût pû même sans cela, comme je le dirai bientôt; mais ce qui me fait douter de son esprit & de sa hardiesse, c'est que la faute d'Annibal étoit encore toute fraîche, il en avoit été le témoin: n'étoit-ce pas là une bonne leçon? Il retombe pourtant dans la même faute que son devancier. Voilà ce qu'on ne sauroit pardonner dans un homme de guerre.

Voiant que les Romains se mettoient en mer avec toutes leurs forces, pour recommencer un nouveau combat; il avoit deux partis à prendre, tous deux excellens & très-capables de lui donner une très-grande supériorité sur son ennemi. Comme ces forces étoient enfermées dans un port, dont il pouvoit aisément empêcher la sortie, comment ne pensa-t-il pas à les arrêter? Pour un dessein de cette nature, il n'avoit besoin

que d'une partie des fiennes. Il en avoit beaucoup au-delà de ce qu'il lui en falloir. En s'approchant du port pour en fermer l'embouchure, les Romains eussent-ils osé mais en sortir & défilier à deux pas de l'ennemi? C'eût été s'exposer à une perte manifeste: les premiers sortis eussent été pris & coulés à fond, avant que ceux qui venoient après eussent pû les secourir: on ne défile presque jamais en présence d'une armée sur mer ou sur terre sans témérité; car il est très-rare de trouver des ports d'où l'on puisse fortir le boute-feu à la main, comme on dit. Ne négligeons pas un exemple qui vient tout à propos ici, & que je pourrois peut-être oublier en quelque autre occasion. Plutarque me le fournit dans la bataille navale de Démétrius contre Ptolomé.

Ptolomé, dit l'Auteur, vint à pleines voiles avec une flotte de cent cinquante vaisseaux. Il avoit donné ordre à Menelas, qui étoit à Salamine, tout proche de l'endroit où se donna la bataille, qu'après que le combat seroit engagé & la mêlée la plus furieuse, il vint avec les vaisseaux qu'il avoit, charger l'arrière-garde de Démétrius & la mettre en desordre; mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Menelas: car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port, qui étoit fort étroite, & pour empêcher Menelas d'en sortir; ce que celui-ci n'eut garde de faire.

Si le Carthaginois eût fait cela, il réduisoit le Romain à l'inaction, & dans cet état il avoit tout le tems qu'il lui falloit pour attendre le reste de sa flotte: après cette jonction il lui étoit libre de faire tout ce qu'il auroit voulu, revirer, se remettre au large, & hazarder une bataille si l'envie lui en eût pris. Ce parti étoit digne d'un homme de courage & entendu; il en avoit pourtant un autre, si celui-là lui eût semblé un peu trop délicat, quoiqu'il ne le fût qu'en apparence. Rien ne l'empêchoit de virer de bord, après le succès du premier combat, & de se rapprocher du reste de sa flotte, qui accouroit au secours, de la joindre & de revenir ensuite en bon ordre. Il avoit assez de tems pour cela, mais non pas assez d'esprit & de courage pour s'y déterminer. Il a été des Généraux qui ne manquoient ni de l'un ni de l'autre, à qui pourtant la tête tournoit dans les bons comme dans les mauvais succès; ils rendoient inutiles les uns, & ne voioient aucun remède aux autres. Ils clochoient à chaque pas. Ceux qui les voioient ailleurs qu'à la guerre, ne savoient qu'en penser. On auroit dit qu'en partant ils laissoient leur esprit & leur raison à la Ville & à la Cour, pour les reprendre au retour: ils en avoient alors très-grand besoin pour justifier leur mauvaise conduite; aussi ne manquoient-ils pas de persuader ceux qui ne s'étoient pas trouvés sur les lieux, & qui ne savoient ce que c'étoit que la guerre; leurs sophismes & leurs subtilités militaires mettoient le Ministre sur les dents, mais ils se gardoient bien d'ouvrir la bouche devant des gens habiles & éclairés. On remarque cependant que ces fortes de Sophistes, toujours battus & jamais battans, sont ceux qui montent le plus vite aux honneurs de la guerre. On diroit que la fortune les y fait monter, pour les consoler de leurs disgrâces; ou pour persuader à ceux qu'elle n'élève point, que la valeur & l'intelligence sont assez récompensées par la gloire qu'on retire des belles actions. C'est ce que répondit un jour un Ministre à Milord Clare, qui se plaignoit d'avoir été oublié dans une promotion d'Officiers Généraux, qui se fit peu après la bataille d'Hockster, où il avoit été fort blessé. N'étoit-ce pas là un bel éloge pour ceux qui se trouvoient sur la liste? Cette belle sentence ne demeura pas sans réplique. Si cela est, lui répondit l'homme, je vous obligerai à me rendre justice: car je me ferai battre, & je fuirai aussi vite & aussi loin que je pourrai. Il ne se contenta pas de cette réponse, il s'en plaignit au Roi. Ce grand Prince, qui chérissoit la valeur & le courage, le mit au nombre des Elûs. Reprenons maintenant notre sujet, d'où cette digression nous a un peu écarté.

Les Carthaginois n'entendoient point trop raillerie sur les fautes de leurs Généraux, qui alloient à la ruine de leurs affaires, & qui leur paroissent dignes de châtement. Ils les faisoient bravement mettre en croix. Les Athéniens n'étoient pas si cruels, ils se contentoient de l'exil ou de la ciguë.

Amilcar n'éprouva rien de tout cela, non en considération du succès du premier combat, mais parce que le second n'aboutit à rien, & que chacun s'attribua la victoire : on va le voir tout à l'heure.

§. II.

Après avoir été battu, une retraite honorable est quelque chose, mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité.

Pendant que le Général Carthaginois demeure ainsi suspendu, entre ce qu'il devoit faire, ou ce qu'il devoit éviter, & qu'il laisse échaper ces momens qui sont si précieux à la guerre, les Romains, qui considéroient moins la perte de dix vaisseaux que la honte de les avoir perdus, débouchent diligemment du port, & voguent en bon ordre aux ennemis, bien résolus de n'en pas faire à deux fois, & de réparer l'imprudence de leur Général.

Le Carthaginois ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qui alloit arriver. Les idées agréables qu'il se formoit de son premier combat, le grossissoient & l'embellissoient dans sa tête. Il n'attendoit que l'arrivée du reste de sa flotte, pour terminer une journée qu'il croioit si fort avancée : mais quelle dû être sa surprise, lorsqu'il se vit lui-même attaqué ? Il en dû être d'autant plus étonné, qu'il est très-rare que le vaincu revienne un moment après, & soit le premier à attaquer & à affronter l'ennemi avec tant de hardiesse & de résolution.

Le Consul arrive sur lui avec tout le courage possible, lui prend & lui coule à fond une partie de ses vaisseaux ; & si le reste de sa flotte ne fût arrivé dans le tems qu'il alloit tout perdre, sa retraite devenoit impossible. Il se retira : mais quoique l'on se retire en bon ordre après avoir été battu, il est toujours honteux de retrograder, lorsque la cause de notre défaite vient de notre imprudence, & de notre peu de hardiesse à profiter des premiers avantages d'un combat.

Cette action sauva Régulus du blâme qu'il s'étoit attiré par sa témérité, & lui acquit plus de réputation que n'en acquièrent les autres par les plus grandes victoires. C'est par de semblables résolutions que les hommes véritablement courageux se tirent des embarras les plus incommodes. Cette élévation d'ame, cette profonde connoissance de la guerre, ne brillent jamais mieux que dans les infortunes les plus terrassantes ; elles leur fournissent des lumières & des ressources surprenantes, & auxquelles on ne se seroit jamais attendu. La journée qui les perd, est celle de leur salut & de leur gloire.

La victoire du Consul Romain me confirme dans la pensée où je suis, que quelque battuë que soit une armée, tant qu'il reste du courage & de la bonne volonté dans les troupes, un Chef habile & de grande valeur ne doit désespérer de rien : car à la guerre le mal est toujours plus dans l'opinion que dans la chose même. C'est cette opinion, jointe à l'ignorance & à notre peu de hardiesse, qui nous déconcerte & nous bouche le jugement : car dans le fond la perte d'une bataille est le plus souvent fort peu de chose. Tout le monde ne pense pas ainsi, dira quelqu'un. Où trouver des Généraux qui ne soient ébranlés de la perte d'une bataille, ou de la déroute de leurs armées ? Où sont ceux qui trouvent des ressources au-delà de celles que les plus grands Capitaines, qui sont tombés dans ces sortes d'infortunes, prennent ordinairement ? Quel autre remède,

finon de rallier les restes d'une armée dissipée & battuë, & de se sauver par une retraite honorable? C'est tout ce qu'on peut raisonnablement attendre du sang froid, du courage, de l'habileté, de l'expérience du Général, & de la discipline de ses troupes.

N'y auroit-il donc que cela dont un Général puisse être capable pour se tirer d'un mauvais pas? Ce seroit s'abuser bien grossièrement, que de croire que la science du Général d'armée soit réduite à une retraite. Il n'est pas vrai qu'un grand Capitaine n'ait d'autre ressource, d'autre parti à prendre après la perte d'une bataille: quoique la chose soit très-rare, ce n'est pas pourtant ce qui l'élève le plus. Se retirer bravement & fièrement, c'est quelque chose: c'est même beaucoup, mais ce n'est pas le plus qu'on puisse faire; la bataille n'est pas moins perduë, si l'on ne va plus loin; c'est ce que fera un Général du premier ordre. Il ne se contentera pas de rallier les débris de son armée, & de se retirer en bon ordre, en présence du victorieux; il méditera sa revanche, retournera sur ses pas, & couchera de son reste avec d'autant plus d'espérance de réussir, que le coup sera moins attendu, & d'un tour nouveau; car qui peut s'imaginer qu'une armée battuë & terrassée, soit capable de prendre une telle résolution?

S'il n'y avoit pas d'exemples de ce que je viens de dire, je ne trouverois pas étrange de rencontrer ici des oppositions; mais ces exemples sont en foule, non seulement dans les anciens, mais encore chez nos modernes. Quand même je ne serois pas muni de ces autorités, ma proposition ne seroit pas moins fondée sur la raison, & sur ce que peut la honte d'une défaite sur le cœur des hommes véritablement courageux.

C'est une remarque que j'ai faite une infinité de fois, & que je fais tous les jours; (car dans ce que je vais dire ici, je suis fondé sur ce que j'ai vû d'heureux ou de malheureux dans les combats & dans les batailles où je me suis trouvé,) que le vaincu, bien informé de l'état du victorieux, de sa négligence & de son peu de précaution, deux défauts assez ordinaires dans les grandes victoires, auroit pû facilement attaquer, après avoir rallié ses troupes, & les avoir remises de leur trouble & de leur épouvante, marcher ensuite au vainqueur, & le combattre avec l'avantage qui naît toujours des surprises, pourvû qu'elles soient subites, promptes & impétueuses. Que Régulus, après avoir été battu, revienne ensuite à la tête de toutes ses forces, il n'y a rien là de fort extraordinaire, & que tout Général ne doive faire. Il n'avoit combattu qu'avec une escadre, le reste de son armée ne se sentoît pas de cette disgrâce: mais de rallier les restes & les débris d'une défaite complete, remarcher au victorieux, l'attaquer & le surprendre, voilà le grand, le sublime & le merveilleux d'un Général d'armée, le plus fin & le plus profond du courage & de la science des armes. On a vû des armées battuës & dissipées entièrement, & qu'on avoit cru hors d'état de se relever jamais, après la perte de leur canon, de leur bagage & le pillage de leur camp, poursuivies au loin, & très-longtems, se rallier & remarcher à l'ennemi par une résolution prompte, & subite, par le courage & l'adresse de leur Général, recommencer un nouveau combat, & finir par la victoire & la ruine entière du victorieux. L'Historien des successeurs d'Alexandre le Grand, me fournira un très-bel exemple; il fait trop bien à notre sujet, pour ne pas l'insérer ici tel que l'Auteur le rapporte.

Cassander, averti du départ de Clite, & de ses succès, envoya Nicanor, Gouverneur de Munichie, avec une flotte de six vingt voiles, pour combattre l'ennemi, quelque part où il pût le rencontrer. Les armées navales arrivées à la hauteur de Bysance, l'on commença de se battre. Soit que les troupes de Nicanor eussent moins de valeur que celles de Clite, ou que ses matelots eussent moins d'adresse, il eut le malheur de perdre la victoire: les ennemis lui coulerent à fond dix-sept navires, lui en enlevèrent quarante: le reste eut bien de la peine à gagner le port de Calcedoine. Comme il est assez ordinaire aux vainqueurs de s'enfler de leur victoire, celle que Clite venoit de remporter lui aiant

presumer que les ennemis n'oseroient plus paroître en mer, lui fit négliger des précautions qu'il devoit prendre, & cette négligence fut la cause de la perte de son armée & de sa vie.

Antigone, qui ne manquoit point de ressource dans les plus grandes disgrâces, n'eut pas plutôt appris la perte de la victoire que venoit de faire Nicanor, qu'il ne douta point qu'il n'en pût prévenir les suites, en retournant à la charge sur les ennemis, assuré que Clite, enivré de son bonheur, avoit quitté la mer, & qu'il campoit avec assez de négligence à quelque distance de la flotte. Après avoir obtenu des Citoyens de Byzance un certain nombre de petits navires, il y fit charger quantité d'arbalétriers, avec un détachement de sa meilleure infanterie, armée à la légère. Ces navires passerent en Europe avec une extrême rapidité, & jetterent l'ancre assez proche du camp des ennemis: profitant de l'obscurité de la nuit, ils vinrent fondre sur eux avec tant d'ardeur & de précipitation, qu'on les vit aussi-tôt en desordre, les uns courant à leurs navires, laissant aux victorieux leurs bagages & leurs dépoilles: d'autres pressés à les défendre, & contraints de succomber sous le nombre des attaquans, y laissoient la vie avec les biens.

Durant cette action Antigone fit monter sur ses vaisseaux ses meilleures troupes, avec un grand nombre de matelots: ordonna à Nicanor de remettre à la voile, & d'aller attaquer la flotte ennemie; qu'il lui répondoit du succès du combat, & que par avance il pouvoit s'en réjouir. L'on fit voile pendant la nuit avec tant de bonheur & de diligence, qu'à la pointe du jour l'on vint attaquer les ennemis; ce qu'on fit avec un courage si impétueux, qu'après avoir mis plusieurs navires hors de combat, tous les autres, à la réserve de l'Amiral, sur lequel Clite étoit monté, se rendirent au vainqueur avec tous les gens d'équipage. Clite aiant gagné la terre, prétendoit se sauver dans la Thrace; mais malheureusement pour lui, quelques soldats de Lysimache le rencontrèrent comme il fuïoit, & le tuèrent.

Ces sortes de desseins ne sont pas communs, la routine ne les conduit ni ne les apprend, & les Généraux qui n'ont qu'elle pour guide ne peuvent y réussir. Il est aisé de voir que les plus grandes parties de la guerre y entrent. Le détail, les précautions & les mesures en sont infinies; mais ces précautions & ces mesures ne sont pas toutes à la portée des esprits & des courages communs. Il faut toute l'intelligence & l'expérience d'un grand Capitaine, une présence d'esprit & une activité surprenante à penser & à agir, un profond secret & gardé avec art. Mais cela ne suffit pas, si la marche n'est tellement concertée, que l'ennemi n'en puisse avoir la moindre connoissance, quand il auroit pris toutes les mesures imaginables.

Avec ces précautions, ces desseins manquent rarement de réussir, parce qu'ils sont peu communs, & d'un tour nouveau: mais il faut qu'un habile homme s'en mêle, & non pas un Néoptolème, qui manqua son coup contre Eumenes. Celui-ci l'avoit bien battu: après sa défaite, qui fut des plus complètes, il se sauva vers Antigonus & Polypercon, auxquels il persuada de marcher à son ennemi, & de le surprendre dans cet état de sécurité & de relâchement, où se trouvent les armées après les grandes victoires. Mais comme les grands Capitaines ne sont jamais surpris, Eumenes fut bientôt instruit du dessein de ses ennemis, & qu'ils tiroient de son côté. Il décampe tout aussi-tôt, & leur vient au-devant à la faveur d'une nuit obscure; il les trouve campés, & aussi peu sur leurs gardes, que s'ils eussent été à cent lieues de l'ennemi. Il les surprend dans leur camp, les taille en pièces, & leur apprend par cette victoire, qu'il ne suffit pas d'imaginer de grandes choses, si l'on manque d'intelligence & de conduite dans l'exécution. C'est la maxime que nous devons tirer de l'exemple de Néoptolème; mais la conduite de Régulus & d'Antigonus en fournit une autre: qu'il y a des entreprises aussi sages dans le fond, qu'elles sont téméraires en apparence.

J'aurois une infinité de choses à dire, & d'excellentes observations à faire sur deux actions de Tyndaride, tant la matière est abondante, belle & curieuse: je m'y arrêterai pas davantage, cela me mèneroit où je ne veux pas aller, au moins pour cette fois. Polybe, qui embrasse toutes les parties de la guerre dans les faits qu'il rapporte, nous fournira assez d'occasions d'épuiser tout ce qui regarde les surprises d'armées par des principes certains & assurés: or comme cette partie de la science militaire, & ces principes ne sont pas fort connus, qu'aucun de nos Auteurs dogmatiques n'en a écrit, & que c'est de toutes celle à laquelle je me suis appliqué avec plus de soin, je ferai tous les efforts dont je suis capable pour la pousser aussi loin qu'elle peut aller.

O B S E R V A T I O N S

Sur la bataille navale d'Ecnome.

§. I.

Que l'habileté du Général supplée au nombre & à la valeur.

LA bataille navale, qui fait le sujet de ces observations, est sans contredit une des plus fameuses & des plus mémorables de l'antiquité. Ce qui excite & redouble le plus l'attention & la curiosité des gens du métier, c'est la science & l'expérience des Chefs, la direction & l'ordonnance des armées dans les actions générales de la guerre; or toutes ces grandes parties paroissent ici dans tout leur jour.

Qu'une action ait été longtems & obstinément disputée, sans que la victoire penchât plus d'un côté que de l'autre; que cette Déesse se soit enfin déterminée pour le plus fort, & pour le plus brave, cela ne pourra jamais que le victorieux soit un grand Capitaine; en eût-il gagné dix de cette nature, il ne recevra ce glorieux titre que de la part de ceux qui n'étant pas du métier, l'accordent indifféremment au vainqueur ignorant, & au vainqueur habile. Mais les connoisseurs ne prodiguent pas ainsi leur encens. Ils savent distinguer entre fait de hazard, ou de routine, & fait de conduite ou d'habileté. Ils n'écrivent pas alors du camp à leurs amis: M. tel a gagné une bataille, mais, nous avons gagné une bataille. En effet qui est-ce qui pour l'ordinaire a l'unique part à l'honneur de la victoire? Ce n'est pas sans doute le Général. Il range son armée selon la coutume, & tout se gouverne selon cette coutume, autant d'un côté que de l'autre. Tout s'ébranle du même mouvement, l'on en vient aux prises; & lorsqu'on actionne de la sorte, c'est le hazard ou la valeur du soldat qui décide: le Général n'y est presque pour rien. Le vainqueur est heureux, & le vaincu malheureux. Celui-ci a fait une multitude de fautes, il falloit qu'il fût battu: l'autre n'a pas moins bronché, mais beaucoup moins lourdement: il faut qu'il soit victorieux.

Pour bien juger d'une victoire, il ne faut pas tant la considérer en elle-même, que dans les moïens dont on s'est servi pour la gagner. C'est uniquement la disposition dans une bataille rangée, qui doit régler notre jugement dans le blâme comme dans la louange. Il n'y a que les experts dans le métier qui soient capables de cette analyse militaire.

La gloire des armées, soit de mer ou de terre, dépend bien moins du nombre, ou de la valeur des troupes, que de l'excellence de l'ordre de bataille, le nombre ou la valeur fût-elle égale, & même supérieure de l'autre côté. D'où vient que les Grecs, & après eux les Romains, envioient si peu la supériorité du nombre aux nations barbares contre lesquelles ils étoient en guerre? D'où vient même qu'ils les méprisoient, quoiqu'ils inondassent les campagnes de leurs troupes? Quelle pouvoit être la cause de ce mépris? Etoit-ce la confiance en leur courage, & la lâcheté de ceux contre lesquels ils combattoient? Mais ils n'ont pas toujours eu à combattre contre des lâches. Ils n'ont pas toujours eu en tête des Perses efféminés; ces Perses mêmes, dont on décrie tant la valeur, n'ont été si méprisables, que parce qu'ils manquoient de Chefs capables de les commander, & de discipliner leurs armées; combien d'exemples ne le démontrent-ils pas? Memnon n'en est-il pas une preuve visible? Le passage du Granique, que celui-ci défendit contre Alexandre le Grand, marque-t-il la lâcheté des Perses? Si Alexandre eût eu longtems un tel antagoniste, cette belle espérance de la conquête de l'Asie eût été une vraie chimère. Le projet de Memnon étoit si beau & si sensé, que s'il eût été suivi, tout eût abouti au passage du Granique, & peut-être Alexandre ne l'eût-il jamais traversé. Laissons là ces Perses, & revenons aux Grecs. N'eurent-ils jamais que des Asiatiques à combattre? Ils ont souvent trouvé des ennemis, qu'ils appelloient barbares, qui les valoient bien, & qui valoient plus même du côté de la valeur, ou tout au moins le courage étoit pareil. Il n'y avoit de différence que dans les Généraux. Ceux des Grecs étoient très-habiles & très-profonds dans la tactique, ou dans l'art de se ranger & de combattre, & les autres très-ignorans; la méthode des premiers étant infiniment meilleure & plus profonde, il falloit qu'elle surmontât l'autre. Une savante disposition accompagnée de l'avantage des armes, & de la discipline, suppléoit au défaut du nombre & de la valeur.

Ceux, qui ne font cas des guerres qu'à proportion du nombre des troupes qui combattent de part & d'autre, & qui dédaignent toute guerre qui n'est pas grosse, & qui ne leur présente que de petits objets, seront servis très-abondamment, & selon leur goût, dans celle-ci. Le prodigieux nombre de troupes & de vaisseaux, qui combattirent des deux côtés, est à peine croiable. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que deux si nombreuses flottes ne fussent composées que des seules forces des deux Républiques. Carthage étoit assez puissante pour fournir à cette dépense: mais que Rome ait pu mettre une telle puissance en mer, & se mesurer avec Carthage en fait de marine, cela surprend. Les Romains étoient si pauvres & si peu considérables en ce tems-là, qu'on ne peut concevoir comment, & par quels moïens ils ont pu dresser une flotte si formidable de navires de guerre & de charge équipés de tout point; mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cette République montée au plus haut point de sa gloire & de sa grandeur, n'ait jamais pu pousser aussi loin ses forces navales; c'est ce qui fait aussi l'étonnement de Polybe, qui vécut assez pour voir Rome dans les deux extrémités opposées, c'est-à-dire devant & après la seconde guerre Punique.

J'avoué que les Perses ont combattu avec de plus grandes forces à la bataille navale de Salamine; mais si l'on fait attention à la puissance & aux richesses prodigieuses de ces peuples, & au nombre de leurs alliés, on n'aura aucun lieu d'être surpris qu'ils aient pu dresser une flotte de 1207. vaisseaux de guerre, sur laquelle on comptoit plus de 50000. hommes d'équipage; mais ce qui confirme ici la vérité que je viens de prouver, c'est que cette fameuse flotte fut battuë par une autre de 271. navires: quoique très-inférieure en nombre, elle l'emporta sur celle de Xerxés, par l'adresse & l'intelligence des Généraux, & le courage des troupes, dressées & expérimentées aux combats de mer. Les Généraux, qui ne se croient jamais assez forts, apprendront de là, que

que dans les batailles rangées, la valeur soutenuë de la supériorité du nombre, est de peu de conséquence contre un Chef d'armée foible, mais habile & éclairé, qui propose une disposition plus savante & plus rusée à son ennemi. On ne sauroit attribuer la défaite des Carthaginois à leur foiblesse, puisqu'ils étoient infiniment supérieurs aux Romains, ni au défaut de courage & d'expérience, ils ne manquèrent jamais de ce côté-là, mais seulement dans la disposition de leur ordre de bataille.

§. VI.

Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux.

Cette fameuse action se passa entre Héraclée & Ecnome. Notre Auteur nous apprend que le but des Romains étoit de passer en Afrique, & d'en faire le théâtre de la guerre, afin que les Carthaginois n'eussent plus la Sicile à défendre; mais eux mêmes, & leur propre país. Le Sénat de Carthage jugea assez par les grands préparatifs des Romains, qu'ils en vouloient à l'Afrique. L'entreprise n'étoit pas difficile. La fameuse diversion d'Agatocles leur étoit assez présente. Celle des Romains leur sembla bien plus à craindre & plus redoutable, ils n'avoient aucune frontière, ni aucune place qui couvrit Carthage; toutes ces raisons les déterminèrent à des efforts conformes aux maux qui les menaçoient. Ils songèrent à éloigner les Romains de leurs côtes, & de les aller combattre sur celles de la Sicile.

Les Romains ne dûrent pas être fâchés d'engager un combat loin du voisinage de l'Afrique, où tout leur étoit ennemi, & où ils n'avoient ni parti ni intelligence: car si la fortune leur eût été contraire, leur retraite en Sicile devenoit très-difficile & très-dangereuse, & leur perte manifeste.

L'ordre de bataille des Romains est très-aisé à comprendre, quoique moins simple, que celui des Carthaginois. Il me paroît profond, mais bien hazardeux, & sujet à de grands inconvéniens. Il n'étoit propre que dans une mer calme & tranquille. Cet ordre avoit été prémédité & concerté dans le cabinet entre les deux Consuls, au cas que le tems le permit. Il se trouva conforme à leurs desirs, le moindre vent eût dérangé toute l'économie de l'ordre, & la confusion n'eût pas manqué de s'y mettre. Cet ordre eût sans doute été différent, si la mer n'eût pas été calme. La prudence demande que l'on prenne ses mesures de loin, afin que quelque changement qu'il arrive au tems & aux conjonctures, on ne soit pas obligé à cet aveu, plus honneux au Général d'armée qu'au sage, *je n'y avois pas pensé.*

On a cet avantage dans la guerre de mer, que l'on peut se former un plan de conduite presque certain pour toute la campagne; ce n'est pas la même chose sur terre, il est difficile d'y établir rien d'assuré, parce qu'elle est sujette à de plus grandes variations & à des précautions incommodes, par la différence des lieux & des país. Un Général y est obligé de changer autant de fois ses ordres & ses mouvemens, qu'il voit de différence dans les lieux où il campe, où il marche, & où il combat. Pour cela quel coup d'œil, quelle capacité, quelle expérience, quelle science des grandes manœuvres ne faut-il pas? Ajoutez l'attention & l'inquiétude où il est pour ses vivres, & pour les places d'où il les tire. Mais dans la guerre de mer, bien que les vents ne soient pas toujours favorables à nos desseins, à moins qu'ils ne soient tout à fait contraires, l'on forme son ordre de bataille, & l'on combat selon le système qu'on s'est proposé dans le cabinet, sans y changer beaucoup, parce que la mer est toujours autant pour l'un que pour l'autre. Un Amiral se trouve peu embarrassé sur sa disposition. Les

Voilà se tournent; mais dans la guerre de terre on ne suit pas toujours la route qu'on s'est proposé de tenir.

Les Romains avoient leur droite vers la côte, & les Carthaginois leur gauche. L'ordonnance des premiers paroitra sans doute singulière, & elle l'est en effet. Les observations que nous allons faire sur cet ordre, donneront une idée fort avantageuse de l'habileté & de l'expérience des Amiraux Romains, & feront voir qu'ils redoutoient bien moins le nombre & le courage de leurs ennemis, que la légèreté de leurs bâtimens.

Ce qui les détermina à hazarder cet ordre de bataille, qui n'avoit guères d'exemples sur mer, c'est que leurs navires n'étoient ni si fins, ni si légers aux manœuvres que ceux des Carthaginois. Ils craignirent encore: que se formant sur plusieurs lignes, selon la coutume ordinaire, (car en ce tems-là, comme aujourd'hui, on n'avoit guères qu'une méthode,) les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, & ne se coulassent entre-deux en même tems sans pouvoir les éviter. Ils pensèrent encore à se ranger de telle sorte qu'ils pussent faire front de tous côtés, de peur que les Carthaginois, qui étoient en beaucoup plus grand nombre, ne les doublassent ou ne gagnassent les côtés: outre que par cet ordre ils se mettoient en état de faire usage de leurs corbeaux, & par conséquent d'attirer les Carthaginois à l'abordage.

Ils formèrent leur premier ordre (2) en figure triangulaire, la ligne (3) opposée à l'angle en formoit la base. Ce triangle étoit soutenu & flanqué d'une ligne de vaisseaux de charge (4) qui s'étendoient fort au loin des deux côtés, & sur lesquels on avoit embarqué les troupes de débarquement. Ces navires de charge étoient encore soutenus d'une autre ligne (5) qui débordoit, & s'étendoit bien au-delà de celle qui la précédoit. Voilà en peu de mots l'ordonnance de l'armée Romaine.

Outre les raisons qu'ils eurent de se ranger ainsi, ils craignoient extrêmement les ruses Africaines; ils crurent obliger par là leurs ennemis à les abandonner, & à mettre toutes leurs espérances dans le nombre de leurs troupes & dans leur propre courage: c'est sur quoi les Consuls comptoient le moins, ils se trompoient peut-être.

Ils étendirent autant qu'ils purent les Triaires, (c'est le terme dont l'Auteur se sert pour signifier le dernier ordre,) non seulement dans le dessein de couvrir leurs vaisseaux de charge, mais encore pour s'empêcher d'être doublés & envelopés, & voir d'un coup d'œil ce qui se passoit à la première flotte (2) pour la secourir au besoin; car quoiqu'elle se soutint par elle-même, & que la base ou la ligne (3) pût également se porter par tout: par là chaque ligne se soutenoit réciproquement.

On peut voir, par toute cette disposition, qu'ils obligeoient l'ennemi à attaquer avec plus de mesures, & à mettre leur principal à cette première tête; car bien que les Carthaginois surpassassent, ou débordassent les Romains à leurs aîles, il leur étoit moins aisé de doubler & d'enveloper le tout, que si les Romains se fussent rangés dans l'ordre ordinaire de bataille. Leur droite (6) qui tenoit presque à la côte, étoit plus difficile à embrasser & à ceindre que leur gauche (7). Il falloit des forces doublés pour attaquer le tout ensemble. Cet ordre de bataille me paroît beau & profondément médité contre un ennemi supérieur, par rapport au tems & à la nature des bâtimens, qui n'étoient autres que des galères, à qui toute disposition & toute figure est propre dans une mer calme & unie. Ce qui me confirme dans mon opinion, est l'ordre de bataille de l'armée Venitienne contre celle des Turcs auprès de la Canée en 1647. dont il m'est tombé une estampe gravée entre les mains. Les Venitiens, qui ne se battirent pas par le peu de résolution de leurs Généraux, formèrent un triangle de leurs galères, dont la

bâse étoit fermée d'une ligne de six galeasses, soutenues d'une autre ligne de galères, qui formoient une courbe, avec une réserve partagée en trois corps.

Les Amiraux Carthaginois, ou pour mieux dire, Amilcar, vint à l'aspect de toute cette disposition des Romains, qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de faire en sorte de détacher & de séparer le premier ordre des deux autres. Il vit bien qu'il n'étoit pas aisé de réussir par la force ouverte, s'il n'y ajoutoit un autre de ses stratagèmes. Il pensa à une fausse retraite, ou à une fuite simulée.

Les Consuls se présentèrent dans cet ordre au front des Carthaginois. Ceux-ci considérant l'ordonnance de l'armée Romaine, dit Polybe, rangent les trois quarts de leur armée sur une seule ligne, étendant leur droite en haute mer... La quatrième partie, qui faisoit l'aîle gauche de toute l'armée, étoit disposée en forme de tenaille, & tiroit vers la terre. Jusques ici l'on voit clair, mais il faut bien se garder de croire, que ce quatrième corps fût autre chose qu'un nombre de vaisseaux ou de galères, qui replioient à la première ou à la seconde ligne; le dessein de cette tenaille (9), qui est ce que nous appellons aujourd'hui potence, étoit fondé sur plusieurs raisons qui sont fort aisées à comprendre. Le Général Carthaginois s'étoit proposé de feindre une retraite, ou une fuite à son centre, s'attendant bien que Régulus, trompé par ce stratagème, ne manqueroit pas de lui donner la chasse. Il espéroit par là de le séparer du reste de sa flotte, & de l'en éloigner si fort, qu'il auroit le tems de se replier dessus, de le doubler, & de l'enveloper de ses deux grandes aîles, pendant que la tenaille (9) à sa gauche, & une partie de sa droite (10) tomberoient sur les deux lignes (4) (5). D'ailleurs en formant une tenaille plutôt qu'une ligne ou une réserve, il falloit moins de tems & une manœuvre plus simple pour arriver sur (4) & (5).

Tel fut le projet de ce Capitaine, & le sujet de la tenaille: je laisse aux connoisseurs de juger de cette disposition. Je ne sai s'il n'eût pas fait plus prudemment de former un rentrant. Il se fut trouvé par cette disposition sur les côtés du premier ordre; car en fuyant & se refusant au centre (11), il faisoit en même tems avancer ses aîles sur (4) & sur (5), pendant que le premier ordre (2) s'en éloigneroit. Les Turcs s'étoient rangés en forme de croissant, avec de grosses réserves obliques, contre les Vénitiens, dans l'exemple que j'ai cité plus haut, & l'une & l'autre de ces deux dispositions me paroissent infiniment meilleures que celles des Romains & des Carthaginois. Peut-être que c'étoit l'intention de Hannon de former une courbe de toute sa ligne, & que l'exécution ne répondit pas au projet.

Quoiqu'il en soit, il se forma sur une seule ligne. Dans le dessein où il étoit de n'avoir affaire qu'à l'angle du premier ordre, où étoient les Amiraux, & de leur donner amorce en cédant & en reculant, il étoit de son intérêt de leur faire paroître son ordre le plus mince qu'il lui seroit possible. Moins le centre étoit fort, plus il devoit tenter les Romains.

Les Consuls ne se précautionnèrent pas contre ce piège, parce qu'ils n'avoient pas assez bonne opinion de l'Amiral Carthaginois, pour le croire capable de séparer leur premier ordre des deux autres, & de le faire courir après une ombre, pour ainsi dire, pendant que l'ennemi accableroit de ses forces ce qui leur importoit si fort de ne point abandonner. Si les Consuls se fussent maintenus dans leur ordre, & toujours unis, ils n'eussent pas risqué si imprudemment leurs forces & leur réputation; se conservant unis, il eût été difficile à Hannon, quelques précautions qu'il eût prises, de venir à bout de les rompre, parce que chaque ordre tiroit sa défense de l'autre. Sans cette faute, la ruse du Carthaginois fût allée à rien; elle alla à rien aussi par la lâcheté d'Amilcar, qui eût pû revivre & donner bien des affaires aux Romains.

A quel dessein l'escadre (13) est-elle ainsi éloignée du reste de l'armée Carthagoise, quoi-

quoique sur la même ligne ? L'Amiral ne l'avoit pas ainsi postée & séparée par un grand intervalle sans de bonnes raisons. Il vouloit doubler & enveloper l'aîle gauche des deux lignes (4) (5), pendant qu'il en feroit autant à leur droite, pour les acculer & les faire échouer sur la côte, s'il pouvoit séparer le premier ordre (2) des deux autres, comme en effet cela arriva. Il ne faut pas douter que Hannon n'eût mené très-loin les Consuls par cet artifice, si Amilcar n'eût rien oublié des ordres de son Général, ou s'il eût été plus habile ou plus courageux qu'il ne le parût dans cette occasion. Ceci mérite quelques observations & quelques remarques pour éclaircir une journée si célèbre, & si propre à notre instruction.

Les Romains s'attendoient d'être les premiers attaqués, l'audace & l'habileté de Hannon leur étoient connus : mais l'ignorance d'Amilcar leur faisoit espérer quelque équipée de sa façon. Ils se présentèrent en bon ordre, espérant que les ennemis foudroierent bientôt sur eux. Ils sont surpris de voir qu'ils balancent, ils croient remarquer je ne sai quoi qui marque de la crainte & de l'incertitude, ils ne s'imaginent pas que ce n'est qu'un piège qu'on leur tend. Ils voguent droit à l'ennemi comme à une victoire assurée : le premier ordre se presse avec tant de hâte, qu'il laisse les deux autres bien loin derrière lui, & arrive sur le centre de la flotte Carthaginoise. Ce centre reçoit ordre de faire retraite, & cette retraite se tourne bientôt en un mouvement fort approchant de la fuite. Hannon, qui voit que les Consuls ont donné dans le piège, & que l'ordre triangulaire est entièrement séparé des deux autres, laisse aller Amilcar, ne doutant point qu'il ne revirât bientôt sur ceux qui lui donnent la chasse, pendant qu'il replie avec son aîle gauche sur (4) & (5), au grand étonnement des Romains, qui ne s'étoient pas attendus à cette manœuvre. Voilà le commencement de cette action mémorable, qui produisit les trois grands combats dont parle l'Auteur.

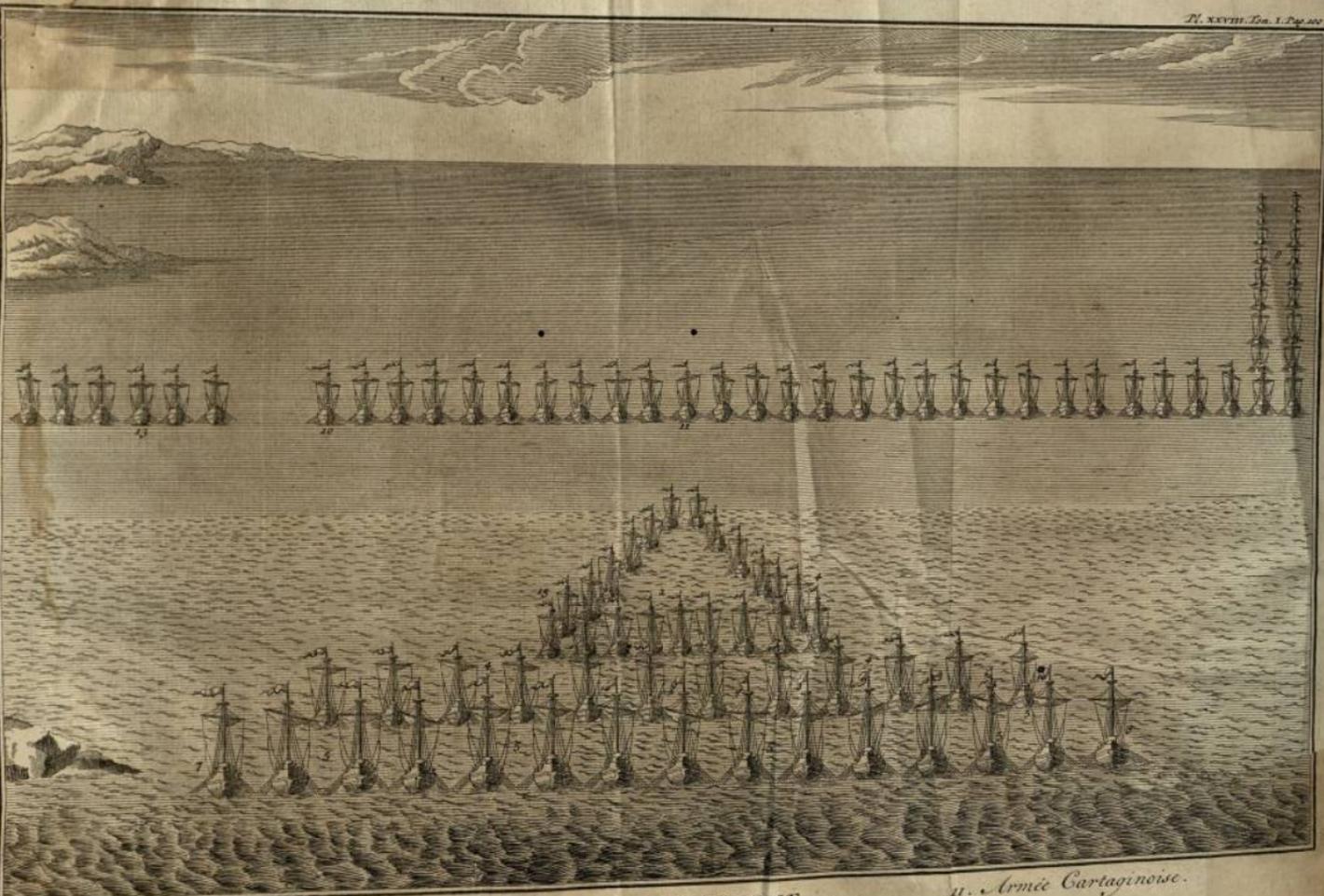
L'ordre de bataille de Hannon, quoique fin & rusé, mais non pas autant qu'on diroit bien, ne laissoit pas que d'être sujet à de très-grands défauts. Etoit-il bien assuré que les Romains, après l'avoir séparé de ses aîles, au lieu de chasser sur les vaisseaux du centre, qui feignoient de fuir, n'auroient pas tourné & replié sur les côtés (14) & (15) de leur triangle sur les derrières, & sur les flancs des deux aîles ennemies qui s'avançoient vers les lignes (4) & (5), pendant qu'ils eussent mis aux trousses d'Amilcar la base ou le côté (3) du triangle (2) ? Les Romains ne remarquèrent pas cet avantage, il est vrai ; mais ils pouvoient le remarquer sans un trop grand effort d'esprit & de jugement, si le mépris que nous faisons de nos ennemis ne nous ôtoit l'un & l'autre.

Je ne conseillerois jamais à un Général d'armée de hazarder ces sortes de mouvemens au centre d'une ligne, ils sont trop délicats & trop dangereux sur mer comme sur terre. Quelque étourdi, ou quelque stupide que puisse être un ennemi, il peut se raviser & en tirer avantage : n'y aiant rien d'ailleurs de plus dangereux & de plus glissant, que de se priver des secours qu'on peut tirer de ses aîles ; & c'est s'en priver que de hazarder une ruse plus incertaine que solide, & fondée sur le peu d'estime & d'expérience de l'ennemi. Car lorsqu'on suppose qu'il ne fera pas certaine chose : & qu'on s'apperçoit qu'il l'a faite, & que ce qu'il fait est de conséquence, on ne sauroit y remédier, parce qu'on est coupé en deux. On se voit alors comme le couteau à la gorge. L'ennemi profitant de cet avantage, se replie sur ses flancs, & nous double, & dans la guerre quelle infortune plus grande & plus affreuse ! Si les deux Consuls ne profitèrent pas d'abord de cet avantage par un trop grand desir de vaincre, ils ne hissèrent pas enfin d'ouvrir les yeux, un peu tard, à la vérité, mais au moins dans un tems où il y avoit encore du remède, & qu'il n'y avoit rien de désespéré aux deux lignes (4) & (5), qui alloient succomber, mais qui ne succomboient pas encore. Ils coururent

rent au secours; ce qui, comme je l'ai dit plus haut, produisit les trois combats. Les Romains virent le point de leur ruine, ils touchoient aux derniers périls, & périssent infailliblement, si toutes les forces qui composoient la flotte de Flamminius étoient arrivées à tems, & non par intervalles, & par parties.

Rien n'empêchoit l'Amiral Carthaginois d'amuser les Romains dans aucune forme de combat, & sans tenter l'abordage, qu'il redoutoit fort. Les Consuls n'eussent eu garde de rompre leur ordre, trop composé & trop étendu pour le rompre. Ce mouvement eût été trop dangereux contre des bâtimens si nombreux & si ramés, qui les eussent aisément tournés & envelopés: outre que cette disposition des Romains ne pouvoit se soutenir, & se conserver longtems pour peu qu'on l'eût pressée. Pendant qu'on eût ainsi amusé le triangle, on eût agi sur les deux lignes qui le soutenoient: car leur défaite amenoit la défaite du triangle. Je trouve un exemple dans Thucydide, qui fera la clôture de ces observations, & qui a beaucoup de rapport à cette disposition des Romains.

Phormion, qui commandoit la flotte d'Athènes, étant parti avec vingt galères, rencontra celle des Lacédémoniens qui venoit vers l'Acarnanie sans songer à lui, ne s'imaginant pas qu'avec vingt galères il en osât attaquer quarante-sept; & comme en partant de Patras elle rasoit la côte, plutôt en ordre de marche que de combat, elle la vit venir de Calcide & de la rivière d'Evène, ou elle savoit bien qu'il étoit arrivé la nuit; si bien qu'elle fut contrainte de se battre au milieu du passage. Chaque ville avoit ses Chefs particuliers, dont ceux de Corinthe étoient, Macon, Isocrate & Apatarquidas. Après avoir disposé leurs gens au combat, ils se rangèrent tous en rond, la poupe en dedans, & s'étendirent le plus qu'ils purent pour boucher le passage à l'ennemi, renfermant dans leur cercle les moindres navires avec cinq galères des plus vîtes, pour être plus prêts à courir par tout. Les vaisseaux Athéniens vinrent à eux à la file, rasant le cercle en dehors, comme s'ils eussent été à tous coups prêts à donner; ce qui les resserroit toujours davantage, selon le dessein de Phormion, qui avoit défendu d'en venir aux mains sans son ordre, car il se doutoit bien que les ennemis ne garderoient pas leurs distances comme sur terre: mais qu'en se resserrant ils se confondroient, & que les petits vaisseaux qu'ils avoient enfermés au milieu augmenteroient le désordre: outre que le vent, qui avoit accoutumé de se lever au point du jour, agiteroit leurs navires. Il attendit donc ce tems-là pour donner, d'autant plus qu'il avoit l'avantage du vent avec les galères les plus légères. Lorsqu'il commença donc à souffler, leurs vaisseaux étant presque tous les uns sur les autres, & les petits entremêlés avec les grands, à cause du vent qui les agitoit, ils vinrent à s'encontre-heurter & à se confondre, quoiqu'ils fissent tout ce qu'ils pussent pour se repousser avec des perches, usant de cris & d'injures, si bien qu'ils n'entendoient ni l'ordre des Chefs, ni celui des Comites: d'ailleurs comme ils étoient peu expérimentés dans la Marine, ils ne pouvoient ni lever les rames à cause de la hauteur des vagues, ni gouverner leurs navires. Alors Phormion ayant levé le signal, les Athéniens fondirent tous en même tems, & coulant à fond d'abord une Amirale, fracassèrent ensuite les autres par tout où ils donnèrent, sans que pas une se mît en défense, dans le trouble & la confusion: le reste prit la fuite vers Dyme & Patras dans l'Achaïe; mais les Athéniens s'étant mis à leur queue, en prirent douze, & tuèrent une partie de ceux qui étoient dessus. Cet exemple nous doit faire connoître que ce qui réussit à l'un est souvent ruineux à l'autre. Si les Carthaginois se fussent contentés de raser ce triangle, ou de tâcher de faire couler une file de galères entre les intervalles de celles des Romains, de passer par un des côtés, & sortir par l'autre, leurs ennemis se fussent trouvés très-embarrassés, ou il leur fut arrivé ce qui arriva aux Lacédémoniens, sans qu'il fut besoin de vent pour y porter le désordre & la confusion. Il est certain que les ordres de



1. Armée Romaine.

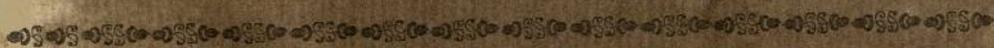
BATAILLE D'ECNOME.

2. Armée Carthaginoise.

A. de Ponce

Hannon ne furent pas exécutés comme il se l'étoit promis, & cela arrive dans presque toutes les entreprises d'importance & de grand détail, comme sans doute étoit celle-ci. *L'on voit tous les jours, dit le même Auteur, de bons desseins qui ont de mauvais succès; mais on en voit aussi de mauvais qui réussissent: l'un arrive parce qu'on délibère en sûreté, & qu'on exécute en crainte, & l'autre vient de l'imprudence de ceux à qui l'on a affaire, qui ne savent pas prendre leur avantage.*

Les Consuls ne reconnurent pas à quoi les obligeoit la nature de leur ordre de bataille. La force du triangle dépendoit des deux lignes qui le soutenoient, comme celles-ci réciproquement du triangle; car en ne se séparant point, l'ennemi ne pouvoit attaquer le premier ordre sans prêter le flanc aux deux ailes (4) (5) qui s'étendoient au loin, & des deux côtés de la base (3). Voici une autre considération: lorsqu'ils s'avancèrent pour arriver sur les Carthaginois, & qu'ils se furent aperçus que le centre de ceux-ci cédoit & leur échappoit, ils eussent dû se défier de cette manœuvre: car il n'est pas ordinaire qu'un centre s'enfuit & ne rende aucun combat, pendant que ses ailes restent en entier; ils pouvoient bien avancer, mais il falloit que le mouvement se fit tout d'un tems & tout ensemble. Cette faute n'est point pardonnable: & s'ils remportèrent enfin une victoire si obstinément disputée, on peut dire que le hazard & la valeur des soldats fit tout, sans que les Généraux pussent se vanter d'y avoir la moindre part.



CHAPITRE VI.

Les Romains passent en Afrique, assiègent Aspis, & désolent la campagne. Régulus reste seul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propose des conditions de paix, qui sont rejetées par le Senat de Carthage.

Après cette victoire les Romains aiant fait de plus grosses provisions, radoubé les vaisseaux qu'ils avoient pris, & monté ces vaisseaux d'un équipage fortable à leur bonne fortune, ils cinglèrent vers l'Afrique. Les premiers navires abordèrent au Promontoire d'Hermée, qui s'élevant du golfe de Carthage s'avance dans la mer du côté de Sicile. Ils attendirent là les bâtimens qui les suivoient; & après avoir assemblé toute leur flotte, ils rangèrent la côte jusqu'à Aspis. Ils y débarquèrent, tirèrent leurs vaisseaux dans le port, les couvrirent d'un fossé & d'un retranchement; & sur le refus que firent les habitans d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le siège.

Ceux des ennemis qui après la bataille étoient revenus à Carthage, persuadés que les Romains enflés de leur victoire, ne manqueroient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avoient mis sur mer & sur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorsqu'ils apprirent que les Romains avoient débarqué, & qu'ils assiégeoient Aspis, ils désespérèrent d'empêcher la descente, & ne songèrent plus qu'à lever des

troupes, & à garder Carthage & les environs. Les Romains, maîtres d'Alpis, y laissent une garnison suffisante pour la garde de la ville & du pais. Ils envoient ensuite à Rome pour y faire savoir ce qui étoit arrivé, & pour y prendre des ordres sur ce qui se devoit faire dans la suite. En attendant ces ordres, (a) toute l'armée fit le dégât dans la campagne. Personne ne faisant mine de les arrêter, ils ruinèrent plusieurs maisons de campagne magnifiquement bâties, enlevèrent quantité de bestiaux, & firent plus de vingt mille esclaves.

Régulus
reste seul
dans l'A-
frique.
Bataille
d'Adis.

Sur ces entrefaites arrivèrent de Rome des courriers, qui apprirent qu'il falloit qu'un des Consuls restât avec des troupes suffisantes, & que l'au-

(a) *Toute l'armée fit le dégât dans la campagne.* Notre Auteur supprime ici un fait de très-grande importance. N'en auroit-il point entendu parler? Mais il en étoit plus voisin que Tite-Live, & l'on devoit par conséquent en être plus instruit de son tems que de celui de l'Historien Latin. On devoit alors en faire encore peur aux enfans. Comment auroit-on pu si-tôt oublier ce serpent monstrueux contre lequel toute l'armée Romaine combattit sur les bords du fleuve Bagrade? Serpent d'une grandeur & d'une grosseur si épouvantable, que pour s'en délivrer il falloit mettre toutes les machines en batterie, faire marcher toute l'armée, livrer des combats, perdre une infinité de monde: serpent enfin si célèbre dans la République Romaine, que pour en conserver la mémoire, on en suspendit la peau dans un temple, dit quelque part Zonaras, où elle étoit encore pendant la guerre de Byzance.

La source d'une fable si impertinente doit être laissée en propre à Tite-Live, homme fort fécond en contes populaires. Je voudrois savoir de mes Lecteurs, qui l'ont lue dans celui-ci, dans Florus, dans Orose, dans Silius, dans Valere-Maxime, & dans Zonaras, qui de tous ceux qui ont débité gravement & sérieusement cette fable, est la plus grosse bête? on me pardonnera ceci. Ils me répondront sans doute que ce n'est pas le serpent, pas seulement Tite-Live, mais les Auteurs qui en ont écrit après lui. En effet il ne s'en trouve pas un seul, parait un si grand nombre, qui n'ait adopté, & qui n'ait poussé la simplicité jusqu'à le mettre au nombre des vérités les plus incontestables, sans marquer le moindre doute, & cependant il n'y a qu'un seul garant; & ce garant est reconnu pour un des plus grands embaleurs de prodiges & de contes de vieilles qui aient jamais manié plume. Le bon est que nos Historiens les plus graves, nos Critiques les plus déterminés, & nos Commentateurs, qui tous ensemble ont écrit ou raisonné sur les affaires des Romains, n'ont rien observé, ni remarqué du ridicule de cette fable. Tous ces Auteurs en ont parlé du même grave & du même sérieux que l'inventeur même. Je trouve cela mille fois plus prodige & plus surprenant que la

bête même, eût-elle été mille fois plus grosse. Freinshemius n'a eu garde de laisser en arrière une si grande vérité dans son supplément sur Tite-Live: il a eu le soin de consulter tous les Auteurs qui ont écrit de cette merveille, de sorte qu'il n'y a plus rien à glaner après lui. Nos modernes en ont parlé en foule, sans qu'il paroisse le moindre correctif. Le sçavant Auteur du Discours de l'Histoire universelle a fait le conte. *Regulus abor-ua en Afrique*, dit-il, *où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute l'armée.* C'est dommage que la qualité d'Historien abrégiateur l'ait réduit à si peu de chose. Freinshemius a fait une bien autre récolte dans les Auteurs anciens, pour nous mettre au fait d'un si grand prodige; il dit entre autres curiosités, que ce serpent monstrueux donna tant de peine & d'embarras à Régulus, qu'il fut contraint de faire agir toutes les forces consistoient en une armée de cent quarante mille hommes, ou peu s'en faut, & cette armée ne put le rendre maître du fleuve Bagrade que par la mort de ce monstre effroyable, qui osa bien le lui disputer. Sans les catapultes & les machines qu'on fit jouer, on ne fait ce qui en seroit arrivé, tant les soldats étoient effraies d'un prodige si extraordinaire. Heureusement pour les Romains une pierre lancée par une machine les délivra de ce monstre épouvantable. Freinshemius orne & pare cela de toute l'érudition & l'éloquence convenable à la grandeur de l'événement. On croiroit en lisant un fait de cette importance, que l'animal devoit être au moins plus gros que les plus puissantes baleines, & d'une longueur proportionnée à sa grosseur, point du tout. Il n'avoit que cent pieds de long. Ce qui fait rire, c'est que cette grande armée fut obligée de décamper du champ de bataille, & de tout le pais aux environs, à cause de la puanteur de ce cadavre qui infectoit toute la contrée. A-t-on jamais oui parler d'une chimère semblable? Est-il possible que les Historiens échos de Tite-Live se la soient donnée les uns aux autres jusqu'à nous, qui l'avons prise comme un fait très-authentique?

l'autre conduisit à Rome le reste de l'armée. Ce fut Régulus qui demeura avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins, & cinq cens chevaux. Manlius prit les rameurs, & les captifs, & rasant la côte de Sicile arriva à Rome sans avoir couru aucun risque.

(a) Les Carthaginois voyant que la guerre alloit se faire avec plus de lenteur, élurent d'abord deux Commandans, Asdrubal fils de Hannon, & Bostar. Ensuite ils rappellèrent de Héraclée Amilcar, qui se rendit aussitôt à Carthage, avec cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci en qualité de troisième Commandant, tint conseil avec Asdrubal sur ce qu'il y avoit à faire, & tous deux furent d'avis de ne pas souffrir que le pais fût impunément ravagé. Peu de jours après Régulus se met en campagne, (b) emporte du premier assaut les places qui n'étoient pas fortifiées, & alliege celles qui l'étoient.

(a) *Les Carthaginois voyant que la guerre alloit se faire avec plus de lenteur.*] Pour le coup je ne reconnois plus dans les Romains cette sagesse, cette prévoyance militaire & cette excellente politique de ne rien faire à demi dans leurs guerres. Il ne paroît rien de tout cela dans leur diversion en Afrique. Ne diroit-on pas au nombre prodigieux de leurs troupes, qu'ils n'en retireroient pas une seule cohorte qu'après la conquête de l'Afrique? Car il est visible que cette diversion obligeoit les Carthaginois de retirer toutes leurs forces de la Sicile, & de l'abandonner aux Romains, pour sauver leur patrie. Les Romains n'avoient-ils pas marché dans cette pensée? La victoire d'Ecnome ne les mettoit-elle pas dans le chemin de cette conquête? Cependant d'une armée si formidable & capable de tout oser & de tout entreprendre, le Sénat ordonne qu'il ne restera que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux, sous les ordres de Régulus, & que le reste de cette armée, ou pour mieux dire, presque le tout s'en retourneroit à Rome. Quelle pauvre conduite! Avec une médiocre mesure d'esprit on eût pu aisément prévoir quelles en devoient être les suites. Le Sénat avoit-il lettres des Carthaginois que leurs Généraux n'agiroient que faiblement, & qu'ils iroient de bœuvres en bœuvres? Sans doute que cette armée qui venoit d'être battue à Ecnome n'étoit pas toute perie, je suppose qu'il s'en faisoit d'un tiers, il resteroit encore cent mille hommes; qu'est-ce que cela est devenu? Notre Auteur nous le fait à peine entendre. Le plus grand nombre s'étoit sauvé en Sicile. Je veux qu'il n'ait pu accourir au secours de l'Afrique, par la crainte de l'armée navale des Romains; mais dès qu'elle eût passé à Rome, il étoit aisé aux Carthaginois de mettre à la voile, & de passer à Carthage. Que devenoit Régulus avec sa petite armée? Eût-elle osé paroître? Et cependant elle prenoit, prend de bonnes places, remporte de grandes victoires, & marche à Carthage pour en

faire le siège avec quinze mille hommes & trois cens chevaux. Peut-il venir à l'esprit que le Général Romain ait pu s'embarquer dans une entreprise si romanesque? On ne peut disconvenir que si les Romains fussent restés en Afrique avec toutes leurs forces, ils n'eussent mis fin à cette aventure. Pendant tout le tems que Régulus resta dans ce pais-là, les Carthaginois ne reçurent que des secours très-médiocres des forces qu'ils avoient en Sicile, où il y avoit tout au moins cent cinquante mille hommes. Que font-ils là lorsque l'Afrique succombe contre une poignée de gens? La tête tourne à un Commentateur. Il ne peut s'imaginer qu'elle ait si fort tourné, & aux Carthaginois & aux Romains. En faisant abstraction des fautes des premiers, & en n'examinant que celles des seconds, il est sans réplique que l'on ne peut excuser ceux-ci d'avoir retiré presque toutes leurs forces de l'Afrique, lorsqu'ils étoient en état de la conquérir d'un bout à l'autre. Cette faute est des plus grossières, & je déteste que qui que ce soit m'en puisse fournir de pareille dans l'Histoire. J'ai lieu de m'étonner que notre Auteur ne nous ait pas regalé de quelques réflexions de sa façon sur la conduite ridicule de Rome & de Carthage, il me semble que cet article le méritoit assez; il en a fait, & même de fort longues, sur des sujets qui ne le méritoient pas à beaucoup près tant que celui-ci.

(b) *Emporte les places qui n'étoient pas fortifiées, & assiege celles qui l'étoient.*] Le Général Romain s'y prenoit de la bonne sorte pour aller à son but, qui étoit le siège de Carthage. Lorsqu'on en veut à une capitale, il ne faut rien laisser derrière soi, ni autour de soi. Il faut prendre les places fortes les plus voisines, où l'ennemi pourroit s'établir. Rien ne rafraîchit davantage le sang d'un Général à grands desirins, que cette methode. Les rebelles d'Afrique s'empareroient fort à propos, & mirent Carthage dans un très-grand peril. Il y a des cas où Pen

toient. Arrivé devant Adis, place importante, il l'investit, pressé les ouvrages, & fait le siège en forme. Pour donner du secours à la ville, & défendre les environs du dégat, les Carthaginois font approcher leur armée, & campent sur une colline, qui à la vérité dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes. Leur principale ressource étoient la cavalerie & les éléphants, & ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux hauts & escarpés. C'étoit montrer à leurs ennemis ce qu'ils devoient faire pour leur nuire. Régulus ne manqua pas de profiter de cette leçon. Habile & expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devoit inutile par le désavantage de leur poste, & sans attendre qu'ils descendissent dans la plaine, & qu'ils s'y rangeassent en bataille; saisissant l'occasion, dès la pointe du jour il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie & les éléphants des Carthaginois ne furent d'aucun usage. Les soldats étrangers se défendirent en gens de cœur, renversèrent la première légion, & la mirent en fuite. Mais dès qu'ils eurent été renversés eux-mêmes par les soldats

va avec moins de circonspection, & sans aucun égard à quelques places qu'on laisse derrière, comme lorsqu'elles ne sont pas un obstacle à nos convois, mais lorsqu'il s'agit d'une Capitale puissamment fortifiée, grande & peuplée, munie de tout ce qui est nécessaire pour une résistance vigoureuse, où les ressources sont infinies, & où le peuple s'aguerrit peu à peu par les dangers où il voit les autres, & auxquels il s'accoutume; on ne peut prendre trop de précautions, sans cela une telle entreprise est très-imprudente & très-folle, & ne la seroit pas moins quand on réussiroit.

Le dernier siège de Turin, & celui même de Barcelonne dans la même campagne, (car ces deux faits ne diffèrent en rien entr'eux,) sont une preuve convaincante de ce que je dis ici. Qu'ind nous nous en serions rendus les maîtres, les Auteurs d'un si beau dessein ne prêteroiént pas moins le flanc à la gloire des experts. Nous pouvions fort bien nous dispenser d'en faire le siège. Que falloit-il pour nous assurer la conquête de la première sans coup férir, & sans épuiser le Royaume par un appareil de guerre que je ne pense pas qu'ait jamais eü son semblable depuis les Anciens? Combien y avoit-il encore de places dans le Piémont dont nous ne fussions pas les maîtres? Fort peu: Coni étoit la seule capable de quelque résistance. Il falloit donc la prendre, les autres ne nous eussent pas arrêté longtems, & ce tems ne nous manquoit pas. Que restoit-il après cette expédition? Turin seul: il n'étoit plus question que de nous fortifier dans quelques postes aux environs de cette place, ruiner tout entre la ville & nos quartiers. Que seroit-il arrivé de cette conduite? Pas autre chose, sinon que Turin tomboit de

lui-même. Car d'où auroit-il tiré du secours, si nous eussions été les maîtres de tout le pais? M. de Savoie, tout grand homme, & grand Capitaine qu'il est, se trouvant sans aucun azile pour lui, & pour ce qui lui restoit de troupes, abandonnoit nécessairement son pais, au lieu qu'en lui laissant un reste de frontière, comme on fit sans beaucoup de réflexions, & sans vouloir écouter celles des autres, il se vit en état de nous inquiéter dans notre siège par une manière de guerre des plus fines, des plus rusées, & fort approchante de celle de Sertorius: manière qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de penser, & à laquelle il n'y a que les Généraux médiocres qui se laissent attraper. Le nôtre donna à tort & à travers dans ces ruses & dans ces feintes, sans y rien comprendre, quoique mille fois répétées, & qu'elles ne fussent qu'à dessein de retarder son siège. Bien que toutes ces subtilités militaires semblassent de peu de conséquence d'abord, on s'aperçut, mais trop tard, qu'elles avoient donné le branle, & produit même un des plus grands événemens dont on ait jamais ouï parler.

Le Maréchal de Tessé avoit déconseillé le siège de Barcelonne par des raisons très-fortes & très-bien fondées. Celles qui j'avois données dans mon projet de la même campagne à l'égard de Turin, sont celles dont je viens de parler. On répondit sur celle-ci à M. de Vendôme, qui inclinait assez pour un siège dans les formes: *Turin une fois tombé, tout le reste tombe.* On répondit sur le même ton au Maréchal de Tessé. En un mot le Ministre vouloit commencer & finir cette campagne par deux entreprises de grand éclat.

soldats qui montoient d'un autre côté, & qui les envelopoient, tout le camp se dissipa. La cavalerie & les éléphans gagnent la plaine le plus vite qu'ils peuvent, & se sauvent. Les Romains poursuivent l'infanterie pendant quelque tems, mettent le camp au pillage; puis se répandant dans le pais, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils se faisirent entr'autres de Tunis, & y posèrent le camp, tant parce que cette ville étoit très-propre à leurs desseins, qu'à cause que sa situation est très-avantageuse pour infester de là Carthage & les lieux voisins.

Après ces deux défaites, l'une sur mer & l'autre sur terre, causées uniquement par l'imprudence des Généraux, les Carthaginois se trouvèrent dans un étrange embarras. Car les Numides faisoient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur étoit si grande dans le pais, que tous les gens de la campagne se réfugièrent dans la ville. La famine s'y mit bientôt à cause de la grande quantité de monde qui y étoit, & l'attente d'un siège jettoit tous les esprits dans l'abattement & la consternation. Régulus après ces deux victoires, se regardoit presque comme maître de Carthage. Mais (a) de crainte que le Consul, qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, il exhorta les Carthaginois

Ils proposent des conditions de paix, qui sont rejetées par le Sénat de Carthage.

(a) De crainte que le Consul qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre. Régulus craint qu'un autre marchant sur les traces de ses victoires, ne vienne lui enlever son triomphe, & offre la paix à ses ennemis. Sans cette crainte, peut-être n'eût-il jamais pensé à la paix qu'après avoir élevé la puissance de Rome sur les ruines de celle de Carthage. C'eût été beaucoup diminuer de sa gloire que d'en laisser le prix à son successeur. Le triomphe étoit la seule reconnaissance qu'il desiroit de sa patrie. C'étoit un de ces Héros dont Baltazar Gracien ne nous a pas donné l'espece, quoique les vertus du sien semblent renfermer celui-ci. C'est-à-dire que le Romain ne couroit point après les richesses, & qu'il ne vouloit pas les incorporer péle-mêle avec les autres qualités des Héros véritables; il vouloit être pur & net, un Héros exempt d'avarice & du pillage des peuples vaincus, un Héros à laisser à ses soldats ce que les Héros du commun, & qui doivent tout à la fortune, réservent uniquement pour eux-mêmes. L'antiquité nous fournit trois ou quatre de ces hommes rares, & de là à M. de Turenne il y a un vuide de deux mille ans.

Ce grand homme, c'est de Régulus que je parle, trouvoit plus d'avantages dans la paix dont il étoit le maître, que dans la prise de Carthage. Deux grandes victoires le conduisirent aux portes de cette capitale. Il perd une bataille, mais si complète & si décisive, que tout ce qu'il avoit

gagné par ses victoires, s'évanouit par sa défaite. Je ne pense pas qu'il s'en soit guères vu de plus finies, ni de victorieux qui ait poussé plus loin ses avantages.

Les Généraux d'armées, habiles & expérimentés, mais que l'intérêt & la passion de s'enrichir, ou de se rendre plus considérables à leurs Princes, fait agir plutôt que l'amour de la gloire & le bien de leur patrie, ne sont pas toujours d'humeur à se trop presser, ils sont bien aises au contraire d'éloigner la paix. Ils font de leur mieux au commencement d'une guerre, pour établir leur réputation, & la mettre en bonne posture; ou, pour mieux dire, ils font le moins lorsqu'ils peuvent le plus, & ce moins qui consiste dans une victoire qui ne décide rien, ou qui mène à fort peu de chose, n'est pas compté pour peu à la Cour, & même à l'armée, où il n'y a qu'un très-petit nombre de gens capables de juger, si le Général victorieux pouvoit aller plus loin qu'il n'a fait. Ceux qui écrivent à leurs amis de la Cour qu'il le pouvoit, ne sont pas toujours crus; s'ils font quelque impression, ce n'est que dans l'esprit de peu de personnes. Le Prince conviendra que le victorieux pouvoit rendre l'action plus complète, mais il ne l'en blâme pas, parce qu'il n'y soupçonne pas de malice. Qui pourroit le l'imaginer! L'ennemi repoussé & chassé du champ de bataille, le canon pris ou en partie, un certain nombre de drapeaux & de prisonniers, tout cela éblouit & couvre tout de telle sorte, qu'on lui est trop

ginois à la paix. Il fut écouté avec plaisir. On lui envoya les principaux de Carthage, qui conférèrent avec lui; mais loin d'acquiescer à rien

trop obligé, bien loin de trouver à dire à sa conduite. Encore une fois, une seule victoire qui peut décider d'une guerre dès la première campagne, ou dès la seconde, n'est pas du goût de ces Messieurs. N'ont-ils pas raison?

Une victoire décevante qui ne nous laisse plus rien à faire, ne donne pas le titre de grand & d'excellent Capitaine; au lieu que plusieurs avantages remportés dans l'espace de plusieurs campagnes, sans aller aussi loin que Xantipe, mettent en grande réputation, & au rang des grands hommes. Il vaut donc mieux laisser quelque queue aux succès d'une campagne, que de la couper tout d'un coup. Il vaut mieux porter pour excuse la maxime de Scipion, *qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi vaincu*. Echappatoire ordinaire des Généraux, qui cherchent moins à finir la guerre qu'à l'éterniser; & cette maxime, presque toujours mal appliquée, & dont l'Auteur ne s'est jamais servi, est la cause éternelle de l'inutilité des batailles; ceux qui craignent la paix n'ont garde de pousser au complet, de peur de réduire l'ennemi dans la nécessité de la demander.

Le reproche qu'on a fait à plusieurs Capitaines qui n'ont vaincu qu'à demi, lorsqu'ils étoient en état de tout faire, n'est pas toujours aussi mal fondé que l'on dirait bien. Si tel, disent les gloseurs, avec un peu de hardiesse & de grandeur d'âme, eût profité de ses victoires, il étoit en passe de réduire ses ennemis à demander la paix, & très-humblement; ou il lui étoit libre de se déborder dans son pays, & d'y faire de grandes conquêtes. Il est vrai que cette médifance est une selle à tous chevaux, & qu'elle s'applique à tous ceux qui ont fait de grandes actions; mais combien entend-on de semblables médifances, que ceux qui se sont trouvés sur les lieux sont en état de justifier?

Ceux qui ont blâmé le Maréchal de Luxembourg de n'avoir pas su profiter de la victoire de Fleurus, & qui lui ont appliqué le compliment qui fut fait à Annibal après la bataille de Cannes, l'ont fait à tort: j'apprendrais ce secret Historique à mes lecteurs, mais il n'est pas encore tems. Je le réserve pour mes Mémoires, où l'on en trouvera bien d'autres.

Bien des gens ont accusé le Maréchal de Mont-Revel, qui étoit un Officier d'un très-grand mérite, d'avoir négligé de couper court à la guerre des Fanatiques lorsqu'il le pouvoit. On prétendoit que cette guerre étant une abondante moisson de pistoles pour le Général, il n'avoit garde de se trop presser. C'étoit la matière des lettres & des discours de ses ennemis. Le sieur Tenien, Curé de Montpezat, lui proposa plusieurs fois les moyens de terminer cette affaire,

d'exterminer & d'envelopper ces rebelles jusqu'au dernier dans le même piège. Bien loin de l'écouter, il s'en moqua, & le renvoya à l'Office du jour, pendant qu'il s'amusa & fit son capital d'élever des potences dans Nîmes, & d'y faire pendre une infinité de malheureux de tout sexe, qui n'avoient aucune part dans la rébellion. Il n'avoit d'autres crimes à leur reprocher, sinon qu'ils chantoient les Pseaumes. Il auroit pu se dispenser de tant de supplices, c'étoit faire un très-grand tort aux affaires du Roi; car par ces exécutions il anima encore plus les rebelles à courir à la vengeance de leurs frères, par une guerre sans quartier. Il eût mieux fait de courir au plus pressé. Cette conduite lui attira des ennemis en foule; & les Ecclésiastiques s'étant mis de la partie, ils écrivirent à la Cour, qui lui renvoya toutes ces lettres, selon la politique du Ministère de ce tems-là, excellente pour ne jamais rien savoir de tout ce qui se passe dans les Provinces & dans les armées; on ne laissa pas que de révoquer ce Général, & d'envoyer le Maréchal de Villars à sa place. Dès que Mont-Revel vit qu'il ne tenoit plus à rien, il eut recours à l'Office du jour, c'est-à-dire au Curé de Montpezat. Il écouta les avis de cet honnête homme, qu'on avoit si fort méprisé; il se mit en campagne, avec son projet dans la tête; & bien qu'il ne le voulût pas exécuter en entier, il ne laissa pas que de tailler en pièces une partie de ces scélérats, les autres ayant trouvé des issues qu'on négligea de fermer: de sorte qu'il laissa assez de besogne au Maréchal de Villars, pour mériter l'honneur d'avoir terminé une guerre si furieuse & si incommode. Celui-ci la finit d'autant plutôt, qu'il y alla du bon pied, & se gouverna par des maximes bien différentes de celles de son prédécesseur. Il se fit aimer & estimer de tout le monde par sa douceur & par sa conduite; mais de peur que l'imagination de mes lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les ennemis du Maréchal de Mont-Revel ne lui rendirent pas toute la justice qu'il méritoit. Il ne fit rien de sa tête, il avoit des ordres; le Conseil de Conscience s'étoit imaginé que les exemples d'extrême sévérité feroient d'un grand effet, & intimideroient ces furieux; mais comme on s'aperçut que cela faisoit un effet tout contraire, on changea de batterie & de Général. Le Maréchal de Mont-Revel n'étant point coupable, fut envoyé commander à Bourdeaux, où revenant dans son état naturel, il se fit autant aimer dans la province de Guienne, qu'il s'étoit fait craindre dans l'autre, contre son intention. Mes Lecteurs ne manqueront pas de croire ici que M. Tenien, après l'avis salutaire qu'il

rien de ce qu'on leur disoit, (a) ils ne pouvoient sans impatience entendre les conditions insupportables que le Consul vouloit leur imposer.

En

qu'il avoit donné, devint plus gros Seigneur que n'étoit un Curé de Montpezat. Car que ne méritoit pas un tel service, & que coûte-t-il à la Cour pour récompenser un homme d'Eglise? Il faut les désabûter, le sieur Tenien demeura Curé comme devant.

(a) *Ils ne pouvoient sans impatience entendre les conditions insupportables qu'il vouloit leur imposer.* Toutes les fois que je me représente cet air de hauteur & de mépris avec lequel Régulus traite de la paix avec les Députés de Carthage, & les conditions dures & insupportables qu'il veut leur imposer, comme s'il ne leur restoit d'autres ressources pour se sauver, que de se rendre à la discrétion du vainqueur: toutes les fois, dis-je, que je pense à cette conduite du Romain, & à quoi il est assujéti lui-même peu de tems après, cela me rappelle une maxime d'Esopé. On lui demandoit quelles étoient les occupations ordinaires de Jupiter. *Il abaisse les choses hautes*, répondit-il, *& élève les choses basses.* Voilà en deux mots l'abrégé de l'Histoire humaine. Le monde est un véritable jeu de bacule, & ceux qui y jouent les premiers rôles y réussissent le mieux. Ils commencent, ils finissent, ils se relèvent & retombent. Heureux ceux qui voient ce jeu sans être obligés d'y prendre part.

Les Députés de Carthage se retirent indignés des propositions du Proconsul. Ils aiment mieux périr les armes à la main, que de subir la pesanteur du joug dont il prétendoit les charger. Le mépris qu'il semble qu'on fait de nous, produit des effets surprenans dans les hommes véritablement courageux, quoique vaincus & atterrés. Les ressources naissent souvent des grands périls, & de l'extrémité de nos affaires. Régulus s' imagine follement que la prise de deux villes & deux grandes victoires gagnées, l'une sur mer & l'autre sur terre, réduiront les ennemis à se soumettre à tout ce qu'il lui plaira de leur imposer. Il n'envisage que ce qu'il y a de triste & de fâcheux dans ceux avec lesquels il traite, sans penser au jeu de bacule, & combien le parti des désespérés, à quoi l'on nous oblige, nous élève & abaisse les autres.

C'est ce qui arriva aux Alliés contre la France, aux négociations de Gertruydemberg en 1700. Se peut-il rien voir de plus conforme à celles de Rome & de Carthage? Ils nous proposent des conditions honteuses & impossibles; nous leur en proposons d'autres qui lèvent cette impossibilité, sans en ôter la honte & le deshonneur; elles étoient tristes & fâcheuses. Mais la nécessité nous les extorque, ou plutôt l'ignorance de nos ressources. Nous n'envisageons que nos disgrâces passées, sans en connoître la cause, ni les moyens de les réparer, & ces moyens étoient aïsés en

changeant notre façon de faire la guerre, & en usant d'une politique un peu moins timide: car c'est par là que nos maux parurent tout à découvert, quoiqu'ils fussent moins grands que le bruit de la renommée ne les faisoit. Nous proposons des conditions fort au dessous de nos forces, & auxquelles nos ennemis ne s'étoient jamais attendus, car ne tenions-nous pas alors au bout de nos armes la ressource dont les Carthaginois s'étoient servis? N'avions-nous pas un Xanthe en France dans le Maréchal de Villars, comme les Carthaginois en Afrique? Les Alliés sont surpris de nos propositions sans le faire paroître. Ils nous croient aux derniers périls. Ils s'imaginent que nous nous soumettrons à quelque chose de moins supportable. Ils appellent tous les jours le joug par des demandes plus onéreuses; elles deviennent enfin ridicules. Il ne s'agit de rien moins que de détrôner un Roi légitime & si l'on demande quel étoit le véritable objet, & les différentes vues de chacun des ligés contre les deux Couronnes, on répondra la trop grande puissance de la France; mais dans le fond c'étoit le partage imaginaire de la Monarchie Espagnole à l'égard des Indes, & l'affoiblissement de l'autre par la cession de nos conquêtes. Ils partagent la peau de l'ours. Ils l'ont blessé, mais il n'a pas reçu de coup mortel. On le croit mort à Gertruydemberg, il leur échappe peu de tems après. Lorsqu'ils croient le tenir, ils le voient revenir sur la voie, reprendre de nouvelles forces, & regagner les campagnes & le fort d'où il a été chassé.

L'orgueil de nos ennemis est tel, qu'à peine daignent-ils nous parler: semblables à ce Romain, dont parle Tacite, qui ne daignoit jamais parler à ses esclaves, de peur de fouiller sa langue. Ils se font longtems attendre au Congrès. A la manière des Empereurs Romains, il faut leur écrire. On ne vit jamais tant de superbe. Un ou deux Députés de Hollande font le personnage de Régulus, ils nous imposent les conditions les plus dures de leur part, comme de celle des Puissances unies contre nous, dont ils feront bientôt les dupes. *Ils parlent en maîtres.* Ils croient que tout ce qu'ils nous accordent doit être reçu comme une grâce, & avec reconnaissance. La dureté des conditions, auxquelles ils vouloient nous soumettre, fit notre salut, comme elle fit celui des Carthaginois. On les rejette avec indignation. Nos Plenipotentiaires se retirent; & quoique nos affaires semblaient désespérées, on trouva des ressources auxquelles on ne se feroit jamais attendu. Le changement du Ministère dans la guerre, comme dans les Finances, renouvelle la face des affaires, & la défection des Anglois du parti de la ligue nous remit sur nos avantages. L'action de Denain renversa toutes les espérances, & fit

En effet Régulus parloit en maître, & croioit que tout ce qu'il vouloit bien accorder, devoit être reçu comme une grace & avec reconnoissance. Mais les Carthaginois voiant que quand même ils tomberoient en la puissance des Romains, il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur proposoit, ils se retirèrent non seulement sans avoir consenti à rien, mais encore fort offensés de la pesanteur du joug dont Régulus prétendoit les charger. Le Sénat de Carthage, sur le rapport de ses Envoyés, résolut, quoique les affaires fussent désespérées, de tout souffrir & de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût indigne de la gloire que leurs grands exploits leur avoient acquise.

fit expirer cette ligue formidable. Je ne vois rien de plus mortifiant pour nos ennemis, & de plus glorieux pour la France accablée de leur nombre. Ils vouloient tout à Gertruydenberg, peu s'en faut qu'ils n'aient rien à Utrecht. La paix se fit, & chacun se trouva dans une égale condition de ruine & d'épuisement.

Ce qui est arrivé par la fuite, entre la France & l'Espagne, a fait voir aux Hollandois, (les auteurs & les premiers mobiles de cette guerre,) qu'ils avoient mal raisonné, & ignoré leurs véritables intérêts. Qu'ont-ils fait que changer de voisin contre un autre qui n'est pas moins redoutable, le seul qui ait profité dans cette guerre, & dont la puissance est fort au dessus de cel-

le qu'avoit la France sous le regne de Louis XIV. Concluons de tout ceci, que lorsqu'un ennemi victorieux offre des conditions onereuses au vaincu, & qu'il veut tout avoir, il faut se résoudre à tout perdre. Régulus avoit écrit à Rome qu'il tenoit les portes de Carthage comme scellées par la crainte. Il la regarde comme une conquête qui ne lui peut échaper. Il veut tout avoir & ne rien perdre, & fait si bien par ses hauteurs, qu'il réduit ses ennemis au parti des désespérés. Ils se résolvent à se sauver, ou à tout perdre. Ils se sauvent effectivement; le désespoir fait leur salut, & l'orgueil de Régulus la perte de sa liberté, celle de sa gloire & de la réputation, & la ruine entière de son armée.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Adis.

§. I.

Polybe trop concis dans l'abrégé qu'il fait de cette action. Importance de connaître les lieux quand on écrit l'Histoire.

Polybe passe fort légèrement sur cette bataille. Il écarte plusieurs circonstances essentielles, & ces circonstances me font extrêmement regretter ce qu'il auroit pu nous apprendre d'une action si célèbre. Car tout ce qui opère des surprises d'armées, est très-intéressant dans l'Histoire. Ce sont des morceaux qu'on ne sauroit étendre ni conserver avec trop de soin. C'est, je pense, dans ces seuls cas qu'un Historien abreviateur peut se permettre la liberté de s'écarter, & de courir au large tant qu'il lui plait. On s'étonnera peut-être que j'ose qualifier Polybe d'Historien abreviateur; il l'est sans doute dans ses deux premiers Livres: car il nous avertit dès l'entrée, qu'il ne les donne que pour servir d'introduction à sa grande Histoire. On avouera pourtant que sa

marche

marche n'est pas toujours égale. Il fait souvent des haltes très-longues en des endroits où elles auroient pû être plus courtes. On ne doit pas le trouver mauvais. Mais n'eût-il pas mieux valu qu'il s'arrêtât uniquement sur les faits d'où dépendent les événements les plus extraordinaires & les moins prévûs ?

La bataille d'Ecnome est un grand sujet, & décide d'un grand dessein. Aussi la représente-t-il dans toute son étendue. Cela est en sa place. Mais celle d'Adis méritoit-elle moins d'être décrite avec la même exactitude ? Je ne sai pourquoi il se resserre si fort sur un fait si rare ; car puisqu'il avoit voié expès ; & s'étoit porté sur les lieux où s'étoient passées les grandes actions, pour ne rien écrire dans son Histoire qui ne fût conforme à la vérité ; combien nous auroit-il pû dire de choses qu'il nous laisse à deviner ? Puisqu'il avoit voié en Afrique, selon qu'il le dit lui-même, rien ne l'empêchoit de se porter à Adis, d'en examiner les environs, & la colline sur laquelle les deux armées combattirent ; il lui eût alors été aisé de mettre en usage ses propres conjectures, de juger du projet de l'entreprise, & de la disposition des deux armées par celle des lieux. Un homme du métier, habile & expérimenté, est capable de suppléer par ce qu'il voit, à ce qui n'a pû venir à sa connoissance, ou à ce qu'il n'a pû comprendre dans les mémoires ou les lettres des Officiers particuliers, ou des Généraux d'armées. L'inspection des lieux aide extrêmement un Historien militaire, tout s'éclaircit & tout se débrouille à la vûe des objets. Un Officier qui veut écrire l'Histoire de son tems, n'a pas un meilleur parti à prendre. Qui voudroit écrire le combat de Fribourg, de Senef, ou la bataille de Malplaquet, n'en écriroit jamais avec exactitude s'il ne prenoit ce parti. On lit alors avec beaucoup de plaisir, on est comme transporté sur les lieux. Qu'on lise Herodote, Thucydide, Xenophon, Polybe lui-même ; car il ne tombe pas toujours dans le défaut que je lui reproche ici ; & pour venir jusqu'à notre tems, qu'on lise l'Auteur anonime des deux dernieres campagnes de M. de Turenne, Auteur qui pour le moins va du pair avec les grands hommes que je viens de citer ; on verra, à n'en pouvoir disconvenir, combien la connoissance des lieux répand de clarté & d'agrément dans le récit d'une action militaire.

Polybe a donc grand tort d'avoir manqué d'exactitude dans une action aussi célèbre que celle d'Adis : car il n'est rien de plus rare qu'une surprise que l'on tente sur une armée. Malgré tout cela, ce qu'il nous apprend de cette grande action, n'est pas si peu considérable ; qu'on n'y puisse faire des observations. C'est ici une occasion de traiter des surprises d'armées : & cette matiere est si curieuse & si importante, qu'il ne peut se trouver trop d'occasions de l'aprofondir.

§. II.

Inutilité d'une armée de secours quand elle reste dans l'inaction, quelque poste qu'elle occupe.

Après la prise d'Aspis, Régulus songea à ne laisser aucune place derrière lui, qui pût l'inquiéter dans le dessein qu'il avoit de marcher à Carthage. Il s'approche d'Adis dont il fait le siège. Sur ces nouvelles les Généraux Cartaginois se mettent en campagne, avec une armée plus propre à tenir les plaines, qu'à combattre dans un país de montagnes très-âpres & très-difficiles. Il leur importoit de les traverser pour aller à l'ennemi, & secourir la place ; ils s'y déterminent, & les passent heureusement. Les voilà arrivés, & sur les hauteurs qui bordoiert la plaine ; rien ne les empêchoit d'y descendre, & d'attaquer les Romains dans un país favorable à la cavalerie & aux éléphants. Ils n'en font pourtant rien, & le tems s'écoule. Ils s'étoient campés

campés sur une hauteur très-avantageuse , & d'un accès très-difficile , comme s'ils n'étoient venus que pour faire voir à l'ennemi qu'ils s'entendoient parfaitement dans la science des postes , & lui apprendre par leur inaction ce qu'il y avoit de mieux à faire pour se délivrer de leur voisinage.

Quel pouvoit être leur dessein ? Je ne saurois bien le dire ; l'entreprise hardie de Régulus me feroit assez soupçonner qu'il craignoit qu'on ne lui coupât les vivres , si cela n'étoit déjà fait. Ne craignit-il pas plutôt qu'on ne jettât quelque secours dans la place ? Je le croirois assez : car si les Romains eussent perdu le chemin de leurs vivres , Polybe n'eût pas manqué de nous en informer ; ce ne sont pas là des faits , qu'un Historien aussi exact que le nôtre , puisse jamais écarter , s'il les fait. Disons plutôt que Régulus eût affaire à de très-mal-habiles Généraux , qui s'imaginérent qu'il leur suffisoit de jeter un secours dans la place. C'est quelque chose en apparence ; par là on incommode , on inquiète & harcèle les alliés : mais tout cela dans le fond ce n'est rien ; quoiqu'on s'imagine aujourd'hui que ce soit beaucoup. Qu'y gagne-t-on lorsqu'on a en tête un ennemi opiniâtre qui ne cède point , & qui foule aux pieds tous les obstacles , quelque insurmontables qu'ils paroissent ? Qu'en arrive-t-il ? On retarde de quelques jours la prise de la place , & puis c'est tout. Si les Carthaginois n'avoient passé les montagnes que dans le dessein de faire un tel coup , cela me semble bien peu sensé dans une telle conjoncture. Le voisinage d'une armée de secours , qui arrive subitement , & qui reste ensuite dans l'inaction , est un avertissement aux assiégés de prendre de bonnes mesures , & de se tenir sur leurs gardes ; c'est d'abord la première chose à quoi l'on pense : après qu'on est délivré de ces précautions incommodes , on pense à faire plus , parce qu'on nous donne tout le tems de chercher & d'imaginer ; s'il n'y auroit pas quelque chose de mieux à faire , & on n' imagine pas inutilement. On tâche d'être bien au fait des forces de l'ennemi , on fait reconnoître la nature & la situation du pais pour aller à lui , & celle de son poste ; on s'apperçoit enfin qu'on peut entreprendre dessus , & l'on s'y résout.

Le Consul Romain s'apperçut bientôt que la plus grande partie des forces des Carthaginois étoient inutiles dans le poste qu'ils occupoient. Il conclut de là que des gens , qui se gouvernoient de la sorte , avoient bien moins d'envie d'engager un combat que de l'éviter. A la guerre on ne juge pas autrement de pareilles conduites.

Les Généraux Carthaginois se crurent très-bien & très-avantageusement postés. Les camps , qui nous paroissent les plus assurés , les plus impraticables , & d'un abord le plus difficile , sont ordinairement ceux qui prêtent le plus à la surprise , & sur lesquels l'on entreprend avec plus d'assurance de réussir. Cette maxime est incontestable. Je ne fais aucun doute que nos gens de la montagne n'en avoient jamais oui parler. Ils ne pensèrent à autre chose qu'à inquiéter les Romains dans leur camp , dans leurs fourages , ou dans leurs vivres , objet bien mince pour des forces si considérables. Mais ceux-ci , qui n'étoient pas d'humeur à laisser prendre aucune sorte d'avantage sur eux , & qui craignoit d'ailleurs que leurs ennemis ne se ravissent , & ne descendissent dans la plaine , songent à une entreprise sur leur camp qui ne leur parut pas inabordable.

§. III.

Surprise du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille surprise dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choses, quand on le peut, que de se borner à une seule.

ON ne peut guère raisonner que sur des conjectures à l'égard de la situation du camp des Carthaginois, & de la disposition des deux armées. Il s'agit ici d'une surprise : mais il paroît par le commencement & par les suites du combat, que l'armée de Carthage eut le tems de se former sur la pente de la hauteur du côté de la plaine. Je ne laisse pas, par le peu que nous dit Polybe, de me former une assez bonne idée de la situation des lieux, pour régler à peu près là-dessus l'ordonnance des deux armées dans l'attaque comme dans la défense ; la tactique de ces deux peuples nous étant assez bien connue.

Le Général Romain aiant fait reconnoître, & reconnu peut-être lui-même, & la hauteur & le país, pour aller à l'ennemi, *conçut fort bien*, dit notre Auteur, *que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, étoit rendu inutile par la situation des lieux.* Il craignoit d'ailleurs qu'ils ne se rassurassent en présence d'une armée qu'on redoute dans l'éloignement, lorsqu'on a l'esprit frappé des défaites & des infortunes précédentes : mais que l'on cesse de craindre lorsqu'on en est proche, & que l'on se familiarise, pour ainsi dire, avec elle. Plutarque a raison de dire dans la vie de Marius, *que dans les choses terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.* En effet lorsqu'on craint moins on voit les choses avec un esprit plus libre, & l'on en juge plus sainement ; c'est-à-dire, que le jugement augmente à mesure que la peur diminue. Si les Romains, qui voioient tout ce que l'ennemi pouvoit faire, eussent attendu que l'un eût pris la place de l'autre, ils eussent été attaqués tout les premiers ; il falloit diligenter & presser l'exécution de leur entreprise, c'est à quoi le prévoiant & vigilant Consul ne manqua pas.

Il détache un grand corps de son armée, avec ordre à celui qui le commandoit de prendre un grand circuit, & par des routes détournées de gagner les derrières de la montagne, sur laquelle l'ennemi étoit campé, & de mesurer si bien son tems qu'il pût arriver peu après que l'affaire seroit engagée du côté de la hauteur qui regardoit la plaine. Il s'attendoit bien que les Carthaginois, ne craignant rien de ce côté-là, feroient tous leurs efforts de l'autre, & y feroient passer toutes leurs forces. Il ne se trompa pas dans ses conjectures.

Ceux qui devoient tourner la montagne, durent sans doute partir plutôt & arriver avant le jour, & le gros de l'armée plus tard : cette affaire se passa un peu avant le jour, selon toutes les apparences.

Ce n'est pas assez à une armée, pour n'être pas surprise, que d'avoir le tems de se former & de se mettre en bataille devant un ennemi, de la marche duquel elle n'a eu aucunes nouvelles. Il faut outre cela, qu'on soit si bien sur ses gardes, que l'on soit préparé à tout événement. Lorsqu'on se précautionne de la sorte, le soldat ne s'étonne point. Les Carthaginois (2) attendent les Romains sur la pente de la montagne, avec l'avantage de la hauteur qu'ils avoient sur eux ; ceux-ci la montent en hâte, les Carthaginois les attendent de bonne grace. Lorsqu'ils commencent à monter, qui est le

tems propre pour le choc , se voiant alors dans leur avantage , ils fondent d'en haut avec tant de poids & de vigueur , qu'ils les font plier , & les mènent battant jusqu'au bas. Cette affaire alloit devenir fâcheuse , si les troupes (3) qui devoient tourner la montagne , & attaquer les derrières du camp , ne fussent arrivées sur ces entrefaites , si à propos , & avec tant de bonheur , qu'elles trouvèrent cet endroit presque dégarni , & donnant par là sans beaucoup de résistance , elles entrèrent dans le camp. Les Romains (4) , qui venoient d'être repoussés dès la première attaque , avertis que leurs gens sont maîtres du camp , & du sommet de la hauteur , se rallient & recommencent un nouveau combat. Les étrangers soudoiés , qui combattoient de l'autre côté , apprennent avec surprise que les ennemis sont dans le camp , & que ce qu'il y a de plus redoutable dans leur armée est rendu inutile par le désavantage du lieu , & l'embarras du camp & des équipages. Ils s'étonnent & se découragent. La confusion se met bientôt dans ces troupes , qui craignant d'être prises à dos , abandonnent la hauteur , & s'enfuient à l'exemple des autres qui ne rendirent aucun combat. L'entreprise de César sur le camp de Ptolomée aura sa place dans ces observations , pour faire connaître aux Généraux d'armée qu'on ne tente jamais en vain sur une armée qui compte uniquement , & qui met toutes ses espérances sur l'avantage de son poste.

On ne pouvoit aborder au camp du Roi , dit César , que par deux endroits ; l'un du côté de la plaine , dont l'accès étoit très-facile , mais défendu par le plus grand nombre des ennemis , & les plus vaillans ; l'autre du côté du Nil ; par un petit intervalle qui étoit entre la rivière & le camp : mais on avoit à dos leurs vaisseaux , qui étoient bordés de gens de trait. César voiant avec quelle ardeur ses gens donnoient de part & d'autre , sans aucun fruit , & aiant pris garde que la face du camp , qui étoit sur le haut de la montagne , étoit comme abandonnée , à cause de l'avantage du lieu : outre que ceux qu'on y avoit mis pour la défendre , soit par valeur ou par curiosité , étoient descendus vers le lieu où l'on combattoit ; il envoya de ce côté-là Corfulenus avec des troupes , qui tournèrent la montagne , & donnerent par là avec tant de vigueur , que les ennemis qui combattoient de l'autre côté , étonnés du bruit qu'ils entendoient à leurs épaules , abandonnèrent la défense pour se sauver deçà delà. Le camp fut donc forcé de tous côtés presque en même tems : mais premièrement , par l'attaque de Corfulenus , brave & expérimenté Capitaine , qui s'étant rendu maître du sommet de la montagne , vint fondre sur les ennemis , & en fit un grand carnage. Ne dirait-on pas que cette entreprise de César est copiée d'après celle de Régulus ?

Cette action du Consul Romain fut conduite avec tout l'art & la sagesse possible. Quoiqu'elle soit peu rare , on n'y est pas moins nouveau toutes les fois qu'on s'avise de pareils desseins. Celui-ci nous fait voir la vérité de cette maxime , que lorsqu'un Général peut entreprendre deux choses à la fois , il est infiniment plus glorieux de les exécuter toutes deux , que de s'arrêter à une seule : attaquer l'ennemi lorsqu'on le peut sans abandonner son siège , est une chose qui n'appartient qu'aux Généraux d'intelligence peu commune , quoique ces occasions se présentent assez souvent pendant le cours d'une guerre , & qu'il ne soit rien de plus aisé que de les faire maître ; mais il est rare de trouver des Généraux qui aient assez de hardiesse & de capacité pour en profiter.

Il y a pourtant des cas où ces sortes d'entreprises seroient très-imprudentes & très-blamables : & cela arrive lorsqu'on se trouve engagé dans le siège d'une place importante , dont la prise nous paroît certaine , & les suites plus heureuses que le gain d'une bataille toujours incertain. On ne court jamais ces risques lorsqu'on a des vivres & des munitions de guerre en abondance , & que l'on est assuré par de bonnes lignes contre les attaques de ceux du dehors ; en ce cas il est de la prudence de se tenir clos & couvert



BATAILLE D'ADIS.

- 4. Armée Romaine.
- 5. Poste des Carthaginois.

1. Armée Carthaginoise en bataille sur le pied de la Montagne.
 2. Corps détaché de l'Armée Romaine sur les derrières du Camp Carthaginois.

N. de P.

vert dans ses retranchemens, & de suivre l'objet principal, qui est la prise de la place. C'est une maxime dont on ne sauroit guère s'écarter; mais comme les cas ne sont pas toujours les mêmes à la guerre, que ce qui est vrai à certains egards est faux à certains autres, & que tout dépend presque du tems, des lieux, des occasions, de la nature de nos forces, & des diverses conjonctures, c'est au Général habile, & qui n'est point contraint par la nécessité d'agir contre ces maximes, d'examiner & de se déterminer sur ces différens cas; mais la principale de toutes est de ne rien entreprendre, si l'on n'a pour but des avantages solides & réels; enfin de ne rien hasarder sans des raisons évidentes, & dont on ne puisse se promettre un succès heureux. On peut mettre dans ce rang les surprises d'armées. Je ne dis pas qu'il ne faille rien hasarder, je suis trop éloigné de ce principe. En effet si l'on s'arrêtoit à tous les obstacles qui se présentent, & qu'on allât toujours à tâtons & la sonde à la main, comme cela ne se voit que trop parmi les Généraux de circonspection outrée, on ne feroit, on n'exécuteroit jamais rien; mais lorsqu'on roule sur de grandes pensées, que l'on connoît ses forces, bien moins par le nombre que par le courage & la bonne volonté, & qu'enfin l'on se connoît soi-même, & de quoi l'on est capable, on est en état de tout entreprendre, & d'exécuter plusieurs choses à la fois, comme Régulus & une infinité de grands Capitaines, qui joignent à beaucoup de courage & de hardiesse, l'intelligence profonde & un génie fin & rusé.

§. IV.

Parallèle de la bataille d'Adis & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard.

L'Action du Consul Romain me fait souvenir d'une autre d'un Consul moderne, laquelle vaut bien celle de l'ancien. Ce premier à la tête d'une armée, & un Maréchal de France à la tête d'une autre, ne diffèrent entr'eux que de nom, à cela près leurs fonctions & leur pouvoir sont les mêmes à la guerre. Leurs actions, leur courage & leurs vertus, comme leurs disgraces, ont assez de rapport ensemble. J'entends par le Consul moderne le Maréchal de Tallard. Si celui-ci n'a pas gagné trois batailles comme l'autre, il s'est acquis dans la plaine de Spire une couronne qui vaut bien celle d'Adis. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cette action, mais nous nous y prendrons de sorte que l'on en connoitra tout le mérite.

Ce Général aiant assiégé Landau en 1703. M. de Nassau-Weilbourg, qui commandoit l'armée des Alliés contre la France, apprenant que cette place étoit réduite à l'extrémité, força plusieurs marches pour arriver à tems, & la secourir. M. de Tallard informé de tous ces mouvemens, & de la jonction du corps que commandoit M. le Prince de Hesse, aujourd'hui Roi de Suède, à celui de M. de Nassau, se garda bien d'attendre que les ennemis s'approchassent de son siège. Mille raisons l'obligeoient de leur épargner une partie du chemin, & d'aller à leur rencontre plutôt que de les attendre dans ses lignes. La grandeur de la circonvallation, la force de la garnison contre laquelle il falloit se précautionner, la marche pesante de Pracontal, qui accouroit à son secours, ne l'inquiétoit pas tant que la crainte où il se trouvoit qu'on ne lui coupât les vivres: ajoutez encore cette attention incommode que donne la crainte & la nécessité d'être continuellement sur ses gardes, lorsque nos forces sont divisées dans une investiture d'une grande étendue. Ces considérations, & sur tout son courage, ne le laissèrent pas un moment en doute sur ce qu'il avoit à faire pour se délivrer de ses inquiétudes. Il attendoit le corps que menoit Pracontal, dont il n'avoit aucunes nouvelles,

quoiqu'il le fût en marche; il n'étoit pas mieux informé de celle des ennemis, quoiqu'il fût bien qu'ils tiroient droit à lui à grandes journées. Sur ces entrefaites arrive un homme de Maïence, qui lui étoit envoyé de bon lieu. Il lui apprend que les ennemis ne font qu'à deux marches de lui, & qu'il les aura bientôt sur les bras. Je laisse à juger quelle dû être sa surprise, lorsqu'il pensa que Pracontal n'avoit pas joint. Son dessein étoit d'aller au-devant de l'ennemi, & de lui épargner la fatigue de venir à lui. Mais s'ébranler avec tout ce qu'il avoit de forces, & marcher à l'ennemi, sans être auparavant assuré de la vérité de cette nouvelle, ç'eût été une très-grande imprudence. Il ne connoissoit point le donneur d'avis, il ne portoit aucune lettre, ni aucune marque de celui qui l'envoioit. La guerre est un país de pièges, de défiance & de soupçons. Il dit donc à cet homme, que si la nouvelle qu'il venoit de donner étoit véritable, il lui feroit compter trois cens pistoles sur le champ, & que si elle étoit fausse, il le feroit brancher sans miséricorde: l'autre y consent. On le fait garder à vûe. L'avis fut bientôt confirmé de plusieurs endroits. Tallard prend alors son parti, décampe de devant Landau, après avoir assuré sa tranchée, & va camper le 14. Novembre à un poste très-avantageux, où Pracontal le joint avec sa cavalerie, si foible qu'il avoit à peine dix-huit cens chevaux, mais l'infanterie ne pût joindre ce jour-là.

Le 15. il lève son camp, & marche droit aux ennemis à Spire, & sur les bords du Spirbak. La jalousie de ce passage l'inquiétoit trop pour n'y pas courir. Il apprenoit que les ennemis y étoient arrivés; il ne doutoit point qu'ils ne précipitassent le passage, pour entrer dans la plaine de Spire, & que de là ils ne marchassent à lui; mais il les faisoit plus habiles, plus prévoians, plus mesurés dans leur conduite qu'ils ne l'étoient effectivement. Il espéroit de les prévenir sur cette rivière, ou de les combattre à demi passés; au pis-aller c'étoit de courir les risques d'une bataille rangée en belle plaine, où le nombre fait beaucoup, & il étoit plus foible d'un tiers que les ennemis; mais comme il étoit plus fort en habileté, & que la nécessité s'y joignoit encore, il se résolut à tout ce qui en pourroit arriver. Il part donc & va aux ennemis avec toute la hâte possible, non sans pester & sans jurer contre Pracontal. Son infanterie n'étoit pas arrivée, le tems pressoit, il le voioit bien, & il y parut aussi par la célérité de sa marche; mais quelques mesures qu'il prit, cette marche ne pouvoit manquer de laisser une queue, & de rompre l'union des colonnes d'infanterie.

Les Généraux ennemis ignoroient absolument les desseins du Général François; cela n'est pas bien surprenant: mais on aura de la peine à concevoir qu'ils ne s'en défiasent pas. Si cette pensée leur eût passé par la tête, il leur étoit très-aisé de se délivrer de leur doute; ils eussent d'abord commencé par détacher des partis de cavalerie, pour en savoir des nouvelles: quand même ils auroient été assurés que le Maréchal n'auroit pas la hardiesse de sortir de ses lignes, pas même de les y attendre, car ils s'étoient imaginés que leur arrivée jetteroit tant de terreur dans le cœur des assiégés, qu'elle les obligeroit de lever le siège: quand même nous aurions été les gens du monde le moins à redouter, il n'étoit pas moins dans l'ordre d'envoyer aux nouvelles; ils firent moins que cela: car après avoir établi leurs ponts sur le Spirbak, & commencé à faire défiler leurs troupes, bien loin de profiter du tems, dont ils avoient fort peu de reste, pour reconnoître le país, & choisir un champ de bataille, ils négligèrent les précautions ordinaires, comme s'il n'y eût pas eu plus à craindre au-delà de la rivière qu'en deçà, après l'avoir passée. Ils se doutoient si peu de ce qui devoit arriver, qu'ils se mirent à festiner & à boire, & l'on prétend que la plupart haussèrent si furieusement le tems, comme on dit, que leur raison s'en trouva beaucoup altérée. Au plus fort de leurs brindes, un Meunier vient les avertir que l'armée de France paroissoit, & qu'elle étoit prête à fondre sur eux: on n'y ajouta aucune foi. Un moment après on apprit encore qu'on

qu'on découvroit aux gardes un grand corps de cavalerie & de l'infanterie, qui se formoient sur le bord de la plaine, & que l'on voioit en même tems une très-grande poussière qui s'élevoit sur le chemin de Landau; qu'ils avifassent à ce qu'ils avoient à faire, & qu'ils ne doutassent nullement que ce ne fût l'armée de France, qu'ils auroient bientôt sur les bras. Cette nouvelle inopinée dérangeria furieusement le festin; dès-lors leur soif s'éteignit, & toutes ces idées de secours, d'attaque de lignes, & de siège levé à leur venuë, s'évanouirent comme une ombre, dès que le Maréchal de Tallard commença d'entrer dans la plaine & de s'y former. Tout ce qu'il y avoit de gens sages dans l'armée ennemie, jugèrent bientôt par la contenance de leurs Chefs, par leurs incertitudes, qui ne pronostiquoient rien de bon, & par l'embarras de leurs ordres, qui marquoit encore pis, que la tête leur avoit tourné, & que leur surprise étoit toute manifeste.

M. de Tallard ne se crut pas moins surpris. Il s'imagina d'abord qu'il alloit avoir en tête un ennemi préparé à le bien recevoir, & qui l'attendoit en bataille. Il s'avance pour reconnoître leur disposition & leur contenance, & voir à l'œil quel conseil il devoit prendre. On peut juger de son inquiétude, car à peine la moitié de son armée étoit-elle arrivée; ce sont de tristes quarts d'heures: mais il se rassura bien vite par l'observation de leurs manœuvres, & de l'irrégularité de leurs mouvemens; ils commencent de se ranger & de se former, mais il s'en falloit bien qu'ils le fussent; ce qui dénotoit assez leur surprise & l'embarras où ils se trouvoient. Il vit bien qu'il n'en avoit pas beaucoup à craindre, & qu'il avoit du tems assez pour attendre le reste de ses troupes, qui arrivoient par intervalles & à la file, suite naturelle de la promptitude de sa marche, étant impossible qu'une queue de colonne puisse jamais suivre une tête qui marche au grand pas: je parle ici de l'infanterie, car à l'égard de la cavalerie elle entra presque entière dans la plaine, la droite au Rhin, & la gauche vers le ruisseau du Spirbak, où l'on fut obligé de former une potence: l'infanterie du siège, qui avoit été relevée par celle de Pracontal, n'étant pas encore arrivée pour remplir le terrain jusqu'au ruisseau.

La tête des colonnes de notre infanterie commençoit de se former & de remplir l'espace & le terrain entre les deux aîles de notre cavalerie, mais la queue n'en étoit pas loin. A mesure que les brigades arrivoient, on les mettoit en bataille dans le terrain où elles se trouvoient, sans aucun égard à leur rang; de sorte qu'elles se trouvoient en bien des endroits écartées les unes des autres. Mais ce défaut étoit bientôt réparé par celles qui arrivoient, & qui fermoient tout aussi-tôt l'intervalle. L'impatience & l'inquiétude du Maréchal étoient extrêmes; il envoioit à tout moment, & coup sur coup, pour faire avancer & ferrer la marche, & remplir les vuides qui restoient encore à la première ligne, quoique l'autre vint presque à la course, & que la tête ne fût pas loin.

Les Généraux des Alliés se trouvoient dans une situation bien autrement fâcheuse & embarrassante: car comme ils n'avoient rien prévu de ce qui pouvoit arriver, ils ne savoient où ils en étoient. Bien qu'ils eussent inondé la plaine de leurs escadrons & de leurs bataillons, on voioit tant d'agitation & d'incertitude dans leurs mouvemens, & si peu d'uniformité dans leur ordre, que le Maréchal jugea bien qu'ils ne reviendroient pas sitôt de leur surprise. Cependant notre cavalerie de la droite avançoit toujours dans la plaine, les escadrons doublant sans cesse; de sorte qu'elle forma en assez peu de tems une assez bonne ligne, pendant que la seconde en faisoit autant. Celle de la gauche, où étoit Pracontal, Officier de grande réputation, fut obligée de se former en potence, comme nous l'avons dit plus haut, parce que l'ennemi nous débordoit à cette aîle. Le Maréchal voiant que son infanterie augmentoit incessamment, & formoit déjà une ligne, & que tout ce qu'il avoit de vieilles bandes étoit déjà en état d'agir à son centre, s'aperçut bien, vû l'état des choses, qu'il y avoit plus d'inconvénient à attendre

que toutes ses troupes fussent arrivées, qu'à hazarder le combat; cela résolu, il engage toujours l'affaire, & fit voir dans cette occasion par sa conduite, qu'il connoissoit parfaitement le génie de la nation, à laquelle, violente & impétueuse comme elle est, il ne faut pas donner le tems de réfléchir sur les dangers les plus évidens de la guerre. On vit aussi alors qu'aux esprits vifs & tout de feu, tel que le sien, les cas imprévus & les résolutions subites sont plus avantageuses & plus favorables, que les entreprises concertées de longue main, & sur tout dans les cas de surprise.

Pendant que les François se disposent à attaquer, & que l'infanterie grossit toujours, & par intervalles, une partie de la gauche de la cavalerie ennemie s'avance sur celle de notre droite, où étoit Puyguion. Celui-ci lui va au-devant, & la charge l'épée à la main avec tant de furie, qu'il la rompt & la met en fuite, & se fait aussi-tôt à ses trouffes; mais pour s'être avancé un peu trop loin, & avec plus de précipitation que de prudence, il alla effleurer un grand corps d'infanterie & un régiment de grenadiers, & il se vit accueilli d'une telle tempête de coups de fusils, qu'il fut obligé de faire retraite, & de revenir où le Maréchal le vouloit. Cette aventure favorisa le ralliment de ceux qui venoient d'être battu; ils remarquèrent tout aussi-tôt aux nôtres, qui furent repoussés à leur tour, & ramenés un peu vite; mais comme ils étoient encore étonnés de notre premier avantage, & que notre infanterie avançoit, ils craignirent une semblable rencontre. Il ne se passa qu'un moment entre ce premier combat de cavalerie & celui de l'infanterie: la nôtre s'engagea avec plus d'ordre & de résolution d'un côté comme de l'autre, tout ne donna pas en un même tems; les corps arrivant successivement, & sans cesse, les Généraux les menoient à la charge tout sur le champ; mais comme tout ce que faisoient les ennemis étoit plus confus, ce qui est assez ordinaire dans les surprises, on peut bien juger que tout cela rendoit la forme du combat fort divertie: car l'on ne pense guère aux règles du métier lorsqu'on entre en action à l'instant qu'on arrive, chacun étant obligé de combattre, où il se trouve, & sur le terrain que le hazard lui offre, plutôt que par choix, & l'on peut dire que cette action fut une suite de plusieurs combats très-sanglans plutôt qu'une bataille ordinaire. Cette victoire, selon toutes les apparences, n'auroit jamais eu un jour de sere assigné, si M. de Nassau n'eût rien négligé des précautions que la guerre nous enseigne, au lieu qu'il n'en prit aucune, tant il étoit rempli de l'opinion de ses forces, tant il méprisoit les nôtres & celui qui les commandoit; car il est certain que son armée étoit composée de tout ce qu'il y avoit de régimens d'élite de l'infanterie & de la cavalerie des Alliés: cela parut assez dans le combat, qui fut très-long & très-obstiné; ce qui ne pouvoit être autrement à cause de leur grand nombre, car le Maréchal en trouvoit plus faible de plus d'un tiers. A peine une brigade étoit-elle battue, qu'il en succédoit aussi-tôt une autre qui recommençoit un nouveau combat contre des troupes, recrutées, fatiguées & harassées d'une marche forcée. La dixième légion, car c'est ainsi que j'appelle le régiment de Navarre, & celui de Roi, chargèrent à différentes reprises, pénétrèrent & renversèrent tout ce qui osa se présenter à leur passage, sans voir la fin ni le fond des corps qui se succédoient; mais ce qui sauva la partie, outre la bonne conduite & la valeur du Maréchal, c'est qu'il fit charger la baïonnette au bout du fusil, méthode excellente, la plus à craindre & la plus redoutable que nous puissions opposer à nos ennemis. C'est à elle que nous devons toutes nos victoires depuis plus d'un siècle; c'est pour l'avoir négligée dans la dernière guerre que nous avons souvent eu du dessous. Je ne pense pas que qui que ce soit en puisse disconvenir sans absurdité. De l'étonnement où étoient nos vieux Officiers en voyant la plupart de nos Généraux oublier cette pratique. Ceux qui sont encore assez jeunes pour commander nos armées à la première guerre, ou ceux que leur naissance conduit à cet honneur, sont exhortés, outre l'étude de leur métier,

sans laquelle on se deshonne, de s'imprimer bien profondément dans la tête, que les Condés & les Turennes, qui sont nos maîtres, ne combattoient pas autrement & battoient toujours. Ne sont-ce pas là de grandes autorités, quand nous n'en aurions pas d'autres? Est-ce que ceux d'aujourd'hui en savent plus que ces grands hommes? Ils sont trop modestes pour croire les surpasser. Finissons cette digression, (dont je n'ai pu me passer) par la maxime de Lucullus.

Ce grand Capitaine, avant que de donner la bataille contre Tigrane, dit à ses soldats qu'il falloit joindre d'abord l'ennemi, accoutumé à ne combattre que de loin, en se servant de ses flèches, & lui enlever, par la vitesse & par la célérité de l'attaque & du choc, l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir. Nos armes à feu sont-elles autre chose que des armes de jet comme l'arc & la flèche? Nos Généraux feront bien de ne faire aucun autre compliment à leurs soldats avant le combat, & de leur inculquer bien fortement dans la mémoire, & sans cesse, ainsi qu'à leurs Officiers, que le François a toujours raison de son ennemi, lorsqu'il le peut joindre sans tirer, & avec la seule arme blanche, tant l'abord du François est vif, dangereux & redoutable.

Le Maréchal de Tallard fit très-bien de prendre un parti si sûr & si digne de la nation; car nos ennemis, quoique braves, mais plus flegmatiques dans les combats de main, qu'ils esquivent autant qu'ils peuvent, perdirent dans cette bataille tout l'avantage qu'ils croioient trouver dans leur feu, la chose du monde la plus méprisable contre des gens qui d'abord courent dessus. Ils furent battus, terrassés & chassés hors du champ de bataille avec toute la confusion de gens qu'on taille en pièces, leurs bagages, leurs munitions, leur artillerie, furent la proie du victorieux; & un si grand nombre de drapeaux, qu'on peut bien pardonner l'hyperbole du Maréchal de Tallard dans sa lettre au Roi, après cette grande victoire: *Nous avons pris plus de drapeaux & d'étendards, que Votre Majesté n'y a perdu de soldats.* Hors ce dernier article, il ne faut pas douter que la lettre du Romain au Sénat ne fût d'un semblable stile après sa victoire d'Adis, qui ne fut pas moins complete que celle de Spire; mais la campagne suivante nous fait voir dans tous les deux un revers épouvantable: on les vit battus, atterrés, réduits à rien, & prisonniers de guerre. La disgrâce de l'un fait que les Romains abandonnent l'Afrique, & celle de l'autre fait évanouir nos desseins & nos armées en Allemagne. Les vertus du Romain ne touchent point un peuple barbare, qui n'a connu jamais aucune dans ses ennemis, non plus que dans ses Citoyens du plus grand mérite. Régulus périt dans sa prison pour les intérêts & la gloire de sa patrie. Le François tomba entre les mains d'un ennemi, qui savoit respecter dans les autres les vertus & les belles qualités dont il étoit si rempli lui-même, & sa prison fut plus utile à son pays par la défection de l'Angleterre, dont il fut lui seul l'auteur, que tout ce qu'il avoit fait de glorieux en sa vie.

Il est difficile, ou plutôt presque impossible, de trouver un Général irréprochable, pur & net de tout défaut dans l'exécution des entreprises de grande importance: si celui d'Adis ne donne aucune prise à la glose des experts, il ne leur eût pas sans doute échappé, si l'ignorance des Généraux Catholiques n'eût été extrême. Un habile homme peut-il jamais broncher contre un très-mal habile, dont les fautes sont de telle nature, que la valeur & l'intrépidité de ses troupes ne peuvent les réparer? En un mot je ne vois rien dans la conduite des Romains qui puisse fournir à cette glose; je ne vois rien non plus, ou presque rien à reprendre dans la conduite du Maréchal à Spire. Ceux qui ont lu les lettres qui ont été écrites de l'armée sur cette grande action, ne le prétendent pas ainsi. S'il surprit M. de Nassau, disent-ils, il ne fut pas moins surpris lui-même. Tous les deux font un coup fourré. De deux hommes qui se battent, l'un est tué & l'autre en échape, sont-ils moins maladroits pour cela?

Ces reproches ne pouvoient venir que de ses envieux & des jaloux de sa gloire ; s'ils font quelque illusion , ce ne fera pas sans doute sur l'esprit des gens du métier & capables de juger , avec connoissance , d'une entreprise toute de conduite comme celle-ci. Il faut , pour en décider , être un peu plus fourni de lumière que ces envieux ne le sont pour l'ordinaire , car il est rare que ces sortes de gens n'en soient pas entièrement dépourvûs. Pour bien connoître cette illusion , il ne faut pas tant considérer ce qu'a fait le Maréchal , que ce qu'il a pû faire , & les moïens qu'il a eus en main pour exécuter ce qu'il a voulu. Le Romain & le François n'ont rien négligé de ce qui dépendoit de leur intelligence , ni rien oublié des expédiens qui pouvoient les conduire au but qu'ils s'étoient proposé. Ils y sont parvenus par cela seul. Le premier n'avoit qu'un seul dessein en tête , & l'autre en avoit deux. Si je ne prévien l'ennemi sur le bord du Spirbak pour en défendre le passage , disoit le Maréchal , je le trouverai sans doute occupé à passer cette rivière : je le surprendrai infailliblement dans cette manœuvre ; ce qui se trouvera en dedà ne peut éviter d'être défait , & ce qui se trouvera en delà n'a qu'à s'en retourner. S'ils sont tous dans la plaine , mon parti & mes mesures sont prises , le bon ordre & non la fortune en décidera. Il tint parole. On peut voir par ce que je viens de dire , que le Général François ne se repaissoit pas d'illusions & de vaines espérances en raisonnant de la sorte : & ces sortes de desseins doubles ne viennent guères à l'esprit d'un Capitaine d'une capacité & d'une intelligence médiocres. S'il manqua dans son premier dessein , & s'il déclina un peu du droit chemin à l'égard de l'autre , pour être parti une heure plus tard , il ne perdit pas beaucoup de ses avantages. Quoiqu'il ait trouvé les ennemis tous passés , il ne les surprit pas moins , & s'il le fut en quelque sorte lui-même , il eut le tems de se reconnoître , de former une bonne ligne , d'attaquer le premier , & de profiter du désordre de ses ennemis , qui ne pensoient à rien moins qu'à le voir si près d'eux.

Je prie que l'on fasse attention à ce que je vais dire. Il suffit que les Généraux & les soldats ne s'attendent pas à certains événemens , qu'ils n'en aient pas la moindre pensée , qu'ils présumant beaucoup de leurs forces , & qu'ils méprisent celles de l'ennemi , pour tomber dans la crainte & dans l'étonnement. Cela arrive sur tout lorsque marchant en intention de combattre un ennemi , qu'on fait enfermé & terré dans ses lignes , on le voit tout à coup paroître en rase campagne & à visage découvert , & donner avec toutes ses forces. Ils ne peuvent s'empêcher de croire que leurs Généraux les ont trompés , ou qu'ils se sont trompés eux-mêmes. Dans la pensée où ils sont que l'ennemi ne prendroit jamais un tel parti , s'il n'avoit de très-grandes ressources & des moïens qui leur sont inconnus , ils se défient du succès de leur entreprise , de leur nombre , de leur courage & de leurs Chefs.

Il se pourra trouver des personnes qui auroient peut-être souhaité que je me fusse un peu moins étendu sur le détail & les circonstances de cette action de Spire ; ils me permettront de les avertir que cela n'est pas fait pour eux ; mais pour un certain ordre d'hommes à qui ces sortes de choses font un très-grand plaisir. D'ailleurs cette bataille n'a pas été rapportée avec l'exacritude qu'elle mérite dans les relations qui en ont été faites : outre qu'elle quâdre assez bien au sujet que je traite , elle est de plus très-rare dans son espèce , & très-digne de l'expérience & de l'habileté du Général qui en a eu tout l'honneur : elle a dû donc produire des remarques & des réflexions un peu étendues. Lorsque ces sortes de cas se présenteront , on me permettra de me donner carrière de toutes les façons , autant pour ma propre instruction que pour celle des autres.

Quoique la bataille d'Adis fût beaucoup plus rusée & d'une conduite admirable , elle pouvoit tout aussi-bien échouer que l'autre , si les deux Généraux eussent eu en tête

tête des ennemis d'une prévoiance & d'une expérience un peu moins bornée. Il faut cependant avouer que la défaite du premier lui eût été toujours glorieuse. On eût dit qu'ayant fait tout ce qui dépendoit de l'habileté d'un Capitaine fin, rusé & entreprenant, il méritoit de réussir. Nous ne tiendrions pas, je pense, un semblable langage à l'égard du second, il prêtoit un peu plus le flanc à la glose sans la mériter. On voit par ce qui précéda cette grande action, quel est le poids & la force d'un seul moment à la guerre, & par conséquent de plusieurs momens; car pour être parti une heure ou une demie heure plus tard, ce qu'il ne pouvoit éviter, il faillit à tout perdre, s'il n'eût réparé ce contre-tems, qui ne sembloit rien, par la grandeur de son courage & par sa conduite. Apprenons de là qu'un habile Général n'est jamais surpris. Passons maintenant aux fautes des Généraux Carthaginois.

§. V.

Faute des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place assiégée que dans le dessein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Donai.

IL est évident que les Carthaginois ne se déterminèrent à traverser les montagnes que dans le dessein de secourir Adis: & s'ils changèrent de sentiment, ce fut moins par les obstacles qu'ils rencontrèrent dans leur entreprise, que par leur ignorance, & plus encore par leur lâcheté.

La présence de l'ennemi, dans un Chef habile & véritablement courageux, lui ouvre l'esprit, & lui fournit des ressources infinies; auxquelles sans cela il n'auroit jamais pensé. Elle produit un effet tout contraire dans un malhabile & un lâche; il ne voit que dangers & qu'embarras dans son entreprise: de là naît l'incertitude & l'indétermination; il ne sait quel conseil prendre, & cependant le tems s'écoule, & toutes ces belles résolutions prises loin du péril s'évanouissent & s'en vont en fumée.

Si les Généraux Carthaginois n'eussent été dans le dessein de secourir la place par une action d'éclat, se fussent-ils exposés à être attaqués dans ces défilés, en cas que les Romains avertis fussent tombés sur leur marche? Et s'ils avoient un tout autre dessein, comme ils ne l'eurent jamais, ce qu'on ne remarque que trop par leur misérable conduite, ils eussent très-embarrassé Régulus dans son siège. Peut-être n'en fût-il pas sorti à son honneur. Ce dessein est aisé à comprendre: il n'y en avoit pas de plus efficace que de tenir la campagne, de se saisir de tous les passages des montagnes, de répandre leur cavalerie dans les plaines, de resserrer les assiégeans & les inquiéter dans leurs fourrages, d'intercepter leurs convois, de couper la communication qu'ils avoient avec Aspis, d'où ils tiroient leur subsistance, & de les bloquer par mer & par terre en cas qu'ils n'en pussent pas faire le siège. Quand même ils n'auroient fait ni l'un ni l'autre, ils obligeroient les Romains de lever leur siège, ou du moins ils le retardoient; ce qui est toujours mieux & plus honorable que de ne rien faire, & de finir par une honteuse défaite.

Il est toujours honteux de marcher au secours d'une place assiégée, si l'on n'est dans la résolution de la délivrer par quelque action de vigueur: si l'on fait le contraire de ce qu'on s'est résolu, rien ne nuit davantage à notre réputation, & les conséquences d'une telle conduite sont toujours dangereuses. La crainte de l'ennemi se tourne peu à peu en mépris, & ce mépris produit à la fin des coups de résolution, auxquels on ne se seroit jamais attendu. Régulus nous en fournit un bel exemple, & cet exemple n'est pas le seul: l'Histoire est toute remplie d'événemens tout semblables à celui d'Adis. Si l'ennemi ne tente rien sur nous, il presse son siège autant qu'il lui est possible,

sible, & son courage augmente à proportion de la crainte qu'il remarque en nous. Les alliés qui nous voient dans une honteuse inaction, & spectateurs de leurs misères & de leurs périls, se laissent abattre, perdent tout espoir d'être secourus; & lorsque la place est rendue, on répand sur le Général les reproches les plus chagrins. Cela lui fait souvent beaucoup plus de deshonneur qu'il n'y en a, lorsqu'il se trouve lié par les ordres de la Cour, qui l'empêchent de rien hazarder. Un Général se trouvant bridé de la sorte, feroit beaucoup mieux, pour son honneur, de s'éloigner du siège que de s'en approcher. Car en s'en approchant, sans aucun ordre de combattre, on s'expose à combattre au gré de l'ennemi, & non pas au nôtre; ce qui est un très-grand désavantage.

Le Maréchal de Villars s'exposa terriblement en marchant au secours de Douai en 1710. si le cœur en eût dit aux Généraux Alliés, ou pour mieux dire, s'ils eussent connu leurs avantages. Le Général François avoit apparemment des ordres précis de ne point combattre, autrement la démarche qu'il fit ne serviroit qu'à nous convaincre, que l'on ne peut pas être homme, & ne pas quelquefois se démentir. Car indépendamment de ces ordres, il semble qu'il fit une faute de s'être si fort approché de l'ennemi: peut-être le fit-il à dessein, pour lui donner envie de l'attaquer & de combattre en rase campagne, sans qu'on pût lui imputer d'avoir outrepassé ses ordres. L'exemple ne déplaira pas aux gens du métier, par la raison de sa singularité & des instructions qu'il renferme: l'on y verra même que Milord Marlborough, que l'on a comparé à César dans sa guerre des Gaules, quoiqu'il n'en approchât pas de cent lieues, tout habile & tout éclairé qu'il étoit, ne laissoit pas que de broncher quelquefois aussi lourdement que bien d'autres qui en savoient moins que lui.

Les Alliés voient qu'il leur seroit difficile de réussir dans le dessein qu'ils avoient de pénétrer en France, si Douai ne leur en ouvroit les routes, firent tous les préparatifs nécessaires pour une si grande entreprise. Il y avoit de très-grands obstacles à surmonter. La Deule étant par tout impraticable, & bordée de marais en deçà, & plus encore en de-là, l'ennemi n'en pouvoit approcher que par quelques chaussées très-étroites: ajoutez à cela qu'il leur falloit forcer un très-bon retranchement, ouvrage de la campagne précédente, & qui regnoit tout le long des bords de la rivière. D'un autre côté nous avions, pour nous défendre, des avantages infinis, mais nous ne les reconûmes pas, quoiqu'ils nous eussent paru très-redoutables, si nous eussions été à la place des ennemis. Ceux-ci ne doutèrent jamais que nous ne nous portassions sur la Deule pour en défendre le passage; car à ne juger de ce poste que par les principes de la lumière naturelle, ce parti devoit être le seul que nous dûssions prendre pour rendre tous leurs efforts inutiles. Sur ces considérations ils ne virent rien de mieux à faire, pour réussir dans un dessein de cette importance, que de nous prévenir sur cette rivière par une campagne prématurée, qui ne nous donnât pas le tems d'assembler toutes nos forces, ou du moins un corps assez puissant pour nous opposer à tout ce qu'ils pouvoient tenter sur un front de deux ou trois lieues.

Le Maréchal de Montésquiou, qui commandoit sur la frontière de Picardie, aiant informé la Cour que l'armée des Alliés s'assembloit à Fromion, entre Lille & Tournai, on jugea bien qu'elle alloit tomber sur Douai pour en faire le siège. Ce Général se met en campagne avec un corps de troupes très-considérable, il n'y avoit personne qui ne crût qu'il se porteroit sur nos lignes de la Deule, & qu'il attendroit les ennemis dans un poste si visiblement inabordable. Il n'en fit rien. Il n'est cependant pas possible qu'habile & éclairé comme il étoit, il ne se fût pas apperçû de la facilité où il se trouvoit de s'opposer à tous les mouvemens des ennemis, & de les prévenir par tout où ils pouvoient se porter, & qu'au contraire ceux-ci avoient des mouvemens infinis à

faire

faire dans un pays de défilés, de bois & de marais impraticables, outre la Deule qu'il leur falloit passer pour entrer dans la plaine de la Bassée : on eut beau faire voir au Maréchal qu'il n'avoit que ce parti à prendre, & qu'il étoit aisé, puisqu'il n'avoit que quelques chauffées à défendre; que s'il méprisoit si fort les yeux d'autrui, il se portât sur les lieux, & les reconnût par lui-même. Rien ne fut capable de l'engager à mettre à couvert un poste si avantageux. Les ennemis, ravis d'apprendre que les lignes de la Deule sont abandonnées, arrirent sur cette rivière, la passent diligemment le 20. Avril à Pont-à-Ventin, & le 22. un grand corps de leurs troupes marche au Maréchal, qui s'étoit posté proche de Vitri, derrière la Scarpe, où il se croioit invincible & le mieux du monde; il est attaqué & battu tout en même tems, ne se doutant pas même qu'il dût l'être; & comme les surprises ne sont pas trop favorables aux équipages, il en perdit la plus grande partie. Les ennemis, contens d'un si beau début de campagne, profitèrent du tems, & la placé fut investie le 23. Avril 1710.

A cette nouvelle le Maréchal de Villars affembla son armée sous Cambrai, résolu de marcher droit aux ennemis, & de n'en pas faire à deux fois; il le disoit hautement, & n'en faisoit aucun mystère; ce qui me fit douter qu'il parlât tout de bon, & que le sentiment de la Cour fut qu'il hazardât une bataille. J'avance ceci de mon chef & par conjecture, car je n'ai jamais pu découvrir si véritablement le Maréchal avoit ordre de ne rien faire: ce qui me le feroit croire, c'est que la Cour appuioit beaucoup sur les conseils du Maréchal de Bervick. Or le sentiment de celui-ci étoit de ne rien hazarder, dans une conjoncture cependant, où la vivacité étoit une très-grande sagesse. Quoiqu'il en soit, nous marchons droit aux ennemis, nous passons la Scarpe à Arras au beau plein jour, sans qu'il parût que les ennemis en eussent la moindre nouvelle. Nous entrons dans la plaine d'Isse sur vingt colonnes, l'armée se met en bataille selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire la cavalerie sur les ailes, & l'infanterie au centre, sans faire réflexion que ce que nous avons de plus fort & de plus redoutable à notre droite, où étoit l'élite de notre cavalerie, se trouvoit inutile de ce côté-là. Cette droite de cavalerie, & une partie de celle de l'infanterie, s'étendoient en ligne oblique jusqu'à la Scarpe, où elle appuioit, à cause d'un crochet que les ennemis formoient à leur gauche, qui nous empêchoit de nous ranger sur un front parallèle avec l'ennemi, de telle sorte que cette droite en étoit fort éloignée.

On étendit la gauche au ruisseau de Lens, entre Noyele & cette ville, au marais, qui regne le long de ses bords jusqu'à son confluent dans la Deule. Cette gauche se trouvoit fort près du camp de Milord Duc. Nous avions en face la hauteur de Bois-Bernard, qui couvroit presque tout le centre de notre infanterie, & qui empêchoit qu'on ne pût voir, & notre disposition, & tous les mouvemens que nous pouvions faire à ce centre: avantage inestimable pour un Général fin & rusé, & qui ne fuit pas la route ordinaire.

Cette hauteur s'élevoit doucement jusqu'à la cense de Bois-Bernard, où elle formoit une petite plaine pelée & unie, qui faisoit le haut du côteau, & qui continuoit dans toute son étendue. Ses deux extrémités tomboient en pente insensible, celle de la droite alloit finir à un grand ravin très-profond & d'un abord très-difficile, qui commençoit un peu au dessous du château de Vilerval, que nous avions derrière la ligne vis-à-vis notre centre, & alloit finir au village d'Isse, qui étoit entre les deux camps. Ce ravin partageant & coupant la plaine en deux, rompoit presque la communication de nos deux ailes. Ce defavantage eût été très-considérable si nous eussions été attaqués.

La gauche de la hauteur alloit se perdre d'une même pente dans la plaine, à mille pas environ du marais, où notre gauche étoit appuïée.

Pendant que l'armée se forme dans la plaine, le Maréchal de Villars s'avance sur la hauteur de Bois-Bernard, d'où l'on découvroit toute l'étenduë & le terrain où les ennemis étoient en bataille, & tous les mouvemens qu'ils pouvoient faire sur tout le front de leur armée. Nous avions la hauteur sur eux à notre centre; bien que cet avantage ne regardât que notre canon, il ne laissoit pas que d'être fort considérable avant & même pendant le combat. Il y avoit plus que cela, c'est qu'on remarqua à leurs manœuvres embarrassées, qu'ils ne s'étoient pas attendus à la marche hardie de l'armée de France; & leur canon étant encore au parc, on ne doit point douter qu'ils ne fussent surpris. Voici leur ordre de bataille.

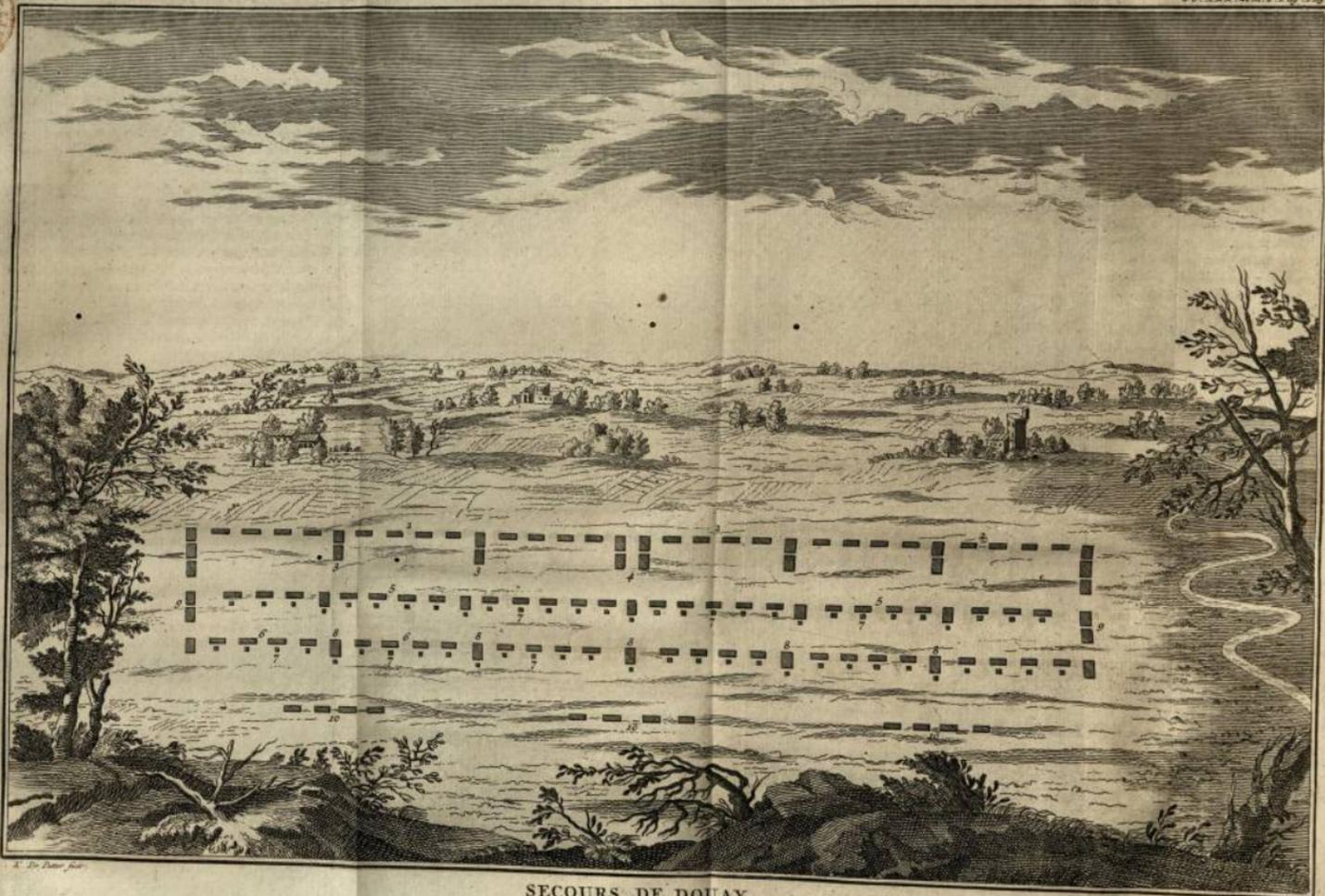
Ils avoient à dos leurs lignes de circonvallation, & la Deule. J'ai déjà dit que leur gauche s'étendoit jusqu'à la Scarpe au village de Vitri, & leur droite aux marais du canal de Lens: de sorte que les deux armées étoient également assurées à leurs aîles. Voilà quant à la situation du país, voici quant à l'ordre de leurs troupes. On peut bien juger qu'il n'y aura rien de fort nouveau. Ils se rangèrent sur deux lignes & une grosse réserve, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre. L'une & l'autre avoient en front une ligne de redans qu'ils avoient tirés d'espace en espace, traversant la plaine de leur droite à leur gauche. Le moindre de ces redans étoit capable de contenir un bon bataillon. Cette bordure n'eût pas laissé d'être incommode, si ces ouvrages eussent été achevés. Il me parut trois lignes à la droite de leur cavalerie, soit qu'ils craignissent que nous ne fissions un plus grand effort de ce côté-là, ou qu'ils eussent dessein de le faire eux-mêmes. C'est tout ce que nous pûmes remarquer de leur ordre: je ne le donne pas pour une réalité, car il se faisoit tant de mouvemens le long de leur ligne, & sur tout au centre, que je ne vis presque rien de fixe.

Cette disposition étoit excellente contre une autre toute semblable, & ces redans très à redouter. Je suis persuadé qu'en combattant selon la méthode de nos ennemis, dont tout l'avantage est dans leur feu, nous pouvions être battus; mais la manière d'attaquer que j'avois proposée, ne consistoit pas seulement dans l'avantage de l'arme blanche, mais encore dans celui de l'ordre, comme je le dirai bientôt.

Ces redans inquiétèrent & occupèrent longtems le Maréchal, non qu'ils fussent infiniment dignes de son attention, mais parce qu'il plaisoit à certaines personnes, qui disoient les avoir vûs de fort près, de les grossir & de les perfectionner dans son esprit, & par contrecoup dans la tête des autres. Je crois que le Maréchal s'en fût peu soucié, s'il n'eût craint de prendre un peu trop sur lui, & de mettre les affaires en péril.

La plupart de ceux en qui il se confioit le plus, & dont le caractère étoit de ne faire aucune différence du facile au difficile, & de celui-ci à l'impossible, alléguèrent toutes les raisons & les lieux communs dont on se sert ordinairement pour dissuader une bataille, & qui n'ont été que trop ordinairement alléguées vers la fin de cette guerre: mais n'en déplaise à ces Messieurs, le sage Catinat & le Maréchal de Villars raisoient mieux, lorsqu'ils disoient quelque tems auparavant, qu'en perdant une place de la conséquence de Douai, nous nous verrions en deux campagnes, & peut-être même la suivante, dans la triste nécessité de courre les risques d'une action générale qui décideroit du tout, peut-être en lieu défavantageux. Mais toutes ces raisons, quelques sensées qu'elles pussent être, ne furent d'aucun effet: les lettres qu'on écrivoit sans cesse de l'armée, & les lieux communs, si en vogue alors, & dont on avoit la tête toute remplie, firent abandonner cette entreprise, qui, au jugement des connoisseurs, étoit une de celles qu'un habile Chef d'armée n'a garde de laisser en arrière, lorsqu'elles se présentent, & que des ordres supérieurs ne le brident point.

J'ai déjà remarqué que la plaine où nous étions campés, étoit partagée à notre centre
par



SECOURS DE DOUAY.

A. De Ponce del.

par le ravin d'Issé, lequel, bien qu'on n'eût rien négligé pour le rendre praticable, ne l'étoit qu'en quelques endroits. Ce désavantage n'étoit rien, si nous eussions attaqué: mais restant sans rien faire dans un poste si favorable à l'ennemi, il en eût tiré un très-grand avantage, & fait le principal sujet de son entreprise.

Leur gauche, comme nous l'avons dit plus haut, n'étoit qu'à la petite portée du canon de sa droite, & notre droite se trouvoit très-loin de la gauche sans que nous pussions l'éviter. Si les Généraux Alliés eussent réfléchi sur toute cette disposition, qu'ils eussent pris sur ces connoissances la résolution de nous attaquer le jour même, ou pour mieux cacher leur entreprise, le lendemain avant le jour, après avoir renforcé leur droite d'une grande partie des troupes de leur gauche, & qu'ils fussent tombés sur la nôtre à la faveur des ténèbres, où en étions-nous? Car tout ce que nous avions de redoutable étoit à notre droite, je ne sai pourquoi; ainsi l'ennemi nous accablant de ses forces, il étoit difficile que nous pussions jamais lui résister, en supposant même que le ravin n'eût apporté aucun obstacle aux secours que nous pouvions tirer de notre droite, qui se trouvoit trop éloignée de la gauche. Celle-ci battue, ou plutôt accablée du nombre, l'ennemi n'avoit autre parti à prendre qu'à gagner le ravin, le border jusqu'au village de Vilerval, où il n'y avoit personne, & delà s'étendre jusqu'à la Scarpe au dessous d'Arras, où nous avions nos ponts. Je laisse à penser ce que seroit devenu le reste de notre armée, qui se trouvoit enfermé entre la Scarpe & les ennemis. Voilà une belle occasion manquée: s'ils en eussent fait usage, dans quelle passe n'auroient-ils pas été?

Si le Maréchal de Villars eût été le maître, hardi & entreprenant comme il est, il eût fait au-delà de ce que les Alliés pouvoient faire, car leur perte étoit inévitable en combattant dans l'ordre que nous avions proposé. Quel est donc cet ordre, dira quelqu'un? Le voici.

On proposa de combattre par colonnes, l'infanterie (2) en première ligne, les bataillons sur huit de profondeur: les brigades entrelassées de colonnes (3) deux grosses au centre (4), pour ouvrir & pénétrer l'ennemi de ce côté-là, & le séparer de ses ailes. La cavalerie (5) en seconde & troisième ligne (6), les escadrons entrelassés de pelotons ou de compagnies de grenadiers (7), chaque brigade appuyée à un bataillon (8) sur douze de hauteur. Les ailes couvertes d'une colonne (9) de trois bataillons pour un plus grand effort. Les dragons (10) en réserve, & pour se porter où il seroit besoin. Par cette disposition chaque arme se trouvoit en sa place, & se soutenoit réciproquement. Tout le secret consistoit à marcher & à joindre l'ennemi. Quand les redans eussent été mille fois plus formidables qu'ils n'étoient, on n'avoit qu'à faire de les attaquer, il falloit passer outre: car ce qu'on avoit à en essuyer n'étoit qu'un feu de passage: n'étant pas possible que l'ennemi eût pu soutenir contre le poids d'une attaque si terrible, contre des colonnes & des bataillons à huit de hauteur, & contre une cavalerie soutenuë par des pelotons, au feu desquels le flanc des escadrons ennemis se trouvoit exposé, & qui les tournoit de toutes parts. L'ennemi ouvert à son centre, ne pouvoit tirer aucun secours de ses ailes attaquées en même tems. S'il eût été battu, je demande par où il auroit pu se retirer. La Deule à ses derrières, des marais impraticables à sa droite, & un seul pont au village de Courrière, leur circonvallation à leur gauche, qui n'avoit que ce seul azile: encore leur retraite devenoit-elle très-difficile, le marais continuant le long de la Scarpe jusqu'à son confluent dans l'Escaut. D'ailleurs les garnisons de Bouchain, de Valenciennes & de Condé, n'eussent pas manqué de s'avancer de l'autre côté de la circonvallation: il étoit libre alors aux assiégés de tenter une sortie générale, & de se joindre avec ces garnisons, les assiégeans ayant abandonné le côté de la circonvallation lorsque nous entrâmes dans la plaine, de

sorte que si tout se fût joint ensemble, cette armée formidable dispaeroissoit comme une ombre, & le massacre eût été d'autant plus affreux, que la retraite devenoit impossible; ou très-difficile.

Cette disposition convenoit parfaitement au terrain & à la position des ennemis; on s'étoit très-bien expliqué dans le projet, on l'avoit accompagné d'un plan de l'ordre de bataille, la Cour en avoit même reçu une copie, il falloit satisfaire à tout; c'étoit un nouveau système de tactique, & pour faire recevoir les choses nouvelles, il est besoin de beaucoup d'adoucissements, de temperamens, & même de tours étudiés. Le projet ne fut point approuvé, on avoit d'autres vûes. D'ailleurs dans la guerre comme dans la médecine, la nouveauté soulève & déplaît. Le Médecin aime mieux voir périr ses malades, que de les guérir par les remèdes des autres, outre qu'on n'ose guères les prendre les premiers. Sans entrer davantage dans les raisons qui nous obligèrent à changer de résolution à la vûe des objets, ou à ne rien faire de ce que le Maréchal vouloit indépendamment de mon projet, ni dans celles qu'avoient les Alliés de ne pas profiter de leurs avantages; toutes raisons dont le Prince Eugène a donné la solution, on ne laissera pas d'appliquer aux Chefs des deux partis ce qu'Antigonus disoit de Pyrrhus, qu'il étoit comme les joueurs, à qui le hazard fait venir beau jeu, mais qui ne savent pas s'en servir.

§. VI.

Entreprises sur les camps. Qualités nécessaires dans un Général pour ces sortes d'actions.

L'Art des surprises d'armées est une des parties de la science militaire, aussi rare dans la pratique, que facile & aisée dans l'exécution. Ce que les Anciens en ont écrit n'est pas parvenu jusqu'à nous; & quant aux Modernes, il est aisé de voir qu'ils ont à peine effleuré la matière. Cette partie de la guerre est uniquement renfermée dans les exemples & dans les faits, de sorte que je me crois obligé de les tourner en préceptes & en méthode, & par là de réduire en art ce qui ne rouloit auparavant que sur quelques maximes incertaines & peu sûres, souvent vraies par un effet du hazard, & dans un Général imprudent & téméraire; souvent fausses dans un autre plus habile, qui n'a qu'elles pour se conduire dans les mêmes desseins.

Ces sortes d'entreprises demandent un grand courage, beaucoup de hardiesse & de promptitude dans l'exécution, un esprit fin & rusé, un grand sens, une connoissance exacte du païs, une prévoiance précautionnée: en un mot une grande intelligence de la guerre: car ces sortes de desseins sont sujets à mille cas fortuits, à mille incidens qu'on peut détourner par la bonne conduite, par le secret & la célérité d'une marche inopinée & bien concertée, qui prévienne les avis des espions, des transfuges, ou des partis que l'ennemi peut avoir en campagne. Il faut qu'il sache qu'on est venu, & qu'il ignore qu'on doit venir. *Prins venisse, quam venturum sciunt hostes.* Il faut qu'il se trouve dans le piège, sans l'avoir craint ni soupçonné.

Ce que nous allons traiter ici ne regarde pas les surprises d'un petit corps de troupes, ou l'enlèvement d'un quartier; il n'y a rien de moins rare que cela à la guerre. Un détachement suffit pour ces sortes d'aventures, elles sont toujours promptes & subites. Une armée entière ne se meut pas avec la même vitesse qu'un corps de deux ou trois mille hommes. Il y a peu de Généraux qui osent entreprendre sur toute une armée, & qui veulent même écouter les personnes qui proposent des coups de cette nature, ils les croient trop hazardeux & d'un trop grand détail. Il faut beaucoup d'intelligence, une gran-

grande netteté & un grand ordre dans la marche, une disposition de combat très-méditée, toujours différente de celle de l'ennemi, & par conséquent plus rusée & plus sûre. On doit de plus avoir égard à la nature de ses forces, au tems, aux lieux, aux conjonctures, à l'heure que l'on part autant qu'au tems que l'on arrive. Il faut aller encore au-devant des accidens qui peuvent arriver, & cela n'est pas au dessus de la prévoyance humaine. Le plus embarrassant de l'exécution, est de s'empêcher d'être découvert. Les espions, les donneurs d'avis, les partis en campagne, & les transfuges, sont ce qu'il y a de plus à craindre. Nous fournirons des moyens pour empêcher qu'on n'échoue ni par cet endroit ni par les autres. Il est certain que de telles entreprises sont hérissées de mille difficultés: mais il faut avouer aussi, que les pointes s'en émoussent aisément, par l'ordre, le secret & la bonne conduite. Ceux qui ont concerté de longue main ce qu'ils doivent faire, ne tardent point à exécuter ce qu'ils ont résolu, & prennent leurs ennemis au dépourvu, mais les autres ne savent où ils en sont lorsque les malheurs arrivent. En effet comme les surprises des camps & des armées sont de tous les événemens de la guerre les plus imprévus, les plus rares, & les moins attendus, on voit rarement qu'on soit sur ses gardes, & qu'on s'y trouve préparé. Les grandes armées sont ordinairement celles qui éprouvent les plus grandes infortunes contre les petites bien conduites & bien menées: la trop grande opinion où l'on est de ses forces, produit le mépris qui naît de la disproportion, & ce mépris est un des plus grands dangers qu'on puisse courir à la guerre.

Les Généraux qui manquent d'expérience, de capacité & de hardiesse, ne sont pas ceux qui goûtent ces sortes de desseins. Ils les envisagent d'abord comme téméraires, quoique dans le fond ils ne soient que hardis: comme le nombre de ces gens-là n'est pas petit, il ne faut pas s'étonner si ces manières de penser sont si ordinaires; ce qui fait que ces sortes d'entreprises sont presque toujours heureuses. M. de Turenne, le plus grand Capitaine qu'on ait vu depuis les Anciens, ne fut-il pas surpris lui-même, battu & dissipé par des forces très-inférieures, & par les débris même d'une armée qu'il venoit de battre? Si un aussi grand Chef de guerre que celui-là s'est vu surpris & envelopé dans un tel piège; que ne doit-on pas espérer d'un autre tout semblable que l'on tend à un ennemi, qu'on fait moins habile & moins éclairé? Je dis moins habile & moins éclairé, car depuis un tel homme jusqu'à aujourd'hui, & d'aujourd'hui en trois siècles, je doute qu'il en paroisse jamais un qu'on puisse lui égaler.

On surprend une armée dans son camp, dans ses quartiers, dans sa marche, & sous le canon d'une place. Nous ne traiterons dans ces observations que des entreprises qui regardent les camps, pour ne pas nous écarter de notre sujet.

§. VII.

Se retrancher dans son camp, usage des Anciens que nous avons laissé pour un autre beaucoup moins avantageux.

Les Anciens étoient moins exposés à ces sortes de surprises que ne sont les Modernes. Les premiers suivirent toujours constamment l'excellente maxime de se retrancher dans leurs camps, lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de l'ennemi, eussent-ils dû n'y rester qu'une nuit: moins par crainte, que par des raisons très-sages. Nous suivons une autre méthode bien moins par raison que par coutume: car ce que nous faisons pour nous garantir des insultes de l'ennemi, est mille fois plus ruineux & plus fatigant à une armée, que si nous imitions les Anciens. Cette multitude de gardes de cavalerie & d'infanterie, dont nous formons comme une chaîne au loin, &

sur tout le front d'une armée ; ces postes avancés , outre les partis qu'on envoie à la guerre pour ajouter à ces précautions , ne servent dans le fond que pour nous avertir quand l'ennemi n'est qu'à deux pas de nous. Lorsqu'on peut éluder les détachemens que l'on envoie aux nouvelles , comme j'en ferai voir la facilité , le reste ne sert de rien pour retarder d'un moment le succès de ses entreprises. Ces grandes gardes , qui se replient sur l'armée , lorsque l'ennemi , que l'on croit bien loin , paroît tout d'un coup , y portent bien plus l'épouvante & la confusion qu'ils ne la rassurent. Une armée n'étant pas retranchée , & ne se trouvant pas préparée à une attaque , ne la soupçonant pas même , si l'ennemi survient tout à coup , elle n'a rien de plus que lui à l'égard du terrain , & il a une infinité d'autres avantages : s'il est plus fort , il nous déborde : s'il est plus foible , nous ne pouvons nous imaginer qu'il le soit ; car qu'est-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre ? Tous font ce raisonnement , viendrait-il nous attaquer , s'il ne nous surpassoit en nombre , & s'il n'étoit même plus brave ? Ajoutez à cela l'avantage de la surprise , & celui d'être le premier à attaquer.

Ces grandes gardes de cavalerie , qu'on avance pendant le jour sur tout le front d'une armée , & qui se retirent la nuit aux petites gardes du camp , étoient inconnues aux Anciens , dont la cavalerie étoit en petit nombre ; & quand ils en auroient eu tout autant que nous en avons , ils n'eussent pas moins méprisé ces sortes de précautions inutiles. On n'entreprend jamais sur une armée dans le plein jour , lorsqu'il s'agit d'une surprise , à moins que l'on n'ait affaire à un Général imbécille , ignorant & sans précautions. On choisit toujours la nuit , & dans les bonnes règles on doit attaquer une heure avant le jour : ces grandes gardes sont donc inutiles ; si elles ne servent que pour le jour. Les Anciens n'usoient d'autres précautions contre les surprises , que de se retrancher , d'envoyer à la guerre pour avoir des nouvelles , & la cavalerie en très-petit nombre battoit sans cesse l'estrade. Trois cens chevaux partagés par petites troupes , ne font pas moins d'effet que cette enchainure de gardes , qui occupent un dixième de la cavalerie d'une armée , qui ne fatigue pas moins dans ces gardes que si elle couroit la campagne , & ces précautions ne tiennent pas moins un Général en inquiétude & ne divertent pas moins son attention. Il craint toujours qu'on ne les enlève en quelque endroit , comme cela arrive assez souvent : rien ne lui fait plus de peine , il n'est jamais bien tranquille , & son inquiétude redouble la nuit ; ce qui fait qu'il n'a jamais l'esprit bien libre : il faut cependant l'avoir pour imaginer de bons coups ,

Une armée bien retranchée dans un camp , essuie beaucoup moins de fatigues ; à peine en faut-il un vingtième pour les gardes , & l'on conserve sa cavalerie. Le Général fait ses fourages sans crainte. S'il en a peu de son côté , & l'ennemi beaucoup du sien , celui-ci n'ira que peu souvent , & l'autre se verra obligé d'y courir sans cesse. Si le dernier connoît bien ses avantages , il ne manquera pas de marcher à l'autre , & de l'attaquer pendant qu'il est dénué d'une partie de sa cavalerie. Lorsqu'on est retranché , on se tient tranquille dans son camp ; malgré cette distraction de forces , on n'est jamais surpris : & si l'ennemi veut tenter quelque entreprise , on est en état de se défendre , & celui-ci ne peut attaquer qu'à force ouverte.

Un Général habile , hardi , ferme & résolu , à la tête d'une armée beaucoup inférieure à celle qui lui est opposée , peut par son courage , par son adresse , & par sa bonne conduite , mener aussi haut à la main son antagoniste , que s'il en avoit une bien forte. Les petites armées , qui ont de tels Généraux à leur tête , sont celles qui sont le plus à redouter , & les plus propres aux entreprises extraordinaires. Celui qui ne peut vaincre par la force ouverte , & tambour battant , ou s'opposer aux desseins d'un ennemi supérieur par le nombre de ses troupes , trouve toujours des ressources dans la ruse & dans l'artifice : rien de plus aisé , & pourtant rien de moins commun ; mais il

ne doit jamais oublier cette maxime, que dans tout ce qu'on entreprend de grand & de hardi à la guerre, il faut moins considérer la difficulté que l'utilité. Or il est certain que dans les surprises des camps & des armées il y a peu de l'une, & beaucoup de l'autre.

§. VIII.

Connoissances que doit avoir le Général. Le secret.

IL y a bien des choses à observer dans ces sortes de desseins, & sans lesquelles on ne fauroit se déterminer à rien d'assuré. Le Général doit avoir une connoissance exacte des forces de l'ennemi, en quoi elles consistent, & sur lesquelles il compte le plus. La situation & la disposition de son camp, les gardes, où elles se retirent la nuit, celles qui sont fixes dans certains postes avancés, la route des patrouilles, la nature du pays pour aller à l'ennemi, les villages, les maisons, & les défilés qui sont sur tout le front de son camp. Si ses ailes sont appuyées à un village, à une rivière, à un bois, &c. s'il y a des ruisseaux, des ravins, des marais, des champs clos, des bois, des fonds, des hauteurs, des fossés, des défilés aux environs de son camp, ou qui coupent la communication des brigades, ou quelque partie de son armée, &c. c'est sur ces connoissances nécessaires qu'un habile Chef de guerre établit & concerté son projet, qu'il s'y détermine, ou qu'il le rejette.

Dans toutes sortes d'entreprises tout dépend du secret & de la diligence. Les surprises d'armées sont à mon sens les plus aisées dans l'exécution, & les moins sujettes aux accidens inopinés. Une marche précautionnée, intelligente & forcée, mais pourtant serrée & unie, en fait tout le mystère; car à l'égard des préparatifs, comme elles n'en exigent aucun, le secret peut être couvert d'un voile impénétrable, & jusqu'au moment de l'exécution. Il est très-difficile que l'ennemi en puisse avoir la moindre nouvelle, ni soupçonner une surprise, si l'on ne néglige aucun des moyens dont je parlerai bientôt. Quelque dépense qu'il fasse en espions, on peut fort aisément échapper à leur vigilance. Les plus fâcheux sont les transfuges qui peuvent s'échapper dans la marche; mais que diront-ils, s'ils ignorent où l'on va, & ce que l'on veut faire? Le secret que l'on est obligé de communiquer à plusieurs personnes, est rarement un secret gardé: mais ici on peut, si le Général le juge à propos, n'en faire part à personne; & c'est toujours le mieux, qu'il puisse faire, au moins le plus tard qu'il lui soit possible.

On fait que les desseins les plus aisés, comme les plus difficiles, & sur tout ceux qui sont hardis & peu communs, trouvent toujours des contradicteurs. On vous passera les espions, mais on épuîsera tous les sophismes militaires à l'égard des déserteurs. S'ils ne disent rien du dessein que vous avez, parce qu'ils l'ignorent, dira-t-on, du moins l'ennemi saura que vous marchez, il soupçonnera quelque chose, s'il ne le devine; le soupçon produit les précautions, & l'on se tient sur ses gardes. On alléguera encore les partis que l'ennemi peut avoir en campagne, autre sujet de défiance, & de martel en tête: Supposons, dira un autre trembleur, que nous échapions aux espions & aux déserteurs, nous avons une marche à faire, & des villages à traverser; qui peut nous assurer que quelqu'un n'en fortira pas, & qu'il ne donnera pas avis de notre marche? Ne seroit-ce pas une espèce de prodige, si cela n'arrivoit pas dans un pays tout ennemi? Voilà sans doute bien des obstacles, des difficultés très-grandes, & des sujets de douter du succès d'une entreprise si délicate: il est rare qu'un Général ne trouve pas de telles gens dans un Conseil de guerre. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces
fortes

sortes d'esprits timides, sans être fort habiles ni fort braves, sont toujours les plus éloquens & les plus écoutés à la Cour & dans les armées, au préjudice même des desseins les mieux fondés & les plus salutaires. J'en ferois de bons exemples si je voulois, mais il faut une postérité plus reculée pour les citer: ou tout au moins il faudroit que quelques-uns de ces gens-là, qui vivent encore, me permissent, sans se fâcher, de faire voir la subtilité de leur esprit & la force de leur éloquence, à dissuader & à combattre par des raisonnemens spécieux & peu solides, les desseins les plus importants, & les plus faciles dans l'exécution; ceux qui sont doués des mêmes talens, apprendroient par là qu'ils doivent les employer à tout autre usage; car à peine l'occasion de faire un coup d'éclat & décisif est-elle manquée & rejetée, qu'on reconnoît l'illusion de tous ces beaux raisonnemens: & après nous être acquis la réputation d'esprit subtil, qui nous demeure, nous perdrons celle d'un homme véritablement courageux. L'on ne connoît jamais mieux le caractère d'un homme de guerre, que dans les Conseils, où il s'agit d'une entreprise importante, hardie & périlleuse, telles que sont les surprises d'armées, qu'on regarde ordinairement comme téméraires, lorsqu'il y a disproportion de forces dans celui qui les entreprend: on va voir bientôt qu'il s'en faut bien qu'elles ne soient telles que la plupart se l'imaginent fausement, & qu'elles sont au contraire très-aisées & très-sûres dans l'exécution. Un Général qui roule un tel dessein dans sa tête, doit débiter par se retrancher de telle sorte, que l'ennemi s' imagine qu'il a bien peur; cette peur artificielle, le rend moins circonspect & plus négligent.

§. IX.

Précautions à prendre.

ON concerte l'heure & le tems qu'on doit partir au chemin que l'on a à faire, on le consulte encore à la nature du païs, aux obstacles qu'on peut rencontrer, & au nombre des colonnes que l'on peut former dans la marche. Les défilés la retardent infiniment, & selon le nombre qu'il y en a, on part plutôt ou plus tard. On doit observer toutes ces choses avec tout le soin & l'exactitude possible, & régler si bien son tems, qu'on puisse être en état d'attaquer deux heures avant le jour, & disposer les colonnes dans la marche selon la disposition, sur laquelle l'on veut combattre; car c'est la nature du terrain d'un champ de bataille qui doit servir de règle à la composition des colonnes, pour éviter la confusion & la multitude des mouvemens qu'il est nécessaire de faire lorsque l'on est arrivé, & qui ne sont que trop dangereux lorsque les armées sont en présence. Je m'en rapporte à M. de Puisegur, qui est un de nos Maîtres sur cette profonde partie de la guerre: il n'aura garde d'en disconvenir. Il y a des précautions à prendre avant que de se mettre en marche pour aller à l'ennemi, il est bon d'en être informé.

On donnera l'ordre à l'ordinaire, sans aucune apparence de dessein ni de campement. Deux heures avant la nuit, & d'un jour sans Lune, on détachera deux cens chevaux, autant de dragons, cent Hussars, & huit compagnies de grenadiers complètes. Ce détachement, auquel on distribuera de la poudre, s'assemblera à la tête du camp, & sans aucun égard au tour du rôle. Il sera composé d'Officiers & de Sergens choisis, & d'un Chef de grande expérience, sans aucun égard au rang par rapport au nombre des troupes, mais seulement à l'habileté, qui dans toutes sortes d'entreprises doit régler le choix d'un Général d'armée: c'étoit la pratique de M. de Turenne. On fera en même tems courir le bruit, que la destination de ce détachement est contre les espions & les déserteurs, & pour occuper toutes les routes par où l'on peut aller à l'ennemi; ce
qui

qui obligera les uns à rester au camp pour cette fois, & les autres qui auroient envie de s'échaper, à remettre la partie à une occasion plus favorable.

Ce corps, dont les Hussars feront l'avantgarde, ira par un seul chemin, jusqu'à un lieu déterminé au centre, & à une petite demie lieue du camp ennemi: observant de ne point trop effleurer les postes avancés, où l'on peut avoir jetté de l'infanterie; & si ces postes sont trop en deçà des gardes ordinaires de jour, on les laissera derrière, pour se mettre entr'eux & le camp ennemi.

Lorsqu'on sera arrivé au lieu destiné, & que l'infanterie aura joint, celui qui commande la partagera en plusieurs pelotons. On fera de même de la cavalerie, qu'on divisera en plusieurs petites troupes, dont on postera quelques-unes sur tous les chemins, les passages, travers champs & endroits couverts, par où l'on peut aller à l'ennemi, s'étendant sur tout le front de son camp: les troupes de cavalerie & de dragons occuperont les endroits de plaine, s'étendant sur une même ligne, observant un grand silence, avec ordre de ne point tirer, quoiqu'il puisse arriver, & d'arrêter tout ce qui va ou qui vient du côté de l'ennemi: comme si l'on n'étoit là pour autre dessein, que celui d'arrêter les espions & les déserteurs. On défendra à qui que ce soit de s'écarter de son poste: c'est à quoi les Officiers auront une extrême attention. On joindra chacun de ces petits postes, ou petites gardes, par des sentinelles qui communiqueront de l'une à l'autre, pour qu'on puisse savoir incessamment & promptement ce qui se passe le long de la chaîne. La cavalerie en usera comme l'infanterie. S'il se trouve des maisons le long de la chaîne, on s'en rendra le maître sans bruit, pour que personne n'en forte; & s'il y a des chiens, on les empoisonnera. Les Hussars batront l'estrade le long de cette chaîne.

Voilà, ce me semble, le meilleur & le plus sûr moyen de masquer une armée, pour que le Général n'ait aucun avis de ce qui se passe en dehors; & comme les espions & les soldats sont déjà informés qu'on leur tend des pièges, sans rien savoir du véritable dessein du Général, il est impossible que les ennemis en puissent rien apprendre, quand ils pourroient percer la chaîne; ce qu'ils ne sauroient faire sans tomber dans quelqu'une des embuscades. Cette méthode ôte toutes les difficultés qui font rejeter ces sortes d'entreprises, & les rendent aisées & faciles. Je ne pense pas qu'on puisse en trouver de meilleures. Annibal est le premier des Anciens qui s'en soit servi à la surprise de Tarente, mais non pas avec l'art dont je l'explique ici. Dans le projet que je fis pour le secours de Mons en 1709. je proposai cette méthode, & le projet fut agréé de la Cour, & envoyé au Maréchal de Montesquiou, qui n'avoit nulle envie de s'embarquer dans une si grande entreprise. J'attendois quelques objections de sa part, mais il n'en avoit point à me faire. Je proposai encore cette méthode dans le projet du secours de Douai, dont j'ai parlé.

La première chose à quoi le Général doit penser avant que de se déclarer, est de demander aux Majors de son armée un état juste du nombre des combattans, sur lesquels il peut compter, celui des cavaliers & des dragons à pied. C'étoit la méthode de M. de Turenne, je la tiens bonne, & ce doit être celle de tout Général. Il fait au moins, quand l'occasion s'en présente, ce qu'il peut réellement opposer à l'ennemi.

Feu M. de Vendôme prit de semblables mesures dans son entreprise sur le camp des Espagnols, ou pour mieux dire, sur trois camps tout à la fois pendant le siège de Barcelonne; il ne se peut rien imaginer de plus beau, de plus hardi, & de mieux conduit. Larrey la rapporte en très-peu de mots.

Ce que ce grand Capitaine fit de plus vigoureux, dit l'Auteur, fut l'action qui se passa le 14. Juillet. Il avoit appris par ses espions que ce jour-là la garnison devoit faire une sortie générale sur la tranchée, pendant que les Espagnols, qui campoient à deux lieues

de la ville, sous l'étendart du Viceroy, viendroient attaquer l'armée Française en flanc, & par derrière. Il les prévint. A deux heures du matin avant le jour, il fit marcher les détachemens de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit ordonnés, & les suivant de fort près, il entra dans le camp des ennemis, & renversa les troupes qu'il y trouva, sans qu'elles pussent se rallier dans l'obscurité, & dans la consternation où cette surprise les avoit jetés. Le Viceroy encore au lit, prit la fuite, sans avoir eu le tems de s'habiller. Tout le camp fut pillé. On prit les bagages, la vaisselle d'argent des Généraux, & la cassette du Viceroy, où il y avoit vingt-deux mille pistoles. On fit encore un butin considérable de mulets ou de chevaux, jusqu'au nombre de six cens. Le Duc de Vendôme, après cette grande & heureuse expédition, se retira, après avoir fait brûler le camp de Cornella, où elle s'étoit passée. Les ennemis en avoient encore deux autres, d'où ils furent aussi chassés, & allèrent camper sur des hauteurs inaccessibles. On brûla ces deux camps comme le premier. On dit que ces grands succès ne coûtèrent aux François que soixante-dix hommes tués & blessés. Plus de trois cens des ennemis périrent dans la première action que conduisoit le Duc de Vendôme, & un pareil nombre dans celle que le Lieutenant Général d'Usson exécuta sous ses ordres. On voit cependant des relations qui diminuent la perte des ennemis, mais aucune ne diminue la gloire du Duc de Vendôme; & toutes conviennent, qu'il avoit fait un coup de Maître, d'autant plus digne de louange, qu'il étoit d'une nécessité absolue, en prévenant les Espagnols, qui étoient sur le point par la sortie générale de la place & de leurs camps, qu'ils avoient résoluë, de rompre toutes les mesures du siège. Les Historiens partioux ne prennent pas garde qu'en diminuant la perte des vaincus, ils en augmentent la honte.

§. X.

Observations & précautions dans la marche & dans le combat.

ORdre de ne point sortir du camp, sous peine de la vie : le prétexte fera la revue du Général, ou du Commissaire. Autre ordre de repaître trois heures avant la nuit, si la marche est longue.

La générale, l'assemblée, & aux champs, à la fourdine, ou la retraite, tiendra lieu de tout.

Les Officiers Généraux feront avertis par des billets cachetés, de se trouver chez le Général un peu avant la retraite. Le projet de l'entreprise leur sera communiqué, l'ordre de la marche & celui du combat. Permis à chacun de proposer tout ce qui pourra contribuer au succès du dessein qu'on leur a proposé, mais rien qui puisse tendre à le rejeter.

On réglera leurs postes, bien moins selon l'ancienneté de commission, que selon leur expérience, leurs talens & leur mérite : nulle acception de personne, où ils'agit du tout.

Chacun aiant ses ordres par écrit, mais non pas absolument bornés, parce qu'il survient des cas qu'on ne fauroit prévoir, ils auront soin d'instruire les Officiers & les Chefs des corps qui seront à leurs ordres; ils agiront selon les variations des occurrences, se servant de tous les avantages du terrain, selon qu'ils se présenteront, sans pourtant rien changer dans une disposition déjà établie. Chaque Chef de Brigade, & les Commandans des corps, chacun en particulier, exhorteront & animeront leurs soldats à bien faire, par l'espérance du butin, de la gloire, & de leur propre salut, leur faisant entendre que tout dépend de la conservation de leur ordre, & de l'union réciproque de leurs rangs & de leurs files, & d'attaquer brusquement & la baïonnette au bout du fusil,

sans

sans délibérer & sans marchander. Chaque Officier Général agira & prendra son parti de la chose même, sans attendre des ordres supérieurs; parce que le Général n'ayant aucun endroit fixe, il n'est pas toujours à portée de les leur donner, & sur tout dans une action de nuit. Il est d'ailleurs impossible que divers changemens n'arrivent dans l'exécution des grands desseins, on doit prendre son parti sur le champ, selon les différentes manœuvres de l'ennemi.

Je l'ai déjà dit, je le répète encore, on ne le sauroit trop souvent. La méthode qu'on doit suivre pour l'ordre de bataille, pour la distribution de chaque arme, & pour la marche, est de ne se point régler à l'égard de celle-ci, sur la nature du pays que l'on a à traverser en allant à l'ennemi, mais seulement sur l'ordre qu'on s'est déterminé de suivre dans le combat. Pour cet effet l'on mettra l'armée en bataille une heure avant qu'elle s'ébranle pour marcher.

L'armée en bataille, le Général en fera voir l'ordre aux Officiers Généraux, pour leur en donner une idée nette & distincte: car tous ne sont pas également éclairés ni assez habiles pour régler leur conduite sur l'explication qu'on leur aura donnée par des raisonnemens, & sur un plan dessiné. On voit plus clair dans ce qui s'offre de réel & d'exécuté sur le terrain, & sur tout à l'égard d'une disposition peu commune.

On marchera sans équipages, les soldats auront leurs avrefacs & un pain. A l'égard du canon, le meilleur est d'en amener le moins que l'on peut, parce qu'il ne s'agit que d'une surprise, d'une violent coup de main, & d'une affaire de nuit, où le canon n'est pas d'un fort grand usage.

Pendant que l'armée sera en bataille, que le Général parcourra la ligne, qu'il parlera aux troupes d'un air gai & content, on fera passer les chariots de munitions de guerre le long de la ligne, on distribuera autant de poudre & de bales que les soldats en pourront garder auprès d'eux. Le canon & les chariots de munitions & d'outils, auront double attelage.

Au premier signal chaque Officier Général se rendra à son poste, bien instruit du nombre des corps qu'il aura à ses ordres. Ensuite l'armée se mettra en marche.

§. XI.

Ordre de bataille.

Supposant l'ennemi campé dans une plaine rase & découverte, les aîles appuyées, la droite à un ruisseau, la gauche à un village, la cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre, selon la méthode ordinaire, & que cet ennemi soit supérieur d'un tiers en infanterie & en cavalerie. Voici mon ordre de bataille, & ma façon de combattre.

L'infanterie à la première ligne, rangée par colonnes (2) d'une seule section, aiant à ses aîles & entre chaque brigade les colonnes (3), chacune de trois sections. Les compagnies de grenadiers (4), sur cinq de hauteur, à la queue de chaque colonne, pour servir comme de réserve, ou pour donner ensemble, & prendre les bataillons, ou les escadrons ennemis en flanc.

La seconde ligne soutenuë de la cavalerie (5), les escadrons entrelassés de pelotons (6), de quarante fusiliers choisis, & des plus ingambes de l'infanterie, pendant qu'on chargera de front & l'épée à la main; & pour obliger ces escadrons à cette manœuvre, les cavaliers laisseront leurs mousquetons au camp. Les dragons (7) en réserve, & pié à terre.

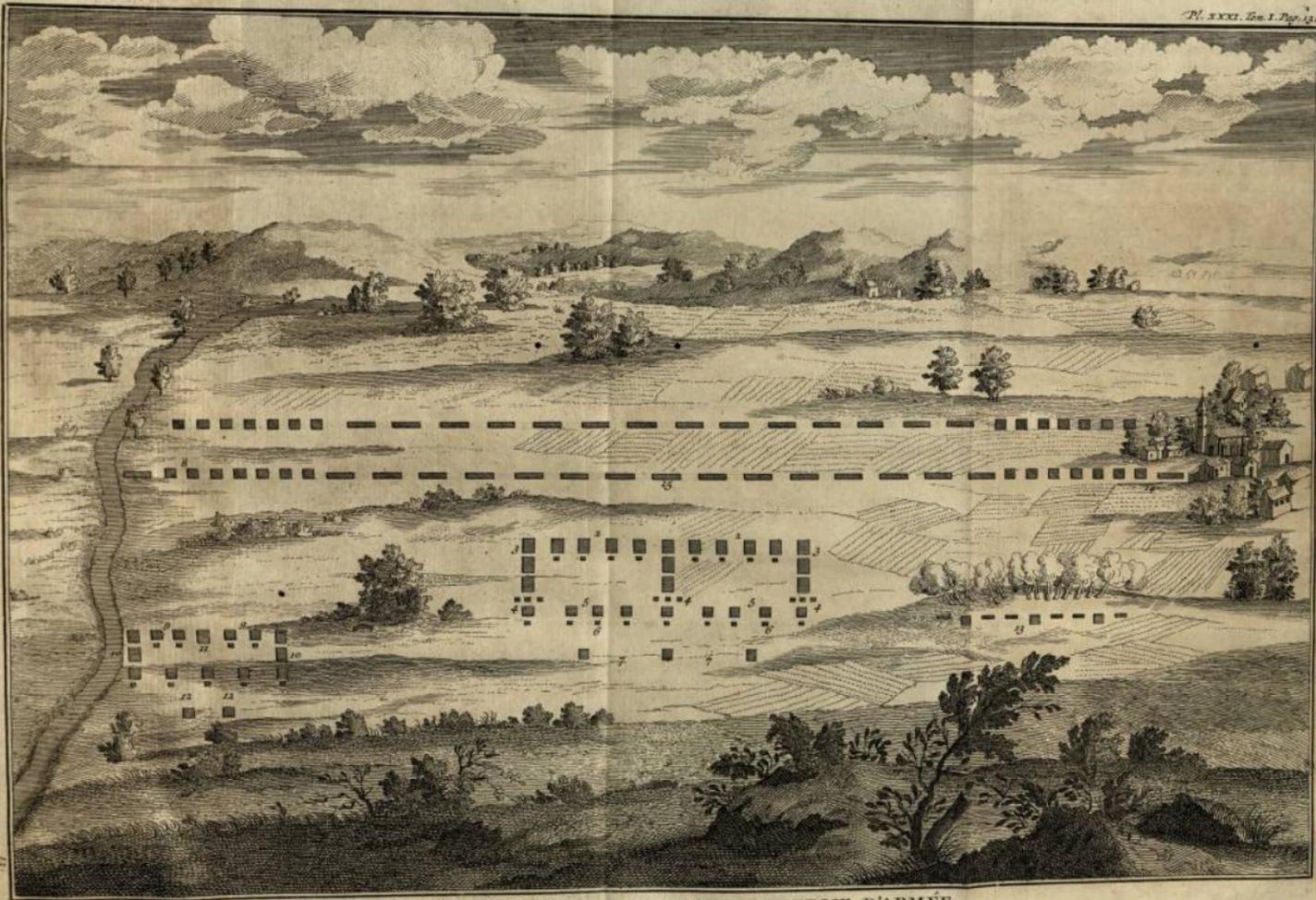
Comme les villages sont ce qu'il faut le plus éviter dans une bataille, & que la victoire ne dépend pas de leur attaque, mais d'un centre ouvert, ou d'une aile sautée hors, j'évite ici d'y aller fouiller. Bien qu'un centre percé & ouvert par un puissant corps de troupes (8), décide du succès d'une journée, il est plus sûr de tenir en échec & en crainte les ailes, pour empêcher les secours que le centre en pourroit tirer. Je forme un corps du reste de ma cavalerie à la droite de l'ennemi (8), les escadrons (9) appuyés aux deux colonnes (10), & une autre au centre (11) d'une seule section. Ces escadrons seront entremêlés de pelotons comme ceux de la seconde ligne (12). Ce corps ne chargera que lorsque l'affaire sera tout à fait engagée; mais comme il pourroit faire un contre-tems, on doit user de signaux, & les fusées sont toujours les meilleurs dans les affaires de nuit. Les troupes du premier détachement (13), dont j'ai parlé plus haut, feront une fausse attaque du côté du village (14), sans en approcher, pour tenir les deux ailes en échec. Le canon doit tirer principalement du côté des ailes, & toujours en écharpe.

Voilà l'ordre & la distribution d'une bataille nocturne. Ceci mérite une analyse; les Officiers expérimentés la feront bien sans que je m'en mêle, mais les autres ne la feront pas, & les premiers y seront embarrassés, s'ils ne sont au fait de mon principe des colonnes, il faut du moins qu'ils en aient une bonne idée, & les autres plus que cela.

La première règle à la guerre, ou pour mieux dire, l'axiome incontestable sur lequel on ne se fonde pas aujourd'hui, est que dans toutes sortes de combats une arme soit soutenue par l'autre: celui, qui ne l'observe pas, est surmonté par l'ennemi qui le suit. Voilà déjà un point de vérité que la raison, le bon sens, & la guerre nous démontrent, quand les exemples ne le feroient pas. Assurez bien vos flancs, non par les obstacles que le terrain vous offre, car on ne les trouve pas toujours, mais par vos armes mêmes. Or les colonnes sont les seuls moiens qui puissent les garantir, alors quelque débordé que vous soiez, vous n'avez rien à craindre, la force de la colonne étant égale par tout. Ces trois corps, quoique les deux des ailes soient infiniment moindres que celui du centre, & séparés extraordinairement, attaquent & se défendent indépendamment l'un de l'autre: leur force étant en eux-mêmes, ils ne craignent ni à leurs flancs, qui n'offrent aucun foible, ni sur leurs derrières. J'attaque d'abord au centre (15), où j'ai presque toutes mes forces, pour séparer l'ennemi de ses ailes; & quand les deux autres ne donneroient pas, la victoire ne seroit pas moins certaine.

De la manière dont nous nous rangeons, & dont nous combattons aujourd'hui, il n'est pas possible que nos bataillons puissent soutenir contre le poids & le choc de plusieurs colonnes. Ma manière de combattre est aussi invincible, lorsqu'on l'oppose à une autre, dont toute la force consiste dans le feu; car ce feu cesse dès le moment qu'on l'aborde, & qu'on le joint. Il y a encore plus à considérer que ce que je viens de dire: on ne peut pas douter que la cavalerie & l'infanterie de l'ennemi ne soient séparées l'une de l'autre, & par conséquent elles n'ont aucun secours réciproque à attendre. Si la première se trouve avoir affaire aux deux armes que je lui oppose à sa droite, il est impossible qu'elle puisse parer au feu de l'une, pendant qu'elle a à se défendre contre l'épée de l'autre, & à des armes de longueur, qui fraient tous les corps de mon infanterie, & ces armes sont infiniment plus fortes & plus redoutables que la pique.

L'ennemi ne sauroit résister ni soutenir contre le choc du corps du centre rangé sur une ligne de colonnes, appuyées à de plus grosses, & soutenues d'une ligne de cavalerie; les escadrons fortifiés par des pelotons, auxquels les compagnies de grenadiers, insérées dans les espaces des colonnes, peuvent se joindre dans le combat: le corps de la gauche n'est-il pas aussi bien soutenu? Voilà quant à la distribution de mes armes, qui



ORDRE DE BATAILLE POUR UNE SURPRISE D'ARMÉE.

se soutiennent réciproquement : voici quant à la disposition , & aux effets qu'elle doit produire.

Je ne suis point en peine de ce qui arrivera au premier choc , l'ennemi ne sauroit jamais s'empêcher d'être percé & ouvert à son centre. Si cela arrive . comme il arrivera infailliblement , où le grand corps donnera , tout est perdu & culbuté , sans que ce qui n'est pas attaqué ose courir au secours. Alors ce qui a pénétré agit à droite & à gauche , & s'abandonne sur les flancs des corps qui n'ont pas été attaqués , & la cavalerie achève & dissipe ce qui est rompu , ou qui panche à l'être , pendant que le corps de ma gauche tombe au premier signal sur ce qui est encore en entier. L'ennemi se repliera-t-il où il n'est pas attaqué , pour envelopper ce qui attaque ? Cela se peut-il , s'il est occupé à ses aîles ? Car les fausses , ou feintes attaques font le même effet que les véritables dans les affaires de nuit , pendant que le gros de l'armée donne au centre , & le prend à dos & en flanc après avoir percé ; mais cet ennemi osera-t-il hazarder une manœuvre si délicate , puisqu'il ne fait pas , comme je l'ai déjà dit , s'il ne va pas être attaqué lui-même ? Il ne voit rien de ce qui se passe , ni ne connoît rien de cet ordre de bataille , à cause de la nuit , qui lui en dérobe la vûe. Joignez à cela le canon qui se fait entendre si près d'eux , par de continuelles décharges. Il ne peut s'imaginer qu'il y ait peu de monde en cet endroit. Chacun croit que les véritables attaques sont ailleurs que de son côté , & le Général les imagine toutes véritables ; ce qui le tient irrésolu & incertain de ce qu'il fera : & pendant que l'un profite du tems , l'autre le néglige & le perd , sans savoir quel conseil prendre , ni sans avoir même le moment de délibérer & de recourir aux avis des autres , qui ne sont pas moins empêchés , ni moins étourdis. Le plus grand désavantage des combats de nuit , est de multiplier & de grossir les objets , & de remplir de craintes & de terreurs imaginaires. On diroit que les soldats & leurs Généraux ne voient qu'à travers de verres de facettes : peu sont exempts de ces sortes de lunettes , & c'est encore pis lorsqu'on est surpris ; car ce n'est que dans ces cas que les plus braves demeurent sans forces , & comme enchantés , & les Généraux sans tête & sans jugement.

J'ai donné des raisons & des preuves , que dis-je , j'ai démontré l'excellence de mon ordre de bataille : cela ne suffira pas pourtant aux gens prévenus de la coutume & de la vénérable routine ; ils voudront quelque chose de plus que cela , s'il y a quelque chose de plus fort que la démonstration ; ils demanderont des exemples , il faut donc les satisfaire. Nous en fournissons deux qui appuieront les attaques d'armées par grands corps séparés , pour faire connoître aux admirateurs de la coutume que je ne me repais pas d'illusions dans ma tactique. Je tire l'un de l'antiquité la plus reculée , pour faire voir que la science & le bon sens sont de tous les tems & de tous les pays. L'autre n'est pas moins convaincant , quoique plus proche de nous de quelques siècles ; il servira à montrer combien les attaques & les surprises nocturnes sont avantageuses , & combien le petit nombre l'emporte sur le grand dans ces sortes de cas.

Les Ammonites aiant assiégé la ville de Jabez , Saül marcha à son secours pour en faire lever le siège. Voici ce que dit l'Ecriture. *Le lendemain étant venu , Saül divisa son armée en trois corps , & entra dès la pointe du jour dans le milieu du camp des Ammonites , & ne cessa de les tailler en pièces , jusqu'à ce que le Soleil fût dans sa force. Ceux qui échappèrent furent dispersés çà & là , sans qu'il en demeurât seulement deux ensemble.*

L'autre exemple est d'Alexandre le Grand , dans la bataille qu'il livra contre Porus. *Alexandre , dit Plutarque , qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs éléphants , qui étoient d'une prodigieuse grandeur , évitant de donner dans le front de leur*

corps de bataille, alla charger l'aile gauche, & ordonna à Perdicas d'aller attaquer en même tems l'aile droite. Ces deux ailes ayant été rompuës du premier choc, se retirèrent vers leurs éléphans, à la faveur desquels elles se rallièrent. Le combat recommença avec plus de furie & beaucoup plus mêlée; de sorte que les ennemis ne commencèrent à plier & à se retirer que vers la huitième heure du jour. C'est ainsi que l'écrivit dans ses lettres, conclut l'Auteur, le Général même qui donna la bataille, & qui la gagna. J'ai de la peine à ajouter foi à cette lettre; sans doute qu'Alexandre se feroit un peu mieux expliqué; car il n'est pas vraisemblable que les ailes de Porus se fussent ralliées sous les éléphans qui formoient une première ligne: comment l'auroient-elles pû, puisqu'elles furent peussées en arrière? Il falloit dire que les ailes se rallièrent derrière le corps de bataille. Voici un fait qui n'est pas moins remarquable que les deux premiers, & qui fait voir combien les Généraux doivent être sur leurs gardes pour s'empêcher d'être surpris.

Le Duc d'Albe ayant assiégé Mons en 1572. le Prince d'Orange, qui voioit l'importance de cette place, marcha à son secours; mais ayant trouvé la circonvallation toute établie, & les Espagnols en bonne posture, il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes. Comme il craignoit d'être inquieté dans sa retraite, il décampa à la faveur de la nuit. L'Espagnol en étant averti, détache promptement deux cens fantassins d'élite, & huit cens chevaux, ceux-là revêtus de chemises blanches par-dessus leurs habits; pour se reconnoître. Au moment que l'ennemi étoit prêt à lever le camp, ces hommes déterminés s'y jettent tout au milieu, passent sur le corps des premières gardes, pénètrent & taillent en pièces tout ce qui s'assemble & ose leur tenir tête; & avant que l'armée eût pû se reconnoître, elle voit tout en feu. Le camp fut consumé avec d'autant plus de vitesse, que les hutes des soldats étoient composées de branchages. Ce coup fait, & après avoir tué cinq cens hommes, le victorieux se retira tranquillement. Si le Duc d'Albe eût marché avec une partie de son armée, où en étoit le Prince d'Orange?



C H A P I T R E VII.

Xantippe arrive à Carthage, son sentiment sur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille se donne, & les Romains la perdent. Réflexions sur cet événement. Xantippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

DANS ces conjonctures arrive à Carthage un de ces soldats mercénaires, qui avoient été envoyés en Grèce, conduisant une grosse recrue, où il y avoit (a) un nommé Xantippe Lacédémonien, instruit à la manière de son pais, & par conséquent fort versé dans le métier de

(a) Un nommé Xantippe Lacédémonien, instruit versé au métier de la guerre.] La manière dont à la manière de son pais, & par conséquent fort Calaubon, & après lui le sieur du Ryer, avoient tra-

de la guerre. Celui-ci informé en détail de la défaite des Carthaginois, & considérant les préparatifs qui leur restoient, le nombre de leur

traduit cet endroit de Polybe, m'avoit mis de mauvaise humeur : sans savoir le Grec, je ne pouvois me mettre dans la tête qu'un Historien aussi judicieux que Polybe, eût encensé si mesquinement un homme aussi extraordinaire que Xantippe. Je dis extraordinaire, car le grand & le beau ne consistent pas dans ce que l'on est ou dans le rang que l'on occupe, qui n'est le plus souvent que l'ouvrage de la fortune, mais dans les actions. Or est-ce faire des actions de Xantippe l'éloge qu'elles méritent, que de dire avec Calaubon que ce Lacedemonien, *Rei militaris usum mediocrem habebat*, ou avec du Ryer, *qu'il ne manquoit pas d'expérience dans le métier de la guerre*? Il ne faut pas être un genie mediocre dans la science militaire; mais un homme de la premiere volée pour changer l'ordre & toute la façon de faire la guerre. Exercer, discipliner & aguerrir des troupes, composer presque toutes de nouveaux soldats, relever les courages abatus & pleins du souvenir incommode des disgraces passées, & les mener fièrement contre un ennemi supérieur, redoutable, brave, aguerré & victorieux : encore une fois, il me semble qu'il faut pour cela être quelque chose de plus qu'un homme qui ne manque pas d'expérience dans le métier de la guerre. C'est tout ce que l'on auroit à dire de lui, s'il devoit la gloire d'une action si mémorable au hazard ou à la fortune. Mais Xantippe la doit uniquement à lui-même, à sa capacité, & à la grandeur de son courage. Il forme son projet de campagne sur la nature de ses forces, sur celles de l'ennemi, & sur le pais où il vouloit porter la guerre. Un Général qui se conduit par des voies si profondes, est-il un homme mediocre dans son art? Il prévient ce qui devoit arriver par ce qu'il avoit prémédité de faire, & répondit du succès par la grandeur de ses connoissances & l'ignorance des autres, qui ne connurent jamais leurs forces, & les moyens de les faire agir pour la victoire. Xantippe observa une conduite toute différente, & se mit en état de ne rien craindre d'un ennemi, dont l'ardeur le porteroit à quelque imprudence, & l'engageroit infailliblement dans les plaines.

Un Général qui forme un tel système de campagne, ne peut être qu'un grand Capitaine, à moins qu'on ne veuille juger des hommes comme on fait ordinairement dans les Cours, par les dehors & à l'apparence, qui est presque la seule lettre de recommandation pour faire fortune, & dont Xantippe n'étoit pas pourvu. Car au jugement d'un Ancien, & même de Polybe, qui semble l'insinuer, le Grec étoit de petite stature & de petite apparence dans la mine comme dans le reste; ce qui augmentoit l'admiration qu'on avoit pour son courage; & qui cathoien on

lui une vertu très-grande. C'étoit un autre Agefilas.

En vérité mon Auteur n'auroit pas été équitable, si sur une si pauvre raison il eût loué si magnifiquement un homme qui fait tant d'honneur à son pais. D'ailleurs il avoit trop d'esprit & trop de bon sens pour s'imaginer, que les grandes pensées & les entreprises les plus difficiles de la guerre ne peuvent entrer dans l'esprit d'un simple Officier, & d'un soldat de petite apparence : comme si on n'avoit en capacité qu'à mesure qu'on s'éleve aux grands honneurs de la guerre, & qu'on paie de mine. Qui pourroit s'imaginer qu'on fut dans cette opinion dans toutes les Cours du monde? On a vu des hommes très-lourds, très-fots, & sans esprit, & qu'on n'auroit digne consulter sans se faire moquer, parvenir tout d'un coup, sans savoir pourquoi, parce qu'ils étoient grands, bien faits & de riche mine : comme si la grandeur & l'étendue de l'esprit se régioit par celle du corps, que l'esprit fut corps lui-même, & que l'on jugeât du plus ou du moins, comme on feroit d'un coffre fort rempli de pistoles, qu'on admireroit plus ou moins selon la grandeur ou sa petitesse. Rarement juge-t-on autrement des hommes dans les Cours des Princes, on y est tout aussi peuple à bien des égards que par-tout ailleurs. Agefilas n'eut pas plutôt débarqué en Egypte, qu'on vit une foule de peuple accourir sur le rivage pour voir & admirer ce Héros; mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils virent un petit homme, sans apparence, & par seroit boiteux? Il n'est pas possible, disoient-ils, que dans un si petit corps, & si mal bâti, il puisse loger tant d'esprit, tant de bon sens & tant de courage : après cela ils n'eurent qu'un pas à faire pour s'en moquer, ils n'y manquèrent pas. Tachos leur Roi, qui l'avoit appelé pour commander ses armées contre Nectanebos, pensa comme son peuple, & n'en fit que rire. Agefilas lui apprit qu'on ne jugeoit pas des hommes tel que lui par la mine & par la taille, & qu'on ne le méprisoit pas impunément. Il se tourna contre lui, & s'étant joint à Nectanebos, qui le mit à la tête de ses troupes, il détrôna le railleur, & mit l'autre en sa place.

Si cet exemple pouvoit servir de leçon aux gens qui sont à la tête des affaires, nous n'aurois pas perdu notre tems, & cela leur apprendroit à ne point juger des hommes sur l'air & la mine, ou sur ce qu'ils sont plutôt que sur ce qu'ils disent. Il faut aller un peu bride en main dans ces sortes de choses, & ne pas imiter Tachos : car ceux qui manquent de ces vains dehors, & qu'on ne daigne pas écouter, parce qu'ils ne sont rien, se croient méprisés, cela suffit pour porter de certains courages, qui sentent d'ailleurs ce qu'ils valent,

leur cavalerie & de leurs éléphants, pensa en lui-même, & dit à ses amis, que si les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ce mot se répand parmi le peuple, & passe bientôt du peuple aux Généraux. Les Magistrats font appeler cet homme, il vient & justifie clairement ce qu'il avoit avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avoient été battus; & comment en choisissant toujours la plaine, soit dans les marches, soit dans les campemens, soit dans les ordonnances de bataille, ils se mettoient en état non seulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les Chefs applaudissent, conviennent de leurs fautes, & lui confient le commandement de l'armée.

Bataille
de Tunis.
Ordon-
nance
des Car-
thaginois.

Sur le petit mot de Xantippe on avoit déjà commencé parmi le peuple à parler avantageusement, & à espérer quelque chose de cet étranger. Mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'exercice selon les règles, on lui reconnut tant de supériorité, que l'on éclata en cris de joie, & que l'on demanda d'être au plutôt mené aux ennemis, persuadé que sous la conduite de Xantippe on n'avoit rien à redouter. Quelque animés & pleins de confiance que parussent les soldats, les Chefs leur dirent encore quelque chose pour les encourager de plus en plus, & peu de jours après l'armée se mit en marche. Elle étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphants. Les Romains furent d'abord surpris de voir les Carthaginois marcher & camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de souhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent, & campent le premier jour à dix stades des ennemis. Le jour suivant les Chefs des Carthaginois tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Mais les soldats impatients s'attroupoient par bandes, & criant à haute voix le nom de Xantippe, demandoient qu'on les menât vite au combat. Cette impétuosité jointe à l'empressement de Xantippe, qui ne recommandoit rien tant que de saisir l'occasion, détermine les Chefs : ils donnent ordre à l'armée de se tenir prête, & permission à Xantippe de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphants sur une simple ligne à la tête. Derrière il place la phalange à une distance raisonnable. Des troupes mercenaires, il en infère une partie dans l'aile droite, & l'autre composée de

lent, à courir une autre fortune, pour se vanger d'un mépris dont ils se croient si peu dignes. L'Histoire est toute parsemée de ces sortes d'exemples.

Nous allons en citer un, qui ne s'y trouve sûrement pas, dans le seul dessein d'égaliser la matière. Un Officier de par le monde, qui avoit très-bien servi, & fait plusieurs actions dont il n'avoit reçu aucune récompense, s'étant présenté

au Ministre, qui ne l'avoit jamais vu, & qui ne le connoissoit que par les lettres de ses Généraux; cet Officier, dis-je, s'étant nommé, lui demanda une grâce qu'il croit avoir méritée. Vous êtes donc un tel, lui dit-il; Oui, Monsieur, je suis celui-là même. Ah! vous êtes un tel, c'est donc vous qui avez fait cela & cela? Oui, c'est moi, répondit-il. Ah! c'est donc vous, je ne le pensois pas : vous êtes bien petit.

de ce qu'il y avoit de plus agile, fut jettée sur l'une & l'autre aîle avec la cavalerie.

A la vûe de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphants les épouvantèrent; mais pour parer au choc auquel ils s'attendoient, on mit au front les troupes armées à la légère: derrière elles de grosses compagnies, & la cavalerie sur les deux aîles. De cette manière le corps de bataille fut moins étendu que l'on n'avoit coûtume de le faire, mais il avoit plus d'épaisseur. Cette ordonnance étoit excellente pour résister au choc des éléphants; mais elle ne défendoit pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Romains.

Ordon-
nance
des Ro-
mains.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le tems de charger. Xantippe ordonne de faire avancer les éléphants, & d'enfoncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la cavalerie des deux aîles d'enveloper & de donner. Les Romains alors font, selon la coûtume, grand cliquetis de leurs armes, & s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux prises. La cavalerie Romaine ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. L'infanterie de l'aîle gauche, pour éviter le choc des éléphants, & faire voir combien elle craignoit peu les soldats étrangers, attaque l'aîle droite des Carthaginois, la renverse & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étoient opposés aux éléphants, les premiers furent foulés aux pieds, & écrasés. Le reste du corps de bataille fit ferme quelque tems, à cause de son épaisseur. Mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie, & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient passé au travers des éléphants eurent rencontré la phalange des Carthaginois, qui étoit encore en entier & en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les Romains. La plupart fut écrasée sous le poids énorme des éléphants: le reste sans sortir de son rang fut criblé des traits de la cavalerie, à peine y en eut-il quelques-uns qui échaperent par la fuite. Mais comme c'étoit dans un pais plat qu'ils fuïoient, les éléphants & la cavalerie en tuèrent une partie: cinq cens ou environ qui fuïoient avec Régulus, atteints par les ennemis, furent emmenés prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cens soldats étrangers, qui étoient opposés à l'aîle gauche des Romains, & de ceux-ci il ne se sauva que ces deux mille, qui en poursuivant l'aîle droite des ennemis, s'étoient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Régulus, & de ceux qui le fuïoient dans la fuite. Les compagnies qui avoient échapé au carnage, se retirèrent comme par miracle à Aspis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrèrent triomphans dans Carthage, traînant après eux le Général des Romains & cinq cens prisonniers.

La ba-
taille se
donne,
& les
Ro-
mains la
perdent.

Que l'on fasse de sérieuses réflexions sur cet événement, il fournit de belles leçons pour le reglement des mœurs. Le malheur qui arrive ici

Réflexions sur
cet évé-
nement.
Ré-

Régulus, nous apprend que dans le sein même de la prospérité l'on doit toujours être en garde contre l'inconstance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce Général dur & impitoyable ne vouloit se relâcher sur rien, ni faire aucune grace à ses ennemis, & (a) aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compassion & leur clémence. On reconnoît encore ici combien Euripide avoit autrefois raison de dire, (b) qu'un bon con-

(a) *Aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compassion & leur clémence.* Presque tous les Historiens qui ont écrit de cette guerre, sont appointés contraires avec Polybe. Ils différencient tous entr'eux à l'égard de la mort d'Attilius Régulus. Il n'est pas jusqu'aux Orateurs & aux Poètes qui n'en aient parlé, entr'autres Cicéron & Horace. Le plus grand nombre prétend que les Carthaginois le firent mourir, plutôt par dépit, que pour toute autre raison. Comme ils craignoient que les Romains ne revinssent en Afrique avec de plus grandes forces qu'auparavant, ils envoient des Ambassadeurs à Rome pour avoir la paix, auxquels ils joignirent Régulus, qui étoit leur prisonnier. Ils ne doutoient pas qu'il ne travaillât de toutes ses forces pour la leur obtenir du Sénat, sa liberté en dépendoit absolument. Mais avant que de partir, ils lui firent promettre avec serment qu'il reviendroit se remettre dans les fers, s'il ne réussissoit pas. Ce grand homme étant arrivé à Rome, conseilla tout le contraire, & s'en retourna à Carthage comme il l'avoit promis. Les Carthaginois le firent mettre dans un tonneau garni de longs clous, dont les pointes passaient en dedans, dit Appien; on le roula cruellement dans ce tonneau, où il mourut. Cicéron dans ses *Entrétiens* sur les vrais biens & sur les vrais maux, marque qu'ils le firent mourir de faim. Dans son *Oraison* contre Pison, il oublie ce qu'il a dit ailleurs. Il parle d'un autre supplice. Il prétend qu'ils le lièrent dans une machine, après lui avoir coupé les paupières. C'est apparemment celle d'Appien dont il entend parler. Il n'est pas jusqu'à Horace qui n'en parle, en se moquant de la lâcheté des soldats Romains dans la bataille contre Xantippe, & de l'infamie de ceux qui aimèrent mieux se rendre prisonniers que de mourir les armes à la main. Car ce n'étoit pas la coutume dans les armées Romaines, de rendre les armes pour sauver leur vie. Jamais gens n'ont été plus mal reçus que ces prisonniers de guerre, & Horace nous donne une leçon qui devoit tenir lieu de loi dans notre milice. Cet excellent Poète ne nous explique pas la nature de ce supplice d'Attilius. Il savoit bien, dit-il, à quels tourmens il s'exposoit. *Sciebat que sibi barbarus tortor pararet.* Florus marque qu'il fut crucifié. *Crucis supplicio deformata majestas.* Voilà de grandes contrariétés à l'égard de la mort de ce grand homme. J'aurois été fort curieux de savoir ce que Tite-Live en avoit dit. Polybe en avoit sans doute parlé dans

son premier Livre, il faut qu'il y ait quelque chose de perdu, car où auroit-il pu le mettre qu'en cet endroit? Il ne me paroît pas que les Carthaginois aient été assez insensés pour le faire mourir. Les Romains n'eussent-ils pas usé de représailles sur les prisonniers Carthaginois, qu'ils avoient en très-grand nombre? Je croirois plutôt Diodore de Sicile, qui fait évanouir tous ces supplices, qui sont peut-être imaginaires. Voici ce que nous apprenons de cet Auteur sur la défaite & la prise d'Attilius Régulus, par Xantippe, qui commandoit l'armée des Carthaginois. Les Romains, dit-il, les firent mourir sur mer; ils prirent Boftar & Amilcar dans cette bataille. Le Sénat les remit entre les mains de la femme & des enfans de Régulus, pour les échanger contre lui; mais sur ces entrefaites Attilius mourut en prison. Sa femme désespérée, fit mourir ses deux prisonniers, & pour se justifier elle répandit le bruit qu'on avoit fait mourir cruellement son mari. C'est Palmerius qui fait cette remarque; mais je demande à Diodore, quel est cet Amilcar qu'on fit mourir? Ce n'est pas le fameux Amilcar, père d'Annibal, puisqu'il fut tué en Espagne, & Polybe ne dit pas qui commandoit la flotte Carthaginoise dans cette bataille que les Romains gagnèrent après la défaite de Régulus. C'étoit quelque autre Amilcar, car ce nom est assez commun dans l'histoire; je ne vois que des Amilcars partout, & je n'en trouve pas un qui approche de l'Amilcar père d'Annibal. Toutes ces variations des Historiens, touchant la mort de Régulus, me font beaucoup douter que cet événement soit tel qu'ils nous le débitent. Je panchois beaucoup du côté de Diodore, à la bigarrure près.

(b) *Qu'un bon conseil vaut mieux qu'une puissante armée.* Cette maxime est très-vraie & très-sage, de quelque sens qu'on la tourne. Le nombre & la valeur ne peuvent rien sans le conseil. Xantippe en est une bonne preuve; mais combien y a-t-il de Xantippes inconnus dans les armées, auxquels bien de Généraux ont dû toute leur gloire. Qu'on ne me dise pas qu'il s'est trouvé de ces derniers, qui la doivent uniquement à eux-mêmes, à leur esprit, à leur bon sens, & à la grandeur de leurs connoissances; outre que ceux-ci sont d'une très-grande rareté, & qu'on ne les trouve que par sauts d'un ou de deux siècles d'intervalle; on ne s'aperçoit pas que les autres, & peut-être aucun, ne peuvent agir & faire mourir la roue pour la victoire, s'ils ne sont aidés

conseil vaut mieux qu'une puissante armée. Un seul homme, un seul avis met en déroute une armée courageuse, une armée qui paroïssoit invincible.

des yeux d'autrui, & les yeux d'autrui sont souvent des conseils que le Général débrouille & développe.

La plupart des grandes entreprises & des grands desseins dépendent de la connoissance du pais où l'on fait la guerre, ou de la position des fortifications. Le conseil de Xantippe au Sénat de Carthage, tire sa source de cette connoissance, & des fautes des Généraux. Il conseille de changer tout l'ordre de la guerre, par le jugement qu'il fait de la nature des forces de la République; il trouve encore du défaut dans la tactique Carthaginoise, & le fait fort bien remarquer tout comme le reste. Il fait voir par la raison & par l'expérience qu'il faut la changer; tous sentent la force de la vérité, ils l'embrassent, ils prennent plaisir à la recevoir, ils lui rendent la soumission qui lui est due, lorsqu'un étranger, un petit Officier subalterne la leur découvre. Cela est admirable: car il faut moins d'élevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres.

Quoique les Généraux du premier ordre n'assembloient pas leur Conseil pour le consulter dans leurs desseins, cela ne veut pas dire qu'ils tiennent tout de leur tête. Il faut bien se garder de le croire. Ils ne méprisent pas les avis & les conseils de mille Officiers de leur armée, qui vont ou qu'ils envoient à la guerre, qui leur rendent bon compte de ce qu'ils ont vu, ou de ce qu'ils ont appris des gens du pais: & ceux-ci, comme les espions, ne leur font pas d'un petit soulagement; ils se réglaient là-dessus, souvent on leur propose de bons coups à faire, & l'exécution leur est laissée en propre: de là naissent les marches promptes & accélérées, pour un poste important, les surprises d'armées, ou les actions générales. La gloire du succès est toute rapportée au Chef, qui est l'ame & le premier mobile de son armée, quoique le plus souvent il ne soit ni l'auteur, ni l'inventeur de bien de grandes entreprises. Le plus difficile n'est pas de les imaginer & de les proposer ensuite, mais de trouver les moyens de les exécuter & de les faire réussir. Voilà le fait du Général, le grand & le beau; quoiqu'il n'y ait pas moins de l'un & de l'autre dans l'auteur du dessein, on ne rapporte rien à celui-ci, on le laisse là, & presque toujours sans récompense, pendant que le Général triomphe & s'applaudit de sa victoire.

En tout il faut de l'aide & du conseil. L'auteur du projet de Denain rendit sans doute un grand service. Cette fameuse entreprise auroit-elle été exécutée, auroit-elle même réussi en d'autres mains que celles du Maréchal de Villars? Je ne sai: il la rendit assurée & très-praticable par les conseils du Maréchal de Montelquou, & par sa conduite: il en falloit beaucoup contre un Antagoniste de la tempe de M. le Prince Eugène. Le Maréchal al-

la même au-delà de tout ce qu'on lui avoit proposé pour la faire réussir. Un autre moins habile que lui, en eût-il connu l'important & le praticable? En eût-il fait le moindre cas, ni écouté un homme de Robe qui la proposoit? Ne le croions pas: il est fâcheux à un Officier, qui pense juste dans ce qui regarde sa profession, de s'adresser à des génies, qui ne sont ni de sa portée à l'égard du grand dans le militaire, ni de son courage. *Chacun conçoit les affaires selon sa capacité*, dit Saint-Evremond, *les plus grandes semblent aisées & faciles aux hommes de grand entendement & de grand cœur; & ceux qui n'ont pas ces qualités, trouvent d'ordinaire tout difficile. Tels esprits sont incapables de connoître le poids de ce qui leur est proposé, & sont quelquefois plus de compte de ce qui en effet est de grande importance, & quelquefois aussi beaucoup de cas de ce qui ne mérite pas d'être considéré.*

De deux conseils, l'un mauvais & souvent ridicule, & l'autre bon, d'abord la Cour, & les Généraux eux-mêmes, confondent de quelle sorte de gens sont ceux qui le donnent. Si le conseil se porte au Tribunal d'un Ministre, qui ne sera pas au fait de la guerre, qu'il n'a jamais faite, il prendra l'ombre pour le corps. Il ne pètera pas les raisons des deux proposans, son ignorance dans le métier le dispense de se servir de ces sortes de balances. Il fera cas d'abord de celui qui propose une absurdité, sans pourtant la connoître, s'il est plus élevé & plus puissant en crédit que l'autre, qui ne sera peut-être qu'un subalterne. Le premier aura raison, quoiqu'il ne sache ce qu'il dit: & l'autre ne saura ce qu'il dira, quoiqu'il ait raison. Cela s'est vu mille fois, & se verra éternellement. Si Xantippe avoit parlé aux Généraux Carthaginois, & proposé tout ce qu'il dit dans le Sénat de Carthage, il ne gaignoit rien: peut-être s'en fussent-ils moqués, parce qu'il eût parlé raison à des gens qui en étoient tout-à-fait dépourvus. En s'adressant au Sénat, il ne se pouvoit, qu'entre un si grand nombre de Sénateurs, il ne s'en trouvât de très-raisonnables, & en effet il s'en trouva. Ils écoutèrent les raisons de cet habile Officier, sans aucun égard à ce qu'il étoit, mais seulement à ce qu'il disoit de bon & de solide; ce qui fit que tous se réunirent à son avis, & l'événement leur fit voir qu'un seul homme, comme dit mon Auteur, un seul bon avis met en déroute une armée qui paroïssoit invincible, rétablit une République dont la chute sembloit certaine, & relève le courage à des troupes qui avoient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites. J'ai ouï dire au feu Maréchal de Chamilli, qui le favoit d'un vieux Officier Allemand, que dans la guerre de Hollande, en 1672, un Lieutenant-Colonel François, qui étoit au service de la République, passa pour très-suspect, pour avoir avancé qu'il valoit mieux gar-

vincible; pendant qu'il rétablit une République dont la chute sembloit certaine, & relève le courage à des troupes, qui avoient perdu jusqu'au fen-

garder un petit nombre de places & raser les autres, que de les conserver toutes. Cet avis étoit très-sage & très-prudent, dans un tems que la tempête étoit prête à fondre sur la tête des Hollandois; au lieu qu'ils s'amuserent à les fortifier toutes par de nouveaux ouvrages, lorsqu'ils avoient à peine le tems d'en réparer les ruines: en un mot, ils voulurent les garder, & les défendre toutes, & par là ils se trouverent si fort affoiblis, que leur armée fut réduite à rien par tant de garnisons. Aussi n'eût-elle garde de se montrer devant celle de France, qui fit tout ce qu'elle voulut; & comme on profite rarement de la faute & des conseils d'autrui, il arriva aux François la même chose qu'aux Hollandois: car aiant voulu conserver toutes leurs conquêtes, le Roi se trouva si embarassé, qu'il vit bien-tôt la faute qu'il avoit faite, pour n'avoir pas eû les conseils de M. le Prince, & du Maréchal de Turenne, qui étoient d'un avis contraire, & auxquels il eût dû ajouter plus de foi qu'au Marquis de Louvois. Car bien que ce Ministre fût un très-grand homme, & un esprit du premier ordre, il n'étoit pas homme de guerre. Cette faute fut très-grande, on la reconnut fort peu de tems après.

M. de Saint-Evremond, qui étoit du tems des troubles de la minorité de Louis XIV. trouvoit que la Cour, comme le parti contraire, avoit fait de grandes fautes. *J'ai vu prendre une résolution, dit-il, qui causoit la perte d'un grand Etat si elle eût été suivie: j'en vis prendre une contraire le même jour par un heureux changement, qui fut son salut; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cents chevaux, ou la prise d'une ville peu importante: ces derniers événemens frappent les yeux, ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire.* Puis-que je suis en train sur la matière du conseil, où Polybe me conduit, descendons plus bas que le tems de la minorité de Louis XIV.

Lorsque la Religion de Malte prit l'alarme sur l'armement que le Turc dressoit, on fit ce qu'on appelle la citation: tous les Chevaliers y coururent. Je fus demandé au Roi, & avec cela trois ou quatre Ingénieurs François, & un Brigadier à leur tête; mais comme il est de ces sortes d'Officiers comme des oiseaux dans les volières, dont il y en a qui chantent, & d'autres qui ne chantent pas, il se trouva que le Chef de tous chantait très-mal, quoiqu'on crut qu'il chantait très-bien, parce qu'il se trouva en lieu où la plupart de ceux, qui étoient au timon des affaires, comme le plus grand nombre, n'entendoient pas la Musique. Ces oiseaux, en arrivant, trouverent que cette place, dont les ouvrages sont en foule,

n'en avoit pas assez, quoiqu'il y en eût déjà trop, ils se mirent à en faire de nouveaux, & à applaudir à un grand fort que l'on bâtissoit, & que l'on enchaînoit dans la Coronère, qui est capable de faire une très-grande résistance. Malte renferme trois villes, il est moralement impossible que la Cité Valette, qui est la principale, puisse secourir les deux autres. Jamais place n'a été de plus grande garde, à peine trente mille hommes suffiroient pour défendre ces trois Villes. Je fus fort étonné de voir qu'on faisoit de nouveaux ouvrages, & que les nouveaux venus les approuvoient fort. Je pris la liberté de demander aux Messieurs de la Congrégation de guerre, s'il étoit vrai que les Turcs les menaçassent, & quand on les attendoit. Il me fut répondu dans deux mois. Faites donc, leur dis-je, des ouvrages qui puissent être finis entre-ci & ce tems-là, & non pas une citadelle dans une autre, & qui ne peut-être finie en trois ans. Ne feriez-vous pas mieux de défendre votre Ile, plutôt que votre place, qui est bien plus aisée à emporter? En effet l'Ile est presque impraticable, & très-difficile à aborder. Je proposai des redoutes dans les endroits où la défense étoit la plus aisée. Le Grand Prieur de France, plus senté, plus éclairé, & plus expérimenté qu'aucun de ceux qui étoient venus pour la défense de la place, fut de mon avis: mais la multitude, qui ne voioit goutte dans cette dispute, & les Messieurs de la Congrégation de guerre, préférèrent le sentiment de l'Ingénieur, sans autre raison, si non que celui-ci étoit Ingénieur de profession, & que je ne l'étois pas, comme si le titre faisoit le même effet que l'imposition des mains dans l'Eglise, & qu'avec un tel appui il ne fût pas possible de mal raisonner. Cette dispute, où il ne s'agissoit de rien moins que du salut de la place, dégénéra en parti, & la multitude qui se tourna du côté de l'Ingénieur, fut plus forte que la raison & le bon sens: mais cela ne dura pas long-tems. Un Ingénieur très-habile arriva en ce tems-là de France, qui pensa tout comme je faisois, non pas sans rîre de voir d'un côté la raison, & de l'autre l'absurde tout à découvert. Il s'attira tous ses Confrères sur le corps, qui joints à d'autres gens aussi malins qu'eux, le déchirèrent à la Cour. Malgré les oppositions qu'on forma pour ne point fortifier l'Ile, influent plus forte que la place, le Grand Prieur de France fit conclure à fortifier l'Ile, & l'on suivit mon avis, qui étoit le plus raisonnable, sans qu'on fût plus équitable, ou moins échauffé contre moi. Si vous craignez d'être attaqués en peu de tems, disois-je, faites votre capital de la défense de votre Ile. Fortifiez les endroits par où la descente est aisée, par un bois abattis d'arbres sur le bord de la mer. Ce mot d'abattis frappa leurs oreil-

sentiment de leurs défaites. C'est à mes Lecteurs de mettre à profit cette petite digression. On s'instruit de ses devoirs, ou par ses propres malheurs, ou par les malheurs d'autrui : le premier moien est plus efficace, mais l'autre est plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorsqu'on y est obligé, parce qu'il expose à trop de peines & à trop de dangers ; au lieu que celui-ci est à rechercher, parce que sans aucun risque on apprend quel on doit être. Après cela peut-on ne pas convenir que l'Histoire est l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puisqu'elle seule nous met à portée, sans inquiétude & sans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire.

Après des succès si avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, soit (a) par des actions de grâces rendues solennel-
Xantippe retourne dans sa patrie.

oreilles, & leur parut du Grec : non seulement à ceux qui n'avoient jamais servi ; mais encore à l'Ingenieur & aux Officiers Généraux Chevaliers qui s'en moquèrent, tant la passion & la cabale avoient démonté de cervelles, quoiqu'on ne puisse rien présenter de plus fort & de plus redoutable à l'ennemi, & surtout dans une descente ; car de toutes les fortifications de campagne, il n'y en a point qui puisse être comparée à celle-là, & surtout sur les brèches. Pendant ces disputes, le Chevalier de Tressemane, qui est mort Lieutenant Général, proposa de faire un camp retranché de la Cotonère, il fut applaudi de tout le monde : c'étoit la même chose que si un homme avant le siège de l'île, avoit conseillé d'en abattre & d'en raser les fortifications à une certaine hauteur, sur le titre de camp retranché. Je fis voir le ridicule de cette imagination, & l'Ingenieur nia qu'il y eût applaudi, quoiqu'il eût été le premier en tête.

Ce qu'il y a de plus favorable aux Maltois, c'est que leur île est d'un si difficile abord, que dix à douze mille hommes fussent, & au-delà, pour en empêcher la descente : au lieu que trente mille suffiroient à peine pour la défense de Malte seule, qui devient tous les jours de plus grande garde, & par conséquent plus foible. S'ils eussent été attaqués, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent eu recours aux abattis d'arbres.

Lorsque la crainte fut passée, & que la Religion eut fait sa recolte d'armes & de toutes sortes de munitions de guerre, que la France & les autres Puissances de la Chrétienté lui donnèrent, je m'embarquai pour m'en revenir, après m'être bien diverti de voir un parti soulevé contre le bon sens & les règles de la guerre, bien résolu de n'y retourner de ma vie. Pendant ces belles chicanes, on écrivit de la Cour à M. le Bailli de Langeron, qu'on n'avoit point douté que je ne me fusse retiré mécontent. *Votre ami*, lui disoit-on, *est fait pour n'être jamais craint. En pour avoir toujours raison. Je le répète encore*, si Malte avoit été assiégé,

l'extrémité de leurs affaires faisoit tomber les beaux raisonnemens de l'Ingenieur ; les abattis eussent été mis en usage, & l'on eût dit alors comme Polybe, *un bon conseil vaut mieux qu'une puissance armée*. Tous se seroient réunis à la vérité. On veut primer loin du danger, on se rend justice lorsqu'il est proche. Concluons par cette maxime, que ceux qui ont plus de soin du bien & du salut public, qui sont les plus fidèles, les plus sages & les plus habiles, sont ordinairement ceux qui sont les plus sujets à trouver de grandes oppositions, & auxquels l'on marque le moins de reconnaissance, quoique leurs conseils aient été suivis.

(a) *Par des actions de grâces rendues solennellement aux Dieux.* Les Anciens avoient donc leurs Hymnes & leurs Cantiques comme les Modernes. Ils rendoient des actions de grâces à leurs Dieux avec de grandes marques de reconnaissance, & même avec plus de solennité que nous ne faisons aujourd'hui, par des processions & des fêtes qui duroient quelquefois quinze jours, comme cela se voit dans César. Jamais Capitaine Romain ne fournit tant d'occasions de louer les Dieux par des Cantiques, des jeux & d'autres marques de réjouissance que celui-là, & n'eut moins besoin qu'on priât Jupiter & les autres Divinités dans leurs Temples, pour lui obtenir la victoire. Il auroit bien pu faire la même réponse aux Romains lorsqu'il parloit pour l'armée, que celle que fit Ajax à son pere, qui lui recomandoit de joindre toujours à la force de son courage, & aux règles de sa conduite, l'assistance des Dieux. *Vous pensez comme une vieille*, lui répond Ajax, *pouvez-vous ignorer que les autres eux-mêmes ne soient souvent victorieux avec une telle assistance ? Pour moi je m'en passe, je vaincrâi bien sans cela.* C'est ainsi que Sophocle fait parler Ajax, qui ne croit pas, non plus que César & le Poëte lui-même, que des Dieux si ridicules exauçassent leurs prières, & qu'ils fussent dignes de leurs actions de grâces. Les processions & les prières, pour implorer le secours de la Divinité dans une guerre, sont

Nouveaux préparatifs de guerre.

nellement aux Dieux, soit par les devoirs d'amitié qu'ils se rendent les uns aux autres. Mais Xantippe, qui avoit eu tant de part au rétablissement de cette République; n'y fit pas un long séjour après sa vic-

font bonnes; mais les gens éclairés sont persuadés qu'en n'agissant point, on s'adresse vainement au Ciel, qui n'écoute point les vœux des fainéans, & qu'au contraire tout recuit aux gens sages, vigilans & laborieux. Un Général ne doit s'occuper qu'à bien régler l'état de la guerre, & n'attendre la bonne fortune que de soi-même, s'il est habile, ou des conseils des gens capables & expérimentés, s'il manque d'expérience & de capacité.

Les Anciens ne remercioient pas seulement leurs Dieux après une grande victoire, par des prières & des sacrifices solennels dans les villes & dans les armées, mais ils faisoient encore des prières lorsque les armées étoient en présence & à la veille d'une bataille. Les femmes ne bougeoient des Temples, pour implorer la compassion des Dieux: c'étoit là leur tâche. Les plus dévotes les balioient même de leurs cheveux. Cela se voit dans tous les Historiens, & plus particulièrement dans mon Auteur ayant la bataille de Cannes, & auparavant. On ne vit jamais un tel attirail de dévotions, de victimes & de prières pour la victoire, que durant la guerre d'Annibal, & jamais les Divinités de Rome ne parurent moins sensibles & de moins bonne volonté à les écouter. Toutes ces dévotes furent renvoyées à vuide. Jamais les Romains ne se virent plus pressés de recourir à l'assistance des Dieux, & d'implorer leur compassion; car leurs Généraux étoient si mauvais & si mal habiles, qu'à moins d'un prodige, ils ne pouvoient être changés en autres hommes: mais ils ne savoient pas que leurs Dieux étoient les mêmes que ceux d'Epicure, très-sourds & très-insensibles & ne prenant aucune part aux affaires du monde. Les Romains l'ignoroient, ils ne se rebutèrent jamais, ils continuèrent dans ce train, & longtems, mais inutilement. Il falloit que leurs Généraux fussent devenus plus habiles, pour que leurs Dieux se déclarassent pour eux. Un bon nombre de batailles perdues, & l'expérience de leurs défaites, firent ce que le Ciel n'avoit pu faire. Il vint de nouveaux Généraux, déjà dressés par les fautes des autres, qui leur servirent de leçon. Avec de telles dispositions, ces nouveaux Chefs prirent le gouvernail des armées, se conduisirent tout autrement que les autres, & se battirent très-vigoureusement & très-méthodiquement; alors les Dieux se tournèrent visiblement de leur côté, bien entendu que le Sénat choisiroit toujours des hommes de mérite. Ils commencèrent alors à vaincre, mais ce ne fut qu'avec de très-grandes difficultés. Pas un seul petit don gratuit de la part des Dieux. L'ignorant étoit toujours battu, quoi-

que plus dévot. Ils se déclaroient pour le plus habile. Si celui-ci faisoit une lourde faute, & que l'autre en profitât, il les avoit pour lui: autrement il ne tenoit rien. A peine Annibal avoit-il mandé à Carthage qu'il avoit vaincu les Romains en Italie, que ceux-ci apprennoient tout aussitôt que Scipion étoit victorieux en Espagne, ou en Afrique: ainsi tour à tour les Romains & les Carthaginois pleuroient, se réjouissoient, & remercioient leurs Divinités, ou imploroient leur compassion. Si Esope avoit été de ce tems-là, & qu'on lui eût demandé quel étoit le passé-tems des Dieux, n'auroit-il pas répondu qu'ils le faisoient des querelles de ces deux peuples?

L'Empereur Aurelien, qui étoit un très-grand Capitaine, ne pensoit pas comme Ajax, qui n'avoit jamais gagné de batailles, & qui n'étoit qu'un Duelliste, non plus qu'Achille. Cet Empereur se trouva très-embarrassé dans la guerre des Marcomans. Il sentit l'extrême besoin de ses Dieux. On ne le sentit pas moins à Rome. On voulut consulter les Livres des Sibylles. Ces sortes de consultations ne se faisoient que dans les dangers les plus pressans, & ne se faisoient pas sans frais, & sans un grand dégât de victimes.

Aurelien pressa vivement le Sénat de consulter cet Oracle; & lui mandoit que son Trésorier avoit ordre de fournir abondamment à cette dépense. Il n'est pas honteux, ajoutoit-il, de vaincre par le secours & l'assistance des Dieux. Souvenez-vous que nos ancêtres ont commencé & terminé plusieurs guerres, & jamais inutilement, en recourant à un tel azile. Les braves, leur disoit-il encore, ne rougissent point des victoires qu'ils tiennent visiblement du Ciel, lorsque les dangers sont plus grands que ses remèdes. Mais ce Général; qui écrivoit de si belles choses en faveur de ses Dieux, ne laissoit pas de suivre la maxime des Lacédémoniens, comme il avoit fait toujours, d'invoquer la Divinité en mettant la main à l'œuvre; regardant toujours la défiance comme la mere de fureté.

Caton, qui connoissoit parfaitement que ses Dieux n'étoient que des Dieux de bois & de pierre, & tout à fait insensibles, se moquoit des Romains; & les blâmoit de se confier à leur assistance. Ils n'exauctent jamais les fainéans, leur disoit-il, & la paresse ne leur plut jamais. Apparemment que les hommes de son tems, à l'exemple du sexe dévot, couraient les Temples. Il croioit qu'il étoit mieux de n'y aller qu'après l'affaire faite, & après qu'ils se croioient déclarés par des succès décisifs & sans nulle équivoque. Cela me fait souvenir de la superstition de Fabius Maximus, qui abandonne son armée, & met toutes les affai-

victoire. (a) Il eut la prudence de s'en retourner dans sa patrie. Une

affaires en risque, dans un tems même de crise, pour aller à Rome assister à un Sacrifice, & le tout pour donner de la fumée à son Jupiter, pendant qu'Annibal lui prépare de la besogne pour son retour. Quand je lis cela dans mon Auteur, j'en suis tout étonné. Je ne le suis pas moins de Perfée, qui alla bien plus loin, & qui prit bien plus mal son tems: car pendant qu'il en étoit aux mains avec les Romains, il abandonna son armée pour aller sacrifier à Hercule, le Dieu du monde, qui se mettoit le moins en peine de ces sortes de dévotions. Il vouloit qu'on se battît bravement & vigoureusement. Les lâches perdoient leur cause, & leurs sacrifices étoient comptés pour rien. Aide-toi, disoit Hercule au chartier embourbé, & je t'aiderai. Voilà où les Païens en étoient logés à l'égard de leurs Dieux, auxquels les gens d'esprit ne croioient guères, tant ils étoient ridicules: aussi n'y comptoient-ils pas beaucoup, & ne s'y fioient qu'à bonnes enseignes.

(a) *Il est la prudence de s'en retourner dans sa patrie.* Les Carthaginois, dans l'état du monde le plus désespérant & le plus tristé, se livrent & s'abandonnent à la capacité de Xantippe. Chose rare! Les Généraux eux-mêmes reconnoissent qu'ils ont été battus par leur ignorance. Ils s'avouent inférieurs à un étranger; ils lui obéissent, & sans envie, pour le salut de la patrie. Je l'ai déjà dit, cela est grand & me charme. Cette estime, cette vénération pour un étranger, dureront-elles longtemps? Recevra-t-il une récompense digne du service rendu? Non assurément: Vous verrez que ces Républicains reviendront à leur état naturel. Dès qu'ils se virent délivrés des calamités d'une guerre malheureuse par une victoire complète & décisive, ils furent honteux, dit Saint-Evremond, de devoir leur salut à un étranger: *Et revêtant à la perfidie de leur naturel, ils crurent de devoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des Romains.* Est-il possible que les Carthaginois aient été capables d'une si noire ingratitude, & d'une perfidie si détestable que celle dont on les accuse à l'égard de Xantippe? On croit tout d'une nation sans foi, traître, perfide, & incapable de reconnoissance. Les Thessaliens, dont les Grecs nous représentent l'esprit, les mœurs & les inclinations avec des couleurs si noires, étoient de fort honnêtes gens en comparaison des Carthaginois. Si les Historiens Latins étoient les seuls qui eussent parlé de la fin malheureuse de Xantippe, nous douterions de ce qu'ils nous en apprennent: mais les Grecs tiennent le même langage. Ce que notre Auteur en avoit dit est perdu, il ne paroît pas seïon lui qu'on l'ait fait périr. *On donne, dit-il, une autre raison de la retraite de Xantippe: nous tâcherons de l'éclaircir en son lieu.* Ce qui prouveroit que les Carthaginois firent périr ce grand homme, c'est qu'on n'en a

plus oui parler depuis son départ de Carthage; n'est-ce pas là un bon préjugé contre le sentiment contraire? Appien & Zonaras nous en donnent de bonnes nouvelles. Cette victoire de Xantippe, disent-ils, causa sa ruine: car les Carthaginois, craignant qu'on n'attribuât à cet étranger toute la gloire de la défaite des Romains, & leur propre salut, jugèrent à propos de le renvoyer en son pais avec tous les honneurs que méritoit une action si digne de leur reconnoissance; ils lui firent de grands présens, & l'embarquèrent pour sa patrie sur une galère richement ornée, avec un ordre secret à ceux qui la commandoient de jeter cet excellent Officier dans la mer, avec tous les Grecs qui l'avoient accompagné dans cette guerre. Voilà qui est épouvantable. Ils l'envoient dans son pais comme une victime sans tâche, la parent, l'ornent pompeusement, la couronnent de bandelettes, & l'envoient noier à deux pas de là: comme si les services qu'il leur avoit rendus, eussent dû être enterrés & ensevelis dans les ténèbres de l'oubli par la mort de l'auteur de leur liberté. Cette imagination est ridicule, & me feroit douter de la vérité de ce fait, si la plupart des hommes, passionnés & fots, n'étoient accusés des mêmes allures. Il est de cela comme de certains Livres, ou de certaines brochures remplies d'affreuses vérités contre des hommes encore plus affreux, que l'on défend de lire, & de garder chez soi sous de grosses peines. On croit après ces défenses, qu'il n'en sera plus parlé, & que ces Livres ne perceront jamais les profondeurs des siècles à venir. Point du tout, l'immortalité leur est assurée par cela seul. Tacite nous apprend que rien ne le fait tant rire que l'impertinence de ceux qui croient, par une puissance de peu de durée, éteindre la mémoire de tous les siècles; car au contraire la censure, dit-il, donne une nouvelle autorité aux ouvrages, & tous les Princes étrangers, & les nôtres à leur exemple, qui se sont servis de cet artifice, n'ont rien fait par là qu'accroître leur honte & la gloire de leur ennemi.

Le traitement fait à Xantippe, est tout ce qu'on peut reprocher de plus honteux & de plus lâche. Cette infamie, étant faite par une délibération publique, tombe sur toute la nation: chacun a sa part de la honte, & la supporte avec peine; car outre qu'elle renferme la trahison & la perfidie, l'ingratitude doit sans doute être la plus difficile à digérer; comme étant le plus grand & le plus bas de tous les vices. Il y a des Auteurs qui parlent d'une autre façon de la fortune de cet Officier Lacédémonien. Ils diminuent un peu du crime des Carthaginois, sans pourtant ménager leur perfidie: car ils disent qu'on lui avoit donné pour s'en retourner un vieux bâtiment, tout à fait hors d'état de tenir la mer, & qu'ayant remarqué cette fraude, il la dissimula, monta sur un autre vais-

vaiffeau, & s'échapa d'un si grand péril.

Je foupçonnerois très-fort le fait des Carthaginois fur l'infortune de Xantippe, fi on ne les accufoit d'une perfidie infiniment plus odieufe, plus cruelle & plus atroce que celle dont je viens de parler. C'est Tite-Live qui nous l'apprend, ne le croira-t-on pas fufpect? Il l'eft infiniment fur l'article des Carthaginois, il ne l'eft pas moins fur celui des Gaulois: je ne vois aucun Auteur avant lui qui en ait fait mention. Zonaras & Diodore en paient, me dira-t-on, mais ces deux Hiftoriens ont écrit un affez long efpace après Tite-Live. Il fe peut qu'ils aient puifé tous les deux dans celui-ci, ou ils fe feront fuivis, fans s'informer plus amplement de la vérité de la chofe: encore les deux Auteurs ne font pas d'accord à l'égard du tems, voici le fait félon que Freinshemius le rapporte.

Il dit que les foldats étrangers, dont les Carthaginois s'étoient fervis pendant cette guerre, aiant demandé avec un peu trop de hauteur la récompense de leurs services, ils leur firent entendre qu'il y avoit des fonds ailleurs qui leur étoient destinés, pour leur donner des marques de leur reconnoiffance. Ils les firent embarquer, avec un ordre fecret au Commandant de la flotte de les débarquer dans une Ifle déferte, & de les abandonner à leur misérable fortune. Ils y furent mis, & ils y périrent tous de faim & de misère. D'autres Auteurs prétendent que cette affeufie perfidie fut commife longtems auparavant, & lors de la guerre des Syracufains contre Carthage.

On accuse les Républiques, avec beaucoup de raifon, d'avoir été de tout tems ingrates envers ceux de leurs citoyens qui leur avoient rendu les services les plus fignaux. Jamais aucune autre République de l'antiquité n'a mérité de plus grands éloges à l'égard de la charité & de la reconnoiffance que celle d'Athènes. Où font les Etats d'où il ne forte une infinité d'illuftres malheureux? Il n'en fut jamais aucun dans cette République, tant elle étoit généreufe & charitable. Les foldats cassés & rompus de vieillesse, ceux qui se trouvoient hors d'état de servir par leurs bleffures, ou par leurs infirmités, leurs femmes, leurs enfans, leurs neveux mêmes, & les veuves de ceux qui avoient été tués à la guerre, & les orphelins, étoient nourris & entretenus aux dépens du public, & même ceux dont les ancêtres en avoient mérité les graces. A-t-on jamais oui parler d'un peuple plus noble, plus grand, plus généreux, plus charitable & plus magnifique dans les récompenses accordées aux services rendus? Rome l'a-t-elle jamais surpassée, que dis-je, égalée fur ce point? Et cependant cette Athènes, si digne de notre admiration, ne fut pas exempte du reproche d'ingratitude à l'égard des grands hommes de toute efpece, & de ceux particulièrement à qui elle a dû fa gloire & son falut. C'est ici un terrible revers de la médaille.

Quel eft le Lecteur qui ne se sente pas rem-

pli d'indignation en lifant le traitement qu'elle fit à Themistocle? Après avoir défait l'armée innombrable des Perfes près de Salamine, ne se vit-il pas dans la triste néceffité d'aller chercher un azile auprès de ce même Xerxès, qu'il avoit défait, pour se délivrer des persécutions de son ingrate patrie, qui cherchoit à le faire périr? Et ce grand homme meurt misérablement dans un pais étranger. Semblables à la plupart des Princes & des Grands du monde, ces Républicains ne pouvoient souffrir que les Capitaines, qui leur avoient rendu les services les plus fignaux, leur en fissent toujours mention dans leurs discours. Ceux qui étoient fâchés d'entendre souvent parler Themistocle de ses actions, & de tout ce qu'il avoit fait pour la gloire & le falut de la République, penfoient tout de même que Sofie de Terence, que de leur en parler si souvent, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés. *Vous ne vous laissez pas*, leur difoit ce grand homme, *de recevoir du bien d'une même personne, & vous vous laissez de lui en entendre souvent parler.*

Les services de Miltiade furent-ils mieux reconnus que ceux de Themistocle? Un an après la bataille de Marathon, ce grand Capitaine est injustement condamné à une amende qu'il ne put paier, & meurt en prifon.

Peut-on lire fans horreur leur ingratitude envers Phocion, le plus fage & le plus homme de bien de son pais? Ne firent-ils pas le procès à huit de leurs Généraux après la bataille des Argineufes, pour n'avoir pas enlevé & enterré les morts, quoique la tempête qui survint ne le permit pas? Qui le croira? *Ces huit Généraux victorieux furent condamnés à mort par un même jugement*, dit Xenophon, *& six qui étoient préfens, exécutés.*

Les services d'Alcibiade furent-ils mieux reconnus que ceux des autres? Il fut accusé d'un crime qui ne fut jamais bien prouvé: l'on prétendoit qu'il étoit un de ceux qui avoient mutilé les statues de Mercure. Ce peuple, ridiculement fuperstitieux & inquisiteur, par une extravagance à peine concevable, après l'avoir mis au nombre des Généraux destinés pour l'expédition de la Sicile, fans confidérer qu'il étoit le seul de tous le plus capable & le plus propre pour la conduite de cette guerre, le rappelle follement, avec ordre de s'embarquer, lorsqu'il étoit à peine arrivé, & de se rendre à Athènes pour se justifier, & se disculper devant le peuple de l'injure faite à ce Dieu, qui étoit représenté à tous les coins des rues, ou à la porte de chaque maison, sous la figure d'une pierre quarrée ou cubique. Il n'eut garde d'obéir, & de se rendre dans un tel coupe-gorge, où l'on ne faisoit aucune différencé du foupçon du crime à la conviction, en matière de religion: car de tous les Etats du monde, Athènes surpassa les autres en fuperstitions les plus folles & les plus extravagantes, comme en injustices & en pieufes cruautés: témoin la mort de Socrate, qui surpassa tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. Tout cela sembleroit incroyable, si le barbare Tri-

bunal de l'Inquisition d'Espagne & celui de Portugal, encore plus furieux, ne nous faisoit voir quelque chose de plus affreux, & tout à fait opposé à l'esprit de l'Évangile. Pour revenir à Alcibiade, il jugea bien qu'on en vouloit à sa vie; il se retira à Lacédémone, & de là auprès d'Artaxerxès, comme avoit fait Themistocle, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit voir à son ingrate patrie combien il est dangereux de pousser à bout un homme de cœur, & d'une habileté peu commune, qui peut se vanger avec éclat. Elle eut tout lieu de s'en repentir, Alcibiade lui fit une si cruelle guerre, qu'elle fut trop heureuse de le rappeler, & de le voir revenir dans un tems où elle panchoit à sa décadence. Ce grand homme la remit dans sa première supériorité par ses victoires; mais elle revint bientôt dans son état naturel d'ingratitude & d'injustice: car après l'avoir délivrée des plus grands périls, on lui imputa la défaite d'un de ses Lieutenants, qui donna un combat contre ses ordres, & où il n'eut aucune part. Il fut obligé de s'exiler lui-même, & cet exil volontaire fut la cause de son salut, & celle de la perte de sa patrie. Thucydide représente l'état pitoyable où les Athéniens se trouvèrent réduits après l'exil de cet excellent Chef de guerre.

Mais pourquoi aller chercher des preuves si éloignées, pour faire voir que les Républiques ont été de tout tems ingrates envers les hommes du premier mérite? Athènes, Rome & Carthage n'existent plus; mais Venise & la Hollande sont encore sur pied, & selon toutes les apparences, le seront un très-longtems, parce qu'elles sont plus sages & plus équitables. Cette dernière République, sans parler de l'autre, nous pourroit fournir des exemples d'ingratitude & d'inhumanité qui la flétrissent un peu. Plusieurs grands hommes l'ont éprouvé. Le crime de Barneveld étoit un peu équivoque, & ceux qui furent exécutés avant lui n'étoient pas tous coupables: si Grotius, le plus célèbre & le plus grand homme de son tems, ne se fût échappé de prison, il n'eût pas été exempt du supplice. Les deux freres de Witt furent égorgés * & déchirés par la populace: quels services

n'avoient-ils pas rendus à la République? La mort de ces deux zelés Républicains me fait souvenir d'un secret historique qui a, ce me semble, échappé aux Historiens qui ont écrit des affaires des Hollandois: je le tiens d'un Colonel des troupes de l'Empereur. Il me dit que le feu Comte de Tilli lui racontoit un jour, qu'étant de garde en ce tems-là sur la place des prisons de l'Hôtel de Ville, où étoit un de Witt, dont le frere devoit venir le prendre en carosse pour le mettre en liberté, qu'étant là, dis-je, pour empêcher que la populace animée par ceux du parti du Prince d'Orange, ne lui fit aucune insulte, ce Prince lui envoya plusieurs ordres réitérés de se retirer avec son escadron, dans un tems où il paroissoit qu'il devoit y rester pour contenir une foule de peuple qui s'étoit assemblée sur la place. Il soupçonna quelque mauvais dessein, & comme il craignit qu'on ne lui imputât ce qui pouvoit arriver, il ne voulut jamais abandonner son poste qu'il n'eût un ordre par écrit du Prince d'Orange. On fut obligé de lui en envoyer un, qu'il eut la sage précaution de prendre & de garder: vingt-tinq ans après les Messieurs des Etats, aiant réfléchi sur cette démarche du Comte, lui en demandèrent la raison, & bien lui valut d'avoir encore cet ordre à montrer: car sans cela, dit-il, je me fusse vu dans un très-grand péril de la vie, l'on ne parloit de rien moins que de me faire mon procès. C'est une chose surprenante, de voir les plus grands hommes & les meilleurs Citoyens persécutés & exposés sans cesse, & perpétuellement, à la rage de leurs envieux, & mourir presque tous de mort violente. Quand même on les accuseroit sur quelque fondement, je veux même que leurs crimes fussent avérés, s'ils ne tendent pas à la tyrannie & à l'oppression de la liberté, il me sembleroit très-juste d'adoucir & de plier les loix en leur faveur, de les rompre même, plutôt que de s'y conformer; car c'est en ce cas que l'extrême sévérité devient une extrême injustice. L'indulgence en faveur des hommes extraordinaires, est plus utile à l'Etat que l'exemple des châtimens. La première change les coupables en les gagnant, & l'autre est moins capable de nous corriger, que de

* Mr. le Chevalier de Folard est trop équitable pour alleguer un pareil exemple, s'il eût été mieux instruit. Ce fait ne prouve rien contre la République de Hollande, comme il l'a crû, puisque les Souverains n'en eurent aucune part à la mort des freres de Witt, & qu'il ne fut pas en leur pouvoir d'empêcher le massacre de ces deux illustres Citoyens. Le peuple animé par les partisans de la maison d'Orange, immola à sa fureur ces zelés Républicains, comme tout le monde sait; & on ne peut charger le corps de la République d'une action qui fit horreur à tous les gens de bien. Pour ce qui est du secret Historique que l'Auteur tient d'un Colonel des troupes de l'Empereur, nous ne ferons pas difficulté de dire que cet Officier lui en a imposé sur toutes ces particularités. Le feu Comte de Tilli peut lui avoir dit qu'il étoit de garde le jour du massacre des freres de Witt, mais ce Colonel a ajouté le reste, comme on peut s'en convaincre en lisant les *Annales des Provinces-Unies* par Mr. Bagnage, 10. Corneille de Witt n'étoit point dans les prisons de l'Hôtel de Ville, mais dans les prisons de la Cour, ainsi l'Escadron des gardes devoit être posté dans un autre endroit que celui où on le place

pour contenir le peuple. 20. Le Prince d'Orange n'étoit point à la Haye, mais à la tête de l'armée, par conséquent il ne pouvoit envoyer de si loin les ordres réitérés pour faire retirer la cavalerie. Le Comte de Tilli quitta son poste sur l'ordre qu'il en reçut de quelques Députés des Etats, aillarmés du bruit qui s'étoit répandu que les pécheurs de Scheveling & les paisans de la campagne accouroient en grand nombre pour piller la Haye & profiter de la confusion qui y regnoit. Les ennemis de Mrs. de Witt employèrent cet artifice pour éloigner la cavalerie, qui mettoit obstacle à leur dessein. 30. Il est faux que le Comte de Tilli ait jamais été recherché sur cette démarche, & qu'il ait eu besoin de procurer l'ordre qu'il reçut de se retirer. Ces circonstances sont de l'invention du Colonel. Mr. le Chevalier de Folard aime la vérité & il fait profession de la dire dans toutes les occasions; ainsi il ne peut desaprouver cette remarque. On auroit volontiers retranché cet article de sa note, si on eût osé prendre cette liberté sans la permission, Note de l'Éditeur d'Amsterdam.

(a) Une action si brillante & si extraordinaire, dans un pais étranger, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie & de la calomnie: au lieu que dans son pais, où l'on a des parens & des amis pour aider à les repousser, ils sont beaucoup moins redoutables. On donne encore une au-

de nous revolter, & de nous remplir d'indignation & de fureur contre un peuple, ou un Prince fanatique, sottement superstitieux, qui condamne au dernier supplice, ou qui se défait des hommes extraordinaires qui lui ont rendu les plus grands services, & qui sont capables de le tirer des plus grands embarras: car cette espèce d'inquisition établie dans les Etats, ou qu'on cherche à établir, est la plus forte machine & le moien le plus assuré pour causer les plus grandes révolutions, & les conduire à leur perte. L'on peut dire, sans craindre de se tromper, que la superstition perdit Athènes; car dès qu'on vouloit faire périr un grand homme, on l'accusoit d'impiété ou d'irréligion. Si les gens de guerre, où les hommes d'Etat, eussent été exemts de cette recherche à Athènes, elle eût été très-longtems debout. On ne remplace pas aisément les bons sujets, lorsqu'on n'use pas d'indulgence à leur égard: au lieu qu'en leur pardonnant on en peut tirer de grands services. Alcibiade ne fut pas plutôt chassé de son pais, qu'on s'aperçut bientôt qu'il ne pouvoit être remplacé de personne: il est aisé de nommer d'autres Généraux à la place des bons; mais le titre ne fait pas qu'un homme soit plus habile: & pour finir par une maxime de M. de Turenne, dix mille livres de rente accordées de plus à un Officier sans aucun mérite, ne le rendent pas plus brave, plus éclairé, & plus capable de commander: ces sortes de grâces mal appliquées ne deshonnorent pas seulement le Prince qui les donne, mais elles produisent encore cet effet, qu'elles abattent le cœur & le courage de ceux qui en sont véritablement dignes.

(a) Une action si brillante & si extraordinaire, peut mis en butte aux traits mordans de l'envie.] Bayle dit que trois choses empêchent l'envie & la jalousie; la grace de Dieu, le défaut des qualités dignes d'envie, & un grand fond de stupidité. S'il faut que la Divinité intervienne dans la première par un miracle & une merveille de sa toute-puissance, pour arrêter & nous garantir des traits mordans de cette passion, c'est recourir à des remèdes surnaturels que Dieu s'est refusé à lui-même en ce monde, & en attendant l'exécution de sa volonté la vertu aura beaucoup à souffrir.

A l'égard de la seconde, je la tiens fausse, & la dernière encore plus: puisque nous voions tous les jours que les sots de la première classe les plus renommés, & les stupides les plus avérés par leurs dits & par leurs faits, vont plus grand train à la fortune & aux plus grands honneurs, que les hommes du premier mérite & à grands talens.

Il faut conclure de là, que la sottise & la stupidité sont dignes d'envie & de jalousie, & que ce sont deux qualités très-respectables dans presque toutes les Cours des Princes. Cela se remarque dans les gens du monde, & dans les gens d'Eglise, qui sont mille fois plus avides & plus ambitieux que les autres dans leur espèce d'ambition. Il ne faut ni esprit, ni vertu pour cela. Ce sont des sentinelles qui se mettent en faction constamment & perpétuellement, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, jusqu'à ce que la fortune en prenne pitié, & les relève de sentinelle pour en mettre d'autres en leur place, à la porte ou dans l'antichambre, & alors ceux-ci sont enviés tout comme les autres qui ont fait le même métier.

Les Cours des Princes ne sont pas toutes remplies de ces sortes d'individus, il y en a qui raisonnent d'eux-mêmes, qui parlent, qui agissent, & qui se remuent avec une vivacité & une ardeur extraordinaire, qui bien loin d'être sots & sans esprit, comme les autres, sont au contraire très-fins, très-subtils & très-déliés; on ne voit chez eux que belles qualités. Mais la fortune, en les élevant, fait tomber le masque, & c'est alors que l'on voit à découvert & à nud les défauts & les vices qu'ils tenoient auparavant à la chaîne; ils ne se montrent pas cependant d'un seul coup, mais par degrés selon le besoin. Ils mettent encore en campagne plusieurs passions & plusieurs vices qu'ils avoient eu grand soin de couvrir & de cacher avant leurs grands sauts de fortune, ou qu'ils ne croioient pas dans eux, ou qui naissent par je ne sai quelle fatalité contagieuse attachée à l'air de la Cour. Ils les mettent alors en usage, & les font cingler à pleines voiles, pour aller plus loin au préjudice des autres. Si l'on y prend garde, toutes ces passions & tous ces vices ont leur principe dans l'envie, qui les traîne tous à sa suite, c'est elle qui règle & qui dispose toutes les machines pour ruiner & pour renverser la fortune de ceux dont ils craignent le mérite & la concurrence.

Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que ceux qui sont au timon des affaires du Gouvernement, & qui connoissent parfaitement les ruses & les subtilités de cette passion, sont toujours plus nouveaux dans les pièges qu'on leur tend contre les gens de mérite les plus dignes d'être enviés; & ceux-là même, qui les ont tendus aux autres avant leur élévation, s'y trouvent pris; tant les hommes sont peu en garde dans le mal qu'on dit d'autrui, & tant au contraire ils sont déliés dans le bien: car il faut plus de ruses & d'artifices pour

autre raison de la retraite de Xantippe. Nous aurons ailleurs une occasion plus propre de dire ce que nous en pensons.

Les affaires d'Afrique aiant pris un autre tour que les Romains n'avoient espéré, on pensa tout de bon à Rome à remettre la flotte sur pied, & à tirer de danger le peu de troupes qui s'étoient échappées du naufrage. Les Carthaginois, au contraire, pour se soumettre ces trou-

pes

faire passer celui-ci, que l'autre. Combien s'en trouve-t-il peu du caractère de ceux dont parle la Motte le Vayer, *qui mesurent les vertus au pied de l'envie, comme ceux qui prennent les dimensions des corps par leur ombre.* J'ai lu quelque part dans Voiture, que c'étoit sur ce pied-là que le premier Ministre du Roi d'Espagne en usoit, & qu'il lui avoit dit qu'il ne jugeoit jamais plus avantageusement d'un sujet, que par le mal qu'on lui en disoit avec peu de certitude, & qu'à mesure que le nombre des calomnieurs grossissoit pour le perdre, il avoit plus d'estime pour lui, & plus de curiosité pour le bien connoître; qu'il n'y avoit rien de plus sûr pour déterrer la vertu, & la distinguer de la foule, & que c'étoit là sa bague de devinatoire, & sa lanterne pour trouver le mérite caché.

Combien de fourbes & d'envieux les Princes ou leurs Ministres ne découvroient-ils pas par le moien de cette lanterne? Celle de Diogene ne valut jamais rien; il ne trouva jamais un homme de bien, au lieu que l'autre en rencontroit toujours avec la sienne, & l'envie qui le cache, qui le couvre, & qui l'obscurcit de ses vapeurs les plus noires, lui servoit elle-même de guide sans le savoir.

Ce sage Ministre ne se servoit jamais mieux de sa lanterne, que lorsque les ténèbres étoient bien épaisses, & la cabale grosse & bien ameutée contre ceux qu'elle vouloit perdre. Ces sortes de complots, que l'envie forme, sont fort ordinaires dans les Cours & chez les Grands du monde. C'est de toutes les batteries des envieux la plus redoutable, & contre laquelle la prudence la plus raffinée n'a point de précaution à prendre, tant l'envie est ingénieuse contre la vertu qui nous pèse & nous incommode.

Le même Auteur, que nous avons déjà cité, avance une chose qui a tout l'air d'un sophisme: *Tant s'en faut, dit-il, que l'envie soit un vice: qu'au contraire elle est très-familière de la vertu.* Je ne vois rien de plus faux que cela, l'envie est un très-grand vice, & très-oppoé à la vertu, à moins qu'il ne veuille dire que les envieux sont à la suite de cette vertu, comme les Archers à celle d'un innocent qu'on va pendre sur leur témoignage. A deux pas de là l'Auteur ne laisse pas de se contredire, car il nous dépeint cette envie comme une *Mégère qui nous fait voir le champ d'autrui toujours plus fertile, & qui seroit capable, dit un Père, de rendre le Paradis un Enfer à cause de la*

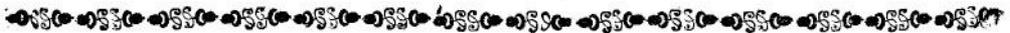
gloire commune, si on y pouvoit entrer avec cette furieuse passion. Voilà son envie, très-familière de la vertu, une passion & un vice très-furieux plutôt qu'une vertu. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de gens de mérite, dont on ne sauroit craindre ni redouter la concurrence, & qui luttent au contraire sans cesse contre la mauvaise fortune: ne voit-on pas, dis-je, ces gens-là négligés & persécutés, par pure haine contre les talens & les qualités dignes d'estime? Mais c'est bien pis lorsqu'on se ligue contre les hommes extraordinaires qui ont rendu des services importants à leur patrie, ou qui sont capables de leur en rendre. Ces sortes de complots sont très-redoutables lorsque le parti est puissant, & que les femmess'y fourrent. Les moiens dont on se sert sont souvent très-ridicules & très-grossiers, & ne laissent pourtant pas de réussir. Quoi de plus mal imaginé que ceux qu'on emploia contre le feu Maréchal de Catinat? On se mit en tête de le faire passer pour fou, c'étoit cependant le plus sage de tous les hommes. N'étoit-ce pas l'attaquer par le côté le moins abordable? Et cependant cette extravagante machine fit le coup contre ce grand homme.

La disgrâce du feu Marquis de Feuquières eut une cause moins ridicule, quoique sans fondement; il n'alla pas si loin que l'autre dans les honneurs de la guerre, mais j'oierois presque assurer qu'il eût égalé, & peut-être surpassé le Maréchal en grandes actions, si une cabale n'eût conjuré la perte de cet excellent Officier, l'homme du monde le plus capable de commander nos armées. Je n'en ai guères vu de plus habile, de plus appliqué, & d'une valeur plus épurée. L'envie se mit en campagne, armée de toutes les calomnies qu'on puisse ranger en bataille contre un mérite de cette force. Il succomba, & se retira très-sagement; s'il eût dépendu de ses envieux, ils l'eussent fait noier comme Xantippe. J'ai un exemple qui vient tout à propos, que nous n'enverrons point à une autre occasion. Il roule sur ces sortes de machinations, je l'ai trouvé dans la vie de l'Empereur Sévère Alexandre. L'Auteur dit que *divers méchans, qui s'étoient ligués ensemble pour tromper Alexandre, eurent d'abord l'adresse de surprendre par leurs intrigues l'esprit du jeune Prince, jusqu'à lui faire éloigner les personnes qu'on avoit mis auprès de lui; mais il eût assez de prudence pour reconnoître aussi-tôt leur malice: il les chassa, les fit même mourir du dernier supplice par le jugement du Sénat,*

pes là mêmes, faisoient le siège d'Aspis: mais elles se défendirent avec tant de courage & de valeur, qu'ils furent obligés de se retirer. Sur l'avis qu'ils reçurent ensuite que les Romains équipotent une flotte qui devoit encore venir dans l'Afrique, ils radoubèrent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs; & quand ils en eurent deux cens, ils mirent à la voile pour observer l'arrivée des ennemis.

Sénat, & s'attacha immuablement à ceux qui étoient capables de le faire régner avec justice & avec honneur. Belle leçon pour les Souverains, & très-digne d'être imitée, pour couper court aux complots des envieux contre les hommes du premier mérite, d'une vertu éprouvée, & choisis d'entre les plus sages d'un Etat pour leur éducation: Combien y en a-t-il peu qui découvrent la profondeur de la fourbe? L'Histoire est toute parsemée de ces sortes de conjurations. L'on remarque que celles, qui sont les plus grossières & les plus mal fondées, sont celles qui réussissent le mieux, comme il arrive ordinairement à la guerre que les attaques par le côté le plus fort, sont celles par où l'on est le plus souvent emporté, parce que l'ennemi ne peut croire qu'on ose tenter par cet endroit, & sur ce fondement il dimi-

nué les précautions, on n'en prend aucune. Le Maréchal de Catinat fut pris par le côté de la sagesse, qu'on ne croioit pas insultable sans folie. Je ne trouve que Cimon dans l'antiquité, qu'on ait pu faire passer pour insensé, car je ne crois pas qu'on se servit de cette machine contre Xantippe; mais cette réputation ne dura pas longtems. Les Athéniens, dit Valère-Maxime, éprouverent bientôt toute l'utilité de cette même folie par les grandes actions, & par la sagesse de ses conseils: c'est pourquoi, continué-t-il, il força ceux qui l'avoient cru fou, de s'accuser eux-mêmes de folie. *Heureux les Etats, dit Dacier, qui sont gouvernés par de tels foux.* Heureux encore les Généraux, qui en ont le plus de besoin, de s'en servir & de les écouter: sauf à les envoyer noier comme Xantippe, après le service rendu.



OBSERVATIONS

Sur la bataille du Consul Régulus contre Xantippe.

§. I.

Fortune inégale de Régulus. Caractère des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique.

J'Entre dans l'examen d'une bataille fameuse, & qui nous fournit une infinité d'instructions solides. Nous les tirerons des fautes du Général Romain, autant que de l'habileté & de la bonne conduite de celui des Carthaginois.

Quoique le premier ait gagné trois batailles, (car dans celle d'Ecnome il entre en partage de gloire avec son Collègue,) ceux qui savent distinguer un fait d'intelligence d'avec un fait de hazard, ne concluront pas de là qu'il fût un Capitaine fort au dessus du médiocre: il y en a beaucoup qui en gagnent, qui sont au dessous. Régulus ouvrit sa première campagne par un combat témérairement engagé, & où il fut battu: la honte de sa défaite lui fit réparer son honneur & ses pertes: la victoire fut, à la vérité, peu complete; mais c'est tout ce que l'on pouvoit attendre de lui dans un tems où les autres perdent le jugement, & par là toute espérance; & Tyndaride vit dans un même jour les Carthaginois vainqueurs, & vaincus tout ensemble, en très-peu de tems.

L'affaire d'Adis mérite nos éloges, soit du côté de l'art, soit du côté du courage, c'est

c'est, en un mot, une affaire toute de conduite, très-bien embarquée, & digne d'un Capitaine habile & expérimenté.

On fera sans doute un autre jugement de la bataille que le même Consul livra contre Xantippe, qui fait le sujet de ces observations. Il la perdit, & avec elle tout ce qu'il s'étoit acquis de gloire & de réputation dans les précédentes : mais sa vertu resta toujours ferme & inébranlable, parmi cette multitude de malheurs qui suivirent la perte de sa liberté. On ne vit jamais un si grand courage dans un Romain. Jamais Citoyen ne fit paroître un si grand zèle, ni tant d'amour pour le bien & la gloire de sa patrie, & je doute que Rome ait jamais produit un si honnête homme.

S'il fût tombé en tout autres mains que celles des Carthaginois, bien loin de mourir d'un supplice aussi cruel que celui qu'on lui fit souffrir, s'il faut s'en rapporter à ce que les Historiens nous en disent, on eût respecté ses malheurs par le seul éclat de ses vertus; mais que pouvoit-il espérer d'un peuple qui n'en connut jamais aucune, d'un peuple qui étoit en mépris à tous les autres, fourbe, cruel, sans foi, & ingrat au-delà de tout ce qu'on peut dire, d'un peuple en un mot qui ne conservoit sa liberté que par le courage & la vertu des autres, & par des forces empruntées, qui faisoit mourir ses Généraux du dernier supplice, & qui honteux de devoir son salut à un étranger, envoie noier ce même Xantippe, qui venoit de le lui procurer par sa victoire? C'est Arrien qui nous apprend cette nouvelle. Polybe nous promet de nous l'apprendre, il ne nous en dit pourtant pas un mot, non plus que de la fin d'Attilius Régulus; ce qui me fait soupçonner qu'il y a quelque lacune dans les endroits où ces deux circonstances auroient dû trouver leur place.

Dans un misérable état où l'on désespère de toutes choses, dit Saint-Evremond, on prend confiance en aurui plus aisément qu'en soi-même; ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers vinrent céder à la nécessité, & les Généraux s'abandonnèrent à la capacité de Xantippe. En effet cet Officier leur avoit fait voir leurs bévûes & la cause de leurs défaites, en même tems qu'il leur offroit les moïens de les réparer.

Qui ne sera surpris, en lisant ce passage, & plus encore ce que Polybe rapporte du discours de cet étranger en plein Sénat, qui l'écoute, & qui lui applaudit, de voir des Généraux ignorans, sans expérience, & par conséquent présomptueux & entêtés de leur mérite, qui l'écoutent & ne lui applaudissent pas moins, & qui sans envie, sans jalousie, & sans honte, s'abandonnent à la capacité de Xantippe, fermant les yeux sur ce qu'il est, & ne les ouvrant que sur ce qu'il fait? Ils se reconnoissent inférieurs à lui, & par là ils le jugent digne de les commander : cela est certainement admirable, & d'autant plus surprenant, que l'Histoire ne nous apprend rien de semblable, ni rien d'approchant.

C'est l'ordinaire des Républiques de recourir aux hommes vertueux dans leurs plus grandes infortunes; mais il est très-rare, ou pour mieux dire, il ne s'est jamais vû qu'on aille les prendre dans les emplois les plus subalternes de la milice, que ce choix tombe sur un étranger, & que le Sénat, l'armée & les Généraux en paroissent très-contens & très-satisfaits. Encore une fois, je ne vois rien de plus étonnant. Dans un Etat Monarchique, cela seroit un prodige. Ceux mêmes, qui seroient les auteurs de tous les maux de la guerre la plus dévastreuse, dussent-ils se sauver eux & leur patrie par l'esprit & le courage d'un tel homme, se garderoient bien de lui laisser prendre une telle volée. Ils cabaleroient, ils intriguerient, & n'oublieroient rien pour l'accabler & le renverser. L'Histoire fourmille d'exemples de cette injustice. En voici un de fraîche date.

Si feu M. de Vendôme, qui étoit aussi bon François que grand Capitaine, quoique ses ennemis en disent, eût passé l'Adigé en 1706, plutôt que de s'en couvrir contre M. le Prince Eugène, qui le réduisit à rien, en lui donnant jalousie par tout, cet-

te campagne le combloit de gloire & fauvoit l'Italie, parce qu'il eût combattu avec ses forces réunies & en masse, & dans un terrain très-avantageux, comme certaine personne lui avoit proposé. Cette occasion manquée, l'ennemi traverse encore le canal Blanc, autre occasion encore plus favorable. Jamais armée ne se trouva mieux postée pour se faire battre, que celle du Prince Eugène : sa défaite étoit inévitable, nulle ressource dans le terrain, nulle retraite à espérer, entre deux rivières impraticables, & de vastes & profonds marais à dos, comme la même personne lui fit remarquer. Il y avoit au contraire des avantages infinis pour M. de Vendôme, soit dans le terrain, soit dans l'ordonnance de son armée. Pour avoir manqué une si belle occasion, qui ne s'échapa que trop vite, & qu'il falloit saisir tout aussi-tôt, nous éprouvâmes, peu de tems après, tout ce que la mauvaise fortune peut faire sentir de plus funeste : on entend bien que je veux parler de l'événement de Turin. Fut-il jamais arrivé sans cette faute ? C'est avec regret que je la lui attribue ; mais on ne peut excuser la trop grande complaisance, & la déférence aveugle qu'il avoit aux conseils timides & pernicieux de deux ou trois personnes qu'il appelloit ses amis : prétendus amis aussi faux, aussi doubles, & aussi malhabiles qu'il en fût jamais, qui le jouèrent & le trompèrent toujours, qui lui firent perdre par timidité, ou par malice, ou par d'autres motifs à nous inconnus, une infinité de bons momens, dont un seul étoit capable de le mettre au dessus de tous les Capitaines de son siècle, & de terminer une guerre si difficile & si obstinée. Qu'on ne me dise pas que ces sortes d'entreprises étoient incertaines & trop hazardeuses, rien de plus simple, & de plus aisé, comme il le reconnut lui-même. Cette négligence impardonnable, & très-pardonnable à tout autre qu'à lui, fut moins un acte de sa volonté, que l'effet d'une timidité de tempérament, qui lui prenoit quelquefois, & qui ne lui permettoit pas de résister contre les détours de rhétorique de ses faux amis, gens qui s'opposoient éternellement à toutes ses entreprises, & qui l'empêchoient, & de faire triompher ses lumières, & de s'aider de celles de ses véritables amis, qu'il ne connut jamais.

Combien de si ne pourrais-je pas citer sur les autres comme j'ai fait sur celui-ci, & qui valoit infiniment plus, si cette digression, qu'on me pardonnera peut-être, par le curieux qu'elle renferme, n'étoit déjà que trop étendue ? Revenons à notre sujet.

§. II.

Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois.

LE Consul Romain, averti que les ennemis étoient en campagne, quitte les montagnes & se répand dans les plaines : car lorsque deux armées marchent dans les mêmes intentions, elles sont bientôt en présence.

Celle de Carthage étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphants. Ceux-ci formèrent une ligne (2) sur tout le front de l'infanterie (3), disposée en phalange parfaite, selon la méthode des Grecs, dont les Carthaginois & tous les autres peuples n'étoient pas beaucoup éloignés. La cavalerie fermoit les aîles de cette phalange.

Le corps de l'infanterie étrangère (4), fut placé entre la cavalerie de la droite (5), & celle de la phalange sur la même ligne. Les armés à la légère étoient à la gauche (6) de la cavalerie, partagés par pelotons (7), entre les distances des escadrons, selon la coutume des Grecs, que les Romains ne prirent qu'après la bataille de Cannes : c'est un peu bien tard pour des hommes si éclairés & si alertes à prendre des autres peuples ce qu'il y avoit de bon à imiter. Notre Auteur ne dit pas formellement que cette infante-

rie fut enchassée par pelotons entre les intervalles des escadrons de la gauche. Il dit seulement qu'ils furent mis avec la cavalerie ; mais comme j'ai déjà dit plus haut que les Grecs , comme les autres peuples , entreméloient ordinairement cette sorte d'arme parmi leur cavalerie , il est hors de doute que Xantippe observa la même méthode : aussi les distribuë-je de la sorte.

Le Grec habile avoit deux bonnes raisons d'en user ainsi : la première étoit fondée sur l'inutilité de cette infanterie légère entre les éléphants & les pesamment armés ; la seconde étoit d'accabler la droite des Romains par ce mélange d'armes , de la dépouiller de sa cavalerie , de tomber ensuite sur les flancs de l'infanterie de cette aîle , de les prendre à dos , & de les environner de toutes parts par sa cavalerie : de telle sorte qu'ils ne pussent lui échaper , pendant qu'il les attaqueroit de front par son infanterie & ses éléphants. Par là il les obligeoit de faire front des deux côtés , & rendoit les armés à la légère inutiles , forcés qu'ils étoient de remplir les distances d'entre les colonnes , déjà trop resserrées , contre des éléphants qui en fussent sortis , si elles eussent été plus écartées les unes des autres. Encore ne fai-je si en les écartant on eût dû s'attendre à un succès plus heureux. La raison de cela est , que Xantippe n'avoit jamais compté que sa cavalerie pût rompre l'infanterie Romaine ; elle étoit trop bien ordonnée , & sur une trop grande profondeur , pour rien craindre d'un effort de cavalerie , quelque déterminée qu'elle pût être. Son dessein étoit seulement de faire jeter les légèrement armés dans les distances des colonnes , pour que les éléphants eussent moins d'issuës ; & si ceux-ci venoient à fortir , de les rejeter sur les légions par le moien de sa cavalerie qui se trouvoit à leur dos. Tous ces raisonnemens sont fort sensés , & d'un Capitaine qui prévoit ce qui peut & doit arriver , par la disposition & les fautes de son ennemi.

Régulus avoit quinze mille hommes d'infanterie , & trois cens chevaux. Il distribua les armés à la légère (8) , selon la coûtume Romaine , sur une ligne en front des légions , & les opposa aux éléphants , persuadé qu'en les harcelant de tous côtés par ses velittes , il les détourneroit sur l'ennemi ; mais comme il n'étoit pas trop assuré de les chasser avec cette seule arme , & de garantir le front de son infanterie du choc de ces animaux , il changea dans sa disposition : quoique ce ne fût guères la coûtume Romaine du tems de la première guerre Punique , il crut devoir fortir des règles pour ce coup-là ; il la rangea donc par colonnes , avec de très-petits espaces entr'elles ; ce qui gâta tout , comme on le verra bientôt. Je me fers de ce terme de colonnes , parce qu'en effet c'est le véritable , & constamment le texte le désigne : c'est-à-dire , que le Général Romain mit *les compagnies les unes à la queue des autres*. Cela est clair , mais dans ce qui suit il ne l'est pas tant qu'on ne puisse bien s'y méprendre : *de cette manière* , dit notre Auteur , *le corps de bataille fut moins étendu , mais plus épais*. La hauteur ne devoit rien diminuer de l'étendue du front de son infanterie , si Régulus ne fit autre chose que de ranger les manipules à la queue les uns des autres , les Princes derrière les Hastaires , & les Triaires à la queue des Princes sur une même ligne droite. Il ne faut nullement douter qu'il n'eût diminué & trop resserré les espaces d'entre les colonnes , (9) , à moins qu'il n'eût doublé les files des manipules. Quoiqu'il en soit , il considéra moins la phalange qu'il avoit en tête ; que les éléphants , dont il pouvoit être rompu ; car en resserrant trop les intervalles d'entre les colonnes , il ôtoit tout moien à ces animaux de fortir & de s'échaper par les vuides d'entre ces corps , & réduisoit ces animaux à s'ouvrir un passage à travers les légions , & à leur passer sur le ventre : s'il s'imagina pouvoir les détourner , à l'aide de ses gens , & les faire revirer sur les ennemis même , par le moien de ses frondeurs , il raisonna très-peu juste , ou du moins sur une chose très-incertaine : outre qu'il étoit bien plus aisé à

ses velittes de les chasser dans une route qu'on leur eût tracée d'avance entre les espaces des colonnes, que de les faire rebrousser.

A cette faute près, mais grande & capitale, on peut dire que cette disposition du Romain à son infanterie, est au dessus de celle du Grec. C'est peut-être, ce qu'à certains égards, l'esprit & l'intelligence de l'infanterie peuvent imaginer de plus simple & de plus sensé, & en même tems de plus profond. Encore une fois, je tiens cet ordre de bataille unique, & jusqu'alors inconnu : car les Grecs, qui connoissoient la colonne, ne l'ont jamais portée si loin. Varron, ou pour mieux dire, son Collègue, l'imita à la bataille de Cannes, & se fit battre, comme chacun fait, pour être tombé dans les mêmes défauts que Régulus, & pour avoir même enchéri sur ses fautes. Scipion, plus habile & plus profond dans l'infanterie, trouva cette manière de se ranger & de combattre si belle & si admirable, qu'il s'en servit contre Annibal à Zama : mais il se garda bien de tomber dans les fautes de ceux qui l'avoient précédé.

Je m'étonne que Régulus, qui pensa si bien à son infanterie, hors les distances de ses colonnes, soit tombé si lourdement dans la disposition de sa cavalerie (10). Il la partagea sur les ailes des légions, sans faire réflexion qu'elle étoit en trop petit nombre pour oser soutenir un seul instant contre celle de l'ennemi. Trois cens chevaux contre quatre mille, la partie n'est pas égale : s'il crut être en état d'y résister, cela n'est pas concevable dans un homme sensé.

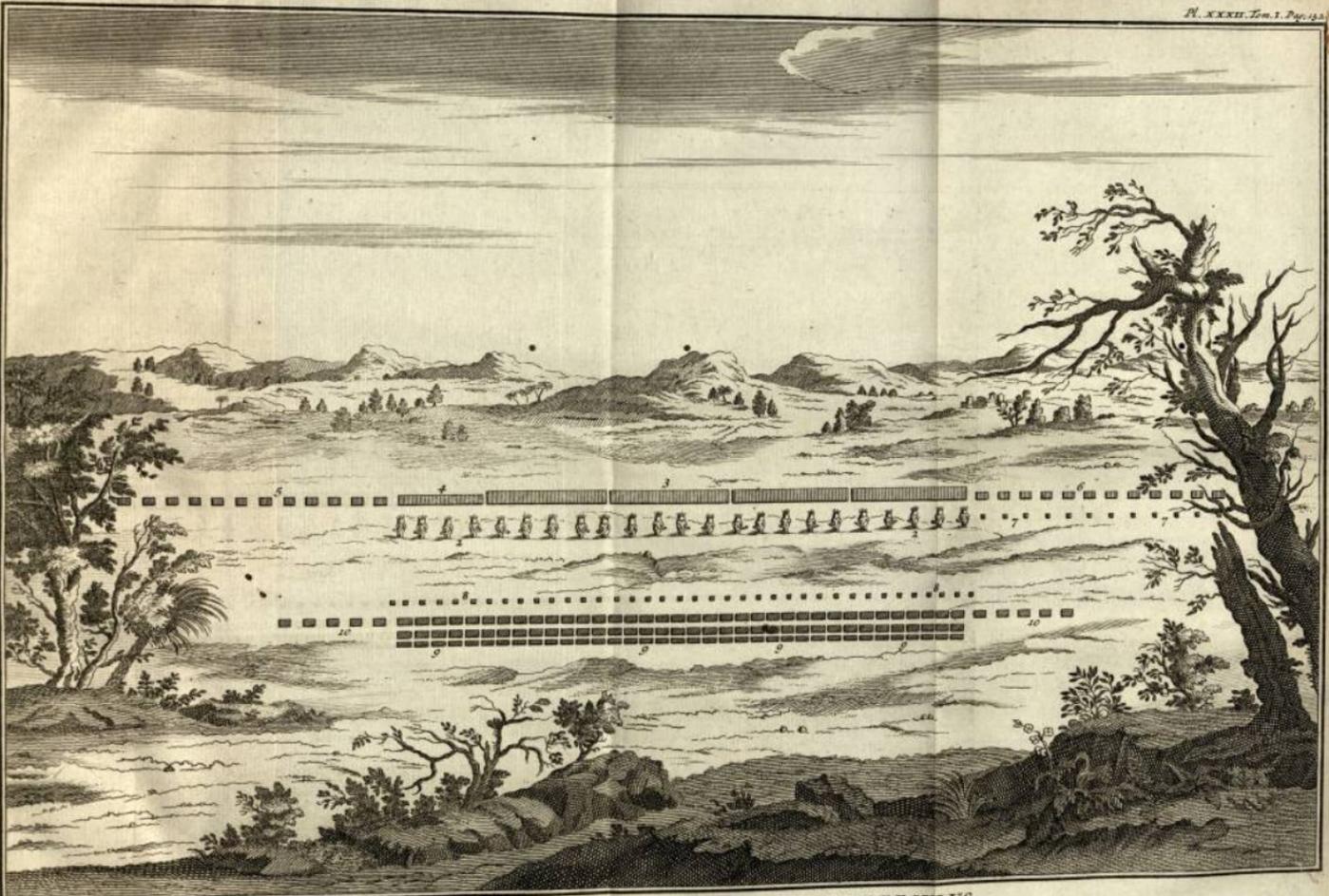
Les deux armées étant dans cet ordre, elles en vinrent aux mains. La cavalerie Romaine fut aisément rompuë & emportée hors de ses ailes par celle des Carthaginois, il n'y a pas de quoi s'étonner. Cette cavalerie en fuite, l'ennemi tourne rapidement sur l'infanterie, la prend en flanc & à dos, & l'enveloppe de toutes parts ; mais parce qu'elle étoit bien ordonnée & par colonnes, elle fit front de tous côtés, sans rien craindre de ses attaques. Comme les intervalles d'enre les colonnes étoient trop petits pour laisser un passage aux éléphants que les velittes chassoient devant eux, & harceloient avec toutes sortes d'armes de jet, ces animaux furieux de leurs blessures, bien loin de revirer sur leurs propres gens, comme le Général Romain se l'étoit imaginé, allèrent toujours leur chemin, & tombèrent sur les légions, qu'ils ouvrirent de toutes parts. Tout le mal vint de ces animaux, & non de la cavalerie, qui n'eut garde de choquer de droit fil la queue des colonnes, où étoient les Triaires armés du *Pilum*, qui étoit une arme de longueur assez semblable à nos pertuisannes, trop redoutable à la cavalerie pour oser en approcher.

La gauche de l'infanterie Carthaginoise survenant là-dessus, fit un carnage horrible, & acheva ce que les éléphants avoient commencé. Il n'en fut pas de même à la droite de leur infanterie : la gauche des Romains lui tomba dessus avec tant de vigueur, que les étrangers soudoiés furent renversés, mis en fuite, & poursuivis jusques dans leur camp.

§. III.

Bataille.

Cette bataille est à mon sens une des plus remarquables de l'antiquité. Elle n'a pas le brillant de celles qui se donnent entre deux grandes & nombreuses armées ; on veut, pour rendre une action plus illustre & plus recommandable, que ces armées remplissent les grandes plaines, & même au-delà, comme si le nombre dans les deux partis augmentoit la gloire du victorieux, & la honte du vaincu : cela est absurde. Cependant cette victoire de Xantippe décida du salut de Carthage ; car si les Romains eussent vain-



BATAILLE DE TUNIS ENTRE XANTIPPE ET REGULUS.

vaincu, l'Afrique ne tenoit plus qu'à un filet, & la Sicile à rien. En effet n'eût-il pas fallu que les Carthaginois abandonnassent celle-ci pour sauver l'autre, qui n'eût pu éviter sa ruine? Jamais Carthage n'eût pu s'en tirer. Toute la puissance de Rome n'eût-elle pas fondu sur elle? Les Carthaginois avoient-ils des places capables d'arrêter les victorieux? Aucune: rien n'empêchoit les Romains d'assiéger Carthage. L'Afrique ne tomboit-elle pas avec elle? Les Romains étoient presque les maîtres de la Sicile lorsque Régulus passa en Afrique. A quoi pensoient-ils, lorsqu'ils laissèrent leur Général avec des forces si médiocres, lors même qu'il étoit en leur pouvoir de lui en donner au double, & d'inonder même toute l'Afrique du nombre de leurs légions? Le croioient-ils un second Agatocles? S'ils le pensoient ainsi, l'événement ne répondit pas à leur attente. Mais que sont devenus ces cent cinquante mille hommes qui combattirent à Ecnome? Y périrent-ils tous? Cela ne se voit pas: s'ils ont passé en Sicile, que font-ils là, lorsque Régulus est en Afrique? Si les restes de cette armée étoient en Sicile, il falloit que les forces des Carthaginois fussent si grandes dans cette Isle, qu'il y eût au moins cent mille hommes. Je ne les trouve point: où auroient-ils passé? Notre Auteur n'auroit-il pas mieux fait de nous l'apprendre? Il n'en fait rien pourtant. Je ne puis pardonner cette inexactitude au plus exact des Historiens de l'antiquité. Reprenons notre sujet.

Les deux armées étoient dans un égal avantage à l'égard du terrain, elles ne l'étoient pas moins dans le nombre. Six ou sept cens hommes de plus ou de moins, décident rarement entre deux armées, si d'ailleurs le plus foible l'emporte de quelque chose sur l'autre du côté du courage. Tel étoit l'avantage des Romains sur les Carthaginois, Ceux-ci en avoient pourtant un très-considérable, c'étoit le grand nombre de leurs éléphans contre un ennemi qui n'en avoit point; ce qui faisoit disproportion de forces, & certainement ces animaux firent tout, comme ceux d'Antiochus Soter contre les Galates, dont nous rapporterons l'exemple tout à l'heure. Quant à la cavalerie de Xantippe, infiniment supérieure à celle du Consul, & dans un pays favorable, elle n'eût du tout point décidé, & ne décida pas non plus dans cette bataille. L'infanterie n'en avoit rien à craindre, elle connoissoit trop bien sa force indépendamment de sa disposition, qui étoit propre à tout. Le Consul n'avoit donc à se défendre que contre les éléphans, & rien ne lui étoit plus aisé: s'il eût laissé de plus grands espaces entre les colonnes, ces animaux fussent sortis par ces issues malgré leurs conducteurs. Dans la bataille qu'Antiochus Soter livra contre les Galates, les éléphans remportèrent seuls la victoire, & sans ces animaux ce Prince ne pouvoit éviter d'être défait. Nous allons donner cet exemple: c'est Lucien qui nous le fournit.

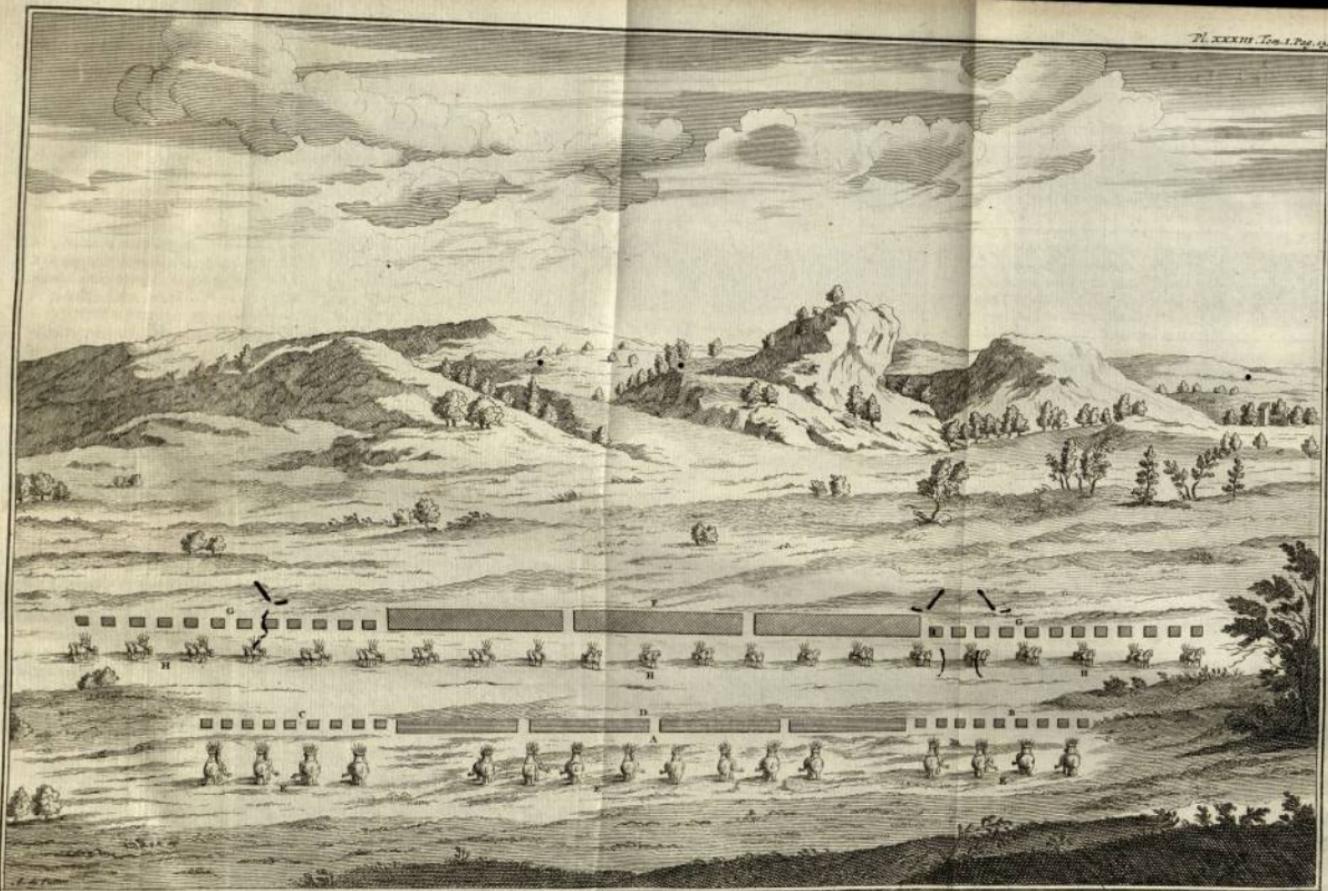
„ Antiochus instruit de la valeur des Galates, & voyant le grand nombre de leurs
 „ troupes, leur phalange extrêmement ferrée; sur le front, des soldats pesamment armés
 „ couverts de cuirasses d'acier, & rangés sur vingt-quatre de profondeur, à cha-
 „ que aîle vingt-mille chevaux, au centre quatre-vingt chariots armés de faux tout
 „ prêts à fondre sur lui, & deux fois autant d'autres à deux chevaux; Antiochus,
 „ dis-je, à l'aspect de cette armée, qui lui paroissoit invincible, désespéra de la victoi-
 „ re. Le peu de tems qu'il avoit eu pour se disposer à cette guerre, ne lui avoit pas
 „ permis de lever les forces, & de faire les préparatifs qu'elle méritoit. Il n'avoit que
 „ peu de troupes, encore n'étoient-elles couvertes que de petits boucliers: l'armure
 „ légère faisoit plus de la moitié de son armée. Déjà il panchoit à finir cette guerre
 „ par un accommodement le plus honorable qu'il lui seroit possible, lorsqu'un Rho-
 „ dien nommé Theodotas, homme résolu & expérimenté dans la tactique, lui réléva
 „ le courage. Il lui conseilla de cacher tellement les seize éléphans qu'il avoit, que les
 „ ennemis ne pussent pas les appercevoir: & quand le signal du combat seroit donné,

que le tems d'en venir aux mains seroit venu, que la cavalerie des ennemis s'ébranleroit, & que la phalange s'ouvrant donneroit passage aux chariots, de lâcher quatre de ces animaux audevant de chaque aîle de la cavalerie, & de pouffer les huit autres contre les conducteurs des chariots. De cette manière, dit-il, les chevaux épouvantés prendront la fuite, & rebrousseront sur les Galates mêmes. Cela ne manqua pas d'arriver. Les Galates, aussi-bien que leurs chevaux, voioient alors des éléphants pour la première fois: ils en furent si effraïés, que quoique ces animaux fussent encore loin, ils n'eurent pas plutôt entendu leurs cris, vû la blancheur de leurs dents, d'autant plus éclatante que tout le reste de leurs corps étoit noir, & apperçû leurs trompes élevées comme pour les emporter, qu'ils tournèrent le dos, sans tirer un seul trait. Les gens de pied se percèrent les uns les autres de leurs javelines, & furent foulés aux pieds par les chevaux: les chariots retournant sur leurs troupes, les couvrirent de blessures, & se renversèrent les uns sur les autres: les chevaux une fois hors du droit chemin par la fraieur que leur donnoient les éléphants, jettoient bas les cavaliers, on n'entendoit que le bruit des chariots, qui de leurs faux tailloient en pièces tous ceux de leurs gens qu'ils rencontroient sur leur chemin. Dans cette confusion, tous ceux qui tomboient par terre étoient écrasés par les éléphants, ou enlevés avec leurs trompes, & déchirés à belles dents. Enfin la victoire fut complète. Des ennemis, les uns en grand nombre restèrent sur le champ de bataille: les autres furent pris prisonniers, hors quelques-uns qui se sauvèrent sur les montagnes. Aussitôt les Macédoniens crièrent victoire, & accourant de tous côtés à Antiochus, lui mirent une couronne sur la tête. Lucien dit qu'il n'y eût que ce Prince qui répandit des larmes. J'en suis surpris, il eût dû bien plutôt crêver de rire, & ce qu'il dit à ses soldats en valloit assez la peine: *Nous devrions rougir de honte, leur dit-il, de faire les vains d'une victoire dont seize bêtes ont tout l'honneur. Sans la nouveauté de ce spectacle, qui a jetté la fraieur parmi les Galates, quelle résistance auriez-vous pû faire? De sorte qu'il fit élever pour trophée un éléphant.* Ce Prince, à qui Lucien fait répandre des larmes sans aucune raison, eût pû lui fournir un sujet de dialogue très-divertissant & très-instructif, pour apprendre aux Pompées de son tems, comme à ceux du nôtre, qui s'attribuent bassément & sans scrupule les actions & la gloire d'autrui, & qui s'érigent d'orgueilleux trophées des victoires dont ils ne sont pas les auteurs, qu'il faut rendre à chacun l'honneur qui lui appartient, sans acception de personnes. Mais, dira-t-on, les éléphants sont de grosses bêtes: pourquoi leur ériger un trophée? Pourquoi non, leur répondra-t-on, s'ils ont eux seuls remporté la victoire? Sont-ils les seuls animaux qui aient mérité qu'on leur érigeât des trophées? Les ânes, au rapport du pere de l'Histoire, ne sauvèrent-ils pas Darius & toute son armée d'une ruine totale? Les Scythes ne l'eussent-ils pas défait, sans le braiement des ânes, qui sont bien plus bêtes que les éléphants? Ecoutons Hérodote: *Mais il y avoit une chose qui favorisoit les Perses, & qui nuisoit aux Scythes quand ils alloient attaquer Darius, c'étoit le cri des ânes & la forme des mulets.* Combien d'autres bêtes, sans être ânes ni éléphants, ont gagné des batailles, & fait chanter des hymnes & des actions de grâces? Les Histoires anciennes & modernes en sont toutes remplies.

§. IV.

Réflexions sur les fautes des Romains.

J'E l'ai déjà dit plus haut, & il n'y a pas grand mal de le répéter, l'ordre de bataille de Régulus à son infanterie, aux distances des colonnes près, est digne de remarque; mais



A. Armes d'Antiochus.
 B. Cavaliers de la droite.

C. La gauche.
 D. Phalange.

BATAILLE D'ANTIOCHUS SOTER CONTRE LES GALATES.

E. Scythiens.
 F. Phalange Galate.
 G. Cavaliers.
 H. Chariots de guerre des Galates.

mais quant à la position de sa cavalerie, je ne vois rien de plus absurde & de moins sensé. Les deux armées étoient en bataille dans une plaine rase & découverte, & par conséquent les ailes de part & d'autre se trouvoient en l'air. Voilà l'égalité à l'égard du terrain, elle étoit assez la même à l'égard du nombre; mais il n'y en avoit point dans la nature des armes, Régulus n'ayant que trois cens chevaux, & Xantippe quatre mille. En récompense le premier a trois mille hommes d'infanterie de plus. Il n'y a que les éléphans qui puissent rendre les Carthaginois supérieurs; c'est ici l'avantage d'Antiochus, auquel les Carthaginois eussent dû dresser un trophée. Laisant les éléphans, je suis persuadé qu'en ce tems-ci un Général foible en cavalerie, ou sans le secours de cette arme, iroit avec un peu plus de ménagement & de circonspection que ne fit Régulus: il n'auroit garde de se jeter dans les plaines avec sa seule infanterie, qui ne connoît pas sa force, & qui la connoîtroit bientôt, si nous n'ignorions l'art de nous ranger par colonnes, contre lesquelles la cavalerie ne peut & ne pourra jamais rien. Il n'en étoit pas ainsi de l'infanterie Romaine, elle connoissoit très-bien son pouvoir. Jamais cavalerie n'osa l'attaquer de droit front, elle n'y eût pas trouvé son compte. Il s'en falloit bien que celle-ci eût des armes aussi avantageuses que la nôtre, & cependant la nôtre n'oseroit s'abandonner sur nos bataillons minces d'aujourd'hui, auxquels elle passeroit aisément sur le ventre, si les Officiers de cavalerie connoissoient bien leurs avantages: tant est grande la foiblesse de nos bataillons rangés sur trois ou quatre de hauteur.

Régulus avoit si bien ordonné ses légions, qu'il étoit impossible de les entamer & de les rompre, quelque effort déterminé que la cavalerie des Carthaginois eût pû faire. Leur force étoit égale partout, par son principe des colonnes, & quelques débordées qu'elles pûssent être, se trouvant rangées d'une manière si admirable, elles n'avoient rien à craindre, puisque la défaite de la phalange Carthaginoise entraînoit nécessairement celle de sa cavalerie, ou du moins l'obligeoit à quitter partie, & à s'en aller, sans qu'il lui fût possible de favoriser la retraite & les débris de l'infanterie, dont la défaite étoit d'autant plus assurée, qu'elle ne valloit pas à beaucoup près celle des Romains. Si Régulus, comme je l'ai répété si souvent, avoit laissé de bonnes distances entre ses colonnes, tout au moins triples à leurs fronts, comme il le pouvoit sans rien craindre, à cause de l'avantage de ces corps qui attaquent & se défendent indépendamment les uns des autres, & dont toute la force est dans eux-mêmes, il donnoit par ces grands espaces une étendue double à son ordre. Qui peut douter qu'en suivant cette méthode, la défaite de Xantippe ne fût complète & certaine? Quelle ressource, quel azile pouvoit-il trouver dans sa phalange outre-passée à ses ailes, & rangée plus imparfaitement? Quels avantages pour Régulus, s'il eût pû les connoître? Rien pourtant de plus aisé: le bon sens & l'expérience dont il étoit assez bien pourvû, lui échappèrent en cette occasion. Il faudroit que nous eussions peu de l'un, & que nous manquassions totalement de l'autre, pour ne pas remarquer tous ces avantages. Il laisse sa cavalerie dépouillée de tout ce qui pouvoit suppléer à sa foiblesse. Quelle conduite! Rien ne l'empêchoit de la fortifier & de la faire soutenir de ses Triaires enchâssés dans ses escadrons.

Mais remarquez, je vous prie, à quoi il tenoit que celui qui vient d'être battu & terrassé ne le fût pas, & ne fût tomber sur le victorieux toute la honte de cette journée. Une bagatelle, un rien pouvoit faire le coup, sans qu'il fût besoin de tant d'art ni d'une disposition si raffinée: & ce rien, lorsqu'on ne l'ignore, ou qu'on ne le néglige pas, est capable de renverser les entreprises les mieux concertées. Seize éléphans de l'armée d'Antiochus Soter, sur lesquels on comptoit aussi peu que sur rien, viennent à bout d'un ennemi formidable que ce Roi de Macédoine croioit invincible, comme dit Lucien; en voici cent qui ne sont guères moins fiers de la défaite des Romains, que les

feize de celle des Galates. A quoy tenoit-il, encore une fois, que ceux-ci de leur côté, & les Romains de l'autre, ne fissent voir par une ruse & un secret ignoré jusqu'alors, & qui n'a été connu que quelque tems après, que ces animaux n'étoient que des grosses bêtes, & qu'elles avoient certains foibles, comme certains hommes, qui affrontent les plus grands dangers, & qui s'épouvantent à la vûe d'une souris, d'un chat, d'une anguille, &c. Si Régulus & le Général Galate avoient sù que le cri d'un cochon étoit capable de porter la terreur & l'épouvante dans le cœur de ces animaux, & de les mettre en fuite, il n'eût eu garde de manquer d'opposer une ligne de cent cochons à celle des cent éléphants de Xantippe: & en ce cas celui-ci ne perdoit-il pas la bataille? Car ces cent éléphants fussent tombés sur leurs propres gens, & les eussent mis en désordre; & les Romains donnant là-dessus, je laisse à penser ce qu'il en seroit arrivé. Régulus juste & équitable, comme il étoit, eût sans doute imité Antiochus, il eût fait le même compliment à ses soldats, & fait élever pour trophée un cochon. J'ai trouvé ce secret dans Procope. Ce seroit furieusement négliger les règles des assortimens, si je ne rapportois pas le passage.

„ Quand Cosroës assiégea Edesse, il y avoit dans son armée un prodigieux éléphant, qui portoit une tour semblable à la machine que l'on appelle *Hélépole*, & dans cette tour un grand nombre de vaillans hommes, qui faisoient pleuvoir une grêle de traits dans la ville: de sorte que ceux qui gardoient le tour des murailles, furent obligés de se retirer; mais à l'instant même ils évitèrent le danger, par le moien d'un porc qu'ils attachèrent au haut de la tour, & dont le cri un peu plus perçant que de coutume, effaroucha l'éléphant & le fit reculer. Ce n'est que depuis ce siège que les Romains apprirent, dit l'Auteur, cette ruse de rendre les éléphants inutiles.

A la guerre les fautes ne sont jamais petites, le Lecteur se le tiendra pour dit, une seule peut tout perdre, & Régulus en fait deux. S'il eût sù profiter de l'avantage qu'il remporta à la droite de son infanterie, car celle-ci aiant enfoncé & mis en fuite les étrangers soudoiés, passèrent outre & se mirent à leurs trouffes; sans s'embarasser ni sans prendre garde à ce qui se passoit, ou alloit arriver à leur gauche, & que cette aîle victorieuse eût tourné sur l'aîle de la phalange, les affaires eussent peut-être changé de face. Xantippe, profitant habilement de cette étourderie, & de l'avantage de sa cavalerie & de ses éléphants, attaque les Romains de toutes parts, & les taille en pièces.

Il y a peu de batailles où les Généraux d'armées puissent trouver de plus belles leçons de tactique que dans celle-ci. Attilius Régulus est le premier après les Grecs, & qui nous sommes redevables du système des colonnes, & le seul devant les Grecs qui ait combattu sur une ligne de colonnes parfaites. C'est donc à lui que nous devons cet ordre, & non à Scipion. Varron avant celui-ci, ou son Collègue, s'en étoit servi à Cannes, quoique cela ne paroisse pas dans la traduction de Casaubon, qui faute de termes propres pour expliquer cette évolution, n'a pû débrouiller ce mystère. Il faut plus que savoir le Grec, pour bien traduire ces endroits d'un Auteur militaire. Si Dom Thuillier n'avoit sù ce que c'étoit que cette évolution, l'ordre de bataille de Cannes nous seroit encore inconnu.

Lorsque l'on combat par colonnes contre un ennemi plus fort, & qui ne répond pas dans le même ordre, sa supériorité ne lui sert de rien. Le nombre d'une arme sur une autre, n'est d'aucune considération pour un Général habile, & expérimenté dans l'infanterie: j'entens habile dans l'infanterie celui qui en connoît la force: or ceux-ci sont très-rares en tout tems & en tous lieux.

Après tant de réflexions & de remarques, finissons par d'autres, qui ne sont pas moins importantes pour l'instruction des gens de guerre. Notre méthode de ranger

l'infanterie est imparfaite & foible, dès qu'on la met en regard avec celle que je propose. Tel Général, qui se voit supérieur en infanterie, & foible en cavalerie, s'il s'embarque dans les plaines, muni seulement de ce qu'il a appris de la routine & de l'usage, ne fait plus où il en est : la tête lui tourne, il ne trouve aucun remède ; & bientôt il porte la peine de sa témérité, ou il cherche au plutôt un azile par un délogement précipité. Il aime mieux abandonner les plaines à l'ennemi, & les voir désoler à son aise, que de l'y chercher & de l'attaquer dans son avantage. Il reste dans une honteuse inaction, & dans une défensive toujours ruineuse à la réputation de son Prince, & à la sienne propre. Il abandonne tout un pays, & des Provinces entières, sans oser paroître lorsqu'il le pourroit avec gloire, en se gouvernant par un système différent de celui que nous suivons communément ; car à moins qu'il n'y ait une trop grande disproportion de forces, rien ne doit nous empêcher de tenter la fortune, persuadés que l'adresse, le courage, l'intelligence, qui régulent notre manière de combattre, suppléent toujours au défaut du nombre.

Il y a diverses manières de ranger une armée en bataille dans un pays de plaine ; lorsqu'elle se trouve inférieure à celle de l'ennemi, soit que celui-ci le surpasse par le nombre à tous égards, soit par la supériorité d'une arme favorable au terrain, que l'autre n'a pas. Ce que l'ennemi a de plus de troupes à ses ailes, est très-dangereux, lorsque le foible ne voit pas où appuyer les siennes pour s'empêcher d'être débordé, en se rangeant selon l'usage d'aujourd'hui, qui n'est que trop foible & trop défectueux. Nos Tacticiens de ce tems, nation vraiment moutonnaire, puisqu'elle ne connoît qu'une seule manière de se ranger & de combattre, proposent l'expérience imitatoire. Nous voilà certes bien savans. Cette expérience imitatoire est-elle autre chose que ce que nous combattons & que nous rejettons de toutes nos forces ?

Les uns contre la supériorité extraordinaire de cavalerie, nous proposent de mettre tout ce que l'on en a sur les ailes de la première ligne, les escadrons & les bataillons alternativement mêlés, & de composer la seconde du reste de l'infanterie. Cela seroit bon, si ces bataillons combattoient sur plus de profondeur, & qu'avec cela ils fussent fraisés d'un cinquième de piques ; mais cela n'étant pas, ils ne sauroient jamais soutenir contre le choc des escadrons qui leur seront opposés, & qui leur passeront aisément sur le corps. Par conséquent cet ordre ne vaut rien. J'aurois beaucoup mieux des pelotons, ou des compagnies de grenadiers sur cinq de hauteur, entre les espaces des escadrons ; parce que ces petits corps sont prompts & subits dans leurs mouvemens, ils se jettent sur les flancs des escadrons ennemis, & se répandent partout. La première méthode est la plus ordinaire, l'autre est plus rarement pratiquée, ou pour mieux dire, elle ne l'est plus depuis plus de soixante ans.

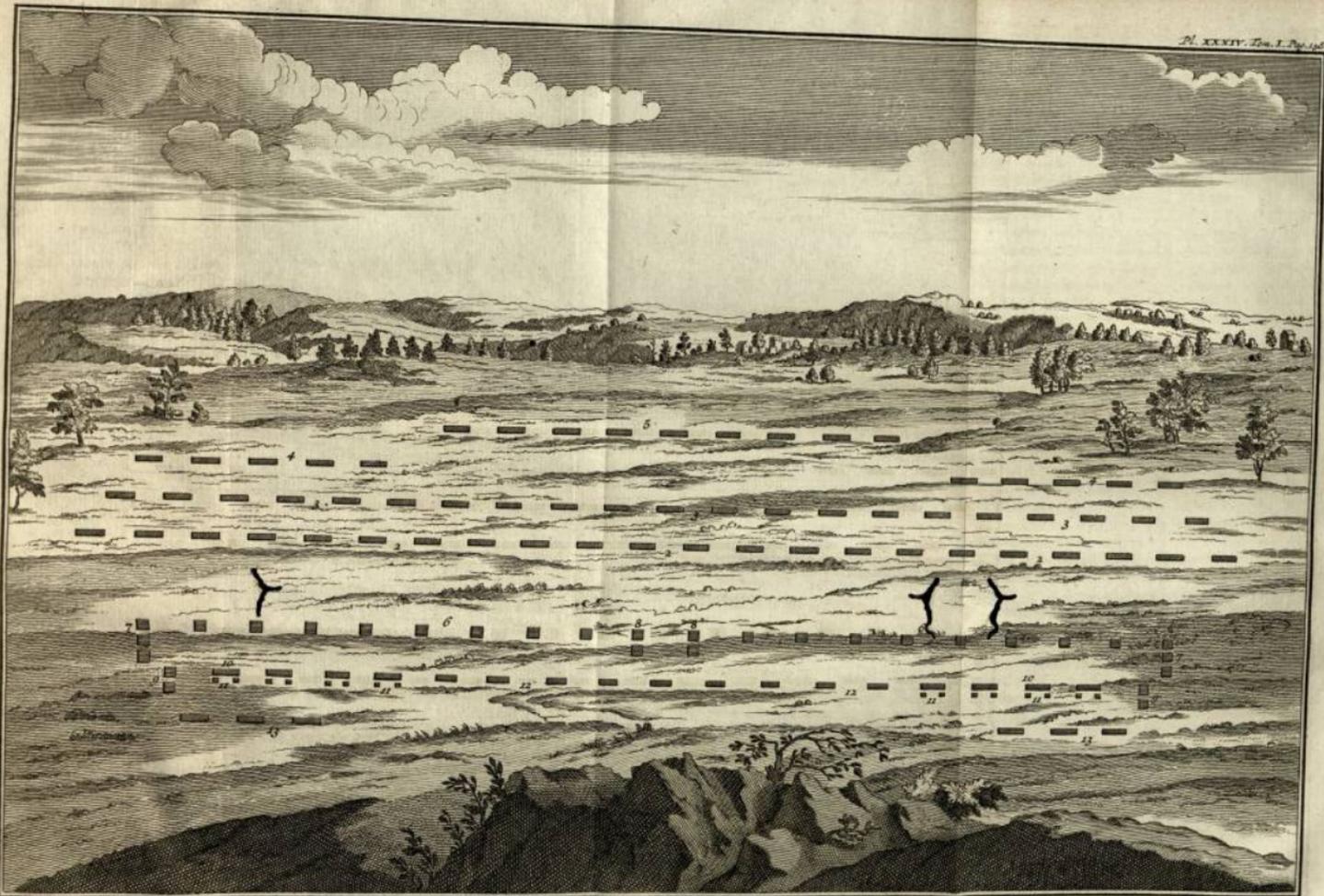
Les autres entrelacent alternativement toute leur cavalerie entre les bataillons de leur première ligne, & leur seconde est formée du reste de leur infanterie ; ce qui n'est pas sans de très-grands défauts : mais cette manière de se ranger, aussi-bien que la première, est une chose si commune & si connue, que si l'ennemi en fait autant, on est réduit au même embarras. Il se trouve toujours dans le même avantage de supériorité à sa cavalerie, & en possession du terrain propre à cette arme, qu'on ne sauroit lui enlever par ces sortes de dispositions mille fois répétées, & toujours les mêmes, sans qu'il en paroisse aucune autre depuis près d'un siècle.

La science de la tactique ne roule pas sur un seul ordre de bataille dans les plaines, & dans les pays bizarres & mêlés, où l'on met chaque différente sorte d'armes en sa place, & le plus souvent sans y faire réflexion, comme je l'ai mille fois remarqué. S'il n'y avoit que cela à apprendre à la guerre, la tactique ne seroit pas une science, ni un art, mais purement une routine. La véritable tactique a ses règles, ses principes,

pes, & ses démonstrations peuvent s'enseigner indépendamment de cette expérience tant vantée, & dont le fruit seul est de nous perfectionner & de nous affermir dans nos entreprises & dans les dangers. Voilà des réflexions qu'il m'a paru très-nécessaire & très-important de faire; avant que de passer à l'explication de notre ordre de bataille, ou de nos deux ordres: mon dessein étant de ranger l'armée supérieure en cavalerie, quoique moindre en nombre de bataillons, de la manière la plus favorable, selon la méthode de notre tems.

Je suppose donc ici que l'ennemi est plus fort en cavalerie, & l'autre en infanterie: de forte néanmoins qu'il y ait égalité en nombre de troupes, je tiens moi, que si les deux armées combattent dans l'ordre ordinaire, celui-là ne sauroit s'empêcher d'être battu par la cavalerie, qui prévaudra sur l'autre, à cause du terrain favorable à cette arme. Si je ne connoislois aucune autre méthode que celle dont nous nous servons aujourd'hui, & que je me visse supérieur en cavalerie contre une infanterie plus nombreuse, je formerois une bonne ligne de mon infanterie (2), soutenuë par toute ma cavalerie en seconde ligne (3), ce que j'aurois de surplus (4) partagé aux aîles de ma seconde ligne & mes dragons (5) en réserve. J'attaquerois dans cet ordre, je crois que ce seroit le mieux qu'on pût faire, quoiqu'on ne l'ait peut-être jamais pratiqué, parce qu'alors une arme se trouve soutenuë par l'autre. Cette manière de se ranger seroit redoutable en ce tems-ci, parce que celui qui combat sur deux lignes, n'ayant presque point de cavalerie, se trouve sur les bras les deux armes ensemble, & de gros escadrons opposés à ses bataillons minces. Contre un tel ordre ne pouvant opposer presque aucune cavalerie à l'ennemi par le peu que j'en ai, voici mon ordre de bataille. Soit que l'ennemi attaque dans l'ordre que je viens d'expliquer, soit qu'il combatte selon la méthode ordinaire, la cavalerie sur les aîles, l'infanterie au centre, les deux armées dans une plaine rasée & pelée, & les aîles en l'air, comme on dit.

Ma première ligne (6), sur une ligne de bataillons disposés en colonnes sur une seule section. Chaque bataillon de vingt-six files, le reste en hauteur. Les aîles couvertes de deux colonnes (7), chacune de trois bataillons, ou sections. Deux colonnes (8) au centre, pour faire effort en cet endroit, & séparer les ennemis de leurs aîles. Ma seconde ligne formée du reste de mon infanterie. Deux colonnes (9), de deux sections à chaque aîle, où j'y partage ce que j'ai de cavalerie (10). Les escadrons entrelassés chacun de deux compagnies de grenadiers (11). Le centre des bataillons (12), sur huit de profondeur. La réserve (13) de ce que j'ai de dragons. Voilà l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre. Ceci ne pas besoin de Commentaire, j'en laisse le jugement aux connoisseurs, qui sont au fait de mon principe des colonnes. J'appelle connoisseurs tous ceux qui auront lû & bien examiné mon système pour bien comprendre ma tactique; car sans cette connoissance, il n'y a pas moien qu'ils puissent rien entendre, ou fort peu de chose dans ma nouvelle méthode de se ranger & de combattre.



ORDRE DE BATAILLE SELON LE SYSTEME DE LAUTEUR CONTRE L'ARMEE PLUS FORTE DE DEUX TIERS A SA CAVALERIE QUE CELLE QUI LUI EST OPPOSEE .

C H A P I T R E VIII.

*Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut suivie.
Où les précipite leur génie entreprenant. Prise de Palerme.*

AU commencement de l'été les Romains mirent en mer trois cens cinquante vaisseaux sous le commandement des deux Consuls M. Emilius, & Servius Fulvius. Cette flotte cotoia la Sicile pour aller en Afrique; au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthagiinois, & du premier choc elle la mit en fuite & gagna cent quatorze vaisseaux, avec leur équipage. (a) Puis reprenant à Aspis la troupe de jeu-

(a) *Puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étoient restés.* Voici une seconde victoire qui assure la mer aux Romains. Cette victoire les mettoit en état de revenir sur leurs avantages en Afrique, avec d'autant plus d'espérance de réussir, que le seul homme qu'ils avoient à redouter n'étoit plus par la perfidie des Carthagiinois. Cependant ces Romains, dont on élève si haut la renommée, font ici une faute si grossière, & si dépourvue de jugement, qu'il faudroit beaucoup raffiner pour trouver quelques bonnes raisons, ou du moins apparentes, pour les tirer du blâme qu'ils méritent. Je ne vois rien qu'ils ne pussent entreprendre après cette victoire: d'où vient qu'ils ne descendent pas en Afrique? La conquête de Carthage étoit-elle au-dessus de leurs forces & de leur courage? Non sans doute, puisque peu auparavant Régulus à la tête de quinze mille hommes & de trois cens chevaux, se s'étoit pas seulement rendu maître des places qui lui ouvroient le chemin de cette capitale, mais s'étoit encore résolu d'en faire le siège, & il s'en est approché effectivement après une grande victoire: & aujourd'hui ces mêmes Romains victorieux, & maîtres d'une ville & d'un port qu'ils avoient su conserver après la défaite de Régulus, & qui leur ouvroit l'entrée de l'Afrique & le chemin de Carthage: ces Romains, dis-je, avec des forces formidables, ne mettent pas seulement pied à terre. Mais ce qui met le comble à la sottise, ils marquent si peu de jugement, qu'ils abandonnent encore une place importante, & en retirent la garnison: car s'ils fussent descendus, les Carthagiinois se voient dans la nécessité de faire venir une partie des forces qu'ils avoient en Sicile pour sauver l'Afrique, & Amilcar, pere d'Annibal, lui-même, Capitaine célèbre, le plus grand de son siècle, & qui s'étoit rendu plus redoutable par sa façon de faire la guerre, que par le nombre de

ses troupes, fort inférieures à celles des Romains. Le Sénat de Rome, composé de têtes si sages en ce tems là, à quoi pensoit-il de dresser de si grandes forces navales pour retirer une garnison? Pourquoi ne pas profiter du tems, des conjonctures, & d'une victoire qui réduisoit les Carthagiinois à ne savoir où courir, la mer leur étant interdite pour le secours de la Sicile, & pour leur propre pais? Car leur puissance, semblable à celle de Rome, étoit aussi redoutable hors de l'Afrique, qu'elle étoit foible au dedans.

La fameuse diversion d'Agatocles étoit-elle inconnue aux Romains? N'auroit elle pas dû leur servir de leçon? Celle de Régulus, dont les commencemens furent si heureux & si brillans, & la fin si honteuse au nom Romain, n'étoit elle pas une marque évidente du pouvoir de la diversion? Car la cause de la ruine de son armée ne venoit point de la difficulté & des obstacles qu'il rencontra dans l'exécution de son entreprise. Il n'en fut jamais de plus aisée. Les Carthagiinois se voient bientôt réduits à leur capitale; deux places qui leur sont enlevées, sans presque aucune résistance, & une bataille perdue, font le coup. Que restoit-il à faire à Régulus, que d'y marcher pour en faire le siège, ou pour combattre les ennemis, s'ils vouloient courre les risques d'une bataille rangée à la vûe de leurs remparts? Ils s'y déterminent, & paroissent en présence de l'armée Romaine, à forces égales à l'égard du nombre, tant leur puissance étoit médiocre, dans leur propre pais; & s'ils sont victorieux, on ne doit point attribuer le succès de leurs affaires à la valeur & au nombre de leurs troupes, mais à l'imprudence & à la sottise du Proconsul, ou plutôt à celle du Sénat Romain, qui envoie cent quarante mille hommes pour une diversion en Afrique, & les retire tout aussi-tôt après la prise d'Aspis, pour ne laisser qu'un corps de quinze mille fantassins

jeunes foldats qui y étoient restés, elle revint en Sicile. Elle avoit déjà fait une grande partie de la route, & touchoit presque aux Camariniens, lorsqu'elle fut assaillie d'une tempête si affreuse qu'il n'y a point d'expressions pour la décrire. De quatre cens soixante-quatre vaisseaux, il ne s'en sauva que quatre-vingt. Les autres furent, ou submergés, ou emportés par les flots, ou brisés contre les rochers & les caps. Toute la côte n'étoit couverte que de cadavres & de vaisseaux fracassés. On ne voit dans l'Histoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. (a)

Ce

& trois cens chevaux, dans un país où la cavalerie étoit si nécessaire. Cette conduite du Sénat est-elle bien sensée? Et ce qu'il fait après l'est-il plus? N'est-ce pas là une marque visible que ce Sénat, dont on vante tant la sagesse, s'égaroit très-souvent & très-pitoiablement? Je m'étonne que des fautes aussi marquées que celle-là, n'aient pas excité les réflexions & la glose de mon Auteur.

(a) *Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cause.*] On établit pour principe que chacun doit être crû dans son art, & particulièrement dans ceux dont la théorie est peu assurée, si la pratique ne la perfectionne. La marine & la guerre peuvent être mises au nombre des arts, où il est très-délicat & très-dangereux de heurter les sentimens & les conseils des plus habiles. Cela est sur tout de conséquence en mer, lorsqu'il s'agit des gros tems, & des tempêtes qui nous menacent, & que certains Pilotes prévoient de fort loin.

Nous ne courons aucun risque de périr, ni de faire périr les personnes qui nous écoutent, lorsque fermes sur terre & loin de la mer nous raisonnons & décidons même sur ce qui regarde ce dernier élément. Nous pouvons alors en sûreté débiter mille impertinences, nous faire admirer de ceux qui sont aussi ignorans que nous dans la marine, ou nous faire moquer par les habiles; mais lorsque nous sommes tous dans le même vaisseau, lorsqu'il s'agit du salut de toute la troupe, ou de toute la flotte, & que notre raisonnement & nos conseils peuvent faire pancher la balance, plutôt par autorité, ou par le rang que nous tenons, que par raison, il est très-impudent, & même très-fou, de se faire des profélytes pour son sentiment. Il faut que chacun se mêle de sa profession. Voici pourtant les Chefs principaux d'une armée navale menacés d'une tempête, qui sans aucune connoissance de la mer, & sans la moindre expérience, s'ingèrent de contrepointer leurs Pilotes, qui prévoient qu'il ne fait pas bon sur ces parages. Ils s'imaginent que la mer, sur laquelle ils voguent par un beau frais, ne sauroit tourner au mauvais, parce qu'ils n'en voient aucun signe; & cependant les conseils des Pilotes sont comptés pour rien. Ils proposent de courir à un abri, & de changer de route; ils ne sont pas

écoutés, comme si le suffrage d'un seul, qui a couru la mer toute sa vie, n'étoit pas d'un plus grand poids que celui d'une multitude d'ignorans, qui n'ont jamais étudié ni pratiqué le métier. La tempête survient, voilà tous leurs beaux raisonnemens & leurs décisions qui tombent par terre. J'ai fait un naufrage sur la mer Baltique, sur un vaisseau assez richement chargé, qui appartenoit à M. Oguer, sur lequel il avoit un parent qui en étoit comme le Capitaine. Il voulut contrefaire le marin & l'habile homme, & ordonner de sa tête, il nous fit périr. Combien a-t-on vû de ces sortes de cervelles causer la perte des armées sur l'un & l'autre élément? Un Amiral qui n'entendra pas un mot de la marine, voudra s'en mêler, & paroître plus habile que son Pilote: celui-ci n'en croira rien; mais les ignorans le croiront. Le Pilote n'est qu'un Pilote qui commande à quelques matelots, & l'autre le Chef de toute l'armée: donc celui-ci est le plus habile. Cet argument n'est-il pas bien concluant?

Dans la science des grandes manœuvres, je parle ici de la tactique navale, il n'est que trop ordinaire de voir le Pilote & le simple Officier plus habile que son Amiral; ce qui n'est pas si commun sur terre. Il faut donc s'en tenir, & ajouter plus de foi aux conseils de ceux qui ont plus de théorie & une plus grande pratique que nous n'en avons nous-mêmes, qui décidons souvent un peu trop légèrement. On a sur mer plus besoin de cette dernière que sur terre, en supposant la guerre fondée sur ses anciens principes, qui sont perdus, & non telle qu'elle est aujourd'hui. Car elle n'est plus qu'une routine très-superficielle, à la réserve des marches, que le savant Général Puysegur, un des plus profonds Officiers d'infanterie de nos jours, a réduites en principes & en système.

Les Romains n'avoient aucune théorie, & encore moins de pratique dans l'art de naviguer, au contraire des Phéniciens, des Rhodiens, des Athéniens & des Carthaginois, comme je l'ai dit ailleurs. Ils n'entendirent jamais cet art. Leurs fréquens naufrages, qui sont à peine concevables, en sont une très-forte preuve. C'est une chose tout à fait surprenante de voir le nombre de flottes qu'ils perdirent par les tempêtes dans cette pre-

mié.

Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cause. Les Pilotes avoient souvent assuré qu'il ne falloit pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle est oblique, & que d'ailleurs on n'y peut aborder que très-difficilement: de plus que des deux constellations contraires à la navigation, Orion & le Chien, l'une n'étoit pas encore passée, & l'autre commençoit à paroître. Mais ces Chefs ne voulurent rien écouter, dans l'espérance qu'ils avoient que les villes qui sont situées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier succès, les recevraient sans résistance. Leur imprudence leur coûta cher, ils ne la reconnurent que lorsqu'il n'étoit plus tems.

Tel est en général le génie des Romains. Ils n'agissent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin, comme par une espèce de nécessité, & que rien de ce qui leur plaît n'est impossible. Souvent à la vérité cette politique leur réussit: mais ils ont aussi quelquefois de fâcheux revers à essuyer, principalement sur mer. Ailleurs comme ils n'ont affaire que contre des hommes, & des ouvrages d'hommes, & qu'ils n'usent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec succès, & il est rare que l'exécution ne réponde pas au projet: mais quand ils veulent, pour ainsi dire, forcer les élémens à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'est ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur est arrivé plusieurs fois, & ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet esprit audacieux, qui leur persuade que sur terre & sur mer tout tems doit leur être favorable.

Le naufrage de la flotte des Romains, & la victoire gagnée par terre sur eux quelque tems auparavant, aiant fait croire aux Carthaginois qu'ils étoient en état de faire tête à leurs ennemis sur mer & sur terre, ils se portèrent avec plus d'ardeur à mettre deux armées sur pied. Ils envoient Asdrubal en Sicile, & grossissent son armée des troupes qui étoient venues de Héraclée, & de cent quarante éléphants. Ensuite ils équipent deux cens vaisseaux, & les fournissent de tout ce qui leur étoit nécessaire. Asdrubal arrive à Lilybée sans trouver d'obstacle, il y exerce

les

mière guerre Punique, lorsque les Carthaginois, qui les éprouvoient en même tems, ne périssent pas. La hardiesse doit être fondée sur la science, pour se garantir du reproche de témérité & d'inconsidération. Mais voici ce qui surprendra davantage, & qu'on auroit de la peine à concevoir, si notre Auteur & les autres Grecs plus anciens ne nous avoient tirés d'embarras. On demande comment, par quels moyens, & par quelle puissance Rome a pu relever si souvent sa marine, ruinée & réduite à rien par des naufrages les plus épouvantables, & les plus affreux dont on ait jamais ouï parler? Cela semble presque incroyable: je ferai

voir en son lieu, que ce qui paroît au-dessus de toute créance n'est pas faux, & que les expédiens que les Romains emploient pour dresser de nouvelles flottes sont tout ce qu'on peut imaginer de plus sage, de plus sensé, & de moins à charge à la République. Si quelqu'un se fût avisé de proposer cette méthode en France dans la dernière guerre de 1701, il nous eût épargné bien des maux, & nous eussions coulé bas, & renversé tous les projets des Alliés contre nous; car qui est maître de la mer, l'est de la terre: Periclés l'avoit dit longtems avant Pompée, qui n'étoit pas un trop habile faiseur de maximes.

X

les éléphants & les soldats, & se dispose ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaisseaux, par ceux qui s'en étoient échappés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage; ils firent construire de nouveau deux cens vingt bâtimens, & ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet sous le commandement des deux nouveaux Consuls A. Attilius & C. Cornelius. Le détroit traversé, ils reprennent à Messine les restes du naufrage, cinglent vers Palerme, & mettent le siège devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On attache des travailleurs à deux côtés, puis on fait jouer les machines. La tour située sur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les soldats montent à l'assaut par cette brèche, & emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne courant risque de subir le même sort, leur fut livrée par les habitans. Les Romains y laissèrent une garnison, & retournèrent à Rome.



C H A P I T R E IX.

Autre tempête funeste aux Romains. Bataille de Palerme.

L'Été suivant les Consuls C. Servilius & C. Sempronius, à la tête de toute la flotte, traversèrent la Sicile, & passèrent jusqu'en Afrique. Rasant la côte, ils firent plusieurs descentes, mais qui aboutirent à peu de chose. A l'Isle des Lotophages appellée Ménix, & peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience pensa leur être funeste. La mer s'étant retirée, laissa leurs vaisseaux sur des bancs de sable. Ils ne savoient comment se tirer de cet embarras. Mais quelque tems après, la mer étant revenue, ils firent le jet, foulagèrent un peu leurs vaisseaux, & se retirèrent, à peu près comme s'ils eussent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublèrent le cap de Lilybée, & abordèrent à Palerme. De là passant le détroit, ils cingloient vers Rome, lorsqu'une horrible tempête s'élevant leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. De quelque émulation que les Romains se piquassent, des pertes si grandes & si fréquentes leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, & se bornant aux armées de terre, ils envoièrent en Sicile Lucius Cécilius & Cn. Furius, avec les légions, & soixante vaisseaux seulement pour le transport des vivres. Les malheurs des Romains tournèrent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent sur la mer la primauté que les premiers leur avoient disputée. Ils comptoient aussi beaucoup, & avec raison sur leurs troupes de terre. Car les Romains, depuis la défaite de leur armée d'Afri-

frique, (a) s'étoient fait des éléphants une idée si effrayante, que pendant les deux années suivantes qu'ils campèrent souvent dans les campagnes

(a) *Ils s'étoient fait des éléphants une idée si effrayante.* La victoire de Palerme, que les Romains remportèrent sur les Carthagiens, causa moins de joie à Rome que la défaite de leurs éléphants. Ils s'en étoient fait une idée d'autant plus terrible & plus effrayante, que la défaite de l'armée de Régulus en Afrique venoit uniquement de ces animaux, qui rompirent son infanterie, & lui passèrent sur le corps. Dans cette dernière Cécilius eut l'adresse de les détourner, & de les pousser contre l'ennemi lui-même, & fit voir à ses soldats que ces animaux n'étoient pas si redoutables qu'ils se l'étoient imaginé, & qu'il n'étoit pas si difficile de leur faire changer de parti. Cécilius ne fut pas le premier qui fit voir que les éléphants pouvoient aussi-bien nuire que servir. Les Romains n'avoient peut-être pas oublié que Pyrrhus avec ses éléphants, avoit eu le sort d'Asdrubal, dans la seconde bataille qu'il donna contre le Consul Fabricius : & s'ils ne firent pas tant de désordre, c'est qu'il y en avoit beaucoup moins. Il y a une infinité d'exemples dans l'Histoire, qui sont assez voir qu'il n'y avoit pas trop à se fier à de telles bêtes; car l'éléphant le mieux instruit, dit César, peut autant nuire aux siens qu'aux autres dans le combat. Il y avoit bien d'autres moyens que celui de Cécilius, & bien plus simples pour les repousser; témoin le porc d'Edesse, dont nous parlions il n'y a pas longtems. Dans la bataille donnée près de Canuse entre Annibal & Marcellus, les légions étant effrayées des éléphants qu'Annibal avoit fait ranger au front de sa phalange, un Tribun enfonça la hampe de son enseigne dans le corps d'un, & cela suffit pour culbuter les autres.

J'admire dans cette action la conduite du Consul Cécilius. Il feint d'avoir grand peur de ces animaux. Il étoit campé près de Palerme, il lève son camp sur l'avis qu'Asdrubal marchoit à lui pour le combattre, & se jette dans cette place, soit par foiblesse, soit par la crainte des éléphants, dont la multitude l'épouvantoit; ce qui ne seroit pas incroyable : ou soit enfin qu'il eût prémédité la ruse dont il se servit, & qu'il fallût pour réussir dans son dessein qu'il usât d'une peur simulée, pour obliger l'ennemi de passer la rivière, & le faire donner dans le piège par ce coup d'imprudence; car la rivière couloit tout auprès des murs de la ville : je crois qu'il n'étoit pas plus de la prudence en ce tems-là de hazarder une affaire sous les machines, & sous les armes de jet d'un rempart, qu'en celui-ci sous le feu de nos canons & de nos fusils. Lorsqu'une armée se trouve obligée de s'enfermer dans une ville, on croit plutôt que c'est par la crainte qu'on a de nos forces que pour tout autre dessein. On marche avec moins de précaution, on s'en approche sans rien craindre du désavantage du terrain où l'on se

poste, parce qu'on ne croit pas l'ennemi assez hardi pour sortir, & oser tenter le moindre engagement. Et pendant que l'on se croit le plus en sûreté contre un coup d'éclat, on le voit tout d'un coup paroître, & l'on a affaire à toute une armée lorsqu'on ne croit avoir affaire qu'à quelques escarmoucheurs. Il est rare qu'un Général rempli de l'opinion de ses forces, & de son courage, ne tombe dans quelque défaut : & cette opinion où il est que l'ennemi a très-grand peur, le fait aller plus avant. Il voit peu de monde au dehors, il expose quelques troupes, qu'il fait soutenir par un grand corps, & souvent par toute son armée en bataille, pour donner plus de terreur & moquer son ennemi, comme fit Asdrubal. Il n'y a rien à gagner la lorsqu'on a affaire à des hommes comme un Cécilius; on fait tuer du monde, & au bout du compte tout cela ne nous mène à rien, s'il ne nous conduit à notre perte. A la guerre il faut avoir un but, ne rien hazarder qui n'ait quelque fin solide. On voit des murailles bordées de toutes sortes d'armes de jet, & quelques troupes en dehors qui s'en trouvent protégées, ou toutes prêtes de l'être, si elles sont repoussées, elles ont différentes retraites pour s'échaper & pour disparaître. On ne voit pas tout ce qui se passe dans la ville, ou dans un fossé sec, ou dans un chemin couvert, & l'un & l'autre peuvent être remplis de troupes, & toutes prêtes à sortir par une infinité d'issues. L'ennemi peut-il s'appercevoir de cela, & que celui qui sembloit tantôt défailir de peur reviendra de son épouvante? Car l'occasion est un élixir, très-puissant pour changer la crainte en audace, & ce changement est de tous le plus redoutable. Asdrubal arrive devant Palerme, passe la rivière, se met en bataille en deçà dans un très-bon ordre, j'y consens : quelques troupes sortent de la ville, je le veux aussi; il les fait attaquer par ses éléphants, soutenus de toute la ligne : voilà qui est le mieux du monde; elles sont repoussées, il n'y a pas de quoi s'en faire fête, on les verra bientôt revenir & recommencer une même manœuvre. Voilà un amusement, on ne peut s'imaginer que cela puisse devenir sérieux, le Général & toute son armée le pensent ainsi, l'escarmouche grossit, on s'échauffe, on se pique enfin au jeu, & l'affaire devient générale sans l'avoir crû.

Cécilius n'est pas sans doute le premier qui nous fournit un tel exemple, bien d'autres qu'Asdrubal y ont été attrapés : il y a une infinité de ces sortes de bons tours dans l'Histoire; mon Auteur nous en fournit un assez bon nombre; car dès l'entrée de son ouvrage, il ouvre la scène par un stratagème de cette nature, quoiqu'il ne soit pas tout à fait semblable dans ses circonstances; mais seulement dans la fin, qui est une sortie générale de toute une armée enfermée dans une place. Les

pagnes de Lilybée & de Selinonte, ils se tinrent toujours à cinq ou six stades des ennemis, sans ofer se présenter à un combat, sans ofer même descendre dans les plaines. Il est vrai que pendant ce tems-là ils assiégèrent Therme & Lipare; mais ce ne fut qu'en se postant sur des hauteurs presque inaccessibles. Cette fraieur fit changer de résolution aux Romains, & les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élection

Romains ont rarement manqué de ces sortes de stratagèmes, & de coups de maîtres: les Modernes nous en fournissent quelques-uns, mais de loin à loin, parce qu'ils sont moins habiles & moins profonds dans la science des armes. L'on peut dire qu'à cet égard les arbres étoient plus gros & plus grands il y a deux mille ans qu'ils ne le sont aujourd'hui, contre le sentiment des dévots de la secte de Perrault, & de l'un de ses Prédicants le plus redoutable, dans sa *Digression sur les Anciens & sur les Modernes*, qui fait un sujet de comparaison des Arbres de l'antiquité avec les nôtres, lorsqu'il veut donner la préférence aux derniers sur les premiers, ou du moins les faire courir sur la même parallèle.

Notre Auteur, tout concis & ferré qu'il est, n'étrangle point la narration du stratagème du Consul Romain. Tout y est digne d'un Capitaine très-entendu, & nullement hazardeux. Il prévoit tout ce qui doit arriver par la justesse de ces mesures, & ces mesures le conduisent où il faut aller: s'il peut se délivrer des éléphants, & les rejeter sur ses ennemis, par le moyen de son armure légère, & de quelques pèsamment armés qu'il mettra à leurs trouffes; il fera une sortie générale, & tombera sur la gauche de l'armée Carthaginoise, pendant que les éléphants comme une masse de fuyards, porteront le trouble & la confusion sur tout le front de l'infanterie ennemie. Cela arriva comme il l'avoit très-sagement prévu. Il borde les murs de la ville de toutes ses armes de jet, fait sortir tous les gens de traits (2), & les range le long du bord du fossé. Il ordonne en même tems aux gens de métier de la place de porter des traits, & de se tenir en bon ordre au pied du mur en dehors. Il veut que tout le monde prenne part au danger comme à la gloire. Le fossé qui devoit être sec, est rempli de ces gens-là. Les Carthaginois (3), qui voient cette infanterie en dehors, s'avancent en bataille vers la ville, après avoir traversé la rivière. Les éléphants (4) s'en approchent de plus près. *Aussi-tôt Cécilius range devant le mur & devant le fossé quelques soldats armés légèrement, avec ordre si les éléphants approchoient, de faire tomber sur eux une grêle de traits, & s'ils se voient pressés de se sauver dans le fossé.* Ce passage de notre Auteur me suggère une conjecture que je m'en vais hazarder. Je suis presque persuadé que les Anciens pratiquoient des retraites dans les fossés secs, pour se retirer lorsqu'on se voioit pressé de l'ennemi dans une sortie, par le moyen d'un double escalier

(5) pratiqué d'espace en espace dans la contrefortification, comme nous les faisons aujourd'hui dans nos places de guerre; car le moyen que ceux qui étoient dehors pussent se retirer dans le fossé? les Anciens les faisoient à fond de cuve, & d'une très-grande profondeur.

Polybe dilculpe Afrubal du blâme d'avoir fait avancer les éléphants si près des murs de la ville, & des gens de traits postés sur le bord du fossé; il rejette toute la faute sur les conducteurs de ces animaux, qui furent la cause de l'infortune de ce Général. A peine furent-ils à la portée du trait & des dards lancés par les machines, qu'ils en furent accablés & percés de toutes parts: les bêtes, quoiqu'en dise Descartes, connoissent les dangers, & sont très-capables de faire la différence d'un grand à un moindre: deux ou trois hommes qui prennent l'épouvante & qui s'enfuient, en amènent une multitude: il en est ainsi des bêtes. Rien n'est plus sujet à la propagation que la peur, c'est une trainée de poudre qui se porte rapidement d'une extrémité à l'autre, ou du centre aux deux bouts. Les éléphants, blessés & forcenés de douleur, rebrouillent & s'enfuient, & se jettent sur leurs propres gens. C'est là comme le signal de la sortie. Cécilius, qui s'aperçoit que son stratagème réussit au-delà de ses espérances, & qui voit toute l'infanterie rompuë & dans une confusion épouvantable, sort de toutes parts, & tombe avec toutes ses forces unies & en bon ordre sur la gauche des Carthaginois, & les taille en pièces.

Frontin rapporte cette action, mais un peu différemment: j'y remarque même certaines circonstances que mon Auteur pourroit bien avoir négligées pour éviter prolixité, puisque ses deux premiers Livres ne sont qu'une introduction à sa grande Histoire: car ce que nous apprend Frontin seroit voir que les Romains s'étoient retranchés sous les murs de la place; c'est ce qu'on ne voit pas dans l'Auteur Grec. Citons le passage du premier qu'Ablancourt a très-bien traduit.

Metellus faisant la guerre contre Afrubal en Sicile, se campa sous les murs de Palerme, feignant d'approcher le grand nombre des ennemis, & leurs cent trente éléphants, & fit tirer un grand retranchement devant lui. Mais voyant paroître l'armée d'Afrubal avec les éléphants à la tête, il envoya faire une décharge sur eux, avec ordre de se retirer aussi-tôt dans le retranchement. Ceux qui conduisoient ces animaux, irrités de cette bravade, poussèrent jusques-là, & s'y étant engagés témérairement,



6. Cavaliers de la droite de l'Armée Carthaginoise.
7. Cavaliers de la gauche.

BATAILLE DE PALERME.

8. Phalange Carthaginoise.
9. Armée Romaine.

tion des deux Consuls C. Attilius & L. Manlius, on construisit cinquante vaisseaux, & on leva des troupes pour faire une puissante flotte.

Bataille
de Pa-
lerme.

Asdrubal Chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avoit été l'armée Romaine dans les dernières batailles rangées, & instruit qu'un des Consuls étoit retourné en Italie avec la moitié des troupes, & que Cécilius avec l'autre moitié séjournoit à Palerme: Asdrubal, dis-je, pour couvrir & favoriser les moissons des Alliés, partit de Lilybée, & se porta sur les bords de la campagne de Palerme. Cécilius, qui vit son assurance, retint pour l'irriter de plus en plus ses soldats au dedans des portes. Asdrubal fier de ce que le Consul n'osoit venir à sa rencontre, à ce qu'il croioit, s'avance avec toute son armée, & franchissant les détroits entre dans le pais. Il ravage les moissons jusqu'aux portes, sans que le Consul s'ébranle. Mais quand il eut passé la rivière qui coule devant la ville, Cécilius qui n'attendoit que ce moment, détacha des armés à la légère pour le harceler & le contraindre de se mettre en bataille. Il s'y mit, & aussi-tôt le Général Romain range devant le mur, & devant le fossé quelques Archers, avec ordre, si les éléphants approchoient, de lancer sur eux une grêle de traits: en cas qu'ils fussent pressés, de se sauver dans le fossé, & d'en sortir ensuite pour lancer de nouveaux traits sur les éléphants. Il ordonne en même tems aux artisans de la place de leur porter des traits, & de se tenir en bon ordre aux pieds du mur en dehors. Lui se tient avec un corps de troupes à la porte opposée à l'aîle gauche des ennemis, & envoie toujours de nouveaux secours à ses Archers. Quand le choc se fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphants, jaloux de la gloire d'Asdrubal, & voulant par eux-mêmes avoir l'honneur du succès, s'avancèrent contre ceux qui combattoient les premiers, les renversèrent & les poursuivirent jusqu'au fossé. Les éléphants approchent; mais blessés par ceux qui tiroient des murailles, percés des javelots & des lances que jettoient sur eux à coup sûr, & en grand nombre, ceux qui bordoient le fossé, couverts de traits & de blessures, ils entrent en fureur, se tournent & fondent sur les Carthaginois, foulent aux pieds les soldats, confondent les rangs & les dissipent. Pendant ce désordre, Cécilius avec des troupes fraîches & rangées, tombe en flanc sur l'aîle gauche des ennemis trou-

blés;

une partie fut tuée à coups de trait: les autres tournèrent sur leurs gens, & les mirent en désordre. Alors Metellus, qui n'attendoit que cela, sortit avec toutes ses troupes: & prenant l'armée ennemie en flanc, la défit, & se rendit maître des éléphants & d'un grand nombre de prisonniers.

Florus dans son second Livre glisse sur ce fait, qu'il loué plutôt qu'il ne rapporte; mais dans cet éloge il n'oublie pas le nombre des éléphants que les Carthaginois mirent en campagne. Au moins on comprend par ce qui en fut pris, qu'il y en a-

voit beaucoup, au lieu que Polybe ne dit pas combien il y avoit de ces animaux dans l'armée Carthaginoise. Il en fut pris dix, dit-il, avec les Indiens qui les conduisoient, & les autres qui avoient jetté à bas leurs conducteurs, furent envelopés. Rien ne prouve davantage la grandeur & l'importance de cette victoire, dit Florus, que de voir cent éléphants qui sont la proie du vainqueur. N'auroit-on pas cru, à voir le nombre de ces animaux; que c'étoit plutôt le fruit d'une chasse que d'une guerre?

blés, & les met en déroute. Un grand nombre resta sur la place, les autres échapèrent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphants, avec les Indiens qui les conduisoient. Le reste qui avoit jetté bas ses conducteurs, envelopé après le combat, tomba aussi sous la puissance du consul. Après cet exploit, il passa pour constant que c'étoit à Cécilius que l'on étoit redevable du courage qu'avoient repris les troupes, & du pais que l'on avoit conquis.



C H A P I T R E X.

Les Romains lèvent une nouvelle armée navale, & concertent le siège de Lilybée. Situation de la Sicile. Siège de Lilybée. Trahison en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat sanglant aux machines.

Cette nouvelle portée à Rome, y fit beaucoup de plaisir: moins parce que la défaite des éléphants avoit beaucoup affoibli les ennemis, que parce que cette défaite avoit fait revenir la confiance aux soldats. On reprit donc le premier dessein d'envoier des Consuls avec une armée navale, & de mettre fin à cette guerre, sil étoit possible. Tout étant disposé, les Consuls partent avec deux cens vaisseaux, & prennent la route de Sicile. C'étoit la quatorzième année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étoient dans ces quartiers, & concertent le projet d'assiéger cette ville, dans l'espérance qu'après cette conquête il leur seroit aisé de transporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois perçoient dans toutes ces vûes, & faisoient les mêmes réflexions. C'est pourquoi regardant tout le reste comme rien, ils ne pensèrent qu'à secourir Lilybée, résolus à tout souffrir plutôt que de perdre cette place, l'unique ressource qu'ils eussent dans la Sicile; au lieu que toute cette Isle, à l'exception de Drepane, étoit en la puissance des Romains. Mais de peur que mes Lecteurs ne soient ici arrêtés, faute de savoir la carte de ce pais: tâchons en peu de mots d'en faire connoître la situation.

Situation de la Sicile.

Toute la Sicile est située par rapport à l'Italie, & à ses limites, comme le Peloponésé par rapport à tout le reste de la Grèce, & aux éminences qui la bornent. Ces deux pais sont différens, en ce que celui-là est une Isle, & celui-ci une Presqu'Isle. Car on peut passer par terre dans le Peloponésé, & on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure est celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle sont autant de Promontoires. Celui qui est au Midi, & qui s'avance dans la mer

de

de Sicile, s'appelle Pachyn; (a) le Pelore est celui qui, situé au Septentrion, borne le détroit au couchant, & est éloigné d'Italie d'environ

(a) *Le Pelore..... est éloigné d'Italie d'environ douze stades.* Le stade est une mesure Grecque, voilà de quoi l'on peut être assuré; mais à l'égard de sa longueur, les Antiquaires ne sont pas d'accord entr'eux. Par la supputation de la Guilletière, le stade a six cens pieds Athéniens: c'est peut-être un peu plus de cinq cens soixante-six pieds de Roi mesure de France, ou cent treize pas géométriques: encore ne sommes-nous pas assurés de la longueur du pied Grec, encore moins du pied Romain. Le célèbre Auteur de l'Antiquité expliquée, dit dans le chapitre des Colonnes milliaires, que ce fut C. Gracchus, selon Plutarque, qui fit mettre sur les grands chemins de ces colonnes de mille en mille, pour marquer les distances des lieux. Le mille, selon le même Auteur, faisoit un peu moins de huit stades. La plupart donnent aux milles huit stades, d'autres n'en donnent que sept & demi. Ces milles se commençoient en Italie par la colonne milliaire, qui étoit au marché de Rome: de là on comptoit les distances par mille. A chaque mille il y avoit une pierre plantée, où l'on marquoit II. IV. VIII.

M. Dacier compte que vingt stades font une lieue de France. Il y a eu, dit-on, des stades de différentes mesures, suivant les tems & les lieux. Si cela est, je n'ai pas le mot à dire; mais si les Auteurs, qui ont écrit devant, ou peu après Polybe, ne font pas les milles d'une plus grande étendue que de huit stades, le nôtre se seroit furiusement trompé, ou il y auroit faute au texte: car il ne met qu'environ douze stades du cap du Pelore à l'Italie: il y a pourtant trois milles aujourd'hui, c'est à-dire vingt stades, à moins que ce détroit ne se soit élargi par quelque tremblement de terre; ce qui ne seroit pas incroyable. Je m'étonne que notre Auteur ne se soit pas un peu égaré sur ceci, comme il a fait sur le Pont-Buxia: cette digression n'auroit peut-être pas déplu dans son Histoire. Qui fait si le Peloponèse n'a pas été un cap? C'est aujourd'hui une Presqu'Île: une secousse de la terre peut avoir fait le coup, une autre surviendra peut-être qui le séparera tout à fait du continent: peu s'en fallut que Néron, plus prodige & plus redoutable qu'un tremblement de terre, n'en fit une Île. Plusieurs bons Auteurs prétendent que la Sicile avoit formé un même continent avec l'Italie. Si je cite le Pere Kirker dans son *Mundo Subterraneo*, on me dira que je prens un Auteur trop crédule pour garant de cette opinion, comme si les Anciens ne s'en étoient pas coiffés tout comme lui. Elle n'est pas si ridicule qu'on diroit bien, & ce Jésuite si visionnaire que l'on pense. Je serois assez de son avis, sans pousser la crédulité au-delà des bornes raisonnables; c'est le sentiment de

Pline, de Justin, & de quelques autres.

Qui fait si le Sund, si l'Angleterre, si l'Espagne n'ont pas été un seul continent? Qui peut assurer que la mer Méditerranée n'a pas été une grande étendue de terre, qu'aucune mer ne sépareroit de l'Afrique que par de très-grands fleuves? Quelques Auteurs prétendent que l'Amérique n'étoit pas si éloignée de nous qu'elle l'est aujourd'hui. Ce qui étoit autrefois continent est devenu mer, & ce qui est mer aujourd'hui peut devenir terre: car ce que la mer gagne d'un côté, elle le perd de l'autre. Cela se prouve par les coquillages que l'on trouve dans les rochers & les pierres que l'on taille dans les endroits les plus éloignés de la mer. Il ne faut pas autre mystère pour produire ce changement, qu'une violente secousse de la terre, causée par le feu central qui aura communiqué à quelque immense magasin de matières combustibles & inflammables, dont la terre est toute remplie, comme des cavernes d'une profondeur & d'une étendue étonnante. Sans avoir même recours à ces sortes de phénomènes ignés, un petit écart de la terre hors de sa sphère d'activité, quelque mouvement hors de son axe, ou quelque mauvaise rencontre, peuvent avoir produit certains changemens considérables.

Qui m'assurera que le Roiaume de Naples, ou du moins une bonne partie, ne croulera pas, & ne disparaîtra pas un jour, & qu'il n'en arrivera pas de même à la Sicile? Gardons-nous bien d'écouter: on fait que la ville de Naples est toute creusée par dessous, & bâtie sur un très-grand nombre d'immenses cavernes, où il y a des abîmes d'eau ou de matières combustibles, comme le pais aux environs du Vésuve. Il ne faut pas douter que celui-ci, comme le reste, ne fonde & ne disparaîsse dans la suite des tems dans ces abîmes épouvantables? L'Histoire rapporte une infinité de ces sortes de phénomènes, de villes & de pais entiers métamorphosés en lacs, ou en toute autre chose: ce qui étoit montagne est devenu plaine, & ce qui étoit plaine, peuplé de villes & de villages, s'est changé en déserts tout à fait affreux.

Ce que je dis ici est-il plus prodige que de voir des Îles sortir tout d'un coup de la mer, comme des Tritons? Ces sortes de phénomènes sont-ils bien rares? Les Anciens en parlent; nous en avons vu deux ou trois de nos jours; & le dernier dans l'Océan, bien autrement abîme que la mer Méditerranée. Ces nouvelles nées subsistent encore aujourd'hui, il viendra un tems où l'on jettera l'ancre tout au milieu de la Sicile.

Je crois très-fortement la Sicile en l'air, & posée sur ces prodigieuses & affreuses cavernes qui fondront un jour. Dans la dernière guerre en Espagne, & pendant le siège de Saint Sebastien, je me mis en tête, dans mes heures de délassement,

viron douze stades. Enfin le troisième se nomme Lilybée. Il regarde l'Afrique, sa situation est commode pour passer de là à ces Promontoires de Carthage, dont nous avons parlé plus haut. Il en est éloigné de mille stades ou environ, & tourné au couchant d'hiver, il sépare la mer d'Afrique de celle de Sardaigne.

Siège de
Lilybée.

Sur ce dernier cap est la ville de même nom, & dont les Romains firent le siège. Elle est bien fermée de murailles, & entourée d'un fossé profond que la mer remplit, & qu'on ne peut traverser pour aller sur le port, sans beaucoup d'usage & d'expérience. Les Romains aiant établi leurs quartiers devant la ville de l'un & de l'autre côté, & aiant fortifié l'espace, qui étoit entre les deux camps, d'un fossé, d'un retranchement, & d'un mur, ils commencèrent l'attaque par la tour la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique. (a) De

nou-

de m'ériger en Créateur d'un monde: je le composai dans mon imagination, moitié Kirker, moitié Descartes, comme on dit de Varillas, qu'il a écrit moitié Roman & moitié Histoire; cet ouvrage est demeuré par les chemins, fort près d'arriver au gîte. C'est un composé de visions, dira-t-on, d'accord: pouvons-nous donner autre chose que des visions? Tout est incompréhensible, tout est inexplicable dans la nature, & nous-mêmes qui en raisonnons: ceux qui croient l'incompréhensibilité de toutes choses ne sont peut-être pas les moins raisonnables.

(a) De nouveaux ouvrages succédant toujours aux premiers.] Le siège de Lilybée est sans contredit le chef-d'œuvre de l'art & de la capacité Romaine. Tous les autres dont l'Histoire fait mention avant la première guerre Punique, méritent à peine notre attention, ou sont peu dignes de remarque. Dans celui de Lilybée le courage & l'intelligence paroissent tout à découvert, & le plus habile des deux Antagonistes y reçoit une couronne digne du zèle avec lequel il défendit cette place: il est plus grand homme que celui qui la lui vouloit enlever, mais celui-ci n'est pas moins digne des éloges de la postérité. La portion du hazard, qui est presque en tout la plus grosse à la guerre, est ici réduite à rien. Nous voions, dans ce siège célèbre, toutes les pratiques dont les Modernes se font honneur très-faussement, c'est-à-dire, les tranchées & les grandes parallèles; les galeries souterraines, &c. & tout ce que nous pratiquons dans la défense, ou ce que nos pères ont pratiqué avec beaucoup plus d'intelligence & de valeur; car depuis plus d'un siècle nous n'avons vu ni oui parler d'aucun assaut général soutenu au corps de la place, & une garnison qui aime mieux mille fois périr que de se rendre, & qui éprouve les plus affreuses misères. Nous ne connoissons qu'un seul homme de nos jours qui ait rempli son devoir sur ce point dans toute son étendue. Ce phénomène d'intrépidité se trouve dans la défense de

Tortone en 1706. Le Gouverneur, qui étoit Espagnol, soutint bravement l'assaut, & se fit tuer sur la brèche du corps de sa place.

Imilcon, après avoir soutenu divers assauts, & défendu ses brèches, se retranche encore dans l'intérieur de la ville, & s'y maintient sans pouvoir être emporté. Ces sortes de défenses sont très-communes chez les Anciens. Nos ancêtres les ont imitées, sinon avec autant d'intelligence, du moins avec autant de valeur: j'entens ici par nos ancêtres les nations de toute l'Europe, & un espace de trois siècles entr'elles & nous.

Nous coupons nos bastions lorsque les assiégeans commencent de battre en brèche le corps de la place: qui ne croiroit, à voir une garnison occupée à ces sortes d'ouvrages, qu'elle veut soutenir l'assaut, & cependant c'est à quoi l'on pense le moins. Nos plus belles défenses ne nous offrent aucun exemple de ces sortes d'actions vigoureuses.

Les tours bastionnées du Maréchal de Vauban sont très-bonnes; mais jusqu'ici nous n'avons pas vu qu'aucun de ceux qui ont défendu Landau, en ait fait le moindre usage. On diroit qu'elles n'ont été faites que pour la montre.

Un siège, pour être digne de l'admiration des experts, ou de leurs éloges, ne consiste pas dans la grandeur des préparatifs, ni dans la durée: tout cela ne signifie rien. On me demandera en quoi donc je fais consister le mérite d'un siège. Je répondrai que c'est en l'habileté: deux antagonistes ne peuvent-ils pas être deux hommes très-bornés, deux manœuvres, l'un pourtant un peu moins manœuvre que l'autre? Ils ne laisseront pas pourtant que de l'être tous les deux, au jugement des connoisseurs, qui ne verront rien que de médiocre dans ce qu'ils feront, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Cela n'empêche pas que le siège ne tire en longueur, & n'aile son train, parce que l'un fera un génie très-médiocre, & l'autre tout à fait lourd, qui l'attaquera très-mal. Si celui-ci

ne

nouveaux ouvrages succédant toujours aux premiers, & s'avancant de plus en plus, enfin ils culbutèrent six tours qui étoient du même côté que la précédente, & entreprirent de jeter bas les autres à coups de bélier. Comme ce siège se pouffoit avec beaucoup de chaleur, que des tours il y en avoit chaque jour qui menaçoient ruine, & d'autres qui étoient renversées, que les ouvrages s'avançoient de plus en plus, & jusqu'au dedans de la ville, les assiégés étoient dans une épouvante & une consternation extrême, quoique la garnison fût de plus de dix mille soldats étrangers, sans compter les habitans, & qu'Imilcon qui commandoit fit tout ce qui étoit possible pour se bien défendre, & arrêter les progrès des assiégeans. Il relevoit les brèches, il faisoit des contremines. Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre, il guettoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines: & pour le pouvoir, il livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois, & plus meurtriers, que ne sont ordinairement les batailles rangées.

Pendant cette généreuse défense, quelques uns des principaux Officiers des soldats étrangers, complotèrent entr'eux de livrer la ville aux Romains. Persuadés de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, & font part au Consul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avoit sauvé Agrigente d'une trahison que les troupes à la solde des Syracusains avoient tramée contre cette ville, aiant découvert le premier la conspiration, en alla

Trahi-
son dé-
couver-
te.

in-

ne se rebute pas, il faut bien que la place se rende. Le voilà très-glorieux de sa conquête, l'autre ne le sera pas moins de sa défense: tous les deux éblouiront les sots, mais les gens éclairés qui ont la vue moins foible, en penseront tout différemment.

S'il faut le dire en passant, tous les sièges sont presque les mêmes dans l'attaque comme dans la défense. Celle-ci paroît une science dans les Anciens, & même très-profonde: c'est aujourd'hui une routine, l'autre l'est encore plus; on ne va pas plus loin que certaines règles déjà surannées, au lieu que les habiles gens suivent des méthodes différentes dans leur façon d'assiéger ou de se défendre; il y a toujours quelque nouveauté, & souvent tout est nouveau dans une défense. Il est des sièges comme des batailles: un Général du commun en gagnera dix contre un autre très-ambulateur. Quel dégat de superlatifs & d'éloges ambulatoires! Il sera mis tout au moins au niveau de César & du grand Alexandre. S'il en rencontre un autre fort au dessous de ces deux grands hommes, mais pourtant fort au dessus de lui, il en perdra autant & au-delà qu'il en aura gagné, le voilà dégradé de tous ces titres pompeux de grand homme, d'homme excellent: il tombera dans le dernier mépris, & il en sera digne.

Le siège de Lilybée est mémorable, parce que la science & la valeur se trouvent dans les Chefs des deux partis. Rien de plus savant, rien de plus beau, rien de plus instructif que cette attaque, rien de plus admirable & de plus profond que cette défense: tout ce que l'art a de plus fin & de plus rusé, paroît ici au plus haut degré de perfection. On y voit tout ce que nous avons de chicanes, parallèles, sapes, retranchemens derrière les brèches, jusques dans l'intérieur de la ville, galeries souterraines, contre-galeries, combats dans ces lieux souterrains: ceux qui sont les moins taupes des yeux & de l'esprit, rendent inutiles les ouvrages des autres; tout ce qui se passe sous terre est admirable, tout ce qu'on voit dessus est surprenant. A-t-on jamais oui parler d'un siège, où les forties font des batailles en forme, & où l'on perd tout autant de monde, soit pour renverser les travaux, soit pour les défendre. Voilà assurément un beau sujet de Commentaire, nous n'avons garde de le laisser échapper. Il nous a fourni un ouvrage régulier de l'attaque & de la défense des places des Anciens, & un nombre d'observations sur ces deux parties de la guerre: comme c'est ici un des endroits les plus curieux, le plus neuf & le plus intéressant de ce grand ouvrage, j'y renvoie le Lecteur, qui le trouvera à la fin du premier Livre de Polybe.

Y

informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci aussi-tôt assemble les autres Officiers, il les exhorte, il emploie les prières les plus pressantes & les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoya vers les soldats étrangers, Gaulois & autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avoit servi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu. C'étoit Annibal, fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercénaires Alexon, qu'ils confidéroient beaucoup, & en qui ils avoient de la confiance. Ces Députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidèle, se rendent garans des promesses que le Commandant faisoit à chacun des soldats, & les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chassa à coups de pierres & de traits. C'est ainsi que les Carthaginois trahis par les soldats étrangers se virent sur le point de périr sans ressource, & qu'Alexon, qui auparavant par sa fidélité avoit conservé aux Agrigentins leur ville, leur pais, leurs loix & leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

Secours
conduit
par An-
nibal.

A Carthage, quoique l'on ne fût rien de ce qui se passoit, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar, Commandant des galères, & ami intime d'Adherbal: & après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, & de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenteroit de se jeter dans la place assiégée. Annibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à Eguse entre Lilybée & Carthage, & attend là un vent frais. Ce vent souffle, Annibal aussi-tôt déploie toutes les voiles, & arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnoit pas le loisir de prendre des mesures: & d'ailleurs s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flotte, il étoit à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusques dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravoient. D'un autre côté les assiégés assemblés sur les murailles, attendoient avec une inquiétude mêlée de joie comment ce secours inespéré arriveroit jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, & l'encouragent par leurs applaudissemens. (a) Annibal entre dans le port.

(a) *Annibal entre dans le port tête levée, & y débarque ses soldats.* Notre Auteur ne peut voir sans admiration l'audace étonnante de la flotte Carthaginoise, qui passe tout au travers de celle des Romains. Je ne vois pas qu'il y ait dans cette ac-

tion un si grand sujet de surprise. Annibal cingle par un tems frais & vent arrière droit au port, lorsque le vent est tout à fait contraire aux Romains, & par conséquent aux manœuvres pour en empêcher l'entrée. Ils n'avoient garde de se ser-

port tête levée, & y débarque ses soldats, sans que les Romains osassent se présenter; ce qui fit plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter, & leurs forces & leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avoit de mettre le feu aux machines des assiégés, & voulant faire usage des bonnes dispositions où paroissent être les habitans & les soldats fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils se voioient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avoient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns & des autres: & par un discours où il promettoit à ceux qui se signaleroient, & à tous en général, des présens & des graces de la part de la République des

Car-

vir de leurs voiles, encore moins de leurs avirons, & de nager à l'ennemi, comme on dit, debout à la lame, non seulement ils n'essent pûl'aborder, mais ils s'exposoient encore d'être emportés dans le port avec les ennemis par l'impétuosité du vent ce qui fit qu'ils n'osèrent leur en empêcher l'entrée. Cette manœuvre n'étoit pas ce qu'il y avoit le plus à redouter, Polybe ne dit-il pas une ou deux pages plus bas, que la passe étoit très-difficile & très-dangereuse, entre des bancs de sable. Il n'étoit donc pas possible aux Romains de s'exposer à l'entrée du secours qui venoit de Carthage, sans se précipiter dans un péril manifeste; le vent & les flots leur étant tout à fait contraires, au lieu que tout étoit favorable aux ennemis: l'entrée du port, quoique difficile, étoit disposée de telle sorte que les vaisseaux y entroient à la file, les uns derrière les autres, & sur le même rumb de vent, & sur la même trace navale.

Le fameux Jean Baert arrivant de la mer Baltique avec une flotte chargée de grains, dont la France manquoit, apprit sur sa route que la flotte Angloise bloquoit le port de Dunkerque, où il avoit ordre de débarquer. L'entrée en étoit difficile, il falloit passer à travers cette flotte, & surmonter une infinité d'obstacles très-périlleux: il ne laissa pas que de tenter l'aventure, & de la mettre à fin par les manœuvres les plus hardies, les plus fines & les plus rusées dont on ait jamais ouï parler.

Je ne suis nullement surpris qu'Annibal soit entré dans le port de Lilybée avec son convoi, rien n'étoit plus aisé que cette entreprise: mais celle d'en sortir quelques jours après, voilà ce qui me surprend; car bien que le vent lui fût favorable, il ne pouvoit éviter ce semble d'être attaqué par l'armée Romaine, ou d'en être suivi. En effet le même vent qui le poussoit hors du port, n'étoit pas moins avantageux & moins favorable aux Romains pour le joindre & pour le combattre, & cependant ils le laissèrent passer: cela me semble difficile à comprendre. Je m'imagine assez que les premiers navires pouvoient aisément s'échapper, parce qu'il falloit du tems pour appareiller; mais les autres qui suivoient à la file, pouvoient-ils éviter d'être abordés debout au corps? Et cepen-

dant rien ne branle & rien ne remue, je n'en vois pas la raison: est-ce faute de courage, ou d'expérience? Je ne déciderai pas là-dessus: s'il me l'étoit permis, je dirois que le courage ne leur manquoit pas, mais que leur ignorance dans la marine les dispensoit de bien de manœuvres hardies, que les autres peuples plus exercés dans cet art n'eussent pas laissé échapper. Il est hors de doute que les Romains n'y excellèrent jamais; car quand les Historiens ne nous l'apprendroient pas, l'exemple des faits que Polybe rapporte, nous méneroit à la conviction. Il est visible que leurs vaisseaux étoient très-lourds & très-grossièrement construits, leurs pilotes & leur chiourme sans expérience. L'exemple de tant de naufrages achevé de nous en convaincre, on ne les reconnoît pas seulement à ces marques dans la première guerre Punique; mais encore dans celle d'Antiochus l'an 563. de Rome, où il paroît qu'ils n'étoient guères plus avancés dans la construction que la première fois qu'ils montèrent sur mer. Qui le croiroit? Ils ne l'étoient guères davantage du tems même de César. Quoiqu'on prétende que les Tyriens & les Carthaginois étoient les plus habiles hommes de mer dont l'Histoire fasse mention, nous ne voions pas qu'ils aient surpassé les Rhodiens en adresse, en expérience, & même dans la construction. César nous fait très-bien connoître l'ignorance des Romains dans la marine: s'ils ont fait quelques bons coups dans les actions navales, les Rhodiens, en ont eu eux seuls la gloire, autant par leur adresse que par leur courage; c'est à l'expérience, & à la hardiesse d'Euphranor, qui commandoit les galères de Rhodes, qu'il dut la victoire qu'il remporta sur les Egyptiens auprès d'Alexandrie. César en fait un éloge très-honorable; il assure qu'il lui dut le gain de cette bataille. Il y avoit, dit-il, des bancs de sable entre les deux armées; or comme la passe étoit étroite, chacun attendoit que l'autre passât pour le charger en désordre; Euphranor voyant César dans l'incertitude, se chargea de passer le premier avec quatre galères; elles sont tout à l'instant investies par les ennemis: mais elles se démêlèrent si bien par leur adresse & par leur expérience, qu'on ne pût jamais leur gagner le flanc, & les joindre debout au corps: de sorte qu'on eut le tems de les secourir.

Carthaginois, il fut tellement enflamer leur zèle & leur courage, qu'ils crièrent tous qu'il n'avoit qu'à faire d'eux sans délai, tout ce qu'il jugeroit à propos. Le Commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur savoit gré de leur bonne volonté, congédia l'assemblée, & leur dit de prendre au plutôt quelque repos, & du reste d'attendre les ordres de leurs Officiers.

Combat
sanglant
aux ma-
chines.

Peu de tems après il assembla les principaux d'entr'eux, il leur assigna les postes qu'ils devoient occuper, leur marqua le signal & le tems de l'attaque, & ordonna aux Chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs soldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour on se jette sur les ouvrages, par plusieurs côtés. Les Romains qui avoient prévu la chose, & qui se tenoient sur leurs gardes, courent par tout où leur secours étoit nécessaire, & font une vigoureuse résistance. La mêlée devient bientôt générale, & le combat sanglant. Car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, & dehors il y en avoit encore un plus grand nombre. L'action étoit d'autant plus vive, que les soldats sans garder de rang se battoient pêle-mêle, & ne suivoient que leur impétuosité. On eût dit, que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étoient défiés l'un l'autre à un combat singulier. Mais les cris & le fort du combat étoient aux machines. C'étoit ce que les deux partis s'étoient proposé dès le commencement, en prenant leurs postes. Ils ne se battoient avec tant d'émulation & d'ardeur, les uns que pour renverser ceux qui gardoient les machines, les autres que pour ne point les perdre: ceux-là que pour mettre en fuite, ceux-ci que pour ne point céder. Les uns & les autres tombent morts sur la place même qu'ils avoient prise d'abord. Il y en avoit parmi eux, qui la torche à la main, & portant des étoupes & du feu, fondonnent de tous côtés sur les machines avec tant de fureur, que les Romains se virent réduits aux dernières extrémités. Comme cependant il se faisoit un grand carnage des Carthaginois, leur Chef qui s'en apperçut, fit sonner la retraite, sans avoir pû venir à bout de ce qu'il avoit projeté; & les Romains qui avoient été sur le point de perdre tous leurs préparatifs, restèrent enfin maîtres de leurs ouvrages, & les conservèrent sans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Annibal se mit en mer pendant la nuit, & déroband sa marche, prit la route de Drépane, où étoit Adherbal Chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située, avec un beau port à six vingt stades de Lilybée, & que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de se conserver.



1. Perte de Scythax qui eut dans Lilybaeum à la faveur d'un vent frais et contraire à la flotte Romaine.

SECOURS DE LYLIBÉE EN PRÉSENCE DE L'ARMÉE NAVALE DES ROMAINS.

4. Port de Lilybaeum.
 5. Circonvallation des Romains.
 6. Ataque des Romains.

C H A P I T R E X I.

*Audace étonnante d'un Rhodien , qui est enfin pris par les Romains.
Incendie des Ouvrages. Bataille de Drépane.*

A Carthage on attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui se passoit à Lilybée. Mais les assiégés étoient trop resserrés , & les assiégeans gardoient trop exactement l'entrée du port , pour que personne pût en sortir. Cependant certain Annibal , surnommé le Rhodien , homme distingué , & qui avoit été témoin oculaire de tout ce qui s'étoit fait au siège , osa se charger de cette commission. Ces offres furent acceptées , quoique l'on se défiât qu'il en vînt à son honneur.

(a) Il équipe un galère particulière , met à la voile , passe dans une de ces

(a) *Il équipe une galère particulière , met à la voile.* Si les Anciens sont au dessous des Modernes dans certains arts & certaines sciences , c'est sans doute dans la marine. Ils y étoient très-ignorans , & presque au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Le plus mauvais de nos matelots en fait infiniment plus que le plus habile de leurs pilotes. L'invention de la boussole ne fait rien à la construction : & malgré tout ce que les Antiquaires en disent , ils y étoient très-malhabiles ; leurs voiles leur servoient peu , ils les abattoient pour peu que le vent leur fût contraire , & tout vent leur étoit , à moins qu'ils ne l'eussent en poupe. On ne voit aucun exemple qu'ils louveraient , ou qu'ils pinçassent le vent , ces sortes de manœuvres leur étoient tout à fait inconnues. Voici pourtant un Rhodien qui met en usage toutes les manœuvres & les remèmens des voiles de nos plus habiles Marins , avec un petit bâtiment qui ne peut être qu'une manière de tartane ou de barque , dont on se sert en Provence ; car je ne vois point de bâtiment qui soit plus propre à prendre le vent , & à faire route de quelque côté qu'il souffle , que ceux de cette espèce. Cependant ces Anciens , si ignorans dans la construction & dans l'art de naviger , ont fait des voyages si longs & si périlleux , qu'il semble moralement impossible que la construction de leurs vaisseaux ne fût semblable à la nôtre , ou fort approchante à l'égard du ventre.

Les Marseillois , dit M. Huet , ne tournèrent pas leurs navigations à la mer Méditerranée ; ils entrèrent dans l'Océan , & firent de longues courses au Sud & au Nord. Euthiménès Marseillois s'avança par delà la ligne , & en rapporta des singularités qui passèrent pour fabuleuses. Longtemps avant Plinè ; dit-il ailleurs , & même avant Auguste , le chemin

étoit ouvert pour sortir de la mer Méditerranée par le détroit de Cadix , & faire le tour de l'Afrique jusqu'à la mer Rouge. Ce que Plinè a écrit sur ce sujet , mérite une grande attention. Il rapporte , sur la foi de Célius Antipater , célèbre Historien , qui vécut du tems de la sédition des Gracques ; que dès lors les vaisseaux partis des côtes d'Espagne alloient trafiquer en Ethiopie. Ce fut la voie que tinrent ces vaisseaux Espagnols , dont Plinè dit que Caius César , fils d'Agrippa , adopté par Auguste , vit les débris dans le golphe Arabique. Il ajoute que Hamon Carthaginois , pendant que les affaires de sa nation étoient florissantes , navigea depuis le détroit de Cadix jusqu'à l'extrémité de l'Arabie ; & laissa une relation exacte de son voyage ; comme Himilcon son compatriote , fut envoyé en même tems pour reconnaître les côtes de l'Europe. Plinè ajoute encore , sous l'autorité de Cornelius , Historien très-estimable & très-fidèle , que de son tems un certain Eudoxus , fuivant la poursuite de Ptolomée Lathyrus Roi d'Egypte , s'embarqua sur le golfe Arabique , & aborda à Cadix : d'où il paroît clairement que les Portugais s'en sont bien fait accroire ; quand ils se sont attribués la gloire d'avoir découvert les premiers le cap de Bonne-Espérance.

On prétend qu'Hérodote a romanisé son Histoire , je ne le vois pas : ne met-il pas un correctif dans ce qu'il croit incroyable & miraculeux ? Je ne suis pas obligé , dit-il , de tout croire , mais je suis nécessité par les loix de l'Histoire de rapporter tout ce qui paroît digne de passer à la postérité. Ce grand Historien rapporte que Necus , Roi d'Egypte , dépêcha sur des vaisseaux quelques Phéniciens , avec ordre de traverser au-delà des colonnes d'Hercule jusqu'à la mer Septentrionale , & puis de retourner en Egypte. Les

ces Isles qui sont devant Lilybée, & le lendemain un vent frais s'étant élevé, il passe au travers des ennemis que son audace étonne, il entre dans le port à la quatrième heure du jour, & se dispose dès le lendemain à revenir sur ses pas. Le Consul, pour lui opposer une garde plus sûre, tient prêts pendant la nuit dix de ses meilleurs vaisseaux, & du port, lui & toute son armée observent les démarches du Rhodien. Ces dix vaisseaux étoient placés aux deux côtés de l'entrée; autant près du sable que l'on pouvoit en approcher; les rames levées, ils étoient comme prêts à voler & à fondre sur Annibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, insulte à ses ennemis, & les déconcerte par sa hardiesse & la légèreté de sa galère. Non seulement il passe au travers sans en rien souffrir lui ni son monde, mais il approche d'eux, il tourne alentour, il fait lever les rames & s'arrête, comme pour les attirer au combat: personne n'osant se présenter, il reprend sa route, & brave ainsi avec une seule galère toute la flotte des Romains. Cette manœuvre, qu'il fit souvent dans la fuite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois & pour les assiégés; car par là on fut instruit à Carthage de tout ce qu'il étoit important de savoir, à Lilybée on commença à bien espérer du siège, & la terreur se répandit parmi les assiégeans. Cette hardiesse du Rhodien venoit de ce qu'il avoit appris par expérience quelle route il falloit tenir entre les bancs de sable qui sont à l'entrée du port. Pour cela il gagnoit d'abord la haute mer: puis approchant comme s'il revenoit d'Italie, il tournoit tellement sa prouë du côté de la tour qui est sur le bord de la mer, qu'il ne voioit pas celles qui regardent l'Afrique. C'est aussi le seul moien qu'il y ait pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'exemple du Rhodien fut suivi par d'autres qui favoient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodoit pas, se mirent en tête de combler cette entrée: mais la chose étoit au-dessus de leurs forces. La mer avoit là trop de profondeur. Rien de ce qu'ils y jettoient ne demouroit où il étoit nécessaire. Les flots, la rapidité du courant emportoient & dissipotent les matériaux avant même qu'ils arrivassent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avoit des bancs de sable, ils firent à grand-peine une levée. Une galère à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée, & tomba entre leurs mains. Comme elle

Phéniciens s'étant donc embarqués sur la mer Rouge, entrèrent dans la mer Australe; & quand l'Autonne étoit venu, ils descendoient à terre, semoient des bleds en tous les endroits de l'Afrique où ils passoient, y attendoient la moisson, & partoient lorsqu'ils avoient moissonné. Ainsi après avoir voié deux ans, ils arrivèrent la troisième année vers les Colonnes d'Hercule, & de là ils retournèrent en Egypte, où ils dirent des choses que je ne saurois croire, & que peut-être un autre croira. En effet ils

rapportèrent qu'en voiageant à l'entour de l'Afrique, ils avoient eu le Soleil à droite. Ce fut par ce moien que la Lybie fut premièrement connue. Je ne doute point que ce passage d'Hérodote n'ait excité les Portugais de tenter l'aventure de tourner l'Afrique; ils n'ont donc pas été les premiers qui aient entrepris un si grand voiage, puisqu'ils ont tant d'autres avant eux avoient tourné cette partie du monde.

elle étoit construite d'une façon singulière , l'ayant armée à plaisir , ils s'en fervirent pour observer ceux qui entroient dans le port , & sur tout le Rhodien. Par hazard il entra pendant une nuit , & peu de tems après il repartit en plein jour. Voiant que cette galère faisoit les mêmes mouvemens que lui , & la reconnoissant , il fut d'abord épouvanté , & fit ses efforts pour gagner les devans ; prêt d'être atteint , il fut obligé de faire face & d'en venir aux mains. Mais les Romains étoient supérieurs , & en nombre , & en forces. Maîtres de cette belle galère , ils l'équipèrent de tout point , & depuis ce tems-là personne ne put plus entrer dans le port de Lilybée.

Les assiégés ne se lassèrent point de rétablir ce qu'on leur détruisoit. Incendie
des Ouvrages. Il ne restoit plus que les machines des ennemis , dont ils n'espéroient plus pouvoir se délivrer , lorsqu'un vent violent & impétueux soufflant contre le pied des ouvrages , ébranla les galeries , & renversa les tours qui étoient devant pour les défendre. Cette conjoncture aiant paru à quelques soldats Grecs fort avantageuse pour ruiner tout l'atourail des assiégeans , ils découvrirent leur pensée au Commandant , qui la trouva excellente. Il fit aussitôt disposer tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution. Ces jeunes soldats courent ensemble , & mettent le feu en trois endroits ; feu qui se communiqua avec d'autant plus de rapidité , que ces ouvrages étoient dressés depuis longtems , & que le vent soufflant avec violence , & poussant d'une place à l'autre les tours & les machines , portoit l'incendie de tous côtés avec une vitesse extrême. D'ailleurs les Romains ne savoient quel parti prendre pour remédier à ce désordre. Ils étoient si effrayés , qu'ils ne pouvoient ni voir ni comprendre ce qui se passoit. La fuite , les étincelles ardentes , l'épaisse fumée que le vent leur pouffoit dans les yeux , les aveugloient. Il en périt grand nombre , avant que de pouvoir même approcher des endroits qu'il falloit secourir. Plus l'embarras des Romains étoit grand , plus les assiégés avoient d'avantage. Pendant que le vent souffloit sur ceux-là tout ce qui pouvoit leur nuire , ceux-ci voiant clair , ne jettoient rien ni sur les Romains , ni sur les machines , qui portât à faux : au contraire le feu faisoit d'autant plus de ravage , que le vent lui donnoit plus de force & d'activité. Enfin la chose alla si loin , que les bases des tours furent reduites en cendres , & les têtes de béliers fonduës. Après cela il fallut renoncer aux ouvrages , & se contenter d'entourer la ville d'un fossé & d'un retranchement , & de fermer le camp d'une muraille en attendant que le vent fit naître quelque occasion de faire plus. Dans Lilybée on releva ce qui étoit tombé des murailles , & l'on ne s'inquiéta plus du siège.

Quand on eut appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avoit péri , ou dans la défense des ouvrages , ou dans les autres opérations du siège , ce fut à qui prendroit les armes. On y leva une Bataille
de Drépane. armée de dix mille hommes , & on l'envoia en Sicile. Le détroit tra-

versé, elle gagna le camp à pied. Et alors le Consul Publius Claudius aiant convoqué les Tribuns: Il est tems, leur dit-il, d'aller avec toute la flotte à Drépane. Adherbal qui y commande les Carthaginois, n'est pas prêt à nous recevoir. Il ne fait pas qu'il nous est venu du secours; & après la perte que nous venons de faire, il est persuadé que nous ne pouvons mettre une flotte en mer. Chacun approuvant ce dessein, il fit embarquer avec ce qu'il avoit déjà de rameurs ceux qui venoient de lui arriver. Pour de soldats il ne prit que les plus braves, qui, parce que le trajet n'étoit pas long, & que d'ailleurs le butin paroïssoit immanquable, s'étoient offerts d'eux-mêmes. (a) Il met à la voile au milieu de la nuit, sans être apperçû des assiégés. D'abord la flotte marcha ramassée & toute ensemble, aiant la terre à droite. A la pointe du jour l'avantgarde étant déjà à la vûe de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendoit à rien moins, fut d'abord étonné: mais y faisant plus d'attention, & voyant que c'étoit la flotte ennemie, il résolut de n'épargner ni soins ni peines, pour empêcher que les Romains ne l'assiégeassent ainsi haut la main. Il assembla aussi-tôt son armement sur le rivage, & un Héraut par son ordre y aiant appelé tout ce qu'il y avoit de soldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire étoit aisée s'ils avoient du cœur, & ce qu'ils avoient à craindre d'un siège si la vûe du danger les intimidoit. Tous s'écriant que sans différer on les menât au combat, après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de se mettre en mer, & de suivre en poupe le vaisseau qu'il montoit, sans en détourner les yeux. Il part ensuite le premier; & conduit sa flotte sous des rochers qui bordoient le côté du port, opposé à celui par lequel l'ennemi entroit. Publius surpris de voir que les ennemis, loin de se rendre ou d'être épouvantés, se dispoïent à combattre, fit tourner en arrière tout ce qu'il avoit de vaisseaux, ou dans le port, ou à l'embouchure, ou qui étoient prêts d'y entrer. Ce mouvement causa un désordre infini dans l'équipage, car les bâtimens qui étoient dans le port, heurtant ceux qui y entroient, brisoient leurs bancs, & fracassoient ceux des vaisseaux sur qui ils tomboient. Cependant à mesure que quelque vaisseau se débarassoit, les Officiers le faisoient aussi-tôt ranger près de la terre, la prouë opposée aux ennemis. D'abord le Consul s'étoit mis à la queue de sa flotte; mais alors prenant le large, il alla se poster à l'aîle gauche. En même tems Adherbal aiant passé avec cinq grands vaisseaux au-delà de l'aîle gauche des Romains, du

cô-

(a) *Il met à la voile au milieu de la nuit.* Notre Auteur ne dit pas exactement le nombre des vaisseaux que Publius prit pour cette entreprise; il eût pourtant dû nous l'apprendre. Comme il est de tous les Historiens de son tems le plus exact, il faut croire qu'il n'en savoit rien. Mais d'où vient que Diodore de Sicile le fait, qui est venu si long-

tems après lui? Il faut bien que cet Auteur l'ait trouvé quelque part. Je suis persuadé que Polybe a négligé de nous l'apprendre, l'action est trop considérable pour croire qu'il l'ait ignoré. Diodore dit donc que le Consul choisit deux cens vaisseaux, où il fit entrer tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes de mer, & l'élite des légions.

côté de la pleine mer, tourna sa prouë vers eux, & envoya ordre à tous ceux qui venant après lui s'élongeoient sur la même ligne, de faire la même chose. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains, qui rangés proche de la terre, attendoient les vaisseaux qui sortoient du port: disposition qui leur fut très-pernicieuse. Les deux armées proche l'une de l'autre, & le signal levé des deux Amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord assez égal de part & d'autre, parce que l'on ne se servoit des deux côtés que de l'élite des armées de terre; mais les Carthaginois gagnèrent peu à peu le dessus. Aussi avoient-ils pendant tout le combat bien des avantages sur les Romains, leurs vaisseaux étoient construits de manière à se mouvoir en tout sens avec beaucoup de légèreté, leurs rameurs étoient experts, & enfin ils avoient eu la sage précaution de se ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étoient pressés par l'ennemi, ils se retiroient sans courre aucun risque, & avec des vaisseaux si légers, il leur étoit aisé de prendre le large. L'ennemi s'avançoit-il pour les poursuivre? Ils se tournoient, voltigeoient autour, ou lui tomboient sur le flanc, & le choquoient sans cesse, pendant que le vaisseau Romain pouvoit à peine revirer à cause de sa pesanteur & du peu d'expérience des rameurs; ce qui fut cause qu'il y en eut un grand nombre coulé à fond. Que si quelqu'un des vaisseaux Carthaginois étoit en péril, on pouvoit en sûreté aller à son secours, en se coulant derrière la poupe des autres vaisseaux. Les Romains n'avoient rien de tout cela. Lorsqu'ils étoient pressés, se battant près de la terre, ils n'avoient pas où se retirer. Un vaisseau ferré en devant, ou se brisoit sur les bancs de sable, ou échouoit contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, & l'ignorance des rameurs, leur ôtoient encore le plus grand avantage qu'on puisse avoir en combattant sur mer: savoir de couler au travers des vaisseaux ennemis, & d'attaquer en queue ceux qui sont déjà aux mains avec d'autres. Pressés contre le rivage, & ne s'étant pas réservé le moindre petit espace pour se glisser par derrière, ils ne pouvoient porter du secours où il étoit nécessaire: de sorte que la plupart des vaisseaux, partie restèrent immobiles sur les bancs de sable, partie furent brisés contre la terre. Il ne s'en échapa que trente, qui étant auprès du Consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étoient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal, (a) qu'el-

(a) Qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain } La fortune n'entre en rien dans la disgrâce de Claudius, j'en suis tout surpris, car on la tourne par tout à droit & à gauche: c'est la seule Divinité chimérique du Paganisme qui se soutienne encore avec tous les honneurs &c.

qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Consul Romain, dont la conduite en cette occasion étoit inexcusable: car il ne tint pas à lui que sa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Aussi fut-il traduit devant des Juges, & condamné à une grosse amande.

& toute la gravité antique. Il n'y a point d'Auteurs, ni même de Prédicateurs, qui ne la fount dans leurs Sermons, & encore aujourd'hui il n'y a personne qui ne reconnoisse & qui ne redoute sa puilliance. C'est la Déesse consolatrice des Généraux qui perdent une bataille; car ceux qui la gagnent n'ont garde de lui en attribuer tout l'honneur, comme faisoit Sylla; ils ne font pas si modestes & de si bonne foi, quoique ce soit le tout que la fortune.

Je suis bien sûr que Claudius ne manqua pas de s'en plaindre, & de dire qu'il n'avoit rien négligé des moiens qui pouvoient le conduire à la victoire, si la fortune ne lui eût été contraire; mais les connoisseurs n'étoient pas si bêtes que d'en convenir: ils n'attribuèrent une défaite si honteuse qu'à sa mauvaise conduite, qu'à son manque de prévoyance; enfin à tout ce qui caractérise les Généraux imprudens & malhabiles, & non à la fortune, qui est un mot qui ne signifie rien.

Voilà quant à l'opinion des Officiers habiles & éclairés. Je n'ai aucun garant de cela, je l'avoué; mais pouvoient-ils penser autrement, puisqu'ils étoient les témoins oculaires de cette foule de fautes & de sottises de leur Général? Pouvons-nous penser autrement nous, en lisant ce que notre Auteur rapporte de cette bataille, dans le commencement, comme dans les suites, & dans la fin? Cela ne nous suffit-il pas pour en faire le même jugement? Les dévots superstitieux de l'armée Romaine, car le Paganisme avoit les siens comme nous avons les nôtres, & peut-être les Prêtres, qui étoient à la suite de cette armée pour examiner les auspices & pour les autres mystères de Religion, se trouvant dispensés de faire l'analyse de cette bataille, comme le font aussi nos Aumôniers, ne rejetèrent cette infortune du Consul sur rien moins que sur sa mauvaise conduite. C'est Cicéron qui nous apprend ce secret historique dans son Traité de la nature des Dieux, qu'il n'écrivoit pas sans rire, tant il étoit ridicule. Il dit donc que l'armée Romaine se trouvant assaillie de tous côtés par l'armée Carthaginoise, au milieu d'une infinité d'écueils qui bordent la côté de Drépane, les soldats perdirent toute espérance de se tirer de ce mauvais pas:

mais qu'ils avoient encore un plus grand sujet de désespérer de leurs affaires, c'étoit un scrupule de conscience, qui leur faisoit craindre la colère & la vengeance des Dieux, à cause de la témérité du Consul, qui, au mépris de la Religion, non seulement n'avoit pas fait difficulté de combattre, quoique les auspices lui fussent contraires, mais s'étoit encore moqué: *car voiant que les sacrés poulets ne vouloient pas manger, il avoit tout aussi tôt commandé de les jeter dans la mer, afin qu'ils büssent tout leur saoul, puisqu'ils ne voulaient pas manger.* Suétone prétend que ce scrupule de conscience; & l'impiété de Claudius, avoit tellement découragé les soldats, & diminué leurs espérances pour la victoire, que cela fut cause de la perte de la bataille. Je le crois bien, on en perd tous les jours pour de bien moindres que pour des poulets qui ne veulent pas manger. Quelqu'un de mes Lecteurs ne seroit-il point curieux de savoir ce que c'étoit que ces sacrés poulets? Je crois qu'il s'en trouvera beaucoup qui désireront d'en être instruits.

Il y avoit de deux sortes d'augures, les celestes qui embrassoient outre le tonnerre, les éclairs, la foudre, tous les autres phénomènes extraordinaires: ceux de la seconde regardoient le vol des oiseaux, & généralement presque toute la volaille; mais les auspices qu'on tiroit des poulets étoient les plus graves: lorsqu'on avoit besoin de recourir à cette sorte de divination, on les laissoit un certain tems dans une cage sans manger: après cela les Prêtres ouvroient la cage, & leur jettoient leur mangeaille; s'ils la bequettoient de bon appetit, & de leur propre mouvement, c'étoit un très-bon augure, & un très-mauvais s'ils la refusoient. Cette cérémonie se faisoit dès le point du jour, & dans un très-grand silence. Valère Maxime, Plin, & une infinité d'Auteurs, disent que les Romains n'entreprenoient rien, ni dans le Sénat, ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant consulté les sacrés poulets: quelle folie: ne diroit-on pas, à voir ces sortes de superstitions, que ces graves Sénateurs n'avoient pas plus de cervelle que leurs poulets? J'ai vu à Naples des superstitions mille fois plus ridicules & plus folles que celles-là.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Drépane.

Nous irons plus unis & plus ferrés dans nos observations sur cette affaire de Drépane, que dans les précédentes. La description que notre Auteur en fait, est son chef-d'œuvre historique. Il nous transporte sur les lieux, il nous expose, il nous fait voir avec tout l'art possible toutes les circonstances, toutes les suites de cette grande entreprise, mille fois mieux que ne feroit dans un tableau le Peintre le plus habile. Je ne vois rien de si beau, de si net, rien de mieux détaillé, il nous conduit comme par la main. Un récit qui remplit si fort notre admiration, qui ne laisse rien à désirer, n'a pas besoin d'observations trop réfléchies: elles naissent par l'attention qu'on prête à une lecture qui nous plaît infiniment. Tout autre Historien que le nôtre, dans une affaire comme celle-ci, ne s'en feroit pas si bien démêlé; il faut être du métier pour écrire avec science les différentes manœuvres des deux armées dans une action générale, les produire avec clarté, & les assortir avec ordre.

Jé ne sai si ce grand Historien, dans le récit qu'il fait de cette bataille, n'a pas eu dessein d'imiter, & de s'élever même au dessus de Thucydide dans la description qu'il nous donne d'une affaire à peu près approchante qui se passa dans un des ports de Syracuse, entre l'armée navale des Athéniens & celle des Syracusains. On diroit que notre Auteur l'a pris pour guide dans sa narration.

L'entreprise du Général Romain étoit une de celles qui échouent rarement, lorsqu'on prend bien son tems & ses mesures: elle ne fut malheureuse que pour avoir manqué dans le premier; il ne s'agissoit ici que de surprendre une flotte dans un port, dont on avoit des avis, que la plus grande partie de l'équipage étoit à terre dans la plus grande sécurité du monde.

Tout dépendoit du secret, de la diligence, du tems, & d'une marche bien concertée, & telle qu'en se servant des avantages de la nuit on pût tomber sur l'ennemi, & le surprendre avant le jour: c'étoit le point fondamental de l'entreprise; & d'où par conséquent dépendoit tout le succès. On ne risquoit rien en partant plutôt: on risquoit tout en partant plus tard.

Le Consul fit un contre-tems. Il fut surpris du jour, lorsqu'il étoit encore fort éloigné de l'endroit où il devoit aller; il fut découvert par ceux de la ville, à une très-grande distance. Adherbal eut tout le tems qui lui étoit nécessaire pour prendre les précautions, qu'il devoit, non seulement pour s'empêcher d'être surpris, mais encore pour tourner à son avantage le dessein de son ennemi.

Les Romains, surpris par le jour, & encore fort éloignés de Drépane, durent bien s'apercevoir que leur dessein avoit échoué, & qu'il ne s'agissoit plus d'une surprise, mais de combattre des gens avertis & préparés à les bien recevoir. Rien n'empêchoit le Général Romain de penser à la retraite; il étoit venu dans la vûe de surprendre une armée navale, des vaisseaux défarmés & dégarnis de leur chiourme, & non de combattre en bataille rangée, à quoi il n'étoit nullement préparé. Rien n'étoit plus aisé que de se retirer, rien de plus imprudent & de moins sensé que de risquer sans nécessité le salut de son armée & la perte de ses vaisseaux, engagé qu'il étoit d'ailleurs au siège d'une place,

ce, dont la conquête lui importoit plus que le gain d'une bataille, dont la perte pouvoit avoir des suites fâcheuses.

Si ces considérations n'étoient pas capables de lui faire changer de sentiment, il eût dû tout au moins se gouverner avec plus de jugement & de prévoyance; mais il fit voir par sa conduite qu'il manquoit de l'un & de l'autre. Il agit en aveugle. Il eût dû faire ce qu'on appelle la guerre à l'œil, & les choses aiant changé par ce contre-tems, changer les ordres: ce qui étoit bon, en arrivant à l'heure qu'il s'étoit proposée, étoit très-difficile & dangereux dans une autre.

Adherbal, averti que les Romains sont en mer, fait rembarquer ses troupes avec toute sorte de diligence; il appareille, & pense bien moins à se défendre qu'à les attaquer eux-mêmes. Il n'avoit garde de les combattre dans le port, ç'eût été une imprudence; il se hâte d'en sortir, de peur que les Romains n'y entrassent; que le combat se donnant dans le port même il ne perdît tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ses vaisseaux, sur la légèreté & la finesse desquels il mettoit l'espérance de la victoire; & que n'ayant pas la liberté de s'étendre, de doubler, ni d'esquiver, ou couler entre ceux de l'ennemi, il ne pût pas éviter l'abordage de ceux des Romains, qu'il craignoit sur toutes choses. Il gagne le large, assuré de combattre avec un très-grand avantage contre des navires lourds & pesans, & conduits par une chiourme sans expérience. Toutes ces raisons aiant obligé Adherbal de sortir du port, après avoir fait rembarquer tout son monde, il profite d'une file de rochers (2), qui s'étendoient hors du port, il prit la résolution d'y cacher sa flotte comme dans une embuscade, assuré que les Romains ne penseroient jamais qu'on pût leur rendre un piège parmi des écueils très-dangereux.

Claudius est à peine à la vûe du port, que croiant trouver la bête au gré, il détache une partie de ses vaisseaux, & suit avec le reste pour entrer dedans. Il avoit manqué l'heure favorable par sa négligence, ou par manque de prévoyance; il alla ensuite trop vite dans ce qui exigeoit une extrême retenue, & beaucoup de circonspection. Pouvoit-il ignorer que l'ennemi ne fût averti? J'aurois de la peine à le comprendre, & quand même il en auroit douté, les règles de la guerre exigeoient qu'il fit reconnoître le port & les rochers qui en étoient proche. Pour avoir négligé ces précautions, il tomba dans le piège qu'il vouloit tendre à son ennemi: il fut surpris lui-même, & commit une faute aussi grossière qu'il soit possible d'imaginer d'un Général qui ne manquoit pas d'expérience.

Adherbal, qui s'apperçoit qu'une partie de la droite des Romains est entrée dans le port, vogue contre leur aîle gauche, & tournant les écueil; derrière lesquels il s'étoit caché avec sa flotte, il paroît inopinément sur cette aîle, qui étoit encore au large. Claudius, surpris & déconcerté d'une chose si imprévue, se met en état de résister aux Carthaginois (3). Il se range en bataille dans le meilleur ordre qu'il lui fût possible dans un état si pressant, & qui lui laissoit à peine le moment de se reconnoître. Il étend sa gauche (4), & l'éloigne du côté de la pleine mer pour s'empêcher d'être doublé, & autant qu'il est en son pouvoir dans une conjoncture si délicate. Il envoie ordre en même tems aux navires de sa droite qui entroient, & qui étoient déjà dans le port, de revirer de bord pour se joindre au gros qui alloit entrer en action; mais cet ordre, quoique nécessaire, ne servit qu'à hâter sa perte par la confusion qui le suivit, & qu'il étoit aisé de prévoir.

Le combat commença à la gauche de l'armée Romaine, & s'étendit ensuite sur tout le reste de la ligne. Les Romains furent totalement défaits, & leur flotte ruinée, & le projet de détruire celle des Carthaginois s'évanouit avec son auteur. Passons aux réflexions



1. Pén. de Rochers où s'élevait l'Église. 2. Vaisseaux Carthaginois qui remplirent de leurs Rochers pour attaquer la flotte Romaine.

BATAILLE DE DREPANE.

3. Armée Romaine défilée par les Vaisseaux Carthaginois 4. Vaisseaux Romaines qui servirent de Port pour aller au secours des autres. 5. Drapeaux.

flexions sur le bon & sur le mauvais de la conduite des deux Généraux. Je me bornerai à un petit nombre, le fait portant assez son instruction.

Le Général Carthaginois se conduisit dans cette action avec toute l'adresse & tout l'art d'un Capitaine habile & expérimenté. Il attendoit le moment qu'une partie de la flotte ennemie entrât dans le port, pour tomber alors sur sa gauche, pensant bien que si la droite, avertie que la gauche étoit attaquée, sortoit du port pour courir au secours, elle ne pourroit arriver à tems, ni manœuvrer sans quelque désordre; il prévoyoit que l'entrée en étant fort étroite, les Romains ne pourroient sortir qu'à la file, & qu'étant trop pressés leurs galères s'entrechoqueroient infailliblement par la hâte de gagner le large; qu'il falloit promptement attaquer & doubler leur gauche (5), & lui ôter par là le pouvoir de l'étendre & de l'éonger vers la pleine mer, en la fortifiant des galères (6) qui sortoient du port. Il attaque donc cette gauche, la tourne & la double; & par là la droite se trouve hors d'état d'avancer, & se voit acculée vers la côte, où elle est obligée d'échouer. Voilà ce qu'Adherbal avoit pensé, prévu & bien médité, & tout réussit selon ses mesures: au lieu que son antagoniste, qui avoit du tems de reste pour se garantir du piège par des précautions qui n'alloient certainement pas au-delà des limites de l'esprit commun, s'y laissa prendre.

La conduite du Carthaginois n'est pas pourtant exemte de tout défaut en bien des choses qui n'ont point rapport au combat. Comment peut-on être aussi peu sur ses gardes au voisinage d'une armée aussi audacieuse & aussi entreprenante que celle des Romains? Non seulement il laisse ses navires dégarnis d'une partie de l'équipage, comme s'il en étoit à cent lieues, mais il néglige encore toutes les règles de précaution & de défiance que la guerre enseigne pour se mettre à couvert des entreprises que l'ennemi peut tenter sur nous. Pourquoi ne pas envoyer à la découverte, & avoir des bâtimens en mer pour croiser sur les côtes ennemies? Qui est-ce qui en use autrement? Les Romains, qui s'appërçoivent d'une conduite si peu prévoyante, pensent à entreprendre sur cette flotte, je le crois bien: car ce qui produit & fait imaginer les grands desseins, est la négligence & le peu de discipline qu'on observe dans les camps & dans les places fortes. Si l'exécution de l'entreprise de Claudius eût été conforme au projet, la perte d'Adherbal étoit infaillible.

Les Romains sont découverts pour être partis trop tard; c'est la première cause de leur infortune. Cette faute est celle où l'on tombe le plus ordinairement; c'est la pierre d'achoppement des esprits trop fins, comme celle des esprits trop lourds: les premiers se forment des difficultés où il n'y en a point, & des obstacles qui naissent plutôt de leur imagination que de la chose même, & auxquels l'ennemi ne pense point; les seconds voient avorter leurs desseins, pour n'avoir rien de tout ce que les autres ont de trop: paré qu'ils manquent de cette vivacité si nécessaire à la guerre, & de ce bon sens qui ne l'est pas moins, les choses les plus aisées leur paroissent insurmontables: ils s'arrêtent à celles-ci, & ce qui est le plus difficile leur échape. Ils le négligent faute d'esprit & d'intelligence, & font leur capital & le sujet de leur attention de ce qui en est le moins digne; mais dès qu'il s'agit de l'exécution, & qu'ils s'y trouvent tout à fait engagés, ils reconnoissent, à leur honte, qu'ils ont pris de fausses mesures, qu'ils n'ont rien entendu, ni à la marche par rapport au pais, ni à l'opportunité du tems, qui doit nous régler pour partir & pour arriver à l'heure marquée; ni aux préparatifs, ni au choix des Officiers capables, ou d'exécuter les ordres du Général, ou de les chanzer selon le tems & les conjonctures; enfin qu'ils n'ont pas autant songé à attaquer qu'à se défendre. Or quand on pense trop à l'un, comme fit Claudius, on est hors d'état de rendre aucun combat, parce qu'on n'a pas prévu qu'il arrive souvent tout le contraire de notre dessein & de nos espérances.

On a vû pourtant de ces esprits lourds, en matière de guerre, réussir quelquefois ; mais si l'on y prend garde, le succès de leurs affaires vient bien moins de la justesse des moïens qu'ils prennent, que de l'imprudence ou de l'ignorance, ou de la lâcheté de ceux à qui ils ont affaire. Finissons ceci par une maxime d'un de nos Maîtres : *Celui qui pense à tout ne fait rien : celui qui pense à trop peu de choses, est souvent trompé.*

Autre faute du Romain. Lorsque Claudius s'aperçut qu'il avoit manqué l'heure, il pouvoit virer de bord, & s'en retourner d'où il étoit venu ; c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de plus sage & de plus judicieux : l'autre parti étoit incertain & douteux. Ses soldats ne manquoient ni de courage ni de résolution ; mais cela ne suffit pas pour la victoire. Il leur falloit un Chef capable de les conduire, ils s'aperçurent bientôt qu'ils en manquoient. Pour reprendre ses fautes, car on ne le sauroit trop pour notre instruction ; dès qu'il se fut présenté devant le port, il ne songea pas à se mettre en bataille, & à se précautionner en dehors ; il fit plus : il négligea de faire reconnoître non seulement l'entrée du port, où il n'auroit vû personne, mais encore les rochers & les écueils qui étoient près de l'endroit où Adherbal s'étoit caché avec toute sa flotte. Si le Consul eût pris cette précaution, il se dégageroit d'un piège, qui n'étoit pas autrement fort subtil, & qui ne pouvoit réussir que contre un Général imprudent, sans expérience & sans précautions. Pour peu qu'il en eût pris, l'ennemi se fût trouvé très-embarrassé, & fût tombé lui-même dans le piège qu'il avoit tendu : l'on peut dire qu'il étoit surpris lui-même, attaqué, environné & acculé contre ces rochers sans aucune espérance de se sauver, qu'en donnant tout au travers, & en faisant périr les bâtimens pour sauver les hommes. Disons la vérité : le Général Carthaginois donna beaucoup à la fortune, c'étoit une nécessité : que fai-je s'il ne fut pas plus heureux qu'il ne fut habile ?

L'entreprise de Telutias, Général de la flotte de Lacédémone, sur le port d'Athènes, fut bien autrement conduite que celle de Claudius. Elle mérite d'avoir place ici, c'est Thucydide qui nous l'apprend : nous nous servons de la traduction d'Abblancourt ; car lorsqu'on peut joindre l'utilité des exemples aux charmes de la diction, il faut bien se garder de négliger les Auteurs qui en font les mieux fournis.

Les Lacédémoniens aiant donné le commandement de leur armée navale à Telutias, avec l'applaudissement de toute la flotte, il voulut faire voir à ses soldats qu'il étoit digne d'être à leur tête, par une entreprise des plus hardies dont l'Histoire fasse mention, & d'une conduite si admirable, que je ne vois rien de plus beau & de mieux ménagé : tout dépendoit du secret & de la diligence. Il débuta par une harangue pour encourager ses soldats, & ces harangues font d'un grand effet. Quoique ce ne soit plus la mode d'en faire, celle-ci passera ici avec le reste, pour nous exciter à la sobriété, & à bien d'autres vertus.

„ Quoique je ne vous apporte point d'argent, Compagnons, j'espère avec l'aide des
 „ Dieux, leur dit-il, de vous faire subsister par votre valeur & par ma conduite. Vous
 „ savez que tandis que j'ai commandé, vous n'avez point été traités plus mal que moi,
 „ & que j'ai toujours mieux aimé manquer de quelque chose, que de vous en voir
 „ manquer. En un mot, je me passerois plutôt deux jours de pain, que de vous en
 „ laisser passer un jour. Aussi ne m'avez-vous jamais vû faire bonne chère, qu'alors
 „ que vous avez eu de tout abondamment ; & comme ma porte est toujours ouverte,
 „ & que tous ceux qui ont affaire à moi me peuvent parler à toute heure, je ne vous
 „ puis tromper ni surprendre : quand vous me voyez donc souffrir, vous ne devez pas
 „ trouver étrange de souffrir avec moi, puisque c'est pour votre intérêt. Ce n'est
 „ que par les travaux & les dangers que nos ancêtres sont montés à ce haut faite de
 „ gran-

„ grandeur ; & en continuant comme vous avez commencé , vous couronnerez les vô-
 „ tres d'une fin heureuse. Il n'y a rien de plus glorieux que de ne dépendre de per-
 „ sonne , & de vivre aux dépens des ennemis , sans avoir besoin de faire la cour ni
 „ aux Grecs ni aux Barbares. Les soldats s'écrièrent qu'il les menât où il lui plairoit ;
 „ & après avoir sacrifié , il leur ordonna de repâître , & de s'embarquer aussi-tôt avec
 „ des vivres pour un jour , afin de pouvoir arriver à tems où Dieu les voudroit con-
 „ duire. Il partit incontinent après , & cinglant de nuit vers le port d'Athènes , fai-
 „ soit reposer de tems en tems les rameurs , s'approchant quelquefois d'eux pour les
 „ entretenir ; que si quelqu'un croioit que ce fût une témérité à lui , avec douze
 „ galères , d'en attaquer un plus grand nombre jusques dans le port ; qu'il considère ,
 „ qu'après la défaite de Gorgopas , les Athéniens s'étoient relâchés comme s'il n'y
 „ eût eu plus rien à craindre , & qu'il étoit plus facile de les défaire dans le port
 „ qu'ailleurs : car il savoit qu'à Athènes chacun croiant être en sûreté , iroit coucher
 „ dans son lit , & qu'il ne demeureroit personne sur les galères. Comme il fut à six
 „ ou sept cens pas du port , il fit hâte pour donner haleine à ses gens , & attendre
 „ la venuë du jour. Il n'eut pas plutôt paru , qu'il vogua à toutes rames droit au
 „ Pirée , sans souffrir en arrivant qu'on coulât à fond , ni qu'on brisât aucun vaisseau ,
 „ si ce n'étoit des galères , qu'il faisoit mettre aussi-tôt hors de combat. On remor-
 „ quoit les moindres vaisseaux de charge , & l'on se contentoit de faire des prison-
 „ niers dans les grandes , jusqu'à en arrêter quelques-uns qui étoient couchés dans le
 „ magasin. Cependant on court du Pirée donner l'alarme dans la ville , chacun sort
 „ pour voir ce que c'étoit , & tout le monde prend les armes & se rend au port.
 „ Alors Telutias renvoia à Egine les vaisseaux qu'il avoit pris , avec trois ou quatre
 „ galères , & rasant la côte gagna quantité de barques de pêcheurs & de passage : puis
 „ étant arrivé à Sunium , s'empara de plusieurs vaisseaux marchands , après quoi il
 „ retourna vendre son butin à Egine , & donna un mois d'avance à ses soldats. En-
 „ suite il courut librement par tout , & prit tout ce qu'il put attraper ; ce qui en-
 „ tretenoit le courage & l'obéissance du soldat , & fournissoit à sa subsistance.



C H A P I T R E XII

Junius passe en Sicile. Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée. Ils évitent heureusement deux batailles. Perte entière de leurs vaisseaux. Junius entre dans Eryce , description de cette ville.

CEt échec , quelque considérable qu'il fût , ne ralentit pas chez les Romains la passion qu'ils avoient de tout soumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui se pouvoit faire pour cela , & l'on ne s'occupa que des mesures qu'il falloit prendre pour continuer la guerre. Des deux Consuls qui avoient été créés cette année , on choisit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui assiégeoit cette ville , & on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius étant arrivé à Messine , & y aiant grossi sa flotte de tous les bâtimens qui lui étoient venus du camp & du reste de la Sicile , il partit en diligence pour Syracuse. Sa flotte étoit
de

de six vingt vaisseaux longs, & d'environ huit cens de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp, & resta à Syracuse pour y attendre les bâtimens qui n'avoient pû le fuivre depuis Messine, & pour y recevoir les grains que les Alliés du milieu des terres devoient lui fournir.

Vers ce même tems Adherbal, après avoir envoyé à Carthage tout ce qu'il avoit gagné d'hommes & de vaisseaux par la dernière victoire, forma une escadre de cent vaisseaux, trente des siens, & soixante & dix que Carthalon qui commandoit avec lui avoit amenés, mit cet Officier à la tête, & lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviste sur les vaisseaux ennemis qui y étoient à l'ancre, d'en enlever tout le plus qu'il pourroit, & de mettre le feu au reste. Carthalon se charge avec plaisir de cette commission, (a) il part au point du jour,

(a) *Il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie.* Tout ce que l'art peut inventer de ruses & d'artifices, de grand & de profond : enfin, tout ce qu'un homme brave & déterminé peut opposer de nouveau & de surprenant dans l'attaque & la défense des places, on n'a que faire de le chercher autre part que dans le siège de Lilybée. Il renferme tout entier à pur & à plein ces deux parties de la guerre. Ce sont des faits dont il est très-aisé de tirer les préceptes, sans recourir aux raisonnemens du Commentateur. Ce qu'on trouvera peut-être de bien surprenant, c'est que tout ce qu'on peut imaginer d'événemens extraordinaires qui peuvent entrer dans la composition d'un siège, ou qui naissent dans le cours d'une défense de plusieurs mois, soit dans le secours, soit dans les sorties, se trouvent dans celui-ci. Ne diroit-on pas que notre Auteur, à l'imitation de Xenophon, a voulu traiter de l'attaque & de la défense des places en titre d'Histoire, ou de Roman militaire, comme bien des gens le prétendent à l'égard du dernier dans sa Cyropédie, quoiqu'il semble qu'il n'y ait rien de romanesque dans la conduite, dans la sagesse & les autres vertus militaires de son Héros : car tout ce qu'il en dit n'a rien de surprenant, ni rien qui soit au dessus des forces humaines. Un Roman bâti de la sorte amuse, plaît & instruit, & nous porte aux grandes pensées comme à la vertu. Ce siège, que notre Auteur décrit, n'est pas un Roman fait à plaisir, mais un des plus beaux morceaux de son Histoire : c'est dommage qu'il ne se soit pas donné carrière dans ce qu'il rapporte de l'incendie de la flotte Romaine, qui bloquoit Lilybée du côté de la mer. Il décrit ce fait d'une manière si coupée & si étranglée, que j'ai lieu d'en être étonné, à cause de la rareté de l'entreprise. Je l'appelle rareté, parce que les Anciens n'étoient pas, à beaucoup près si incendiaires que nos Modernes, auxquels on attribue l'invention diabolique de ces sortes de

bâtimens qu'on appelle brûlots, si peu en usage dans les Anciens : je ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire où il soit parlé de brûlot. C'est Appien qui me le fournit dans sa description du siège de Carthage par les Romains.

Censorinus se trouvant à l'ancre avec sa flotte dans l'étang qui étoit tout auprès du Mole, & ne pouvant y tenir à cause de la puanteur de ses eaux, qui n'avoient aucun cours, outre qu'on étoit alors dans les plus grandes ardeurs de la Canicule : Censorinus, dis-je, se résolut de jeter l'ancre plus avant dans la pleine mer. Les Carthaginois s'en étant aperçus, pensèrent que s'ils pouvoient brûler sa flotte, ils feroient lever le siège, ou que du moins ils le retarderoient de plusieurs jours. Ils s'aviserent de remplir plusieurs de leurs vaisseaux de matières faciles à s'enflammer, & aiant attendu le tems propre pour cette entreprise, ils sortirent du port, & voguèrent droit à Censorinus, qui les voyant arriver sur lui, leva l'ancre & leur vint au devant. La ruse étoit d'un tour trop nouveau, pour s'imaginer qu'il s'agit dans cette affaire de toute autre chose que d'un combat dans les formes ; il se trompa dans son opinion : car à peine les eut-il approchés, que les Carthaginois mettent le feu à leurs vaisseaux, qui se prit aux autres avec tant de succès & de violence, à cause du vent qui les chassoit contre, que les Romains ne purent s'en garantir. Ils y perdirent la plus grande partie de leur flotte, qui fut entièrement brûlée.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'on peut brûler une flotte à l'ancre dans une rade : mais un Historien qui oublie de ramasser les circonstances des choses, des lieux & des moïens que Carthalon avoit de brûler la flotte Romaine, afin que le Lecteur puisse entendre comment il en est venu à bout : un Historien, dis-je, qui écarte tout cela, est d'autant moins pardonnable, qu'on ne voit que très-peu d'exemples dans l'Histoire de

jour, brûle une partie de la flotte ennemie, & disperse l'autre. La terreur se répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaisseaux ; mais pendant qu'ils portent là du secours, Imilcon qui s'étoit apperçû le matin de ce qui se passoit, tombe sur eux d'un autre côté avec ses soldats étrangers. On peut juger quelle fut la consternation des Romains, lorsqu'ils se virent ainsi envelopés.

Car-

ce tems-là de ces sortes d'entreprises. Qu'on remonte encore plus haut, ils sont encore plus rares : on n'en voit même aucun. L'imagination des Lecteurs n'aura pas beaucoup à travailler, pour deviner quels pûrent être les moïens dont le Général Carthaginois se servit pour brûler cette flotte, sans avoir recours à ceux dont nous nous servons aujourd'hui pour réussir. Végèce nous les apprend dans son quatrième Livre, ou plutôt dans son cinquième, où il traite de la guerre navale. Je ne sais comment Stéwéchiüs a pû confondre l'un avec l'autre. Quoiqu'il en soit, notre Auteur militaire est conforme aux Historiens qui ont écrit des machines dont on se servoit pour brûler les vaisseaux dans les combats de mer. C'étoient les mêmes dont on usoit dans les sièges. On se servoit de dards & de flèches enflammées, que les Anciens appelloient *Malleoli*. Ammien Marcellin en donne la description, qui ne me semble pas assez curieuse pour mériter d'avoir place ici. Il dit seulement que ces dards & ces flèches avoient la figure d'une quenouille dont on se sert pour filer. Je lui passe sa quenouille, mais non pas toutes les autres machines qui la composent ; les Auteurs prétendent qu'on envelopoit de l'étoüpe trempée, ou paîtrie dans une composition de matière propre à s'enflammer, où il y entroit, selon Végèce, de l'huile, du soulfre & du bitume, & peut-être du camphre : on lançoit ces dards & ces flèches contre les tours ambulantes & les tortues des assiégeans, & par le moïen des balistes, & souvent des pots à feu remplis de ces sortes d'artifices : on s'en servit depuis sur mer, mais fort tard, car avec ces feux on commença d'user de toutes sortes de machines de jet dans les affaires de mer. Ceux de Lilybée se servirent fort heureusement de ces sortes de dards enflammés contre les travaux des assiégeans, auxquels ils mirent enfin le feu dans une grande fornic, où un vent impétueux qui s'éleva leur fut aussi favorable qu'à Carthalon, qui employa sans doute cet artifice pour brûler une partie de la flotte des Romains ; car le même vent, qui le menoit à l'ennemi, faisoit voguer ses espérances comme ses flèches & ses dards dans la vague de l'air, & le tems qui ne pouvoit être que contraire aux Romains rendoit leurs manoeuvres inutiles & presque sans effet.

Tout dépendoit du secret & de la diligence, mais il dépendoit du Général Romain d'éventer l'un, & de réduire l'autre à l'absurde, s'il n'eût

manqué de prévoiance, de prudence & de précautions. Il se laissa surprendre de la manière du monde la plus honteuse, & c'est l'ordinaire aux armées qui ont une trop grande opinion de leurs forces & de leur courage, ce qui arrivoit assez ordinairement aux soldats & aux Généraux Romains. Il est bon, & même c'est une règle de politique militaire, d'inspirer aux soldats un très-grand mépris de l'ennemi : mais c'est un très-grand défaut au Général d'armée de penser de même que ses soldats ; ceux qui se gouvernent de la sorte sont plus soldats que Capitaines, & quelquefois rien de tout cela.

Qu'on remarque bien ce que je vais dire : les Romains ont plus perdu de batailles par la faute de leurs Généraux, que par l'ignorance & le peu de valeur de leurs soldats. Leur discipline militaire faisoit souvent un tel effet, qu'ils réparoient par leur courage, & plus souvent encore par leurs manoeuvres, les bévées de leurs Chefs ; César nous le fait assez appercevoir dans la bataille contre ceux du Hainaut & du Cambraïsis. On fait que ce grand Capitaine se trouva surpris, c'étoit le péché originel des Romains. Tous les Historiens conviennent qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne périt avec toute son armée. Si César ne le dit pas formellement, il est aisé de comprendre par le passage de ses Commentaires, qu'il n'échapa de ce peril que par la valeur & l'expérience de ses soldats. César, dit-il, se trouvoit bien empêché, car il falloit planter l'éendart, qui étoit le signe du combat, faire sonner la charge, retirer les soldats du travail, rappeler ceux qui étoient écartés, ranger l'armée en bataille, l'encourager, lui donner le mot ; ce qui ne se pouvoit faire tout en un tems, aiant les ennemis sur les bras : MAIS L'EXPERIENCE DU SOLDAT, ajoute-t-il, SUPPLE'OIT A TOUT. Et en effet sans cette expérience il perdoit la bataille, les Gaules & sa réputation. Voyez ce que c'est que d'être surpris, & s'il est bien aisé de se tirer des embarras où les surprises nous jettent. César ne nous les représente pas tous : il est certain qu'une flotte, qui est à l'ancre, se trouve beaucoup moins embarrassée qu'une armée de terre, lorsqu'elle se voit surprise, & l'ennemi sur les bras. Une flotte prise au dépourvu dans son mouillage, coupe ses cables, laisse ses ancres, & met à la voile : c'est une affaire d'un instant. Je crois encore que c'est une très-petite affaire, aux esprits même les plus communs, de s'empêcher d'être surpris, & plus aisément sur

mer

Carthalon aiant pris quelques vaisseaux, & en aiant brisé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, & alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains, & l'empêcher d'aborder au camp. Informé ensuite par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte, qu'un assez grande flotte approchoit composée de vaisseaux de toute sorte, il avance au-devant des Romains pour leur présenter la

ba-

mer que sur terre. Ici les partis à la guerre nous peuvent tenir sans cesse avertis des mouvemens de l'ennemi, & de ses moindres manœuvres. Mais cela est encore plus aisé sur mer, où il est ordinaire, quoiqu'une armée soit à l'ancre, ou qu'elle fasse route, d'avoir des bâtimens au large pour reconnoître. C'étoit la méthode des Anciens, comme elle est aujourd'hui la nôtre. Lorsque César débarqua en Afrique auprès de Rufine, il avoit un certain nombre de bâtimens qui croisoient sur ce passage, parce que l'ennemi étoit en mer. D'ailleurs je ne conçois pas comment, soit sur mer, soit sur terre, un Général peut-être surpris. La guerre est une science fondée sur des principes certains & démontrés, & sur des règles infaillibles de sûreté & de précautions. Il est donc possible au Général de prévoir ce qui lui peut arriver, ou ce que l'ennemi peut entreprendre sur lui : il doit donc être préparé à tout événement, & ces règles & ces principes nous mènent là. Le Général Romain devoit aisément conjecturer qu'il pouvoit être attaqué, ou brûlé, & qu'il lui seroit difficile de l'éviter, si certain vent souffloit : il devoit donc être sur ses gardes, il est pourtant surpris, & une partie de la flotte brûlée & dissipée.

Les fautes de négligence & de prévoiance, telles qu'elles puissent être, ne sont pas humaines : le *Non parvabam* à la guerre, est l'exécuse du monde la plus impertinente & la plus ridicule ; à peine les souffre-t-on dans ce que l'esprit humain ne fauvoit prévoir, & qui dépend seul du caprice de la fortune. Rien n'est plus difficile que les surprises des camps, pour peu qu'on suppose qu'on a affaire à un homme, & non pas à une bête : ces sortes de desseins sont sujets à mille cas fortuits, à mille inconvéniens, & d'un détail infini de ruës & de précautions : celles d'une armée navale ne sont pas moins chargées d'épines & d'embaras, outre qu'il est plus aisé d'avoir des nouvelles & de faire avorter ces sortes de desseins. Est-il bien possible de voir & de lire sans cesse dans l'Histoire, qu'une infinité de grands Capitaines se sont laissés surprendre comme les plus mal-habiles, par des ruses même très-grossières & très-furannées, & d'autres sans qu'on en ait employé aucune ? Témoins la marche du Maréchal de Villars pour aller au secours de Douai, alliégé par l'armée des Alliés. Ce Général résolu à une action du plus grand éclat, marcha ce qu'on appelle trompettes sonnantes de Cambrai à Arras, & passa la Scar-

pe le lendemain au grand jour droit aux ennemis, qui se trouvèrent aussi étonnés de le voir en leur présence, que si cette armée fût venue par le vague de l'air, ou par enchantement. Nos soldats, qui s'attendoient à une action, ne le furent pas moins d'être arrivés, & de s'en retourner sans rien faire. Carthalon n'en usa pas ainsi, il étoit venu à dessein de surprendre & de brûler la flotte Romaine, & son dessein réussit comme il l'avoit prémédité, plutôt que de faire une vaine montre de ses forces, & de retarder seulement le siège de Lilybée. Le Carthaginois étoit maître d'agir selon le tems ; les lieux & l'occasion : il prit sur lui toute cette affaire ; on admira la fortune du François, qui lui offroit un bon coup à faire, sans avoir risqué le moins du monde, ni crû même qu'il pût surprendre son ennemi : celui-ci rendit grâces à cette même fortune, qui lioit sans doute la bonne fortune de son favori par les ordres de la Cour. Heureux les Généraux dont la valeur & l'expérience ne sont point retenues & contraintes par des ordres supérieurs.

Par tout ce que je viens de dire plus haut, il n'étoit pas difficile au Commandant de la flotte Romaine de s'empêcher d'être surpris & brûlé, & de se garantir du piège. Je trouve fort peu d'exemples de ces sortes de faits dans les Anciens. Je vois pourtant une flotte brûlée dans Homère ; Hector fit le coup, il mit le feu à la flotte des Grecs qui étoit à l'ancre : & sans le secours de l'imagination du Poète, qui a toujours un Dieu ou une Déesse de réserve pour les grands besoins, il eût consumé & détruit le tout. Hector se servit de flambeaux pour cette entreprise, & Homère n'eut besoin que de ses machines ordinaires, de ses Dieux & de ses Déeses, pour éteindre cet incendie. L'exemple que je vais citer, n'est rien moins que poétique.

César étant arrivé en Afrique avec une partie de ses forces de mer, donna ordre au reste qui venoit de Sicile de le venir joindre. Comme ses Lieutenans ignoroient le passage où il avoit débarqué, il envioit Aquila au-devant de ceux qui venoient de Sicile. Le reste des vaisseaux, dit Hirtius, étoit à la rade de Lepis, où pendant que les gens de marine étoient allés acheter des vivres dans la place, ou s'étoient écartés le long du rivage, Varrus qui en eut avis, les vint surprendre au point du jour, après être parti du port d'Adrumète sur la seconde veille de la nuit, & brûla tous les vaisseaux de charge qu'il trouva éloignés du port, avec deux

bataille, croiant qu'après son premier exploit il n'avoit qu'à paroître pour vaincre. D'un autre côté les Corvètes, qui prennent les devans, annoncèrent à l'escadre qui venoit de Syracuse que les ennemis n'étoient pas loin. Les Romains ne se croiant pas en état de hasarder une bataille, allèrent rendre le bord à une petite ville de leur domination, où il n'y avoit pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formoient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquèrent, & y aiant disposé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivés qu'ils pensèrent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la fraieur où étoient les Romains, ils ne manqueraient pas de se retirer dans cette bicoque, & de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avoient espéré, & les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirèrent de ce lieu, où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aise, & emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avoient pris, ils allèrent gagner je ne sai quel fleuve, où ils demeurèrent, pour observer quelle route prendroient les Romains.

Junius aiant fini à Syracuse tout ce qu'il y avoit à faire, doubla le cap Pachynus, & cingla vers Lilybée, ne sachant rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de donner bataille au Consul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaisseaux. Junius aperçût de loin la flotte nombreuse des Carthaginois. Mais trop foible pour soutenir un combat, & trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jeter l'ancre dans des lieux escarpés, & absolument inabordables, résolu à tout souffrir plutôt que de livrer son armée à l'ennemi. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles; il se faisit d'un Promontoire, y mouilla l'ancre: & ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinoit ce qui se passoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les Pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes, & experts sur ces fortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conseillèrent de doubler au plutôt le cap Pachynus, & de se mettre là à l'abri de l'orage. Le Commandant se rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine & de travail pour passer jusqu'au-delà du cap, mais enfin on y passa, & on y mit la flotte à couvert. La tempête é-

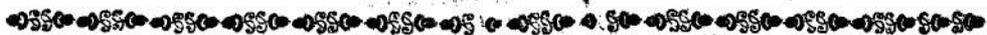
cla-

galères à cinq rangs qui étoient sans défense. Je hazarde ici une conjecture que je tiens très-probable, & qui va même au-delà de la probabilité; je suis persuadé que le Commandant de la flotte devant Lilybée, tomba dans les mêmes défauts que celui qui étoit à la rade de Leptis, & que la plus

grande partie de l'équipage de ses navires étoit à terre, ou au camp; ce qui causa son malheur, & produisit une bonne sortie de ceux de la place: ces momens sont trop favorables, & un habile Gouverneur ne les laisse pas échaper.

clate enfin. Les deux flottes Romaines se trouvant dans des endroits exposés & découverts, en furent si cruellement maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage. Cet accident, qui relevoit les affaires des Carthaginois, & affermissoit leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déjà affoiblis par les pertes précédentes; ils quittèrent la mer & tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une supériorité qu'ils ne pouvoient plus leur disputer, peu sûrs même d'avoir sur eux par terre tout l'avantage.

Sur cette nouvelle, on ne pût s'empêcher à Rome & au camp de Lilybée de répandre des larmes sur le malheur de la République; mais cela ne fit pas abandonner le siège que l'on avoit commencé. Les munitions continuèrent de venir par terre, sans que personne se défendit d'en apporter, & l'attaque se poussa le plus vivement qu'il étoit possible. Junius après son naufrage ne fut pas arrivé au camp, que pénétré de douleur il chercha par quel exploit considérable il pourroit réparer la perte qu'il venoit de faire. Une petite occasion se présenta, il fit des pratiques dans Eryce, qui lui livrèrent & la ville & le Temple de Venus. Eryce est une montagne située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane & Palerme, plus voisine de Drépane & plus inaccessible de ce côté-là. C'est la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle se termine en une plate-forme, où l'on a bâti le Temple de Venus Erycine, le plus beau sans contredit, & le plus riche de tous les Temples de Sicile. Au dessous du sommet est la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très-long & très-escarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius aiant commandé quelques troupes sur le sommet & sur le chemin de Drépane, gardoit avec soin ces deux postes; persuadé qu'en se tenant simplement sur la défensive il retiendroit paisiblement sous sa puissance, & la ville, & toute la montagne.



OBSERVATIONS

Sur la défaite de la flotte des Romains sur la route d'Héraclée.

UN Ancien fait un raisonnement quelque part, je ne me souviens pas si je l'ai lu dans Xenophon ou dans Tite-Live, qu'un Général d'armée, qui peut entreprendre plusieurs choses à la fois, ne doit pas s'en tenir à une seule: mais aller promptement, & vigoureusement de l'une à l'autre jusqu'à la dernière, qui perfectionne l'œuvre, & voit la fin de la guerre. Quel que puisse être l'Auteur de cette maxime, Grec ou Latin, car peu m'importe, il ne se peut rien de plus judicieux. C'étoit celle de César, qui comptoit pour rien ce qu'il avoit fait, s'il lui restoit quelque chose à faire. M. de Turenne, qui a fait voir par ses grandes actions que César pouvoit avoir son

son semblable, avoit adopté cette maxime, & s'en trouva toujours bien. Carthalon la pratique dans toute son éendue dans cette affaire. Il vient de brûler une partie de la flotte Romaine devant Lilybée. Un autre, qui ignorerait la maxime, se glorifieroit d'une telle action, s'en contenteroit; il n'iroit pas plus loin. Le Carthaginois habile n'a garde d'en demeurer là, il est averti que l'ennemi est en mer, qu'il amène un grand convoi de huit cens vaisseaux de charge, sous l'escorte de six vingt navires de guerre; il remercie la fortune qui lui offre l'occasion de remplir la maxime. Il va au-devant de cette flotte sur la route d'Héraclée, il la joint & l'attaque promptement, de peur de laisser entre les mains de cette fortune une occasion de défaire ce qu'on n'auroit pas achevé. Il mérite que nous lui appliquions en Latin, après l'avoir dit en François, ce que Lucain attribué au Capitaine Romain :

Nil actum credens, dum quid superesset agendum.

Voilà le caractère d'un véritable Chef d'armée, l'humeur d'un vrai Conquérant qui ne veut point laisser de queue aux guerres, ou du moins à une campagne. Les Généraux d'une humeur toute différente se contentent du moins lorsqu'ils peuvent le plus, supposé qu'ils le connoissent, ils cherchent l'éclat, & non le solide. Il ne faut pas douter qu'ils ne frappassent de grands coups, s'ils croient être aussi heureux aujourd'hui qu'ils l'ont été le jour précédent. Car on cherche naturellement à s'illustrer, & une victoire ne suffit pas pour cela. La victoire, dit Tite-Live, n'est pas toujours une marque de la valeur & de l'intelligence. Qui sait s'ils ne craignent pas qu'un second combat ne leur fasse perdre la gloire du premier? Qui sait si ne se défiant de rien de ce côté-là, ils n'ont pas un dessein secret d'allonger la guerre de quelques campagnes, pour se rendre plus nécessaires? Il y a telle campagne qui acheveroit une guerre, si les Généraux, pour leur profit particulier, au préjudice de celui du Prince, ne fournissent adroitement des ressources à l'ennemi pour la continuation de la guerre. Gabinus prenoit à toutes mains, pillant indifféremment amis & ennemis. Ces sortes de supercherries faites aux Souverains sont sans nombre dans l'Histoire ancienne & moderne. Les Généraux, qui font la guerre comme un métier uniquement pour amasser de l'argent, deshonnorent les armes. Cela me fait souvenir d'un passage d'Aulugéle, qui vaut la peine d'être rapporté. Cornelius Rufinus étoit brave & grand Capitaine, mais d'une avarice & d'une rapacité prodigieuse. Il choisit un tems où les affaires des Romains étoient en danger, pour demander le Consulat. Ses Compétiteurs étoient des gens qui se trouvoient aussi peu chargés de mérite que de capacité pour la guerre. Fabricius le haïssoit extrêmement. Il ne laissa pas que de briguer pour lui, & très-fortement. On lui en demanda la raison: c'est, répondit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Revenons aux Généraux qui ne sont pas semblables à ceux-ci, & qui font le moins lorsqu'ils pourroient fort bien pousser au plus: je croirois volontiers qu'ils sont capables d'une bonne affaire, & de la gagner pleinement & sans équivoque; mais leur perpétuelle défiance & leur incertitude naturelle ne leur permettent pas de tenter une seconde fois la fortune, & encore moins une troisième, qui peut terminer & finir la guerre.

Il est pourtant surprenant que les plus grands Capitaines aient été sujets à cette sorte de défaut avec les qualités du monde les plus rares, & qui y sembloient les plus opposées. Nous en connoissons un bon nombre, anciens & modernes; ils peuvent se consoler de ce défaut, puisque tant d'autres plus grands qu'eux y ont été sujets. On croiroit, en lisant leurs faits & leurs gestes, qu'ils ne favoient que se battre; ils sont à l'abri de tout reproche sur ce point, braves au-delà de tout ce qu'on peut dire, se battant très-bien & très-vigoureusement pour la victoire: à deux pas de là ils se délassent,

se reposent ; & s'endormoit très-profondément pour tout le reste de la campagne, sans rien faire, & sans tirer le moindre fruit de leurs victoires ; & cette activité, qu'on remarque d'abord en eux dans une action décisive, n'est qu'un feu de peu de durée qui s'éteint & qui s'épuise. C'étoit le défaut du grand Annibal. On se souviendra du compliment qui lui fut fait après la bataille de Cannes, il n'étoit pas sans fondement. *Vincere scis Annibal, sed victoria uti nescis.* Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Rome, comme Adherbal, auteur du compliment, lui conseilloit après un si bon coup : s'il y eût marché, ne s'en rendoit-il pas le maître ? En prenant ce parti il se fût dispensé de donner par la fuite tant de combats & tant de batailles, qui ne décidèrent jamais rien.

Gustave-Adolphe, un vrai Annibal, ne se rendit pas moins digne du compliment après la bataille de Lipstick : en allant droit à Vienne, il chassoit l'Empereur, effraïé & consterné de la déroute de son armée presque exterminée. Ferdinand n'avoit pas plus de troupes à lui opposer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il se fût épargné une grande journée, très-belle & très-glorieuse ; à la vérité, qui fut celle de Lutzen ; mais il y périt : ce qui ne lui fût pas arrivé, s'il eût profité de la précédente.

M. de Turenne disoit qu'il estimoit plus un Général qui conservoit un païs, après une bataille perdue, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas su en profiter. Il avoit raison. Ceux de cette dernière espèce ne sont pas rares. *Apparuit nescire eos victoria uti*, dit Tite-Live ; mais ceux qui pouffent les avantages d'une victoire aussi loin qu'ils peuvent aller, comme M. le Prince & M. de Turenne, ne se trouvent pas par tout. D'où vient cela ? C'est que ceux dont la hardiesse n'a point de bornes, ont l'esprit borné à cet égard-là, & que les autres, qui ont assez de génie, de capacité & d'expérience, manquent de courage. Il s'en trouve beaucoup encore qui voudroient entreprendre les choses hardies, mais très-peu qui osent les commencer, plutôt par ignorance que par timidité : car la hardiesse, quelque grande qu'elle puisse être, n'est jamais dépourvue de cette capacité qui nous fait voir la possibilité de la chose qu'on entreprend.

Il me semble pourtant qu'une victoire complète & décisive, qui laisse la campagne toute nue, & sans une armée ennemie qui y paroisse, devroit nous faire courir au loin & au large, & produire un débordement d'un bout à l'autre d'un païs qui se trouve sans aucune défense, ou nous mener à d'autres victoires : car une seule occasion est la source de plusieurs autres, rien n'est plus sujet à propagation, & rien ne doit être moins négligé. Une entreprise qui s'offre à la suite d'une autre, devient plus aisée à exécuter, quoique plus difficile que ne l'a été la première ; c'est un sujet de crainte, de terreur & d'étonnement au vaincu, & cette opinion applanit les difficultés, & lève tous les obstacles.

Carthalon étoit un de ces hommes rares dont j'ai parlé plus haut. Il surprend la flotte Romaine, enlève quelques vaisseaux, en brûle un nombre d'autres : il eût brûlé le tout, si l'armée de terre ne fût venue au secours ; il laisse l'affaire indécise, parce qu'il ne put la pousser plus loin. Il court à une autre que la fortune lui offre, & en vient à bout : voilà qui est d'un Capitaine qui a le génie, la capacité & le courage de saisir les occasions qui se présentent.

Se servir de l'occasion est une marque infailible de l'habileté & du courage d'un Général d'armée. L'occasion, dit Tacite, est la mère des grands événemens. *Opportunos magnis conatibus transitus rerum.* En effet une victoire décisive & complète nous conduit à une foule d'entreprises & de grands desseins, qui résultent tous de la

première victoire. Si nous nous en tenons à la maxime de César, quoi de plus aisé que de la mettre à profit ?

Une armée n'est pas abimée & anéantie pour avoir perdu & abandonné le champ de bataille, son canon, ses morts, ses blessés & ses équipages. Ceux qui fuient à travers les campagnes ne sont pas morts : ils sont dissipés aujourd'hui, ils peuvent se réunir demain, trois ou quatre jours après, quinze ou vingt, si l'on veut, se rallier, reprendre de nouvelles forces, de nouvelles espérances, & revenir plus mauvais & plus résolu qu'auparavant, par la honte de leurs défaites, ou par l'adresse de leurs Généraux. Que ne faut-il pas pour rendre une bataille décisive & complète ? Elles ne le sont presque jamais. On voit l'ennemi en fuite, atterré, vaincu, foulé aux pieds. Il se relève en peu de tems, on diroit que le victorieux n'a marché que sur des ressorts. L'aventure surprenante des Ducs de Weimar & de Rohan dans la plaine de Rhinfelt par les Bavarrois, est une preuve bien démonstrative que le vaincu qui fuit n'est pas un être anéanti, & que les trophées érigés sur un champ de bataille ne sont pas toujours de longue durée. Weimar & Rohan, les deux plus grands Capitaines de leur siècle, perdirent tout à cette malheureuse journée, hors le courage & la confiance de leurs soldats, auxquels il ne resta que leurs seules armes, & le désir d'avoir leur revanche. C'est beaucoup, lorsqu'ils ont à leur tête des Généraux vifs, hardis & braves, & à qui la cervelle ne tourne pas aisément. Une partie de cette armée avoit été prise, ou taillée en pièces : l'autre s'enfuit, & ne borna sa course qu'à cinq ou six lieues du champ de bataille. C'est là que le Duc de Weimar recueillit les tristes débris de son armée. Le voilà désolé. Il se voit sans vivres, sans équipages, sans munitions : en un mot réduit dans l'état du monde le plus désespérant. Que faire ? Que devenir ? Le Duc de Rohan, l'homme du monde le plus fécond en expédiens & en ressources hardies & vigoureuses, lui dit qu'il n'y a rien de désespéré avec de si braves soldats. Il propose à Weimar de remarcher aux ennemis. Celui-ci goûte cet avis, qu'il trouve digne de son courage, de sa vertu, de l'extrémité où il se voioit réduit. On sonde la volonté des Officiers des corps, & ceux-ci celle des soldats : ils répondent tous unanimement, qu'ils sont prêts à tout faire. On les rallie, & chacun joint son drapeau : l'on force une marche de nuit avec une incroyable diligence. On arrive au point du jour sur l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite : on le surprend, & sans lui donner le tems de se reconnoître, il est attaqué & battu sans presque aucune résistance : tout s'enfuit, tout s'en va, & rien ne demeure : le canon, les bagages, les munitions de guerre, rien n'échape à l'avidité du vainqueur. A-t-on jamais ouï parler d'un événement semblable ? Je m'étendrai plus particulièrement sur cette bataille, lorsque l'occasion s'en présentera dans le cours de cet ouvrage. L'esquissé, que j'en donne ici, n'est que pour faire voir aux gens du métier que la perte de la plupart des batailles est plus dans l'opinion que dans la chose même ; les hommes braves, audacieux & entendus, s'élèvent dans les plus grandes infortunes, bien loin d'y succomber : rien ne manque où il y a du courage.

Si le Maréchal de Boufflers eût été de l'humeur du Duc de Weimar, après la perte de la bataille de Malplaquet, si tant est qu'une bataille obstinément soutenuë, cédée enfin sans perte, & qui ne finit que par la blessure du Général, & la lâcheté de quelques corps qui abandonnent leurs postes, peut être mise au rang des batailles que l'on ne peut revendiquer : si, dis-je, le Maréchal de Boufflers, un des plus braves hommes, & le meilleur Ciroien que la France ait jamais eu, sans écouter les conseils de certaines personnes, dont l'excès de prudence étoit un effet de nos infortunes passées, eût marché quelques jours après cette bataille droit aux ennemis qui assiégeoient Mons, il les eût

eût surpris, & leur eût fait boire le même vin que les Bavarrois burent à Rhin-felt.

Une bataille n'est complète & décisive qu'autant qu'on en fait profiter dès l'instant que la victoire s'est déclarée, sans nulle équivoque, qu'aucun corps ne reste en entier, que tout s'enfuit, que tout court à la débandade. Le Général victorieux doit bien se garder alors de faire un lieu de repos du champ de bataille; mais imiter ce que fit César dans toutes ses victoires, & particulièrement dans celle de Pharsale. Il n'a pas plutôt vaincu Pompée, que tout sur le champ il marche à l'insulte de son camp, qu'il emporte; ce n'est pas encore assez, il le suit sans relâche, & à marches forcées. Il l'oblige de monter sur mer; il y monte aussi, & avec la même promptitude, de peur qu'il ne lui échape: belle leçon pour les victorieux, qui ne le sont jamais qu'à demi.

On doit laisser là tous les blessés, les gros bagages, la grosse artillerie, enfin tout ce qui peut retarder la marche d'un seul moment, camper sur les traces des vaincus, afin qu'ils n'aient pas le tems de se reconnoître, & de recourir aux ressources.

Ordinairement une armée battue cherche son salut par différentes routes & diverses retraites: on doit partager son armée en plusieurs corps dans un très-grand ordre, les envoyer aux trousses des fuyards, tâcher de les atteindre pour les accabler, & ruiner le tout. Si les vaincus se réunissent & se rassemblent sous le canon de la place la plus voisine, l'attaquer brusquement à la faveur de la nuit, ou dans le plein jour: on es-
sue un feu de passage, mais dès qu'on en est aux mains ce feu n'a plus lieu. Combien l'Histoire nous fournit elle d'exemples de ces sortes d'entreprises? Sans épuiser cette matière, sur laquelle nous ne taririons pas, on doit seulement considérer qu'il y a certaines bornes d'où l'on ne sauroit s'écarter après une victoire: c'est en quoi consiste l'habileté du Général. Il y a un certain point jusqu'où il est permis de poursuivre ses avantages. Ce n'est pas connoître ses forces, ni même celles de ses ennemis, que de n'oser aller jusques-là, ou de vouloir aller plus loin, lorsque la défaite n'est pas entière. Bien des Généraux ont été battus après une victoire, faute de connoître la juste étendue qu'ils auroient dû lui donner.



C H A P I T R E XIII.

Prise d'Eryce par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar assiege Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Lucatius. Bataille d'Eguse.

LA dix-huitième année de cette guerre, les Carthaginois aiant fait Général de leurs armées Amilcar, surnommé Barcas, ils lui don-
nèrent le commandement de la flotte. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie; il fit le dégât dans le pais des Locriens & des Bre-
tiens: de là il prit avec toute sa flotte la route de Palerme, (a) & s'em-
para

(a) Et s'empara d'Eryce, place située sur le bord de la mer.] Nous ignorons aujourd'hui son existence, ou du moins n'en sommes-nous pas trop

assurés: c'étoit une ville de Sicile. La description que Polybe en fait ne sent point la négligence des Anciens Auteurs. Il étoit d'une extrême

para d'Erète, place située sur le bord de la mer entre Eryce & Palerme, & très-commode pour y loger une armée même pour longtems. Car c'est une montagne qui s'élevant de la plaine jusqu'à une assez grande hauteur est escarpée de tous côtés, & dont le sommet a du moins cent stades de circonférence. Au dessous de ce sommet tout autour, est un terrain très-fertile, où les vents de mer ne se font pas sentir, & où les bêtes venimeuses sont tout à fait inconnues. Du côté de la mer, & du côté de la terre, ce sont des précipices affreux, entre lesquels ce qu'il reste d'espace est facile à garder. Sur la montagne s'élève encore une butte qui peut servir comme de donjon, & d'où il est aisé d'observer ce qui se passe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond, & semble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépano & de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux sont du côté de la terre, & un du côté de la mer, & tous trois fort difficiles. Ce fut dans ce dernier qu'Amilcar

vint

importance pour l'instruction de ses Lecteurs, qu'il nous la donnât dans toute l'exaétitude, non seulement d'un Géographe, mais encore d'un homme de guerre. Cette description n'a aucun rapport à celle de Baudrand dans son Dictionnaire Géographique. Il dit qu'à deux milles de Drépano, ou Trapani, il y a un bourg appelé Trapani-Vecchio, où l'on prétend qu'étoit l'ancien. ville de ce nom, qui portoit anciennement celui d'Erix, aussi-bien que la montagne. Baudrand se trompe bien fort. Notre Auteur distingue l'une de l'autre, puisqu'il place Erix entre Drépano & Palerme. Elle étoit célèbre par deux endroits; par un Temple fameux dédié à Venus, qu'on appelloit Eryceine, & par la guerre d'Amilcar Barca, pere du grand Annibal, contre les Romains. Il s'étoit cantonné dans ce poste & sur la montagne, où il mit en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fin & de plus rusé. Je ne pense pas qu'il se soit rien vu ni pratiqué de pareil à la guerre, & de plus digne de l'admiration des connoisseurs, quoique ce grand homme soit admirable dans toutes ses guerres.

Il roula ses ennemis par tant de méthodes différentes, & par tant de chicanes pendant le cours de trois années, qu'il mit à bout leur patience: de sorte qu'ils n'étoient guères plus avancés le dernier jour, que la paix se fit, que le premier de cette guerre. C'est en cela seul que je trouve Erix recommandable: car pour ce qui regarde son Temple: c'est un conte à renvoyer aux Juifs, comme dit Horace, une fable dont Polybe ne fait aucune mention: car il est rare de le voir donner à travers de ces sortes de légendes. Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que c'est que ce conte. Il est juste de le satisfaire. Entre les choses rares qui distinguoient le Temple qu'avoit Dame Venus sur la montagne d'Eryce, on

admiroit le grand Autel, sur lequel, quoiqu'il fût tout à découvert, la flamme se conservoit nuit & jour, sans que l'on vit ni braises, ni cendres, ni tisons, sans que la rosée se séchât, & que les herbes discontinuassent de renaitre toutes les nuits.

Le Paganisme avoit ses béats, ses dévots & ses controveurs de miracles & de prodiges. Les religions les plus ridicules & les plus folles, sont celles qui ont le plus de besoin de ces sortes d'états, & de fraudes pieuses. C'étoit un grand soulagement pour les Prêtres des Dieux. J'aurois cru que cette fonction leur appartenoit en propre; mais je vois que tout le monde s'en mêloit, & s'érigeoit en créateur de miracles pour réchauffer la dévotion, la libéralité & la crédulité des peuples. Et Dieu fait quels miracles. Sur une colline proche d'Agrigente, on mettoit sur l'Autel des sarments verts, & le feu y prenoit de lui-même: feu si doux & si benin, que quoiqu'il se jetât sur les assistans, il n'incommodoit personne. En Lydie dans deux villes il y avoit un Temple, où dans une Chapelle on voioit sur l'Autel des cendres d'une façon particulière; un Magicien entroit là une tiare autour de la tête, & avant mis du bois sur le foyer, après quelques prières, une flamme brillante sortoit du foyer sans que l'on eût mis le feu au bois. Ne voilà pas de grands miracles? Il n'y a pas aujourd'hui de petit Physicien qui ne soit capable d'en faire autant avec les deux sortes de Phosphore. Je m'étonne que les Prêtres Grecs ne s'avisent pas de cet expédient, pour faire du feu aux fêtes de Pâque dans leur Chapelle du S. Sepulcre. Cela seroit plus ingénieux & plus imposant que de battre sous la custode un fusil qui peut quelquefois être mauvais, & les exposer à des railleries délaçables.

vint camper. (a) Il falloit qu'il fût aussi intrépide qu'il l'étoit pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis, n'ayant ni ville alliée, ni espérance

(a) *Il falloit qu'Amilcar fût aussi intrépide qu'il l'étoit, pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis.* Polybe s'exprime d'un façon qui feroit soupçonner d'abord quelque acte d'imprudence heureuse dans la conduite d'Amilcar, ou quelque chose qui en approche extrêmement. On sent bien qu'il veut louer ce grand Capitaine de sa hardiesse à entreprendre les choses les plus difficiles, les plus embarrassantes dans l'exécution, & qui semblent même au dessus des forces humaines. On sent bien, dis-je, sa pensée; mais le terme ne me paroît nullement propre à exprimer ce qu'il veut dire: il y est même tout opposé, & par-là il s'en faut beaucoup qu'il le loue. En effet son entreprise semble d'abord juste au sens véritable du terme, par la considération des forces de Barcas, si disproportionnées en nombre à celles des Romains, & qu'est-ce que ces Romains? Sont-ce des Barbares, contre lesquels le petit nombre suffisoit pour les vaincre? Il s'en faut bien: car outre qu'ils sont supérieurs en nombre aux Carthaginois, ils le sont encore par la situation des lieux & du poste qui tout parfumé de chicanes, peut-être défendu par peu de monde, & cependant il y en a au-delà de ce qu'il en faut, & ceux contre lesquels Barcas va combattre sont les plus braves hommes du monde, les mieux disciplinés & les plus aguerris. Cela feroit d'abord croire par tant de difficultés, que le terme d'intrépide dont notre Auteur se sert, convient parfaitement au Général Carthaginois, & pourroit le faire passer pour un homme qui s'expose imprudemment, & presque sans réflexion, dans une guerre très-dangereuse, & même très-folle. Car c'est ce qu'influencent ces paroles de Polybe, *n'ayant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours.* Encore une fois, ne dirait-on pas que le terme d'intrépide lui sied à merveille? A une demie page de là l'on se trouve tout étonné de voir un homme qui n'entreprend rien que par des moies & des mesures très-sages, très-prudentes & très-profondes, qui donne tout à cela, & rien à la fortune: il y a bien loin de l'idée d'un Général intrépide & téméraire, à celle d'un homme sage & concerté dans ses dessein. Je ne voudrois jamais me servir du terme d'intrépide pour représenter un grand Capitaine, sans l'accompagner d'un bon correctif pour arrêter l'imagination du Lecteur dans sa course, & l'empêcher d'aller trop loin: car de l'intrépidité à la témérité, quoique l'une soit moins vice que l'autre, il n'y a qu'un tour de manivelle à donner pour les joindre ensemble. Ce tour de manivelle ne gâte rien de la réputation d'un soldat, ou d'un aventurier, qui cherche à faire fortune à quelque prix que ce soit: mais celle d'un Général d'armée est toute faite, puisq' toute la fortune d'un Etat est dans son armée, dont la conservation dépend de sa sagesse & de sa pru-

udence, & non d'un coup de témérité, ou d'intrépidité.

M. de la Rochefoucault, dans ses maximes définit l'intrépidité sans aucune exception du coup de manivelle. Il l'appelle une hardiesse, une assurance, une force extraordinaire de l'ame qui s'élève au dessus des désordres & des émotions, que la vue des grands périls pourroit exciter en elle. Cette définition me semble défectueuse, elle ne fournit point une idée assez distincte de l'intrépidité, qui nous paroît très-voisine de l'inconsidération & de la brutalité.

Saint-Evremond distingue l'une de l'autre, sans être à mon sens plus exact. La brutalité même quelquefois, dit-il, aussi avant dans le péril que l'intrépidité: mais celle-ci marche avec connoissance, & l'autre par un emportement aveugle & féroce. Qu'est-ce donc que ceci? Personne n'auroit-il pris garde à cette contradiction? Je pense que non: quoi, cette intrépidité, qui marche avec connoissance, avance autant dans le péril que la brutalité aveugle & féroce. Si celle-ci est l'un & l'autre, elle doit de beaucoup encherir sur la première: elle doit se précipiter dans les dangers les plus terribles & les plus assurés; ce que ne fait pas une vertu qui marche avec connoissance.

L'intrépidité qui n'est liée à aucun correctif, n'a qu'une face: c'est une mépris déterminé de la mort, une ivresse de courage qui nous ôte le jugement, un emportement plein de fougue qui nous aveugle sur les périls, & nous les rend tout à fait méprifables. Cette définition, que je m'imagine, me semble juste: si j'avois à louer un Amilcar, un Sertorius, un Gustave-Adolphe, un Condé, un Turenne, & quelques autres grands Capitaines, qui ont entrepris les choses les plus difficiles, je dirois que ces grands hommes ne manquoient en rien de cette intrépidité éclairée qui nous conserve libres & tranquilles dans les grands dangers, qui marche avec connoissance à l'exécution des entreprises les plus hérissées de difficultés, qui paroissent même téméraires & insurmontables aux esprits & aux courages médiocres, & dont elle vient à bout: bien moins par la force & par le nombre, que par la science & la grandeur du génie de celui qui en est orné, & par les ressources qu'il trouve en lui-même.

Je ne sai si on peut appeler une action intrépide dans Amilcar, ce qui n'est qu'un effet de l'habileté de cet excellent Chef de guerre. On dit qu'un Général d'armée est intrépide & déterminé, lorsqu'avec des forces très au-dessous de celles de son ennemi, & le désavantage des lieux, il va le combattre & l'attaquer de droit front, & le bat. Cette hardiesse surprend & étonne, &

ce d'aucun secours. Malgré cela il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains, & de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord

chacun tombe en admiration. Il faut voir, diront les experts, sur quoi cette admiration est fondée. Il ne faut pas juger d'un Général sur l'événement: il faut examiner les moyens qu'il a choisis pour vaincre. Si l'on ne remarque rien que de médiocre & de fort commun dans sa conduite, si l'on n'y voit qu'un homme qui donne tout à la fortune par un désir immodéré de gloire, ou par une boutade qui lui aura pris, voilà l'homme intrépide tout court, qui s'élance sans réflexion au dessus de tous les obstacles: il vient de les vaincre, mais il ne les eût peut-être pas regardé d'un œil fixe, s'il les eût connus. L'on peut dire qu'il est heureux s'il réussit une seconde fois dans une aventure aussi périlleuse, mais il n'en sera pas plus habile. Ce sont deux victoires où la prudence n'a aucune part, & où l'ignorance du vaincu se trouve dans toute son étendue.

Si l'on voit un Général à la tête d'une petite armée contre un autre, qui lui oppose le nombre & la force en tout, & que le premier par des mouvemens bien concertés se serve de l'avantage des postes, & rende tous ses desseins inutiles, dans le tems qu'un autre n'oseroit paroître en campagne, c'est la conduite d'un grand Capitaine, & non pas d'un homme intrépide; parce que son habileté aplanit les plus grands obstacles, & les rend très-praticables. S'il se trouve dans un avantage égal de terrain, ou s'il se voit dans la nécessité de hazarder une affaire, il ira hardiment au-devant de son ennemi, fondé sur son habileté, & la bonté de son ordre de bataille fin, rusé & profond; il l'attaquera & remportera la victoire, non par un plus grand courage contre un moindre, ni par un effet du hazard; mais par la science, par l'adresse, & par un plus grand art dans la tactique: peut-on dire qu'un Général ne sauroit se conduire de la sorte sans une très-grande intrépidité? Ce seroit très-mal le louer, c'est plutôt un homme très-courageux, qui ne hazardé rien contre les lumières de sa prudence, quoiqu'il le semble en apparence, & en ne considérant que ses forces; c'est un grand homme, un grand Capitaine, que les difficultés encouragent loin de le rebuter, & dont l'étendue & la pénétration lui fournissent une infinité de ruses & de ressources pour exécuter ce que les autres croient impossible, parce qu'ils sont dénués de cet esprit & de ces connoissances, & qu'ils n'agissent que par la maxime que la fortune, favorise les intrépides & les audacieux. Cette maxime ne fait pas toujours fortune, elle tire souvent la force des avantages précédens, & d'une plus grande ignorance dans l'ennemi, ou du hazard.

Il n'y a point de hazard, dira quelqu'un: rien ne se fait sans cause; j'y consens: cette cause se trouve donc dans l'insuffisance du vaincu. Saint-

Evremont dit quelque part, que le courage du Maréchal de Châtillon étoit une intrépidité lente & paresseuse. Je ne comprends pas cela. L'intrépidité est vive & impétueuse, & très-opposée à la lenteur, sans être trop éclairée. Si elle est accompagnée de beaucoup d'esprit, elle est ordinairement imprudente & sans réflexion, parce qu'elle est trop bouillante & trop emportée: rarement elle se trouve jointe à toutes les qualités militaires des hommes du premier ordre, il s'en est vu de ceux-ci qui ont été très-intrépides, mais d'une intrépidité prudente & éclairée. On peut mettre au nombre de ces grands hommes Alexandre le Grand, Amilcar, Sertorius, Gustave-Adolphe, Charles XII. Roi de Suède, Henry le Grand & le Prince de Condé: s'ils se font égarés quelquefois, c'est à cette intrépidité trop allumée & trop emportée dans certaines occasions qu'ils ont dû en attribuer la cause.

Si le grand courage du Maréchal de Gassion, ou pour mieux dire, son intrépidité éclairée, le rendit comme fougueux dans presque toutes les actions, c'est qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à suivre l'ardeur de son tempérament, après avoir pensé, réfléchi & délibéré à loisir sur ce qu'il vouloit entreprendre. Il est certain que sa raison restoit toujours libre & entière; cela se reconnoit assez dans les combats qu'il a donnés, dans le commencement comme dans les suites. Ceux qui imputent ses succès à la fortune, sont ou injustes, ou peu capables d'en juger. *Il rendit toujours bon compte de ses semerités*, dit je pense son Historien, *il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, que la spéculation étoit merveilleuse dans le cabinet, mais qu'il falloit nécessairement de l'audace & de l'action à la guerre.* Cette maxime, que son Historien lui fait débiter, est vraie en un sens, & absurde en l'autre, & ces gens du métier les plus entendus qui l'avoient embrassée sans restriction, n'y entendoient rien: à moins que par la spéculation qu'il louoit dans le cabinet, il n'entendit l'étude & la recherche des moyens & des mesures dont on se servira en campagne. Je confesse, & c'est un axiome, qu'il faut de l'audace & de l'action à la guerre: mais cela ne veut pas dire qu'il faille en ôter le conseil, la délibération & la méditation, ou la spéculation. La guerre est une science comme la plupart des autres, qui sont spéculatives & pratiques. Par cette maxime ce Capitaine veut nous ôter la liberté de penser, de méditer, & de raisonner sur ce qu'il faut faire avant que d'en venir à l'exécution & à la pratique. Il faut donc agir machinalement, & ne réfléchir sur rien à la guerre. L'action & l'exécution d'une entreprise ne peuvent être qu'une suite de la méditation & du raisonnement: l'on juge par les actions de ce Général, que la spéculation lui étoit

d'un

bord se mettant là en mer, il alla désolant toute la côte d'Italie, & pénétra jusqu'au pais des Cuméens: ensuite les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur donna une infinité de différens combats.

(a) Les décrire en détail, ces combats, c'est ce qui n'est pas possible. On doit juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts & de vigoureux athlètes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, & que sans cesse ils se font plaie sur plaie, ni eux-mêmes, ni les spectateurs ne peuvent raisonner sur chaque coup qui se porte ou qui se reçoit; quoique sur la vigueur, l'émulation, l'expérience,

d'un grand usage & d'un grand secours; qu'il méritoit sans cesse pour de nouveaux desseins, & qu'il agissoit de même.

M. de Turenne étoit l'homme du monde le plus méditatif, joignant sans cesse la spéculation à la pratique, & c'est à cette spéculation qu'il a dû toutes ses victoires & tant de manœuvres savantes & extr'ordinaires, qui en furent toujours le fruit. Quel fabricant de maximes militaires que le Maréchal de Gassion! Son Historien lui prête & lui donne celle-ci de sa pure libéralité. Il ne lui fait pas un fort grand présent; c'est le défaut d'un étourdi. On lui en attribue encore une autre beaucoup moins sentée, & plus fautive que la première. Il disoit que rien n'étoit impossible à un Général qui est soldat, qui fait vivre de ce qu'il a, & chercher ce qu'il n'a pas. Un Capitaine qui rempliroit cette maxime, seroit un brave soldat, & un grand maraudeur, pour chercher ce qui lui manque, & un très-mauvais Général: ceci soit dit à la rigueur, car on pourroit bien la prendre dans un tout autre sens. Revenons à M. de Turenne, je ne reviens pas si souvent aux autres.

On ne peut appeler le combat de Moltzeim, qui est un des chefs-d'œuvres de la capacité & du courage de M. de Turenne, l'action d'un homme intrépide, si l'on n'ajoute à ce terme un bon correctif. Avec vingt-cinq mille hommes, il ose bien en affronter cinquante mille, & les batre pleinement & entièrement. Un habile Général, dit Tite-Live, après Polybe, supplée à la faiblesse par la science & l'adresse: c'est-à-dire par l'excellence de l'ordre & de la distribution de ses armes, souvenus les unes par les autres comme fit ce grand homme, si digne de notre admiration.

(a) Les décrire en détail, ces combats: c'est ce qui n'est pas possible. Pourquoi ne le seroit-il pas? Est-ce à cause que cette guerre a duré trois ans dans un petit coin de la Sicile? Est-ce qu'elle n'est pas assez intéressante? Polybe fait voir lui-même qu'elle est remplie de grandes choses, & de tout ce que la guerre a de merveilleux, lorsqu'elle est conduite par les Capitaines les plus expérimentés. C'étoit tous les jours de part & d'autre, dit-il, des

pièges, des surprises, des approches, des attaques: mais un Historien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela se faisoit, entreroit dans un détail qui seroit fort à charge au Lecteur, & qui ne lui seroit d'aucune utilité. Ce raisonnement est-il bien judicieux? C'est dans les guerres difficiles qu'on trouve l'instruction & l'utilité; lorsqu'on les écrit avec toutes les circonstances, & tous les moens dont on s'est servi pour traîner si long-tems la guerre; tous ces faits plaisent & instruisent. D'où vient que notre Auteur se plaît si fort à décrire & à entrer dans le détail de la guerre du même Amilcar contre les rebelles d'Afrique, qui n'est pas moins chargée d'événemens extraordinaires, de combats sans nombre, & de chicanes infinies? Dans quel détail n'entre-t-il pas de ces combats & de ces chicanes? Qui est le Lecteur qui y trouve à redire, & qui ne soit au contraire charmé du récit de cette guerre? Qui n'eût été très-âité d'apprendre une guerre toute de conduite, de ruses, & d'artifices, comme étoit sans doute celle d'Eryce? Il est chagrinant que nous soions privés d'un détail si curieux, & j'ai peine à pardonner cette faute à notre Historien; il étoit si capable de la traiter en habile guerrier. Pourquoi ne pas nous informer des moens que le Général Carthaginois employa pour défendre un petit terrain contre toutes les forces Romaines, & pour remporter de très-grands avantages pendant tout le tems que cette guerre dura? Thucydide, dans la description de la guerre des Athéniens contre Syracuse, avoit un sujet bien moindre, quoique beau, que celui de Polybe. Il s'est bien gardé de se borner à une simple idée de cette guerre. Il l'a suivie pied-à-pied, & dans toutes les circonstances, sans en négliger aucune. Jamais Auteur n'a mieux montré ce que peut la science & l'expérience de la guerre dans un homme d'esprit qui veut écrire l'Histoire de son tems. Notre Auteur fait voir la même chose dans toutes celles qu'il écrit, bien moins curieuses & moins instructives que celle d'Eryce; & cependant il la néglige, & ne rapporte que le gros des choses, pour mieux dire presque rien.

rience, la force & la bonne constitution des combattans, on puisse aisément se former une juste idée du combat. Il faut dire la même chose de Junius & d'Amilcar. C'étoient tous les jours de part & d'autre des pièges, des surprises, des approches, des attaques. Mais un Historien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela se faisoit, entreroit dans un détail qui seroit fort à charge au Lecteur, & ne lui seroit d'aucune utilité: qu'on lui donne une idée générale de tout ce qui se fit alors, & du succès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des Généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en usage, stratagèmes qu'on avoit appris par l'Histoire, ruses de guerre que l'occasion & les circonstances présentes suggéroient, hardiesse, impétuosité, rien ne fut oublié. Mais il ne se fit rien de décisif, & cela pour bien des raisons. Les forces de part & d'autre étoient égales; les camps bien fortifiés & inaccessibles; l'intervalle qui les séparoit, fort petit: d'où il arriva qu'il se donnoit bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général: toutes les fois qu'on en venoit aux mains, on perdoit du monde; mais dès que l'on sentoit l'ennemi supérieur, on se jetoit dans les retranchemens pour se mettre à couvert, & ensuite on retournoit à la charge. Enfin la fortune, qui présidoit à cette espèce de lute, transporta nos Athlètes dans une autre arène: & pour les engager dans un combat plus périlleux, les referra dans un lieu plus étroit.

Malgré la garde que faisoient les Romains sur le sommet, & au pied du mont Eryce, Amilcar trouva moyen d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps. Il est étonnant avec quelle résolution & quelle constance les Romains qui étoient au-dessus soutinrent ce siège, & à combien de dangers ils furent exposés. Mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre, attaqués comme ils étoient par dessus & par dessous, & ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de mer dont ils pouvoient disposer. Toutes ces difficultés jointes à la disette de toutes choses, n'empêchèrent pas qu'on n'employât au siège de part & d'autre tout l'art & toute la vigueur dont on étoit capable, & qu'on ne fit toute sorte d'attaques & de combats. Enfin ce siège finit, non par l'épuisement des deux partis, causé par les peines qu'ils y souffroient, comme l'assure Fabius; car ils soutinrent ces peines avec une constance si grande, qu'il ne paroïssoit pas qu'ils les sentissent: mais après deux ans de siège, on mit fin d'une autre manière à cette guerre, & avant qu'un des deux peuples l'emportât sur l'autre. C'est tout ce qui se passa à Eryce, & ce que firent les armées de terre.

A considérer Rome & Carthage ainsi acharnées l'une contre l'autre, ne croiroit-on pas voir deux de ces braves & vaillans oiseaux, qui se foiblis par un long combat, & ne pouvant plus faire usage de leurs ailes, se soutiennent par leur seul courage, & ne cessent de se battre,

jusqu'à ce que s'étant joints l'un l'autre, ils se soient meurtris à coups de bec, & que l'un des deux ait remporté la victoire? Des combats presque continuels avoient réduit ces deux Etats à l'extrémité, de grandes dépenses continuées pendant longtems avoient épuisé leurs finances; cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaise fortune. Quoiqu'ils eussent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cause des pertes qu'ils y avoient faites, que parce que les troupes de terre leur paroissent suffisantes: voiant néanmoins que la guerre ne prenoit pas le train qu'ils avoient espéré, & qu'Amilcar réduisoit à rien tous leurs efforts, ils se flattèrent qu'une troisième flotte seroit plus heureuse que les deux premières, & que si elle étoit bien conduite elle termineroit la guerre avec avantage. La chose en effet eut tout le succès qu'ils s'étoient promis. Sans se rebuter d'avoir été deux fois obligés de renoncer aux armées navales, premièrement par la tempête qu'elles avoient essuées au sortir du port de Palerme, & ensuite par la malheureuse journée de Drépane, ils en remirent une troisième sur pied, qui fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevoient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, & finit heureusement la guerre. Or ce fut moins leurs forces que leur courage qui leur fit prendre cette résolution. Car ils n'avoient pas dans leur épargne de quoi fournir aux frais d'une si grande entreprise. Mais le zèle du bien public, & la générosité des principaux Citoyens, suppléa à ce défaut. Chaque particulier selon son pouvoir, ou deux ou trois joints ensemble, se chargèrent de fournir une galère tout équipée, pourvû seulement que la chose tournant à bien, on leur rendît ce qu'ils auroient avancé. Par ce moien on assembla deux cens galères à cinq rangs, que l'on construisit sur le modèle de la Rhodienne, & dès le commencement de l'Été C. Lutatius aiant été fait Consul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile lorsqu'on l'y attendoit le moins, se rendit maître du port de Drépane, & de toutes les baies qui sont aux environs de Lilybée, tous lieux restés sans défense par la retraite des vaisseaux Carthaginois, fit ses approches autour de Drépane, & disposa tout pour le siège. Pendant qu'il faisoit son possible pour la serrer de près, prévoiant que la flotte ennemie ne tarderoit pas à venir, & aiant toujours devant les yeux ce que l'on avoit pensé d'abord, que la guerre ne finiroit que par un combat naval; sans perdre un moment, chaque jour il dressoit son équipage aux exercices qui le rendoient propre à son dessein, & par son assiduité à l'exercer dans le reste dans la marine, de simples matelots il fit en fort peu de tems d'excellens soldats.

Bataille
d'Eguise.

Les Carthaginois fort surpris que les Romains osassent reparoître sur mer, & ne voulant pas que le camp d'Eryce manquât d'aucune des munitions nécessaires, équipèrent sur le champ des vaisseaux, & les aiant fournis de grains & d'autres provisions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnèrent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord

vers

vers l'Isle d'Hière, dans le dessein d'aborder à Eryce sans être apperçû des ennemis, d'y décharger ces vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y avoit de meilleurs soldats étrangers, & d'aller avec Amilcar présenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Lutatius aiant pensé en lui-même quelles pouvoient être les vûes de l'Amiral, il choisit dans son armée de terre les troupes les plus braves & les plus aguerries, & fit voile vers Eguse, Isle située devant Lilybée. Là après avoir exhorté son monde à bien faire, il avertit les Pilotes qu'il y auroit combat le lendemain matin. Au point du jour voiant que le vent favorable aux Carthaginois, lui étoit fort contraire, & que la mer étoit extrêmement agitée, il hérita d'abord sur le parti qu'il avoit à prendre; mais faisant ensuite réflexion, que s'il donnoit le combat pendant ce gros tems, il n'auroit affaire qu'à l'armée navale, & à des vaisseaux chargés: qu'au contraire s'il attendoit le calme, & laissoit Hannon se joindre avec le camp d'Eryce, il auroit à combattre contre des vaisseaux légers, contre l'élite de l'armée de terre; &, ce qui étoit alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Amilcar; toutes ces raisons le déterminèrent à saisir l'occasion présente. Comme les ennemis approchoient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force & de vigueur, se jouë de la résistance des flots, l'armée se range sur une ligne, la prouë tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois arrêtés au passage, ferlent les voiles, & s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'étoit plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avoient combattu à Drépane, & par conséquent il falloit que le succès du combat fût différent. Les Romains avoient appris l'art de construire les vaisseaux. De la cargaison ils n'avoient laissé dans leurs bâtimens que ce qui étoit nécessaire au combat, leur équipage avoit été soigneusement exercé, ils avoient embarqué l'élite des soldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'étoit pas la même chose. Leurs vaisseaux pesamment chargés étoient peu propres à combattre, des rameurs nullement exercés & pris comme ils s'étoient présentés, des soldats nouvellement enrollés & qui ne savoient encore ce que c'étoit que les travaux & les périls de la guerre. Ils comptoient si fort que les Romains n'auroient jamais plus la hardiesse de revenir sur mer, qu'ils avoient entièrement négligé leur marine. Aussi eurent-ils le dessous presque de tous côtés dès la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, soixante & dix furent pris avec leur équipage, & les autres n'eussent pas échapé, si le vent, venant heureusement à changer dans le tems même qu'ils couroient le plus de risque, ne leur eût donné moyen de se sauver en l'Isle d'Hière. Le combat fini, Lutatius prit la route de Lilybée, où les vaisseaux qu'il avoit gagnés & les prisonniers qu'il avoit faits au nombre de dix mille, ou peu s'en faut, ne lui donnèrent pas peu d'embaras.

OBSERVATIONS

Sur le rétablissement de la marine des Romains.

§. I.

De quelle importance il est pour un Etat d'avoir une forte marine. Moien dont les Athéniens se servirent pour en former une.

ON s'est extrêmement trompé dans la guerre de 1701. lorsque l'on s'est imaginé qu'en fortifiant nos côtes, nous n'aurions rien à craindre des flottes des Alliés contre nous. L'on pourroit démontrer qu'on ne pouvoit donner un plus dangereux & plus pernicieux conseil. La garde de nos côtes, & les dépenses que l'on a faites pour nous garantir des insultes de nos ennemis, ont presque plus coûté qu'une armée navale, & toutes nos précautions ont été très-inutiles. L'Espagne n'a pû se sauver des descentes, il s'en est même peu fallu, pour avoir manqué de forces de mer, qu'elle n'ait été entièrement subjuguée. Les Alliés eussent-ils jamais pensé à la conquête du Roiaume de Majorque & de Minorque, à faire le siège de Cadix, à prendre une infinité d'autres places maritimes, & à s'établir à Gibraltar, dont les Anglois sont encore les maîtres, si nous eussions eu des forces de mer comme auparavant? Si la Provence n'a pas eu un pareil sort, il n'a pas dépendu de nous.

Je sai qu'on s'est épuisé l'esprit en France à chercher toutes sortes de moiens & d'expédiens pour rétablir la marine. Une infinité de gens ont travaillé là-dessus, & fourni des mémoires dont on n'a tenu aucun compte; parce qu'en effet la plupart se sont trouvés impossibles, & d'autres fort approchans du chimérique, tendant tous à la ruine des peuples. Si le Lecteur éclairé & curieux prend la peine d'examiner ce que je vais dire, je suis très-persuadé qu'il ne m'accusera pas de donner mes imaginations, puisqu'il s'agit d'un fait de pratique que je tire des Athéniens & des Romains, de Polybe d'abord, des harangues de Demosthène dont Turreil nous a donné la traduction, & qu'il a ornées de notes justement sur la matière que je traite ici, & dont mon Auteur ne dit qu'un mot, mais assez pour nous faire découvrir le mystère; ainsi je n'avance rien qui n'ait été perpétuellement & constamment pratiqué avec tout le succès qu'on pouvoit attendre des deux peuples les plus sages & les plus éclairés de l'antiquité.

Lorsqu'on marche sur les traces du bon sens & de la vérité, il me semble que c'est tout ce qu'on peut désirer pour se faire écouter. Quoiqu'on sache fort bien que les vérités nouvelles ne sont pas moins estimables que les vieilles, & souvent plus, je m'en tiens pourtant à celles-ci: elles ont deux mille ans d'antiquité, mais qu'importe; est-ce que le bon sens & l'évidence vieillissent?

Athènes, cette République si sage & si courageuse, entreprit souvent de grandes guerres, & dans toutes celles qu'elle soutint, soit pour son salut ou son agrandissement, on connut qu'on n'iroit pas fort loin, si on se bornoit aux seules forces de terre. Thémistocle fut le premier qui eut la hardiesse de dire qu'il falloit prendre l'empire de la mer, & qui en jetta les fondemens; car il vit bien que l'ennemi (il s'agit ici des Perses) n'ayant rien à craindre sur ses côtes & sur ses places maritimes, il porteroit toutes ses forces sur terre. De toutes les diversions il n'y en a point de plus dangereuses que celles

que

que l'on fait par mer, parce qu'on craint également par tout, & qu'il faut par tout des troupes sur les côtes pour les défendre. Thémistocle prévoyoit que du projet qu'il propofoit, naîtroit le salut de la Grèce, sur laquelle les Perses avoient de grands desseins, & l'agrandissement de sa patrie.

Sur ces sages considérations, les Athéniens jugèrent que leur salut, leur bonheur & leur gloire dépendoient d'une marine nombreuse; mais où trouver des fonds suffisans pour former des armées navales? Athènes étoit une République; imposer sur tout le peuple, ce n'étoit pas une affaire aisée dans l'exécution. Quelqu'un, car on ignore qui c'est, ne seroit-ce pas Thémistocle? propose un expédient qui remédie à tout, & fait voir qu'on peut lever une flotte sans qu'il en coûte à l'Etat en général, quoiqu'il en coûte à quelques particuliers. L'avis fut goûté, tout le monde y applaudit, parce que le poids de la dépense tomboit sur les plus riches; l'exécution fut aussi prompte que le conseil, & le conseil d'un seul homme fit le salut, la gloire & l'opulence de cette République, qui se maintint un très long-tems dans une si grande puissance & se rendit si redoutable, & qu'elle fit peur à Philippe, tout Philippe qu'il étoit.

§. II.

Loi des Athéniens pour la construction d'une flotte, & correction de cette loi.

Lorsque les Athéniens eurent formé leur marine, ils augmentèrent leur commerce, & le poussèrent aussi loin qu'il pouvoit aller; ce qui les mit en état de tout entreprendre. Ils firent des conquêtes & attentèrent sur tous leurs voisins. Mais lorsqu'ils se virent contraints d'entrer en guerre contre Philippe, la République étoit épuisée, & ses Citoyens corrompus par le luxe & la fureur des spectacles, qui sont les maux ordinaires qui naissent de la paix. On trouva aussi peu de vertu dans ce peuple que d'argent. Démosthène, qui au milieu de la folie & de la nonchalance générale s'étoit conservé sage, proposa de construire une flotte: on cherche les fonds, le trésor étoit vuide, rien de plus dans la bonne volonté des Citoyens, & même la loi qu'on observoit pour l'armement des vaisseaux étoit fort onéreuse, & fort peu équitable pour les Citoyens qui formoient les classes; comme nous verrons tout-à-l'heure. Démosthène s'élève contre, & tâche de remédier aux abus. Quelle est donc cette loi que ce grand Orateur corrigea? Il faut l'expliquer.

La ville d'Athènes étoit composée de dix tribus, on fit une loi qui ordonnoit qu'on formeroit plusieurs classes des Citoyens les plus riches de chaque tribu, & que chacun fourniroit à la dépense de l'armement pour la construction des galères & des vaisseaux de guerre: on nomme donc dans chacune des tribus six vingt Citoyens qui étoient les plus riches: ces Citoyens s'appelloient *Triérarques*, ils étoient au nombre de douze cens.

„ On divisa, dit M. de Turreil, ces douze cens hommes en plusieurs manières.

„ D'abord par classes, c'est à dire que les six vingt hommes qu'on nommoit par cha-

„ que tribu, se divisoient en deux parties, dont chacune contenoit soixante hommes;

„ & c'est le nombre de soixante qu'ils appelloient classe. Il y avoit donc dix tribus

„ à Athènes, & deux classes par chaque tribu; ce qui faisoit vingt classes en tout.

„ On divisoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune é-

„ toit composée de six cens hommes, & l'on subdivisoit chaque moitié en deux par-

„ ties égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers

„ étoient choisis d'entre les plus riches. Ils faisoient les avances dans les besoins

„ pressans, & avoient leur recours sur les trois cens autres, qui paioient à mesure

„ que l'état de leurs affaires le leur permettoit.

„ Après cela l'on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverses com-
 „ pagnies, dont chacune étoit composée de seize Citoyens, qui s'unissoient pour é-
 „ quiper une galère. Cette loi étoit fort onéreuse aux Citoyens les moins riches, &
 „ dans le fond fort injuste, en ce qu'elle vouloit qu'on choisit ce nombre de seize
 „ sur l'âge, & non sur la quantité de biens; car elle ordonnoit que tout Citoyen de-
 „ puis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, seroit compris dans une de ces compagnies,
 „ & contribueroit d'un seizième: en sorte que par cette loi les Citoyens les moins ri-
 „ ches ne contribueroient pas moins que les plus opulens, & que souvent même ils se
 „ trouvoient dans l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédoit leurs forces;
 „ d'où il arrivoit que les vaisseaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient
 „ fort mal équipés, & que par cette raison Athènes perdoit les occasions les plus
 „ favorables pour agir.

„ Démosthène, dans la vûe de remédier à de tels inconvéniens, proposa une loi
 „ qui abrogeoit celle dont nous venons de parler, & qui portoit que les Triérarques
 „ seroient choisis, non plus sur le nombre des années, mais sur l'évaluation des biens;
 „ que tout Citoyen dont les revenus montoient à dix talens, seroit tenu d'équiper u-
 „ ne galère; que ceux qui auroient vingt talens vaillant, en équiperoient deux, &
 „ ainsi du reste. Mais que ceux dont le bien seroit au dessous de dix talens, se join-
 „ droient plusieurs ensemble, jusqu'à la concurrence du nombre nécessaire, & que
 „ cette proportion seroit gardée dans tous les membres qui composoient le Corps de
 „ l'Etat. La loi de Démosthène remédioit à tous les abus qui naissoient de la pre-
 „ mière; car les vaisseaux se trouvoient équipés à point, & pourvus de toutes les
 „ choses nécessaires. Les pauvres étoient nécessairement soulagés, il n'y avoit que
 „ les riches qui s'en trouvoient mal. Car au lieu que tel d'entr'eux n'étoit obligé par
 „ la première loi qu'à contribuer d'un seizième à l'équipement d'une galère, il se voioit
 „ quelquefois obligé par la seconde à en équiper une lui seul: quelquefois deux, ou
 „ même plus encore, si son bien montoit assez haut pour cela; & c'est ce qui fait
 „ dire à Démosthène, qu'il n'y a rien que les Chefs des classes, & ceux qui par
 „ leur bien y tenoient les premiers rangs, ne lui eussent donné, ou pour ne pas pro-
 „ poser cette loi, ou pour n'en pas presser la ratification.

„ Au commencement la République fournissoit la galère au Triérarque, & c'é-
 „ toit les Généraux qui lui marquoient celle qu'il devoit monter. Lorsqu'ils n'é-
 „ toient pas disposés favorablement pour lui, ils lui donnoient un méchant vaisseau,
 „ qu'il étoit obligé de radouber; ce qui l'engageoit à beaucoup de dépense. Ainsi
 „ Cleon, dans les Cavaliers d'Aristophane, menace en ces termes un homme à qui
 „ il ne vouloit pas du bien. *Je te ferai Triérarque, lui disoit-il; mais de manière que
 „ tu dépenseras tout ton bien: je te donnerai un vieux vaisseau tout porri dont les voiles
 „ seront usées, &c.*

„ Cela changea dans la suite; car lorsqu'on nomma deux Triérarques par chaque
 „ galère, ils fournissoient & la galère, & tout ce qui servoit à l'équiper.

„ Après cela lorsque le nombre des Triérarques fut monté à seize par chaque vais-
 „ seau, ils ne fournissoient que le vaisseau, & la République fournissoit l'équipage.

„ Le Triérarque commandoit le vaisseau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage.

„ Lorsqu'ils étoient deux, chacun exerçoit pendant six mois.

„ Lorsqu'ils sortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur ad-
 „ ministration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galère, ou à son successeur,
 „ ou à la République, & le successeur étoit obligé d'aller aussitôt remplir la place
 „ vacante. Que s'il ne se rendoit pas à son poste au tems marqué, il étoit mis à l'a-
 „ mende.

„ Au reste, comme la charge de Triérarque engageoit à une grande dépense, il
 „ étoit permis à ceux qui étoient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche
 „ qu'eux, & de demander qu'on le mit à leur place, pourvu qu'ils fussent prêts à
 „ changer de biens avec lui, & à faire la fonction de Triérarques après cet échange.
 „ Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit la loi des échanges. Tourneil appuie tout
 ceci de passages Grecs qu'il enchâsse par tout dans les pages.

§. III.

Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puissance de Lacédémone. Cause de cette révolution.

Cette Loi fameuse, & que je regarde comme inspirée, à quelque défaut près que j'y remarque, & que nous avons corrigé pour l'accommoder au tems où nous vivons, dans un projet réglé pour le rétablissement de notre marine; cette loi, dis-je, fit non seulement le salut d'Athènes, & la mit en état de résister contre la puissance de Philippe, mais la rendit encore redoutable à tous ses voisins, jusqu'à oser entreprendre sur la Sicile; & si cette entreprise échoua, ce fut bien moins par la faute de ceux qui furent chargés de la conduite de cette guerre, que par le défaut de ceux qui l'emploierent, dit Thucydide, pour n'avoir pas prévu ce qu'il falloit faire lorsqu'on seroit arrivé. Toute l'armée y périt, & cette flotte formidable fut anéantie; Athènes ne fut pourtant pas abattue d'une infortune si effroyable, elle subsista encore longtems, elle releva sa marine par le moyen de cette loi admirable; mais une bataille navale donna le dernier coup à cette puissance, & la perte de ses vaisseaux sur celle de sa liberté. Qui peut douter que ces sages Républicains ne se fussent relevés d'une perte si accablante, s'ils eussent eu le tems de la réparer? Mais il en faut un très-grand pour la construction d'une nouvelle flotte, c'est une entreprise toute des plus grandes. Les victorieux, plus sages & moins endormis qu'Annibal après la bataille de Cannes, profitant au plus vite de leur victoire, cinglèrent droit à Athènes: les Athéniens sans un seul vaisseau, bridés par mer & par terre, dépourvus de tout, & dans l'état du monde le plus déplorable & le plus humiliant, après tant de victoires remportées sur leurs ennemis, se virent tout d'un coup soumis à la puissance de Lacédémone par la ruine de leur flotte. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est qu'il n'y eut point de combat, l'Amiral Athénien s'étant laissé surprendre dans le port à deux pas de l'ennemi: faute d'autant moins pardonnable dans un Général, qu'il avoit été averti de se tenir sur ses gardes par Alcibiade, qui étoit alors exilé, & dont l'avis fut rejeté de tout le monde: comme si les malheureux & les disgraciés perdoient le sens & l'esprit avec leur fortune. Qui auroit jamais crû qu'Athènes se fût relevée par la suite? Cependant cela arriva par la ruine de ses Tyrans, & l'on vit avec étonnement la folie d'Alcibiade triompher de la prétendue sagesse de ses ennemis, sans que les Athéniens en devinssent plus sages & moins ingrats envers ce grand homme. Toutes les Républiques sont marquées à ce coin de stérilité, & tous les Etats grands & petits. Se pourra-t-on bien persuader que tous les malheurs, si on veut les prendre dans leur origine, ne viennent que de l'envie & de la jalousie qui s'élève toujours contre les hommes vertueux, les plus irréprochables, & les plus capables de gouverner un Etat par leur esprit & par leur sagesse, & de les sauver par leur fermeté & par leur courage.

Quelque envie qu'on ait d'épargner un homme d'autant de mérite que Thucydide, on ne peut s'empêcher de dire qu'il a oublié de nous apprendre la cause principale de la perte de l'armée navale d'Athènes, & de celle de terre, dans l'entreprise de Syracuse.

Ce n'est pas seulement pour n'avoir pas prévu ce qu'il falloit faire lorsqu'on seroit arrivé: j'avoue que ce manque de prévoiance y entre pour quelque chose; mais ce que je vais dire en est la principale cause. Thucydide l'a laissé là, ou pour mieux dire, l'a écarté pour de bonnes raisons. Il s'ennuioit dans son exil, & redoutoit la puissance & la violence des Prêtres de ses Dieux, & des dévots de sa religion, qui n'eussent pas manqué de le rendre suspect d'irreligion, & de lui interdire sa patrie pour jamais: quoiqu'il n'eût été mis au ban de l'ostracisme que pour foulager l'envie & la jalousie de ceux qui n'étoient pas si gens de bien.

Athènes fut de tout tems livrée au pouvoir des dévots & des esprits superstitieux, & par conséquent vindicatifs, cruels & persécuteurs. Elle ne le cédoit pas de ce côté-là aux Egyptiens. Quelques libertins, (car on ne fait pas si Alcibiade, qui ne se contraignoit pas beaucoup sur le fait de sa religion, & sur l'existence de tant de Dieux & de Déeses ridicules, fut de la partie:) quelques libertins, dis-je, échauffés de la débauche, & à la faveur des ténèbres, mutilèrent les statues de Mercure, ou pour mieux dire, des cubes de pierre qui désignoient ce Dieu, quelques jours avant que la flotte mit à la voile pour l'expédition de Syracuse. Toute la ville fut en alarme, on n'en pronostiqua rien de bon: c'étoit pas qu'une Comète; on arrêta une infinité d'innocens, pas un seul des coupables: car les dévots recherchent bien moins ceux-ci que les autres qu'ils n'aiment pas; on soupçonna Alcibiade. On le laisse pourtant embarquer & partir, par l'avis des bons Citoyens, qui reconnoissoient que Nicias, quoiqu'à la tête de cette grande entreprise, étoit beaucoup moins habile qu'Alcibiade qu'on lui donnoit pour Collègue. Ses ennemis, qui se soucioient peu du bien ou du salut de la patrie, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire leur passion, formèrent un si puissant parti contre lui, sous prétexte de zèle de religion, qu'ils firent rappeler cet habile Officier pour qu'il vînt se justifier du crime d'impiété dont on l'accusoit. Il n'eut garde de se livrer entre les mains de tels Inquisiteurs, il se jeta dans le parti ennemi; ce qui fut l'unique cause de l'infortune des Athéniens. Thucydide a donc tort de l'attribuer à toute autre chose qu'à ce que je viens de dire. Ce qui doit apprendre aux Princes & aux Républiques qu'il ne faut pas pousser à bout un homme de cœur & d'esprit, qui peut se venger avec éclat.

J'ai fait là un écart un peu violent, ce me semble, on me le passera. Outre que je me suis déjà déclaré sur ces sortes de libertés, je le déclare encore, je ne saurois me contenir dans ma marche: il faut que je m'en écarte quelquefois. Si l'on trouve cette conduite peu exacte & contraire aux règles de la discipline des Auteurs réguliers, je ne sai qu'y faire. Les digressions plaisent & délassent, tout le monde le dit; je consens que d'autres, qui ne sont pas de l'avis de tout le monde, désapprouvent cette espèce de libertinage: ils ne feront pas pancher la balance. Je dois m'accommoder à toutes sortes d'esprits, & éviter sur toutes choses la sécheresse, dont les matières que je traite ne sont que trop susceptibles.

§. IV.

Les Romains rétablissent leur marine. Avantages qu'ils en tirèrent, & dont nous nous sommes privés en ne les imitant pas.

Les Romains furent-ils plus heureux que les Athéniens à l'égard de leur marine pendant le cours de la première guerre Punique? Ils perdirent deux ou trois fois des flottes entières par la tempête. Rien de plus triste & de plus effroyable que ce que Polybe nous en apprend. La perte des vaisseaux n'est rien en comparaison des équipages,

ges, on en sent assez la raison. Accablés de tant de pertes, & dans le dernier épuisement, ils abandonnent la mer, & se réduisent à leurs forces de terre; mais ils reconnoissent bientôt, par une triste expérience, qu'on n'entreprend point la conquête d'une Isle, si l'on n'est le maître de la mer, & que les Etats maritimes ne sauroient se maintenir sans une armée navale. D'ailleurs toutes les places fortes de la Sicile étoient maritimes; ils s'aperçurent bien que tant que les Carthaginois primeroient sur mer, ils ne pouvoient espérer de conserver leurs conquêtes du dedans, ni même d'y subsister, si les Carthaginois se mettoient en tête d'intercepter leurs convois. Car depuis cinq ans qu'ils s'étoient réduits à leurs seules forces de terre dans cette Isle, ils se voioient aussi peu avancés que le premier jour; que sera-ce, disoient-ils peut-être, si les Carthaginois se ravissent par une diversion sur nos côtes, qui nous obligera d'abandonner ce qui nous a coûté tant de peines & tant de travaux? Ils avoient raison. En ce cas les voilà réduits dans un défilé où ils ne voient aucune issue. Ils manquoient de moyens pour lever une flotte; & si l'argent est le nerf de la guerre, il l'est plus particulièrement dans celle qui se fait par mer. Sur terre on subsiste aux dépens de l'ennemi, ce n'est pas la même chose sur mer. Il faut des vaisseaux, les Romains s'en trouvent dénués. Il en faut, ou tout abandonner. Polybe nous représente l'état misérable où ils étoient, lorsque quelqu'un leur ouvrit une ressource qui les délivra de tous ces embarras incommodes, & leur fit trouver plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette entreprise. Qu'est-ce donc que cette ressource? C'est celle même dont je viens de parler plus haut. Les Athéniens se rendirent redoutables par l'avis d'un seul homme; les Romains suivirent le même avis, & s'en trouvèrent aussi-bien qu'eux.

Nous pouvions suivre l'exemple de ces deux peuples, après l'événement de la Hogue, remettre notre marine sur pied, & nous rendre plus redoutables & plus dangereux que jamais. Nos équipages subsistoient encore, que nous falloit-il de plus que de construire de nouveaux navires? Un Etat, qui fourmillant d'Officiers intrépides & de matelots expérimentés à tout, vient à les perdre, n'a rien, & toutes les finances du monde ne répareront pas cette perte; avec les finances on répare celle des vaisseaux. Si en ce tems-là quelqu'un se fût avisé de penser comme on pensa à Athènes & à Rome après la perte de tant de flottes, dans quelle surprise nos ennemis ne fussent-ils pas tombés? Ce que je vais dire ne sera peut-être pas cru, nous étions en état de remonter sur mer sans avoir recours aux Grecs & aux Romains: car notre perte ne fut jamais si grande que le bruit de la renommée la faisoit. Certaines gens exagérèrent le mal auprès du feu Roi, & emploierent toutes les forces de leur esprit pour le faire voir irréparable, & mieux l'affermir dans la résolution de soutenir la guerre par ses seules forces de terre, & d'abandonner la mer; ce qui ne se pouvoit sans des dépenses effroyables. Ils cabalèrent de telle sorte, que le feu Roi se laissa surprendre à des conseils si pernicious, quoique prudens en apparence.

Quel pouvoit être le but de ces gens-là? Je ne sai: peut-être crurent-ils de bonne foi qu'une armée navale, qui ne seroit, disoient-ils, qu'à la destruction de nos finances, & qu'à faire une vaine montre de notre puissance, étoit inutile: peut-être eurent-ils en vûe de rendre moins considérable celui qui étoit chargé des affaires de la marine, pour rapporter tout à eux, & se rendre plus nécessaires: peut-être n'avoient-ils pas assez réfléchi sur les avantages de la mer, qui augmente nos forces de terre sans aucune distraction, qui nous met à couvert des entreprises sur nos côtes, & qui en favorisant notre commerce coupe la gorge à nos ennemis par la ruine inévitable du leur, qui est pour ainsi dire le seul aliment de leur puissance: peut-être enfin que toutes ces raisons entroient dans leur dessein.

Il est certain que ce dangereux & bizarre conseil produisit un déluge de malheurs,

heurs, & sur tout dans la guerre de 1701. le même esprit d'erreur & d'aveuglement subsistant toujours, malgré les avis des plus sages, qui voioient qu'en remettant sur pied la marine, nous étions en état d'arrêter les progrès de nos ennemis.

Les Romains n'abandonnèrent la marine que par impuissance; & dès qu'ils trouvèrent l'expédient de lever une flotte, ils reprirent la mer & de nouvelles espérances; les côtes de l'Italie se virent alors garanties de descentes des Carthaginois. Ils firent le siège de Lilybée, gagnèrent une grande bataille sur mer, & furent si bien en profiter, qu'ils bloquèrent l'armée d'Amilcar devant Eryce, qui ne recevant plus aucun secours de Carthage, obligea ce Général à demander la paix au nom du Sénat de Carthage; paix dont les conditions furent si rudes & si honteuses, que les Carthaginois furent contraints non seulement d'abandonner aux Romains tout ce qu'ils avoient de places dans la Sicile, mais encore de leur paier trois mille deux cens talents d'argent, somme exorbitante pour ce tems-là: tant cette maxime qu'on attribue à Pompée assez mal à propos, est véritable, que qui peut être maître de la mer l'est de la terre. Nous avons ignoré cette maxime en France, pour en prendre une autre toute contraire que nous suivons constamment, plutôt par ignorance que par mauvaise volonté, ou par défaut de moies.



OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Eguse.

§. I.

Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon.

Les Romains, qui avoient abandonné la marine par tant de naufrages, s'aperçurent bien-tôt qu'il leur étoit impossible de se maintenir sur terre, d'y faire des conquêtes, & de garder même celles dont la conservation leur importoit si fort pour s'assurer du reste de la Sicile, s'ils n'étoient maîtres de la mer. L'esprit le moins raffiné en eût pensé tout autant; c'est une de ces vérités qu'on laisse en propre au seul sens commun. Un Ministre, ou un Prince, qui n'auroit rien au-delà, en useroit tout de même que les Romains.

On attaque fort inutilement une place maritime, si la mer ne lui est tout à fait interdite. Le siège de Candie en est une bonne preuve, c'est dommage qu'il n'ait pas fait le sujet d'un Poëme Epique comme celui de Troie. Le siège de Ceuta a, je pense, rempli trois fois le terme des deux premiers: nous n'en verrons jamais le bout tant que les alliés auront la mer libre; il en est de même de ceux de terre que de ceux de mer. Le siège de Verruë dureroit encore, si feu M. de Vendôme ne se fût avisé de couper chemin aux secours. Celui de Keiserwerth n'eût-il pas ressemblé à celui de Ceuta, si la mode d'envoyer des ordres de se rendre sans aucune nécessité, n'eût été toute établie en France? Le Marquis de Goesbriand en reçut trois pour rendre Aire: s'il eût tenu bon au troisième, les Alliés se fussent infailliblement retirés très-honteusement, quoique ce brave homme eût à proportion infiniment plus d'ennemis en dedans qu'il n'en avoit au dehors.

Il ne restoit aux Romains, pour achever la conquête de la Sicile, que Lilybée & Eryce.

ryce. Ils voioient bien qu'ils y perdroient inutilement leur tems & leurs peines, s'ils ne remontoient sur mer. Point d'autre parti à prendre que celui-là. J'avois trop bonne opinion de ces sages Républicains, pour croire qu'ils eussent été si longtems sans penser à la construction d'une nouvelle flotte. Ils n'eussent pas différé d'un moment cette entreprise, si les moïens ne leur eussent plutôt manqué, que le desir d'y satisfaire. Ce n'étoit guères leur coûtume de se ménager, & d'user de retardement en pareilles conjonctures. Il vaut mieux faire un bon effort, tenir la mer & la terre, doubler ses forces, & tenter tout pour cela, que de doubler le tems. L'un nous met en état de finir bientôt la guerre par la conquête des places qui nous restent à prendre, & l'autre nous expose à perdre ce que nous avons gagné.

Ce ne fut jamais la maximé des Romains de tirer les affaires en longueur par les défauts de préparatifs. Leurs guerres étoient fortes & courtes, mais vives. Ils ne croioient pas qu'une languissante défensive, ou des efforts médiocres fussent dignes du nom Romain, de leur courage & de leur sagesse. C'étoit leur politique, il n'y en a point de meilleure.

Notre Auteur n'entre dans aucun détail, & ne dit pas un mot de l'ordonnance des deux armées: je n'ai garde de m'en plaindre. S'il y avoit eu quelque chose de nouveau dans la disposition de l'une des deux armées, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre; car de tous les Historiens de l'antiquité, il est peut-être le seul qui soit le moins sujet aux défauts, aux variations, & au peu d'exactitude des autres, qui courent à l'action sans parler des mesures qui la préparent & qui la précèdent. On voit bien qu'il n'avoit pas beaucoup à dire de ces mesures, en récompense il nous fait voir beaucoup de prévoiance & de hardiesse dans la conduite de Lutatius.

Hannon étoit informé que les Romains étoient en mer. Il sentoit bien qu'il n'étoit pas en état de leur tenir tête, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux & de plus prudent, que de leur échaper & d'éviter leur rencontre. *Son dessein, dit Polybe, étoit d'aborder à Eryce sans être aperçu des ennemis, d'y décharger ses vaisseaux, de grossir ensuite son armée navale des soldats étrangers, & d'aller avec Barcas présenter la bataille aux Romains.*

Lutatius avoit fort bien pénétré le dessein de son ennemi, il ne falloit pas trop enfoncer pour le connoître & gagner les devans. Il voioit d'ailleurs la conséquence qu'il y avoit de s'opposer à la jonction des deux flottes, & de profiter de l'occasion qui s'offroit d'attaquer les Carthaginois qui cingloient au secours de Barcas. C'étoit un coup de partie pour les Romains; car dans de pareilles conjonctures, & lorsqu'il s'agit d'un secours de troupes & de munitions sur lequel agit toute l'espérance d'une armée qui manque de tout, il faut risquer toutes choses, & combattre une partie pour donner de la terreur à l'autre: car la défaite de Hannon faisoit tomber Barcas sans coup férir. Celui-ci ne comptoit que sur cette jonction des deux flottes, assuré qu'avec ce secours il seroit en état d'attaquer les Romains & de les battre, & je ne sai si ceux-ci eussent osé se présenter de droit front contre un Capitaine de cette réputation.

Je cherche pourquoi Amilcar n'alla pas au-devant du secours qui lui venoit avec ce qu'il avoit de vaisseaux. Polybe ne nous dit pas s'il pouvoit sûrement se mettre en mer, & tenter cette aventure: cela étoit peut-être délicat. Il l'étoit encore à Hannon de s'approcher un peu trop d'Eguse, & à la vue des Romains. Il eût pû se dispenser de les reconnoître, & par là il fauvoit son convoi, ses troupes & sa réputation.

Les Carthaginois avoient le vent. Ils eussent pû, puisqu'ils avoient tant fait que de reconnoître Eguse, & vû les ennemis prêts à lever l'ancre pour leur aller au-devant: ils eussent pû, dis-je, virer de bord, faire force de voiles & gagner le large, ou les jouer par de fausses routes; favorisés par un gros frais, contre des gens peu expérimentés

pour ces sortes de manœuvres. Hannon craignit peut-être que ce mouvement de retraite ne marquât un peu trop de ménagement. Il crut qu'il valloit mieux faillir contre les règles de la prudence, que contre celles de son courage. Sur ces considérations, très-imprudentes, il se détermine au combat : & voiant que les Romains appareilloient, il amène les voiles, & se prépare à les combattre.

Lutatus parut quelque tems incertain de ce qu'il feroit à la vûe de l'ennemi ; la mer lui étoit contraire, & les vagues fort élevées : mais réfléchissant sur la nécessité & l'importance de l'entreprise dont le succès finissoit la guerre, il jugea qu'il falloit passer par-dessus tous ces obstacles. D'ailleurs il considéra que le péril étoit égal à l'égard de la grosse mer, & que si l'ennemi étoit au vent, il avoit cet avantage sur lui, que ses vaisseaux étoient exemts de tout embarras, & plus propres pour le combat ; qu'il n'avoit affaire qu'à une partie des forces Carthaginoises, & contre un Général moins redoutable & moins expérimenté que Barcas, dont la réputation étoit fort grande parmi les Romains.

Le Consul, qui voit l'ennemi comme surpris de cette rencontre, se hâte de le joindre, de peur de perdre une occasion si favorable ; il pouvoit se raviser & lui échaper, & pour cela il falloit user d'une extrême diligence ; car la gloire militaire, non plus que celle du Ciel, n'est pas le partage des tiédes & des circonspects. Le Général Romain se range sur une seule ligne, cela paroît par le commencement & le cours du combat, & je conjecture que l'ennemi en fit de même. Cette affaire se vuida en très-peu de tems. Hannon fut battu si pleinement, qu'on peut dire que cette victoire fut l'unique cause de la perte de la Sicile, & de la fin de la guerre.

§. II.

Réflexions sur les fautes des Carthaginois.

LA négligence de Hannon à l'égard des précautions qu'il eût dû prendre pour échapper aux Romains, est à peine concevable, & son imprudence ne l'est pas moins de combattre sans nécessité. Croioit-il Lutatus si malhabile, ou pour mieux dire si sot, que de négliger une occasion d'aller à la rencontre d'une armée toute aussi embarrassée qu'une flotte marchande, dont la jonction avec l'autre le mettoit hors d'état d'attaquer le tout ? Qui est le Général qui laisse aller de si bons coups à faire, s'il n'est le plus ignorant & le plus négligent de tous les hommes ? Où est-ce que l'ennemi pouvoit se porter pour le trouver ou pour l'attendre, sinon à Eguse ? Le Carthaginois n'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, de se passer de reconnoître cette Île ? Il avoit mille autres routes à prendre. S'il eût embrassé ce parti, il sauroit son armée, & Barcas se trouvoit en état de prendre le dessus par ses forces de mer & de terre, l'ayant déjà par son habileté & son expérience ; mais l'une & l'autre ne servent de rien, si l'on n'a ni vivres ni troupes : car il y avoit longtems que ce grand Capitaine tenoit bon contre les Romains avec des forces très-médiocres, & avec lesquelles les Généraux ennemis n'eussent osé paroître s'ils eussent été à la place de ce grand homme, qui les roula de chicane en chicane comme de vrais écoliers.

S'il lui eût été possible d'aller audevant du secours avec ce qu'il avoit de vaisseaux, qui peut douter qu'il ne l'eût fait ? Il en sentoit bien l'importance & la nécessité ; mais la nécessité ne tente pas l'impossible. Notre Auteur nous fait assez connoître qu'il n'y avoit rien à espérer qu'un malheur manifeste ; car en se mettant en mer il s'exposoit à perdre son poste, sans être assuré de rencontrer le secours. Je raisonne ici sur des conjectures, sans prétendre que ce Général fût infallible : à parler dans l'exactitude scrupuleuse,

leuse, & pour ôter tout sujet de critique, Barcas auroit dû tout hazarder, s'il le pouvoit sans risquer un poste qu'il lui importoit si fort de conserver : or il est probable qu'il y avoit plus de suites fâcheuses à craindre en l'abandonnant qu'en perdant le convoi. Outre qu'il n'étoit pas assuré de le rencontrer, il s'exposoit à un péril évident de tomber sur la route des Romains, qui se fussent trouvés si supérieurs à lui, qu'il ne pouvoit éviter d'être battu. Pour moi je crois qu'il fit beaucoup plus prudemment de conserver son poste, que de s'exposer à le perdre & à se faire battre, s'il rencontroit plutôt l'ennemi que le convoi; & s'il fût arrivé plus tard, il l'eût trouvé battu & dissipé, sans pouvoir éviter d'être défait lui-même. Ajoutez à tout ce que je viens de dire, que non seulement le même vent qui pouvoit Hannon à Eryce, lui étoit contraire pour le joindre; mais qu'il étoit encore très-incertain, si suivi du victorieux, & obligé de gagner Eryce, il y trouveroit un azile; car les Romains n'eussent pas manqué d'attaquer cette ville en son absence, la trouvant affoiblie par le détachement des troupes qu'il auroit été obligé d'en tirer pour aller au secours. Je conclus de là qu'il fit fort bien & fort prudemment de rester dans son poste, car s'il l'eût perdu, les conditions de la paix eussent été bien moins supportables aux Carthaginois qu'elles ne le furent. Quoiqu'il en soit de cette conduite de Barcas, il n'y a personne du métier qui ne convienne, qu'elle se peut plus pleinement justifier que celle de deux Amiraux de nos jours. Le fait est très-propre à mes remarques, rapportons-le à quelques circonstances près que nous écarterons, pour imiter le Jésuite Hote, beaucoup plus politique que moi, lorsque certains faits peuvent incommoder certaines gens, qui n'aiment pas qu'on leur mette devant les yeux ce qu'ils s'imaginent que tout le monde ignore.

Le combat de la Hogue a fait trop de bruit dans le monde pour être ignoré, c'est une époque très-remarquable : l'on peut dire que nous fûmes malheureux, mais non pas vaincus, de l'aveu même de nos ennemis. Le Roi supporta plus constamment la perte de quatorze vaisseaux, qui faisoient ce qu'il y avoit de plus redoutable dans notre marine, que ne fit Auguste celle de ses légions les plus favorites. Nous ne fêrions que glisser sur ce combat, notre dessein étant d'en rapporter seulement les circonstances les plus capitales, & de les accompagner de quelques remarques, qui ne seront peut-être pas inutiles.

Jamais la France n'arma si puissamment que cette campagne, & ne se servit moins de ses forces. Le projet étoit une descente en Angleterre; nous avions vingt mille hommes sur la côte tout prêts à s'embarquer, & le Roi Jacques à la tête, que la mauvaise fortune n'abandonna jamais. Le Comte de Tourville étoit à Brest, un des premiers hommes de mer & des plus déterminés que la France ait eu. Il n'attendoit pour se mettre en mer, sinon que l'escadre du Comte d'Etrées, qui venoit de Toulon à Brest, fût arrivée; elle arriva en effet fort peu après le départ du Vice-Amiral, elle eût dû ne point relâcher; elle relâcha pourtant, & la raison m'en est inconnue.

L'avis de Tourville étoit de ne pas démarrer que l'escadre de la Méditerranée ne l'eût joint. Il n'avoit que quarante-quatre vaisseaux de ligne contre quatre-vingt-huit de même force de la flotte combinée des Anglois & des Hollandois, qu'il étoit dangereux d'attaquer avec des forces si médiocres; mais comme cet Amiral avoit des ordres précis de la Cour de mettre à la voile sans délai ni excuse, il fallut qu'il s'y soumit. On ne fait que penser d'une conduite si impatiente. On prétend que nous avions une intelligence toute formée dans la flotte Angloise, dont la plus grande partie devoit se tourner de notre côté. Je serois presque tenté de le croire, par les ordres donnés au Maréchal; car comment se peut-il que quarante-quatre vaisseaux aient ordre d'en attaquer quatre-vingt-huit, si l'on n'eût compté sur quelque complot? S'il y en avoit un, il étoit donc double. Quoiqu'il en soit, M. de Tourville trouva les ennemis dans la Manche, qui

lui venoient au-devant. Le combat fut des plus furieux, des plus vifs & des plus obstinés, & tel qu'il ne s'en est guères vû de semblable sur mer. Il dura depuis dix heures du matin du 29. Mai, jusqu'à dix du soir, sans que *la nuit eût été capable de le finir*, dit l'Historien de Louis XIV. L'Amiral François se retira bravement sans avoir perdu un seul vaisseau. Une si belle action ne méritoit-elle pas de finir heureusement & glorieusement ? Je l'aurois souhaité en faveur de nos ennemis mêmes, & de tout mon cœur pour l'intérêt de la vertu, si ces ennemis eussent été à la place du Comte de Tourville, & qu'ils se fussent rencontrés dans une situation toute semblable, & commandés par un homme d'un courage & d'une conduite égale. Ce brave Vice-Amiral, dont la foiblesse ne sembloit pas permettre le moindre équilibre contre des forces si supérieures, car le nombre des vaisseaux fait tout, ou devoit tout faire dans les combats de mer; parce que celui qui outrepassé les aîles de son ennemi les double sans peine, & cependant cet avantage ne servit de rien à nos ennemis, c'est ce qu'on trouva de fort surprenant: ce brave Vice-Amiral, dis-je, se retire pourtant par une retraite, qui pouvoit être mise au nombre des plus belles & des plus célèbres, si la mauvaise fortune, plutôôt que la valeur de nos ennemis, ne se fût mêlée de nos affaires. La marée nous manqua, parce que ce combat se donna fort près de terre; cet accident nous fit perdre quatorze vaisseaux presque tous du premier rang, qui furent brûlés ou coulés bas à Cherbourg & à la Hogue, & l'on peut dire que sans ce malheur, qui nous fit abandonner la mer & notre marine sans beaucoup de sujet, nos ennemis fussent sortis très-honteux & très-mortifiés de cette affaire.

La Cour de France n'eût-elle pas agi plus prudemment de marquer un peu moins d'impatience, & de jouer au plus sûr ? L'escadre de la Méditerranée étoit en mer depuis long-tems, & c'est par cette seule raison qu'il falloit l'attendre à Brest, ou lui aller au-devant. Cette jonction étoit bien plus facile & plus assurée que celle de Barcas avec Hannon, puisque le premier avoit les forces de terre des Romains sur les bras, qui ne lui permettoient pas de s'affoiblir sans une extrême imprudence. Nous trouvions-nous dans ce cas ? Il s'en faut bien, puisqu'il nous étoit libre de faire tout ce qui pouvoit aider à notre entreprise; au lieu que nous hazardons témérairement & imprudemment une partie de nos forces, lorsqu'une attente de peu de jours nous met en état de combattre avec le tout; car puisqu'il s'en fallut de fort peu que les ennemis ne fussent battus avec cette moitié de nos forces, on peut s'imaginer en quelle passe nous aurions été, & à quoi nous devions nous attendre, si l'escadre de Toulon se fût trouvée de la partie: jamais victoire n'eût été plus complète; cela fait voir combien les braves hommes sont malheureux, lorsqu'ils se voient forcés par des ordres supérieurs de se livrer à certains genres d'attaques, où quelque expérimenté & habile que l'on soit, & quelque parti que l'on prenne, on donne lieu à son ennemi de s'applaudir de son triomphe bien ou mal fondé.

J'ai ouï dire à des Officiers qui s'étoient trouvés dans cette affaire, & très-capables d'en bien juger, que le Comte d'Etrées, aujourd'hui Maréchal de France, auroit pû joindre son Vice-Amiral, s'il n'eût relâché & resté à Brest; mais fait-on quels étoient ses ordres ? Suspendons donc notre jugement: car pour la possibilité de la jonction on ne la met pas en question, elle étoit manifeste: du moins au sentiment de ceux qui en savent plus que moi. Barcas fit peut-être bien de n'aller pas au-devant du secours qui lui venoit de Carthage. On comprend, par ce que dit notre Auteur, qu'il lui étoit impossible, & qu'il fit bien par cela seul qu'il ne le fit pas. Je puis décider sur celui-ci sans craindre que l'on m'en blâme; mais ce seroit témérairement à l'égard de l'autre, brave, entendu & courageux, comme chacun fait, & comme il l'a fait voir en tant d'occasions; il falloit qu'il eût de bonnes raisons pour rester où il étoit. Ainsi sans

décider s'il fit bien ou mal, & si ses raisons étoient bonnes ou mauvaises, je me contente de dire qu'il n'est pas probable qu'elles fussent mauvaises, comme il n'est pas probable qu'Amilcar Barcas eût laissé échapper l'occasion de sauver son convoi, s'il lui eût été possible de le faire.



C H A P I T R E XIV.

*Traité de paix entre Rome & Carthage. Réflexions sur cette guerre
Sort des deux Etats après la conclusion de la paix.*

A Carthage on fut fort surpris quand la nouvelle y vint que Hannon avoit été battu. Si pour avoir sa revanche, il n'eût fallu que du courage & une forte passion de l'emporter sur les Romains, on étoit autant que jamais disposé à la guerre. Mais on ne savoit comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvoit envoyer de secours à l'armée de Sicile: dans l'impuissance où l'on se voioit de la secourir, on étoit forcé de la livrer, pour ainsi dire, & de l'abandonner. Il ne restoit plus ni troupes, ni Chefs pour les conduire. Enfin on envoya promptement à Amilcar, & l'on remit tout en sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage & prudent Capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'espérance, tout ce que la bravoure & l'intrépidité pouvoient faire entreprendre, il l'entreprit: il tenta, autant que Général ait jamais fait, tous les moyens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voiant les affaires désespérées, & qu'il n'y avoit plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étoient soumis, prudent & éclairé, il céda aux conjonctures présentes, & dépêcha des Ambassadeurs pour traiter d'alliance & de paix. Car un Général ne porte à juste titre ce beau nom, qu'autant qu'il connoit également, & le tems de vaincre, & celui de renoncer à la victoire. Lutatius ne se fit pas beaucoup prier, il savoit trop bien à quelle extrémité il étoit lui-même réduit; & combien cette guerre étoit onéreuse au peuple Romain. Elle fut donc terminée cette guerre à ces conditions: Que sous le bon plaisir du peuple Romain, il y auroit alliance entre lui & les Carthaginois, pourvu que ceux-ci se retirassent de toute la Sicile; Qu'ils n'eussent point de guerre avec Hiéron; Qu'ils ne prissent point les armes contre les Syracusains, ni contre leurs alliés; Qu'ils rendissent aux Romains sans rançon tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur eux; Qu'ils païassent aux Romains pendant vingt ans deux mille deux cens talens Eubéens d'argent. Ce traité ne fut pas d'abord accepté à Rome; on envoya sur les lieux dix personnes pour examiner les affaires de plus près. Ceux-ci ne changèrent rien

au gros de ce qui avoit été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abrégèrent le tems du paiement, ajoutèrent mille talens à la somme, & exigèrent de plus que les Carthaginois abandonnassent toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie.

Réflexions
sur cette
guerre.

Ainsi finit la guerre des Romains contre les Carthaginois pour la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption; guerre la plus longue, la moins interrompue, & la plus grande dont nous ayons jamais entendu parler; guerre dans laquelle, sans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il se livra deux batailles, dans l'une desquelles il y avoit plus de cinq cens galères à cinq rangs, & dans l'autre près de sept cens. Les Romains en perdirent sept cens, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, & les Carthaginois cinq cens. Après cela ceux qui admirent les batailles navales & les flottes d'Antigonus, de Ptolomée & de Démétrius, pourront-ils, sans une surprise extrême, réfléchir sur ce que l'Histoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les Quinquérèmes dont on s'y est servi avec les Trirèmes que les Perses ont employées contre les Grecs, & celles que les Athéniens & les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais sur mer des armées de cette force. Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs assurèrent sans raison que les Romains ne doivent leurs succès qu'à la fortune & à un pur hazard. Après s'être formés aux grandes entreprises par des expéditions de cette conséquence, ils ne pouvoient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, & ce projet ne pouvoit manquer de leur réussir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que maîtres du monde entier, & par conséquent plus puissans qu'ils n'étoient alors, ils ne peuvent plus équiper tant de vaisseaux, ni mettre en mer de si nombreuses flottes. Nous éclaircirons cette question, lorsque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'est une matière dont on ne doit parler qu'express, & qui mérite toute sorte d'attention; matière qui, quoique très-curieuse, a pourtant été, si je l'ose dire, inconnue jusqu'à présent par la faute des Historiens: les uns n'ayant sçu ce qui en étoit, les autres n'en ayant parlé que d'une manière embarrassée, & dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reste il est aisé de voir, que c'étoit le même esprit qui dans cette guerre animoit les deux Républiques. Mêmes desseins de part & d'autre, même grandeur de courage, même passion de dominer. A l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois. Mais ceux-ci de leur côté avoient un Chef qui l'emporta de beaucoup en conduite & en valeur sur tous ceux qui commandèrent de la part des Romains. Ce Chef est Amilcar surnommé Barca, pere de cet Annibal, qui dans la suite fit la guerre aux Romains.

Sort des
deux E-
tats après
la paix.

Après la paix ces deux Etats eurent à peu près le même sort.

Pen-

(a) Pendant que les Romains étoient occupés dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Falisques, & qui fut bientôt heureusement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avoient aussi une à soutenir fort considérable contre les soldats étrangers, & contre les Numides & les Afriquains, qui étoient entrés dans leur révolte. Après s'être vus souvent dans de grands périls, ils coururent enfin risque non seulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes, & d'être chassés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, sans cependant nous écarter du dessein que nous nous sommes proposé d'abord de ne rapporter des choses que les principaux chefs, & en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raisons, vaut la peine que nous ne passions pas dessus si légèrement : par ce qui s'y est fait, on apprendra ce que c'étoit que cette guerre, que plusieurs Historiens appellent inexpiable. Nous y verrons quelles mesures & quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui se servent de troupes étrangères : elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangères & barbares, & des troupes qui ont eu une éducation honnête, & qui ont été nourries & élevées dans les mœurs & les coutumes du pais, enfin ce qui s'est passé dans ce

tems-

(a) Pendant que les Romains étoient occupés dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Falisques. Polybe ne dit que deux mots sur cette guerre des Falisques contre les Romains : & plante li son lecteur sans que je m'en fâche, parce qu'elle n'est pas de son sujet : j'ai été curieux de savoir ce que c'étoit, & si elle avoit quelque rapport à celle des Carthaginois contre leurs troupes rebelles. Il s'en faut bien qu'elle soit si grave ni si longue, c'est un rien en comparaison de l'autre. Je la mettrai toute entière dans ces remarques, elle a échappé à l'Abbé de Vertot dans les révolutions de la République Romaine, elle ne m'échappera pas, ni par conséquent à mon lecteur, s'il est curieux de l'apprendre. J'en avois lu quelque chose dans Zonaras, je n'en eus pas dit la moitié si la curiosité ne m'avoit donné envie de consulter Freinshemius dans ses Supplémens sur Tite-Live. Il me dispense de bien du travail, car sans cela je me fusse trouvé très-embarrassé pour en avoir des nouvelles plus circonstanciées, & tout se trouve dans ce Supplément. Du Ryer me fournit la version, je m'en fie à lui.

Lorsqu'on eut assujéti tout ce qui étoit dans la Sicile de la domination des Carthaginois, qu'on eut fait la paix avec eux, & qu'il sembloit que toutes choses fussent non seulement tranquilles, mais assurées, il naquit en peu de jours une guerre insoupçonnée du côté d'où l'on la craignoit le moins, qui tint toute l'Italie en inquiétude, par la crainte d'un mouvement insin, & qui la remplit ensuite d'étonnement & d'admiration de la voir si-tôt terminée.

Les Falisques, se laissant emporter par je ne sais quelles raisons à une folle témérité, eurent la har-

dresse de prendre les armes, & de faire la guerre aux Romains. Mais les Consuls ayant été envoyés contre eux, terminèrent en six jours cette guerre, & les réduisirent sous l'obéissance. Néanmoins dans la première bataille, car l'on dit qu'on en donna deux, les gens de pied ayant été les plus forts, remportèrent la victoire douteuse, bien que la cavalerie l'emportât sur eux. Mais l'on combattit la seconde fois sans incertitude de l'événement, & les Falisques furent contraints de demander la paix, après avoir perdu plus de quinze mille hommes de leurs gens. Quand ils se furent rendus, on leur ôta pour punition la moitié de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs meubles, de leurs esclaves & de leurs terres ; & la ville, dont la situation & la force à quoi ils s'étoient confiés, leur avoit donné tant de hardiesse, fut transportée dans une plaine, des lieux hauts & escarpés où elle avoit été bâtie.

Le Peuple Romain eût exercé plus de rigueur contre les vaincus, par la haine qu'il avoit pour cette ville, qui s'étoit si souvent révoltée, & méditoit même une rigoureuse vengeance ; mais il modéra sa colère, ayant appris de Papyrius, qui avoit écrit le traité de leur reddition par les ordres des Consuls, que les Falisques s'étoient abandonnés non pas à la puissance, mais à la bonne foi des Romains ; & enfin ce nom de foi eut tant de pouvoir sur les esprits, qu'on jugea qu'il ne falloit rien ordonner de rigoureux contre les vaincus, puisqu'ils avoient pour eux un intercesseur si vénérable. Cette guerre fut cause que l'on finit cette année par le triomphe des Consuls. Je soupçonne un peu la durée de cette guerre, en six jours deux batailles & la paix : cela est presque incroyable.

tems-là, nous instruira des véritables raisons qui ont fait naître entre les Romains & les Carthaginois cette guerre sanglante qu'ils se sont faite du tems d'Annibal : éclaircissement qui donnera aux curieux d'autant plus de satisfaction, que ni les Historiens, ni même les deux partis opposés, ne sont d'accord sur ce point.



OBSERVATIONS

Sur la guerre d'Eryce.

§. I.

Que la plupart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles sont grosses, & les armées de part & d'autre puissantes en appareil & en nombre d'hommes.

IL faut être connoisseur pour juger sagement & solidement du mérite des guerres que rapportent les Historiens tant anciens que modernes. Je connois très-peu de gens qui en soient capables, & dont le goût ne soit de travers sur ce point. Le plus grand nombre de ceux du métier, pour ne pas dire presque tous, qui lisent les uns & les autres, ne font cas que des grosses guerres, que des guerres de grand appareil. Ils ne s'accoutument pas des petites, elles ne remplissent pas assez leur imagination & leur curiosité, quoique nous soions très-convaincus qu'il y a beaucoup plus de profit à faire, & plus de moiens de s'instruire & de parvenir au grand de la guerre dans celles-ci, que dans les autres : au moins c'est où l'on connoît plus particulièrement & plus sûrement ce que valent les hommes.

Ce que je trouve de bien surprenant, c'est que tout se réduit au petit dans la décision des batailles entre deux grandes armées, parce qu'il se trouve assez rarement des plaines capables de contenir de si prodigieuses forces en bataille ; de sorte que dans une action, la plus grande partie demeure inutile, pendant que le petit nombre décide du tout dans le terrain qu'il peut remplir de part & d'autre. Si l'on m'objecte que chacun des deux partis combattra sur plusieurs lignes redoublées qui succéderont les unes aux autres dans le combat, c'est supposer une chose qui n'arrive presque jamais, & dont nous n'avons même aucun exemple dans les Anciens. On peut bien s'imaginer que les Modernes ne nous en fourniront pas non plus. Deux lignes peuvent bien se succéder, c'est-à-dire la seconde à la première, qui n'aura pu résister au choc de celle qui lui est opposée. Comme cela s'est vû à la bataille de Lens, c'est un de ces phénomènes militaires qu'il n'appartient qu'au grand Condé de faire paroître ; car sa première ligne fut totalement défaite. Je passe une ligne renversée & battuë, & le mal réparé par la seconde ; mais une troisième, une quatrième, ou une cinquième qui raccommode tout, & qui remporte la victoire après la déroute des quatre autres, voilà ce que nous n'avons jamais vû ni oui dire. Les Romains nous fournissent quelques exemples des Hastaires & des Princes battus, mais non pas totalement ; ils se remettent de leur désordre à la vue des Triaires. Les Modernes ne nous en fournissent aucun, la raison en est évidente : c'est qu'il s'en faut bien que nos loix militaires ne soient aussi parfaites que celles des Romains. C'est tout ce qu'on peut demander de la discipline la plus exacte, du courage & de l'ex-
périen-

périence du soldat ; il faut de tout cela pour le rendre capable de semblables manœuvres. Quelle conduite , quel sang froid dans l'action , & quelle capacité ne faut-il pas dans un Général qui fait combattre de la sorte !

Quoique nous nous fussions rangés sur cinq ou six lignes en deçà de la trouée de Malplaquet , & que nous en eussions formé tout autant à notre gauche , vis-à-vis & le long du bois , il n'y a qui que ce soit de ceux qui s'y sont trouvés comme moi , qui ose me soutenir qu'elles ont toutes combattu. Il y eut beaucoup de spectateurs d'une très-grande volonté , & peu de ceux qui la satisfirent. La Maison du Roi se fit presque toute assommer , & chargea toujours sans cesse & sans relâche , sans qu'on pensât à faire succéder de nouvelles lignes à cette première , qui soutint tout l'effort & toutes les charges des corps ennemis : après que l'infanterie , qui bordoit le retranchement de la trouée d'entre les deux bois , eut quitté partie sans trop grand sujet , ou pour mieux dire sans aucun. Ailleurs l'infanterie , si l'on en excepte deux ou trois corps de la gauche , donna toutes les marques du courage le plus intrépide , sans qu'on s'aperçût qu'on fit combattre les corps tour à tour. On oublia aussi les dragons , car les dragons ne doivent pas être , & ne sont pas des cavaliers , mais proprement de l'infanterie à cheval , pour courir au plus pressé , & s'y transporter plus promptement. C'est mal , ce me semble , de nous les donner en titre de cavalerie.

Les ennemis formèrent plus de douze lignes redoublées dans la trouée , après nous avoir chassé du bois , où nous avions notre gauche , par la supériorité de leur nombre , & la faute de quelques régimens qui lâchèrent le pied. Celui qui prétendra que ces lignes se sont succédées les unes aux autres , ne s'est pas trouvé à cette bataille , ou s'y est trouvé sans la voir.

On pourroit démontrer , par un bon nombre d'exemples tirés de la guerre de 1701. où l'on vit des armées formidables de part & d'autre , que dans presque toutes les actions qui se sont passées , ce n'est pas le grand nombre qui a remporté la victoire. A-t-on remarqué que le combat ait couru d'une aîle à l'autre , & sur tout le front d'une ligne ? Combien de corps de cavalerie & d'infanterie sont restés les bras croisés à Hochstett , à Ramilies , à Oudenarde , & presque par tout comme à Malplaquet ? La cavalerie , dont on est aujourd'hui si fort entêté , & dont on reviendra quand nous reviendrons à notre bon sens , a-t-elle été d'un plus grand service en Flandre & en Allemagne ? La France a-t-elle jamais mis sur pied de plus grandes armées que celles qui ont paru sous le règne de Louis le Grand , & particulièrement dans la dernière guerre , qui a fermé son règne ? Les Alliés contre la France ont-ils fait de moindres efforts ? Ils en ont même fait de plus grands. Les victoires ou les défaites ont-elles dépendu du grand nombre ? Remontons deux , trois , quatre siècles plus haut , poussons si l'on veut jusqu'aux plus reculés , on verra la même chose , ou peu s'en faut. Je ne citerai qu'un exemple. Dans la dernière bataille qui décida de l'Empire des Perses entre Alexandre & Darius , celui-ci avoit une armée si nombreuse & d'une disproportion si grande à celle du premier , que cela sembla inconcevable. On ne peut s'empêcher d'en être surpris dès le premier coup d'œil. Les gens qui s'imaginent que le nombre fait tout , tombent dans l'admiration : il ne fit pourtant rien. L'a-t-on bien remarqué ? Dans cette grande bataille , comme dans celle qui la précéda , qui donna le branle & la première secousse au renversement de ce vaste Empire , le terrain ne permettoit pas que les Perses s'étendissent beaucoup au-delà du champ de bataille de l'armée Macédonienne , & l'on remarqua , comme cela se remarque presque toujours , qu'une partie donnoit tandis que l'autre restoit spectatrice de toute une journée , & sans rien faire ; car de ce million d'hommes à peine y en eut-il cent mille qui chargeassent : au lieu que tout se remuë & tout agit dans les petites armées bien conduites & bien ordonnées : c'est-à-dire lorsque dans la crainte d'être tourné

& envelopé par les troupes qui surpassent nos aîles, on assure & on couvre ses flancs par quelque avantage naturel, ou par celui de l'art. Alexandre ne craignant rien à sa gauche, ne songea qu'à couvrir sa droite, où l'ennemi pouvoit replier. Il la fit soutenir d'une seconde ligne, dont les Chefs avoient ordre, s'ils étoient investis à cette aîle, de faire tête de ce côté-là, & de former une potence; ce qui ne pouvoit être autrement.

L'Histoire nous fournit un grand nombre de faits très-remarquables contre les admirateurs & les partisans des grandes armées, & contre ceux qui ne sont jamais assez forts. Quel moien de les guérir de leur erreur, & de les réduire au sentiment le plus raisonnable? Il seroit difficile d'en venir à bout: il leur faut nécessairement des armées tout au moins de cent mille hommes: si le nombre en est plus grand, les guerres leur paroissent plus recommandables, & les Généraux plus habiles. Dans la même guerre d'Alexandre contre Darius, il n'y a rien d'admirable & de surprenant que la puissance d'un Roi de Perse, & le prodigieux nombre de ses troupes. Cela étonne d'abord, l'on jette ensuite les yeux sur le victorieux, on le regarde comme le plus grand homme du monde; on est saisi d'admiration, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Contre qui a-t-il combattu? Contre une multitude d'hommes & peu de soldats, & infiniment moins qu'il n'y en avoit dans l'armée Gréque. Ce qui diminue encore la gloire d'Alexandre, c'est cette prodigieuse facilité qu'il trouva à vaincre ces nations Asiaticques molles & efféminées, qui combattoient sans aucun art & sans discipline. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour sa gloire, c'est qu'il se trouve avoir en tête un Général qui ne fut jamais l'ombre d'un Capitaine médiocre. Quels embarras! quels obstacles! quelle valeur le Grec a-t-il à surmonter? Ces Perses étoient-ils bien dignes d'un Capitaine, & d'une milice intrépide comme celle qu'il commandoit? N'eût-elle pas acquis une renommée & une gloire plus incontestable en Occident qu'en Orient? César, dans la bataille qu'il gagna contre Pharnaces avec une rapidité, qui produisit la lettre fameuse qu'il écrivit à Rome après cette victoire, *Veni, vidi, vici*: César, dis-je, envioit à Pompée, & aux autres Généraux des armées Romaines, le bonheur d'avoir acquis tant de gloire à si bon marché en Orient. C'éroit bien toute autre chose en Occident. Voilà les Turcs qui font aujourd'hui la conquête de la Perse, quelle facilité ne rencontrent-ils pas? Qu'ils viennent en Occident, ils trouveront à qui parler avec leurs forces innombrables. Car que peut le nombre contre la valeur instruite, contre un plus grand art, & des armes plus avantageuses, qui suppléeront au défaut du nombre?

Selon les partisans des grandes armées, la guerre d'Eryce & celle contre les rebelles d'Afrique, dont nous parlerons dans ce premier Livre, sont d'une très-petite considération. Celle du Peloponèse est selon eux peu digne de Thucydide, qui nous l'a donnée, quoiqu'elle nous offre des Capitaines, dans l'un & l'autre parti, d'une intelligence profonde & d'une expérience consommée; mais comme ils commandent de petites armées, & dont les plus fortes vont à peine à vingt mille hommes, ils passent pour très-médiocres dans leur imagination. Que penser de cela? Un homme est-il plus habile, & se rend-il plus digne de notre estime & des cornets de la renommée, parce qu'il marche en plus grand appareil & en plus grand équipage? Je sai que les grands sujets, & les événemens extraordinaires, qui décident des grandes Monarchies, sont plus d'impression, & plaisent beaucoup plus à l'esprit. Cela vient de leur rareté; mais sont-ils de quelque instruction pour les gens de guerre? D'aucune: sans remonter plus haut, on fait les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre le Grand, de Mahomet, de Gengiscan, de Timur-Bec: y a-t-il beaucoup à apprendre? Quel profit peut-on faire de la conduite de ces Conquérans? Ce sont pourtant des Conquérans, des torrens impétueux qui inondent, qui se débordent & qui s'épandent sur toute l'Asie, jusques dans les Indes, & qui pour le moins valent bien Alexandre, qui surmonte tout sans aucune résistan-

sistance; au lieu que ces premiers trouvent des hommes en leur chemin, & des hommes très-redoutables.

Ces sortes de guerres, ces armées innombrables, & les événemens prodigieux qu'elles produisent par le bouleversement de plusieurs Monarchies, plaisent & amusent comme les Romains, & les Romains comme les Histoires de ces fameux Conquérens, instruisent peu les gens de guerre. Il y a par tout à apprendre dans les petites guerres, & c'est dans celles-ci uniquement que la science & l'intelligence paroissent le plus particulièrement: il faut même plus de l'une & de l'autre que dans les grandes, dont le nombre fait tout le mérite. On apprend infiniment dans la guerre du Peloponèse, qui faisoit toute l'étude de Charles-Quint, & qu'il lisoit sans cesse. On s'instruit beaucoup plus encore dans les deux de Barcas. Nous trouvons beaucoup plus à profiter dans la guerre de César contre Afranius, que dans les trois meilleures campagnes d'Alexandre le Grand en Asie: celle du même César auprès de Dyrrachium, ou pour mieux dire, celle qui décida de l'Empire Romain contre Pompée, est encore un très-grand sujet d'admiration. La campagne de M. de Turenne de 1674. vaut bien une des plus belles de César. Celle de l'année suivante, qui fut la dernière de ce grand homme, fut son chef-d'œuvre. Elle est comparable à celle d'Afranius. Décidons, sans être trop hardi, elle est au-dessus. Car cet Afranius, quoique fort habile, ne valoit pas Montécuculi: celui-ci étoit digne d'être opposé à César, & non pas l'autre. Il le fut à M. de Turenne, quelle campagne! Je n'en vois point de si belle dans l'antiquité; il n'y a guères que les experts dans le métier qui puissent en bien juger. Combien d'obstacles réciproques à surmonter! Combien de chicanes, de marches & de contre-marches, de variations d'armes & de manœuvres profondes & rusées! C'est en cela seul qu'on reconnoît les grands hommes, & non dans la facilité de vaincre, & dans le prodigieux nombre de troupes qui combattent des deux côtés.

Il y a peu de maximes de l'invention de nos Modernes qui ne clochent dans quelqu'un de leurs membres. Dieu n'est pas plus pour les gros escadrons contre les petites, que pour les petites armées contre les grandes. Il y a mille exemples de cette vérité, & pour le moins autant pour les petites que pour les grandes. Henry le Grand, & M. de Turenne, ont été plus heureux qu'aucun des Modernes; ils étoient comme inspirés, leurs maximes sont des oracles. Celui-ci disoit qu'une armée, qui passoit cinquante mille hommes, devenoit incommode au Général qui les commandoit, & aux soldats qui la composoit. Rien n'est plus judicieux & plus vrai que cette maxime. Les mauvais Généraux cherchent toujours à réparer par le nombre le défaut de leur courage & de leur intelligence; ils n'ont jamais assez de troupes, quoique l'ennemi en ait moins. Ils épuisent toutes les garnisons d'une frontière, & les vivres tout en même tems, pour grossir leurs armées, & gagner l'avantage du nombre, & l'avoir bien au-delà; ils donnent envie à l'ennemi d'assiéger ces places, & font voir en même tems qu'ils se défient de leur capacité; & s'ils ne font rien avec des forces si supérieures, ils nous font juger que c'est à bon droit qu'ils se rendent justice, & que leur hardiesse n'est pas telle qu'ils la vantoient.

Un Général, qui trouve un tel antagoniste en tête, quoique plus foible, ne doit jamais l'éviter, & encore moins le ménager; il en aura raison par le stratagème & par les chicanes qu'il peut lui opposer, car la foiblesse vive & agissante est une espèce d'offensive: comme elle cherche à éviter son ennemi, elle trouve toujours des postes qui lui sont avantageux & favorables contre la supériorité du nombre. C'étoit le grand principe de Zisca, qui se réservoit toujours la liberté de profiter de l'occasion, ou de la faire naître, & de n'en fournir aucune à son ennemi.

Quels efforts ne fit-on pas? quelles prodigieuses forces ne mit-on pas en campagne

pour réduire ce grand Capitaine, qui a la hardiesse, avec une armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, d'en attaquer cent mille, de les battre, ou de les dissiper par la seule terreur de son nom? On voit peu de grandes armées qui réussissent lorsqu'on se défend bien, elles se dissipent d'elles-mêmes; l'on voit bientôt la confusion & le désordre s'y introduire par la faute de paie, par la disette & les maladies, leur propre grandeur entraîne leur ruine.

Cet article des grandes armées me tenoit au cœur depuis longtems, je l'ai déchargé d'autant, la guerre d'Eryce m'en ayant fourni l'occasion; je ne pouvois supporter que l'on ne s'aperçût pas que les armées peu nombreuses des deux côtés, sont les plus savantes & les plus instructives.

Je ne vois aucun de nos Auteurs militaires qui ait traité une matière si importante, ni aucun du métier ou autre qui n'ait été plus touché, & qui n'ait fait plus de cas des guerres d'Alexandre, & des autres Conquérens à grosses armées, que de celles des Capitaines qui n'en ont jamais commandé que de médiocres.

Nous nous sommes apperçus, par les entretiens que nous avons si souvent eus, & que nous avons tous les jours avec un nombre d'amis & de Savans militaires François & étrangers, qu'ils étoient autant épris & autant admirateurs des grosses guerres que nous le sommes peu. La raison de cela est, qu'ils avoient négligé de lire les Historiens qui ont écrit des guerres qui se sont passées entre les peuples de la Grèce. Ils se désirent bientôt de leurs préjugés, lorsque nous leur fimes voir qu'il y avoit tout à admirer & tout à apprendre dans celles-ci, & très-peu dans les grandes, comme nous l'avons si souvent répété. Nous leur indiquâmes les Historiens qui en ont écrit, entr'autres Thucydide & Xenophon, comme les seuls, où il falloit puiser les connoissances pour la conduite des guerres d'une nature toute différente de celles des Conquérens à puissance formidable. Ils ont reconnu, par l'étude qu'ils en ont faite, que nous avions eu très-grande raison de leur dire que c'étoit à ces sortes de guerres qu'il falloit uniquement s'attacher, les lire & les méditer avec d'autant plus de soin, qu'elles sont routes de conduite & d'un détail tout à fait extraordinaire par rapport aux lieux, aux difficultés, & aux chicanes que deux habiles Chefs d'armées s'opposent l'un à l'autre, & dont chacun tâche de profiter par la science & par l'expérience. L'on voit dans ces Auteurs tout ce que l'art peut imaginer & inventer de ruses & d'artifices dans l'attaque comme dans la résistance, les divers postes qu'on occupe, & les différens mouvemens & campemens qu'on est obligé de faire pour rendre inutiles ceux de l'ennemi. Pour faire la guerre sur ces principes, il faut l'avoir bien étudiée & pratiquée longtems.

Ces sortes de camps & de postes favorables pour tirer la guerre en longueur, se rencontrent par tout dans les pais mêlés, & dans ceux de montagnes & de défilés; mais les Généraux capables de les connoître, les Amilcars, les Fabius, les Césars, les Zircas, les Turennes, & les Starembergs sont très-rares en tous tems & en tous lieux, parce que cela dépend de l'esprit, de la science & du coup d'œil; qualités qui doivent toujours marcher ensemble & de conserve. Mais qu'est-ce que ce coup d'œil, dira quelqu'un? s'apprend-t-il? Nous soutenons qu'il s'apprend; c'est ce que nous allons démontrer dans les deux paragraphes suivans: la matière est un peu sèche, mais nous tâcherons de l'égaier; car le dogme a besoin de beaucoup d'artifice & d'un grand art; il veut être orné & paré, l'instruction se cache sous ces dehors, & nous l'aimons ensuite indépendamment de la parure.

§. II.

Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'est un présent de la nature.

C'EST le sentiment général que le coup d'œil ne dépend pas de nous, que c'est un présent de la nature, que les campagnes ne le donnent point du tout, & qu'en un mot il faut l'apporter en naissant, sans quoi les yeux du monde les plus perçans ne voient goutte, & marchent dans les ténèbres les plus épaisses. On se trompe, nous avons tous le coup d'œil, selon la portion d'esprit & de bon sens qu'il a plû à la Providence de nous départir. Il naît de l'un & de l'autre, mais l'acquis l'affine & le perfectionne, & l'expérience nous l'assure. On voit par les actions & la conduite d'Amilcar, qu'il l'avoit très-bon & très-fin, parce qu'il possédoit toutes les qualités qu'on demande pour le coup d'œil, & dans le plus haut point de perfection, où peut-être jamais Général les ait poussées, comme on le peut remarquer dans cette guerre d'Eryce, & plus encore dans celle des soldats rebelles d'Afrique.

Avant que d'entrer dans l'explication de la méthode dont on peut se servir pour acquérir ce talent, qu'on croit faussement être un don de la nature, il est nécessaire d'en donner la définition. Le coup d'œil militaire n'est autre chose que l'art de connoître la nature & les différentes situations du país où l'on fait, & où l'on veut porter la guerre, les avantages & les désavantages des camps & des postes que l'on veut occuper, comme ceux qui peuvent être favorables ou désavantageux à l'ennemi. Par la position des nôtres, & par les conséquences que nous en tirons, nous jugeons sûrement alors des desseins présens, & de ceux que nous pouvons avoir par la suite. C'est uniquement par cette connoissance de tout un país, où l'on porte la guerre, qu'un grand Capitaine peut prévoir les événemens de toute une campagne, & s'en rendre pour ainsi dire le maître; car jugeant par ce qu'il fait de ce que l'ennemi doit nécessairement faire, obligé qu'il est par la nature des lieux à se régler sur ses mouvemens pour s'opposer à ses desseins, il le conduit ainsi de camp en camp, & de poste en poste, au but qu'il s'est proposé pour vaincre. Voilà en peu de termes ce que c'est que le coup d'œil militaire, sans lequel il est impossible qu'un Général puisse éviter de tomber dans une infinité de fautes d'une extrême conséquence; en un mot, il n'y a rien à espérer pour la victoire, si l'on est dépourvu de ce qu'on appelle coup d'œil à la guerre; & comme la science militaire est de la nature de toutes les autres, qui demandent l'usage pour les bien posséder dans les différentes parties qui la composent, celle dont je traite ici est une de celles qui demandent la plus grande pratique.

Philopœmen, un des plus grands Capitaines de la Grèce, qu'un illustre Romain appella le dernier des Grecs, avoit un coup d'œil admirable: on ne doit pas le considérer en lui comme un présent de la nature, mais comme le fruit de l'étude, de l'application, & de son extrême passion pour la guerre. Plutarque nous apprend la méthode dont il se servit pour voir de tout autres yeux que de ceux des autres pour la conduite des armées. Le passage mérite d'être rapporté. „ Il écoutoit volontiers les discours, & lisoit les traités des Philosophes, dit l'Auteur Grec: non tous, mais seulement ceux qui pou-
 „ voient l'aider à faire des progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homère,
 „ il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent éguiser le courage, & porter
 „ aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures, il aimoit sur tout à lire les
 „ traités d'Evangelus, qu'on appelle les *Tactiques*, c'est-à-dire l'art de ranger les trou-

pes en bataille, & les Histoires de la vie d'Alexandre : car il pensoit qu'il falloit tous
 jours rapporter les paroles aux actions, & ne lire que pour apprendre à agir ; à moins
 qu'on ne veuille lire seulement pour passer le tems, & pour se former à un babil in-
 fructueux & inutile. Quand il avoit lû les préceptes & les règles des tactiques, il ne
 faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par des plans sur des planches, mais il en
 faisoit l'application sur les lieux mêmes & en pleine campagne. Car dans les marches il
 observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures
 & les irrégularités du terrain, & toutes les différentes formes & figures que les batail-
 lons & escadrons sont obligés de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilés
 qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre ; & après avoir médité sur cela en lui-
 même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît
 que Philocœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la
 guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu ; & en un mot
 qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oisifs & inu-
 tiles.

C'est en abrégé les préceptes les plus excellens qu'on fauroit donner à un Prince, à un
 Général d'armée, & à tout Officier qui veut parvenir & monter aux grades les plus
 éminens de la milice. Cette méthode est unique, & rend, comme dit fort judicieuse-
 ment le Traducteur, la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de
 voir les plans sur des planches. Plutarque accuse & blâme même Philocœmen d'a-
 voir porté la passion de la guerre au-delà des bornes raisonnables. M. Dacier ne man-
 que pas de lui applaudir. L'un & l'autre jugent très-peu équitablement de ce grand
 Capitaine, sans favoir trop bien ce qu'ils disent : comme si la science de la guerre n'é-
 toit pas immense, qu'elle ne renfermât pas presque toutes les autres dans son tourbillon,
 & que pour en acquérir la connoissance il ne fallût pas une application longue & pénible.
 Plutarque n'étoit pas guerrier, son Traducteur encore moins : ni l'un ni l'autre n'a
 pris garde que Philocœmen étoit savant comme la plupart des grands Capitaines, &
 qu'il s'attachoit à l'étude de la Philosophie & de l'Histoire, si nécessaire aux gens de
 guerre : pourquoi trouver mauvais qu'un homme s'applique & se livre entièrement à
 l'étude des sciences qui ont rapport à sa profession ? Celle des armes n'est pas seulement
 la plus noble, elle est encore la plus étendue & la plus profonde, & par conséquent elle
 exige une plus grande application ; ce que fait ce grand Capitaine pour se former le
 coup d'œil, est une chose très-nécessaire & très-importante pour le commandement des
 armées, de là dépend le salut & la gloire d'un Etat.

On ne peut douter que la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, de les
 camper & de les faire combattre, ne soit tout à fait royale. Quelle raison avoit Annibal
 de mettre Pyrrhus, Roi des Epirotes devant Scipion, & immédiatement après Alexan-
 dre, quoique celui-ci ne fût pas si habile ? Il n'en eut sans doute point d'autre, si-
 non que le premier avoit excellé par-dessus tous dans cette grande partie de la guerre,
 quoique Scipion ne lui cédât pas sur ce point, comme il le fit voir à Zama. Annibal
 y fut-il moins exercé que les deux autres ? Philocœmen voioit que l'étude de la tacti-
 que & les principes d'Evangelus ne lui serviroient de rien, s'il n'y joignoit le coup d'œil
 si nécessaire au Général d'armée : sa méthode nous a toujours plu, & nous l'avons tou-
 jours pratiquée dans nos voiajes comme dans l'armée.

§. III.

Qu'il ne faut pas attendre l'occasion de la guerre pour se former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'exercice de la chasse. Eloge de Machiavel.

IL y a plusieurs choses nécessaires pour parvenir à cette connoissance, une très-grande application à son métier, c'est là la base; on prend ensuite une méthode: quoique celle du Capitaine Grec soit bonne, nous croions avoir beaucoup enchéri, ou du moins trouvé ce que l'Auteur Grec a négligé de nous apprendre plus particulièrement. L'on ne fait pas toujours la guerre. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'on puisse s'y rendre habile par la seule expérience, sur laquelle la capacité de la plus grande partie des gens de guerre est fondée aujourd'hui; elle ne fait que perfectionner, & ne sert presque de rien, si l'on ne joint l'étude des principes: car la guerre étant une science, elle s'apprend comme toutes les autres où l'on ne sauroit se rendre habile, si l'on n'y commence par l'étude des principes. Deux siècles de guerre perpétuelle suffiroient à peine pour nous conduire par l'expérience des faits; il faut la laisser en propre aux ames ordinaires, & fournir aux grands Capitaines des moiens plus courts pour monter à la gloire sans la devoir à la capacité des autres, qu'on ne rencontre pas toujours. Il est donc nécessaire d'étudier la guerre avant que de penser à la faire, & de s'appliquer toujours & sans cesse lorsqu'on la fait.

J'ai dit plus haut qu'on ne fait pas toujours la guerre, j'ajoute encore que les armées ne sont pas toujours assemblées & en mouvement: l'on est au moins six mois dans le repos d'un quartier d'hiver, & six mois ne suffisent pas pour nous former le coup d'œil pour la guerre. Il est vrai qu'on l'apprend beaucoup plus dans les marches, dans les fourrages, & dans les différens camps & les divers postes où les armées campent; les idées sont plus nettes alors pour juger & réfléchir sur le país que l'on voit, & les pratiques que l'on observe; mais cela n'empêche pas que, par le secours de l'esprit & de l'imagination, on ne puisse en faire usage ailleurs que dans les armées, & qu'on ne s'affine le jugement & la vûe à la chasse, ou en voiageant. J'en puis parler par l'expérience que j'en ai faite.

Rien ne contribue davantage à nous former le coup d'œil que l'exercice de la chasse; car outre qu'il nous met au fait du país & de ses différentes sortes de situations, qui sont infinies, & jamais les mêmes, on apprend encore dans ce bel exercice mille choses & mille choses qui ont rapport à la guerre: mais la principale est la connoissance des lieux qui nous forme le coup d'œil, sans que nous y prenions garde; & si l'on s'exerce à cette intention, pour peu de réflexions qu'on y ajoute, on pourra acquérir la plus grande & la plus importante des qualités d'un Général d'armée. Le grand Cyrus eut moins son plaisir en vûe, en se livrant tout entier à la chasse pendant sa jeunesse, que le dessein de se rendre propre pour la guerre, & pour la conduite des armées. Xenophon, qui a écrit sa vie, ne nous laisse aucun doute là-dessus. Il dit que ce grand homme allant faire la guerre au Roi d'Arménie, raisonnoit sur cette expédition comme s'il se fût agi d'une partie de chasse entreprise dans un país de montagnes. Il s'expliquoit ainsi à Chryfante, un de ses Officiers Généraux, qu'il envoioit dans les endroits les plus après, & dans les vallées les plus difficiles, pour en gagner les entrées & les issues, & couper la retraite à ses ennemis. „ Imagine-toi que c'est une chasse que nous allons „ faire, & que tu as la charge de demeurer aux toiles, tandis que je battrai la campagne. Sur tout, souviens-toi qu'il ne faut point commencer la chasse que les passagers ne soient occupés, & que ceux qui sont en embuscade ne doivent pas être vûs,

„ pour ne pas effaroucher le gibier. . . . Garde-toi de t'engager dans le fort du bois ,
 „ dont tu aurois peine à te retirer , & commande à tes guides , qu'à moins d'abrégéer
 „ extrêmement le chemin , ils te conduisent toujours par les routes les plus faciles : car
 „ en fait d'armée , le plus beau chemin est toujours le plus court.

Que Xenophon ait romanisé cette Histoire de Cyrus pour nous donner un abrégé de science militaire traité historiquement , peu nous importe , si tout ce qui a rapport à cette science est vrai & solide. Il veut nous faire connoître que la chasse nous mène à bien des connoissances ; que c'est un exercice honnête , & très-nécessaire à ceux qui sont nés pour commander comme pour obéir , parce qu'elle nous rend plus propres à soutenir les fatigues de la guerre , fortifie le tempérament , & forme le coup d'œil : car une connoissance exacte d'une certaine étendue de pais nous facilite celle des autres , pour peu qu'on les voie. Il ne se peut qu'ils n'aient quelque conformité entr'eux , quoiqu'ils soient tous différens , & la parfaite connoissance de l'un nous conduit à celle de l'autre , dit Machiavel dans ses Discours politiques. *Au contraire , ceux qui ne sont point formés à cette habitude , ont beaucoup de peine à y parvenir : au lieu que les autres d'un coup d'œil apperçoivent l'étendue d'une plaine , l'élevation d'une montagne , la grandeur & l'abouissement d'une vallée , & toutes les circonstances des différentes natures du terrain , auxquelles ils se sont formés autrefois par beaucoup d'expérience & d'étude.* Je ne pense pas qu'aucun Auteur ait traité cette matière que celui que je viens de citer ; le reste est excellent : je vais le copier.

Rien n'est plus vrai , continuë-t-il , que ce que j'avance ici : s'il en faut croire Tite-Live , & l'exemple qu'il nous met devant les yeux de la personne de Publius Décius , qui étant Tribun dans l'armée commandée par le Consul Cornelius contre les Samnites , il arriva que ce Général se laissa pousser dans un vallon où l'ennemi auroit pu le renfermer : dans cette extrémité Décius dit au Consul , voiez-vous cette éminence qui commande les ennemis ? c'est un poste qui doit servir à nous tirer d'affaire , si nous ne perdons pas un seul moment pour nous en rendre maîtres , puisqu'ils Samnites ont eu l'aveuglement de l'abandonner. *Et avant que Décius eût parlé de cette sorte au Consul , Tite-Live dit que Décius avoit apperçu au travers des bois une colline qui commandoit le camp de l'ennemi ; qu'elle étoit assez escarpée & de difficile accès , pour des troupes pesamment armées ; mais qu'elle étoit aisée pour des soldats armés à la légère.* Que le Consul commanda au Tribun de s'en rendre maître , avec trois mille hommes qu'il lui donna ; ce qu'ayant heureusement exécuté , toute l'armée se sauva pour se mettre aussi en lieu de sûreté , avec les troupes qu'il commandoit ; ordonna à quelques gens de le fuivre , pendant qu'il y avoit encore un reste de lumière , afin de découvrir les endroits gardés par l'ennemi , & ceux par où l'on pouvoit faire retraite ; & il alla à la découverte habillé comme un simple soldat , afin que les Samnites ne s'apperçussent pas que c'étoit un des Officiers Généraux qui battoit l'estrade.

Si l'on fait réflexion sur tout ce que Tite-Live dit ici , continuë Machiavel , l'on verra combien il est nécessaire à un bon Capitaine de savoir juger de la nature d'un pais : car si Décius n'eût pas eu cette connoissance , il n'auroit pu savoir combien il étoit avantageux aux Romains de s'emparer de cette hauteur , & il n'auroit pu voir de loin si elle étoit de facile ou de difficile accès : quand ensuite il en fut le maître , & qu'il étoit question de l'ennemi rejoindre le Consul , il n'auroit pu non plus découvrir de loin les postes que l'ennemi gardoit , & ceux par où ils pouvoient faire retraite. Il falloit donc absolument que Décius fût fort intelligent dans ces sortes de choses ; car avec cette connoissance il sauva l'armée Romaine en s'emparant de cette hauteur , & ensuite il trouva le moyen de se délivrer des ennemis qui l'envirornoient dans ce poste.

Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait historique les observations qu'on

qu'on vient de lire dans ce passage de Machiavel, c'est tout ce que pourroit faire l'homme le plus conformé dans le métier des armes. Je n'en suis nullement surpris, une étude profonde & réfléchie de l'Histoire nous mène nécessairement à une infinité de connoissances qui nous mettent en état de juger sainement & solidement de tout. L'étude de la politique, dont l'Histoire est le fondement, est un puissant moien pour nous perfectionner l'esprit & le jugement. Les *Discours politiques* & militaires de cet Auteur sur les Décades de Tite-Live, sont un ouvrage immortel : je le trouve digne de la curiosité des gens de guerre, & d'en être bien lû & bien médité. Sa vie de Castrucio, un des plus grands Capitaines de son siècle, quoique peu connu, n'est pas moins admirable : elle est toute ornée de faits curieux, très-instructifs, & pleins de réflexions & d'observations militaires que peu de gens savent faire, tant cet homme avoit le génie tourné au métier; hors un livre de guerre de sa façon qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoiqu'il ait pillé Végèce, qu'il a très-mal travesti, il est admirable en tout. Il s'étoit trouvé dans un tems où l'Italie étoit agitée de tant de troubles & de guerres intestines & étrangères, qu'il ne faut pas être surpris qu'un homme d'esprit & de jugement, savant d'ailleurs, ait été capable d'un si bel ouvrage; car comme il se trouvoit sur les lieux, il étoit en état d'avoir d'excellens mémoires, & de consulter les Officiers qui s'étoient trouvés dans ces guerres.

§. IV.

Le coup d'œil réduit en principes & en méthode.

UN Général qui est à la tête d'une armée doit penser, méditer sans cesse & perpétuellement, soit dans son camp, soit dans sa marche, voir tout par ses yeux, s'il lui est possible, & jamais par ceux d'autrui : il n'y en a pas, dit-on, de meilleurs que ceux du maître. En effet il est presque impossible à un Général d'armée de bien régler l'état de la guerre, & de juger des desseins de son ennemi, non plus que des siens propres, s'il n'est parfaitement instruit du país où il fait la guerre : tout Chef d'armée qui néglige une chose si importante, ne mérite point le nom de Général. Les soldats & les Officiers de son armée sont dispensés de ce soin; mais ceux de ces derniers qui veulent avancer dans la science des armes, & qui veulent pousser au loin leur fortune, ne le sont pas. Ceci ne regarde pas moins les grands Seigneurs, dont le nom fait souvent tout le mérite, & leur donne le droit de nous commander, que ceux qui se l'acquièrent uniquement par leur application & par leur courage : ceux-ci comme les autres, qui veulent ajouter à leurs titres les vertus & les qualités qui peuvent les rendre capables de la conduite des armées, doivent nécessairement s'attacher à se former le coup d'œil pour la guerre : c'est là le premier principe du Général, il n'est pas moins celui de l'Officier particulier; c'est le seul peut-être de la science des armes, qui demande la plus grande pratique, & le seul encore qui nous mène au grand de la guerre très-facilement : il nous conduit à tout.

Pour avancer & se former dans cette connoissance, il faut que notre imagination travaille constamment, à la guerre, à la chasse, dans nos voïages, ou dans nos promenades à pied ou à cheval. Dès qu'on est arrivé dans un camp, on doit examiner, en repos & dans sa tente, la carte du país où l'on est, & le poste que l'on occupe avec beaucoup d'attention; considérer aussi où l'ennemi est campé, si l'une ou l'autre des deux armées couvre ses places; si la ligne de communication est bien observé pour la suivre, & couler sur la même parallèle selon les mouvemens que chacun peut faire, & si l'un peut se saisir d'un poste important plutôt que l'autre; si les deux armées sont assurées à leurs ailes,

les, & à quoi; si l'une peut entreprendre sur l'autre, le chemin qu'elle a à faire; les obstacles qu'elle peut rencontrer dans sa marche, le tems qu'il lui faut pour venir à nous, ou à nous pour aller à elle; d'où chacune tire ses vivres; si nous pouvons intercepter ses convois, ou si elle peut nous couper les nôtres; si nous faisons tels & tels mouvemens sur notre droite, ou sur notre gauche, où est-ce que cela nous mènera; où est-ce que nous irons nous-mêmes, si l'ennemi s'en avise plutôt que nous, ou s'il remuë son camp d'une toute autre façon. Rien de plus instructif que cela, & rien qui forme davantage l'esprit & le jugement: c'est la logique militaire, au moins le commencement. C'est ainsi qu'on médite d'abord sur la carte, mais véritablement sur une idée fort confuse; car la carte n'est autre chose que l'idée d'un pays: il s'en faut bien qu'on puisse raisonner dessus avec quelque certitude.

On forme un projet de campagne dans le cabinet, soit d'offensive, soit de défensive; on consulte la carte, c'est presque toujours l'oracle où l'on a recours: il seroit trop dangereux de s'informer des gens qui ont une grande connoissance des lieux, cela leur seroit bientôt connoître les desseins que l'on a en tête; on ne va donc qu'au gros des choses, le Général se réservant d'agir ensuite selon la nature du pays où l'on s'est déterminé de porter la guerre. Cela me semble peu sûr & fort abrégé pour un projet de campagne qui n'est pas de petite importance, on ne se conduit pas ainsi dans les conseils lorsqu'on trouve des Généraux, comme M. de Turenne, M. le Prince, le Maréchal de Luxembourg, qui raisoïnoient & établissoient l'état de la guerre sur la connoissance qu'ils avoient du pays: un projet qui sort de telles mains, sort tout parfait, comme je crois qu'il le seroit encore pour la Flandre, si M. de Puysegur l'avoit enfanté.

Un Officier particulier qui n'est pas initié dans les mystères, & qui ne médite que pour s'instruire aux grandes parties de la guerre, & se former le coup d'œil, n'a pas seulement l'avantage de raisonner sur la carte, comme on fait à la Cour; mais il en a un beaucoup plus grand, qui est d'être sur les lieux, & de voir même plus librement, & de pousser plus loin sa curiosité que ne peut faire son Général; car rien ne l'empêche de courir le parti sur l'ennemi: ce que l'autre ne sauroit faire. Il peut aller où il lui plaît pour reconnoître le pays, & raisonner à la vûe des objets, après l'avoir fait sur la carte du pays; car c'est la première chose que l'on doit faire: par là on ne laisse pas que de s'en former une idée qui nous aide beaucoup, lorsqu'après cet examen l'on se transporte sur les lieux, où l'armée est bien établie.

On doit d'abord commencer par bien reconnoître la position du camp, & tout le terrain que l'armée occupe, ses avantages & ses défauts: on passe de là au champ de bataille, on le parcourt en gros, ensuite on l'examine en détail & par parties: on observe d'abord si les aïles sont appuyées; si c'est un ruisseau, on en examine les bords & le fond, s'il est bon ou mauvais, s'il est guéable par tout, ou en certains endroits seulement. S'il l'est, on doit juger alors que c'est un mauvais appui; que l'ennemi peut profiter de cet avantage, & gagner le flanc ou les derrières de cette aîle par un détour. On observe alors le terrain qui est en delà, s'il est couvert, ou s'il est ras & pelé, s'il y a des hauteurs qui commandent au camp, & s'il est nécessaire de s'y établir pour se couvrir de ce côté, ou si on peut s'en prévaloir contre l'ennemi. Si c'est un marais qui couvre cette aîle, on doit examiner si le fond est de bonne tenuë, on doit le fonder, & s'informer des gens du pays, si l'on peut faire regonfler les eaux, pour le rendre moins praticable. On écrit tout ce qu'on remarque pour y méditer à loisir, & en tirer les conséquences par l'inspection du terrain.

On passera de là à la gauche: si elle se trouve fermée par un village, il en fera le tour pour le reconnoître avec toute l'exactitude militaire; il examinera les maisons qui le bordent, si elles sont bonnes, ou de bois & de chaume; s'il y en a qui en soient é-

joignées, & dont l'ennemi puisse se servir, s'il est important de fortifier le village, ou de faire des coupures dans les ruës, en soutenant les maisons; si l'Eglise est bonne, si le village n'est point commandé par quelque hauteur, ou s'il peut être tourné, il l'attaquera par imagination, il le défendra de même: rien ne me paroît plus capable de former le coup d'œil & le jugement que cette méthode. Après avoir mûrement examiné & écrit ce qu'on aura remarqué & observé du côté des aïles, on doit parcourir tout le front du champ de bataille d'une aîle à l'autre.

Si l'armée est campée selon la coutume ordinaire, la cavalerie sur les aïles, & l'infanterie au centre, on doit examiner le terrain que la première a devant elle, & s'il est propre à cette arme: s'il est couvert & qu'il forme une plaine assez spacieuse pour contenir cette aîle de cavalerie, celui qui l'examine ne doit pas se régler là-dessus: il doit observer le terrain qui est en delà, & que l'ennemi doit occuper; car le poste de l'un doit servir de règle à l'autre pour la disposition des armes. En effet si l'ennemi qu'on veut combattre, ou qui cherche à nous attaquer, a derrière ou devant lui un terrain tout différent, & favorable à l'infanterie, il est aisé de comprendre par le raisonnement & les règles de la guerre, que si l'ennemi est poussé jusqu'à l'endroit couvert qu'il aura derrière lui, que la cavalerie devient alors inutile; qu'elle ne pourra pousser plus loin son avantage, & qu'elle sera repoussée par l'infanterie que l'ennemi plus habile & plus sensé aura logée dans ces lieux couverts pour soutenir la cavalerie.

Cette observation doit lui faire connoître la nécessité de faire soutenir cette aîle par une autre d'infanterie à la seconde ligne (2); car si la cavalerie de la première ligne (3) est poussée par (4) jusqu'à l'infanterie ennemie (5), logée dans ces endroits couverts, il ne faut pas douter qu'elle ne se rallie sous le feu de cette infanterie, qu'elle ne revienne ensuite à la charge, & que l'infanterie ne s'introduise dans les escadrons: on peut juger ce qu'il peut arriver, si l'on n'a pas de l'infanterie à lui opposer; au lieu qu'en faisant soutenir une aîle de cavalerie par une d'infanterie à la seconde, & des pelotons (6) entr'assés & emboîtés dans les escadrons, on se trouve en état, après avoir battu (4), de le culbuter sur son infanterie (5), & de l'attaquer à l'instant par l'infanterie (2), qu'on peut faire passer promptement entre les distances des escadrons. Ces raisonnemens naissent aisément par l'inspection du terrain. On juge alors qu'une aîle de cavalerie soutenue par elle seule ne vaut rien, & que le Général auroit dû faire camper de l'infanterie où il a mis de la cavalerie: on remarque cette faute pour en faire usage, & en avertir le Général, s'il est capable de recevoir un avis de cette importance. Qu'on ne nous dise pas qu'on tombe rarement dans ces sortes de fautes, nous répondrions qu'on les remarque tous les jours dans les camps, & qu'on est obligé, lorsqu'on se trouve attaqué, de faire une infinité de manœuvres toujours dangereuses en présence de l'ennemi, en changeant une arme, & la remplaçant par une autre. Je pourrais citer une infinité d'exemples, même de nos jours, si cette matière n'étoit un peu trop abondante pour l'allonger par des faits d'une beaucoup moindre importance que des raisonnemens démonstratifs.

Tout le terrain du front de cette aîle étant bien observé, on pousse vers l'infanterie, que nous supposons au centre, on jette les yeux sur ce terrain, on s'apperçoit qu'il est varié, & mêlé en certains endroits de chicanes & d'obstacles très-propres pour l'infanterie, & quelques autres où la cavalerie peut être d'un grand effet, soutenue par l'autre. Après avoir examiné le terrain de la droite de l'infanterie (7), si l'on trouve que le terrain est également avantageux d'un côté comme de l'autre, ou du moins propre à cette sorte d'arme, on avancera plus avant sur le champ de bataille, ou sur le terrain que les deux armées doivent occuper des deux côtés. L'on suppose qu'il est différent de l'autre que l'on vient d'observer, c'est une petite élévation de terre (8) qui va se perdre en pente douce jusqu'à l'ennemi (9). On doit l'observer avec soin. Si le terrain qui lui

est opposé forme une plaine, on juge alors que c'est un endroit propre pour y dresser une batterie (10), que l'ennemi n'aura garde de laisser en repos, de peur d'en être longtemps incommodé; & que pour s'en délivrer par un bon effort de ce côté-là, l'attaquer & s'en rendre le maître pour séparer les deux aîles des deux autres, il ne pourra faire le coup que par de l'infanterie (9); soutenue d'autant d'escadrons (11) que la petite plaine en peut contenir. Il jugera alors qu'il faut poster de l'infanterie sur cette petite éminence, soutenue de la cavalerie (12) pour opposer des armes semblables.

S'il se présente ensuite des terrains variés & mêlés de petites plaines, de champs clos, de maisons tant d'un côté que de l'autre sur tout le front de l'infanterie, il les observera avec attention. S'il y en a qui lui paroissent difficiles à forcer du côté de l'ennemi, il jugera bien que l'ennemi s'y postera, qu'il n'abandonnera pas un tel avantage, & qu'il y auroit trop de témérité à les attaquer. Il doit donc par imagination fortifier ces endroits moins que les autres, c'est-à-dire qu'il doit les tenir un peu moins garnis d'infanterie que ceux qui lui paroissent plus foibles, où il doit approcher ses réserves (13), & observer les emplacements les plus commodes & les plus avantageux, pour y établir des batteries. Si en avançant plus avant jusqu'à la gauche (14), & au ruisseau (15) qui la couvre, il voit que le pays est ras & ouvert, & propre pour les manœuvres de cavalerie, il trouvera que la cavalerie est bien placée selon la méthode ordinaire, observant pourtant si les bords du ruisseau sont bordés de haies & d'arbres touffus: si les bords de l'autre côté ne sont pas garnis comme ceux d'en deçà, il jugera alors que l'ennemi pourroit y loger de l'infanterie, & y établir un feu sur le flanc de cette aîle, & prendre même des revers; il pensera alors d'enlever cet avantage à l'ennemi, non seulement en proposant de raser & de couper ces haies, ces taillis ou ces arbres, mais de poster de l'infanterie ou des dragons (16) sur les flancs des deux aîles de la cavalerie.

Par ces observations il comprendra bientôt qu'on s'est campé, en bien des endroits, tout au contraire de ce qu'on doit pratiquer selon les règles de la guerre; qu'une partie de la cavalerie, qui se trouve postée à une aîle, auroit dû être placée au centre, ou vers le centre, & l'infanterie occuper son terrain. C'est la nature des lieux qui doit régler le campement & l'emplacement de chaque arme. On ne peut pas camper par tout, & dans toutes sortes de situations, selon l'ordre ordinaire de bataille; car lorsqu'on se trouve l'ennemi sur les bras, l'on se voit obligé de changer tout l'ordre, & un tel remuement d'armes est très-dangereux. On fait tout à la hâte, les corps transportés d'un terrain à un autre sont désorientés, ils ne se reconnoissent plus, au lieu qu'ils connoissoient leurs premiers postes d'où l'on vient de les retirer.

Un champ de bataille, quelque bon & quelque avantageux qu'il puisse être, perd tout le mérite de sa situation si chaque arme n'est en sa place, c'est-à-dire postée au terrain qui lui convient. Les Généraux qui lèvent un peu la tête au-dessus de ceux du commun, se contentent de suivre ces règles, & croient avoir avancé beaucoup: en effet c'est beaucoup; mais ceux qui excellent dans le coup d'œil, qui l'ont fin & prompt, vont fort au-delà; ils s'apperçoivent bientôt, par les observations qu'ils font sur la nature des lieux, qu'il faut qu'une arme soit soutenue par l'autre. Mais comme cela doit être par tout, & dans toute sorte de terrains, nous nous réservons de le démontrer dans le cours de cet ouvrage. Revenons à notre sujet.

Ce seroit peu, & ne faire les choses qu'à demi, que de s'en tenir à ce que je viens de dire. On doit se retirer dans sa tente, méditer très-profondément sur ce qu'on aura remarqué, l'accompagner de réflexions, former un projet & un ordre de bataille selon la nature du terrain. C'est la première journée; on ne s'instruit pas moins à la seconde; on monte à cheval pour reconnoître le pays jusqu'aux grandes gardes; on s'informe des



PLAN DE DEUX ARMÉES EN BATAILLE POUR L'INTELLIGENCE DU COUP D'ŒIL.

noms des villages, des hameaux & des maisons; on remarque les chemins, les ruisseaux, les bois, les marais, les hauteurs; enfin on ne laisse rien échaper, & l'on médite sur tout ce qui peut être favorable ou défavantageux à l'ennemi, s'il marchoit à nous, ou si l'on avoit quelque dessein d'aller à lui, ou si l'on n'auroit pas mieux fait de se poster ailleurs que dans l'endroit que l'on a choisi; ce qui n'est pas difficile à remarquer: car il y a quelquefois certains camps, où l'on va plutôt par coutume que par raison, parce qu'un grand Capitaine les aura occupés, sans savoir que ce qui étoit bon de son tems ne vaudra rien dans un autre.

La Flandres est aujourd'hui toute changée, le país est si couvert qu'il ne diffère en rien de la Lombardie & du Mantouan, & je suis persuadé qu'à la première guerre la cavalerie sera d'un beaucoup moindre usage que l'infanterie: cela n'empêchera pas d'en lever beaucoup, & d'en inonder le país sans aucune nécessité. On ne trouve pas toujours des Turennes qui se contentent de peu.

Les fourrages forment beaucoup le coup d'œil, & l'affinent extrêmement: on ne doit pas en manquer un seul; comme on va plus avant du côté de l'ennemi, lorsqu'on fourrage devant soi, on voit tout le país qui est entre nous & lui. Si l'armée décampe, & se met en pleine marche, on doit alors examiner l'ordre des colonnes, le país qu'elles traversent, & l'espace à peu près qu'il y a de l'une à l'autre. On se demande alors, si l'ennemi par une marche secrète & accélérée venoit tout d'un coup tomber sur la tête de notre marche, quel parti prendroit notre Général, ou quelle résolution prendrois-je moi-même si j'étois à sa place? Voilà une colonne de cavalerie engagée dans un país brouillé & parsemé de défilés, où elle ne sauroit agir. Si l'ennemi lui opposoit de l'infanterie, que ferois-je? Comment m'y prendrois-je pour la retirer d'un tel coupe-gorge, & d'un pas si dangereux, pour la transporter d'un lieu en un autre, où elle pût être de quelque usage?

De l'autre côté je m'aperçois qu'une colonne d'infanterie marche tranquillement à travers la plaine, où elle aura peut-être en tête une partie de la cavalerie ennemie; ce n'est peut-être pas la faute du Général que les choses arrivent de la sorte, parce que le país change à tout moment. Peut-être feroit-on mieux dans les marches de partager les deux armes dans les colonnes, c'est-à-dire qu'on devroit mêler l'infanterie avec la cavalerie; en sorte que l'une ne marchât jamais sans l'appui de l'autre, pour être préparé à tout événement: cela me semble dans les règles. Sans cette précaution tout est perdu. Si l'ennemi profite d'une marche pour engager une affaire, on est d'autant plus surpris que ces sortes d'entreprises sont très-rares & toujours sûres. Il faut se ranger, se mettre en bataille dans ces cas inopinés; la situation des lieux doit me régler, dira cet Officier appliqué & méditatif, cette situation est maîtresse de l'ordre pour placer chaque arme au terrain qui lui convient. Comment s'y prendre, puisque la cavalerie se trouve embarquée dans un terrain qui n'est propre qu'à l'infanterie? Comment faire? C'est ce que nous ne dirons pas ici: mais dans le cours de cet ouvrage, où l'on verra par quels moïens & par quelle méthode un Général d'armée pourra se tirer d'intrigue en pareille occasion. Voilà un grand sujet de se former le coup d'œil; mais comme je veux couler cette matière à fond, nous ne prétendons pas en demeurer-là: car on n'est pas toujours à la guerre, & on ne la fait pas toujours: s'il falloit l'attendre pour se former dans l'art de voir en guerrier, à peine trois ou quatre campagne suffiroient-elles.

J'ai dit que la chasse étoit un bon moïen pour se former le coup d'œil; mais tout le monde n'est pas agité de cette passion, quelque noble & honnête qu'elle soit. Les voyages peuvent nous être à peu près de la même utilité. Je n'en ai pas fait un que je n'aie mis à profit, soit par coutume, soit par inclination au métier. On soupçonnera peut-être que c'étoit aussi pour trouver la fortune. Mais non, jamais je ne l'ai cherchée.

Quelquefois elle s'est présentée sur ma route; mais comme elle n'étoit pas d'humeur à marcher de compagnie avec l'honneur, la franchise, la probité, & quelques autres vertus militaires que je mène assez volontiers avec moi, je l'ai envoyée porter ses faveurs à d'autres, qui moins difficiles s'en sont accommodés aux conditions qu'elle a voulu, & j'ai continué mon chemin, ne pensant qu'au coup d'œil dont est question.

Lors donc que l'on est en voyage, on examine en marchant tout le país qui se trouve à portée de la vûte, toute la ligne du terrain le plus éloigné, comme toute l'étendue de celui où nous sommes. On campe par imagination une armée sur le terrain qui se découvre le plus devant nous, & que nous voions en face. On en considère les avantages & les défauts, on voit ce qui peut être favorable à la cavalerie; ce qui est propre à l'infanterie; je fais la même chose dans le país qui est en deçà, je forme imaginaiement les deux ordres de bataille, & imaginaiement je mets en œuvre tout ce que je sai de tactique & de ruses de guerre. Par cette méthode je me perfectionne le coup d'œil, je me rends le país familier, & je me fortifie dans l'art de saisir promptement les avantages des lieux, ou ce qui peut y être désavantageux; outre que j'avance en connoissances & en savoir, & que je passe mon tems sans aucun ennui, en satisfaisant ma passion. Passons maintenant aux observations sur la défensive & sur l'offensive, par rapport à la guerre d'Eryce.

§. V.

Qu'une guerre de défensive ne peut être estimée, si l'offensive ne s'y trouve souvent mêlée.

ON voit souvent des Généraux à la tête d'une armée formidable, & d'une telle disproportion de forces avec celles de l'ennemi, qu'on diroit qu'elle le va engloutir, & lui faire son épitaphe, & cependant on passe toute une campagne, & souvent plusieurs de suite, sans rien faire, sans avancer d'un pas, quoique la valeur soit égale des deux côtés. Les Anciens & les Modernes nous fournissent une infinité de ces fortes d'exemples. D'où vient cela? C'est que l'un, bien que plus foible, est plus habile & plus rusé que l'autre. Mais cette inégalité de forces ne devoit-elle pas produire quelque chose de plus que ce que l'on voit? Est-ce toujours un Agésilas, un Alexandre, qui d'une hardiesse inconcevable en apparence, attaquent un grand Empire, chacun à la tête d'une petite armée contre un nombre innombrable de Perles effeminés? Non, je ne suppose pas un tel contraste, où il n'y a ni instruction ni profit pour les gens de guerre, je suppose tout le contraire dans ce que je vais traiter: deux nations belliqueuses, un Amilcar contre un Consul Romain, tous les deux hardis, braves, entendus & déterminés, dont l'un habile plie sous un plus habile. On alléguera qu'une grande armée contre une autre beaucoup moindre, mais favorisée de l'avantage des lieux, ne pourra rien, parce qu'en comparant la foible avec la forte il y aura équilibre dans toutes les deux. Voici donc ce que nous avons pensé là-dessus, ou ce que les faits, que notre Auteur rapporte en grand nombre, & ce que notre propre expérience nous ont appris.

Un Général d'armée, consommé dans la science de la guerre, hardi, entreprenant, fin, rusé, sage, d'un grand sens, & d'un coup d'œil admirable, tel enfin que Barcas, se trouvant réduit à vingt mille hommes contre soixante mille d'une valeur égale, n'a garde d'agir offensivement, & haut à la main, en pleine campagne, la partie ne seroit pas tenable: quoique M. de Turenne nous ait fait voir le contraire au combat de Moltzeim, & en bien d'autre occasions; mais comme ce grand Capitaine étoit un de ces

génies extraordinaires, que la nature ne produit que lorsqu'elle veut signaler tout son pouvoir, nous nous bornons aux hommes moins rares. Céder toujours le terrain pour éviter un engagement, ce n'est pas entendre la guerre. Couvrir un certain país qu'il nous est important de conserver, & abandonner l'autre qui nous l'est moins, & qui réduit l'ennemi à fort peu de chose, c'est beaucoup contre des forces devant lesquelles tout autre n'oseroit se montrer; mais un grand Capitaine va plus loin, il conserve le tout, il couvre ses places, il empêche que l'ennemi n'attente sur aucune, il le tient perpétuellement en cervelle, & sur une ligne de frontière toujours parallèle, sans qu'il puisse en outrepasser les bornes, & s'ouvrir un passage dans le país. C'est ce qu'on ne voit pas fort communément, & c'est ce qu'on ne remarque pas même dans Fabius Maximus, qu'on appelloit par dérision le pédant d'Annibal; non sans quelque fondement, puisque celui-ci l'ayant toujours en queue, n'en étoit pas pour cela moins heureux dans ses entreprises, & il ne paroît pas que le Romain l'ait jamais arrêté dans aucun endroit: il n'étoit tout au plus qu'incommode. *

Il s'agit donc d'occuper des postes avantageux dans une défensive. Or, on ne les rencontre pas toujours dans les país ouverts & coupés; mais on les trouve dans ceux de montagnes, & tels que celui où les Romains & les Carthaginois se campèrent. Dans ces sortes de guerres, comme dans presque toutes les autres, la pèle & la pioche sont la ressource des foibles, ou de ceux qui ne veulent rien hasarder. Ce sont les seules armes avec lesquelles l'on se défend; & les plus salutaires pour empêcher l'effet des autres. L'on se retranche & l'on se met en état de ne rien craindre d'un coup de main. S'il n'y avoit que cela à faire, le Général d'intelligence courdre en feroit bien tout autant que le plus habile; mais il y a bien au-delà.

La science des postes est une des plus grandes parties d'un Chef d'armée, & peut-être la moins connue. Le Général Staremberg nous a fait voir admirablement qu'il la possédoit dans toute son étendue. Se terrer dans un camp, & s'y enfoncer jusqu'aux oreilles comme un taupes, sans penser à rien au-delà du poste que l'on occupe, c'est être taupes, & rien davantage: si le poste n'est pas important, ou s'il peut être tourné par des revers qui ne sont que trop ordinaires dans les país de montagnes; il est très-désagréable de se voir laissé là par l'ennemi, & très-honteux de s'y être fié. Il faut donc que celui qui s'établit dans ces sortes d'endroits, puisse communiquer d'une vallée à l'autre, & former une bonne ligne de communication, & l'étendre aussi-loin qu'il peut. Car si l'ennemi court & longe sa parallèle pour tâcher de pénétrer l'autre, il faut que celui qui lui est opposé se mette en état de courir & de longer la sienne, de lui faire face, & d'arriver aux autres postes fort peu avant son ennemi, qui pourroit bien lui donner le change par une contre-marche. Il faut une vigilance extraordinaire, & une connoissance parfaite du país que l'on défend, pour en empêcher l'entrée, & disputer le terrain contre un ennemi plus fort, qui n'a garde de perdre aucun tems; il est pourtant bon de rendre tout à fait inutile sa vigilance, comme fit le Consul Romain contre Amilcar, qui faillit à lui faire perdre patience.

Ces deux habiles Généraux avoient chacun un avantage qui les dispensoit des inquiétudes ordinaires à ceux qui peuvent être tournés. Ils ne pouvoient agir que par une tête; car bien que Polybe ne le dise pas, il est aisé de le comprendre par leurs manœuvres & par leur conduite; ce qui est fâcheux à celui qui veut pénétrer & passer outre, & qui ne le peut que par le front qu'on lui oppose. Cela paroît dans la façon de faire la guerre du Carthaginois, qui n'étoit pas toujours la même, & qu'il changeoit selon les occasions; le Consul ne varioit pas moins la sienne, s'il falloit attaquer ou se défendre. Toute cette guerre se passa de la sorte, en attaques & en défenses réciproques; mais Barcas, plus que l'autre, fit voir par sa conduite, qu'un Capitaine excel-

lent attend bien moins les occasions qu'il ne les fait naître dans un pais difficile & scabreux, qui prête à la ruse & à l'artifice, & qui nous fournit mille moïens de changer une défensive craintive en apparence, pour endormir l'ennemi, qui se néglige par une vaine confiance, en une offensive audacieuse & ouverte, & de revenir ensuite à l'autre, si le succès n'a pas répondu à nos espérances.

Un Général qui a en tête un ennemi qui l'arrête dans ses desseins, doit en tenter de nouveaux, & même de ceux qui paroissent insurmontables; parce qu'en agissant, on découvre des expédiens qui demeureroient toujours inconnus, si l'on restoit sans rien tenter & sans rien faire. Barcas se conduisit selon ce principe pendant toute cette guerre d'Eryce, cela est assez ordinaire dans un pais de postes & de chicanes, entre deux Généraux habiles & éclairés.

Nous prions le lecteur de faire attention à ce passage de notre Auteur, qui nous semble remarquable, & où il fait la description du pais où les deux armées camperent. *On ne peut approcher de cette montagne, dit-il, que par trois endroits, dont deux sont du côté de la mer, & tous les trois fort difficiles: il falloit qu'Amilcar fût aussi intrépide qu'il l'étoit pour venir se camper dans ce dernier.* Celui-ci étoit donc le plus difficile & le plus défavantageux; mais Polybe pense-t-il bien à ce qu'il dit? N'étoit-ce pas celui qu'il falloit qu'il prit nécessairement? Pouvoit-il, sans une très-grande imprudence, & sans folie, se camper du côté de la terre, puisqu'il ne pouvoit tirer ses vivres que de celui de la mer? Il falloit se conserver Eryce & son port (2), ce parti étoit donc le plus sage & le plus prudent.

Notre Auteur ne nous explique pas la situation des deux camps ennemis, & les postes qu'on occupoit de part & d'autre. Il ne faut pas douter un seul instant que les Carthaginois ne campassent entre la montagne & la mer, où ils assèrent leur camp (3), & où ils se fortifièrent contre les Romains (4), & par cette position ils couvroient Eryce; mais ce n'est pas là où je veux aller: d'où vient qu'il regarde cette résolution de Barcas, comme celle d'un homme qui passe les bornes d'une intrépidité réglée, d'un homme qui hazarde tout & met tout en risque? Il dit deux ou trois pages après, que les forces des deux partis étoient égales. Or un Général qui entre dans une guerre contre un ennemi qui lui oppose des forces égales aux siennes, n'est pas plus intrépide que l'autre qui lui résiste. Il marche à lui & se campe tout auprès: cela marque seulement un homme de courage. Le Consul Romain en avoit-il moins, s'il l'attend dans son poste, & n'en branle pas? Je vois bien ce que l'Auteur entend sans nous le dire, quoique deux lignes eussent suffi pour cela. Il tire l'intrépidité d'Amilcar du désavantage de son poste, & de ce qu'il a osé porter la guerre dans un pais très-avantageux aux Romains, & engagé une infinité de combats contre une armée égale à la sienne, mais plus forte par la situation des lieux, & au voisinage d'une autre, d'où le Consul pouvoit tirer une infinité de secours; au lieu que Barcas n'en recevoit qu'avec peine de la mer, & que le salut ou la perte de son armée dépendoit des forces navales des Carthaginois: car dès qu'ils eurent été battus sur mer, il se vit bloqué par la flotte Romaine, réduit dans la nécessité de toutes choses, & contraint de faire la paix. Voilà le sujet du terme d'intrépide qu'on peut accorder au Général Carthaginois, avec beaucoup de raison & de justice.

L'avantage du poste d'une armée sur l'autre, quoique toutes les deux soient égales en nombre de troupes, fait donc une très-grande disproportion. Il est aussi hors de doute qu'un Général, très-supérieur à son ennemi, mais mal-habile, est plus foible que l'autre qui lui opposera, je ne dis pas un plus grand courage, car je le suppose égal, mais l'expérience & l'habileté.

Peut-être que Barcas eût pu choisir un poste plus avantageux en se campant du côté de

de la terre, mais il se fût trop éloigné de la mer & du port, qu'il lui importoit de couvrir. Pour se l'assurer, il falloit qu'il établit son camp de telle sorte qu'il fit front aux Romains, & qu'il conservât ses derrières dans un païs tout ennemi, où il n'avoit aucune place; & dont la seule qui restoit aux Carthaginois en Sicile, étoit investie & assiégée par une puissante armée.

§. VI.

Quels étoient les desseins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les païs de montagnes & de défilés, où l'on ne peut donner que par une tête, sont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur.

LA négligence du Consul Romain fit la gloire du Général Carthaginois; car s'étant rendu maître d'Eryce par insulte ou par surprise, il remarqua que le païs aux environs étoit très-commode pour le dessein qui lui vint en tête de secourir Lilybée, ou que s'il tentoit inutilement de le mettre à fin, il tireroit du moins la guerre en longueur, & retarderoit la prise de la place. Pour réussir dans une entreprise de cette importance, il jugea qu'il falloit s'approcher à une très-petite distance du camp des Romains avantageusement postés, quoiqu'il s'aperçût qu'il ne feroit pas si à son aise dans celui qu'il vouloit occuper. Il suppléa à ce défaut par de bons retranchemens dont il se couvrit, & ne craignant rien pour ses derrières, il mit toute son attention à ce qu'il pouvoit craindre sans cesse de la hardiesse & de l'audace du Consul, qui s'augmentoit par le voisinage de l'armée campée devant Lilybée. Il se détermina donc à cette grande entreprise, se souciant peu de risquer son armée dans un tems & dans une situation, où peu s'en falloit que Carthage n'eût plus rien à perdre en Sicile; au lieu qu'il y avoit beaucoup à espérer du tems & de l'occasion: outre que les avantages que Carthage venoit de remporter par la défaite des deux flottés Romaines, l'animoient à un dessein si hardi, dont le succès n'étoit pas sans fondement. Il suffit de tenter d'abord quelque action d'éclat, elle nous mène quelquefois à l'exécution de plusieurs autres qui naissent de la première; sans compter qu'on reconnoît alors l'esprit & le caractère du Général que l'on a en tête, & que l'on agit selon cette connoissance, ce qui n'est pas un petit avantage. Car il est des Généraux d'armées comme des Auteurs. On juge du génie, des mœurs, des inclinations, du savoir, ou de l'ignorance de ceux-ci par leurs écrits, & d'un Général par ses actions. Une campagne suffit à un Antagoniste habile & clairvoyant, pour discerner le bon du mauvais. On juge s'il est brave & hardi par ce qu'on voit qu'il peut faire, & qu'il fait effectivement; s'il est lâche, par ce qu'il craint d'entreprendre; s'il est habile & courageux, par les desseins qu'il exécute, par sa résistance à ceux que l'on tente sur lui, par son attention à se prévaloir des fautes de son ennemi, par sa vigilance à prendre les devans pour s'empêcher d'être surpris; s'il est négligent & paresseux, par les avantages qu'il laisse prendre sur lui, ou qu'il manque lui-même de gagner faute d'exactitude & de diligence; s'il a le coup d'œil, par la situation des postes qu'il cherche & qu'il occupe; s'il est hardi & audacieux, par la difficulté des entreprises dont il se charge, & dont il vient à bout; s'il est téméraire, par son opiniâtreté à vouloir forcer les obstacles les plus insurmontables.

On peut reconnoître par l'idée que l'Auteur nous fournit de la guerre d'Eryce, & par ce qu'il nous apprend, environ quatre ans après, de celle des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar fut un des plus grands Capitaines de l'antiquité; car s'il a suivi la même méthode dans celle-ci que dans l'autre, se peut-il rien voir, ni rien imaginer de plus

merveilleux & de plus achevé dans la science des armes ? Ce qu'il y a de bien surprenant ; c'est qu'aucun de nos Auteurs militaires, pas même le Prince Henry de Rohan & Montécuculi, tous les deux très-profonds, très-habiles & très-grands Capitaines, n'ait fait mention des actions de cet homme célèbre ; à peine leur est-il connu, & je doute qu'il l'ait jamais été aux autres. Grand sujet d'étonnement encore, qu'aucun ne se soit encore avisé de nous donner du moins une idée de cette espèce de guerre, qui consiste dans les postes & dans les chicanes, & qui est peut-être la seule dans l'art militaire qui fasse mieux connoître le mérite & le courage d'un Général d'armée. Les deux que je viens de nommer, l'ont cependant pratiquée eux-mêmes : mais il s'en faut bien qu'ils l'aient suivie & poussée aussi-loin que cet habile Carthaginois. Ce n'est pourtant pas qu'ils n'aient eu des Antagonistes dignes d'eux. Au moins le dernier n'a pas lieu de se plaindre à cet égard. Jamais Général n'a été plus privilégié de ce côté-là. Comme il doit à M. de Turenne les progrès qu'il a faits dans la science de la guerre, il lui doit aussi toute sa gloire. Car ce qui nous illustre, ce qui fait paroître tout notre savoir, c'est lorsque nous avons en tête des Généraux d'une intelligence, sinon égale à la nôtre, du moins qui en approche de fort près ; à plus forte raison lorsque l'on a un Turenne.

Il est aisé de reconnoître que le Carthaginois l'emportoit sur le Romain en stratagèmes, en science & en expérience : celui-ci se trouvoit supérieur par le voisinage de l'armée de Lilybée, & par les avantages des postes qu'il occupoit ; l'autre malgré cela le roula de tant de sortes de manières, & avec un tel art, qu'il le réduisit à l'extrémité. Je ne sai si l'on peut excuser la négligence & le peu de prévoiance du Général Romain, qui occupoit non seulement le haut de la montagne (5), d'où l'on pouvoit découvrir toute la campagne aux environs, & voir tout ce qui se passoit dans le camp Carthaginois ; mais encore la ville (6), qui étoit située sur la pente de la montagne, où le Consul avoit sa droite, & qui lioit la communication avec les troupes qui étoient postées sur le sommet ; ce qui formoit une ligne depuis la mer jusqu'à la cime de la montagne. Tout cela tenoit Barcas dans une perpétuelle inquiétude, & dans cette attention incommode que donnent la crainte & la nécessité d'être perpétuellement sur ses gardes, ne pouvant tenter que par une tête, comme nous l'avons déjà remarqué, & ne voyant aucun jour ni la moindre apparence d'entreprendre sur ceux qui étoient plantés sur le sommet du mont, à cause de son assiette avantageuse, quoiqu'il fût le sujet du poste & du campement de Barcas ; il reconnut bientôt l'impossibilité de s'en rendre le maître, & d'en gagner la croupe, tant que les Romains communiqueroient par la ville, qu'ils avoient à leur droite. Il vit bien que s'il pouvoit s'en saisir, il seroit peut-être en état de couper les vivres à ceux d'en haut, & de resserrer ceux d'en bas à leur flanc droit, tandis qu'il les tiendrait en respect sur tout leur front, de leur ôter par là tout dessein sur son camp, & peut-être d'obliger le Consul, par la prise de la ville, à quitter partie, à lui abandonner le pays, & à joindre l'armée du siège. S'il eût réussi dans cette entreprise, il coupoit la gorge à ceux qui étoient au camp de Lilybée, en leur rompant la communication du pays, & des villes d'où ils recevoient leurs vivres. Ce dessein étoit véritablement grand, & d'un guerrier de sa force, & d'autant plus admirable, que les Romains n'avoient plus d'autre ressource pour subsister que celle de la mer. Pour peu que Carthage augmentât ses forces navales, il étoit moralement impossible que l'armée du siège pût éviter la ruine, que par deux actions générales, l'une de mer & l'autre de terre, dont le succès étoit très-incertain & très-douteux. Encore une fois, je ne vois rien de plus grand & de mieux pensé que ce que cet excellent Chef de guerre s'étoit résolu de faire. Peu s'en fallut qu'il ne réussit : en effet il surprit la ville qui étoit sur la pente de la montagne, mais inutilement tenta-t-il d'en gagner la tête, & encore plus inutilement le camp du Consul, qui avoit ajouté sans doute à l'avantage de



2. La Ville et le Port d'Eryce. 4. Camp des Romains.
3. Camp des Carthaginois. 5. Montagne d'Eryce.

CAMPÉMENS DES ROMAINS ET DES CARTHAGINOIS À ERYCE.

6. La Ville à mi-côte dont les Romains
firent l'abord des Maîtres.

la situation tout ce que l'art lui pût suggérer d'obstacles & de chicanes, pour se mettre à couvert d'une attaque dans les formes.

La conduite des Romains est bien moins digne des éloges des connoisseurs, autant qu'il est permis d'en juger par ce que l'Auteur nous en dit, que celle des Carthaginois; car ceux-ci n'oublièrent rien de ce qu'on pouvoit humainement pratiquer dans un dessein si grand & si profond. Ils méritoient de réussir par la hardiesse, le courage, la prudence & la grandeur des vûes de leur Général. On verra, dans nos observations sur la guerre contre les soldats revoltés d'Afrique, ce que c'étoit que cet homme, dont le génie pour ce qui regarde les grandes comme les moindres parties de la guerre, (si l'on peut dire qu'il y en ait de médiocres dans une science qui va toute au grand & au beau,) étoit au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Jamais Capitaine ne l'a surpassé dans la science des postes, & dans cette forte de défensive simulée & trompeuse, qui tourne tout d'un coup à une offensive ouverte & audacieuse. Fin, rusé & couvert; d'une patience & d'une constance extraordinaire dans les entreprises les plus difficiles, jamais il ne se rebutoit, quelque mauvais train que prissent d'abord les affaires: allant toujours à son but, se contentant d'en changer les routes, & d'y aller par des détours, s'il ne le pouvoit de droit front. Sur tout adroit à saisir les instans précieux, ces momens favorables de la guerre, qui vont d'un rapide surprenant, si le Général n'a l'œil assez vif & assez fin pour les remarquer, & les prendre comme on dit entre bond & volée.

Il paroît par ce que nous sçavons de sa conduite dans les deux guerres dont notre Auteur fait la description, que l'exercice ordinaire de son esprit étoit de bien connoître la situation des lieux, & d'en remarquer les endroits propres à se poster avantageusement: nul Général de l'antiquité ne l'a égalé dans ce talent admirable, & dans celui de rétablir les affaires que les autres regardent comme désespérées. Il pénétoit avec une vivacité étonnante dans les desseins des autres, & dans ce qu'ils pouvoient ou devoient faire. Sa prévoiance & sa vigilance n'étoient jamais surprises.

Ce que je trouve de plus admirable en lui, & qu'on voit rarement dans les autres, c'est qu'il n'entreprendoit jamais rien qu'il n'eût auparavant examiné s'il se feroit avantageux à sa patrie, se fouchant fort peu de la gloire d'un combat, s'il ne le menoit à ce but. Il comptoit très-peu sur le nombre de ses ennemis. Sa capacité lui tenoit lieu de tout. Très-expert & très-adroit dans l'art de discipliner & de former une excellente milice, de l'aguerrir & de l'endurcir dans les travaux de la guerre, quand il se vit dénué de soldats après la révolte de l'armée d'Eryce, qu'il avoit dressée lui-même, & dans la fâcheuse nécessité d'en former une nouvelle de Citoyens de Carthage, il en prit si grand soin qu'il la rendit capable de résister contre les rebelles, & de les battre par la suite. Voit-on beaucoup de Généraux doués de talens si rares & si extraordinaires?

Le portrait que je fais ici n'est certainement pas tiré de ma tête, selon la louable coutume des Auteurs qui se mêlent d'en faire, mais uniquement de ses actions. Pour ce qui regarde ses qualités morales, il seroit superflu d'en parler: c'est au lecteur à les remarquer: j'aurois trop à faire, & cela n'appartient pas à mon sujet.

§. VII.

Que rien ne marque davantage l'insuffisance & le peu de hardiesse d'un Général d'armée, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent sans cesse dans les pays de montagnes difficiles & scabreuses.

UN habile Chef d'armée, qui fait la guerre dans un pays de montagnes, comme dans les Alpes, les Pirenées, & dans un pays, comme par exemple la Provence & le Vivarais, peut s'établir par tout où il met le pied, en assurant ses derrières, & en se rendant maître des défilés, des passages des montagnes, & des hauteurs qui dominent sur l'ennemi; ou pour s'empêcher d'en être dominé, en poussant des postes vers lui à mesure qu'on avance: tout cela produit une infinité d'actions capables de déconcerter l'assaillant, ou celui qui tâche de lui résister, & de l'empêcher de pénétrer dans un pays en forçant ces passages. Ces sortes de guerres sont difficiles & scabreuses. On ne s'en tire pas avec honneur, si l'on n'a une connoissance parfaite des lieux, & de tous les détours & les revers des montagnes. Mais pour les connoître, & en faveur tout le fin, on ne doit pas s'en fier à une carte, ou aux yeux d'autrui, c'est à la vérité quelque chose; mais de régler l'état de la guerre sur ce que nous apprenons des gens du pays, ou sur une carte, sans le reconnoître nous-mêmes, c'est ne rien faire. D'ailleurs a-t-on vû des cartes exactes, où les montagnes, les vallées & les passages soient marqués? Je n'en ai jamais vû de telles entre les mains des Généraux. J'ai examiné celles du Roi, qui ne sont pas meilleures; on doit s'en prendre à la paresse & à la négligence, pour ne pas dire pis, de ceux qui les lèvent. D'ailleurs la plupart n'étant pas gens de guerre, ils ne voient pas l'importance de lever les montagnes en plan, ou comme on dit à vûe d'oiseau, & d'accompagner de mémoires instructifs tout ce qu'on remarque dans les différentes situations du pays; ce qui vaut plus que toutes les cartes du monde.

Ceux qui sont chargés de lever un pays, se contentent de marquer la position des lieux, sans s'embarraffer du reste; ils négligent l'essentiel, & nous donnent la bagatelle. La nouvelle carte des Pirenées, dont la Cour a retiré toutes les épreuves; & dont on fait un mystère, n'est rien moins que cela, & ne vaut ni plus ni moins que celles de M. de l'Isle, puisque les vallées & les pas des montagnes n'y sont pas marqués. On y dessine des montagnes imaginaires, pour faire voir qu'il y en a; & si l'on prend la peine d'examiner l'échelle, on trouvera une plaine d'une lieue, & même de deux, entre deux montagnes, lorsqu'on ne remarque aucune plaine sur les lieux. Je ne vois rien de plus pitoyable que ces cartes, & que ceux qui se mêlent de les lever sur de tels principes. Pour couper court à la digression, qui n'est pas peu importante, & revenir à notre sujet, je dis qu'un Général qui veut régler l'état de la guerre, ou son projet de campagne sur le système d'Amilcar, doit se porter sur la frontière de la Province menacée. Supposons la Provence. La campagne de 1707. & la conduite que nous avons tenuë pour sa défense, comme celle de l'armée des Alliés contre la France, sont des choses sur lesquelles peu de gens ont réfléchi: le récit de cette campagne, & les fautes des deux partis, nous serviront de texte pour traiter cette matière, que nous accompagnerons d'observations & de remarques qui renfermeront le principe & la méthode, sans qu'il y paroisse.

Nous étions très-bien informés que le dessein des Alliés contre la France étoit d'entrer en Provence, & d'en faire la conquête. L'événement démentit les nouvelles; mais dans le fond ce dessein ne fut jamais chimérique. Le Marquis de Goesbriand le rendit tel par sa valeur & par sa conduite, & les ennemis par leurs fautes. Quelles furent donc

donc les mesures que l'on prit pour rendre cette grande entreprise des Alliés inutile & sans effet ? Presque aucune de celles qu'on auroit dû prendre : qu'il nous soit permis de lâcher ce mot, pour exciter ceux qui liront ces observations à chercher ces mesures, & à les apprendre à nos neveux : sans cela ceux qui viendront après eux, doivent s'attendre à voir, sinon un événement tout semblable, du moins un même dessein d'entreprendre la conquête de cette Province. Si cela n'arrive dans vingt, dans cinquante ans, il pourra arriver dans un siècle, plutôt ou plus tard. Il faut que cela arrive, nous pouvons hardiment hasarder cette prophétie sans passer pour faux Prophète. *La raison de cela n'est pas difficile à trouver*, dit l'Abbé de St. Réal, *c'est qu'il est impossible que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent de la même façon.* C'est encore la pensée de Machiavel dans ses Discours politiques. Quelle instruction ceux, qui dans ce tems-là gouverneront l'Etat, ne trouveront-ils pas ici ? Ils apprendront ce qu'il faudra faire par ce qu'on ne fit pas ; & si nos ennemis font alors ce qu'ils auroient dû faire un siècle auparavant, ils nous fourniront les moiens & la conduite qu'il faut observer pour rendre leurs efforts inutiles, & les tourner à leur honte.

J'ai dit plus haut que l'on ne prit aucunes mesures pour la défense de cette Province menacée ; les Généraux qui y devoient commander en prirent encore moins, quoiqu'ils se trouvassent sur les lieux. Leur négligence sur ce point est à peine concevable, & c'est une espece de miracle que nos ennemis aient agi si fort de travers dans cette entreprise. Je prens ce sujet, comme je l'ai déjà dit, pour traiter de la guerre mêlée d'offensive & de défensive.

Nous n'avons aucune frontière qui couvre la Provence du côté du Comté de Nice, Il n'y a que la rivière du Var, qui n'est pas quelque chose de fort redoutable ; on y envoya un grand corps de troupes commandé par Sailli, Lieutenant Général, pour en défendre le passage. A peine les ennemis parurent-ils sur les bords de cette rivière, que ce Général ne la crut pas une assez forte barrière pour y planter le piquet contre une grande armée, qui pouvoit la traverser à gué, & sur un grand front. Avouons-le franchement ; il faut qu'on eût pris cette rivière pour tout autre qu'elle n'étoit, & qu'on eût encore ignoré que la mer vers son embouchure avoit assez de fond, pour que la flotte des Alliés pût prendre des revers sur les troupes qu'on avoit envoyées pour défendre la rivière, quand même elle n'eût pas été guicable par tout. A cette faute les Généraux en ajoutèrent encore une autre. Ce fut de ne se pas donner la peine de la reconnoître eux-mêmes. Sailli fut donc obligé de se retirer au plus vite. Il ne manqua pas de faire grand bruit de cette nouvelle ; & après la retraite des dix mille de Xenophon, il n'en connoissoit point de plus mémorable, quoiqu'il ne fût suivi de personne. Il eut grand soin d'écrire à la Cour tout le détail de ses manœuvres ; mais les lettres du Maréchal de Tessé, & des Officiers particuliers, lui rabattirent beaucoup sa vanité, & l'on se moqua à la Cour de cette retraite imaginaire, comme on avoit déjà fait à l'armée. Cependant une lettre que cet Officier Général écrivoit au Marquis de Goesbriand, qui couroit en hâte à Toulon avec un grand corps de troupes, & qu'il reçut dans sa marche, eût fait rebrousser tout autre que lui, s'il y eût ajouté foi ; car il lui mandoit qu'il n'arriveroit pas à tems pour défendre la ligne qu'on avoit tiré de la ville à la montagne, & qu'il avoit les ennemis sur les bras. Le Marquis de Goesbriand ne tint aucun compte de cette missive, il l'envoia au Maréchal de Tessé, & lui mandoit en stile laconique : Je connois l'homme, & je marche droit à Toulon, assuré que l'ennemi n'y arrivera pas si-tôt : comptez là-dessus. Il pensa juste, & fit fort bien d'aller toujours son train : M. de Sailli arriva sans être suivi, l'ennemi étant encore à plus de trois marches de lui ; de sorte qu'on eut le tems de perfectionner la ligne, & de l'attendre de pied ferme, & de bonne grace.

Dès qu'on s'est résolu de défendre une rivière, il faut l'avoir reconnuë : on en retranche après cela les bords, on rompt les gués, & ensuite on s'y porte avec tout ce que l'on a de forces pour en disputer le passage ; car il y a toujours de la honte, & l'on risque sa réputation lorsqu'on est obligé de se retirer. En effet M. de Sailli n'avoit pas assez de monde pour tenir bon sur une rivière presque sans eau. Ces fortes de fautes sont d'autant plus grandes, qu'elles tirent à des conséquences fâcheuses. Quelque petite que soit une manœuvre retrograde, il est certain que rien ne fait plus d'impression dans l'esprit du soldat, & ne lui abat davantage le cœur & la volonté, outre qu'il perd la confiance qu'il peut avoir en son Général, dont il connoît très-bien les sottises, même les moins à portée des esprits-corps, & celle-ci étoit des plus grossières.

Il faut opter dans les affaires importantes de la guerre, un simple effort ne suffit pas, & l'on ne doit jamais s'approcher de l'ennemi, dans le passage d'une rivière, que l'on peut traverser sur un grand front, qu'on ne soit en état de lui tenir tête & de le combattre en deçà. Il falloit donc s'y transporter avec toutes ses forces. Ce parti étoit le plus sûr, le plus honorable, le plus digne d'un homme de courage, & d'un génie un peu au dessus du commun. Au défaut de celui-là, qui nous parut peut-être plus praticable, on pouvoit recourir à un autre.

On se souviendra de ce que j'ai déjà dit, que dans les pays qui forment de profondes vallées, des pas de montagnes, & des défilés, où peu de monde suffit pour les garder, on abandonne les plus aisés pour prendre les plus difficiles : on les rencontre à chaque pas qu'on fait en arrière, tout dépend de la connoissance du pays ; l'on se poste en ces endroits, & l'on s'y fortifie : ce n'est pas assez, il faut établir une ligne de communication pour parer à tous les mouvemens de l'ennemi : cela ne suffit pas, on doit avancer des postes sur lui, les fortifier & les soutenir de l'un à l'autre jusqu'à l'armée, l'arrêter & le chicaner à chaque pas qu'il fait, armer les gens du pays, les distribuer par petits corps, & les répandre par tout, l'enveloper de toutes parts, le resserrer à ses flancs, gagner ses derrières, tomber sur ses convois, l'inquiéter dans sa marche ; enfin le harceler sans aucun relâche. Ce que je dis ici est une chose si aisée dans un pays comme la Provence : que si l'on eût permis aux paisans de prendre les armes pendant la campagne dont je parle, je ne vois pas comment l'ennemi eût pu avancer jusqu'à Toulon, ou comment il s'y fût pris pour faire retraite ; je ne le vois pas, & je ne crois pas qu'on puisse se l'imaginer dans ce qui me reste à dire de cette campagne.

Voilà en peu de mots ce qui concerne les dehors de la ligne qu'on eût pu former, si l'ennemi se fût jeté dans les montagnes, pour gagner les revers de Toulon, & mettre hors de mesure le Marquis de Goesbriand. A l'égard du dedans de cette ligne, c'étoit l'affaire capitale du Général, & un très-grand sujet de méditation, de soin, de travail & de vigilance, & dont le succès dépendoit uniquement de la connoissance des lieux. Nous ne nous embarquerons pas pour le coup dans cette affaire, parce que ce n'est pas ici le lieu, puisque les ennemis ne prirent pas le parti de se jeter au travers des montagnes. Leur dessein étoit le siège de Toulon, dont la prise leur ouvroit la conquête de toute la Provence. Jamais armée n'eût couru un plus grand risque de périr, si nous eussions connu nos avantages. Après le passage du Var les ennemis tirèrent droit à Toulon pour en former le siège. Quels obstacles ! quelles chicanes ne pouvoit-on pas opposer à leurs desseins ? elles sont en foule. Le retranchement que l'on tira depuis la ville jusqu'à la montagne, sauva la Provence. L'ennemi ne pouvoit former son siège, s'il ne le forçoit auparavant. Le Marquis de Goesbriand, qui fut détaché avec un grand corps de troupes pour le défendre, s'ennuyant du peu de vigueur des ennemis, & trouvant que le repos dans un Général est mille fois pire que l'oisiveté, imagina une
sortie.

sortie, & l'exécuta avec tant de courage, de sagesse & de conduite, que je ne vois rien de mieux pensé & de plus heureusement entrepris. Il chassa les ennemis de tous ses postes: & cela fut poussé si avant, qu'ils furent obligés de lever honteusement le siège, & de faire retraite. Qu'est-ce que le gros de notre armée faisoit en ce tems-là? Chacun le sait: voici ce qu'elle auroit dû faire selon moi.

Je n'entre pas dans les raisons qu'on eut d'empêcher les païsans de prendre les armes, elles me sont tout à fait inconnues: je laisse à de plus habiles à les deviner, aussi-bien que celles d'abandonner la Provence, & de se couvrir de la Durance; tout cela passe la portée de mon esprit. Il est certain que si l'on eût lâché la bride aux gens de la campagne, tous les éperons du monde n'eussent servi de rien à nos ennemis. Qui nous empêchoit d'envoyer quinze mille hommes, & autant de païsans, occuper le bois de l'Estrilles, & d'y prévenir cette armée, qui se retiroit en hâte? Nulle puissance n'étoit capable de nous forcer dans ce poste, deux heures de travail eussent suffi pour nous mettre en état de ne rien craindre, en faisant un abattis d'arbres depuis la mer jusqu'à la montagne. Que ne tiroit-on ensuite un bon retranchement derrière, si on l'eût jugé à propos, quoique l'abattis valût infiniment plus? Ceux de la flotte auroient-ils été assez hardis pour faire une descente, ou prendre des revers comme ils avoient fait au Var? Cette pensée ne peut venir à l'esprit; nous aurions armé la côte d'une armée de païsans. Je demande par où l'armée de terre se seroit retirée? Son unique ressource étoit dans sa flotte, s'y fût-elle embarquée à différentes reprises: Quelles mesures n'auroit-il pas fallu prendre? Outre que ce n'eût pas été une petite affaire, elle en eût eu une autre bien plus fâcheuse; elle se fût trouvée en tête les troupes du retranchement, le Marquis de Goësbriand à dos, le Maréchal de Tessé sur les hauteurs des montagnes que l'ennemi avoit sur son flanc droit, & peut-être plus de trente mille païsans, plus mauvais que les troupes réglées. Tout cela se donnoit la main; qui nous empêchoit alors de faire un bon coup, & d'envelopper les ennemis de toutes parts? Tout cela saute aux yeux des moins clairvoians. J'avois cette campagne sur le cœur.

Je trouvai l'occasion quelques années après d'en raisonner avec feu le Maréchal de Tessé, il me fit l'honneur de me dire que les ordres de la Cour n'étoient pas toujours conformes aux intentions des Généraux. Que diriez-vous, dit-il, du Ministre qui me mandoit de tenir la défensive sans rien hasarder, & de laisser aux mouches à détruire cette armée, comme si nous eussions fait un traité de ligue offensive & défensive avec ces fil'es de l'air. D'ailleurs, continua-t-il, mon dessein étoit de chasser l'ennemi, & de l'expulser de la Provence. Il s'en retire, la prudence dans ce cas-là demandoit que je me contentasse d'avoir rempli mon dessein & les ordres de la Cour, qui m'avoit donné des menottes; & il ajouta, que la maxime de Scipion ayant été tout aussitôt alléguée, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire, il s'en étoit tenu là, n'osant enfreindre les ordres qu'il avoit. Voilà qui est le mieux du monde. Cet excès de prudence, qui ne venoit pas de lui, ne fut pas du goût de bien des gens. Il est bon d'avoir de la prudence, & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut; mais la prudence elle-même veut qu'on profite des occasions que la fortune nous présente. Si on les laisse échapper, c'est une très-grande imprudence. Il me vint une réflexion sur ces ordres de la Cour, qui empêchent un Général de profiter des occasions: je ne veux pas la remettre à une autre fois, de peur de l'oublier.

La déférence qu'un Général d'armée est obligé d'avoir pour les volontés du Prince, ne doit pas lui lier les mains & le pouvoir de faire un bon coup qui paroît infaillible & décisif. Cette volonté, toute souveraine qu'elle est, dépend des circonstances & des conjonctures que toute la prudence humaine ne peut prévoir: les vents sur la mer; le tems, les lieux & les occasions sur la terre, se moquent des résolutions du

Cabinet; enfin une obéissance trop scrupuleuse qui fait perdre un bon moment, est un respect fort mal entendu. Je voudrois me souvenir de l'Auteur qui a dit tout cela, je lui en ferois volontiers honneur; ce pourroit être Montagne. Revenons à notre sujet.

La fin de cette campagne fut plus heureuse aux ennemis; car bien qu'ils eussent le double de chemin à faire, & même au-delà pour entrer dans les vallées, où nous avions peu de troupes, & entreprendre sur quelqu'une de nos places, ils ne laissèrent pas que d'y arriver quelques jours avant le Maréchal de Tessé, à qui il importoit si fort de les prévenir. Suze leur tenoit plus au cœur qu'aucune autre comme étant un poste de grande importance, sachant d'ailleurs que l'homme qui étoit dedans étoit d'une constitution plus propre à amasser de l'argent que de s'acquérir de la gloire par une défense honorable, ce qui augmentoit leur envie d'en faire le siège; mais pour réussir il falloit donner le change par quelque faux mouvement à l'Officier Général qu'on avoit laissé dans ces vallées pour y commander, ce qui ne leur parut pas possible. Ils marchèrent dans cette intention. Ils eurent d'abord le bonheur de prévenir l'armée qui leur avoit fait tête en Provence, & fait lever le siège de Toulon; je dis bonheur, parce que ce fut bien moins par l'effet de plusieurs marches forcées que par notre négligence & notre lenteur, qui parut d'autant moins concevable, que nous pouvions arriver avant eux sans nous trop presser. Si l'on m'en demandoit la raison, on m'embarasseroit fort. Je n'ai jamais pu la savoir, & je suis là-dessus dans une ignorance très-craffe. Qui fouilletoit dans les papiers du Maréchal la trouveroit peut-être, & comprendroit aisément qu'il eût marché plus vite s'il eût été le maître. En attendant cette découverte historique, qu'il me soit permis de dire que les lents & les engourdis à la guerre auront aussi peu de part à la gloire de ce monde, que les tiédés à celle du Ciel.

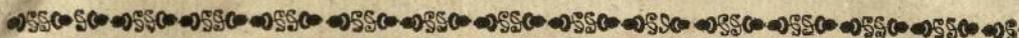
Cette marche pesante du Maréchal ne fut pourtant pas la cause du siège & de la perte de Suze, on doit l'attribuer toute entière à celui qui commandoit dans les vallées. Je parle ici en homme qui a vû, & non sur ce que je puis avoir appris des autres; il avoit assez de troupes pour réduire l'ennemi à l'absurde: mais aiant dégarni le poste important du Pas de l'Ane, qui couvroit Suze, pour courir au secours de la Pérouse, qui étoit un rien, & de nulle conséquence, sans prendre garde que c'étoit un piège que l'ennemi lui tendoit, où malheureusement il se laissa prendre; & pendant qu'on l'amusoit en cet endroit-là, M. le Prince Eugène lui déroba une marche avec un grand corps de l'armée de M. de Savoie. Il fit une si grande diligence, qu'il arriva devant Suze lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Il falloit attaquer le Pas de l'Ane & le prendre; ce qui ne fût pas difficile: celui qui y commandoit, homme de courage, mais vieux, décrepit, tombant en ruine d'esprit & de corps, se trouva hors d'état d'agir, ce qui fut un malheur. A son défaut un autre se chargea de cette besogne, homme célèbre par sa lâcheté à la défense de la citadelle de Modène, qui capitula par le conseil d'un Commissaire de guerre qui trembloit de peur, & à l'insçu de sa garnison: ce fut donc cet homme qui défendit ce poste avec le même courage & la même conduite qu'il avoit fait paroître à Modène, c'est-à-dire avec toute l'ignorance & la honte possible.

T A B L E 239

D E S P L A N C H E S

Des I. II. III. IV. V. & VI. Tomes.



T O M E P R E M I E R.

T R A I T É D E L A C O L O N N E.

I.	<i>A Colonne sur trois sections,</i>		page liv
II.	<i>Colonne coupée de tête à queue, pour en former deux d'une seule percé,</i>		après avoir lvi
III.	<i>Mouvement des sections de la Colonne,</i>		lvi
IV.	<i>Terrain où l'on peut ranger en Colonnes huit bataillons, quoiqu'il n'en puisse contenir que quatre de front,</i>		lvij
V.	<i>Quarré plein de 3600. hommes, attaqué par une Colonne de 1200.</i>		lix
VI.	<i>Combat de quatre Colonnes contre une force quadruple & leurs avantages.</i>		lxij
VII.	<i>La tête de Porc,</i>		lxx
VIII.	<i>Colonne de Gustave-Adolphe Roi de Suède à Leipzig,</i>		lxx
IX.	<i>Coin de Gustave,</i>		lxx
X.	<i>Triangle d'Etien,</i>		lxxiv
XI.	<i>Mouvements pour former le Coin,</i>		lxxvj
XII.	<i>Ordre de bataille de Leuctres,</i>		lxxxiv
XIII.	<i>Ordre de bataille de Mantinée,</i>		lxxxviiij
XIV.	<i>Ordre de bataille des Impériaux & des Suédois à Lutzen,</i>		xcij
XV.	<i>Pertuisanne de l'Autour,</i>		xcvij

Histoire de Polybe, Livre I.

	<i>Sicilia antiqua,</i>		i
XVI.	<i>Camp de Dénain: Ordre sur lequel l'Autour auroit proposé de combattre,</i>		42
XVII.	<i>Blocus & bataille d'Agrigente,</i>		51
XVIII.	<i>Colonne Rostrale érigée à Rome,</i>		68
XIX.	<i>Bataille navale de Milazzo,</i>		70
XX.	<i>Corbeau de Duillius,</i>		73
XXI.	<i>Corbeau à griffes,</i>		74
XXII.	<i>Dauphin des Grecs,</i>		74
XXIII.	<i>Corbeau démolisseur,</i>		75
XXIV.	<i>Corbeau à tenaille,</i>		75
XXV.	<i>Corbeau double pour rompre l'effort du belier,</i>		76
XXVI.	<i>Corbeau à cage ou le Tellenon,</i>		78
XXVII.	<i>Corbeau d'Archimède selon Polybe & Plutarque, qui servoit à harponner & à enlever les vaisseaux.</i>		83

XXVIII. Bataille d'Ecnome,	100
XXIX. Bataille d'Adis,	112
XXX. Secours de Donat,	123
XXXI. Ordre de bataille pour une surprise d'armée,	132
XXXII. Bataille de Tunis entre Xantippe & Régulus,	152
XXXIII. Bataille d'Antiochus Soter contre les Galates,	154
XXXIV. Ordre de bataille selon le système de l'Auteur contre l'armée 2, 3, 5, plus forte de deux tiers que celle qui lui est opposée,	158
XXXV. Bataille de Palerme,	164
XXXVI. Secours de Lilybée en présence de l'armée des Romains,	172
XXXVII. Bataille de Drépane,	180
XXXVIII. Plan de deux armées en bataille pour l'intelligence du coup d'œil,	226
XXXIX. Campemens des Romains & des Carthaginois à Eryce,	232

TOME II.

Histoire de Polybe, Livre I.

I. M Arche de l'armée d'Amilcar Barcas pour aller à l'ennemi,	33
II. Bataille du Macar entre Amilcar & les Rebelles d'Afrique,	33
III. Ordre de bataille sur trois corps selon le système de l'Auteur,	39
IV. Marche d'armée dans une plaine allant à l'ennemi,	40
V. Canon qui tire en marchant à la tête d'une ligne, selon la méthode des Suédois,	40
VI. Bataille de la Hache,	88
VII. Ordre de bataille contre un corps d'armée retranché dans un détroit de montagne,	95

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

VIII. Blocus de Platée par deux lignes environnantes de maçonnerie,	151
IX. Blocus célèbre de Numance & ses deux lignes environnantes,	154
X. Profil d'une partie de la circonvallation avec son fossé & avant-fossé du camp de devant Alexia,	160
XI. Tranchées & galeries d'approches des Anciens,	164
XII. Attaque de tranchée par les Daces,	170
XIII. Découverte des tranchées dans l'Arc de Sévère, galerie entre deux terres, blindées, bélier non suspendu dans une tour bélière,	171
XIV. Profil & construction des Cavaliers des Anciens,	176
XV. Terrasse surprenante des Romains au siège de Massada, continuée & poussée jusqu'au pied du mur de la forteresse: la petite élevée sur la grande & sa tour de charpente dressée dessus,	180
XVI. Terrasse de Cosroez au siège d'Edesse. Galerie & sappe des assiégés sous la terrasse,	182
XVII. Tortue qui servoit au comblement du fossé d'une place assiégée,	189
XVIII. Galerie de charpente & la tour de brique de César au siège de Marseille,	192
XIX. Le Musculus & le Pluteus des Anciens,	195
XX. Descente & passage du fossé des Anciens,	196
XXI.	

T A B L E D E S P L A N C H E S. 241

XXI. Plan de la base de l'hélepole de Demetrius,	201
XXII. Tours à ponts de Frédéric I. à Jérusalem,	206
XXIII. Tour mouvante de César,	211
XXIV. Hélepole de Demetrius Polioците au siège de Rhodes avec ses ponts baissans,	213
XXV. Tour à corridors à béliet non suspendu,	215
XXVI. Tour de pierre transportée d'un lieu en un autre par un Architecte Boullois,	217
XXVII. Béliet suspendu,	221
XXVIII. Chariot pour le transport des béliets,	226
XXIX. Béliet non suspendu,	233
XXX. Catapulte de batterie,	249
XXXI. Autre catapulte de batterie,	250
XXXII. Baliste de siège,	252
XXXIII. Baliste en batterie tirée de la Colonne Trajanne,	256
XXXIV. Batterie de Balistes & de Catapultes,	257
XXXV. Gallerie souveraine poussée au camp jusques dans l'intérieur de la ville,	287
XXXVI. Gallerie de sape,	287

T O M E I I I.

Traité de la Défense des Places des Anciens.

H ellas sive Græcia propria,	125
I. Profils & elevations des murailles des Anciens,	13
II. Sambuque de l'invention de l'Auteur,	17
III. Tours & galleries flottantes de Demetrius au siège de Rhodes,	54
IV. Retranchemens des Anciens derrière les brèches,	65

Histoire de Polybe, Livre II.

V. Bataille de Mydonie entre les Etoliens & les Illyriens,	134
VI. Ordre de bataille sur trois corps, selon le système de l'Auteur,	144
VII. Plan de la bataille de Telamon, où les Gaulois se trouverent enfermés entre deux armées Romaines,	179
VIII. Bataille sur deux fronts des Israélites contre les deux armées des Ammonites & des Syriens,	189
IX. Deux ordres de bataille selon le système de l'Auteur,	194
X. Bataille de l'Ada entre les Romains & les Gaulois Insubriens,	202
XI. Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une rivière à dos, selon le système de l'Auteur,	216
XII. Plan de la bataille de Cassano,	228
XIII. Bataille de Sélinthe entre Antigonus & Cléoméne,	282
XIV. Ordre de bataille pour l'attaque & la défense d'une armée retranchée dans les montagnes selon le système de l'Auteur,	296
XV. Pont portatif pour le passage du fossé d'un retranchement attaqué d'insulte,	301
XVI. Planché pour la dissertation sur les Admes.	310

TOME IV.

Histoire du Polybe, Livre III.

I. <i>Talia antiqua,</i>	x
I. Passage du Rhône,	41
II. Passage des éléphants d'Annibal sur des radeaux,	42
III. Passage des rivières selon le système de l'Auteur,	51
IV. Radeau de l'invention de l'Auteur,	56
V. Invention de l'Auteur pour faire passer la cavalerie à la nage,	57
VI. Marche d'Annibal dans les Alpes,	74
VII. Combat d'Annibal contre les Allobroges dans les Alpes,	76
VIII. Ordre de bataille dans un déroit de montagne selon le système de l'Auteur, opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées,	86
IX. Combat de cavalerie entre les Romains & les Carthaginois,	103
X. Deux dispositions de combat de cavalerie selon les principes de l'Auteur,	118
XI. Cavalier de Fez ou de Maroc,	126
XII. Bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois,	137
XIII. Ordre de bataille dans une plaine selon le système de l'Auteur,	153
XIV. Marche d'Annibal dans les marais de Clusium,	167
XV. Bataille du Trasimène,	185
XVI. Ordre de bataille selon les principes & le système de l'Auteur,	209
XVII. Combats de Geronium,	290
XVIII. Ordre de bataille selon les principes & le système de l'Auteur,	296
XIX. Bataille de Cannes,	321
XX. Ordre de bataille selon le nouveau système de l'Auteur,	337

TOME V.

I. Combat de Caphyes.	pag. 37
II. Plan de Cremona.	85
III. Retranchement dans la défense & passage d'une Rivière	141
IV. Ordre de Bataille, selon le système de l'Auteur, au passage d'une Rivière.	145
V. Les deux combats auprès de Lacedemone.	231
VI. Bataille d'Apollonie.	284
VII. Les deux Batailles du Mont Liban.	336
VIII. Cassins de la Bouline.	355
IX. Bataille de Raphie.	577

TOME VI.

I. Portion d'un ordre de Bataille, selon le système du Chevalier de Folard.	xxij
II. Combat dans les défilés du Mont, la Bure.	109
III. Bataille mémorable de Zama.	183

F I N.



00080923

